

ANNA YOUENOU

FRANSEZ
DEBAUVAIS

de

breiz-ATAO

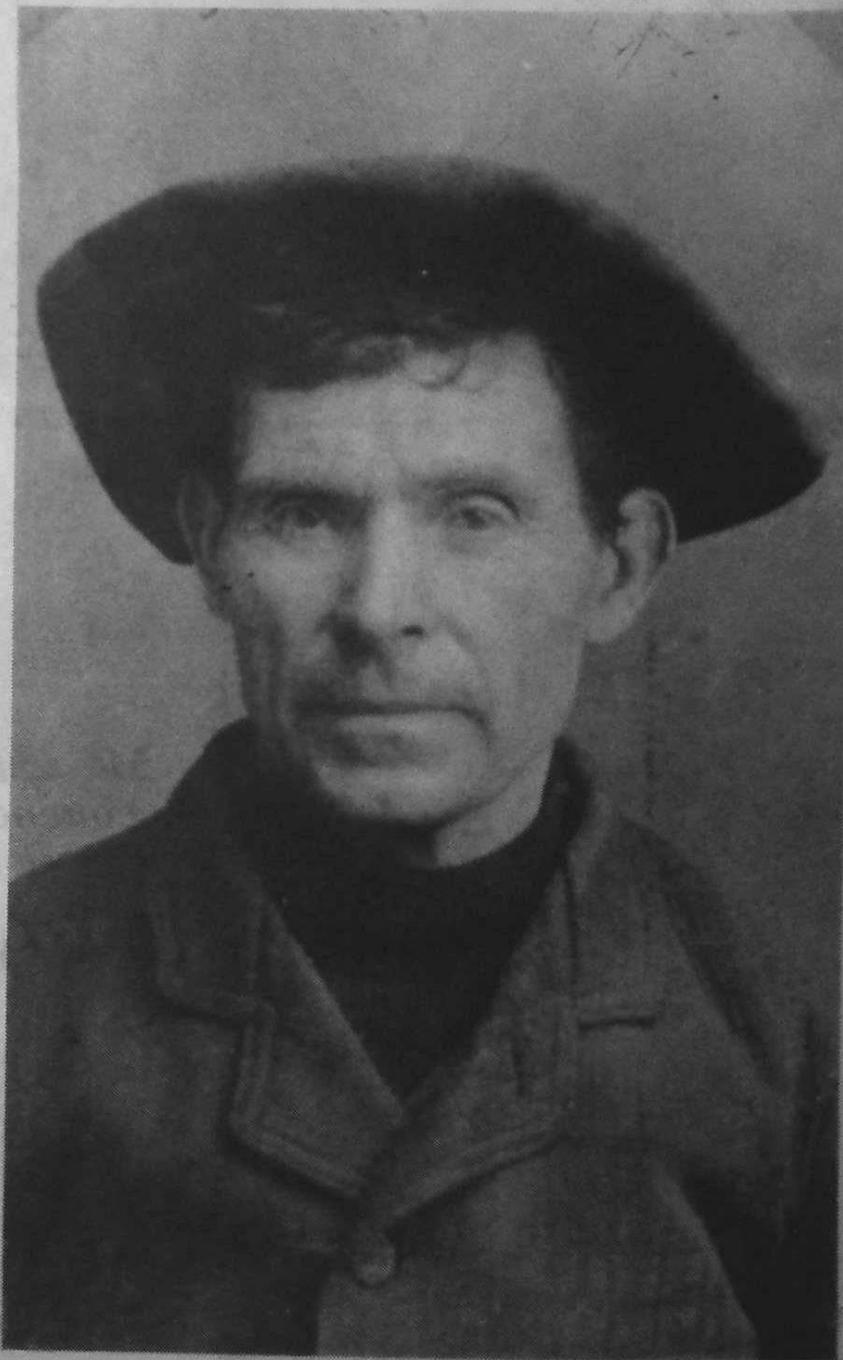
et les siens



Tome VI

**APRÈS LA
TOURMENTE**

Après la disparition du Chef Breton,
mémoires de sa femme



Herri Youénou, va zad, 60 bloaz, ganet e Ploare e 1963, marv e Douarnenez e 1952.



*Anna Youénoù en 1950.
49 ans.*



*Hervé Debauvais en
1950. 17 ans.*



*Ma sœur, Mari
Youenou, 39
ans, en 1954 à St
Servan avec
Anna Youénoù,
53 ans.*



*Mon frère Ronan
Youénoù, au
mariage de sa
nièce Suzanne Le
Mével, en 1955.*



*Hervé Debauvais, 23 ans, à Dran en 1956, pendant
la guerre d'Algérie.*



Hervé Debauvais et Marie-Thérèse sa femme, 8 jours après leur mariage à Rostrenen, au mariage de mon neveu Henri Le Mével en 1958, à Douarnenez



Muriel-Françoise Debauvais, 16 mois, entre son père et sa mère à Mulheim en 1965.



Marie à Strathof devant le cimetière en 1960 (45 ans)



Anna Youennou en 1952 à Vitré devant Ti-Koz.



Anna Youennou 60 ans devant Notre-Dame de Paris.



Ma sœur Suzanna, 58 ans (Sœur Anne-Marie) en voyage à Rome en 1963.

Anna Youénou, 64 ans, auprès de son fils Hervé 32 ans, portant dans ses bras sa fille 2 ans, en 1965 à Mulheim.



Anna Youénou. 1961. 60 ans, sur la place du Tertre à Montmartre.



Marie Youenou 1962. 47 ans à St Pierre de Rome.



Ronan Caouissin a photographié dans ma boutique à Paris sa fille Viviane, Marie Gaelle, Anna Youénou et sa femme Jorda Renault. 1966.



A gauche, Alan al Louarn regarde l'exposition de Robert Berthelier à Paris, à la Mission Bretonne, tandis que Yann Kerlann 52 ans, à droite, parle avec l'artiste (de face) en 1963.

CHAPITRE PREMIER

Notre vie en Ile-de-France

Miz c'hoevrer 1948

Veig fait connaissance avec les scouts Bleimor

Le temps est trop froid pour faire les marchés, aussi je me décide à aller à Asnières faire une journée de couture chez Janed et Herri Caouissin. Celui-ci parle à Veig, qui m'accompagne, des scouts Bleimor. Là, il trouvera des camarades et ne s'ennuiera pas en attendant de rentrer en apprentissage. Il ira camper avec eux aux beaux jours, ce qui l'intéresse fort. Il est heureux et va défricher le jardin pendant que je m'attelle à mon travail.

Ce jour-là, je confectionne un manteau pour Gwenola, la fille aînée. Je serai payée avec un kilo de sucre, et nourris, Veig et moi. Le sucre vaut 80 F le kilo, mais au marché noir, il coûte 450 F. Je dois m'y résoudre, n'ayant seulement qu'une carte pour deux. Ceux que je fréquente ne sont pas beaucoup mieux lotis que moi. Tout le monde y trouve son compte, la confection d'un manteau vaut 1 500 F.

Avant de nous en aller, Janed me dit d'amener, la prochaine fois, nos sacs à dos, elle me donnera des boulets. Ce n'est pas une denrée légère à transporter mais cela donnera un peu de chaleur dans notre logement de Houilles.

Les jours suivants entre deux marchés, Veig partit voir Per Geraod. Celui-ci l'accueillit à bras ouverts et donna rendez-vous pour la prochaine assemblée.

Il m'est arrivé de faire deux journées consécutives chez mes amis d'Asnières. On me trouva un petit lit, ainsi qu'à Veig. Herri tirait assez dur avec le cinéma qu'il montait avec son frère Ronan. Aussi avait-il transformé la salle-de-bains en cuisine pour sous-louer deux ou trois chambres à des Bretons en peine, cela l'aidait à payer son loyer.

Pour un kilo de sucre, j'ai retourné une redingote défraîchie à une épicière de La Garenne. Je l'ai décousue, repassée et remontée en une journée. Il ne restait plus que les finitions à faire.

20.2.1948

Rennes, Alix à A. Y. Houilles.

« Enfin, l'écriture de Veig ! ... Toujours rien pour moi. Arméla va commencer à trouver cela dur. J'ai reçu par l'intermédiaire de Gwenn, un mot de son « cher chef Neven » qui me dit m'avoir conservé son amitié, me tenant en haute estime, malgré ce que j'ai pu dire sur lui. Il va falloir que je lui réponde par quelques mots seulement... Je souhaite que le travail reprenne un peu pour vous ... »

21.2.48

Je vais livrer à Mme Yvonne Wissault sa commande de soutiens-gorge. Elle m'avait trouvé deux clientes parmi ses connaissances.

24.2.48

Robert me fait part de la maladie de son père. Il n'a pas grand espoir qu'il s'en sorte. Il fait de l'urée en masse. Il pense néanmoins à mes difficultés :

« Si vous avez besoin d'un service, n'hésitez pas à me le demander. »

10.3.48

Robert me rassure sur la santé de son père qui s'est améliorée : « Il accepte avec une philosophie dont je ne l'aurais pas cru capable après quatre semaines de lit ».

16.3.48

Je vais à l'enterrement de mon filleul

Je reçois de Douarnenez un télégramme de ma sœur Rosa : « Enterrement Auguste mercredi quatre heures. Mari arrivée ». Je remplis ma petite valise d'un assortiment de soutiens-gorge et me rends au train de l'après-midi à Paris. J'arrive à Douarnenez dans la soirée.

Je vais directement chez mon amie Léna, lui demander un lit. Elle accepte avec empressement. Je me rends ensuite chez mon père, où le cercueil est exposé dans la chambre, située au rez-de-chaussée. Ma sœur habitant un deuxième étage, c'était plus pratique, d'autant qu'elle s'occupait de mon père.

D'avoir pu faire rapatrier d'Algérie, le corps de son fils, ma sœur en était toute réconfortée. Elle était restée prostrée depuis le jour de sa mort en le sachant enterré loin d'elle.

17.3.48

Tout s'est bien passé. Sauf qu'à la mairie, ils n'ont pas voulu

donner le drapeau pour couvrir le cercueil. Mon neveu était pourtant mort en service commandé ! Mais les Gymnastes de la « Stella Maris » lui ont fait escorte avec le drapeau en tête.

Personne ne m'a fait de réflexion désagréable. Je n'ai entendu qu'une remarque, typiquement douarneniste, venant de la femme de mon frère : « Son manteau n'est pas neuf ! ». Evidemment, je le traîne depuis 1944 et il en a vu de toutes les couleurs !

J'ai vendu des soutiens à la parenté venue à l'enterrement. J'ai laissé un stock de soutiens à ma sœur qui va essayer d'en placer.

Le soir, j'ai dormi chez Léna. J'y ai rencontré une personne très aimable. Mon amie s'est intéressée à mon travail, mais je ne suis pas allée voir d'autres amies. Je ne veux pas m'éterniser ici. Le rétablissement d'identité de mon mari n'est pas encore rendu, et les gendarmes le recherchent toujours. Je suis repartie le lendemain matin. Je ne me souviens pas que Veig soit venu avec moi. Il a du aller camper avec les scouts, avec ma toile verte comme tapis de sol. Il m'a demandé le nécessaire de pyrogravure qui ne me servait plus. En mon absence, il pouvait se débrouiller tout seul et savait où on pouvait le recevoir. Le voyage de Douarnenez était déjà assez cher.

1.4.1948

Asnières. Herri Caouissin da A. Y. Houilles.

« O welet n'eo ket distro
Herveig er sizun-mañ, e
sonjomp eo aet da Vreiz, evel
m'en doa roet d'eomp da
intent... Skriva a ran ivez ar
ger-mañ deoc'h evit goulenn
ouzoc'h an danevell ho poa
diskouezet d'in war verzerenti
Jos. Komzet em eus da
Vartray eus maro skrijus ho
preur. Karout a rafe embann
eur pennad war « le Peuple
Breton ». War an hevelep tro e
vo komzet eus an aotrou
Lec'hvien ha Philipponazo bet
lazet war bez an ao Perrot.
Bennoz Doue deoc'h eta...
d'ho kwelout eun deiz pe zeiz.

Monika a lavar din, e
teuit dilum da Asnières. Neuze
kasit ganeoc'h ar skrid... »

Puisque Herveig n'est pas
revenu cette semaine, nous
pensons qu'il est parti en
Bretagne comme il nous l'avait
fait comprendre... J'écris aussi
ce mot pour vous demander le
récit que vous m'avez montré
sur le martyre de Jos. J'ai
parlé à Martray de la mort
cruelle de votre frère. Il aime-
rait publier un article dans le
« Peuple Breton ». En même
temps, il serait parlé de l'abbé
Lec'hvien et de Philippon, qui
a été tué sur la tombe de
l'abbé Perrot. Merci à vous...
à vous voir un de ces jours.
P.S. Monika me dit que vous
devez venir à Asnières lundi
prochain. Alors, apportez
l'article. »

Je suis allée faire une journée de couture chez Monica. Ce sont surtout mes broderies qu'elle apprécie. Je décore les tabliers de ses filles et un service à thé, brodé de motifs différents. Elle va travailler dès le matin en emmenant sa grande fille à l'école et la petite à la crèche. Elle me laisse me débrouiller avec le repas de midi, préparé à l'avance. Elle me paye 60 F de l'heure et non par du sucre.

Miz ebrel 1948

La vie devient difficile pour Alix

5.4.1948

Alix m'écrit de Beaumont: « Je suis encore toute étourdie. Depuis que nous vous avons quittée, Mari et moi marchons de déception en déception. J'irai vous voir lundi 12. Ma place ne marche pas. Samedi soir, nous avons trouvé porte close et il m'a fallu aller à pied jusqu'à Précy. »

Mari lui avait procuré une place de garde-malade chez une personne qu'elle avait soignée.

12.4.48

Alix est venue me raconter ses déboires. Que pouvais-je faire pour elle sinon la consoler ? Deux jours après elle me remercie de mon bon accueil : « Mme L. était de mauvaise humeur... Hier matin, elle voulait que je fasse un gros ouvrage. Je lui ai dit que cela m'était impossible alors elle m'a dit que c'était une bonne qu'il lui fallait et que c'était une erreur... qu'elle n'avait pas les moyens, etc... Finette me dit que sa chambre d'amis est à ma disposition et de ne pas me faire de bile. Quel cœur ! »

24.4.48

Yvonne Wissault à A. Y.

« Merci pour votre gentillesse, croyez que j'y suis très sensible. Mon amie pharmacienne est absente en ce moment. Elle se démène comme un diable pour faire démarche sur démarche. Dès qu'elle sera plus libre, je lui parlerai de vos ceintures. Je peux, pour bientôt vous avoir de nouvelles clientes en soutiens-gorge car la forme que vous avez trouvée leur plaît... »

Miz ebrel 1948

Comment j'ai appris le métier de corsetière

D'après la lettre citée plus haut, je vois que les points textiles T.A.T. sont débloqués. Je peux maintenant me lancer dans la fabrication des corsets. Quand la cliente est satisfaite du soutien-gorge, elle me commande aussi le corset. Cette branche est plus rentable et plus facile. L'on peut serrer les clientes ce qui n'est pas

le cas avec les soutiens.

Ma première cliente ne savait pas que j'apprenais ce nouveau métier sur le tas. Qu'importe ! Je me jette à l'eau après avoir étudié mon corset acheté en 1941. Je taillais le premier d'après les mesures et j'allais l'essayer sans mettre les baleines. Évidemment, la cliente était à son aise et me complimentait. Puis je la fis s'asseoir pour voir si le corset ne la gênait pas. Catastrophe ! Pour mieux marquer les retouches, j'avais employé des épingles ordinaires qui l'ont trahieusement piquée. Le mal ne fut pas grand et je m'excusai d'avoir oublié mes épingles de sûreté. En fin de compte, la cliente fut satisfaite, après que j'eus remplacé les baleines dures par des souples aux endroits sensibles. On en trouvait maintenant dans le commerce. J'avais remarqué lorsque je faisais des réparations, les baleines dures étaient toujours cassées sur les hanches.

Il y a deux groupes de conformation. Les tailles longues et les tailles courtes. Ces dernières dont je suis, sont légion en Bretagne. Elles ont de vingt centimètres à vingt-trois centimètres de hanches. J'ai trouvé à Paris des Berrichonnes qui en avaient trente centimètres.

Dans le commerce, l'on ne trouve généralement que des corsets pour tailles longues qui n'ont seulement que dix à treize centimètres de hanches. Les fabricants prenant leurs modèles parmi les tailles longues. Les personnes à taille courte peuvent difficilement s'habiller en confection. Les corsets que j'ai achetés, j'ai dû enlever les baleines de devant, elles me faisaient mal au creux de l'estomac. Pour remédier à cet inconvénient, j'ai mis des baleines de travers, qui aplatissent le ventre sans gêner l'estomac.

24.4.48

Cholet. Robert à A. Y.

« Je pense aller vous voir prochainement. Je serais heureux de consacrer un jour ou deux à Veig pour lui chercher une situation digne de ses capacités et de sa bonne volonté.

Noëlle me prie de vous remercier de la ceinture brodée. Elle a beaucoup apprécié la dentelle. Notre mariage se fera probablement en septembre, car la date est fonction du local... »

Robert cherche en ce moment une maison à acheter dans un bourg dépourvu de pharmacie. Noëlle et lui avaient commencé leurs études à l'Université d'Angers et accompli leurs stages dans la même pharmacie. C'est là qu'ils s'étaient connus. Robert en savait donc assez pour servir le client et mener la barque, d'autant qu'il était bon commerçant et savait se faire aimer de la clientèle.

Robert est venu me voir à Houilles. Il s'est contenté du lit de camp de Veig qui a dormi sur la banquette. Ce dernier est heureux de raconter à tonton Robert, ses histoires de scout. Le matin

celui-ci se réveille en disant : « La vache Veig ! » en riant aux éclats, en se rappelant l'histoire de la vache qui était venu déloger mon scout de fils, de sa tente.

Le jour suivant, c'était un dimanche, jour de marché à Courbevoie. Après un petit déjeuner rapide, nous nous mettons en route tous les trois. Robert s'est rendu compte de la peine que j'avais à faire les marchés sans voiture particulière.

Pendant que je m'occupais de la vente, les deux hommes sont allés visiter le marché, d'une longueur impressionnante. Ils sont revenus avec des victuailles pour le repas de deux heures, le marché se terminant à midi.

Au retour, Robert a fait la cuisine sur le petit réchaud électrique. Il a trouvé qu'il avait bien mangé pour pas cher. Il connaissait le prix des restaurants. Mais le lendemain, il ne trouva rien qui puisse convenir à Veig, n'ayant pas suffisamment d'argent pour cela. J'étais néanmoins sensible à sa compréhension. Ce n'était pas grave puisque mon fils était accepté à Auteuil.

Une autre fois, Robert vint dîner à Houilles, en compagnie du cousin Alphonse et de sa femme Gilberte. J'avais été si bien reçue par eux, que je me croyais obligée de leur rendre la politesse. Hélas, je n'étais pas outillée pour leur faire un bon repas et n'avais pas de stock de boîtes de conserves. Aussi, je voulus cuire des haricots. Je n'ai pas réussi. Cela n'a pas entamé notre bonne humeur, car nous avions bien ri tous les cinq.

Robert m'avait apporté de beaux œillets roses, fleurs rares chez moi. Personne ne songeait à m'offrir des choses non-nécessaires et qui font d'autant plus plaisir. Mes invités partirent à Paris finir la soirée dans un cabaret, pour oublier mes haricots.

Peu à peu, j'apprends mon métier et le chiffre d'affaires augmente. Mais, la mise de fonds est aussi plus grande et il faut payer comptant. Veig va chercher les fournitures au fur et à mesure des rentrées. Il est venu la première fois avec moi à Paris, pour lui faire connaître la maison Prunier dont Robert m'avait donné l'adresse.

Une fois, Veig m'accompagna et me laissa faire mes achats, disant qu'il allait à la Samaritaine proche, visiter le chenil. J'avais fini mes achats et point de Veig à l'horizon; et je dus attendre son retour dans le hall. Il aime tant les bêtes qu'il avait oublié l'heure. Quand je n'étais pas en fonds, il allait acheter seulement une pièce de serge rose pour finir les soutiens-gorge. J'en faisais d'avance plusieurs numéros de chaque taille : 75 - 80 - 85 - 90 - 95 - 100. Il n'y a pas deux poitrines semblables. Je devais en amener une vingtaine dans une taille demandée lorsque je me rendais à domicile. Je prenais les commandes sur les marchés où évidemment, on ne pouvait pas les essayer. J'en vendais quelques fois, mais souvent

on me les rapportait pour les échanger.

28.4.48

Rosa me passe une commande de soutiens-gorge pour des amies. Elle a distribué tous ceux que je lui avais laissés. « Alors, me dit-elle, Mari a été mal vue par sa supérieure. Elle devait être à plat quand elle est arrivée. Probablement, elle tiendra le coup... Je mets 500 F pour Hervé pour aller camper... »

Cela me fait penser que Mari était à l'enterrement. J'étais si occupée à placer ma marchandise que je n'ai pas eu beaucoup de temps pour lui parler et je ne me souviens pas si elle rentrait en même temps que moi. Elle a dû venir à Houilles avec moi, et c'est là que je lui aurais confié les lettres de Fransez.

9.5.48

Précy, Mari à A. Y.

« Vous avez enfin vu Melle Hella, et vous avez été charmée par sa gentillesse. C'est en réalité une bonne personne, de type assez rare. Pour Alix, elle n'a pas eu de chance. Ce que les gens peuvent être faux. J'étais vraiment ennuyée de l'avoir fait venir de si loin... Elle aura de la peine à trouver quelque chose, avec si peu de santé. Par contre, je suis satisfaite des progrès de Veig. Le scoutisme est une bonne école de formation... Je demanderai à M. R. la permission pour le voyage de Strüthof en août... »

Je commence à déchiffrer les lettres en breton de Francis, après les avoir lues deux ou trois fois. Elles sont vraiment intéressantes. C'était un homme de cœur et d'une force morale peu ordinaire.

Kenavo c'hoar ger, bonne chance dans vos soutiens... »

13.5.48

Suzanna m'envoie des tickets de pain pour Henri.

« De temps en temps, on nous en fait cadeau... Avec Veig, ce doit être la bagarre dans votre appartement minuscule. Vous avez du travail, chère sœur, et j'en suis heureuse pour vous... »

Veig est accepté à Auteuil, mais l'impatience le ronge et il cherche un garage qui pourrait le prendre. Un jour de marché, à la Garenne, une femme, les yeux bandés lui dit, sans qu'il demande rien : « Ce garçon va rentrer en apprentissage » et il était content. Cette voyante extra-lucide ne devait pas être aussi aveugle qu'elle voulait le faire croire.

Dans une seule pièce, ce n'était pas toujours facile d'avoir un garçon, avec mon métier de corsetière, où les femmes doivent se déshabiller. J'avais bien installé un rideau entre les deux armoires, avec le poêle au milieu. Mais cette installation sommaire n'ins-

pirait pas confiance.

Une fois, je priais Veig d'aller faire un tour, le temps de recevoir deux clientes de Houilles. Il partit sans prendre le temps de mettre sont paletot. A son retour, j'étais heureuse de lui apprendre que j'avais pris deux commandes. Il n'était pas content, parce qu'il avait eu froid.

« Te zo chomet da gomz a ratoz kaer » (tu es restée à parler exprès) me dit-il, comme si j'étais responsable de son oubli. Il est vrai que lorsque j'ai des clientes, je ne me soucie pas de l'heure. J'aurais voulu avoir la loge sur la cour, mais on m'a répondu que je n'étais jamais là et je n'ai rien trouvé à louer ailleurs.

Miz Mezeven 1948

Mme Yvonne Wissault me commande un soutien-gorge noir pour une amie, comme celui que j'ai livré à sa sœur, 370 F et que je vends maintenant 500 F. Elle me prie de le lui apporter chez elle ainsi que celui de son amie pharmacienne. Celle-ci étant partie voir son frère prisonnier dans un camp en Dordogne... « Denise est venue, continue-t-elle, nous voir en vitesse. Son père n'est toujours pas revenu. Ils sont tous bien déçus... »

1.6.48

Rouen. Mme Yvonne à A.Y.

Je pense que vous devez avoir beaucoup à lutter... Heureusement que les Bretons savent faire front... Combien je vous remercie d'avoir si bien gâté mon petit enfant. Ce petit bonnet de dentelle en tulle brodée, nous lui avons mis le jour de son baptême... »

16.6.1948

Eul lizer hir digant Fred Moyses

Frankfurt am Main.

« Ar sizun dremenet eo digouezet ganimp eur pakadig eus va mamm, ennañ eur manigou gwenn-ha-du kaer dispar... N'eus ket a seurt d'ezo en Alamagn, hag an holl vignonezed d'ez i a zo gwarizius. Nag a verz-mat !

Laouen meurbet oun ma wellit va mamm-ger bep eil mare. Hi zo atao ken eürus pa

Le semaine dernière est arrivé avec nous un petit paquet de ma mère qui contenait une belle paire de gants blanc et noir pour ma femme. Merci à vous de tout cœur. Ces gants sont d'une beauté sans égale... Il n'y en a pas de pareils en Allemagne et toutes ses amies en sont jalouses. Quel succès !

J'ai été très content que vous voyiez ma chère mère de

zeuit d'ar ger. Digenvez bepred ha ken dilezet, gant he liorz hag he c'hizier. Va breur a zo o chom e Paris, n'en deus ket amzer da zont alies ha me a zo re bell. Trugarekaat a ran ac'hanoc'h ivez evit-se.

Amañ eo ar vuhez atav an hevelep tra. Diaes eo bepred da gavout tra pe dra da zebri, hogen ne fell ket d'in klemm re peogwir hon eus pep deiz a labour eur verenn vat gant an Amerikaned e lerc'h e labouromp. Evel-se omp atao yac'h pesk, dreistholl hor merc'h vihanik hag a zo levezet an holl gerentiañ ha dudi hor c'halon. Warc'hoaz he devo c'hoec'h miz. Eur penn-person eo bremañ daoust ma ne gomz ket c'hoaz hag e chom en he c'harr. Fur eo evel eun imaj ha kreski a ra pep deiz war he c'hened, he madelez hag he furnez. Anavezout a rit bremañ hec'h ano a dra zur : Yola - Dagmar. Yola diouz ano ar santez vreton, an deiz anezi a zo ar seiteg a viz kerzu. Hor bihanig a zo ganet an hevelep deiz, hogen eur c'hendigouez rik a voe koulskoude, rak hor boa dibabet hec'h ano araok. Ha Dagmar, eun ano koz germanek hag a dalvez : goulou an deiz.

Tri miz a zo e teuas d'ar gêr, eur mignon koz e ano Heusaff. Yac'h eo. E geneiled a zo aet bremañ pelloc'h. Gouzout a rit am eus c'hoaz leor Frañsez. Mirout a ran anezañ gant evez. Ha bremañ e

temps à autre. Elle est toujours heureuse quand vous venez à la maison... Elle est si solitaire et délaissée, entre son jardin et ses chats. Mon frère qui habite à Paris n'a pas le temps de venir souvent et moi je suis si loin. Je vous remercie aussi pour cela.

Ici la vie est toujours la même. Il est difficile toujours de trouver telle et telle chose pour se nourrir. Mais je ne veux me plaindre, puisque chaque jour que nous travaillons, nous recevons un bon repas de midi, des Américains, sur notre lieu de travail. Ainsi nous sommes toujours en excellente santé, surtout notre petite fille qui est la joie de toute la parenté et celle de nos cœurs. Demain, elle aura six mois. Elle sait s'affirmer malgré qu'elle ne parle pas encore et reste bien dans sa voiture. Elle est sage comme une image et elle grandit chaque jour dans sa beauté, dans sa gentillesse et dans sa sagesse. Vous connaissez probablement son nom : Yola - Dagmar. Yola, du nom de la sainte bretonne dont la fête est le 17 décembre. Notre petite est née le même jour, mais ce fut pure coïncidence, car nous avions choisi ce nom avant. Et Dagmar, un vieux nom germanique qui signifie : lumière du jour.

Il y a trois mois, est venu à la maison, un vieil ami. Son nom : Heusaff. Il est en bonne santé. Ses amis sont partis

peurran amezàn va lizer ha gortoz a ran ho kelou mat. Gant va gourc'hemmenou gwella d'eoc'h, da Veig ha da Alix e choman, ho mignon feal, leal ha gwirion. »

Une lettre de sa femme était jointe à la sienne. Elle me remercie de son cadeau et m'envoie toutes ses amitiés en français. Elle a apprécié particulièrement la paire de gants d'Irlande faite à la main par des Bretonnes et qui m'avait été fournie en dépôt par Mme Yvonne Guellec.

24.6.1948

Alix m'envoie la lettre qu'elle a reçue de Jean Choleau. Il a été à Rennes et ne l'a pas trouvée. Il a besoin de la pièce où sont entreposés mes meubles et lui propose une grande pièce, un cabinet et un grenier au deuxième étage, 25, rue Baudrairie à Vitré.

« Afin, dit-il, d'éviter une réquisition ». Il voudrait qu'elle signe un nouveau bail, puisque la première location avait été mise à son nom. J'ai dit à Alix de faire pour le mieux.

29.6.48

Précy, Mari à A. Y.

« Je n'ai pas eu la permission d'aller à Strasbourg. J'ai du mal à digérer cela... Je ne l'ai pas dit à Melle Hella.. Elle ne comprend pas le pourquoi de ce refus... La supérieure de Précy n'y voyait pas d'obstacles et c'est pourquoi Melle Hella avait pensé à l'organiser...

J'ai parlé à Mme P. de vos soutiens. Si vous venez à Précy, un dimanche, elle serait contente de vous voir... »

Je suis allée à Précy. Mari m'a présentée à Mme P. Elle nous a bien reçues et je lui ai montré mon travail. Elle m'a aussitôt commandé une gaine. Elle ne vient à Précy qu'aux week-ends, aussi me donne-t-elle rendez-vous à Paris pour l'essayage. Son mari, industriel, me propose aimablement de me ramener le soir à Paris. Sa puissante voiture roulait trop vite à mon gré et je me jurai de prendre le train, la prochaine fois.

Le vendredi suivant, j'allais essayer la gaine à cette dame. Elle

était satisfaite et me payait sur le champ en disant : « Je peux être absente le jour où vous passerez ».

Rentrée au salon où une amie attendait, je lui montrai un beau napperon de tulle brodé main. Elle me l'acheta en disant à son amie : « Je ne peux refuser, je veux faire plaisir à sa sœur infirmière qui s'est si bien occupée de ma mère pendant sa maladie. »

1.7.1948

M. Balthazar, mon propriétaire, m'envoie la note de mon loyer, qui est toujours au nom de ma sœur, à échoir le 1.10.1948, soit 1211,20 F que je paie immédiatement.

6.7.48

Veig part en vacances en Bretagne.

Fin août, Veig veut aller camper avec les Bleizi-Mor. Il n'est pas encore prudent qu'il se montre à Douarnenez et attendant août, il s'ennuie ferme. Je ne sais pas où l'envoyer. Je me souviens de la gentillesse de Mme de Perceveaux à notre égard et lui demande si elle peut recevoir mon fils jusqu'à la fin du mois. Elle me répond par retour du courrier.

« C'est avec plaisir que j'ai eu de vos nouvelles. Quant à votre fils, Hervé, nous ne pouvons lui refuser la joie de respirer le bon air de Bretagne... Envoyez-le le plus tôt possible après le 18... »

16.7.48

Rosa m'envoie deux mille francs de la part de Mme Guellec, pour deux soutiens-gorge.

19.7.48

Langongar, Marie-Antoinette de Perceveaux à A.Y.

« Votre petit Veig est bien arrivé, il y a une heure. Mais il a manqué mon fils Hervé qui était allé le chercher à Brest avec sa moto... Peu importe puisqu'il s'est bien débrouillé pour arriver à bon port... A partir de maintenant, j'ai un petit garçon de plus... »

23.7.1948

Plouzane, Veig da A. Y., Houilles.

« Erru mat oun er c'has-tell. Me zo chomet da c'hortoz Herve er gar, met n'en deus ket kavet ac'hanoun. Neuze me am eus kemeret ar c'harr-

« Je suis bien arrivé au château. Je suis resté à attendre Hervé à la gare, mais il ne m'a pas trouvé. Alors, j'ai pris le car et je suis venu

*tan hag oun deuet war droad
eus sant Renan. Amañ e vez
debrer mat, bara gwenn,
amann, ha leun a draou.*

*Emichañs da yec'hed a zo
mat hag e labourez gant kor-
seou evel atao. Emichañs ac'h
eus graet ar mil lur hag an
travañjer da Youenn... ».*

de St-Renan à pied. Ici on
mange bien; du pain blanc, du
beurre et des tas de choses.

Probable que ta santé va
bien et que tu travailles avec
tes corsets, comme toujours.
J'espère que tu as donné les
mille francs et le tablier
à Youenn... »

Cela le changeait des menus de Houilles où le manque de
tickets se faisait toujours sentir et aussi le manque d'argent qui
m'aurait permis d'acheter au marché noir ce qui nous manquait.

L'argent a été emprunté au scout Youenn. Quant au tablier,
que je finissais de broder, pour une scoute qui participait aux
danses bretonnes, c'était pour payer les trois mille francs deman-
dés pour la participation au camp. J'avais fourni en plus un dra-
peau breton. Le chef avait accepté ce compromis. Je n'avais pas
d'argent liquide, et je rendis ainsi mon fils heureux, à la perspective
de pouvoir rejoindre ses camarades après son séjour de Plouzane.

Le meilleur souvenir qu'il en garda, fut l'élevage de chevaux.
C'était là son rêve de toujours. Puis il s'amusa avec les quatre
garçons à téléphoner d'une chambre à l'autre de la grande maison
où Hervé de Percevaux avait installé le téléphone intérieur.

23.7.48

Suzanna m'envoie ses vœux pour la Ste Anne.

« Je pense à Mamm goz karet... Comme elle aimait les fêtes
de famille et les fleurs... Alors le commerce va mieux et Veig
rentre à Auteuil. Cela va vous soulager. Il faut de la poigne aux
gars de cet âge et un gagne-pain, aussi... Papa dort sur son journal,
n'ayant plus de filets à ravauder... »

26.7.48

Melle Coleman, pensionnaire à la maison de retraite de
Domfront me remercie du soutien que je lui ai fait.

« Vraiment merveilleux... Vous êtes une artiste dans le
genre... Merci de me permettre de vous régler en peinture. Quand
vous viendrez voir votre sœur, vous prendrez les mesures de mon
amie... Kénavo, chère madame... ».

Cette personne fort intelligente et pleine d'esprit sème la joie
autour d'elle, malgré un ulcère cancéreux. Mari doit lui faire une

piqure quotidienne, ce qui met ses finances en péril. C'est pour
cela qu'elle peint des miniatures. Je lui ai demandé de transcrire en
caractères anciens un texte de Jos. Pour me faire plaisir, elle a
voulu finir sa lettre par un kénavo.

27.7.48

Paris, Loeiza à A.Y.

« Un grand merci pour le soutien-gorge, il tombe très bien... ».
Léna m'avait donné l'adresse de sa cousine et lui avait conté
mes difficultés, je lui avais montré mon travail. Depuis ce jour, elle
s'ingénie à me trouver des clientes. Je suis allée à son bureau où
elle occupe une bonne situation, pour prendre les mesures d'une
collègue entre midi et deux heures.

Hanv 1948

Pour rencontrer son mari, Herminie est venue me voir avec
Dahut dans le courant de l'été. Il faisait si chaud que je confec-
tionnais dans un tissu léger, don de ma sœur Suzanna, une culotte
avec un cœur pour Dahut. L'on venait justement d'ouvrir l'eau en
haut de la petite rue. Ayant balayé le ruisseau devant le magasin,
Dahut pouvait y barboter à son aise. Elle se croyait sur la plage et
était heureuse.

Lorsque je racontai cela à la tante Charlotte, celle-ci poussa
des hauts cris. L'on ne jetait plus les eaux usées dans le ruisseau.
L'eau était limpide.

Lukas est venu après sa journée. Je leur donnais mon lit et j'ai
dormi sur le coffre et la petite près de moi, dans le fauteuil.

Le lendemain, le père était reparti au travail, Dahut et sa
mère sont venues me voir sur le marché où je débarrassais ce jour-là.
Tandis qu'Herminie me parlait, sa fille s'esquiva. La mère la
chercha partout demandant aux gens s'ils n'avaient pas vu une
fillette de quatre ans, vêtue d'un tablier rose. Elle la trouva enfin
devant une marchande de jouets. Elle voulait acheter un jouet
pour son petit frère. Elle avait dû entendre ses parents parler d'un
héritier. Dans sa petite tête, c'était déjà chose faite.

Le père désirait son fils comme s'il avait eu un royaume à lui
offrir. Si notre dernier duc avait eu un fils au lieu d'une fille,
Charles VIII, roi de France n'aurait pas trouvé le prétexte du
mariage avec l'héritière de Bretagne pour mettre la main dessus.

Miz eost 48

Marcel Guyesse libéré Deniza.

Paris, Deniza à A. Y. Houilles.

« J'ai la joie de vous annoncer le retour de mon père. Je suis

allée le chercher à Fontevrault, jeudi. Vous imaginez notre joie. Est-ce toujours le vendredi que vous êtes libre ? Si oui, nous serions heureux de vous avoir à dîner vendredi 20 août. »

Je n'ai pas manqué le rendez-vous. J'ai été plusieurs fois chez les Guiyesse, où Lukas avait trouvé refuge dans une petite mansarde de... la grande maison que la famille Guiyesse occupait rue Port-Royal, chez le frère de madame. Le souper fut frugal, mais joyeux. La vue de Marcel Guiyesse baissait, mais il était heureux de nos visites et riait avec nous, sans trop penser à ses malheurs passés.

15.8.1948

Cholet. L'oncle Julien m'écrit :

« Votre lettre m'a fait plaisir, car je puis vous avouer que j'ai été peiné, oui, peiné de n'avoir pas eu un mot de votre part, alors que vous avez dû apprendre que j'avais été assez... gravement malade... Je cherche à passer la main pour faire autre chose. Élevage sans doute. Ça a toujours été mon travail désiré... Robert va se marier, vraisemblablement au mois de novembre... »

Robert m'avait déjà fait cette remarque. Je lui avais répondu que j'avais écrit tout de suite, à l'annonce de la maladie de son père, une lettre adressée au magasin. La mère débordée par les soucis d'une maladie grave et les tracasseries de son commerce, a oublié d'en parler à son père.

18.8.48

Camp de Bleimor, Moulin-Mer dre Landevennec, Veig da A. Y.

« Emichañs ne youc'hes ket warnoun peogwir ne skriyan ket d'it. N'am eus ket bet amzer betek bremañ. Ma ne skrivez ket e vo ret d'in mont da Baris. Ma zo « chamant » kas d'in eun « telegramme » gant daou pe dri ger, hag e komprenin... »

J'espère que tu ne cries pas sur moi parce que je ne t'ai pas écrit. Je n'ai pas eu le temps jusqu'à maintenant. Si tu ne m'écris pas, il me faudra retourner à Paris. S'il y a du changement, envoie-moi un télégramme avec deux ou trois mots, je comprendrai.

On voit bien qu'il ne s'ennuie pas, mais il a failli se noyer. Il était le dernier à partir à la nage dans le port. Croyant avoir pied au bord de la cale, il sauta à l'eau et ne put se maintenir à la surface. Le Chef qui surveillait le groupe se demandait à quel jeu

jouait Veig. Avant qu'il n'arrive près de lui, un inconnu comprit qu'il se noyait et intervint à temps pour le sauver. Après l'avoir remis en bonnes mains, il se retira et Veig ne put remercier son sauveteur. C'était sans doute un habitué des lieux qui connaissait les dangers des baignades dans ce port.

21.8.48

Alix m'envoie la lettre de Jean Choleau qui concerne mes affaires de titre :

« D'ici mon prochain congrès du Finistère, je vais être très occupé et absent de temps à autre... Il vaut mieux que je vous vois à Rennes avant la seconde quinzaine de septembre... »

Le déménagement a été effectué, mais nous n'avons pu monter le gros meuble... En raison de l'étroitesse de l'escalier... voulant éviter des frais. J'ai conservé dans la salle du rez-de-chaussée ce qui ne pouvait se monter.

Si j'avais plus tard un appartement, nous pourrions échanger... J'ai reçu une lettre d'Anna, mais pas encore trouvé le temps de lui répondre... »

23.8.48

Colmar, Melle Hella à A.Y.

« Je viens de la tombe où j'ai fait la prière à ma façon. La tombe est entretenue. Il y avait deux branches de pin, un peu de bruyère de cette année-ci. »

De la vallée de Munster, j'ai déposé une gerbe de sapin et de bruyère. J'ai arraché quelques mauvaises herbes, j'ai dirigé les branches de lierre vers le milieu de la tombe et j'ai photographié le petit coin où repose celui que vous avez aimé. Le 28.8, j'irai sur la tombe de votre frère. Pensez à nous ce jour là. »

2.9.48

Roazon. Veig da A.Y.

« Ar wech kenta eo d'in skriva d'it eul lizer hir. Dec'h am eus gwelet da genta : Katt, Kreston, Rafig; goude am eus gwelet tant Mona. Warc'hoaz d'an noz, ni a zo vont e ti Jenig da Zebri. Dilun, ni a ya da zebri e ti Katt. Alix a ya kuit da Pempont. Dilun me a yelo da gousket e ti Le Mee... Tout an dud a anavez ac'hanoun endro. Kenavo... »

Pour la première fois, je t'écris une longue lettre. Hier, j'ai vu d'abord Katt, Kreston, Rafig. Après j'ai vu tante Mona. Demain soir, nous allons dîner chez Jenig. Dimanche, nous irons dîner chez Katt. Alix part à Paimpont lundi ; j'irai dormir chez les Le Mée... Tout le monde me reconnaît à nouveau... »

4.9.48

Lohéac. Katt à A. Y.

« Puisqu'enfin l'occasion nous est donnée, nous vous envoyons nos meilleurs souvenirs... Veig vous donnera plus de détails sur sa visite ici, qui nous a fait tant plaisir... Puissent des lendemains plus heureux, panser toutes les plaies et apaiser les cœurs... »

Notre vieille maison vous est ouverte toute grande. Nous faisons tout pour la quitter, mais ce n'est pas facile. Mon frère, de retour à Rennes vous adresse toutes ses amitiés et toute la famille vous embrasse bien fort ».

J'avais envoyé un télégramme à Veig, lui disant de repasser par Rennes, Alix l'ayant invité à venir chez elle.

6.9.48

J'ai fini de rendre à Herminie les cinquante mille francs, qu'elle m'avait prêtés en 1946. Je vais pouvoir penser aux cinquante mille et autres que je dois à Léna.

Le marché de La Garenne est bon. A défaut d'un logement à Paris, j'aimerais habiter cette petite ville. Ce serait moins fatigant que d'habiter Houilles. Mme Kras me parle de deux pièces dans le centre, mais il faudrait faire la concierge. Le travail consisterait surtout à nettoyer les escaliers. Je plaisais bien à la propriétaire et elle me permettait de faire le marché de la Garenne.

Qu'il soit le meilleur des marchés, sera-t-il suffisant ? Je ne pourrais pas m'absenter quand je voudrais. Je devrais aussi être à la disposition des locataires. Je peux être renvoyée si ceux-ci se plaignent au propriétaire. Aussi, je demande à cette dernière un temps de réflexion et lui donnerai ma réponse le samedi suivant. Mais ce jour-là, la place était prise.

Pour une fois que j'hésitais à prendre une décision, le destin l'avait prise à ma place.

Une fois, le placier de la Garenne, avec un sourire, me gratifia de « petit lapin », ce qui fit sursauter Veig. Cet homme à la face congestionnée, me proposait de venir à Houilles m'apporter du café. Je lui répondis de mon air candide, « que j'en avais suffisamment ». Il comprit que je ne marchais pas dans sa combine et n'insista pas. Il me donna une bonne place quand même. Quand il était malade, sa femme plaçait les gens, et le faisait aussi bien que lui.

9.9.48

Fougères. Glémarec à A. Y.

« Itron ker. Ces quelques mots... afin de vous envoyer les salutations très fidèles des amis de Kad, d'Ogam, de Brocéliande et de toutes les associations celtisantes de Bretagne... »

Cette carte me rappelle la réflexion que Glémarec me fit le premier jour qu'il vint me rendre visite à Houilles, lorsqu'il fit le portrait de Deb :

« Dire qu'un homme comme ça a cassé sa pipe... »

Ce n'était pas très académique comme oraison funèbre, mais cette phrase valait les plus beaux discours. Il connaissait la valeur de son ami et savait ce que représentait sa perte pour les Bretons.

16.9.48.

Lourdes. Mari da A. Y.

« *Setu kelou eus amañ. Trugarez evit o kartenn eus Cholet. Emichañs beaj mat peus graet e Breiz. Me ivez am eus graet eur veaj laouen. Kaer eo amañ. Keuz am eus evidout. Eur paotrig bihan « infirme » a oa aet er maez eus e garr epad ar « bénédiction ». Kalz tud a oa eur « pelerinaj irlandais » 5 000 den, eus 11 « dioceses » Bro-Ireland Brao e oa ar prosession en noz gant kement a dud. Dec'h, an dud eus Précy gant ar person a zo aet da welar ar menezioù... »*

Voici des nouvelles d'ici. Merci pour votre carte de Cholet. J'espère que vous avez fait un bon voyage en Bretagne. Moi aussi, j'ai fait un voyage joyeux. C'est très beau, ici. Je regrette pour vous. Un petit garçon infirme est sorti de sa voiture pendant la bénédiction. Il y avait beaucoup de monde. Il y avait un pèlerinage de cinq mille Irlandais de onze diocèses d'Irlande. La procession du soir était très jolie avec tant de monde. Les pèlerins du Précy sont allés hier, avec le curé, visiter les montagnes... »

28.9.48

Cholet. L'oncle Julien à A. Y.

« Très heureux de vous avoir vue, ma fille, et au plaisir de vous revoir. Ayant mis de l'ordre dans mes affaires, au moment de ma maladie de cet hiver, je craignais d'avoir réduit en cendres, les lettres conservées de votre père, mon frère François. Non, elles étaient là... C'est plutôt à vous qu'à moi, de les avoir, aussi, je vous les adresse... »

Il veut parler de mon beau-père, François Debeauvais. La tante m'appelle aussi, sa fille. Mais pour elle, ce terme n'avait pas la même valeur affective. J'ai entendu des gens appeler leur servante ma fille, et leur domestique, mon garçon.

29.9.1948

Veig rentre en apprentissage

En vue de son entrée à l'orphelinat du Sacré-Cœur, à Thiais, je vais voir le docteur Wartelot à Houilles pour lui demander un certificat.

« Nom : Debauvais Émile, 14 rue Kléber. Houilles. 15 ans et en bonne santé, et apte à l'apprentissage. N'est pas porteur de bacilles. A reçu en temps utile les vaccinations prévues par les décrets en vigueur. »

3.10.48

Elliant, Alix à A. Y.

« Tous en chœur, nous pensons bien à vous : Suzanne Georges et les enfants, Rozenn 7 ans, Armelle 2 ans, Hervé 3 ans. Nous avons passé une bonne journée trop courte. Nous partons sur Rosporden pour le train. 6 km. La famille Le Roux, me conduit. Pokou mat. »

« Affectueux souvenir, Suzanne Cairou. »

« *Envor mat n'hon eus ket ankounac'het keneiled an amzer wechal. Kenavo. Jord ar Roux.* »

Alix travaille en ce moment à Quimper chez Mark Le Berre. J'avais entendu dire qu'il cherchait une vendeuse et je lui avais écrit pour lui proposer mon ancienne vendeuse de Ti-Breiz. Il accepta, et elle fut embauchée de suite. Le sept de ce mois, elle m'écrivit qu'elle ne pense pas rester là-bas.

6.10.48

La direction de l'orphelinat m'écrit :

« Le jeune Debauvais, n'ayant pas reçu les trois vaccins réglementaires, nous nous trouvons dans l'obligation de le faire vacciner. A cet effet nous avons acheté les vaccins dont le montant s'élève à la somme de 300 F que voudrez bien me faire parvenir dès que possible. »

Ma sœur n'a rien payé pour son fils à Auteuil. Lorsque je suis allée conduire mon fils, l'on m'a demandé combien je pouvais

payer. « Mille francs (anciens) » leur ai-je dit., en me souvenant qu'à l'orphelinat du Vieux-Moulin, j'avais réussi à payer cette somme. La personne qui s'occupait des vêtements voulait que je lui apporte des bleus de travail.

« Je n'en ai pas » lui répondis-je et elle n'insista pas.

C'est une œuvre en perpétuel déficit, aussi ceux qui s'en occupent tirent-ils sur toutes les ficelles.

11.10.48

Thiais. Veig à A. Y.

« Chère maman. Notre surveillant vient de me dire que nous allons sortir dimanche. Tu n'as qu'à signer le billet qui sera dans l'enveloppe et tu le renverras dès que tu l'auras reçu. J'espère que tu es en bonne santé et que les affaires vont bien.

J'arriverai à la maison vers neuf heures, je partirai par la Porte de Champerret. J'espère que tu n'as pas oublié d'aller chercher la montre. A dimanche chère maman, ton fils qui t'embrasse. »

J'ai eu l'impression de recevoir une lettre de la prison où il était interdit d'écrire en breton. C'est la première fois que mon fils m'écrit en français. Je pars voir le directeur aussitôt.

« Partout où il a été, même en Alsace, mon fils m'a toujours écrit en breton ! »

Justement le directeur était un ancien condisciple de mon frère Jos à Chevilly-La-Rue, maison-mère des Pères-du-Saint-Esprit. Le père Boegli, Alsacien, fut d'accord avec moi. Lorsque je lui dis que mon fils n'aimait pas les études. Il répondit :

« Ah, le gaillard ! Il croit qu'il ne va pas étudier ! »

20.10.48

Quimper. Alix à A. Y.

« J'espère que votre silence n'est que l'indice de beaucoup de travail... J'ai été à Douarnenez voir Rosa. Elle m'a dit de revenir quand je le voudrais. J'ai aperçu quelques minutes, votre papa, toujours aussi alerte. Il était temps qu'il parte, à dix heures et demie, pour la messe de onze heures.

Vu aussi Léna et j'ai bu un bon jus. Après Anna G.. L'apéro, si bien que la journée a passé comme un éclair. Cela m'a mis du baume au cœur. Je n'ai même pas pu aller jusqu'à la mer et pourtant j'en avais envie, ne l'ayant pas revue depuis Quiberon.

Je pense me remettre très vite au commerce. Mais avec Mark, je ne pourrai pas prendre d'initiatives. Quel grand nerveux. Je me demande s'il ne regrette pas de m'avoir acceptée, car voici

plusieurs fois qu'il me dit que ça coûte trop cher, vu que les affaires ne marchent pas. Il était habitué à faire cent mille francs anciens par jour et maintenant il travaille à quarante mille. On dirait un vieux garçon. A tout bout de champ, il compte ses sous... Il aurait dû avoir le mal que vous avez eu pour vous tirer d'affaire, pour comprendre la misère... La gérante qui lui a gardé son magasin pendant mon absence, n'a reçu que des reproches de son travail...

Rosa n'en revient pas que vous avez été obligée de fournir le trousseau de Veig, elle ne l'a pas fait pour son fils... »

24.10.48

Thiais. Veig da A.Y.

« *Mammig karet. E c'hellan skriva d'it bremañ e brezoneg. Me a skriv d'it evit larout e c'hellan mont da Houilles da dremen daou zevez ar sul al lun. Emichañs e vi aze, ha kas ar respont ar buana ma c'helli. Kenavo...* »

Je peux maintenant t'écrire en breton. Je t'écris pour te dire que je peux aller à Houilles pendant deux jours, le dimanche et le lundi. J'espère que tu seras là, et envoie la réponse le plus tôt que tu pourras...

Début novembre

Je suis passée à Cholet. J'ai trouvé la famille en plein préparatif du mariage de Robert. Celui-ci m'avertit que vu l'installation de la pharmacie, ses parents ont exigé la plus stricte intimité. Le mariage a lieu le 9 novembre à Bourgueuf où habite sa fiancée.

A mon retour, je passe par Nantes. J'achetai un vase de grès, chez Marijo, pour les nouveaux mariés et le leur expédiai à Cholet. Elle m'indiqua un hôtel d'un prix raisonnable pour y passer la nuit, en s'excusant de ne pouvoir me loger, n'ayant qu'une seule pièce dans l'arrière-boutique.

L'oncle Julien m'avait donné une recommandation pour un fabricant de corsets à Nantes. Je voudrais y trouver un travail fixe. Je suis bien reçue par le directeur, mais il me demande si j'ai un logement à Nantes.

« J'irai à l'hôtel en attendant » lui dis-je.

« Les logements sont introuvables à Nantes, je ne peux vous accepter. Il faudrait avoir suffisamment d'argent pour acheter un appartement. »

Miz Du 1948

Cholet, Robert à A.Y.

« J'ai bien reçu le joli vase que vous avez eu la gentillesse de

m'envoyer. J'aurais aimé vous en remercier plus rapidement, mais les dernières semaines ont été pour Noëlle et moi, cruciales, mettant en péril notre installation, donc notre mariage, en un mot, nous ne trouvions plus d'argent à emprunter. Je vous laisse imaginer les soucis que cela a pu nous occasionner. Enfin, tout est arrangé, du moins pour le moment.

A mon grand regret, je vous ai bien peu vue lors de votre courte apparition à Cholet. J'aurais voulu qu'elle se renouvelle à l'occasion du 9 novembre. Mes parents ne veulent aucune exception pour les cousins. Seul Joseph, en raison de sa situation spéciale a trouvé grâce devant eux.

Très sincèrement, cette mesure me peine... Enfin, nécessité fait loi. J'espère que vous me comprendrez et que vous voudrez bien me garder une affectueuse amitié... Cette lettre est valable pour Veig à qui j'envoie mon affectueux souvenir. Ci-joint, une photo que j'aimerais vous voir garder... »

J'ai apprécié la photographie des deux fiancés souriant à leur avenir, à sa juste valeur, d'autant que Robert en est assez avare. Ce n'était pas le cas de son parrain qui offrait volontiers ses photos aux amis, quand cela leur faisait plaisir.

1.11.48

Quimper. Alix à A. Y.

« Je suis contente que le travail marche toujours dans les corsets. Avec Mark, on ne peut rien faire, nous les employés... J'ai failli me fâcher, l'autre jour... Zut alors ! Je me suis laissée insulter à Schirmech, ne voulant pas répondre à des idiots et des brutes, mais avec Mark que je considère tout de même comme des nôtres, je ne me laisserai pas faire.

J'ai vu votre papa, il était heureux de causer un peu de vous avec moi. Il a fallu monter voir tante Marianne au premier... Je n'ai pas vu votre frère Ronan, car sa femme ne veut voir personne de nous. Mari P. doit vous envoyer l'argent des soutiens qu'elle garde, tous les deux... »

22.11.48

Thiais. Veig da A. Y.

« *Me a skriv d'it evit larout e c'hellan mont da welar ac'hanout an 28 a viz du. Lar d'in ma 'z i da Soligny* »

Je t'écris pour te dire que je pense aller te voir le 28 novembre. Dis-moi si tu vas à Soligny pour le premier de

*evit ar c'henta ar bloaz. Mar-
teze ne vo ket ret d'it gortoz
ac'hanoun evit mont duze
dilun. Ha me a yafe duze
dimerc'her betek disul d'an
noz... Disonj ket tikedou evit
ar veaj...»*

l'An. Peut-être que ce ne
serait pas la peine de m'at-
tendre pour aller là-bas lundi.
Je pourrais y aller mercredi,
jusqu'à dimanche soir. N'ou-
blie pas de mettre les tickets
pour le voyage...

23.11.48

Quimper. Alix à A. Y.

« A force de frapper à plusieurs portes, j'ai trouvé un hôtel. J'ai demandé à tout le monde des bons d'alcool. Je déguste un filtre... J'ai reçu une longue lettre de Veig, très bien, avec beaucoup de détails. Je trouve qu'il fait des progrès en orthographe. Le métier qu'il apprend est parfait.

J'ai été déjeuner dimanche chez Mme Guellec... Elle a été charmante. Elle m'a remis pour vous 1 500 F pour deux soutiens de Mme Parker... Je prends patience. Ce pauvre Mark va tourner fou, il voudrait que ça tombe dans sa caisse toujours. Il ne se rend pas compte que ce n'est pas comme avant la guerre et pendant, car malgré ses lamentations que cette dernière l'a ruinée, il en a mis de côté. Il pense aller au début du mois chez Kras à Paris. Je lui confierai un kilo de sucre pour vous, car cela doit vous manquer. Mais pour l'argent, il ne veut pas s'en charger, étant trop distrait.

J'ai vu Mari U. C'est une grande bouche, elle parle trop. Même devant les amis, on devrait être muets...»

Veig aurait préféré apprendre le métier de mécanicien d'auto mais il aurait fallu aller à Bordeaux. On ne se serait pas vus souvent. Le métier de serrurier est aussi un bon métier et lui avais-je donc conseillé d'apprendre à travailler le fer comme son cousin Henri.

A Thiais, il n'y a pas d'uniformes, et l'on fait de belles pièces, mais du travail de série pour aider l'Oeuvre à vivre.

1.12.48

Douarnenez. Marie P. à A. Y.

« Chez moi, ce n'est que calme, c'est démoralisant... J'aurais bien aimé vous voir cet été. Anna G. aussi a regretté de ne pas vous voir. Votre fils était passé nous donner des nouvelles de mon frère. Nous sommes toujours heureuses de savoir quelque chose par ceux qui sortent. Le tour de mon frère n'arrive pas vite. Que c'est long et coûteux. Des coups comme cela vous ruinent. Votre fils est-il

rentré à Auteuil ? C'est un beau garçon bien planté.»

C'est en rentrant de Moulin-Mer que Veig était passé à Douarnenez. Marie P. parle de son frère emprisonné depuis la Libération.

Miz kerzu 1948

Mari m'écrit à propos de notre père.

« Tad-koz est un homme heureux, il est vrai qu'il a toujours pris le temps comme il venait et ne s'est jamais créé d'histoires avec la politique ou autre chose. Je suis contente qu'il aille manger chez Ronan, ça lui fait plaisir.

Et vos soutiens, vous soutiennent-ils ? Je suis contente du mien. Cette lettre pourrait être signée Suzanna. C'est une litanie de faits divers. A bientôt peut-être si vos fonds sont lourds... »

6. 12.48

Quimper. Alix à A. Y.

« Je suis peinée de vous voir obligée de reprendre les marchés et peut-être la vie d'atelier. C'est un véritable esclavage de travailler pour les autres, surtout quand on y met toute sa bonne volonté pour ne recevoir que du mépris par le patron. Maintenant, je comprends mieux certains milieux ouvriers. C'est triste à dire, mais de temps en temps, une bonne leçon aux patrons ne leur ferait pas de mal. Je veux bien admettre les grandes difficultés actuelles, mais il y a une mesure à tout, comme aurait dit Deb.

J'ai été chez Henriot régler votre facture. Il m'a parfaitement reconnue et m'a offert une théière en second choix que je lui demandais d'acheter...»

7.12.48

J'ai reçu le contrat d'apprentissage de Thiais, il sera enregistré le 25/1/49. J'ai réglé la pension le 1/10/48.

26.12.48

Précy. Mari à A. Y. Houilles.

« Vous aussi, devez être prise dans l'engrenage de votre travail... J'ai eu malgré tout de vos nouvelles par votre fils. Son écriture sent la discipline. Il est bon pour lui de sentir une mâle autorité... Qu'il est un peu d'amour-propre, ce qui l'aidera à monter au-dessus du vulgaire. En ce moment les habitants de Précy sont en grand deuil. La supérieure, mère St-Étienne a eu une attaque de paralysie qui lui a duré seulement quatre jours. Elle avait beaucoup

de tension, elle serait restée paralysée. Depuis deux ans que j'étais avec elle, elle avait fini par me comprendre...»

26.12.48

Paris. Deniza da A. Y.

« Keneilez ker. Kas a ran d'eoc'h ha da Veig va gwella hetou a vloavez mat. Spi hon eus e vo 1949 gwelloc'h eget 1948 evidomp holl. Evidomp-ni hon eus bet eurvad da vezañ hon tri a gevret hag eun dra dispar eo. Spi am eus eo laouen Veig ebarz ar skol, ez eo mat an traou gantañ. Kenavo... »

J'envoie à vous et à Veig, mes meilleurs souhaits de bonne année. Nous espérons que l'année 1949 sera meilleure que 1948 pour nous tous. Pour nous, nous avons eu le bonheur d'être à nouveau tous les trois. C'est une chose sans pareille. Nous espérons que Veig se plaît dans son école et que tout va bien pour lui. Kenavo... »

Miz kerzu 1948

Soligny, Herminie, à A. Y.

« Je suis cafardeuse : déçue. Vous attendez malgré tout ces soirs-ci. Hier, je suis restée veiller en bas, espérant être plus près pour entendre vos pas... En plus, j'étais énervée, pensant à vos ennuis, auxquels s'ajoutent les miens... »

29.12.48

Mari à A. Y.

« Un grand merci de mère Philomène. Elle n'osait pas mettre le corset tant elle le trouvait beau... Elle m'a chargée de te remercier à tour de bras. J'enregistre ta visite avec Alix. La supérieure accepte que tu couches ici... »

30.12.48

Vitré. Jean Choleau à A. Y.

« J'ai mis beaucoup de temps à répondre à votre lettre du 13 juillet dernier. J'avais cependant de vos nouvelles par Alix qui a enfin trouvé un travail qui lui permettra d'attendre. Elle n'a pas l'air enchantée et cela se conçoit. Mais il faut bien se résigner, quand on ne peut pas faire ce que l'on voudrait.

En juillet, vous pensiez que votre situation était meilleure et que cela allait continuer. Il paraît qu'il n'en est rien et que la vente s'est beaucoup ralentie pour vous. J'ai attendu l'échéance d'octobre pour vous répondre afin de totaliser ce que vous devez...

Pour le loyer, il y a deux termes à 664 soit 1 328 F. Démé-

nagement selon facture : 1 790 F. Pourboire aux déménageurs : 100 F. Transport lit-clos de Rennes : 150 F. Total : 3 428 F.

Avant votre lettre, j'avais vendu les ouvrages ci-après :

« Rousse - Chants d'une Celte : 150 F. Hello - L'homme : 150 F. Féval - Valentine de Rohan : 30 F. Massé - Initiative économique : 120 F. Lansennais - Paroles d'un croyant : 70 F. Ripert - Le félibrige : 60 F. Renan - Souvenirs d'enfance : 100 F. Quilgars - Guérande : 60 F. Lawrence - Les sept piliers de la sagesse : 300 F. Duhamel - Histoire du peuple breton : 150 F. Gallouedec - La Bretagne 250 F. Mazéas - Social fédéralisme : 80 F. Dottin - Glossaire de Pléchéat : 350 F. Bertrand - Précis de musique : 200 F. Halphen - Les grandes invasions : 250 F. Vallervé-Bodot - Mme de Sévigné : 175 F. Le Goffic - Au pays d'Armor : 180 F. Arbois de Jubainville - Propriété foncière : 600 F. Desmoulins - Comment la route crée le type social (2 Volumes) : 360 F.

Total : 3 810 F à déduire des 3 428 F, je vous dois 382 F.

Faut-il vous envoyer cette somme ? A quelle adresse ? Ou les conserver en attendant la feuille d'impôt. Je fais pour le mieux. Je n'ai pas vendu les ouvrages de luxe qui garderont toujours leur prix...

J'espère que votre fils fait de bonnes études et que bientôt, il vous aidera un peu. Ici, tout est calme comme à l'ordinaire. Je ne voyage plus guère ; malheureusement car la grande activité demande à se continuer. Mais, voilà, je vais sur soixante-dix ans, et il paraît qu'à cet âge, on doit demeurer bien tranquille... »

Alix ajoute des pokou-mat. Elle est venue à Vitré voir ce qu'il en était de mes affaires. Jean Choleau a acheté des livres pour le compte de la bibliothèque municipale de Vitré, dont il est le conservateur. Ils doivent se trouver encore au château.

1.1.49

Gaby m'envoie ses vœux de nouvel an.

« Pendant les vacances, je reste à Montfermeil et travaille à l'hôpital. Les cours reprennent lundi, il va falloir me remettre à l'étude... »

Gaby a une bonne santé et du cœur à l'ouvrage. Les soins aux malades l'intéressent davantage que les études. Elle réussira à s'en sortir, ayant enfin trouvé sa voie.

Je me suis souvenue du premier de l'an désargenté de l'année dernière. Par les temps froids, il n'y a personne sur les marchés. Aussi, je suis venue me mettre au chaud chez Herminie. Je fais

des journées chez elle et chez sa belle-sœur qui attendent toutes les deux un heureux événement. Autant que Lukaz, Manuel voudrait bien que ce soit, cette fois-ci, un garçon, il a déjà deux filles.

11.1.1949

L'oncle de Cholet me remercie de mes vœux et m'offre les siens.

« Nous avons bien reçu une belle petite lettre de Veig. Je vais lui répondre en lui adressant un mandat pour ses étrennes, avec lequel il pourra s'acheter quelque chose d'utile ou un supplément au menu ordinaire.

Nos jeunes mariés sont rendus au Puy-Notre-Dame, depuis le 3.12 dernier. Le démarrage est encourageant. Je ne doute pas qu'avec de l'énergie, ils arriveront à la victoire eux aussi. Je ne pense pas que j'irai au Pertre, ça me fait mal de me trouver trop en tête-à-tête avec mes souvenirs. Nous espérons bien vous voir pour le 15 juin prochain, aux noces de vermeil de vos oncle et tante. Ce n'est pourtant pas d'une longueur démesurée ce temps de quarante ans et aucun mariage de la famille n'a pourtant pu y arriver, hélas ! »

18.2.1949

Naissance de Divona

Soligny. Manuel m'apprend la naissance de sa nièce.

« Digwener Divona a zo ganet dec'h da unnek eur noz. Mat-tre, hag aes awal c'h eo bet an traou. Kreñv ha brao eo ar verc'hig; eiz lur a c'hell poueza. Huchal a ra ken ha ma c'hell; eur ganerez ampart e vo hi ! Yac'h pesk ar bugel, ha mat menestra yec'hed ar vamm... »

Vendredi, Divona est née hier à onze heures du soir. Très bien. Les choses ont été faciles. Forte et jolie est la petite fille. Elle peut peser dans les huit livres. Elle crie tant qu'elle peut. Une chanteuse, elle fera ! L'enfant se porte bien ainsi que la mère...

Je fais avertir Lukaz de la naissance de sa fille, lui disant que je reviendrai le 9 mars. Je pars aussitôt pour Soligny, comme je l'avais promis. L'on m'attendait avec impatience. L'accouchement s'était passé à la maison, et tout le monde était à bout. Aussi, suis-je reçue comme le sauveur.

Herminie est heureuse de pouvoir m'ouvrir son cœur, attendant de moi des nouvelles de son mari. Le médecin qui l'avait suivie pendant sa grossesse lui avait procuré ses encouragements. Elle l'avait mis au courant de la situation, lui disant qu'elle était

séparée de son mari. Le curé fut aussi compréhensif, d'autant plus qu'il était anti-gaulliste. Mais les paroissiennes ne voyaient en elle qu'une mère célibataire. Même l'employée qui venait laver le linge, n'était pas au courant de sa situation exacte, la voyant toujours sans mari. Quand celui-ci surgissait à l'improviste, c'était toute une histoire de le cacher chez son frère au rez-de-chaussée.

Manuel se demandait sous quel nom Divona serait déclarée et craignait les complications. Vains émois ! N'étant pas divorcée, mais seulement séparée, il n'y eut aucune difficulté à la mairie pour la faire inscrire sous le nom du père.

Cependant, il était préférable qu'elle n'ait pas accouché à Nantes, où les gendarmes se seraient peut-être saisis de cette occasion pour lui demander où elle avait vu son mari.

Le médecin avait recommandé à la mère, d'allaiter son enfant et de lui donner seulement un peu d'eau avant qu'elle s'habitue. Divona ne cessait de crier toute la nuit. La mère n'avait sûrement pas assez de lait.

Je dormais dans la pièce voisine avec Dahut, 5 ans. Entendant hurler sa sœur, elle me dit :

« Si j'étais sa mère, je lui aurais donné du lait depuis longtemps... » Le médecin l'ordonna à sa prochaine visite et tout rentra dans l'ordre.

25.2.49

Rouen. Suzanna à A. Y.

« Notre mère supérieure voudrait envoyer un colis pour les deux gars d'Auteuil, mais le port coûte cher. Une connaissance part à Paris et déposera le colis à votre adresse. Vous le partagerez entre eux. Henri n'écrit pas souvent, le sport est plus intéressant... Puisque Henri termine son séjour à Auteuil, vous me le conduirez. Je dis cela, à condition que les fonds montent... »

26.2.1949

Mari me communique la lettre de Dom Godu.

« Deux anciens amis de votre frère ont vu chez moi, l'image souvenir mortuaire de votre frère que vous avez bien voulu m'envoyer. Ils me chargeaient de vous dire qu'ils vous seraient reconnaissants si vous vouliez bien m'adresser pour eux de ces souvenirs pour votre frère pour lequel ils conservent une vive amitié et admiration... »

9.3.49

Herminie étant rétablie, elle a repris en main la direction de sa maison. Je pars ce matin, avec une liste de commissions à

ramener pour le baptême. On ne trouve rien dans ce bled.

Herminie m'a demandé Veig comme parrain, à défaut d'être moi-même la marraine. Je l'avais bien mérité, en facilitant les retrouvailles avec son mari. Pour amortir le choc de l'annonce de sa grossesse à sa tante, Herminie lui avait demandé d'être la marraine.

10.3.49

Lukaz vint aux nouvelles. Comme je félicitais « l'heureux père », il eut de la peine à refouler ses larmes. Il désirait tant un fils qu'il aurait éduqué à sa façon. Homme d'action, risque-tout, il devait vivre dans la clandestinité et ne pouvait donner libre cours à ses désirs. Pour se consoler, il faisait des projets pour son aînée, comme pilote de course, ce qu'il aurait voulu être.

Cependant, il restait lucide. Quand Marcel Guyesse lui parlait de reprendre le combat, il disait : « Il exagère... ». Sa situation en France était déjà assez compliquée. S'il était parti en Irlande, il eût été plus libre et aurait pu mener une vie de famille normale, et moins de complications dans son entourage.

10.3.49

Houilles. A. Y. da Veig Thiais.

*« Abaoe dec'h oun en ti;
hag e kasan d'it ar bilhed sinet,
Divona a zo eur plac'hig
mignon-tre. Ar vadiziant a vo
d'an 19 a viz Mae moarvat... »*

Depuis hier, je suis arrivée à la maison, et je t'envoie ton billet signé. Divona est une gentille petite fille. Le baptême se fera probablement le 19 mai...

11.3.49

Du Puy, Robert m'envoie 1 340 F pour deux soutiens-gorge qu'il a vendus, et m'écrit :

« Cela m'a fait de la peine de vous savoir obligée de retourner sur les marchés, mais « primum vivere ». Je suis certain que vos qualités et votre courage vous réservent un avenir meilleur... ».

12.3.49

Procès en rectification de l'état civil de Fransez Debauvais.

A. Schreiber, avocat au barreau de Colmar à Mme Debauvais :
« J'ai bien reçu votre lettre du 2 courant ainsi que les pièces qu'elle contenait. Je vais introduire la demande en rectification d'état civil au début de la semaine prochaine. En ce qui concerne la tombe de votre mari, j'ai pu apprendre, lors d'une démarche au service municipal des cimetières, que votre mari se trouve dans une tombe gratuite et que ces tombes sont en général conservées

pendant une durée de quinze ans. Il est inutile que vous fassiez le voyage à Colmar à ce sujet... »

23.3.1949

Rennes état civil, 5ème bureau. Le Maire de Rennes à Maître Schreiber, Colmar :

« En réponse à votre lettre du 19 courant, j'ai l'honneur de vous faire connaître que nous n'avons trouvé aucun acte de naissance au nom de Charles Durieux, né le 31 janvier 1903, ni au cours de la même année... »

Fransez avait tenu à mettre sa véritable date de naissance sur son faux passeport, afin que l'on puisse le retrouver le cas échéant. Une fois de plus, il avait eu raison.

Miz ebrel 1949

Le printemps arrive et les commandes aussi... Je peux songer à envoyer à Léna les dix mille francs. Puis une autre fois, dix mille autres francs que je dépose chez sa cousine Loeiza, où Léna doit venir sous peu.

A partir de ce moment, la vie devient plus agréable, le cercle des clientes et des amis s'agrandit. Chacune s'ingéniant à rechercher de nouvelles clientes dans leurs relations.

Tant que j'ai la santé et du courage, il faut que j'en profite. Je ne voulais pas faire le métier de corsetière, pour ne pas m'abrutir. Je me disais « je ferais la peinture le dimanche ». Mais ce jour-là, c'était l'un des meilleurs marchés !

7.4.1949

3ème division, 3ème bureau, le maire de la ville de Metz à Me A. Schreiber, Colmar :

« En réponse à votre lettre du 31 mars, j'ai l'honneur de vous annoncer qu'une naissance au nom de Durieux Charles, ne figure pas au registre de la Ville de Metz, des années 1882 à 1912. »

11.4.49

Thiais. Veig da A. Y.

*« Me a skriv d'it evit
larout e vin disul er geñ betek
dimerc'her pe diadiadou...
Amañ an traou a zo mat. Va
examinou a zo mat nemet an
« atelier ». Kenavo... »*

Je t'écris pour te dire que je serai dimanche, jusqu'à mercredi ou jeudi à la maison. Ici, les choses vont bien. Mes examens sont bons sauf celui de l'atelier...

13.4.1949

Franfurt am Main. Fred hag Henny Moysse da A. Y.

« Va mamm he deus skrivet d'in, hag a ya da ober gweladenn d'eoc'h ar yaou araok Pask, ha va lizer a vezo re ziwezat d'ezi d'he degas d'eoc'h. Gwaz a se ! Rankout a ran he c'has.

Bezef pe vezef e rankan ho trugarekaat evit an hol weladennou a rit en he zi. Evit eo eur frealz bras hag ez oc'h eur vignonez bras braz evel n'he deus ket eun hini all.

Skrivet he deus penaos e vevit, ha me a zo sur ha n'eo ket aes ho puhez bremañ. Lennet am eus ivez hag e oa Veig o studia ar vicher alc'houezer, en eur skol vicher. Spi am eus e labour mat-tre evit dont eur gwir paotr breton. D'am meno eo mat-tre evit an deski eur vicher-zourmat.

Evidoun eo ar vuhez bepred an henvelep tra. Labourat a ran c'hoaz evel « Dolmetsch » evit an Amerikaned. Bep a vare e keennam galleg, hogen n'am eus ket kalz amzer evelse. Labourat ha c'hoaz labourat eo va buhez amañ. N'oun ket deut c'hoaz eul leveour. Yac'h oun evel va gwreg. Ha dreist-holl, yac'h eo hor Yola vihan ger. Eur gwir diaoulig eo a gresk hag a c'halv « papa » an deiz penn-da-benn. Hon lenevez eo. Va mamm a gonto ar pezh a ra. Hag hoc'h eus kelou diouz ar gamaladed koz ? Skriva a

Ma mère m'a écrit, qu'elle irait vous faire une visite, le jeudi avant Pâques et ma lettre lui arrivera trop tard pour vous l'apporter. Tant pis ! Il me faudra vous l'envoyer.

Quoi qu'il en soit, je dois vous remercier pour toutes les visites que vous faites dans sa maison. Pour elle, c'est un grand réconfort et vous êtes une grande amie, comme elle n'en a pas eu une autre.

Elle m'a écrit comment vous vivez et je suis sûr que votre vie n'est pas facile maintenant. J'ai lu aussi que Veig étudiait le métier de serrurier dans une école technique. J'espère qu'il travaille très bien, pour devenir un vrai garçon breton. A mon avis, c'est bien pour lui d'apprendre un vrai métier manuel.

Pour moi, la vie est toujours la même. Je travaille comme interprète avec les Américains. De temps en temps, je donne des leçons de français, mais je n'ai pas beaucoup de temps comme cela. Travailler, et encore travailler, est ma vie ici. Je ne suis pas encore rentier.

Je suis en bonne santé ainsi que ma femme et notre chère petite Yola. Un vrai petit diable, qui grandit chaque jour. Elle marche maintenant comme une

ran hizio da Katt... Pokit Veig evit e ward eus Frankfurt...»

grande et appelle « papa » toute la journée. C'est notre joie. Ma mère vous racontera tout ce qu'elle fait.

Avez-vous des nouvelles des vieux camarades ? J'écris aujourd'hui à Katt... Embrassez bien Veig, pour son tuteur de Frankfurt...

20.4.49

Précyc. Mari da A. Y.

« Heureusement que votre grippe n'a pas duré, car je n'aurais pu aller vous soigner. Depuis un mois, je refais des crises de rhumatisme aigu. Depuis une semaine, cela va mieux. J'ai même failli partir de l'autre côté, ayant eu un rhumatisme au cœur. Pokou mat ha tener...»

Au plus fort de ma grippe, la concierge est venue m'apporter un bol de chocolat. J'ai dû me lever, toute grelottante, pour lui ouvrir la porte, qui donne directement sur la rue, et que je devais fermer à clé pendant la nuit.

20.4.1949

Paris. Marcel Guyesse à A. Y.

« Nous sommes désolés de ne pas vous voir plus souvent, ne pouvant, dans notre organisation actuelle, vous demander de venir prendre un repas chez nous. Mais quand vous venez parfois, à Paris, si vous avez le temps de venir jusqu'à nous, avertissez-nous afin que nous soyons sûrement à la maison et que vous veniez tout au moins prendre une tasse de thé avec nous...»

21.4.49

J'apporte à Maître Corentin Michelet les documents que je possédais, qui attestaient la mort de mon mari, en vue de la rectification en cours de l'état civil.

24.4.49

Paris, Eugène Guellec à A. Y.

« Comme je vous l'avais annoncé, Yvonne est arrivée hier. Seulement, je ne sais plus quel jour nous avons convenu pour aller vous voir. Voulez-vous s'il vous plaît, nous fixer par un petit mot. Mais, surtout en toute simplicité, car nous ne voulons pas que vous vous mettiez en frais. Les temps ne sont plus où nous pouvions nous permettre les fantaisies et la vie est trop dure pour vous...»

Il est plus facile maintenant de se procurer de la viande. Aussi, ai-je pu recevoir mes invités convenablement. Eugène m'a remis une jolie boîte chocolats et nous avons passé une bonne soirée.

Depuis que la viande est en vente libre, le boucher me dit : « Vous avez le droit d'en prendre davantage. » Comme j'ai encore des dettes à payer, je lui réplique : « Mais elle n'est pas pour rien. — Je ne vais quand même pas me couper les doigts pour vous », lorsque je lui demandais un petit bifteck.

Miz Mae 49

Soligny. Herminie à A. Y.

« Ne m'attendez pas ces jours-ci. Ce n'est pas prudent de laisser maman ni Maine seules. M. le curé ne sera pas des nôtres pour le baptême. Dahut est toujours impossible, car ici, c'est lamentable. Cela ne vient pas des maîtres, mais des voyous qui sont avec elle. Autrement, ma petite fille est mignonne, on ne l'entend plus la nuit. Si vous pouviez m'avancer un peu d'argent, je vous demanderais de bien vouloir acheter une paire de souliers pour Dahut, 18 cm de long... »

Lorsque Lukaz est venu aux nouvelles, je lui ai fait la commission. Il va s'en charger. Le baptême doit avoir lieu vers le 13 mai.

6.5.49

Je suis allée chez Me Michelet pour lui demander où en est le procès commencé. Je lui ai montré les papiers reçus par Me Schreiber. Il m'a dit que tout se passe dans la plus grande discrétion et que bientôt, je serai délivrée de ce souci.

Je lui ai montré des lettres de condoléances reçues après la mort de mon mari et de différentes personnes qui l'ont assisté à Colmar.

9.5.49

Paris. Me Michelet à A. Y. Houilles.

« Voudriez-vous me faire savoir si, en dehors de la sœur Berthe et de l'abbé Zemb, il n'y aurait pas des personnes pouvant affirmer l'identité de personne existant entre Durieux et Debauvais ?... »

Je lui ai parlé du peintre Robert à qui j'écrivis, pour qu'il se mette en rapport avec l'avocat de Colmar, en m'excusant de lui

donner ce souci.

10.5.49

Veig m'écrit qu'il vient à la maison dimanche.

« *Emichans da yec'hed a zo mat hag ar marc'hajou ivez. Aman an traou a zo memestra. Labourat a ran gwelloc'h-gwella. Ma notennou eus dec'h d'an noz a oa : 12/15 - 13/15 ha 34/30. Me zo aet da c'houlenn evit mont da Soligny. Graet eo bet d'in tri devez : disadorn, disul ha dilun. Marteze e c'hellin mont huit digwener d'an noz wardro 6 eur. Abaoe daou viz e labouromp ar yaou; evelse hon eus ar sadorn evit mont « da foot »...* »

Probable que ta santé est bonne et les marchés aussi. Ici, les choses sont toujours les mêmes. Je travaille de mieux en mieux. Mes notes de hier étaient 12/15 - 13/15 et 24/30. Je suis allé demander pour aller à Soligny. L'on m'a donné trois jours : samedi, dimanche et lundi. Peut-être je pourrais partir vendredi soir vers six heures. Depuis deux mois, nous travaillons le jeudi; comme cela, nous avons le samedi pour aller au foot...

Veig ne participe pas activement au jeu, comme son cousin Henri qui est un mordu, mais seulement comme coupeur de citrons ! Ce qui m'a fait rire !

11.5.49

Paris. Marcel Guyesse à A. Y.

« Notre ami Jeusset, qui se trouve actuellement à Epinal, après un pénible séjour à Ecrouves, m'a fait parvenir une lettre sur la relation que je vous communique ci-joint; du martyre de votre cher frère.

Elle ne vous apprendra rien de nouveau et elle ne contient pas le sinistre et dernier épisode, mais elle vous montrera ce que pensaient de lui des Alsaciens qui l'ont connu dans cet enfer. Jeusset m'a demandé de vous en donner connaissance et j'ai pensé que vous préféreriez la connaître. Je vous demanderais de bien vouloir la retourner aussitôt.

Aurons-nous le plaisir de vous voir un de ces jours ?... » (Cette relation a été insérée dans le tome V, page 471)

Miz mae 49

Samedi, veille du baptême de Divona, Veig et moi sommes partis par le car pour Trainel qui n'est qu'à cinq kilomètres du bourg de Soligny.

A notre arrivée, Manuel nous attendait avec sa bicyclette

et nous a délesté d'une partie de nos commissions. J'avais tenu à apporter un pot de fleurs blanches, achetées chez l'horticultrice, non loin de chez moi. Elle m'avait arrangé un joli bouquet, que j'entourai de dentelle de tulle brodé main, destiné à Dahut, qui doit remplacer la marraine souffrante.

Dimanche, grand branle bas de combat.

Herminie avait commandé une cuisinière pour le repas de midi. Celle-ci, habituée aux repas de noce campagnarde ne savait pas faire la sauce qui devait accompagner la viande. En cuisinière experte, Herminie dût s'y mettre pour la préparer.

Après la grand-messe, nous nous rendons tous en chœur à l'ancienne petite église du village à deux pas de la maison.

La mère portait sa fille sur les bras, suivie du parrain et de la marraine, Manuel avec sa femme et ses deux filles, la famille Russon, amie de Manuel. Je fermais la marche avec la grand-mère, qui avait voulu assister au baptême de sa petite fille.

Tout se passa sans fausse note. Le nom de Divona ne donna lieu à aucune controverse. C'était le père qui avait choisi ce nom, comme celui de son aînée Dahut. Mère et grand-mère l'appelaient Brigitte, son second prénom, pour ne pas attirer l'attention avec un nom breton aussi ancien.

Le repas fut réussi. Le père absent semblait oublié « en apparence » à cause de la cuisinière, mais il était présent dans tous les esprits.

Les souliers qu'il m'avait apportés pour Dahut lui allaient bien et elle les avaient étrennés ce jour.

Lundi, Veig et moi sommes repartis, heureux de cette diversion dans notre vie monotone, pour retrouver nos occupations. Ce n'est pas le moment de prendre des vacances.

22.5.49

Paris. Henri à sa tante Anna.

« Les 26/27/28/29 mai, c'est la vente de charité. Tout est déjà prêt ici.

Le boulot à l'atelier marche toujours bien. Le C.A.P. pour les serruriers, c'est les 20 et 24 juin. En ce moment, on fait pièces sur pièces de C.A.P. On est cinquante à y aller et pour les pièces, on a des heures. Chaque fois, je termine deux ou trois heures à l'avance. Nous avons fini le championnat de football... 2ème au classement général. Dimanche, je suis sorti chez un camarade. Sa mère m'avait dit de sortir avec lui, jusqu'à la « fuite » avant de se quitter. Je lui ai dit que je demanderais à ma tante. Le surveillant général à dit qu'il voulait bien mais qu'il fallait un bon permanent signé de toi, comme quoi tu m'autorises à sortir chez

ce camarade.

Bientôt c'est la fuite dans quarante jours... On a déjà pris les photos de la couvée et on va prendre les mesures des costumes. A ce qu'il paraît, ils sont très bien. Je vais écrire à maman qu'elle ne désespère pas, et à bientôt...»

Je suis allée voir le surveillant pour régler cette affaire. C'est un jeune homme bien décidé; comme l'est le directeur que j'ai vu une fois. Ce centre marche manu-militari.

24.5.49

Briot (Somme). Mari à A. Y.

« Ici, c'est la pleine campagne. Le pays n'a qu'une seule rue à vingt minutes de la gare, où tu peux venir avec Henri avant qu'il ne parte. Suzanna est fatiguée d'avoir fait trop de pénicilline. Cette thérapie sauve les malades, mais tue les infirmières. Il est vrai qu'il faut savoir modérer son dévouement. *Ar superioez a'zo chentil tre hag ar seurezed ivez...* ».

3.6.1949

Fransez Vallée aet da anaon

Tata Vallée, comme nous l'appelions, ou *Tad ar brezoneg* est décédé ce mois de juin dans la maison de retraite de St-Laurent à Rennes.

Il était né le 26.9.1860 à Plounevez-Moedec (Côtes-du-Nord). Comme je l'ai déjà écrit, il correspondait régulièrement avec Deb. Leur amitié et leur collaboration ne fut jamais en défaut. De tous ses vœux, Fransez Vallée approuvait l'œuvre de « Breiz-Atao » et la soutenait de toutes ses forces, selon ses moyens.

C'est en 1941 que je le vis pour la dernière fois. Il était venu rendre visite, à Deb, rue Wadleck-Rousseau à Rennes. Au début de cette année, il lui écrivait :

« *Kerkent ha ma vo habasket ar goañv, ha deut d'in un neubeut nerz, ez in d'ho kwelet. War va zroad ez in ha didrouz kaer, rak amañ noun ket em frankiz evel ouzoc'h* »

Quand l'hiver s'adoucirait et mes forces un peu revenues, j'irai vous voir à pied et sans bruit, car ici, comme vous le savez, je n'ai pas beaucoup de liberté...

Je l'ai toujours connu d'une santé fragile et pourtant, il a pu atteindre ses quatre-vingt dix ans.

Mari Milin et Jord Ar Née l'accompagnèrent à sa dernière demeure à St Brieuc où il repose auprès des siens. Dans « Ar Vro »

Per Denez a publié quelques-unes des lettres adressées à Deb.

4.6.49

Mari me communique la lettre que Dom-Godu lui a écrit :
« J'ai bien reçu votre lettre et les deux photographies que vous avez bien voulu m'envoyer. Je vous en remercie avec beaucoup de retard. Je m'en excuse et voici pourquoi : j'ai remis l'une des images à un ancien ami de votre frère. L'autre souvenir était destiné à un autre jeune homme qui est encore en prison pour raison politique. Ce jeune homme m'a-t-on dit pourrait donner des détails sur la mort de votre frère. Je lui ai donc prié, en envoyant la photographie de Jos, de dire ce qu'il se rappelle. La réponse a été très longue à venir, puisqu'il n'est pas libre, et elle m'a été communiquée seulement jeudi soir 2 juin. (Ce jeune homme n'a pas assisté à la mort de Jos, mais il l'a entendue, racontée par Barthélémi, ancien avocat au barreau de Strasbourg. Malheureusement, il ne connaît pas l'adresse actuelle.)

Dom Godu fait un retour en arrière :

« Puis vint la guerre. Je le revis (Jos) à Rennes après son amputation, redevenu laïc. Je vins à plusieurs reprises en 41 et en 42 à Rennes et nous eûmes d'assez longs entretiens à la suite desquels il m'envoya la lettre que vous connaissez maintenant.

En le voyant de près à Rennes, je songeais à part moi, que sa présence pouvait être fort utile dans le milieu où il vivait. Sur ce groupe d'hommes jeunes, tous lancés dans l'action, son influence intellectuelle et spirituelle pouvait être bienfaisante et précieuse, pour leur éviter bien des erreurs. Puis beaucoup plus tard, j'ai appris sa mort, sans en connaître les circonstances. Je ne désire pas les apprendre pour le moment, je sais qu'il vaut mieux attendre.

Dans un an environ, il est probable que je viendrais résider à Paris et alors, je pourrais vous voir et apprendre de vous ce que je ne sais pas...

Bien entendu, je suis d'accord avec vous sur l'utilité de votre travail car le sens spirituel et chrétien est en voie de disparition, même en Bretagne. Tout effort qui pourra contribuer à sa conservation sera bienfaisant...»

9.6.1949

Thiais. La direction de l'orphelinat à Mme Debauvais.
« Une piqûre de rappel T.A.B. ayant été faite au jeune Debauvais, vous nous êtes redevable de la somme de 180 F, coût du vaccin. Nous vous serions obligés de bien vouloir nous couvrir de cette somme...»

42

12.6.49

A propos du « camp de l'Urrd » au Pays de Galles.
Yann Kerlann, Quincy sous Sénart, m'écrit, par l'intermédiaire de Ronan Caouissin. Il a oublié mon adresse.

« Kas a ran d'eoc'h
« kinnig urdd ». Me a gav d'in
daoust ma n'emañ ket mui
Herve eur bugel, e c'hellfe
mat-tre mont da Gembre e
kamp « an Urdd » da ober
enor da Vreizh.

Ar vugale a zo o vont a
zo : Mikael va mab, div vec'h
ha mab Herve Maze, daou
baotr, Ifig hag Herve ar Mee,
Tremeur de Bellaing Marteze,
gortoz a ran ur respont, bugale
an Itron Kemere, Patrick
Bricler hag all... (Kontez
Rohan-Chabot ?).

Grit ho seizh possubl evit
ma'z aio Herve ha kasit kelou
d'in. Spi am eus emañ mat an
traou ganeoc'h atao. Larit
d'in ivez hag a teuot da
Quincy d'hor gwelout ur
sulvezh. Emaou atao er ger.
Pell-zo n'hon eus ket ho
kwelet. Disul ez eomp da
Brie Comte-Robert d'ar gouel
du-hont.

Kenavo a wir galon be-
pred, eus va ferzh hag eus hini
Alan-al Louarn. »

Je vous envoie une invitation de « l'Urrd ». Je crois que malgré qu'Hervé ne soit plus un enfant, il pourrait très bien aller au Pays de Galles, camper dans le camp de « l'Urrd » pour faire honneur à la Bretagne.

Les enfants qui y vont sont : Mikael mon fils, deux filles et les fils d'Hervé Mazé, deux garçons, Ifig et Hervé Le Mée, Trémour de Bellaing, peut-être, j'attends une réponse des enfants de Mme Kémere, Patrick Bricler, etc... (Ctesse de Rohan-Chabrol ?)

Faites tout votre possible pour qu'Hervé puisse y aller et envoyez-moi des nouvelles.

J'espère que les choses vont bien avec vous toujours. Dites-moi aussi, si vous venez jusqu'à Quincy nous voir, un dimanche. Je suis toujours à la maison. Il y a longtemps que je ne vous ai vue. Dimanche, nous allons à Brie-Comte-Robert, à une fête là-bas.

Kénavo, de tout cœur, toujours, de ma part et de celle d'Alan al Louarn.

Je remerciai Yann Kerlaun d'avoir pensé à mon fils et lui dis que je n'avais pas les sept mille francs pour envoyer mon fils là-bas. Ce serait une bonne chose sûrement, mais je dois encore de l'argent à ceux qui m'ont aidée à monter mon commerce. Mon fils n'a pas de père et je dois seule assurer les dépenses.

Un ami de Fransez me proposa personnellement cette somme en me disant pour ménager mon amour-propre : « Mettons que

43

c'est aux frais de la princesse.

— Mais vous n'êtes pas « la princesse » » lui répondis-je ne voulant devoir de reconnaissance à personne.

15.6.49

Noces de vermeil de l'oncle et de la tante de Cholet

L'oncle Julien (62 ans), après la secousse de cet hiver, craint de ne pas pouvoir fêter ses noces de vermeil.

Avec mon tailleur noir, égayé d'un chemisier blanc, brodé main, j'arrive la première à Cholet, la veille de la fête. Je me rends à la boutique. La tante y est absente.

« La mariée est partie à confesse » me dit l'oncle en riant. La fête commence dans la joie. Ceux de Rennes arrivent dans la soirée. Julien et Nelly arrivèrent en voiture avec Jacqueline, le matin suivant, juste à temps pour la cérémonie, ainsi qu'Odette et Victor du Havre. Seuls Alphonse et Gilberte ne sont pas au rendez-vous.

L'oncle avait retenu la chapelle d'une institution religieuse pour faire célébrer la messe par Joseph Debauvais du Pertre. Mais celui-ci n'arrivait pas.

« Du moment qu'il y a un prêtre dans la famille, je n'en veux pas d'autre » dit l'oncle.

L'officiant arriva juste à temps pour célébrer les noces de vermeil de l'oncle et de la tante. Il fit un petit discours où il loua leur bonté envers lui; durant ses études et lors de son ordination.

La tante était fort belle dans une robe de soie noire du dernier modèle qu'elle portait avec une élégance naturelle. Jacqueline portait le chemisier brodé que je lui avait vendu.

Nous étions trente personnes dans la salle à manger communicant avec le salon : leurs enfants, Simone, son mari, son fils et sa fille. Les parents de leur gendre et belle-fille. Le frère et la sœur de tante Jeanne avec son mari et sa fille. Puis la série des neveux et nièces. Le pharmacien de Cholet et sa femme étaient aussi invités ainsi que le garde de l'étang que possédait l'oncle dans la contrée.

Le repas fut très réussi. Une cuisinière en extra et ses deux aides assuraient le service. J'étais placée près de Robert et de sa femme. L'on chanta les vieux airs d'autrefois et l'on trinqua dans la gaieté générale.

Les neveux et nièces se cotisèrent pour offrir un très beau vase de cristal aux époux. J'avais déjà offert un grand napperon d'Irlande fait de mes mains pour le guéridon du vestibule.

Je me rappelle qu'après le repas les invités s'éparpillèrent dans le jardin. Je m'assis sur les marches du perron et je questionnai le beau-père de Simone sur son voyage à St-Pierre-et-Miquelon où il

s'était marié.

« Je suis parti de St-Malo sur un vapeur qui faisait la traversée ».

Le soir, autour d'un buffet froid, le frère de la tante chanta d'une voix de stentor : « Le crédo du paysan ». La sœur qui avait une belle voix, nous fit entendre des airs d'opéra. Quant à moi, je chantais en breton une chanson de ma composition.

Robert et Noëlle rentrèrent au Puy, accompagnés de mes vœux pour le futur héritier. Je fus logée dans la maison au 2ème étage avec Jacqueline qui me reprocha ma trop grande gaieté pendant le repas.

16.6.49

Avant mon départ, Robert arriva à Cholet. Il me prépara deux sandwiches pour mon voyage. Je m'en retournai réconfortée, d'avoir revu toute la famille dans une atmosphère chaleureuse.

A Paris, je vais voir un orthopédiste, munie d'une recommandation de l'oncle, gros client de la maison. Le patron me reçut aimablement, regarda avec attention un corset de ma fabrication et me dit :

« Une employée aux mesures, va prendre sa retraite incessamment, je vous écrirai aussitôt. »

Je n'ai reçu de ses nouvelles que lorsque j'étais déjà partie de Houilles. Peut-être était-ce mieux ainsi ! Le destin avait des tours dans son sac pour m'amener là où il voulait.

28.6.49

Veig me demande de signer son bon de sortie pour le dimanche suivant :

« *Emichañs Henri a vo aze. Daou war pevar a zo bet resevet... Graet am eus an arc' hant d'an aotrou Direktor. Lakaet am eus al lizerou en eur post disul d'an noz...* »

Probable qu'Henry sera là. Deux sur quatre ont été reçus... J'ai donné l'argent à M. le Directeur. J'ai mis les lettres dans une poste dimanche soir...

29.6.49

Houilles. A. Y. da Veig. Thiais.

« *Setu amân ar bapereñ sinet. Henri a zo deuet d'am gwelout. Tremenet mat ar C.A.P. gantañ : 18/20 en deus bet. Laouen-tre eo evel-just. 120 diwar 300, hepken a zo bet resevet. Diaes kenañ* »

Voici le papier signé. Henri est venu me voir. Le C.A.P. s'est très bien passé avec lui, 18/20 il a eu. Il était content comme de juste. Cent vingt seulement sur trois cents ont été reçus. C'était très

e oa.

*Disul ne weli ket Henri.
Mont a ra gant keneiled. Mont
a raio d'az kwelout e Thiais.
Goulennet am eus ouspenn
ouz tant Rosa, ma'z i gantañ
da Zouarnenez. Gortoz a ran
kelou diganti...»*

difficile.

Dimanche tu ne verras pas Henri, car il va avec des amis. Mais il ira te voir à Thiais. De plus, j'ai demandé à tante Rosa, qu'il reste ici jusqu'au 25 juillet et tu iras avec lui à Douarnenez. J'attends sa réponse...

Miz gouere 1949

Au début du mois, je suis allée avec Henri voir Mari à Briot. Je n'ai pas oublié d'apporter la valise qu'elle m'avait demandée de lui acheter afin de mettre ses documents précieux en sûreté.

Henri était heureux de cueillir des cerises dans le jardin de la communauté et de s'en mettre plein la panse.

Nous fumes bien accueillis par la supérieure, à qui j'ai offert un corset pour la remercier. Une religieuse qui se trouvait là en ce moment où je lui montrai, s'écria :

« Comme je ne serai jamais supérieure, je n'aurai jamais un corset comme celui-là ! »

La supérieure lui donna de bon cœur.

Les religieuses ne connaissent pas les difficultés de l'existence. Les supérieures, elles, savent combien il en coûte de faire vivre une communauté, si petite soit-elle.

La grande maison, appelée « le château » avait été offerte à « la Compassion » par une personne fortunée du pays afin d'y établir une maison de retraite.

Le donateur n'était pas bien vu dans le pays.

Dans le parloir, je restais figée devant une ancienne horloge à automates de un mètre cinquante de long sur un mètre de large. Il est étonnant que la supérieure, généralement à cours d'argent, ne l'ai pas encore vendue.

Dans l'ancien salon transformé en chapelle, je remarquai sur le maître-autel, le crucifix et les candélabres sculptés par Mikaël. Je ne connaissais pas cette œuvre, offerte par ma mère à la congrégation.

J'ai pris un croquis du petit jardin débroussaillé par Mari, d'où je voyais la fenêtre de sa chambre. La santé ne va pas trop fort, mais du moins ici, on ne lui en demande pas trop.

Mari est venue me présenter à la richarde du pays pour lui faire voir mes soutiens-gorge, par précaution, j'en avais apportés quelques-uns. Malheureusement elle en était pourvue !

Je suis repartie le lendemain soir, heureuse d'avoir pu parler avec Mari de ce qui nous intéressait. Henri reste quelques jours

près de sa tante, on lui trouvera bien du travail pour l'occuper.

Bloavez 1949

Cette année j'ai reçu la visite d'Yves Loyant, dont je connaissais bien les parents, Breiz Atao de toujours. J'avais été bien reçue chez eux à Nantes en 1946. Ils avaient gardé les traditions chrétiennes, exactement comme nos amis de Parceveaux.

Yves a pris la succession de l'horticultrice qui m'avait vendu des fleurs pour le baptême de Divona. Je n'ai pas eu l'occasion de le revoir, ne dépensant pas d'argent pour acheter des fleurs et un an après je partais de Houilles.

19.7.1949

Thiais. Le Directeur de l'orphelinat à Mme Debauvais.

« Nous vous informons que le jeune Debauvais a déchiré des bleus. Nous vous serons obligés de nous verser la somme de 200 F comme indemnité pour ces vêtements abîmés... »

Ce n'est pas un travail de bureau qu'il fait. A travailler le fer, on peut très bien déchirer ses habits sans le faire exprès. Et l'on me rend responsable en plus. Le père Bœgli qui est un brave homme et aimé de ses enfants, n'est sûrement pas au courant de cette mesure.

Miz Gouere 1949

Briot. Mari à A.Y.

« Suzanna a demandé son neveu Henri. Il est parti content. Il commençait à s'ennuyer, bien qu'il ait travaillé sans arrêt. Il nous a bien aidé. Suzanna est contente de voir Veig... mais n'étant pas chez moi, je ne peux recevoir autant que mon cœur le désirerait... vos visites sont comme un rayon de soleil dans ma brume... »

7.8.1949

C'est les vacances. Veig est parti camper avec les scouts Bleimor et a passé à Locronan, où il y avait une fête bretonne. De là, il est parti à pied pour Douarnenez et a logé chez Tad-koz. Il ne s'y plait pas. Ses prières ne sont jamais assez longues pour son grand-père. Celui-ci lui donna un livre de prières pour les réciter à haute voix en lui disant : « Tu es un païen comme ta mère »

Dans mon enfance, mon père ne m'a jamais fait de réflexion de ce genre, ma mère était là qui atténuait son rigorisme.

Un matin, la coupe déborda. Veig avait assisté la veille à une kermesse, tenue par les sœurs en compagnie de son cousin, à Tréboul. Il était rentré un peu avant minuit. Son grand-père lui fit une scène dont Veig se souviendra toujours. Ma sœur

n'ayant pas de place pour le loger, Veig écourta ses vacances et rentra à Houilles m'aider sur les marchés où soufflait « un vent de liberté ! »

14.8.1949

L'oncle Julien m'écrit qu'il va chercher une voiture avec Bernard, son jeune fils et passera par Cherisy où est enterré l'oncle Joseph Debauvais.

« La santé se maintient à-peu-près. Pour ne pas laisser la maman dans de trop grandes difficultés, si je venais à partir, et les enfants ne tenant pas à continuer notre affaire, j'ai décidé d'arrêter le 30.12.50 pour devenir le petit rentier... » (il n'a pourtant que 63 ans).

19.8.1949

Fontenay-aux-Roses. Ronan Caouissin da A.Y.

« Ho lizer zo erruet dioustu. Goulenn a ran ganeoc'h dont kentoc'h disul 28 pe epad ar sizun. An doktor Liberal rener ar Bleun-Brug, hag e familh a zeu amañ evit ober eur « rapport » war ar B-B. Aon am eus da veza dalc'het ganto betek an noz. Ne vefe ket tu da gomz etrezomp, rak gouzout a rit, ma'z int Bretoned vat, n'in ket B. A. Evel just deuit evit tremen an deiz evit debri ha kousket ma plij d'eoc'h... »

Notre lettre vient d'arriver. Je vous demande de venir plutôt dimanche 28 ou pendant la semaine. Le docteur Libéral, directeur du Bleun-Brug et sa famille, viennent dimanche prochain pour un rapport sur le B.B. Je crains d'être pris par eux jusqu'au soir. Nous ne pourrions pas parler entre nous, car comme vous le savez, s'ils sont bons Bretons, ils ne sont pas Breiz Atao. Comme de juste, venez passer la journée et manger, et dormir si cela vous plaît...

28.8.49

Briot. Mari da A.Y.

« Peut-être êtes vous en vadrouille quelque part ? Ici c'est calme. La Supérieure est partie depuis 8 jours. J'en profite pour « scribauder » un peu... »

Henri a écrit ces jours derniers. Il a trouvé une place dans une usine. Un travail de forge. Rosa est contente. M. le Curé de Précy est venu me voir. C'est un bon et chic prêtre... Melle D. regrette mon départ, d'autres amies de Précy aussi. Ça fait plaisir tout de même de penser que l'on plaît quelques fois. J'appréhende d'aller dans le midi, car il y a un poste en souffrance ; mais avec moi, il ne faut pas trop y compter... »

Miz Eost 1949

Vitré. Jean Choleau à A.Y.

« Nous espérons en effet votre visite au cours de l'année. Nous avons bien pensé que des circonstances sérieuses vous empêcheraient d'entreprendre ce voyage. Votre amie Alix nous avait d'ailleurs mis au courant.

Les loyers à Paris doivent être introuvables. Je ne sais pas si vous connaissez M. Raoul Roger... Son père âgé est actuellement à Vitré où il cherche un appartement pour venir y résider. Peut-être y aurait-il pour vous un appartement à prendre, s'il consentait à prendre ce que vous avez ici, ce serait parfait... Pour moi il y a une année entière au 23 octobre dernier soit 1296 F + 19,70 F = 1 309,70 F ... »

Le père de M. Raoul Roger ne va pas venir habiter dans ces deux pièces inconfortables et froides, sans eau ni électricité. Aussi je ne suis pas allée le voir.

12.9.1949

Veig m'écrit pour signer son bon de sortie. Cette journée est pour lui une grande joie dans la grisaille de sa vie qu'il accepte cependant avec philosophie. Il rêve à un autre métier que celui qu'il apprend en entendant le décollage des avions du camp d'aviation proche. Il me parle de parachutisme, source d'émotions dit-il. Il n'est pas le seul à en rêver parmi ses camarades. La vie en orphelinat n'a rien de bien agréable et pour la supporter il faut s'en évader de temps en temps.

« Graet am eus an arc'hant d'an Direktor. Lak d'in eun tiket metro, ebarz al lizer, ha kant lur ma c'helles marplich. Se ne raio forz ma'z int kemeret gant an direktor, peogwir e c'houlennin anezou endro disul-vintin, an tren a zo kalz marchamatoc'h eget an « autobus »... »

J'ai donné l'argent au directeur. Mets-moi un ticket de métro dans une lettre et cent francs s'il te plaît. Cela n'a pas d'importance qu'ils soient pris par le Directeur, puisque je les lui demanderai dimanche matin. Le train est meilleur marché que l'autobus...

26.9.1949

« Veig en deus bet an aotre da zont d'ar gêr disul. Lakaet am eus eur ger dirag ar prenestr.

« Aet oun da varc'had

Veig a eu la permission de venir à la maison. J'ai mis un papier devant la vitrine : « Je suis partie au marché de Bezons, près du Pont. Si tu

*Bezons e kichen ar pont.
Ma teus c'hoant dont, dis-
kenn Bezons gant ar bus.
Bara zo en ti hag amann. Kae
da glask eur voutail-had gwin
ru Portugal, 65, lur en ispisiri
war ar blasenn... »*

as envie de venir, descends à Bezons par le bus. Il y a du pain et du beurre à la maison. Va chercher une bouteille de vin rouge Portugal à 65 F à l'épicerie sur la place... »

4.10.1949

Val-André. Alix à A. Y.

« Vous allez être étonnée de me lire d'ici où je suis depuis samedi jusqu'au lundi... Après tant d'années de silence, mon parrain m'a retrouvée... Sa femme est morte depuis cinq ans et ses enfants sont tous mariés... Les Guillon m'ont donné de vos nouvelles, car je n'ai pas le plaisir de vous lire souvent... »

Cousin germain de son père, son parrain avait dix neuf ans de plus qu'elle. Pendant de longues années, elle avait gardé des relations amicales avec lui. Sa femme étant jalouse de sa filleule, celle-ci avait cessé toutes relations avec son parrain. Il avait fait carrière dans l'E.D.F. et s'était retiré à cinquante ans au Val André où sa femme possédait un café.

23.10.49

Houilles. A.Y. à Robert et Noëlle, le Puy Notre Dame.

« Il y a presque un mois, nous flânions tous les trois dans les vignes. Mais aujourd'hui, je suis allée chercher la compagnie sur le marché de Courbevoie.

J'ai repris les marchés. Je ne vois pas d'autres moyens de m'en sortir. J'avais étrenné à la Garenne il y a huit jours où j'avais eu du succès. Les clientes ne m'avaient pas oubliée. J'ai repris des forces chez vous et je me trouve maintenant en forme. Je crois que j'étais en train de mourir à petit feu... Comme les affaires reprennent, je peux me nourrir convenablement. Aussi je demeure libre s'il y a un coup dur dans la famille. Je peux donner un coup de main de huit à dix-huit jours.

Je suis allée au Havre selon votre conseil. J'ai été très bien reçue. J'ai repris les invendus et Odette a pris un dépôt de grands soutiens-gorge qu'elle trouve bien... »

En revenant de Bretagne, je suis passée par le Puy, où j'ai

été reçue avec chaleur. J'ai aidé Noëlle qui s'activait à orner le berceau d'osier de son premier né. Robert m'a fait expédier un mannequin pour exposer corsets et soutiens-gorge à mon étalage.

Ils ont transformé l'ancienne maison du Chapitre en une jolie pharmacie, avec sa belle vitrine. La pièce du fond leur sert de bureau et d'analyses avec l'évier. Au premier se trouve l'appartement rénové. Le grenier sert de réserve aux médicaments et la cave aux bouteilles. Là se trouve un puits, lequel devait servir avant l'installation d'eau. Les waters sont dans la courette. J'ai logé chez une voisine qui a proposé ses services au cousin.

23.10.1949

Houilles. A.Y. à Odette et Victor Debauvais, Le Havre.

« Finies les grands vacances. J'ai repris le cycle de mes pérégrinations autour de Paris. L'automne est venu avec ses bourrasques. Malgré cela, je ne suis pas mécontente de la vente. J'ai été heureuse de la bonne journée passée près de vous et votre petit Yves, et aussi d'avoir revu la mer sous la conduite d'un guide éclairé... »

Le Havre est en pleine reconstruction. Ils en sont seulement aux fondations et aux installations d'eau et d'égoûts. Victor m'a amené jusqu'à Ste-Adresse. Dommage que je n'ai pas eu le temps de prendre un croquis de cette ville médiévale si bien conservée.

Je suis repassée par Rouen voir ma sœur Suzanna, avant de reprendre le chemin de Paris. Elle m'a donné pour Veig un grand pantalon marron en bon état, qu'elle a reçu d'un bienfaiteur. Son plaisir c'est de donner et de recevoir, l'esprit toujours en éveil pour venir en aide à ceux qui l'entourent.

Je suis allée à Maisons-Alfort rendre visite à Julien Debauvais et sa famille. Leur commerce de produits de beauté marche bien, mais ils sont logés petitement. Nelly m'a fait visiter ses deux chambres situées dans la cour où les lits des enfants obstruent le passage de la chambre des parents. La cuisine au rez-de-chaussée est moins encombrée. Ils font face en attendant de trouver un logement plus grand. Je fus très bien reçue et garde un bon souvenir de leurs enfants si sympathiques.

26.10.1949

Mari m'écrit.

« Je suis recasée ailleurs. La Supérieure Générale est venue me chercher en auto pour Domfront où je suis considérée comme

malade... »

Dès que j'ai pu, je suis allée la voir. Je lui ai apporté des huitres qu'elle a partagées avec une vieille sœur paralysée dans la chambre voisine de la sienne ; puis du mimosa « qui sent bon Douarnenez » a-t-elle dit. Je commence à être un peu plus en fonds aussi je peux me permettre de faire plaisir à ma petite sœur malade. Elle est vraiment handicapée par ses rhumatismes. On lui avait mis des cerceaux pour écarter les couvertures de ses pieds particulièrement douloureux.

26.10.1949

Thiais. Veig da A.Y.

« Me a skriv, evit larout e c'hellin mont en ti, dimeurz pe dimec'her evit gouel an Holl-Sent. N'eo ket re sur e c'hellin dont dimeurz peogwir ne oa ket re vat va notennou, met ma'm eus eun notenn vat ar sizun-mañ e c'hellin kaout daou zevez... »

An amzer a zo yen-tre ha kalz avel a zo. Disul pa'z oun aet da Fontenay, en eur zont endro, ar glao a oa puilh hag am eus paket eur « bronchite ». Bremañ e ya eun tammig gwelloc'h, hag e kredan mestra mont dimeurz d'an ti... »

Il a traîné cette bronchite assez longtemps. Je suis allée le voir quelques temps après, il toussait encore. Je ne sais pas si on les soigne bien là-bas !

8.11.49

Jorda Renault me demande comment vont mes affaires. Ronan Caouissin ajoute un mot à sa lettre :

« Goulenn a ran pa skrivin eus tu pe du, profou evit Deb. Spi am eus ne chomo ket an dud bouzar... »

(Je demande quand j'écris ici ou là, des souscriptions pour Deb. J'espère que les gens ne resteront pas sourds...).

Il est toujours question de ramener le corps de Deb en Bretagne, mais l'information ne semble pas circuler. De toutes façons je ne peux pas le ramener avant le rétablissement de son identité.

J'ai été faire une journée de couture à Fontenay comme Jorda me le demandait. Mais les cinq cent francs que je reçois sont bien écornés par le prix du voyage, d'une banlieue à une autre. Mais leur conversation intéressante me reconforte. Ce sont surtout mes broderies de couleur que Jorda apprécie.

17.11.49

Veig da A.Y.

« Skriva a ran d'it evit goulenn ma c'helfes kas d'in ar buana ma c'helli, ar « pullover » emaut oc'h ober, peogwir an amzer a zo yen... Dec'h am eus prenet eul levr « géométrie » 2.75 lur. Marteze e c'helfes dont ha da welout ac'hanoun eur sadorn pe eur sul bennak. C'hoant am eus prena levr « serrurerie d'art » 2.40. Amañ eo 2.10 lur... Ma ne zeues ket e c'helles kas d'in arc'hant mar plich.

Va yec'hed a zo mat atao hag al labour ivez. Ma'm eus amzer e skrivin da toñtoñ eus Cholet. Ma n'eo ket zi-wezat, e karfen kaout ar « pullover » eur « col roulé ».

Je t'écris pour te demander si tu peux m'envoyer le plus tôt possible le pullover que tu es en train de faire puisque le temps est froid... Hier j'ai acheté un livre de géométrie : 279 F. Peut-être pourras-tu venir me voir un samedi ou un dimanche quelconques. J'ai envie d'acheter un livre « Serrurerie d'art » 240 F, il est à 210 F ici... Si tu ne viens pas, ne pourrais-tu pas m'envoyer l'argent ?

Ma santé est toujours bonne et le travail aussi. Si j'ai le temps, j'écrirai à tonton de Cholet... S'il n'est pas trop tard, je voudrais un col roulé au pullover...

Veig ne pense pas que les samedis et les dimanches sont mes meilleurs marchés. Il me vient à l'idée un diction de Douarnenez, à propos des conscrits qui partaient au service :

« Mammig ker, kaset d'in arc'hant eus ar ger ».

(Chère petite mère, envoyez-moi de l'argent de la maison)
De caractère impulsif, Veig avait toujours besoin de quelque chose. Pour le pull, j'avais trouvé en solde de la grosse laine bleue, qu'une voisine tricotait, il eut à temps son col roulé, qu'il trouva quand il vint en permission. Quant au reste, je ne crois pas que j'aie pu le satisfaire.

19.11.1949

Thiais, Bulletin mensuel d'Hervé Debauvais - serrurerie :

Atelier :	8 - 9 - 10	Classe P.	
Travail :	24 - 22 - 22	Français :	7 - 9 - 10
Conduite :	24 - 20 - 22	Arithmétique :	20 - 14 - 11
Remarques :	Inapte à la mécanique	Technologie :	12
		Dessin industriel :	11 - 12
Santé :	8 - 9 - 10	Conduite :	17 - 24 - 21

Signé le Directeur J.B. Père Bœgli.

20.11.1949

Ma belle-sœur Andrée, désire me voir à son passage à Paris. Elle a été très gentille avec moi. J'ai déjeuné avec elle dans une brasserie. Cela ne va pas avec son mari.

Miz Du 1949

J'ai assisté un dimanche à une séance de théâtre breton organisé par Henri Caouissin. Il y jouait le rôle principal en véritable comédien.

Dans la salle, circulait Alan al Louarn que je n'avais pas vu depuis longtemps. Il essayait de placer les éditions bretonnes en propagandiste qu'il fut depuis l'âge de 14 ans et il en avait 30. Il me montra la revue « Al Liamm - Tirnanog » qui avait relevé le flambeau de « Gwalarn ». Il me convainquit si bien, que je m'y abonnais sur le champ.

30.11.1949

Une journée chez Yann Kerlann .

Quincy. Yann Kerlann da A.Y.

« Ret eo krediñ eo gwir ar pezh a vez lavaret diwar-benn ar pell santerezh... En deiz e oamp o komz war ho penn. Ret eo d'eomp skriva d'ezhi ma teuy amañ eun deiz bennak.

Eo sur, bez e c'hellomp

Il faut croire qu'il est vrai ce que l'on dit de la télépathie. L'autre jour nous parlions de vous : il faut que nous lui écrivions, qu'elle vienne ici un jour quelconque.

Sûrement, oui, nous pouvons vous recevoir et deux fois

rein digemer d'eoeh ha kentoc'h div wec'h eget unan ! N'eo ket diaes goulenn eur bilhed mont-dont evit Quincy, war linnen Melun pe Montereau, e « gare de Lyon ». Etre un 1/2 eur ha 3/4 eur a lak an tren da zont amañ... Deuit diouz ar mintin eveljust gant Deniza, pellgromz a rin outi...

Stiouazh Doue, n'eus ket a sonskriverez ganeomp ha ne anavezan ket piou a c'helheffe prestañ. Koulskoude un ton iverzhonat a zigasfe un tam-mig « stimmung » n'eo ket gwir... »

plutôt qu'une ! Ce n'est pas difficile de demander un billet pour venir à Quincy, sur la ligne de Melun ou Montereau, à la gare de Lyon. Le train met entre une demi-heure et trois quarts d'heure pour venir ici. Venez le matin comme de juste, avec Deniza, je lui téléphonerai...

Hélas nous n'avons pas de phonographe et je ne connais personne qui pourrait m'en prêter. Pourtant un air irlandais nous aurait apporté de l'ambiance, n'est-il pas vrai ?

Yann avait ajouté un plan pour arriver sans encombre devant sa maison située devant un grand champ. Je n'ai pas à m'en tracasser, Deniza et sa famille connaissaient bien le chemin. Nous y fumes reçus avec chaleur. La chevelure blonde de Gwenn, leur petite fille, resta gravée dans ma mémoire. Veig ne m'accompagnait pas.

Je ne sais si c'est ce jour là que les Guyesse m'avaient invitée à les accompagner chez des Bretons que je ne connaissais pas. Il y avait tant de Bretons exilés dans la banlieue parisienne qui n'étaient pas mieux lotis que moi.

Miz-kerzu

Les grands froids sont arrivés, mais maintenant je peux chauffer ma boutique, le charbon étant en vente libre. La concierge me disait qu'elle n'avait pas les moyens d'acheter du charbon. J'ai failli puiser dans ma réserve sous l'escalier, mais je me suis souvenue l'avoir vue acheter des pêches ce qui était un luxe pour moi. Dans la grande maison, aucun des dix locataires n'a soupçonné ma misère. Il aurait fallu que j'explique pourquoi. Son mari a dû mourir cet hiver là. Il était malade depuis longtemps et, me disait-elle, voulait l'entraîner avec lui dans la mort. J'avais suivi son enterrement derrière le drapeau rouge pour offrir mes condoléances. Elle tirait les cartes pour se faire un peu d'argent. Elle me les a faites une fois non pour connaître mon avenir, mais pour savoir les tirer à mon tour et j'y arrivais bien. Lukaz me disait que les gens qui l'hébergeaient n'avaient pas

de feu. Aussi dormait-il enveloppé dans le grand manteau de drap bleu de Deb qui était dans un état lamentable ! Lukaz se trouvait bien prêt de mon poêle relié par un grand tuyau à une cheminée dans le plafond. Et pourtant, j'ai vu ces personnes, manger devant moi, un rôti de veau de 500 F en d'autres temps. Pour eux, c'était normal, ils avaient des cartes d'alimentation et de l'argent. Ceux qui n'ont pas souffert des privations ne se rendent pas compte de la misère des autres.

6.12.1949

Thiais. Veig da A.Y.

« *Resevet am eus an aotre evit mont mont disul en ti. Labouret mat am eus graet an diou sizun-mañ... Mat-tre oa gwestilli tant Rosa, hag ar « pain d'épice »...* »

J'ai reçu l'autorisation d'aller dimanche à la maison. J'ai bien travaillé ces deux dernières semaines... Les gâteaux de Tante Rosa étaient très bons et le pain d'épice aussi...

14.12.1949

Alix me communique la lettre que Jean Choleau lui a écrite concernant mes affaires de Vitré parce que le bail est mis en son nom. Il aurait pu m'écrire directement, puisque c'est moi qui paie.

« J'étais inquiet de vous, n'ayant pas eu de vos nouvelles depuis une lettre du Mont-St-Michel, lors de votre arrivée dans cette île. Aussi quand l'administration des contributions directes me demanda votre adresse, ayant perdu celle que vous m'avez envoyée, je dus leur donner un renseignement vague. J'espère qu'elle vous a trouvée... Si vous n'avez pas donné votre adresse au Mont, vont-ils venir à la rescousse une fois de plus.

Votre mobilier est toujours dans le même état qu'en septembre dernier. On est venu m'emprunter votre lit-clos pour une kermesse, que je n'ai pas refusé. S'il avait été à vendre, il l'aurait été depuis longtemps...

Votre boulevard Voltaire m'était familier jadis. J'y avais des proches parents qui y habitaient et avaient leur maison de commerce près de la place de la République à l'entrée de la rue du Temple. C'est bien mieux maintenant, je ne vais plus à Paris. Je ne voyage presque plus que pour aller à un congrès en septembre. Je suis allé au mariage de mon filleul le quatrième enfant de Loeiz Herrien à Vannes. Son oncle, le Mélimer de Baud en Languidic, ayant fait appel d'un jugement le condamnant à quinze ans de travaux forcés est passé à Paris et vient d'être acquitté...

Les affaires ont été mauvaises. On sent le manque d'argent

à la campagne comme à la ville et votre amie Anna s'en aperçoit comme tout le monde.

Je sais qu'il est difficile de trouver un appartement à Paris en ce moment. J'ai ici le mobilier d'un locataire nommé à Paris voici deux ans et qui n'a pas trouvé d'appartement vide. Quand vous verrez Anna, souhaitez-lui le bonjour de notre part... Si vous revenez à Rennes ou que vous allez dans une autre ville, mettez-moi au courant... »

15.12.1949

Paris 13 rue Voltaire. Alix à A.Y.

« Vendredi, jour de sortie. Reçu une lettre de J. Choleau. Je ne comprends pas pourquoi il ne paie pas les contributions. J'irai donc vous voir le dimanche 29, tous les trois avec Finette. J'ai l'intention d'accepter la proposition de mon parrain. J'en ai marre. Cette fois je serais casée, indépendante de tout et chez moi. Zut pour le reste. Courage vat atao... »

Alix a trouvé une place de garde-malade (dame de compagnie à tout faire). Elle ne tient pas le coup, il lui faut se lever la nuit pour venir en aide à sa patronne.

J'avais invité Alix à venir me voir avec Finette et son mari. Ceux-ci sont gentils avec moi.

17.12.1949

Fête de Noël à Frankfûrt par Fred Moyse.

« *Setu diwez ar bloaz koz ha ne vo ket pell ma teuio ar bloaz nevez Aman e ker, an dud a ya eus eur gwerzti, d'eur gwerzti all da brena an holl draou a zo ezomm evit gouel Nedeleg ha noz Kalanna. Aman n'eus diouer a netra nemet an arc'hant.*

Er staliou ez eus gwestell a bep seurt ha chokolat ha c'hoariellou eus Nürnberg, ha lien, ha dilhad, ha gwin ruz, ha gwin-ardant, ha schnapps; met an dud ne c'hellont ket prena, rak n'o deus ket arc'hant, hag an holl draou a zo re ger. Klevet am eus eo an

Voici la fin de l'année ancienne et l'année nouvelle ne va pas tarder à venir. Ici dans notre ville, les gens s'en vont d'un commerce à un autre, pour acheter les choses dont ils ont besoin pour la fête de Noël et pour le réveillon de fin d'année. Il n'y a pas de restrictions de rien, sauf l'argent.

Dans les boutiques, il y a des gâteaux de toutes sortes, du chocolat, des jouets de Nuremberg, des étoffes, des habits, du vin blanc et rouge, de l'eau de vie et du schnaps; mais les gens ne peuvent pas

hevelep tra e Bro-C'hall ha zoken gwasoc'h e Bro-Saoz. Pegen paour eo hon paourkeaz Europa hag an holl dud eus hor broiou.

Bezef pe vezef, mi hor bo, hor gwezenn Nedeleg, hor « Christbaum ». Ni he c'hempennno gant koar. Bez e vo gwestell. « Platziken » ha c'hoarielloù evit hor merc'hig. Me a zo sur, hag hor Yola-Dagmar bihan a vo laouen meurbet.

Hizio eo he deiz ha bloaz. Bremañ eo daou bloaz ha n'ea ket c'haoz eur plac'h vras... met nemet eun diaoul bras. Nepred n'am eus gwelet eur bugelig ken beo ha ravaillon hag hor merc'h. An deiz penn-da-benn a red en hon ti hag he lamm evel eur marmouz, hag e tañs, hag e torr al listri-taol, hag he komz hag he komz. Eun teod distagellet mat eo Yola.

Hi he deus resevet hizio evit deiz-ha-bloaz, eur verc' hodenn anvet « Struvel-Peter ». Peogwir he deus (ar verc'hodenn) bleo fuilhet evel ar « Struvel-Peter » eus Frankfurt. Roet eo bet d'ez, chokolai ha mandarinennou.

Ma, Itron Anna, mont a ra mat ar bed ganeoc'h ? Ha Veig ? Petra a ra bremañ ? Eur gwaz bras eo bremañ sur ! Mont a ra c'hoaz er skol pe labourat a ra ?

Evurus e vijen da gle-

en acheter parce qu'ils n'ont pas d'argent. Et toutes ces choses sont trop chères. J'ai entendu dire que c'est la même chose en France et même pire en Angleterre. Qu'elle est pauvre notre Europe et les gens de nos pays.

Quoiqu'il en soit, nous aurons notre arbre de Noël, notre « Christbaum ». Nous le décorerons avec des bougies. Il y aura des gâteaux « Platziken » et des jouets pour notre petite fille. Je suis sûr que la petite Yola-Dagmar sera très contente.

Aujourd'hui c'est son anniversaire. Elle a maintenant deux ans et n'est pas encore une grande fille... mais elle n'est qu'un grand diable. Je n'ai jamais vu un petit enfant aussi vivant et garnement comme notre fille. Durant tout le jour, elle court dans la maison toute seule, comme un singe, elle danse et casse la vaisselle. Elle parle et elle parle, une langue bien déliée, elle a notre Yola.

Elle a reçu pour son anniversaire une poupée nommée « Strüvel Peter » puisqu'elle a (la poupée) les cheveux ébouriffés comme le « Strüvel Peter » de Frankfurt. On lui a donné du chocolat et des mandarines.

Et bien madame Anna, le monde va-t-il bien avec vous ? Et Veig ? Que fait-il maintenant ? Un grand garçon il doit être sûrement.

vout dioutañ. hag Alix hay he c'hoar ? Beva a ra c'hoaz Alix ganeoc'h pe hec'h unan e Paris, pe e Breiz ? Digemeret e voe ganin, eur sizun a zo, eul lizer eus Katt. Ar vuhez a zo, diaies evitañ. Me a garfe skriva d'eur re bennak eus hor mignoned koz, pekini a vev bremañ war an « Enez Glaz », met n'ouzon ket pelec'h int. Goasdoue en deus prometef da rei d'in chomlec'h an eil pe egile...

Ma skrivfec'h d'in, mar plich, diskleriet d'in ar pez a c'hoarvez er Vro-Goz. Bez eus tra pe tra graet abaoe diwez ar brezel ahont ? Ha bez a zo leoriou nevez hag a zo embannet ha talvoudus.

Amañ ne glevzn netra ha ne c'hellan kavout netra diwarbenn hol lennegezh hag hon tud. An deiz penn-da-benn e rankan, komz saozneg pa alamaneg, awechou italianeg, me a zic'hoar ar galleg hag ar brezoneg ? Pegen spontus !

Eürus e vejen da c'houzout anoiou daou pe dri levr mat skrivagnerienn nevez pe goz, da c'houzout ar pez a reont. Ensbannet eo bet yezadur Kervella pe c'heriadur nevez an Ao Vallée. Ha bremañ, me zifin va lizer, hag Henry ha Yola bihan a het d'eoc'h ha da Veig ha d'ar re all, eur gouel Nedeleg laouen meurbet, hag eur bloavezh mat-tre penn-da-benn, yec'hed

Va-t-il encore à l'école, ou travaille-t-il ? Je serais heureux d'avoir de vos nouvelles. Et Alix et sa sœur ? Alix est-elle toujours avec vous ou toute seule en Bretagne ?

J'ai reçu il y a une semaine une lettre de Katt. La vie est très difficile pour lui. Je voudrais écrire à quelques-uns de mes anciens amis, lesquels vivent maintenant dans « l'île verte ». Mais je ne sais pas où ils habitent. Goasdoué m'a promis de me donner l'adresse de l'un ou de l'autre.

Si vous m'écrivez, s'il vous plait, renseignez-moi sur ce qui se passe dans le Vieux Pays. Il y a-t-il une chose ou une autre qui a été faite depuis la fin de la guerre là-bas ? Il y a-t-il de nouveaux livres de valeur édités ?

Ici je n'entends rien et je ne peux rien trouver concernant notre littérature, ni notre peuple. Pendant toute la journée, je dois parler, l'anglais ou l'allemand, quelquefois l'italien, je désapprends le français et le breton. C'est épouvantable.

Je serais heureux de connaître les noms de deux ou trois bons livres des nouveaux écrivains ou anciens pour savoir ce qu'ils font. La grammaire de Kervella est-elle éditée ? Ou le nouveau dictionnaire de M. Vallée ?

Et maintenant je termine ma lettre. Herry et moi, la petite Yola, souhaitons à vous et à Veig et aux autres une fête de Noël très heureuse et

*hag evurusted hag arc'hant
bras. Gant va Gwella gourc'
hemennou. »*

une année très bonne tout au long, santé et bonheur et beaucoup d'argent, avec mes meilleurs sentiments.

Il n'y a pas longtemps que les restrictions sont levées. Aussi Fred énumère-t-il les nouvelles possibilités d'achat. Mais les anciens marks ne valent pas grand-chose et les nouveaux sont difficiles à gagner. Après la guerre de 14-18 ce fut la même chose.

21.12.49

Thiais. Veig da A.Y.

*« Skriv a ran d'it a daol-
trumm evit larout ez in disul
vintin d'an ti... Amañ e vez
debret eun tammig gwelloc'h.
En « atelier » am eus eul
labour brao-tre d'ober d'eur «
bienfaiteur » bennak. Evelse e
echuin mat ar bloavez... »*

Je t'écris promptement pour te dire que j'irai à la maison dimanche matin. Ici l'on mange un peu mieux. A l'atelier, j'ai un travail très joli à faire à un bienfaiteur quelconque. Ainsi l'année finit bien.

Veig n'aimait pas travailler sur les pièces de série, mais pour réussir une belle pièce, il y mettait tout son cœur.

22.12.1949

Houilles. A.Y. à M. J. Choleau. Vitry.

« Alix vient de me communiquer votre lettre. Je suis impardonnable de ne pas vous avoir donné signe de vie. Je pensais aller en Bretagne et régler de vive voix toutes ces choses. Je pensais aussi trouver un logement à Paris et vous désemcombrer de mes chères vieilleries. Mais ici les illusions sont monnaie courante.

Voudriez-vous me dire ce que je vous dois et à combien se monte la cote mobilière, afin que je paie cela tout de suite, car il va y avoir des frais. Le commerce est très dur, aussi il faut beaucoup de persévérance pour courir la clientèle. La nécessité de la vie est là. La santé tient heureusement. Veig se plaît dans son métier de serrurier. *Bloavez mat d'eoc'h ha d'ho tiegez... »*

25.12.1949

Noël à Houilles.

Noël arriva, plus joyeux que les autres années. J'avais diné la

veille chez Cécile et Yann Poupinot à Colombes, dans une ambiance joyeuse avec leurs deux petites filles. Je suis rentrée par le train d'une heure, la radio diffusait encore des refrains de Noël.

A midi, Alix est venue avec Finette et André. Ils avaient apporté un poulet et une bouteille de gros rouge « pousse au crime » comme l'appelait André. Je n'ai eu qu'à ajouter des petits pois en boîte et le tour était joué. Veig a eu une sortie le matin même tout heureux de prendre part au festin dans une ambiance joyeuse. De temps en temps, il faut oublier la pauvreté et ses inconvénients. Heureusement que le marché de Houilles ne tombait pas ce jour-là. Alix m'a conté que son parrain lui a demandé de l'épouser, elle a accepté et a donné sa démission.

26.12.1949

Houilles. A.Y. da Neven Henaff.

*« Digarezit ac'hanoun da
veza chomet hep respont d'ho
liziri. Rediet gant ar vuhez
pemdeziek, an amzer a dremen
ken buan, daoust da vlaz
goular ar vuhez a renan va
unan, hep skoazell, etouez
tud estrenn. Evurusamant e
choman yac'h.*

*Veig a zo o teski eur
vicher. Graet gantan, eur
bloavez dija. Goude 3 bloaz en
do eur benveg da c'hounit e
vuhez. Skriva a ra d'in atao
brezoneg. 16 vloaz eo bremañ
ha 61 kilo a bouez. Kenavo,
gant va gwella hetou a vloavez
mat, ha re Veig... »*

Excuser-moi d'avoir laissé vos lettres sans réponse. Contrainte à gagner le pain quotidien, le temps passe si vite, malgré le goût fade de cette vie, que je mène seule sans secours parmi des étrangers. Heureusement que je garde la santé. Veig apprend un métier. Il a déjà fait une année, après trois ans il aura un instrument de travail pour gagner sa vie. Il m'écrit toujours en breton. Il a seize ans et pèse 61 kilos.

Kenavo avec mes meilleurs vœux de bonne année et ceux de Veig.

28.12.1949

Rouen. Suzanna à A.Y.

« Depuis Noël vous courez toujours après les clients... Marraine dit que papa est le réveil-matin de la maison. Rosa a eu de vos nouvelles par Léna... Heureuse année et une bonne santé d'âme et de corps comme dit Tad-koz... et une maison à Paris... »

Je suis fatiguée à courir et rentrer la nuit à une heure du matin. Je passe plus de temps à chercher du travail qu'à l'exécuter.

Je mets trois heures pour faire un corset, une heure pour le soutien, et l'on n'est jamais sûr du lendemain.

1.1.1950

J'ai fini de rembourser mes emprunts à deux amies et je commence l'année avec plus d'optimisme. Mais je perds trop de temps à courir les marchés et les clientes. De plus, l'on a supprimé les vieux autobus où la plate-forme arrière était pratique pour y loger poussette et valises. J'ai mille peines à trouver une place avec mes bagages dans les nouveaux autobus surchargés. Aussi je cherche un travail stable à défaut d'une boutique à Paris, un logement où les clientes pourraient venir me voir. L'on vient plus facilement à Paris de la banlieue, mais non de Paris en banlieue.

Je n'ai pas idée de consulter les petites annonces de « France Soir ». Par esprit d'économie, je n'achète pas les journaux et personne ne me donne le conseil de le faire. C'est la lecture des journaux qui me manque le plus. J'avais été habituée avec Fransez à commenter les nouvelles. Heureusement, j'ai la radio qui me tient compagnie.

Je vais à Compiègne passer la journée avec Veig ; de là, voir ma sœur Mari, le lendemain à Domfront, pour repartir le soir pour Houilles et Thiais.

Miz Genver 1950

Le Puy, Robert à A.Y.

« Que devenez-vous ? Etes-vous morte ou simplement décidée à nous mettre en quarantaine ? Quand venez-vous ? Le billet qui est dans cette lettre est destiné aux étrennes de Veig... A bientôt j'espère » (Noëlle écrit : « Nous vous attendons »)

Robert a réussi une fois de plus à me faire rire. C'est un don que j'apprécie ; c'est pour moi le meilleur des remèdes... Veig va être content d'avoir l'argent à dépenser comme il veut. Mais, revers de la médaille, il va être obligé d'écrire une lettre de remerciement.

2.1.50

L'oncle Julien me remercie de mes vœux et m'envoie les siens.

« Je ne vous oublie pas vous savez. J'ai mes soucis et mes occupations. Bien sûr, j'ai le grand bonheur que nous soyons deux, la maman et moi. Mais il y a autre chose et en fin de compte, je trouve quand même mon sort assez sévère. Simone est partie à Rennes voir si elle va pouvoir dégouter quelque chose. Elle trou-

vera bien sûr, mais il faut exploiter avec profit après, et ça c'est plus difficile... »

9.1.1950

De Compiègne, Jacqueline Debauvais m'offre ses vœux. Elle exploite un commerce de jouets. La situation de son frère Alphonse a des hauts et des bas. Il projette d'aller s'établir au Brésil, avec des camarades. Ceux-ci craignent que les communistes viennent tout chambouler. Ils espèrent trouver là-bas un terrain favorable pour faire fortune.

9.1.1950

Thiais, Veig da A.Y.

« *Resevet am eus an aotre da vont d'ar sul. Emichañs e vi aze. Me, am eus bet ali mont da « Bleimor » disadorn, den n'eo deuet da gerc'hat ac'hanoun. Amañ zo kalz trouz peogwir ar « surveillant général » a zo aet kuit. Disul eo erru daou zen evit kemer e lec'h. Emichañs ac'h eus graet eur veaj vat evit dont endro. An amzer a oa yen sklaz pa'z oust aet kuit duze... »*

J'ai reçu la permission d'aller dimanche à la maison. Probable que tu y seras. J'ai reçu un avis d'aller à Bleimor samedi, personne n'est venu me chercher. Il y a beaucoup de bruit, puisque le surveillant général est parti. Dimanche il est venu deux hommes pour prendre sa place. J'espère que tu as fait un bon voyage de retour. Le temps était glacial quand tu es partie là-bas...

10.1.1950

L'oncle Julien m'écrit :

« Venez donc faire un tour à Cholet aux beaux jours prochains. Ça nous distraira les uns les autres, car chacun traîne sa croix dans la vie et ça fait du bien de se laisser aller un peu en épanchements. Je vais écrire à Veig aujourd'hui et le remercier de ses vœux et penser à lui pauvre petit gars, dans l'attente du bonheur de vous voir... »

Il a du chagrin de voir partir sa fille. Elle n'avait jamais quitté ses parents et travaillait avec eux dans leur commerce. L'oncle aimait recevoir, mais sa femme n'aimait pas beaucoup ça. J'ai quand même été toujours bien reçue chez elle. « Elle vous aime bien » m'avait dit l'oncle. Son fils Robert a le même caractère que lui, mais sa femme Noëlle est plus compréhensive que la tante Jeanne. Aussi suis-je plus à l'aise au Puy qu'à Cholet.

11.1.1950

Houilles. A. Y. à Mari. Domfront.

« *Laouen bras ouñ bet gant an deveziou tremenet ganeoc'h* (je suis très contente des journées passées avec vous). et comme je tiens la plume, j'en profite pour écrire à la « petite »... Ce matin j'ai pensé à vous. Comme le prix des endives avait baissé, 65 F le kilo, je vous en envoie un peu par la poste. Cela vous aidera à retrouver l'appétit en attendant les huitres promises.

Il était inutile de tant me presser pour une illusion de plus. La place était prise depuis la veille. Cela n'a pas d'importance. C'est Francis qui a raison. Je me demandais quelle serait la catastrophe qui me forcerait à quitter ma situation indépendante, qu'il me disait de prendre. Il savait combien je n'aime pas être commandée.

Aujourd'hui, je n'ai pas bougé, étant fatiguée. J'ai eu deux clientes. Je commence à être connue. A bientôt avec Alix ou seule. J'ai été touchée que Mère de Nazareth soit venue jusqu'au train me dire au revoir. C'est elle qui nous connaît le mieux... »

16.1.1950

Convocation au commissariat de Houilles

Un agent de police est venu frapper à ma porte pour me prier de passer au commissariat. Je m'y rends avec un peu d'appréhension. Sans doute est-ce pour l'enquête de Me Schreiber de Colmar.

Le secrétaire de police est jeune et a l'air bon enfant. Ses questions sont concises, sans trace de malveillance. Il se tient strictement sur le plan administratif. D'après les notes que j'ai prises le soir-même, voici ma déposition sur demande du procureur de Colmar :

« Pour quelle raison François Debauvais est-il parti à Colmar sous le nom de Durieux ? »

Réponse :

« Le 3 octobre 1943, nous sommes partis de Rennes pour Colmar. Mon mari était malade et cherchait un sanatorium pour se soigner. N'ayant pas trouvé en France, il s'adressa aux autorités allemandes pour aller à Colmar. Cette ville étant en zone allemande, les autorités lui donnèrent l'autorisation mais avec des papiers au nom de Durieux, par crainte de difficultés avec les Alsaciens. Pour faciliter les recherches futures, mon mari garda sa date de naissance. Mon mari était le chef des autonomistes bretons et il y avait eu des Bretons tués par des terroristes. Mon fils était sous le nom de Durieux ainsi que moi-même qui travaillait dans la broderie pendant qu'il était en traitement.

Le 20 mars 1946, mon mari mourut. L'aumônier fit des photos mortuaires et le peintre Robert prit son masque. Ils

savaient tous deux qu'il s'appelait Debauvais. Le peintre était professeur de gymnastique de mon fils. Celui-ci lui avait révélé son identité. On m'a répondu que par crainte de représailles contre mon fils et moi-même, il valait mieux attendre la fin de la guerre pour rétablir son identité. Mon mari m'avait dit avant de mourir, de le faire, car disait-il « Tu pourrais avoir des ennuis ».

Me Michelet de Paris, s'est mis en rapport avec Me Schreiber de Colmar pour cette rectification. »

Le secrétaire accepta ma réponse, sans chercher plus loin. Je signalai ma déposition, heureuse de m'en tirer sans autre dérangement. Je constatais que la municipalité de Houilles était compréhensive ainsi que Jorda me l'avait dit et j'aurais dû aller leur demander mes cartes dès 1946.

18.1.1950

Souvenirs de Marcel Guyesse sur Jos Youénoù

« Chère Madame, vous me demandez si je peux vous donner quelques souvenirs sur Jos Youénoù. Je suis heureux de cette occasion de rendre hommage à la mémoire d'un jeune ami dont j'ai pu apprécier pendant trop peu de temps hélas, les qualités de cœur et d'esprit. En effet, ne l'ayant rencontré que deux ou trois fois au hasard des réunions, mais il m'avait inspiré une grande sympathie. Mais en mars 1944, lorsque j'allais m'établir à Rennes, pour le Conseil National Breton, nous nous trouvâmes ensemble dans les locaux de la rue Le Bastard, et pendant plus de quatre mois, nous devions vivre côte à côte.

Dans la journée, nous nous voyions souvent pour les besoins du travail. Mais le soir, lorsque nous en avions le loisir, nous nous retrouvions dans sa chambre où j'ai passé de si bons moments à causer avec lui, en fumant une ou deux cigarettes, car c'était le temps des restrictions ! Nous aimions parler d'un tas de choses, car bien que nous ne fussions pas de la même discipline religieuse, sa largesse d'idées, sa foi, son idéal, étaient tels que l'on pouvait aborder tous les sujets et s'y sentir bien souvent en communion.

Puis il y avait la question de la langue bretonne qui lui tenait si profondément à cœur et à laquelle il se consacrait avec une telle ardeur, un si complet dévouement. J'ai par la suite, au cours de mes pérégrinations, rencontré de ses anciens élèves qui gardaient de lui un souvenir ineffaçable. Je fus un peu un de ses élèves, car je me risquais parfois à parler breton avec lui ; il me conseillait et souvent me lisait à haute voix des textes de « Gwalarn » ou autres, m'expliquant ce que je ne comprenais pas bien.

Enfin, et par-dessus tout, il avait le patriotisme breton qui cimentait notre amitié. Je n'ai pas besoin de vous en dire quelle

était la valeur de son sentiment breton, à quel point il aimait la Bretagne, puisqu'il lui est resté fidèle au milieu des pires souffrances et qu'il est mort pour elle.

Je conserve un souvenir ému de cet ami cher, si gai et plein d'attrait malgré sa cruelle blessure, toujours prêt à rendre service. Serviteur passionné de la langue et de la liberté bretonnes, bien souvent je pense à lui, évoquant les heureux moments passés ensemble en dépit des difficultés des jours si graves que l'on vivait alors. Puissent son souvenir et son exemple rester gravés dans le cœur des Bretons.

Croyez chère Madame, bien sincèrement votre ».

19.1.1950

Colmar, M. Robert à A.Y.

« Chère Madame, votre lettre est arrivée un peu tardivement. Mais rassurez-vous ! Il y a huit jours aujourd'hui vendredi dernier qu'on m'avait demandé à la Sûreté pour les renseignements en question. Je les ai donnés, exactement dans le même sens de votre lettre, en parlant également du masque mortuaire. J'ignore si vous avez encore votre moulage. Le mien est toujours à l'atelier et pourra servir au besoin à en faire une copie, donc à votre disposition.

Il y avait de la difficulté à me trouver. Selon l'indication du procureur, il était question d'un certain Robert suivi d'un nom impossible. C'est l'abbé Zemb, aumônier du Sana qui eut l'idée que ce Robert ne pouvait être que moi...

Nous sommes heureux d'apprendre que vous vous portez bien. Bien sûr, la vie est dure, surtout en ce moment. J'en sais quelque chose dans mon métier... Qu'est devenu votre fils Hervé ? Cela doit être à présent un grand jeune homme ! Cela me ferait plaisir d'avoir à l'occasion des nouvelles. Voulez-vous me donner la date exacte de la mort de M. Debauvais, afin que je le marque dans le moulage, ce que l'on prend toujours pour un Pascal... Ma femme se joint à moi pour vous exprimer également nos meilleurs vœux de paix et de santé. Veuillez croire à notre bon souvenir. »

Miz Genver 1950

Notes de Mari, après la visite d'Alix

« En janvier 1950, Alix se trouvant à Paris, Anna lui proposa de venir avec elle me voir à Domfront, où la maladie m'a clouée. Surtout, m'avait-elle recommandé, en m'annonçant leur visite, réfléchissez bien à ce que vous avez à demander à Alix au sujet de Jos. C'est l'occasion la meilleure. Je sais qu'elle a beaucoup de peine à aborder ce sujet, mais comme elle aime Jos et vous

aussi, elle vous donnera les renseignements...

Après les effusions vint le moment d'aborder le sujet, je rapporte notre conversation...

D'un côté de mon lit Anna crochète un napperon de dentelle d'Irlande, avec une dextérité telle, qu'elle ne s'arrête pas de travailler quand elle parle. Capacité supérieure pour une femme, à qui il n'est point nécessaire de rappeler que les paroles n'ont ni couleurs ni formes. De l'autre côté, Alix fait la princesse dans un fauteuil de malade... »

J'ai donné selon l'ordre chronologique, la relation écrite par Mari, dans le tome IV page 387 et page 128 dans le tome V.

Alix me disait : « Je ne sais pas parler de ces choses ». Je la rassurai :

« Ne vous préoccupez pas comment vous le raconterez. Dites simplement ce que vous savez et ce que vous avez enduré et Mari remettra tout en ordre ».

A propos des bombardements, Mari écrit :

« La guerre est une rude école. J'ai pu constater la couardise des gens dits « très bien » en temps de paix et d'autres qui semblaient insignifiants, se comporter en héros. Telle cette jeune femme que j'ai vu sous un terrible bombardement, bercer son petit en chantant pour l'endormir et se mettre à trembler quand il s'est endormi ».

31.1.1950

Rosa m'écrit qu'elle est alitée ; trois mois de repos. Sa fille de dix-sept ans s'occupe d'elle et de mon père :

« J'ai peur que papa n'attrape une congestion à se lever je ne sais à quelle heure. Je ne pourrais pas aller le soigner et puisqu'il n'en fait qu'à sa tête, ce n'est pas maintenant qu'il changera, il n'a jamais écouté personne... »

2.2.1950

A.Y. à Mari.

« Il n'est pas nécessaire de vous dire que j'ai été contente de vous voir. Si ce n'était le manque de picaillons, j'irais à nouveau faire la fée... Si je peux faire un saut à Douarnenez, j'irai voir Rosa. Il faut compter 5 000 F pour le voyage aller et retour. Je suis restée à Compiègne jusqu'à samedi et rentrée en voiture avec le cousin. Alix est partie lundi dernier. Son parrain doit être opéré ; ainsi tout est retardé pour elle... Aujourd'hui j'ai eu une cliente pour un corset. Elle tombait à pic.

J'ai vu hier Melle Hella. Elle était heureuse de me voir et m'a demandé de vos nouvelles. Elle attendait la marche à suivre pour vous voir. Pourrait-elle aller là-bas ? Je retournerai la voir pour lui montrer la dernière relation sur Jos. Elle ne doit plus rester longtemps dans sa place, étant réintégrée dans son poste.

La jacinthe pousse-t-elle ? Mon bon souvenir à celles qui vous soignent et mon meilleur merci à la supérieure pour son bon accueil. La poupée a-t-elle plu ? ... »

6.2.1950

Quimper, Yvonne Cuzon-Guellec m'envoie ses vœux et s'inquiète de mes commandes :

« Si vous vous décidez à venir en Bretagne, venez pour une semaine au moins, afin que ce ne soit pas une fatigue. Vous pourriez voir des clientes. Ne craignez surtout pas de m'encombrer, car je vous recevrai très simplement comme d'habitude... »

9.2.1950

Domfront. Mari à A.Y.

« J'attendais d'avoir la réponse au sujet de Melle Hella. La supérieure donne son assentiment à ce qu'elle vienne quand elle voudra. Si elle veut apporter son manger, elle ne dérange personne. D'ailleurs elle l'avait fait quand elle est venue à Précycy. Vous avez eu une chic idée en m'apportant cette jacinthe. Merci encore, en attendant de se revoir avec non moins de plaisir, même si vous ne venez pas les bras chargés. J'ai du scrupule à vous voir faire des folies, surtout maintenant que je ne suis plus malade.

Le docteur a été ravi de la poupée, sa dame a trouvé l'habit très joli. C'est entendu, je garde vos lettres... A bientôt donc, *mammig an heol*, gentil hein (ma petite maman soleil). « Oh ! Poésie », disait Jos en chantant sur l'air des oiseaux... »

12.2.1950

Vitré, J. Choleau à A.Y.

« Je n'ai pas répondu à votre lettre de février, parce que j'avais égaré votre adresse... Pour ce qui a trait à la cote mobilière, le percepteur m'a envoyé un avis... J'ai réglé 510 F + majoration 51 F = 561 F

Très grippé, je garde la chambre. Ensuite, il me faudra entreprendre quelques voyages dans la première quinzaine de mars... A Vitré vous ne serez pas dans votre milieu où vous retrouverez beaucoup d'amis, bien moins qu'à Nantes et Quimper certainement... »

15.2.1950

Houilles. A.Y. à J. Choleau Vitré.

« Alix est en ce moment à Rennes ou Paimpont. Elle ne pourra plus garder le loyer à son nom. Aussi il faudra prendre une décision. Ou bien mettre le loyer en mon nom, ce qui pourrait se faire. Le jugement de Colmar est attendu. Ou bien ramener mes meubles ici. En les démontant, je pourrais les caser tous. Ou encore si vous avez quelque chose de libre là-bas... Je pourrais venir y habiter, car je travaille pour des dépôts de corsets qui ne marchent pas mal. Si je trouvais quelque chose à louer à Paris, Nantes ou Quimper, ce serait mieux. Mais là nous sommes dans le domaine de l'imagination. Je pense vous voir début mars... Alix n'a jamais eu de nouvelles du percepteur... »

7.3.1950

Acte de signification de l'officier d'état-civil

« L'an mil neuf cent cinquante et le sept mars, à la requête de Mme Vve Debauvais, née Youénoù, demeurant 14 rue Kléber à Houilles (Seine et Oise) représentée par Me Schreiber avocat à Colmar. J'ai :

Me Robert Lévy huissier de la circonscription judiciaire du tribunal de première instance de Colmar, demeurant Grande Rue, 41, soussigné : signifions et laisse-copie à Monsieur l'Officier de l'état-civil de Colmar, en ses bureaux où étant et parlant à M. Peters qui a visé l'original. D'un jugement Z 256/49 du Tribunal de 1ère instance du 21 février 1950.

Et enfin qu'il n'en ignore, j'ai en ses bureaux où étant et parlant comme ci-dessus, signifié, remis et laissé copie des présentes ainsi que des pièces sus-visées, par clerk assermenté et dont les mentions seront visées par moi sur l'original conformément à la loi. Dont acte R. Lévy, Huissier à Colmar »

Coût : exploit 350 F + rég. 25 F + vacation 150 F + 25 F + taxe 168 F = total 718 F. Registre 98.50 F

Somme que j'ai payée le 3.4.1950 + frais d'envoi 15 F

Miz Meurz 1950

Rennes. Alix à A.Y.

« J'ai vu J. Choleau. C'est d'accord, il vous attend pour fin mars et vous prendrez vos dispositions. Vous déciderez cela sur place. Votre tournée sera parfaite et j'aurais plus de temps de ce fait avec vous. Je vous écrirai à Pléneuf. *Noz vat...* »

11.3.1950

Rennes. Alix à A.Y. Le Puy Notre-Dame.

« Mes idées sont plutôt noires. Le programme tracé est à

refaire et le mariage n'est pas encore fait à ce que je vois. Il a peur de ses enfants. Son gendre est dans la police. Pour avoir du grade il leur faut du zèle en inventant au besoin, un rapport sur moi à Rennes paraît-il. Je ne dois plus lui écrire chez sa fille. C'est gai ! cette vie où il faut toujours se cacher, moi qui déteste ça, je suis servie. Cela me dépasse de voir un homme sans volonté. A ce que je vois, je le ferai marcher comme une girouette. Je suis en colère et j'ai envie de tout casser. C'est égal, je le plaquerai pour venir vous retrouver. Katt veut absolument que vous alliez le voir chez lui à Lohéac. Sa femme veut vous voir. J'ai vu les Le Mée c'est la même chose de leur côté ... »

23.3.1950

Paris. Me Michelet avocat à la cour, à Mme Youenou.

« Je vous prie de trouver ci-joint le jugement et sa signification du tribunal de Colmar rectifiant l'état civil de M. Debauvais.

Vous allez aussi avoir les pièces justificatives qui étaient nécessaires. Me Schreiber, 31 rue Chauffour à Colmar, demande que vous lui fassiez tenir la somme de 718 F à son compte postal.

Je reste évidemment à votre disposition pour vous remettre certaines pièces qui sont restées à mon dossier et peux même vous obtenir certaines qui ont été adressées à Colmar... »

Je suis allée remercier Me Michelet et lui ai demandé ce que je lui devais. Il me répondit :

« Vous avez déjà donné une poupée pour ma fille »

Comme j'insistais, il me demanda alors 1000 F (anciens) pour les timbres. Pour s'assurer que le jugement avait été transmis à Rennes, il demanda un extrait de l'acte de naissance de mon mari. Il le reçut quelques jours plus tard. La date du décès y était inscrite. « Vous voilà libre maintenant » me dit-il.

En effet, je me sentais libérée complètement et en mesure de refaire ma carte d'identité qui ne comportait pas ma qualité de veuve.

Munie de cette carte, que l'on me donna sans autre explications, je pars faire mon tour de Bretagne en passant par l'Anjou. Pourvu que je trouve une place stable où je n'aurai plus besoin de courir et où je pourrai trouver des attaches. Je ne trouve rien où je puisse être reçue, car je n'ai pas les moyens de séjourner à l'hôtel jusqu'à ce que je trouve quelque chose à me convenir.

Chapitre II

Je trouve un commerce à Vitré

N'ayant rien trouvé nulle part, je passe par Vitré pour savoir où sont entreposés mes meubles. Les deux pièces du second, 25 rue Baudrairie, ne sont pas habitables. Mais au rez-de-chaussée du 23 dans une vieille maison restaurée aux poutres apparentes, se trouve une belle pièce aussi vaste qu'un hall de château, avec ses fenêtres à meneaux.

Puisque je suis complètement en règle, je pourrais y vendre des souvenirs, cette rue conduit au château. Je pourrais y faire aussi des poupées et des broderies. « Cela me plaît » dis-je à J. Choleau.

Par hasard, elle est libre depuis peu. Elle était louée à M. le Curé pour 400 F par an. Des jeunes y venaient apprendre à danser les danses bretonnes.

« Je veux bien vous la louer » me dit-il.

La petite courette devant la maison avec ses muretins de pierres servait autrefois à une marchande de poissons. Les fenêtres étant trop hautes pour servir de vitrines et la porte vitrée donnant sur le côté, il faudra que je fasse deux vitrines roulantes pour mettre devant le muret et deux autres fixées au mur de la maison, devant la petite pièce attenante qui pourrait servir de cuisine.

Il faudra aussi que je peigne une grande enseigne — « *Ti Koz* » - souvenirs bretons, corsets sur mesure — pour apposer sur le mur mitoyen côté droit de la courette. Puis au-dessus de la porte : — Visitez « *Ti Koz* », la vieille maison — afin d'attirer les touristes.

M. Choleau me donne son accord, je garde aussi les deux pièces pour y dormir, après y avoir installé l'électricité.

3.4.1950

Thiais. Veig da A.Y.

« *Mammig, e c'hellin
mont disul d'an ti evit*

Je pourrai aller dimanche à la maison pour les fêtes

goueliou Pask betek ar merc'her. Emichañs ac'h eus graet an dilojadeg ? N'am eus ket bet eul lizer diganit evit an dra-se. Me am eus 11 lur « de dettes » e ti an aotrou Rener hag a lak d'in ouspenn 10 lur evit ar veaj... Aet oun disul diweza d'an ti, met ne oa den... »

J'ai été retardée par la mise au point de ce local commercial que je n'avais pas prévu. J'ai pris mes repas chez la famille Choleau et dormi sur la rue St-Louis où Loeiz Herrien trouva refuge au moment de la Libération.

6.4.1950

Sur une feuille à en-tête : Centenaire de Frédéric le Guyader-Braspart 12 septembre 1948. M. J. Choleau m'écrit :

« Après votre départ de Vitré nous avons débarrassé la petite pièce attenante à la grande et un peu en retrait de la rue. Elle est libre en ce moment pour les réparations nécessaires :

Gaz. Le prix demandé pour le branchement est inabordable entre 30 et 40 000 F. Loyer. Il est difficile de vous faire un prix en raison du coût des travaux. Au bas mot il faut compter pour ma part dans les 35 à 40 000 F.

Pour le reste, en se basant sur 35 000 F de remise en état, il faudrait aller dans les 20 000 F de loyer annuel au moins. Tout serait calculé sur le coût des réparations au plus juste... »

8.4.1950

Val-André. Alix à A. Y. Houilles.

« Cette fois, le mariage est fixé début juin. Mais ce n'est pas sans mal; car son gendre, à cause que j'étais la secrétaire de Debauvais lui aurait dit assez pour le dégoûter de moi. Ces gens salissent les autres. C'est le procédé classique. Nous avons eu une discussion orageuse et il m'a enfin dit :

« Ce que disait ce monsieur était terrible et ça lui avait fait beaucoup de mal. »

Tenez-vous bien, ce n'est pas pour raisons politiques que j'ai été arrêtée, c'est pour raisons de mœurs... Je l'ai envoyé à St-Brieuc et le gendre n'a pu lui fournir les preuves, car certainement, ce qu'il disait avant, il ne pouvait lui montrer, le contenu de mon dossier ne lui ayant pas été communiqué... »

72

de Pâques jusqu'à mercredi. Probable que tu as fait le déménagement. Je n'ai pas eu de lettres de toi à ce sujet. J'ai 11 F de dettes chez le directeur qui m'a donné en plus 10 F pour le voyage. Je suis allé dimanche dernier à la maison mais il n'y avait personne... »

12.4.1950

Houilles. A.Y. à J. Choleau. Vitré.

« Trugarez a greiz kalon pour votre si bon accueil et je m'excuse d'être un peu en retard à vous en remercier. Je pensais avoir le temps d'exécuter la commande de votre parente avant d'écrire. Mais j'ai trouvé heureusement des commandes en rentrant et je pense pouvoir y songer la semaine prochaine.

Merci d'avoir pris en considération ma demande de location. J'accepte donc le prix de 20 000 F sachant que vous ferez pour le mieux de nos intérêts réciproques, après un plancher à la petite pièce et la mise en état du plafond de la grande.

Je pense être prête à prendre possession des lieux le 1er juin, afin de faire les peintures et les installations nécessaires.

La dénomination du bail commercial devra porter : Mme Vve Debauvais née Anna Youenou, corsets et articles bretons. Si je peux avoir un dépôt de M. Henriot, mes meubles feraient très bien l'affaire avec les faïences bretonnes... »

12.4.1950

Houilles. A.Y. au Contrôleur des Contributions à propos de la taxe proportionnelle.

« Je maintiens la déclaration de 75 000 F de bénéfice en 1949. Vous vous êtes probablement mépris sur l'appellation de couture. Je ne travaille pas à façon, mais je fais et vends uniquement des corsets et des soutiens-gorge. Je n'ai pas d'apprentie ni de couturière. Je suffis amplement à la demande. Cet article ne laisse pas plus de 30 % de bénéfice. Je tiens journal et factures à votre disposition. D'ailleurs une visite dans la rue Kléber vous montrera mieux qu'aucun argument, la véracité de mes dires. Vous comprendrez aisément que les corsets ne peuvent se vendre aisément sur les marchés. Cette situation ne peut durer, aussi je m'apprete à essayer ma chance ailleurs. Je vous avertirai de mon changement d'adresse en temps utile... »

Je n'ai pas eu de succès et ils m'ont taxée d'office sur 140 000 F de bénéfices (anciens bien sûr). Lorsque j'ai été les voir avant de partir, l'employé me dit : « Vous auriez dû payer des allocation familiales »

« Je ne fais rien ou presque rien, c'est pour cela que je pars » et il n'insista pas.

12.4.1950

Houilles. A.Y. à Noëlle et Robert. Le Puy.

« Je suis rentrée samedi huit jours après un voyage très

73

réconfortant à travers toute la Bretagne; assez énervée, comme de bien entendu... Au dernier jour de mon voyage mon propriétaire de Vitré avait depuis huit jours, un rez-de-chaussée à louer avec une boutique. J'espère que je serais installée pour longtemps. Voulez-vous dire au notaire que j'ai trouvé ce qu'il me faut ailleurs.

Je pense pouvoir me créer petit à petit une situation en rapport avec mes goûts et mes jambes. Je commence à en avoir assez de cette vie de Juif errant. D'ailleurs Vitré n'est pas si loin du Puy.

Trugarez a greiz kalon de votre accueil chaleureux, qui a été pour moi une véritable cure de jeunesse. Je garde un souvenir particulier du petit dîner aux chandelles. Votre « *labousig gwenn* » me manque.

Je ne vous écris pas souvent, mais en esprit je revois les lieux où vous vivez. Je réentends les choses qui m'ont fait rire et je me surprends à sourire en me les rappelant... »

Comme je n'aime pas rester à ne rien faire, j'avais proposé aux cousins de leur broder un drap, avec jours et initiales entrelacées. La première fois, j'avais brodé une pochette de tulle, que Robert n'a pas su garder. Je m'étais installée dans la cuisine-salle-à-manger, devant la fenêtre qui donne sur les vignobles, tout en gardant le petit Gilles. Les cousins avaient profité de ma présence pour se rendre à Angers faire des courses.

L'enfant s'était attaché à moi. Lorsque nous sommes allés à Cholet un dimanche, il ne voulait pas aller avec sa grand-mère qui lui tendait les bras et s'accrochait à moi. Le grand-père était heureux d'avoir un petit fils qui perpétuera son nom.

13.4.1950

Domfront. Mari à A.Y. Houilles.

« Vrai, quel pigeon voyageur ! Ça me peine de savoir que vous vous éloignez de moi, mais je suis heureuse avec vous si vous l'êtes, de vous établir de nouveau en Bretagne. Rosa devait être surprise et contente de vous voir, et papa et marraine. Vous me raconterez vos réceptions chez Robert. C'est une sorte de Tromenie votre voyage. Vous pouvez maintenant vous éloigner de moi, puisque vous avez misé sur la bonne route pour bien des choses. Chacune doit aller de son bord... »

20.4.1950

Houilles. A.Y. à M. et Mme Robert. Colmar.

« J'ai reçu ces jours-ci la signification du jugement et je dois

vous en remercier particulièrement car votre témoignage a été sûrement d'un grand poids. J'ai le premier moulage qui nous a suivi dans toutes nos pérégrinations. Mon mari est mort le 20 mars 1944.

Maintenant que j'ai les mains libres, je vais retourner en Bretagne en juin prochain... Hervé a maintenant 17 ans et apprend le métier de serrurier ... »

20.1.1950

Du Puy, Robert me passe une commande.

« Notre *kalonig gwenn bihan, labousig gwenn*, etc... pousse bien. Il attend une petite sœur pour fin octobre... Nous irons certainement vous voir lorsque vous serez installée à Vitré. Nous voulons être vos tout premiers clients... »

23.4.1950

Paimpont Alix à A.Y. Houilles.

« Je suis plutôt désemparée. Il eut été préférable pour moi, que je me fasse tuer par les bombardements ou que je disparaisse avec ma méningite. Je ne sais ce qu'il y a après moi. Je crois que je ne suis plus grand-chose sur cette terre.

Me voici à nouveau à la recherche d'un emploi car pour le mariage il ne faut plus en parler... Les enfants ayant écrit à leur père que, s'il se remariait, ils ne le reverront plus jamais. Ils ont gagné, car ne plus voir ses enfants serait pour lui une souffrance morale. Il pleurerait comme un gosse... »

25.4.1950

Jorda doit passer me voir à Houilles avec Ronan.

« Nous pensons que votre installation de Vitré est un heureux événement pour vous. Vous nous raconterez tout cela... »

Loeiza est venue me voir ce même jour. Elle a été enchantée de connaître mes amis aux idées larges.

26.4.1950

Houilles. A.Y. à Alix. Rennes.

« J'ai reçu la relation de vos tourments. Tous ces gens ne valent pas la corde pour les pendre. Laissez les tomber, l'avenir à l'air de s'éclaircir... »

C'est Deb qui a raison. Il voulait que je m'établisse à Rennes. Je m'en approche par la force des choses. J'ai trouvé providentiellement une possibilité de commerce à Vitré... Si le commerce marche, vous pourrez faire des pieds-de-nez à tous ces « Ostro-

goths». Ne vous tracassez pas outre mesure.

Le travail à l'air de reprendre, mais prudente par expérience, j'attends pour voir. En tous cas, vous trouverez toujours à défaut de mieux, le vivre et le couvert, l'essentiel en attendant. Je me suis tellement débattue pour n'avoir même pas cela !... Hélas, je serai loin de Mari, et faute d'argent, je ne peux pas aller la voir souvent.

J'ai hâte d'avoir toutes mes affaires en ordre et n'être plus obligée de courir tout le temps. Je pars cet après-midi par ce maudit vent, livrer un corset à une cliente que m'a procurée Finette. Elle était fâchée de n'avoir pas de vos nouvelles.

Si vous allez à Vitré, donnez-moi un peu le point où en sont les réparations. Il faudrait probablement que j'aie à Rennes quand j'aurais mon bail. Et s'ils refusaient mon inscription ? Si tout va bien, je pourrai voir Henriot pour un dépôt de faïence. Yvonne Guellec pourrait peut-être me confier un dépôt de dentelle... »

28.4.1950

Vitré, J. Choleau à A.Y.

« Les plâtriers... viendront au début de la semaine prochaine pour le plafond de la grande pièce... Ceci fait, étant établi, il n'est pas question de descendre au-dessous de 20 000 F pour cette partie : les deux pièces du rez-de-chaussée... Le loyer des pièces du deuxième étage est à part et en plus... »

Plancher. Petite pièce du rez-de-chaussée. Il est impossible de l'utiliser tel, il est pourri. Vous m'avez dit que vous le feriez à vos frais puisque vous ne payez pas de pas-de-porte... »

28.4.1950

Houilles. A.Y. da Andrea ha Padraig, St-Malo.

« Kaset am eus hirio ar « soutien » kemennet ha paet abaoe tost eur miz. Emichañs eo mat, ma ne ya ket kasit anezañ hep aon hag e rin unan all kerkenet.

Bremañ eo ret d'in larout d'eoc'h trugarez a greiz kalon evit ho tigemur ken laouen en ho ti. N'am eus ket gelllet dont endro diouz an noz keuz am eus. Poent eo d'in mont d'al labour. Mat am eus graet peogwir am eus

J'ai envoyé aujourd'hui le soutien-gorge commandé et payé, il y a bientôt un mois. J'espère qu'il ira bien. S'il ne va pas, retournez-le moi sans crainte et je vous en ferai un autre tout de suite. Maintenant il est temps que je vous dise merci de tout cœur pour votre accueil si chaleureux dans votre maison. Je n'ai pas pu revenir, car il était temps que je retourne à mon travail. J'ai bien fait car j'ai trouvé un

kavet un ti e Gwitreg. Aze e c'hellin moarvat aozañ eur stal.

Kas a rin d'eoc'h va chomlec'h nevez pa vin erru. Neuze marteze e c'hellimp en em welout aliesoc'h. Veig en deus kavet mat kenañ al lipousez ho poa graet d'in evitañ. Eur mell den a zo outañ bremañ... »

rez-de-chaussée à Vitré. Là je vais pouvoir certainement installer une boutique. Je vous enverrai ma nouvelle adresse quand j'y serai arrivée. Alors nous pourrons peut-être nous voir plus souvent. Veig a apprécié les friandises que vous m'avez données pour lui. C'est un grand garçon maintenant... »

Alix m'avait accompagnée dans ce voyage. Nous passons à Dinan plus tard que prévu et nous trouvons ma belle-sœur sur le marché. Elle m'avait invitée à aller la voir.

« Vous tombez mal, me dit-elle, ce soir il y a le banquet des forains et mon mari en est le président. »

Elle ne nous invita pas à aller chez elle avec ses deux filles. Son mari intervenant me dit :

« Il y a des chambres à l'hôtel d'en face »

« A Rennes je trouverai une chambre pour rien » et nous partons pour Rennes par le car.

Cette réception glaciale n'avait pas entamé la joie d'avoir été si bien reçues à St-Malo et je fredonnais, chez Alix, l'air de la Bohème : « On m'appelle Mimie », surnom donné par nous à Andréa lorsqu'elle travaillait au bureau de mon mari avec Alix et Jos.

1.5.1950

Mme Debauvais. Houilles à M. le Secrétaire de Mairie de Colmar.

« Voudriez-vous m'envoyer un acte de décès de mon mari sur feuille libre... François Debauvais décédé le 20 mars 1944. Pourriez-vous aussi me donner la date de jouissance de la tombe, partie nord, ligne 10, numéro 26 et le cas échéant le prix de la concession... »

J'ai reçu le certificat de décès que j'ai ajouté à mon livret de famille. Pas d'explications à donner en cas de litige et le prix de la concession est de 2 017 F pour trente ans, mais l'employé me rassure que la concession actuelle est valable jusqu'en 1959.

1.5.1950

Houilles. A.Y. à J. Choleau. Vitré.

« J'avais compris dans votre première lettre que vous vous

chargiez du plancher de la petite pièce, comme vous parliez de 35 à 40 000 F de frais. Je ne suis plus au courant des prix, vivant dans les économies depuis un moment. Si j'ai bien saisi cette fois, vous faites à votre compte et pour le loyer annuel de 20 000 F pour les deux pièces du rez-de-chaussée : 1- si vous avez fait le branchement eau dans la petite pièce, à moi de me débrouiller pour l'évier... 2- vous amenez l'électricité dans la grande pièce et à moi de faire l'installation intérieure. Vous remettez en état le plafond et je m'occupe des peintures et des papiers, on se débrouillera pour l'enseigne.

Dès que j'aurai mon bail, j'irai à Rennes pour l'inscription au registre du commerce avant de liquider ici et à mon retour je m'occuperai de la question des transports... »

2.5.1950

Enregistrement Domaines Colmar à Mme Veuve Debauvais, Houilles. « Vous êtes redevable de 163 F pour frais de justice (rect. acte de décès) jugement 21.2.1950 à payer sous huit jours » J'expédie le 8.5.1950 ; 163 F + 15 F port = 178 F.

5.5.1950

Les travaux avancent à Vitré. M. Choleau me prie de passer chez lui pour nous mettre d'accord sur ce qui reste à faire et signer le bail.

« Pour l'inscription au registre du commerce, elle doit être faite au Tribunal de Vitré faisant office de Tribunal de Commerce. Je vais m'absenter du 31 mai au 4 juin... »

9.5.1950

Houilles. A.Y. à M. Henriot Quimper.

« Au premier juillet prochain, je vais m'installer à Vitré rue Baudrairie, rue dite des vieilles maisons.

Là, dans une grande salle de huit mètres sur cinq, au rez-de-chaussée, je pense installer un magasin touristique avec de vieux meubles bretons. Les faïences bretonnes seront bien présentées dans ce cadre. Mais comme je n'ai pas beaucoup d'argent, je viens vous demander si vous ne pourriez pas m'aider en me confiant un dépôt de faïences, ainsi que vous le fîtes pour mon ancien magasin de Rennes.

Je crois que l'on pourrait faire quelques affaires, surtout pendant la saison, car le château, aux dires du gardien, a été fréquenté l'année dernière et la rue Baudrairie est à côté...

Je continuerai la fabrication des corsets que je fais actuellement à Houilles, car l'art ne paie pas ici... Cela contribuera à

m'amener de la clientèle...

Je vais à Vitré le 21 mai pour l'inscription, si vous pouvez faire quelque chose pour moi, je pourrais faire un saut jusqu'à Quimper le mardi 23... »

10.5.1950

Quimper, Yvonne Guellec à A.Y.

« Je suis heureuse de cette solution, car la vie que vous menez à Houilles est tuante, vous ne pourriez résister. Je suis persuadée que vous réussirez dans ce commerce, car vous êtes faites pour ça. Je souhaite qu'Henriot vous consente un dépôt, mais au besoin je vous ferai une avance de vingt cinq mille francs (anciens) pour ce début, car la faïence bretonne est indispensable... »

12.5.1950

Rennes, Alix à A.Y. Houilles.

« Changement de programme, huit jours après la lettre de rupture, je trouve une autre qui l'annulait. Après avoir pris mon temps pour réfléchir, je lui avais demandé de venir à Rennes. Comme il ne le pouvait pas, c'est donc moi qui suis partie. Après une explication, il m'a dit avoir écrit trop vite, après avoir reçu la lettre de son fils, sans réfléchir et que maintenant, il tenait à moi envers et contre tout. Donc j'accepte, mes démarches sont terminées, le mariage aura lieu le 3 juin... »

Je suis contente pour Alix et pour moi aussi. Je ne sais pas si le commerce de Vitré marchera assez pour faire vivre deux personnes. « Au moins, disait-elle, je ne serai plus à charge de personne. » A quelle extrémité est-elle réduite pour survivre !

12.5.1950

Vitré. J. Choleau à A.Y.

« Je serai disponible le dimanche 21 courant. Vous n'aurez pas besoin de rester jusqu'au mardi soir à Vitré. Les plâtriers ont terminé, dans la grande salle. Le menuisier fait en ce moment les réparations de cette pièce. Tout cela sera terminé pour votre arrivée. L'électricien a posé les câbles extérieurs. Mais pour la demande à la Société, votre signature est nécessaire. Il reste la petite pièce à terminer d'après vos indications, mais ce qui reste à faire ne pourra l'être qu'après les indications que vous donnerez... »

12.5.1950

Quimper, Jules Henriot et Fils à Mme Debauvais. Houilles.

« Nous avons l'honneur de vous accuser réception de votre lettre du 9 courant et vu les bonnes relations que nous avons toujours entretenues avec vous-même, et que nous n'oublions pas, nous sommes décidés à faire une exception pour vous et vous accorder ce que vous demandez. Toutefois, comme la saison est bien avancée et que nous sommes plus ou moins débordés, il ne nous serait pas possible de vous assurer pour cette année un trop grand choix. Vous auriez dû vous y prendre plus tôt... »

13.5.1950

J'écris à Yvonne Guellec pour lui dire que je serai à Quimper le 23 mai et irai la voir en arrivant le matin par le train de Rennes. Si elle n'est pas là, j'irai lui demander un lit le mercredi soir.

« Je suis à Houilles jusqu'au samedi 20 à 7 h du soir. Si vous venez à Paris, vous dînez à la maison sans façons. J'espère que vos affaires s'arrangent. Je crois le moment propice ».

14.5.1950

Rouen. Suzanne à A.Y. Houilles.

« Enfin, j'ai eu de vos nouvelles et une lettre qui en vaut la peine. Oui Tad Koz est dans le ciel et les choses de la terre ne le bouleversent pas. Si j'avais ce tempérament, je ne me ferais pas de bile pour vous. Quand je suis des mois sans lettres. Ce ne sera pas encore votre pèlerinage sur les deux tombes de nos frères. Ça viendra plus tard... »

15.5.1950

Quimper. Yvonne Guellec à A.Y.

« J'espère vous voir à Quimper. Entendu pour un lit et le couvert. Pourquoi ne viendriez-vous pas à Asnières ? Je ne pense pas avoir le courage d'aller jusqu'à Houilles. Les courses dans Paris me mettent à plat. Ce n'est pas à Paris que je finirai mes jours. Si vous avez un choix à condition chez Henriot, je mettrai cette somme à votre disposition. C'est très difficile de commencer sans argent. Mais petit à petit vous y arriverez. Rien encore n'avance de nos projets. J'en ai assez de cette situation qui s'éternise. Lenaïg est toujours en admiration devant les jolis habits de sa poupée. Il paraît que vous faites cela en un temps record... »

J'ai été la voir chez une parente où elle rencontrait son mari. Il a fallu que je reste dîner avec eux...

23.5.1950

Je me suis rendue chez Mme Guellec. Elle m'a montré ce

qu'elle pouvait me donner en dépôt : Kabigs, hommes et enfants. Puis des dentelles tulle et Irlande.

Puis après avoir déjeuné avec elle, ses enfants, sa belle-mère et sa belle-sœur, je suis allée chez Henriot. J'y suis bien reçue. M. Joseph qui s'occupe spécialement de la vente m'a dit de faire un choix dans le stock. Il me l'enverra lorsque je serai arrivée à Vitré. J'ai profité pour faire un saut à Douarnenez voir Rosa, mon père, ma marraine et Lena où j'ai dormi et je suis revenue le mercredi soir chez Yvonne. Le jeudi matin, je suis partie pour Rennes. Là j'ai fait la connaissance de François le futur mari d'Alix. Il m'a fait bonne impression. Puis je suis repartie le soir directement à Houilles où je suis arrivée à une heure du matin.

27.5.1950

Comme mon fils va sur ses dix-sept ans, il est temps que je lui fasse faire une carte d'identité. Il lui faut pour cela un certificat de domicile que le gérant de l'immeuble m'a donné de bon cœur.

30.5.1950

L'oncle de Cholet m'écrit.

« Les moindres déplacements deviennent bien coûteux, « bien coutageux » comme disait mon pauvre père. Pendant que je suis dans les affaires, ne pourriez-vous pas voir à Forges-les-Eaux, pour commencer les premières démarches en vue de notre généalogie... Si cela ne coûte pas trop cher. Je pourrai peut-être réaliser mon rêve... Je sais que la souche vient de là... »

13.6.1950

Forges-les-Eaux. A.Y. à Mari.

« Venue ici pour voir l'acte de naissance du grand-père Debauvais de l'oncle de Cholet, je n'en ai trouvé aucune trace...

Je remballe en principe jeudi ou après demain. J'attends encore des nouvelles de Vitré pour le déménagement. Je pense aller vous voir avant de partir, avec Veig. Celui-ci a eu une permission de 15 jours pour m'aider. Loeiza profite que je suis encore à Paris pour aller vous voir. Comme elle n'est libre que le samedi et le dimanche nous pourrions y aller ensemble. Mais pourra-t-on nous loger ? Si l'on peut nous recevoir, ne me répondez pas. Je vous enverrai la date exacte demain. Je dois être à Vitré lundi prochain midi.

J'espère que votre santé vous permettra de nous faire visiter le parc et profiter de mes dernières vacances après un boulot sans désemparer. Alix est mariée depuis le 3... »

Nous sommes partis. Loeiza, Veig et moi, par le train à Compiègne, pour dire kenavo aux cousins. Mon amie a été bien reçue par eux à midi et nous reprenons le car du samedi soir pour Domfront (Oise).

Le dimanche, c'est la fête à la maison de retraite de Domfront. Nous avons assisté à la procession, la tête coiffée d'une mantille de dentelle noire comme il se doit et nous sommes repartis par le car pour Compiègne et de là, pour Paris par le train.

Mari vint à Paris un samedi voir Loeiza. Celle-ci fit un portrait au pastel de ma sœur fort bien réussi. Le père de Loeiza était marin, mais la peinture était son violon d'Ingres. La légende de la ville d'Ys l'inspirait. J'ai admiré dans le café d'une de ses nièces, l'une de ses toiles grand-format. Elle représentait, sous un ciel rouge de tempête, Gradlon sur son cheval, fuyant les flots qui assaillaient Ker-Ys; le Roi tenant en croupe sa fille Dahut, et la jetait à la mer, sur les injonctions de St-Guérolé que l'on voyait au second plan. Loeiza me disait que son père, incroyant notoire reconnaissait le courage de mon père. Ils étaient tous deux des extrémistes sincères dans leurs idées. Cette constatation me fit plaisir. On peut vivre de longues années dans une ville sans connaître vraiment ses habitants.

25.6.1950

L'oncle Julien m'écrit :

« Je vous remercie de vos démarches au sujet du nom. J'ai lu vos deux lettres traitant du sujet. Vous devriez faire des affaires, travaillant sans personnel... Mes prévisions apocalyptiques vont vous faire sourire...mais j'y crois plus fermement que je n'ai cru au mouvement autonomiste breton, il en est resté une chimère, car il suppose un idéal que personne ou si peu possède...

Vous avez dû voir Robert et Noëlle. La pharmacie, je l'ai assez sussuré à ce cher Robert, vaut mieux que l'orthopédie; jamais de remarques désobligeantes de la clientèle, là-dedans. On exécute l'ordonnance et c'est fini. Si le malade meurt, c'est qu'il a eu tort et c'est tout; tandis que chez nous, ça blesse ici, ça blesse là et il faut y être personnellement. Mais malgré tout, ça vaut mieux qu'être préparateur en pharmacie et dans la vie, on ne fait pas toujours ce qu'on veut...»

39.6.1950

Je ramène mes affaires par le train à Vitré, c'est meilleur marché que par la route. Jamais je n'ai été aussi fatiguée de ma vie. Il avait fallu bien emballer toutes les choses. Je les ai amarrées avec des coupons de dentelle qui me restaient pour ne pas acheter

de la ficelle. L'employé de gare avait remarqué ma mine défaite, ayant été obligée de m'asseoir sur un chariot, en attendant que mes meubles soient empilés dans un wagon à moitié vide.

Heureusement Veig était là. Il m'a aidé à nettoyer la maison et à boucher avec du plâtre, les trous faits dans le mur pour accrocher mes tableaux.

« Notre réputation nous suit où que nous allions, lui disais-je. »

Veig le comprenait bien, ayant entendu son père me faire les mêmes recommandations. Le père Boegli lui avait donné la permission quand Veig lui avait dit : « Ma mère se fait vieille. »

J'avais quarante-neuf ans depuis le 15 juin, il ne me voyait plus avec les yeux de l'enfance. A dix-sept ans on découvre le monde. Il est heureux à la pensée d'arranger sa maison où il aura une chambre à lui.

J'aurais voulu vendre mon pas-de-porte, ne serait-ce que pour payer mon déménagement. Le gérant m'a remboursé seulement l'évier et frais de plombier. J'ai même payé un trimestre, pour tenter ma chance, mais le gérant n'a trouvé personne et j'ai alors résilié mon bail. Cette petite rue n'était pas assez passante.

Installation à Vitré

1.7.1950

Je fus agréablement surprise par l'air vif de cette paisible cité. A Paris, on étouffait déjà en juin. Des Tertres-Noirs, situés sur les hauteurs de Vitré, le château médiéval apparaissait dans toute sa splendeur et je pensais finir mes jours à Vitré.

Dès mon arrivée, Jean Choleau me mit au courant du tout Vitré. C'est-à-dire qu'il me mit en garde contre tout le monde. Seules quelques femmes trouvaient grâce à ses yeux, mais non leurs maris.

Choleau aurait voulu être le fédérateur de toutes les associations bretonnes, mais il n'a jamais compris qu'un chef doit donner l'exemple du dévouement. Son esprit ouvert et ses capacités d'administrateur ne suffisaient pas pour entraîner les militants.

1.7.1950

Certificat pour obtenir l'autorisation d'ouvrir un commerce à Vitré.

Sur un en-tête de : Toiles à cidre fabricant, maison fondée en 1720.

« Vitré. Je soussigné Jean Choleau, propriétaire 21 rue St-Louis à Vitré, déclare que Mme Anna Youénoü Vve Debauvais

est locataire d'une partie de l'immeuble situé 23 rue Baudrairie à Vitré...»

Veig m'a bien aidée pour faire les peintures de cette grande salle aussi haute qu'un hall de gare. Il me faisait l'effet d'un chat perché sur une échelle. Je peignais en beige clair les lambris et ce qui était à ma portée, avant qu'un professionnel ne vienne poser le papier sur les murs.

J'ai peint moi-même l'enseigne en isorel d'un mètre cinquante et de quatre-vingt dix centimètres de large, sur ma table de salle à manger. Elle fut mise en place par le menuisier qui m'avait fourni l'isorel, avec l'approbation du proprio. Il en fut de même pour celle de la porte de la salle : Visitez Ti Koz, la vieille maison. « Entrée libre ».

Les touristes étaient déçus de n'avoir à visiter qu'une seule pièce, sans comprendre que « Ti Koz » signifiait vieille maison.

Les caisses de faïences sont arrivées avant que Veig ne parte. Il m'a aidé à les vider et les mettre dans la cave avec la paille, pour pouvoir retourner les faïences le cas échéant.

10.7.1950

Thiais. Veig da A. Y. Vitré.

« Gortozet am eus betek breman evit gouzout just devez ar vakañsou. Ni a yelo kuit ar 4 a viz gwengolo. Emichañs an traou a ya mat ganit. Amañ an amzer n'eo ket re vrago Kalz a gurun a zo. Graet am eus eur veaj vrago evit dont endro. An aotrou Direktor a oa laouen-tre pa oan erru. Graet am eus al lizer hag an arc'hant d'ezan. Hirio am eus graet « examen d'atelier ». Malevuruzamant n'am eus ket c'hoaz echu. Diaes-tre oa d'ober. Mall am eus da veza erru en ti. Deizmat d'an aotrou Choleau, d'an Itron ha d'an dimezell Jeanne. Kenavo Mammig karet, en eur c'hortoz eul lizer diganit. Disonj ket mar plich, ar re voutou, ma ya an traou mat... ».

Il faut croire que nous avons été bien reçus par la famille Choleau, pour que Veig ait pensé à leur envoyer son souvenir, chose assez inhabituelle chez lui.

19.7.50

Facture du déménagement : 2 350 F par la Société Bretonne de Transports de Vitré, pour l'amener du wagon, jusqu'à mon domicile.

Miz gouere 1950

Payé à M. Hubert, pour l'installation de l'électricité : 4 946 F + 25 % de taxe = 5 071 F.

J'avais encore beaucoup de choses à mettre en ordre quand je reçus la visite d'un vicaire de la paroisse. Mme Choleau lui avait fait savoir que j'étais issue d'une famille chrétienne et que j'avais une sœur religieuse.

Quoique Vitré soit une petite ville, il y avait deux grandes églises et peut-être deux paroisses. L'une, Notre-Dame, fort belle et très ancienne, classée monument historique, avec une chaire au dehors, et Saint Martin, assez récente. De plus il y avait un couvent avec une vieille chapelle romane et un oratoire à l'entrée du cimetière.

« Voyez cette armoire, dis-je à l'abbé, j'attends d'avoir de l'argent pour commander une clé pour la fermer. Voici 500 F pour ne pas vous refuser, bien que je n'aurai pas souvent besoin de vos services. »

Il prit l'argent quand même et je ne le revis plus. Parce que l'on ouvre une boutique, on est réputée riche ! Encore un qui ne connaît pas les difficultés de la vie.

21.7.1950

Domfront, Mari à A. Y. Vitré.

« J'étais contente de savoir comment vous étiez boutiquée avec vos projets. Je vois qu'ils ont pris forme et que vous avez l'air contente de vos « enfants ». Dame, c'est normal, surtout qu'ils vous coûtent sang et eau comme les vôtres. Vous pouvez dire que vous n'avez pas peur des risques. Vous savez prendre le destin à la gueule et je vous admire. Votre petite « straed » à l'air bien jolie avec ses maisons à corniches... Loeiza m'écrit que Veig a d'excellentes notes. Tant mieux. Il vous a coûté tant de peines. Je vois qu'en éducation, il faut une certaine patience et ne pas prendre au tragique leurs défauts... »

27.7.1950

Veig est venu en vacances

En arrivant, il me dit :

« Tu vas faire une drôle de tête en apprenant que le directeur te réclame les quatre mois de pension que tu lui dois ».

J'écris aussitôt au directeur en lui disant :

« Après dix-huit mois d'apprentissage, mon fils gagne sa pension par son travail et je ne paierai pas. Je l'ai fait de bonne grâce, tant que je l'ai pu. D'ailleurs depuis le départ d'Auteuil de mon neveu, Hervé doit bénéficier de la Fondation de la Compassion... »

Le directeur ne m'a jamais plus réclamé la pension.

L'installation de la courette avec les quatre vitrines où j'expose corsets, soutiens-gorge, poupées, bijoux et faïences, plus un buffet bas pour séparer la cuisine de la salle à manger, m'ont coûté cher. Ce dernier meuble valait 20 000 F.

J'ai eu aussi la facture des papiers pour la grande salle et les papiers genre vitrail pour poser au haut des fenêtres de la salle et de la cuisine. La rue n'ayant pas cinq mètres de large, on pouvait voir tout ce qui se passait chez moi des maisons d'en face.

Une fois arrangée, mon installation était belle avec le lit-clos derrière lequel, j'ai installé le salon d'essayage; le lit à colonnes garni d'étagères pour exposer les bibelots; les deux vaisseliers avec les plats et les assiettes bretonnes; le coffre ancien, recouvert d'une vitrine pour exposer les bijoux et la grande table à la barre au chat, où chacun pouvait chercher le bol avec le nom désiré. Sur le dessus de la grande cheminée, au-dessous d'un grand tableau, une série de pichets était alignée.

Pour mettre l'éclairage dans la grande vitrine de la courette, il a fallu que je vende un Napoléon en or que l'oncle Julien m'avait donné.

Il y avait aussi le plafond de la cuisine, d'un noir de suie qui me donnait le cafard. Je n'arrivais pas à le peindre. J'ai du avoir recours au menuisier pour le recouvrir d'un isorel que je peignais en blanc. Le plafond était assez bas pour me le permettre. Pendant que je m'escrimais, la famille Choleau est venue contempler mon travail, un dimanche. Elle devait aimer l'odeur de la peinture qui rajeunissait leur vieille maison. Mme Choleau m'a offert un laurier-rose dans une marmite en fonte. Les passants l'admiraient dans le petit coin où il se développait bien.

28.7.1950

Bail de M. Choleau et Mme à Mme D. Y. enregistré ce jour à Vitré. Coût 1 058 F pour trois ans.

Ce bail est fait comme toujours. Je remarque cependant que je ne peux avoir de chiens.

« Le présent bail sera résilié de plein droit si bon semble aux

bailleurs, un mois après un simple commandement de payer, resté infructueux sans qu'il soit besoin de remplir aucune formalité judiciaire. Fait à Vitré en trois ex. que je signe ainsi que J. et Marie Choleau. »

Si j'ai reçu un double du bail de la boutique, je n'ai rien reçu pour la location du 2eme. Je ne m'en tracasse pas, croyant à la bonne foi de J. Choleau; n'ayant jamais eu d'histoires avec mes propriétaires. Celui de Houilles m'avait donné un double du contrat de location.

2.8.1950

Le Puy. Robert à A. Y. Vitré.

« C'est avec courage que nous recommençons le périple qui nous conduira à nouveau aux vacances prochaines. Nous avons été heureux de vous savoir mieux logée qu'à Houilles. A chaque fois, vous faites un bond en avant... »

Robert et Noëlle sont passés avec Gilles me voir. Ils allaient au Pertre voir la tante Marie. La température était chaude et l'intérieur de la cuisine si fraîche, que l'on dut mettre le berceau du fils dans la courette. Les cousins m'ont acheté deux pichets en faïence, l'un pour offrir à la tante Marie et l'autre pour eux, comme souvenir, pour y mettre de l'eau sur la table. Robert, grand amateur de peinture, m'acheta trois pastels de Vitré. Rien ne pouvait me faire plus de plaisir.

La passion de la peinture m'ayant reprise, j'allais entre midi et deux heures, m'installer avec mon pliant autour du château, sur les remparts et au coin des vieilles rues. Ce n'était pas le choix qui manquait. Cette activité me donnait du courage. Le menuisier me faisait les cadres que je teintais au brou de noix, pour les exposer. Mais peu de gens s'y intéressait.

Le soir, les cousins m'ont invitée à dîner avec eux à l'hôtel que je leur avais indiqué. L'hôtesse était l'une de mes clientes. Si Robert n'a pas apprécié, en fin gourmet qu'il est, la cuisine, il était cependant satisfait du prix raisonnable. Je n'avais qu'un réchaud électrique et je ne pouvais faire de cuisine qu'il eût appréciée.

M. Choleau est passé me voir quand les cousins étaient là... Robert m'a dit : « C'est un vieux beau ! »

La cabaretière d'en face me demanda si ce jeune homme, grand et bien bâti, était mon fils. Elle avait remarqué Robert dans la courette, lorsqu'il essayait de m'enlever du doigt un éclat de bois qui pouvait devenir dangereux. La cuisine était trop

sombre pour cette opération délicate.

J'avais fait à cette personne un soutien-gorge et elle était satisfaite. La clientèle des corsets était plus difficile à faire. Aussi, je fais des réparations pour me faire connaître. J'arrange si bien leurs corsets qu'elles n'achètent pas du neuf. De plus, il y a une corsetière sur mesure dans la même petite rue. Elle les fait dans le vieux genre avec un busc de fer devant. Mes corsets sont plus supportables et les clientes qui en sont satisfaites le disent autour d'elles. Malgré cela, je n'ai pas un corset à faire par semaine.

Si je n'avais pas eu les faïences bretonnes, les dentelles, les bijoux bretons, je n'aurais pas tenu le coup. J'ai ajouté aussi des crêpes dentelles dont l'enseigne orne le mur près de la porte. Je vends aussi des cartes postales que les clients écrivent sur les vitrines devant le muret. J'ai aussi le livre de Choleau sur « Vitré », mais il est trop cher et je n'en vends pas beaucoup.

Les clients demandent une petite brochure sur Vitré et le château, mais Choleau n'a pas voulu me dire où j'aurais pu trouver cela. Il devait absolument le savoir, mais il craignait sans doute que je ne vende plus son livre.

Je commence à me demander si je n'ai pas fait une blague en venant ici. Ce n'est pas assez grand pour se faire une clientèle dans les corsets lorsque l'on sait que les clientes ne reviennent que tous les deux ou trois ans s'approvisionner.

L'oncle et la tante de Cholet sont venus me voir en revenant du Pertre. J'avais acheté une bouteille de muscat pour les accueillir convenablement.

Il y avait un car qui desservait le Pertre, aussi tante Marie et le cousin Joseph sont venus me voir. J'avais cuit des artichauts; les ayant appréciés, la tante m'a dit que j'étais gentille. Sans doute parce qu'il faut beaucoup de temps pour les cuire.

12.8.1950

Je n'ai pas de réponses à la lettre écrite à Jean Choleau le 16 juillet. Je lui écris à nouveau et la dépose dans sa boîte aux lettres rue St-Louis : « Mardi une heure. J'ai bien reçu le bail mais vous avez oublié d'y joindre le contrat de location du loyer du second... Je voudrais aussi entrer en possession des dossiers que vous avez encore chez vous ».

Dans l'après midi, il vint avec M. de Gennes, pour lui faire voir sa maison. Il s'avança vers moi le doigt tendu. Il se prend sans doute pour « le Seigneur de Vitré », comme l'appelaient les Vitréens. Je fis semblant de ne pas le voir, étant occupée avec une cliente. Quand j'eus fini avec elle. Choleau me demanda si la jeune

fille était partie, mais ne me parla pas de ma lettre devant son ami. Je fus assez aimable avec lui, malgré l'envie que j'en avais de lui dire que j'étais chez moi, puisque je payais le loyer...

13.8.1950

Ce jour-là, J. Choleau m'explique : le loyer étant une location verbale, il n'était pas besoin de contrat. « J'ai pourtant signé quelque chose, lui dis-je, et vous avez gardé le papier »

Sur le moment je n'ajoutais rien, le montant de ce loyer n'étant pas exagéré. Pour mes dossiers, il me dit qu'il y avait deux valises, mais qu'il n'avait pas eu le temps d'aller les chercher, les ayant mises en sûreté de crainte d'être pris comme complice. Il me donna le nom de la commerçante qui lui avait gardé ses papiers à la Libération.

13.8.1950

Vitré. A. Y. à Robert et Noëlle au Puy.

« Je n'ai pas encore du beau papier avec l'en-tête de « Ti koz », mais cela viendra je l'espère. Si j'avais tous les jours des clients comme vous... Je vous remercie pour Veig. Quand il a le marteau en main, il n'aime pas prendre la plume. Il a acheté une belle paire de souliers marron à double semelle et n'en est pas peu fier. Ainsi il pensera à vous... »

23.8.1950

Fontenay. R. Caouissin da A. Y. Gwitrey.

« Jorda a ra trouz d'in,
n'am eus ket skrivet d'eoc'h.
Eur vez eo, ha digarezit
ac'hanomp. Petra teuit da
veza ? Spi hon eus ez a mat
hoc'h « aferiou ». Er bloaz-
mañ omp chomet hep mont e
Breiz. Ar vugale a zo bet
kaset da Etables gant « colo-
nie » Fontenay... Pegen diaes
eo ar vuhez. Gwelout a ran
Kerlann eur vech an amzer
met pell ac'han eo aet.

N'am eus ket bet kelou
bloaz-zo digant Gamill-a-
Verzer-a-Erm. Henez da
vihana n'eus ket da derri e
benn ! Kasit kelou d'eomp...

Jorda m'a disputé, puis-je ne vous ai pas encore écrit. C'est une honte et excusez-moi. Que devenez vous ? J'espère que vous allez bien ainsi que vos affaires. Cette année nous sommes restés sans aller en Bretagne. Les enfants ont été envoyés à Etables avec une colonie de Fontenay... Que la vie est difficile ! Je vois Kerlann de temps en temps, mais il est parti loin d'ici.

Je n'ai pas eu de nouvelles depuis un an de Camille le Mercier d'Erm. Celui-là du moins n'a pas à se casser la

Digemerit me ho ped hon gwella sonjou ha gour'hemen-nou gwella d'am aotrou Choleau. »

tête ! Envoyez-nous de vos nouvelles... Recevez je vous prie nos meilleures pensées et mes meilleures salutations à M. Choleau.

Il faudrait faire beaucoup d'affaires pour amortir les frais que j'ai fait. J'ai du demander 10 000 F à mes amies Chaumette de Paris. Elles les ont retirés de la Caisse d'Épargne et ne me demandent seulement que la rente qu'elles recevaient. Ce sont de bonnes amies qui me regrettent.

L'on m'a appris que le maire aurait dit : « Vitrez doit rester une ville bourgeoise ». La municipalité a acheté une usine pour y faire un théâtre et elle a refusé de laisser s'installer une usine rue de Laval. Comment, dans ces conditions, peut-on gagner sa vie ici ? Ce ne sera pas mieux que Houilles, je le crains.

Le cousin Victor est venu me voir en se rendant au Pertre. Il m'a rendu les soutiens-gorge qu'il n'a pas vendus. Il m'a acheté un beau napperon d'Irlande fait main, pour l'offrir à sa femme Odette, restée au Havre. Ce napperon ornera le buffet bas de sa salle à manger.

J'ai le gaz de ville maintenant. J. Choleau l'a fait installer, en espérant que les trois autres locataires du 23, accepteront d'y contribuer. Mais ceux-ci, habitués au gaz butane, n'ont pas marché.

Un jour, je vis à la boutique, un beau jeune homme brun qui regardait le livre de J. Choleau bien exposé sur une table. Je lui demandais s'il en connaissait l'auteur. A ma grande surprise il me répondit :

« Je suis son fils ».

J'avais entendu dire que J. Choleau avait eu des enfants de Jeanne, du même âge que lui. Elle était au service de son père dès ses dix-huit ans. Après la mort du père, elle resta au service du fils pour lequel elle avait une admiration sans bornes. Elle fut pour lui d'un dévouement à toute épreuve.

Les voisins étaient au courant et me demandaient comment était ce fils que personne n'avait vu. Comme ses deux frères, celui-ci venait voir leur mère tous les ans et Jean Choleau, officiellement leur parrain. Celui-ci s'était occupé de leurs études et avait assuré leurs besoins. C'est Loeiz Herrien qui lui avait rendu le service de les élever.

J. Choleau faisait passer Jeanne pour sa cousine. Ses frères connaissaient bien Deb et étaient tous deux bien établis.

Jeanne avait son logement dans la grande maison rue Poterie, là où était l'ancien magasin de Jean Choleau et de son père. Cette maison communiquait par un jardin à la maison de la rue St-Louis.

Cette situation irrégulière n'empêchait pas Jeanne de dire : « Elle a été à la colle » d'une jeune femme qui avait cohabité avec son fiancé dont elle avait eu des enfants et qui s'était mariée par la suite. Mais Jeanne avait une compensation, elle devait hériter des vingt-huit maisons de son maître, afin qu'elle puisse les transmettre à ses fils.

J. Choleau me disait un jour : « Pauvre célibataire que je suis. Avec mon argent je pourrais trouver des femmes, mais je voudrais être aimé pour moi-même »

Et une autre fois : « Ceux qui n'ont pas d'esprit ne sont bons qu'à la cuisine ». En cela Jeanne excellait. Il n'est pas donné à tout le monde de savoir cuisiner !

Il est difficile de tout avoir, l'amour et l'argent. Jean Choleau avait épousé une riche héritière, élevée jusqu'à son mariage chez les religieuses, elle était peu avertie de la vie. Le sacrement reçu, ses principes l'empêchaient de divorcer. En somme, J. Choleau fut toujours à la recherche du bonheur.

Un jour que son mari s'était foulé la cheville en descendant les marches glissantes de l'escalier qui reliait son jardin à la cour du 23, sa femme vint m'acheter une paire de serre-livres pour exposer les œuvres de son mari dans son salon. Elle me dit : « Ce qu'il est d'une humeur désagréable ! »

— « Il n'est pas fait sur mesure » lui dis-je.

— « Ah ! Non alors ». C'était le cri du cœur !

C'était une personne compatissante au malheur d'autrui. Elle avait des principes d'économies tels, qu'elle usait des vêtements datant de l'autre siècle. Plaire par son extérieur ne l'intéressait pas. Son allure faisait sourire les gens. Son bonheur était de cultiver les fleurs d'un grand jardin qu'elle possédait en bas de la ville. Mariée sous le régime de la séparation, son mari gérait ses sept fermes, mais qui devaient revenir à sa famille après sa mort.

J. Choleau venait presque tous les jours me voir, seul le plus souvent. Il passait par la porte qui donnait sur la cour, comme il en avait pris l'habitude pendant les travaux. Sa conversation était agréable et pleine d'esprit. Il avait dit-il vingt manuscrits prêts pour l'impression. Je pensais à part moi, pourquoi ne les a-t-il pas édités au lieu d'acheter des maisons ?

Il avait eu la chance, disait-il, avec ses viagers. Le sachant riche, les gens venaient lui proposer leurs bicoques. Il les faisait arranger un peu, puis les louait. Il y laissait toujours quelques

planches pour pouvoir les visiter, me disait l'une de ses locataires. L'un d'eux disait aussi : « Il faudrait créer un syndicat des locataires de Jean-Marie » comme les Vitréens l'appelaient.

Je n'abordais jamais mes difficultés d'argent. D'autre part, étant de beaucoup mon aîné, 72 ans et moi 49, et pourvu d'une femme et d'une maîtresse, j'étais tranquille. Mais les voisins qui le connaissaient mieux que moi, le croyaient mon amant. L'une d'elle me dit : « S'il payait encore ! » Ce qui me choqua sur le coup.

Je suis sortie une fois avec le ménage à trois, comme l'on disait, un soir de fête pour visiter les étalages. Je n'y ai vu aucun mal. Ils sortaient souvent tous les trois, le maître grand et fort, sa femme menue d'un côté et Jeanne de l'autre, plus étoffée et mieux vêtue.

Depuis que je suis installée, je n'ai jamais été invitée à dîner chez eux ; aussi je n'ai pas eu à leur rendre la pareille. Un jour que Mme Choleau était partie voir une cousine, Jeanne vint avec Jean, saluer Alix et son mari qui étaient venus me voir. Ils étaient gais et heureux comme des collégiens en vacances. Jeanne avait apporté une bouteille de bon vin. L'on trinqua et Jeanne reprit sa bouteille presque vide et reprit le chemin du retour par la cour. « C'était fête aujourd'hui » dit Alix en souriant.

J'avais eu le tort de faire pour Jeanne une jolie modestie pour garnir une robe, pour le mariage d'une nièce. Elle me demanda après d'arranger les caleçons de son maître, ce que je refusai énergiquement. Choleau lui-même la désapprouvait.

14.8.1950

Rouen. Suzanna à A. Y. Vitré.

« Il était temps que je rentre de vacances avant la foule des congés. J'ai eu tout de même une place assise.

Très heureuse d'avoir vu votre installation. Je vous souhaite beaucoup de clients aimables et à vous la santé ainsi qu'à Veig. Bon courage pour installer ses livres et tout le reste. J'ai été contente de ces vacances et aussi de vous revoir... Bons baisers à tous deux pour les cadeaux appréciés. »

En revenant de Douarnenez, Suzanna s'est arrêtée à Vitré. Elle était curieuse de voir comment j'étais installée. Je l'ai logée dans la chambre de Veig, toute seule, comme il se doit pour une bonne sœur soucieuse de la règle.

Veig a couché dans le second lit de ma chambre, séparée en deux par une armoire et un rideau. Il y avait deux fenêtres dans cette grande pièce de sept mètres sur quatre.

Il a fallu que j'aie avec ma sœur rendre visite à Mme Choleau.

« Ma femme aime les bonnes sœurs » m'avait dit Choleau. J'ai pu visiter aussi leur nouveau salon.

Mais Suzanna a été désappointée de n'avoir rien reçu pour ses œuvres. La force de l'habitude : « La Chine est un beau pays » me disait-elle.

Je me suis laissée apitoyer par ma sœur. Elle a mal à l'estomac et pense qu'en allongeant son corset par le haut, elle irait mieux. Etant en pleine saison, j'ai mis un temps infini à ajuster les morceaux. Et cela n'a servi à rien. Il eût fallu en faire un autre et l'essayer avant de le finir. Je me suis jurée que « l'on ne m'y prendrait plus ».

5.9.1950

Retour de Veig à Thiais

« *Erru oun mat endro. Azezet oun bet epad tout ar veaj. An amzer a oa braotre. N'eus netra chañchet ebarz an ti. Ni hon eus kommañset da labourat er mintin-mañ... An amann a oa eun tammig teuzet epad ar veaj.*

Kousket mat am eus ebarz ma gwele kalet. Debret hon eus evel kustum. Emichañs an traou a yelo gwelloc'h ganit hag ar yec'hed ivez... »

Je suis bien arrivé de nouveau. J'étais assis pendant tout le voyage. Le temps était très beau. Il n'y a rien de changé dans la maison. Nous avons commencé à travailler ce matin. Le beurre était un peu fondu pendant le voyage.

J'ai bien dormi dans mon lit dur. J'ai mangé comme d'habitude. Probablement les choses vont mieux avec toi, et ta santé aussi...

10.9.1950

Le Puy. Robert à A. Y. Vitré.

« Que devenez-vous à « Ti Coz » toujours. J'espère de tout cœur que le succès répond à un courage que j'admire. Noëlle prépare le berceau pour la petite sœur... Elle ne désespère pas de vous avoir pour l'aider... Nous avons trouvé une perle (elle fait la cuisine « encore » mieux que moi !) et surtout nous déménageons au début d'octobre pour aller occuper une maison plus spacieuse où nous pourrions vous coucher. Ci-joint un petit billet pour Veig... »

16.9.1950

Lourdes. Mari à A. Y. Vitré.

« Pèlerinage parfait. Entourage sympathique dans l'hôpital où je suis hospitalisée avec une sœur malade. Ai pris trois bains. C'est une pénitence certes, mais ici, on aime tout. Un pèlerinage comme cela, est vraiment tonique pour la foi et le moral. Il y a des pèlerins de toutes nationalités : Bretagne, Amérique, Italie, Brésil, Belgique, France, et tous unis dans l'Ave Maria... »

19.9.1950

Thiais. Veig da A. Y.

« *Resevet am eus da lizer diweza. Pell oun bet da respont d'it, peogwir en eur labourat am eus graet eun taol war va biz gant eur morzol bras awalc'h.*

Eun « *Econome* » nevez a zo deut abaoe ez oun erruet. Debri mat a reomp bremañ, abaoe m'eo deut « *des assistants* » da welar fichennou, pelec'h hon pouez a zo merket. Ar « *qualité* » a zo mat, met ar pez a vank d'eomp c'hoaz eo ar « *quantité* ».

Amañ ar yec'hed a zo mat atao hag al labour ne vank ket. Ni hon eus eur « *serie* » bras d'ober evit fin ar sizun. Ar « *chef* » n'eus ket harzet da youc'hal warnomp. Bet omp bet d'ar foot disul diweza; hag e c'hellin mont bep sul bremañ, sinet eo bet ganit va « *licence* ».

An Amzer n'eo ket braotre. Emichañs n'ac'h eus ket bet an avel a oa annonset evit Breiz. Amañ n'hon eus tamm kelou brezel ebet; ni ne ouzomp netra war an traou-se.

Diriaou diwesa am eus graet gant tri c'hamarad ha

J'ai bien reçu ta dernière lettre. J'ai mis longtemps à te répondre, puisque j'avais beaucoup de devoirs à faire et en plus de cela, je ne peux pas écrire, car en travaillant, j'ai tapé sur mon doigt avec un marteau assez grand.

Un nouvel économiste est venu depuis que nous sommes arrivés. Nous mangeons mieux maintenant depuis que les assistants sont venus voir nos fiches sur lesquelles est marqué notre poids. La qualité est bonne, mais ce qui nous manque, c'est la quantité.

Ici, la santé va toujours et le travail ne manque pas. Nous avons une grande série à faire pour la fin de la semaine. Le chef ne cesse pas de crier sur nous. Nous avons été au foot dimanche dernier et je pourrai aller tous les dimanches maintenant, ma licence ayant été signée par toi.

Ici, le temps n'est pas très beau. J'espère que vous n'avez pas eu le cyclone, annoncé sur la Bretagne. Ici, nous n'avons aucune nouvelle de la guerre.

tout ar « *surveillanted* » ar « *manœuvre d'incendie* » gant an aotrou Direktor. C'hoarzus e oa; aet eo kuit disul d'ober e retred... Ha marc'hadourez Henriot a zo erru ?... »

nous ne savons rien de ces choses-là.

Dimanche dernier, nous avons fait avec trois camarades et tous les surveillants, la manœuvre d'incendie avec M. le Directeur. C'était très amusant. Il est parti depuis dimanche faire sa retraite... et la marchandise d'Henriot est-elle arrivée ?..

J'avais redemandé un choix de faïences, avant que Veig ne parte. Il s'intéresse au fonctionnement de mon commerce, plus que son travail de série. Il est vrai qu'il vient de passer chaque heure avec moi, partageant mes joies et mes difficultés en mettant la main à la pâte, pour installer sa maison.

Pour le cyclone, Jean Choleau avait affiché sur les portes d'avoir à les fermer. Ce qui faisait rire les passants et les locataires. Je trouvais que c'était une bonne précaution. Même en temps normal, j'aimais voir la porte d'entrée fermée. Les locataires disaient que j'étais du parti de Choleau; car ils ne l'aimaient pas. Il faut dire que le couloir était sombre, sans électricité, la porte étant la seule source de lumière.

24.9.1950

Vitré. A. Y. à Robert et Noëlle. Le Puy.

« *Trugarez* pour votre lettre et le petit cadeau pour Veig. Celui-ci sera heureux de voir s'arrondir sa cagnotte pour sa bicyclette... Je prends des vacances le 10 octobre au matin. Je commencerai par chez vous. Il m'est plus facile d'y aller que de revenir. Je resterai chez vous jusqu'à la fin de la semaine. Ainsi, j'aurai le temps d'arranger le berceau s'il n'est pas fini... »

Aujourd'hui, grande fête à Vitré. Hier soir, visite de Ti Koz jusqu'à 11 h. Ce matin, lever au son du cor. Cela se solde par la fatigue et peut-être plus tard par les clients... »

Il y avait une fête de nuit sur la place du château. J'avais éclairé la boutique et la courette et laissé la porte grande ouverte pour inciter les gens à venir la visiter. La famille Choleau au grand complet me présentait à leurs connaissances. Nous n'étions pas trop de quatre pour surveiller les resquilleurs. Mais personne n'acheta quoi que ce soit sur le moment. Quelques-uns me disaient qu'ils reviendraient. J. Choleau me dit le jour suivant que j'avais l'air d'une marquise. Pourtant, il n'aimait pas la noblesse, sans

doute parce qu'il n'en faisait pas partie. Cependant le premier compliment qu'il me faisait, démontrait qu'il lui attribuait un certain prestige. A Vitré, on n'aimait pas la noblesse. J'entendais des personnes qui disaient :

« Le temps des serfs est révolu... »

Toute la journée, la petite noblesse du pays caracola dans les vieilles rues de Vitré, précédée des cors de chasse, et ils terminaient leur périple par la rue Baudrairie pour aller au château. Là, les cors sonnèrent une dernière fois en attendant de jouer le soir sur les remparts illuminés.

10.10.1950

Vitré. A. Y. à Yvonne Guellec. Quimper.

« Vous devez être de retour à Quimper, c'est pourquoi je vous écris directement; ayant eu affaire avec votre belle-sœur pendant l'été. En août, cela marchait bien, puis crac, tout d'un coup, avec le mauvais temps et les bruits de guerre, le calme plat est venu. Je pars en vacances le mardi 17 et passerai probablement vous demander un lit comme à mon habitude.

Ci-joint le relevé de ce qui me reste en magasin. Vous m'avez dit que vous auriez repris les invendus, s'ils étaient en bon état. Si j'avais été en fonds je les aurais achetés, car ils se sont avérés très vendables.

Hélas, mes frais d'installation m'ont fichue dedans. Pour le seul menuisier, je lui ai versé 36 000 F. Je lui dois encore six mille. Ces dépenses étaient nécessaires et ne se renouvelleront plus.

Aussi, je ne pourrais pas vous rendre les 25 000 F que vous m'avez prêtés, mais je vous réglerai les 30 000 F pour la marchandise vendue. La tuile de ce mois, c'est le loyer : 10 000 F (anciens). Qu'il faut payer impérativement deux fois par an. C'est épouvantable de redébuter !

Voulez-vous me dire s'il faut garder les invendus en dépôt. J'espère que ce contre-temps ne vous dérangera pas. Dites-le moi et je tâcherai de monnayer mes bijoux...»

1 a Viz herre 1950

Gwitreg. A. Y. da Veig. Thiais.

« Trugarez evit da lizer. Hirio an devez diweza da jom digor d'ar sul, koulz laret den ebet zo deut ha trist eo bet an devez. Memestra am eus bet eur gliantez. Ha vad a rayo, rak kalz traou am eus

Merci pour ta lettre. Aujourd'hui, c'est la dernière journée d'ouverture le dimanche. A vrai dire, il n'y a eu personne et triste fut la journée. J'ai eu quand même une cliente. Cela me fera du

da baea e Kemper.

Eur c'helou mat am eus evidout. Tonñon Robert en deus graet 1 000 lur evit ar mar'h-houarn. Ret e vo d'it larout trugarez d'ezañ. Mont a ran d'an dek, d'ober eur weladenn da Vreiz-Izel. Resevet am eus eun nebeut priaou digant Henriot dec'h hepken pa oa echu ar gouel...»

bien, car j'ai beaucoup de choses à payer à Quimper.

J'ai une bonne nouvelle pour toi. Tonton Robert m'a envoyé mille francs pour la bicyclette. Il faudra que tu lui dises merci.

Le 10, je vais voir Breiz-Izel. J'ai reçu un peu de faïence de chez Henriot, seulement hier quand la fête était finie...

2.10.1950

Thiais, Veig da A. Y. Gwitreg.

« Resevet am eus da lizer n'eus ket pell. Amañ an ti a zo chañchet penn-da-benn. Ar skol a gerze re vat abaoe fin ar vakañsou. Disul diweza, an aotrou Direktor en deus laret d'eomp e oa ret d'ezañ, mont kuit da Vourdel da sevel un ti duze. An aotrou "economie" a ya kuit gantañ; ar matematikou hag ar C.A.P. echu evidomp ! An Direktor a jom betek an hanter a viz Here. An hini nevez a zeulo e fin ar sizunmañ.

Abaoe daou pe dri devez al labour a ya fall-tre. Ni hon eus graet eur « série » evit eur « compagnie » bennak. Me oa fuloret, peogwir ar « chef d'atelier » en doa prometet d'in labour vat. Bremañ tout ar « chansou » a zo aet kuit evidoun, peogwir hep skol ne c'hellomp ober netra. Abaoe emaoomp erru, me a zreb mat-tre met n'ouzomp ket hag e kendalc'ho avat. Ar « bleu » a erruo

J'ai reçu ta lettre, il n'y a pas longtemps. Ici, la maison est changée du tout au tout. L'école marchait trop bien depuis les vacances.

Dimanche dernier, M. le Directeur nous adit qu'il devait partir à Bordeaux pour y fonder une maison. M. l'économiste part avec lui. Maintenant, je crois que les mathématiques et le C. A. P., c'est bien fini pour nous. Le directeur restera jusqu'à la mi-octobre. Le nouveau viendra à la fin de la semaine.

Depuis deux ou trois jours, le travail va très mal. Nous avons fait une série pour une compagnie quelconque. J'étais en colère, parce que le chef d'atelier m'avait promis un bon travail. Maintenant toutes les chances sont perdues pour moi; puisque sans école, nous ne pouvons rien faire.

Depuis que nous sommes arrivés, je mange très bien, mais je ne sais si cela

dimeurz 3 a viz Here.

Amañ, an amzer a zo gwasoc'h gwasa; glao, avel, yen kenañ. Emichañs... e c'helles memestra en em voeti mat. Me a skrivo da toñtoñ Robert ma sonjan. Kas d'in e « adresse »; hini toñtoñ Cholet hag hini Alix.

Goulennet am eus d'ar « lingerie » evit ar rochedou. Int a chañcho d'in ar pevar evit tri all. Marteze e c'helli kas d'in anezo gant eur re « soquettes » e gloan teo evit va « brodequins ». Evit va boutou all, eur voest « cirage », hag eun dra da zebri ma c'helles. Laouen oun bet gant ar gartenn-bost... »

Veig avait pris goût aux mathématiques grâce au père Bœgli, qui était un as en la matière. Il savait prendre ses élèves par le cœur. Comme tous les Bretons, Veig ne pouvait pas supporter la contrainte, aussi est-il désemparé de le voir s'en aller.

7.10.1950

Trappes. P. ar Bihan da A. Y., Gwitreg.

« Kenderc'hel a rin da gas d'eoc'h hon miverennou « Al Liamm », mar plich ganeoc'h, ma ne vije nemet e koun Fransez Debauvais. »

Je continuerai à vous envoyer mes numéros d'« Al Liam », si cela vous plaît ne serait-ce qu'en souvenir de F. Debauvais...

Je fus heureuse de constater que Fransez n'était pas oublié des siens. Pour la première fois, d'avoir été la femme du leader breton, me valait une faveur. Je remerciai le secrétaire d'« Al Liam » de sa gentillesse. Je lui avais écrit que je devais arrêter mon abonnement, ma vie restant toujours aussi difficile.

Pendant l'été je reçus la visite d'un ancien du Bezen. Il revenait de faire son Tro-Breiz. Je l'avais reçu en 1946 à Houilles en compagnie de Lukaz. A mon grand regret, je ne pus l'inviter à séjourner chez moi. Dans une rue plus large, c'eût été possible.

mais dans la rue Baudrairie, on ne se sentait pas chez soi.

François, le fils aîné de Mme du Guerny est venu me rendre visite et me présenter sa femme et sa fille. Militaire de carrière, il avait épousé une jeune fille de Madagascar. Nous fûmes heureux de faire connaissance après tant d'années.

Mme Sauvé-Coroller, la sœur de Mme du Guerny est venue aussi me rendre visite. Elle me dit :

« Vitré est un milieu très fermé. Je ne crois pas que vous vous y plairez. »

Elle avait recueilli ses petites nièces et leur père après la mort de sa sœur. La petite Hélène, que j'avais connue toute petite, vint me voir avec son oncle Emmanuel Chevillotte, de passage à Vitré. Celui-ci était resté semblable à lui-même. Il plaisantait avec sa nièce quand je lui disais combien elle était jolie.

Mme Sauvé connaissait mieux Vitré que moi et surtout mon propriétaire. Cependant les personnes avec qui j'ai eu affaire étaient très aimables envers moi, et ne demandaient qu'à faire plus ample connaissance. J'étais en très bons termes avec le tailleur et sa femme. Je les ai accompagnés un soir au théâtre. Je gardais néanmoins une certaine prudence vis-à-vis de ceux que je ne connaissais pas très bien.

Des amis de B. A. de Rennes et des alentours sont venus aussi me voir. Les Katt, les Le Mée, Per Roy. Je n'ai pas reconnu ce dernier. Je le reçus comme un Breton qui avait connu mon mari. Je ne fréquentais pas le bureau et je ne recevais chez moi que les gens de l'extérieur. Il me dit plus tard qu'il avait été choqué de ma froideur, lorsque je lui disais :

« On reste longtemps sous le coup de la terreur ».

Choleau accentuait encore cet état d'esprit. Il avait connu lui aussi la suspiscion au temps de la Libération. Il me disait :

« Teitgen, le ministre de l'Intérieur écrivait que la révolution française de 1789 avait fait 10 000 victimes, mais que la Libération en avait fait dix fois plus, et s'en glorifiait. »

De passage à Vitré, en se rendant à Rennes, mon petit cousin, Louis Dagorn vint me rendre visite avec Xavier Trelu, son ancien professeur avec qui il revenait de Solesmes. Ce dernier me dit :

« Si vous avez des embêtements quelconques, écrivez de ma part à M. Nourry de Paramé. C'était mon capitaine au foot. Il vous dépannera. »

Puisqu'ils allaient trouver asile dans une communauté de Rennes, je n'ai pas eu à m'excuser de ne pas les retenir à dîner. J'avais des scrupules à ne pas recevoir des Bretons de passage comme on le faisait du temps de mon mari. Mes moyens

ne me le permettaient pas. Avant de repartir, le professeur Trellu visita ma boutique et me fit compliment de la belle poupée bretonne exposée sur le haut du lit clos. Cela m'a fait plaisir de voir mon travail apprécié.

16.10.1950

Le Puy. A. Y. da Veig. Thiais.

« Eur pok eus Cholet, elec'h emañ abaoe dec'h. Mont a ran warc'hoaz da Naoned ha d'an Oriant. An holl dud amañ eo mat ar bed ganto; hag e kasan d'it o fokou mat... »

Eur pok de Cholet où je suis depuis hier. Je m'en vais à Nantes et à Lorient. Tout le monde t'envoie leurs bons baisers...

23.10.1950

Payé loyer, 23, rue Baudrairie, Vitré : Loyer 8 000 F + ordures 50 F + éclairage 433 F + timbres 50 F + eau 263 F. Enregistrement 1 259 F. Total 10 064 F... quatre mois commençant le 24 juin 1950 et finissant le 23 octobre.

Je me demande pourquoi je ne paie directement l'eau et l'électricité; comme je l'ai toujours fait ailleurs ?

3.11.1950

Vitré. A. Y. da Veig. Thiais.

« Abaoe disadorn oun erru er gêr endro. Kavet ganin da lizer. Alix a oa aze gant tonñ François, deut da Roazon evit ar goueliou. Aet int kuit ha bet oun bet ganto war ar bez. Trist eo an ti abaoe oun distro. Den ebet er stal. Ma talc'h an traou evelse, ne c'hellin ket debri. Emic'hañs e teuio eun tamm labour rak paet am eus betek ar gwenneg diwesa evel pep tro; ha ret e oa.

Amañ eul lizer evit ar Renner, da larout d'ezan gortoz eun tammig. Kas d'in e nive-renn chekenn. Kaset a vo d'it ar pakad kerent ha ma c'hellin.

Depuis samedi, je suis de retour ici. J'ai trouvé ta lettre. Alix était là avec tonton François, venus à Rennes pour les fêtes. Je suis allée avec eux sur la tombe. La maison est triste depuis mon retour. Aucun client dans la boutique. Si cet état de choses continue, je ne pourrai pas manger. J'espère qu'il viendra un peu de travail car j'ai payé jusqu'au dernier sou comme à chaque fois, et il le fallait.

Ici, une lettre pour le directeur, pour lui demander d'attendre un peu. Envoie-moi son numéro de chèques. Je t'envoierai un colis dès que je

Amañ daou dimbr da c'hortoz. Eur plac'hig Anne e ano, a zo erru e ti tonñ Robert. An holl dud a zo mat e Douarnenez. Graet am eus eun daolenn e Plomarc'h... »

le pourrai. Ici, deux timbres en attendant. Une petite fille prénommée Anne est arrivée chez tonton Robert. Tout le monde va bien à Douarnenez. J'ai fait un tableau aux Plomarc'h...

Michèle la fille de Léna 18 ans, a acquis une technique parfaite de la peinture, chez les religieuses, à l'école où elle a fait ses études. Elle peut reproduire les tableaux des maîtres. Hélas ! Elle n'a jamais travaillé sur le tas. Aussi, je lui ai demandé de venir avec moi prendre une pochade aux Plomarc'h. Chacune interprétait le même paysage.

Nous sommes revenues avec deux œuvres différentes. Encore sous l'emprise de son professeur, elle a copié exactement les tons perçus pas ses yeux. Quant à moi, j'ai embelli la mienne de tons gais qui réjouissent les yeux.

5.11.1950

Domfront, Mari à A.Y. Vitré.

« J'ai bien reçu votre carte et toutes vos amitiés, ces jours-ci. Je lis que vous reprenez le collier après votre randonnée en Bretagne. C'est donc que vous ne faites plus maintenant votre tour de France, ainsi que vous l'aviez annoncé à Mlle Chaumette. C'est parce que je croyais vous voir apparaître un jour ou l'autre que je n'écrivais pas.

Suzanna m'a raconté comment vous étiez installée, à son avis, pas trop bien. Il est vrai qu'elle a l'habitude de locaux bien agencés (relativement) pour les œuvres sociales. Mais, vous qui aviez une vie de bâton de chaise, vous vous trouvez bien en attendant mieux; car ça m'étonnerait que vous finissiez vos jours là-bas. Mais en tout cas il y a un progrès depuis la mansarde d'Enghien et je ne désespère pas d'aller le constater « de visu ».

Pour moi, la santé reste stationnaire, pas de crises aiguës qui m'obligent à rester couchée mais un mieux assez fortement durable pour reprendre mon travail. Je suis eul labous klañv, gant eun as-kell torret (un oiseau malade avec une aile cassée). Parfois, je désespère de guérir et parfois, j'espère. Cette petite flamme espérance me fait prendre le collier tous les matins et jamais je ne me fatigue à la suivre....

Vous savez sans être sorcière, ce que je puis faire pour vous. C'est un livre. S'il vous est aussi cher qu'il m'est cher, je crois que mon travail n'aura pas été fait en vain. Je vous fais, non la dépositaire de ce document, mais la propriétaire... La matière est faite

des écrits épistolaires textuels de Jos... à Suzanna je les ai donnés à lire. Elle les a trouvés trop profonds... Elle pense que cela me distrait... Combien Jos avait raison de dire :

« Suzanna a bien les pieds sur terre et ses doigts accrochent sur cette sapristi de réalité. »

Mais ça n'empêche pas qu'elle ait un cœur d'or. A défaut de visite, j'espère une lettre au moins de Veig et de vous. La flemme épistolaire, quelle maladie incurable... kénavo.»

8.11.1950

Thiais. Veig da A. Y. Gwitreg.

« Trugarez evit ar c'hartennoù hag an timbrou. Amañ an ti a gerz atao. An aotrou Direktor a oa souezet e oan o skriva d'it e brezoneg. Laret am eus d'ezañ e oan bet aotreet gant an Tad Boegli. Na rez ket forz gant an arc'hant... Se vefe spontus ma ne c'hellefes ket debri. Met diwall mat da yec'hed. Amañ an amzer a zo yen skorn. Ni hon eus en em « embetet » evit gouel an Hollsent, hag ar Rener a zo spontus evidomp. Prometi a ra kalz traou, met evit ober eo eun dra all ! Goulennet am boa outañ evit kaout muioc'h da zebri. Netra n'eo bet chañchet aboe an devez-se.

Hag e laran d'it, gant ar yenijenn-se, ni hon eus naon meurbet. Al labour a ya mat awalc'h bremañ. Ar « chef d'atelier » a zo klañv, hag an « atelier » a gerz gwelloc'h pa n'eman ket aze. Ma notennou ne oant ket re vras ar sizunmañ : 10.15 - 12.15 - 10.30. Ma trebfemp gwelloc'h ni a labourfe muioc'h. An eur a zo o vont da dintal, ha poent

Merci pour les cartes et les timbres. Ici, la maison marche toujours. M. le Directeur était étonné que j'écrive en breton. Je lui ai dit que le père Boegli m'en avait donné l'autorisation. Ne t'en fais pas pour l'argent... Ce serait épouvantable si tu ne pouvais pas manger. Mais fais attention à ta santé. Ici, le temps est d'un froid de glace. Nous nous sommes embêtés pour la Toussaint. Le directeur est épouvantable avec nous. Il promet beaucoup mais pour faire quelque chose c'est une autre affaire. Je lui avais demandé davantage à manger. Rien n'est changé depuis ce jour là.

Je te dis, avec ce froid, nous avons grand-faim. Le travail va à peu près bien maintenant. Le chef d'atelier est malade, mais l'atelier marche mieux quand il n'est pas là. Mes notes n'étaient pas fameuses cette semaine : 10, 15, 12, 15.

L'heure va sonner et il est temps que je finisse ma lettre, et je dois la donner au Direc-

teur, je ne sais pourquoi. Kenavo...
eo d'in echui va lizer hag ober anezañ d'ar Rener, n'ouzan ket perak. Kenavo... »

Les orphelinats se ressemblent tous. Du temps du Père Boegli c'était pareil et à Auteuil c'était la même chose. Veig et Henri arrivaient à Houilles affamés. C'est un âge où l'on a besoin de se nourrir davantage. Les directeurs plus âgés ne peuvent le comprendre. Malgré mon peu de moyens, jamais Veig ne s'est plaint ainsi, lorsqu'il était avec moi.

8 11.1950

Le Directeur de Thiais ajoute un mot dans la lettre de Veig. « Soyez sans inquiétude pour Hervé, puisque c'est moi-même qui lui fait l'avance de l'argent dont il a besoin. Le total de son dû est de 558 F car il avait 58 F de dettes au début d'octobre.

Pour les notes de conduite du mois, sa moyenne est de 20/30. Il peut donc faire encore mieux, mais les débuts d'année sont toujours difficiles. Dans l'espoir sérieux qu'Hervé continuera à être un bon apprenti, je vous prie... »

14.11.1950

Gwitreg. A.Y. da Veig. Thiais.

« Mont a ra eun tammig gwelloc'h, rak eur gorfenn am eus bet d'ober; hepdale a vo ar mergodenned. Spi am eus e c'hellin kas an arc'hant d'it da zont d'ar gêr; ma teus an aotre evit 8 devez. Gwelloc'h e vefe ma c'hellefes dont eur pennadig araok da zikour ac'hanoun evit ar goueliou. Marteze e vefe mat d'in skriva d'ar Rener ? Kaset am eus d'ezañ an arc'hant dleet. N'am eus ket gallet kas ous-penn avat. Ar sizun a zeu e kassin d'it eun tamm amann. Evit ar peurrest, gortoz a rin da c'houzout hag e teues. Pokou digant da Vamm a gar kalz he mab bras... »

Cela va un peu mieux. J'ai eu quelques corsets à faire et bientôt il y aura les poupées. J'espère que je pourrais t'envoyer de l'argent pour venir à la maison pour Noël. Si tu as une permission de huit jours. Ce serait mieux si tu pouvais venir avant pour m'aider pour les fêtes. Peut-être vaudrait-il mieux que j'écrive au directeur ? J'ai envoyé l'argent que tu devais, mais je n'ai pas pu envoyer davantage. La semaine prochaine je t'envoierai un peu de beurre. Pour le reste, je vais attendre de savoir si tu viens. Bons baisers de ta mamming qui aime beaucoup son grand fils.

17.11.1950

Thiais. Veig da A.Y.

« Laouen-tre oun bet pa' m'eus gouezet eo gwelloc'h ar yec'hed hag ar bed ganit. Trugarez evit an arc'hant. Evit vakañsou Nedeleg me a garfe e karsfes evit ar Rener eul lizer, e galleg evel-just, ha te a lakfe d'ezañ emaoût skuiz, hag e karsfes kaout ac'hanoun 3 devez aravk Nedeleg. Evelse e yafen da welout anezañ gant al lizer hag e larin eun tammig « baratin ». N'eo ket ret en eun chala evidoun evit ar pakad.

Amañ an traou a ya falloc'h falla. Mall am eus echui va daou vloavez. En « atelier » e ya mat an traou betek bremañ. Ni hon eus bet eur « gouverturenn » muioc'h. An amzer a zo yen skorn. Ar Rener a zo eun tammig diot, hag a bromet eur « sortie » disul; met ne c'hellan ket kaout an aotre, peogwir n'eus ket droad da skriva nemet d'ar sadorn...

Heñ a ra nemet sotoniou evelse. Evel ma lar « mon cœur a été large pour vous ». Evidoun ne ran forz. Evurus an deveziou a dremen buanik awalc'h. Epad eur miz, ar « chef d'atelier » a zo bet klañv, ha ni hon eus graet evelse outillage evidomp. Arabat en em « bressa » evit respont d'in. Kenavo... »

20.11.1950

Le Puy-Notre-Dame. Noël à A. Y. Vitre.

« Robert ayant du travail par-dessus la tête, c'est moi qui répond à votre gentille lettre... Merci infiniment pour la belle

J'ai été très content quand j'ai su que la santé était meilleure et le monde avec toi. Merci pour l'argent. Pour les vacances de Noël, je voudrais que tu envoies une lettre au directeur, en français naturellement et tu lui dirais que tu es fatiguée et que tu voudrais m'avoir trois jours avant Noël. Comme cela je pourrais aller le voir avec ta lettre et je lui ferai un peu de baratin. Ne t'en fais pas pour le colis. Ici dans la maison les choses vont de plus en plus mal. J'ai hâte d'avoir fini mes deux ans. A l'atelier cela va bien jusqu'à maintenant. Nous avons eu une couverture de plus, le temps est glacial.

Le directeur est un peu idiot. Il promet une sortie pour le dimanche, mais je n'ai le droit d'écrire que le samedi. Il ne fait que des sottises comme cela. Comme il dit : « Mon cœur est large pour vous ».

Pour ma part, je ne m'en fais pas. Heureusement que les journées passent assez vite. Pendant un mois, le chef d'atelier a été malade et nous avons fait du travail d'outillage pour nous. Ce n'est pas la peine de te presser pour me répondre. Kenavo...

poupée. Nous sommes ravis d'avoir une fille, surtout le papa. Nous allons garder les dentelles. Vous nous ferez quelque chose à votre prochain passage au Puy. Robert va vous envoyer la somme de 4218 F. Pourrez-vous venir ? Si vous le pouvez, inutile de vous dire que vous êtes cordialement invitée... »

J'avais habillée une poupée en celluloid, avec un costume breton en tissu blanc avec des garnitures de velours bleu-roy. Le bonnet à trois parties, et la robe à collerette était déshabillable. Ce qui intéresse surtout les enfants.

Quant aux dentelles, je les avais apportées d'Audierno où je les avais achetées à une cousine. Il y avait parmi le lot, un service à thé brodé qui avait fait l'admiration de Robert. J'avais gardé pour moi des motifs de Venise. Je les avais assemblés avec du crochet d'Irlande pour faire un grand napperon pour la table de ma salle à manger et le dessus de cheminée.

Au dessus de la grande cheminée, il y avait une excavation de un mètre cinquante de long sur cinquante centimètres de large. Je peignis un paysage de Douarnenez sur un isorel, fourni par le menuisier. Celui-ci me disait : « Vous en avez un drôle de coup de pinceau ! ».

Les pastels représentant le château n'étaient pas du goût du gardien. C'était trop moderne pour lui. Je les vendrais plus tard à un architecte qui lui, les a trouvés à son goût.

21.11.1950

Thiais. Veig da A.Y.

« Skriva a ran d'it evit larout, ne c'hellan ket mont da Witreg da Nedeleg. Ar Rener a zo sod : setu an istor aet oun da welout anezañ evit kaout 2 devez araok Nedeleg. Laret en deus d'in.

« Tout an dud a yelo kuit al lun vintin » hag en deus goulennet ganin pelec'he yafen d'ar vakañsou-se. Me am eus respontet d'ezañ e oa e Breiz, ha spontet e oa, me meus laret d'ezañ e oa, evit sikour ac'hanout, met netra. Me a oa gwall « ambetet », ha fuloret bras ivez.

Mall am eus da vont kuit eus an ti brein-se. Deveziou zo e

Je t'écris pour te dire que je ne pourrai pas aller à Vitre pour Noël. Le directeur est si sot. Voici l'histoire : je suis allé le voir pour avoir deux jours avant Noël, il m'a dit : « Tout le monde partira lundi matin ». Et il m'a demandé où j'allais passer ces vacances. Je lui ai répondu que c'était en Bretagne. Il était épouvanté. Je lui ai dit que c'était pour aller t'aider mais rien n'y fit. J'étais très embêté et très en colère aussi.

J'ai hâte de quitter cette maison pourrie. Il y a des

karfen beza lakaat ermaez. Evurusant al labour a ya mat a gredan. Emaoun ebarz paperou ar « chef d'atelier ». Moralar gamaraded a zo fall-tre, ha n'eo ket eur blijadur chom amañ da Nedeleg. Ar boued a zo tost memestra. Deveziau-zo ni hon eus 5 pe 6 aval-douar, eur soubenn « eau de vaisselle » hag eun aval, dour da eva ha 150 gr. bara.

Gant-se ebarz an estomak ni a c'hell mont da labourat ! Pa oan aet da welar ar Rener, en doa laret d'in « Je ne prends jamais de vacances, moi ».

Me'm oa c'hoant da larout d'ezañ : peut-être mais quand on bouffe des patates à l'eau et que vous vous mettez des frites dans l'estomac tous les jours, il y a une drôle de différence. Skuiz ouñ gant an ti-se. Mall am eus da echui. Abaoe eo aet kuit an Tad Boegli; neus netra d'ober. Neuze ne c'hortoz ket ac'hanoun evit gouel Nedeleg, ha ma c'helles kas din eun dra bennak... »

4.12.1950

Gwitreg. A.Y. da Veig. Thiais.

« Warc'hoaz e kasin d'it ul lur amamm gant eun tamm chokolat ha gwestell. Lak a ran, amañ, eul lizer d'ar Rener evit goulenn gantañ, ober d'it da ehan en eur wech. Hag ouspenn, goulennet am eus gantañ ober d'it eur sizunvez araok Nedeleg, evit dont da sikour ac'hanoun, evit ar goueliou; rak va unan kaer e vin ha ne vo ket aes, rak emichañs e teuio tud da

jours, je souhaiterais que l'on me mette dehors. Heureusement, le travail va bien je crois. Je suis bien dans les papiers du chef. Le moral de tous les camarades est très mauvais et ce n'est pas un plaisir de rester ici à Noël. La nourriture est presque pareille. Il y a des jours où nous avons cinq ou six pommes de terre, une soupe à « l'eau de vaisselle » avec une pomme et de l'eau, à boire. Avec ça dans l'estomac, nous pouvons aller travailler ! Quand je suis allé voir le Directeur il m'a dit : « Je ne prends jamais de vacances moi ». J'avais envie de lui dire : peut-être... »

Je suis fatiguée de cette maison. J'ai hâte d'en avoir fini. Depuis que le Père Bœgli est parti, il n'y a rien à faire. Alors ne m'attends pas pour la fête de Noël et si tu pouvais m'envoyer quelque chose...

Demain je t'envoierai une livre de beurre, avec un peu de chocolat et des gâteaux. Je mets ici une lettre au directeur pour lui demander de te donner tes congés en une seule fois. De plus, je lui demande de te donner une semaine avant Noël, pour venir m'aider pour les fêtes et je suis toute seule et ce n'est pas facile pour moi, car j'espère qu'il viendra des acheteurs. J'ai acheté pas

brena. Kalz mergodenned am eus prenet ha kalz a vo da baea eveljust. Ar c'henvez a zo spontus evit-se ret eo lakaat atao traou ebarz ar stal.

Pa'm bo eur respont, me gaso d'it eur pakad all. Spi am eus memestra ne vin ket va unan evit Nedeleg, ha ma vo va mabig ganin ivez. Kenavo neuze... Yen skorn eo deut an amzer... »

J'ai fait installer mon poêle dans la cheminée de la grande salle. La cuisinière fume, aussi je ne peux l'utiliser, manque de tirage probablement. Je dors la nuit sur le lit de camp du salon d'essayage, car la chambre là-haut est trop froide. Je prépare mes repas dans la cuisine et je les prends devant mon poêle sur une petite table. J'ai mis ma machine à coudre tout près, non loin de la porte d'entrée, d'où je vois le mouvement de la rue.

11.12.1950

Douarnenez. Rosa à A.Y. Vitré.

« J'ai reçu le colis... Les habits de poupée sont très bien, jolis même. On va attendre Noël pour les donner. Le corset d'Anna P. est bien, elle l'a mis tout de suite. Elle donnera l'argent à Léna. La dame aussi était contente, elle a payé... »

J'avais pris des commandes pendant mes vacances. Mes amies et parentes en parlent autour d'elles. Mais Léna les dépasse toutes elle connaît tout le monde dans son commerce.

12.12.1950

Thiais, Veig da A.Y. Gwitreg.

« Resevet ganin da lizer hag ar c'holi. Laouen-tre ouñ bet. Trugarez evit an amann. Aet ouñ da welar ar Rener gant da lizer. Laret en deus d'in ne oa ket possibl mont kuit araok Nedeleg. Ar vakañsou evit ar re all a zo daou zevez.

Evidoun e vo eus al lun

J'ai reçu ta lettre et le colis. J'ai été très content et merci pour le beurre. Je suis allé voir le directeur avec ta lettre. Il m'a dit tout de suite qu'il n'était pas possible de partir avant Noël. Les vacances pour les autres sont de deux jours. Pour moi, il me donne la semaine après

betek ar sizun goude 8 pe 10 devez. N'am eus ket d'en em chali, chom a ran fur, evelse am bo marteze muioc'h c'hoaz. Me yelo kuit eus al lun mintin evit erru da greiz-teiz en ti.

Al labour a ya mat, hag an « examinou » a zo kommanset; an « technologie » ar « mathématique » a zo echu. Notennou mat am eus bet betek bremañ, met an diaesa 'zo c'hoaz d'ober. An amzer a zo fall-tre amañ. M'ac'h eus « kommissionnou » d'ober e Paris lar d'in. Evit arc'hant ar veaj, n'eo ket ret kas anezañ dioustu, 3 pe 4 devez'zo awalc'h. Mall am eus beza en ti. Skuizoc'h, skuiza'vin gant tout al labouriou, ar « formuliou mecanique » an « trigonometrie », leunn va fenn. Kenavo, Mammig karet da Nedeleg... »

16.12.1950

J'écris aujourd'hui à Robert pour l'entretenir d'une statuette en faïence de Quimper signée Kreston, qu'il m'avait commandée.

« J'aurais été contente de voir votre installation, mais il faut de la patience dans la vie, et petit à petit on fait son nid. Beaucoup de personnes sont venues voir mes jolies choses et tout alentour la renommée se fera. Il suffit de pouvoir attendre... »

22.12.1950

La mère d'Herminie me remercie des renseignements sur une maison qu'elle voulait acheter à Vitré mais vu le prix élevé demandé, elle ne peut donner suite. Elle voudrait venir y habiter avec sa fille.

24.12.1950

Noël à Vitré

J'ai laissé la boutique allumée, jusqu'à près de minuit, espérant des clients de dernière minute. Je me rends seule à l'église

huit ou dix jours. Je n'ai pas à me tracasser, je reste sage, comme cela, j'aurai peut-être un peu plus. Je partirai le lundi matin pour arriver à midi à la maison.

Le travail va bien et les examens sont commencés. Ceux de technologie, de mathématiques, sont finis. J'ai eu de bonnes notes jusqu'à maintenant, mais le plus difficile reste à faire. Le temps est très mauvais ici. Si tu as des commissions à faire à Paris, dis-le moi. Pour l'argent du voyage, il n'est pas nécessaire de l'envoyer tout de suite, trois ou quatre jours sont suffisants. J'ai hâte d'être à la maison. Je suis de plus en plus fatigué par tous ces travaux ; les formules mécaniques, la trigonométrie, ma tête en est bourrée. Kenavo... à Noël.

Notre-Dame, la plus rapprochée de mon logement ; où les membres de la famille Choleau font leurs dévotions. L'église est pleine à craquer. Je me suis assise près de la porte, espérant rencontrer des visages de connaissance. Mais personne ne me reconnaît. Je voulais surtout entendre les chants de Noël, mais rien. Je m'en retournais déçue et encore plus triste. J'aurais mieux fait de rester près de mon poste. Heureusement que mon fils arrivera bientôt pour me tenir compagnie.

25.12.1950

Frankfurt-am-Main, Fred et Henny m'écrivent :

« En cette fin d'année, nous pensons en d'autres temps où nous tournâmes le dernier éphéméride ensemble, avec notre regretté Fanch. Puisse la nouvelle année mettre un peu de baume sur notre deuil commun et apporter ainsi qu'à Veig, santé, bien-être et aussi espérons-le pour le futur de la Mamm-Vro ».

27.12.1950

Domfront, Mari da A.Y.

« Resevet mat, 'm eus ho lizer eur pennadig zo, gant plijadur 'm eus lennet lizer Veig. Spi am eus, emañ en ho kichen evit Nedeleg. Petra 'm eus kaset ar Malig Jezuz ? Leun a dud evit prena mergodennet pe traou kaer. Sur oun e oa brav ar stal ».

(J'ai reçu votre lettre il y a peu de temps avec plaisir. J'ai lu la lettre de Veig. J'espère qu'il est à la maison près de vous. Qu'est-ce que le Petit Jésus vous a apporté ? Beaucoup de monde pour acheter des poupées et de belles choses. Je suis sûre que la boutique est jolie !).

« Vous voyez, je fais des progrès dans notre langue nationale, mais mon vocabulaire n'est pas très riche. Je risque de finir ma lettre l'année prochaine... Le pays est-il intéressant au point de vue clientèle ? Votre moral reste-t-il au beau fixe ?... Bloavez mat... ha tri pok war ho chotou ru ».

29.12.1950

Rennes, Alix à Veig Vitré.

« Comme je sais que tu es auprès de ta maman, voici 300 F pour lui offrir un bouquet de violettes au premier de l'an, pour remplacer ton papa, qui tous les ans, était heureux de le faire. Bloavez mat, deoc'h ho taou ha pokou mat. Tante Alix ».

29.12.1950

Rouen, Suzanna à A.Y.

« Vous n'aimez pas les "sollicitudes", aussi comme nouvelles, je me contente de celles que j'ai par Mari et Rosa. Avez-vous

eu des clients pour Noël ? Vos petits bonnets et poupées sont-ils partis sur les têtes et les bras des enfants ? Veig est-il avec vous ? Je cours toujours les rues, mais je n'ai plus l'allure d'autrefois... Vous n'avez pas trop froid dans votre casbah ? Si j'étais là, je mettrais une couchette dans le salon d'essayage. Kenavo, bloavez mat avec les trois pok. »

Je n'ai pas attendu ses conseils pour pallier aux inconvénients... Heureusement, la petite chambre de Veig est moins froide que la mienne et il peut mettre toutes les couvertures qu'il veut. Il est habitué à la dure et heureux d'être chez lui et de manger du pain à discrétion, et surtout de n'avoir pas à ingurgiter la soupe et les nouilles qu'il n'aime pas plus que moi.

8.1.1951

Le Puy, Robert à A.Y. Vitré.

« Merci pour la poupée reçue ce matin. Elle nous a fait grand plaisir ; ce geste montre à nouveau la parenté de cœur existant entre nous.

Tout est prêt pour vous recevoir dans notre nouvelle maison ; venez, nous vous attendons. Nous serons tous très heureux de revoir la tante « Jacasse ». Le baptême est repoussé au 28 janvier. Noëlle ayant eu une congestion pulmonaire. Nous comptons sur vous ».

10.1.1951

La tante Jeanné de Cholet m'écrit.

« Je viens de recevoir le joli boléro. Il est splendide. J'en suis contente et vous remercie de tout cœur. Votre cher oncle est couché avec une forte grippe. Nous avons reçu de bonnes nouvelles de votre Veig. Il a été heureux de passer quelques bons jours parmi vous. Il nous a dit que les clients n'ont pas été très nombreux. Ma pauvre Annaïg, si cela peut vous consoler, nous avons fait un mois désastreux... Je vous remercie ainsi que votre oncle de vos bons vœux... »

La tante avait fait faire le boléro par sa couturière et m'avait demandé de le broder. Quand je la revis au baptême d'Anne, elle me donna 1 000 F. Et pourtant combien de temps j'avais mis à le broder. J'en dis deux mots à son fils et que cela valait 2 000 F. Elle me les donna aussitôt en s'excusant. Si elle connaissait le travail à la machine, elle ne sait pas le temps du travail à la main.

15.1.1951

Paris. Loeiza me demande ce qui m'arrive :

« Je n'ai rien reçu de vous au premier de l'an en réponse à ma

petite carte. Un petit mot de vous me ferait plaisir. Je ne suis pas allée jusqu'à supposer que vous étiez malade... »

Nous étions assez liées quand j'habitais Houilles. Comme je n'aime pas écrire et que j'ai fort à faire pour vaincre l'adversité, le courrier s'amoncelle. Presque toutes les poupées que j'avais habillées me sont restées sur les bras. Je les habillerai en costume breton et je les vendrai aux touristes. En attendant, il faudra que je paie la facture des poupées nues.

18.1.1951

Deuil, Mme André et Lucie d'Enghien me remercient de mes vœux et m'envoient les leurs :

« Nous sommes étonnées de vous savoir à Vitré. Pourquoi vous nous avez quittées. Je ne peux croire une chose pareille et partir à Vitré ! Pour quelles raisons ? Nous vous souhaitons bonne chance, vous le méritez. Votre fils doit s'ennuyer loin de vous ».

28.1.1951

J'ai assisté au baptême d'Anne Debeauvais dans l'ancienne collégiale du Puy-Notre-Dame. Une statue monumentale de la Vierge nous salue dehors, sur le bas-côté droit entre deux contreforts. Je demandais à un passant comment s'appelait-elle :

« La Vierge de la treille, me répondit-il, en riant ».

Ce sont des vigneron qui peuplent ce petit pays et ils ne pensent qu'à leurs vignes.

Toute la famille proche était présente. J'étais la seule cousine invitée. Un bon repas nous réunit autour de la table de la salle à manger, recouverte de la belle nappe brodée incrustée de dentelle d'Irlande. Anne la merveille reposait près de nous dans son berceau. C'était une belle petite et le père en était très fier !

Deux jours plus tard, je reprenais le car pour Angers. Là un autre car m'amena à Laval où le train me mena à Vitré. Je rapportais des œillets blancs du baptême, qui rappelèrent pendant quinze jours cette bonne journée. Je refais ce voyage, lors de mes week-ends moroses pour revoir ces petits si attachants et leurs parents qui me reçoivent si bien.

1.2.1951

Gwitreg, A.Y. da Veig. Thiais.

« Petra'ta zo a nevez Qu'est-il donc arrivé que ganit pa na skrivez ket ? tu n'écrives pas ? J'ai vu Gwelet am eus toñtoñ Julien tonton Julien au baptême »

er Puy da vadiziant Anne Debeauvais, 3 miz d'ez bremañ. Koant-tre eo e gwirionez. Toñtoñ n'eus graet d'in daou vilhed evidout ha toñtoñ Robert en doa kaset d'in unan all evit da galanna. Evelse da veaj a zo paet evit dont e miz Eost...»

12.2.1951

Thiais. Veig da A.Y. Gwuitreg.

« Resevet am eus ar c'holi dec'h vintin. N'ameus ket gallet skriva peogwir em eus bet kalz labour da ober wardro ar c'harrtan, gantar « moniteur ». Lakaet eo bet nevez flamm, eur « moteur » nevez, « piñtur » nevez, ha kalz traou ouspenn. 15 devez oun bet dindan ar c'harr breinse, hag ouspenn da-se war a simant. An amzera oaspontus, va bizied a oa skornet. Neuze oun bet « oblijet » da harza al labour. Bet oun bet d'an « infirmerie » gant 38,9 terzienn. 8 devez ebarz va gwele. Mont a ra gwelloc'h bremañ. Kommañset am eus da labourat er mintin-mañ. Me zo « oblijet » da zeski da re ar c'henta bloavez da labourat. Ar « moniteur » all a zo aet kuit. Ar « chef d'atelier » en deus goulennet tremmen ar C.A.P. ar bloavez-mañ. Me a oa gwall souezet. Hag ouspenn da-se en deus goulennet ma oa te he doa goulennet ouz ar Rener.

Respont d'in evit an drase ar buana ma c'helli. Me a c'hellfe tremen anezañ met int o deus aon ne vin ket barrek awalc'h evit an « dessin ». Hag e c'hellfes lakoat 100 lur ebarz eul lizer. Me a zo sur kaout anezou peogwir ar « Père aumônier » eo a zigor al liziri. Debret e vez eun tammig gwelloc'h en

d'Anne Debeauvais, trois mois qu'elle a maintenant. Elle est très jolie en vérité. Tonton Julien m'a donné pour toi deux billets et tonton Robert m'avait envoyé un autre pour tes étrennes. Ainsi, ton voyage d'août est payé... »

J'ai reçu le colis hier matin. Je n'ai pas pu t'écrire puisque j'avais beaucoup de travail autour d'une auto, avec le moniteur. Elle a été remise à neuf : nouveau moteur, nouvelle peinture et beaucoup d'autres choses de plus. Pendant quinze jours, j'ai été sous cette fichue auto et de plus sur le ciment. Le temps était épouvantablement froid et mes doigts étaient gelés. Alors j'ai été obligé d'arrêter le travail. J'ai été à l'infirmerie avec 39°8 de fièvre. J'ai été huit jours au lit. Cela va mieux, j'ai commencé à travailler. L'autre moniteur d'atelier m'a demandé à passer le C.A.P. cette année. Je suis tout étonné. En plus de cela, il m'a demandé si c'était toi qui l'avais demandé au directeur.

Réponds-moi pour cela le plus tôt possible. Je pourrais le passer, mais je crains de n'être pas assez fort en dessin. Pourrais-tu mettre 100 F dans une lettre. Je suis sûr de les avoir, puisque c'est le Père Aumônier qui ouvre les lettres. L'on mange un peu mieux ces

deveziou-mañ. Me aya atao d'ar foot ha se a ya mat-tre.

Me zo o vont da ober eur « pièce » eus C.A.P. evel « examen » Pask. Diaes-tre eo, Me gred ma bo eun tammig chañs da « réussisa » anezañ: Ni hon eus bet 22/30. Ma wefes e Paris, me am befe bet eur « sortie d'honneur ». N'eus forz, ez eus c'hoaz 5 miz da dremen: Ha se a ya buan, pa vez labour... »

jours-ci. Je vais toujours au foot et ça va très bien.

Nous sommes en train de faire une pièce de C.A.P. pour l'examen de Pâques. Elle est très difficile. Je crois que j'ai une petite chance de la réussir. Nous avons eu nos notes : 22/30. Si tu avais été à Paris, j'aurais eu une sortie d'honneur. N'importe, il n'y a plus que 5 mois à tirer. Et ça va passer vite, quand il y a du travail...

17.2.1951

Soligny. Herminie à A.Y. Vitré.

« J'ai été heureuse d'avoir de vos nouvelles... La maison est vendue. Manuel s'est décidé. Elle doit être libre par la force des choses. Nous avons quelques mois pour chercher quelque chose... La région parisienne me plairait et Vitré me tente vraiment. Cela serait plus gai pour l'une comme pour l'autre... Peut-être réussirais-je à dénicher une maison... En attendant, puis-je vous demander l'hospitalité ? Où trouver deux pièces meublées. En allant dans l'Ille-et-Vilaine n'aurais-je pas davantage d'ennuis ? Enfin, je vais quitter Soligny. Depuis le temps, je ne suis pas fâchée... »

Je lui ai répondu que j'ai une chambre au deuxième, mais qui n'est pas chauffée ; qu'elle apporte son chauffage, pour que l'on soit indépendantes, car il y a des provisoires qui durent.

22.2.1951

Je reçois une note de frais de maladie de l'orphelinat, dont celui-ci était responsable en faisant travailler sur le ciment l'un de ses apprentis par un temps glacial. La note se monte à 1019 F : visite du docteur 300 F, frais de pharmacie 719 F... Inclus, feuille de maladie, une ordonnance et le certificat afin d'être remboursée.

Comme je ne bénéficie pas de la Sécurité Sociale, je ne peux être remboursée. C'était un accident de travail, la direction devait avoir une assurance tous risques, et aurait dû prendre les frais à sa charge ! Mais j'ai encore payé, sans rien dire.

12.3.1951

Thiais. Veig da A.Y.

« *Resevet am eus da lizer er sizun-mañ. Gortozet am eus betek bremañ evit larout d'it eo erru ganin ar mandat hag an 100 lur ebarz al lizer. Trugarez evit-se... Amañ ar vuhez a zo atao memestra. Ni hon eus tremenet an « examen d'atelier ». Me zo an hini kenta war eiz : 4 eus ar pervare bloavez ha 4 all eus an trede bloavez. Me am eus bet eur « mention très bien », hag ar « piece » a oa diaes awalc'h. Ni hon eus labour mat en deiziou-mañ, ha plijus awalc'h.*

N'am eus ket gellet echui al lizer-se, daou zevez'zo eo kommañset, Ni hon eus graet ar « composition technologique » hag ar « rédaction » 4 pajenn. Leun eo va fenn gant an traou-se. Warc'hoaz vintin eur « composition » all, « mécanique expérimentale » ar spontusa evidoun...

Amañ an amzer a zo drol : glao, avel ha ret d'eomp chom er maez epad ar « récréation ». Sonjet am eus e c'helfes marteze renka d'in « costume » bras Tadig, peogwir va otou a zo eum tamming uset. Mar deo ret gortoz ar vakañsou, se avodtaes... »

L'on dirait un école militaire où l'on prépare les recrues à manœuvrer par tous les temps ! Pour les costumes de son père, Veig a oublié que je n'ai pas pu récupérer ni mes valises à Colmar, ni la grande malle d'osier, déposée à la campagne chez une personne qui est décédée depuis.

3.3.1951

Rouen. Suzanna à A.Y.

« Vous m'avez dit que vous avez le temps de lire et non

J'ai reçu ta lettre cette semaine. J'ai attendu jusqu'à maintenant pour te dire que le mandat est bien arrivé et les cent francs dans ta lettre. Merci pour cela... Ici la vie est toujours la même. Nous avons passé l'examen en atelier. Je suis le premier sur huit : quatre de la quatrième année et quatre autres de la troisième. J'ai eu la mention très bien, la pièce était assez difficile. Nous avons du bon travail ces jours-ci et assez agréable.

Je n'ai pu finir cette lettre commencée il y a deux jours. Nous avons fait une composition de technologie et une rédaction de quatre pages. Ma tête est remplie avec toutes ces choses. Demain matin, une autre composition de mécanique expérimentale, le pire pour moi. Ici le temps est drôle : pluie, vent, et il faut que nous restions dehors pendant la récréation.

Je pense que tu pourrais peut-être arranger le grand costume de Tadig, puisque mon pantalon est un peu usé. S'il faut que j'attende les vacances cela sera assez difficile...

3.3.1951

d'écrire... Votre lettre m'a intéressée et navrée de vous voir dans le lac. Heureusement que vous tenez la barre contre vents et marées. Mari n'a pas beau temps pour promener ses douleurs. Je promène aussi les miennes. C'est papa qui tient le mieux le coup... »

31.3.1951

Bulletin trimestriel de Veig.

Atelier : 25/30 - Conduite : 24/30 - Bien.

Classes : Français 17/30 - Arithmétique 17/30 - Technologie 23/30 - Dessin industriel 24/30 - Bien.

Internat : Conduite 21/30 - Assez bien.

Santé : bonne.

2.4.1951

Je viens de verser au compte de J. Choleau CCP Nantes : 15 000 F pour mes loyers.

3.4.1951

Domfront. Mari à A.Y.

« J'ai lu dans "La Croix" qu'à l'Université de l'Ouest à Angers, l'on donne des cours d'histoire et de littérature bretonnes, anciennes et contemporaines. L'on parlait du poète Bleimor et des œuvres de Jakez Riou. Je pensais, quel dommage que Jos soit mort, il aurait fait école. Francis eût été content de cette initiative... Jusqu'ici la littérature française avait seule droit de cité en Bretagne, ignorant totalement l'apport celte... Le Chamoine Perennés, l'oncle de Xavier Trelou est mort. Il venait d'achever un dictionnaire topographique du Finistère. Il m'avait envoyé des renseignements sur le Chamoine Simon, frère de la grand-mère de maman. La Bretagne a des fils pleins de vitalité dans tous les domaines. Il est temps qu'elle fasse entendre sa voix dans le concert des nations. C'est vrai ce que vous dites : l'important, c'est d'être heureux... »

17.4.1951

Paris. Pauline Chaumette à A.Y.

« Nous avons reçu les 400 F que vous m'avez envoyés. Merci... L'envie ne nous manque pas d'aller vous voir. C'est le courage qu'il faut. On se trouve toujours fatiguées. Il nous faut garder nos forces pour notre travail. Berthe va doucement, il faudrait à 60 ans avoir des rentes. Hervé va bientôt passer les vacances avec vous. Ne manquez pas de venir à la maison quand vous viendrez à Paris. Profitez-en tant que vous n'avez pas notre âge. Après c'est dur. Je travaille toujours. Il le faut d'ailleurs... »

C'était pour les intérêts des 10 000 F que sa sœur Berthe m'avait prêtés il y a un an. Malgré son état de santé déficient, elle avait gardé un caractère dynamique que j'appréciais.

18.4.1951

Thiais. Veig da A.Y.

« *Resevet am eus pell-zo da lizer. N'am eus ket gellet respont d'it dioustu peigwir ni hon eus kalz deveriou d'ober... Ha n'eo ket bourrus tamm ebet, gant an « algèbre, géométrie, mécanique, dessin technologie » galleg ha tout-se bep sizun.*

« *Ar moral a zo fall-tre, hag an « directeur » se a zo diot spontus hag ouspenn da-se ne gompren netra. Ni hon eus eur « surveillant » yaouank chentiltre ganeomp habourrus. An amzer a zo deut brao eur sizunvez.*

« *Kredi a ran n'a peus komprenet netra diwar ar C.A.P. Setu ar « situation » : bez e c'hellfen tremen ar C.A.P. « pratique » met evit an « théorie », nann. An « dessin » a zo diaest-tre. Evit-se, am eus eur bloavez c'hoaz da chom amañ. Trugarez evit ar 100 lur. Prenet am eus « savon » ganto. Evit ar bloavez a zeu am bo marteze eur plas en eun ti evit labourat. Ar « chef d'atelier » a zo deut mat e kalz a dier bras. Hag e c'hellan chom e Paris. N'eo ket e Gwitreg am bo labour... »*

Veig continue en Français. Cela va plus vite, étant habitué depuis trois ans à parler dans cette langue. Evidemment en plus de sa flemme, il n'a pas le temps de consulter dans un dictionnaire les mots techniques en breton.

« Le Directeur avait trouvé une louche tordue sur une table.

J'ai reçu depuis longtemps ta lettre. Je n'ai pas pu répondre tout de suite, puisque j'avais beaucoup de devoirs à faire... Ce n'est pas du tout agréable l'algèbre... le français et cela chaque semaine.

Le moral est très mauvais et le directeur est épouvantablement idiot. En plus de cela il ne comprend rien. Nous avons un jeune surveillant qui est gentil avec nous et agréable. Le temps est devenu beau depuis.

Je crois que tu n'a rien compris au C.A.P. Voici la situation : je pourrais passer le C.A.P. pratique, mais pour le C.A.P. théorie, non. Le dessin est très difficile. A cause de cela, j'ai encore une année à faire. Merci pour les 100 F, j'ai acheté du savon avec. Pour l'année prochaine, j'aurai peut-être une place dans une maison pour travailler. Le chef d'atelier est bien vu dans de grandes maisons. Et je peux rester à Paris. Ce n'est pas à Vitré que j'aurai du travail...

Il a fallu que chacun paie 50 F, ce qui revient à 700 F la louche comme amende ! Si par malheur un camarade a un outil dans sa poche, ce qui m'arrive souvent, il paie une amende de 200 F. C'est que la maison a un déficit de quatre millions. Le Père Bœgli avait un déficit de un million en six ans. Celui-ci a obtenu un déficit de trois millions en six mois. Un vrai record !

C'est ainsi que fait ce directeur pour renflouer sa caisse. Avec cela, notre classe est très mal vue par lui, étant des élèves du Père Bœgli. Sa devise est celle-ci : "Faites ce que je dis, mais n'imitiez pas ce que je fais". C'est ainsi que le moral est bon. On reçoit des engueulades, mais il est interdit de se défendre. C'est le règlement. Avec cela, ce sacré surveillant qui moucharde comme pas permis. Il faut tenir ainsi pendant 335 jours. C'est assez long. A part ça, tout va bien... »

22.4.1951

Alsace. Hella à A.Y. Vitré.

« Chère amie, dire que j'ai traversé Vitré en voiture avec mes deux filles (élèves) et notre chauffeur et que j'avais égaré votre adresse. J'aurais pu m'arracher les cheveux.

Après une longue série de lettres, de demandes, d'interventions, par députés et ministres, j'ai enfin eu ma réintégration. On me présentait neuf départements de l'Intérieur dont l'Ille-et-Vilaine ! Mais j'ai choisi le département des Ardennes... J'ai pu réinstaller depuis, mon foyer pillé et sinistré.

J'habite la maison d'école où je me suis installée dans deux pièces. 42 élèves de 4 à 6 ans font ma joie. L'atmosphère a changé un peu chez nous. Le Préfet qui me refusait, a donné une autre assurance pour le 1er octobre. Puisque vous savez ce que cela veut dire déménager, vous pouvez vous mettre à ma place... J'ai grand espoir de pouvoir retourner chez nous. Une nouvelle enquête sera faite ! Combien va-t-on en faire encore ?

J'ai à vous communiquer des bonjours d'un ami de votre mari qui vous connaît également. Il se rappelait surtout de vos beaux costumes bretons. Ancien député, aujourd'hui pharmacien, il voudrait avoir des détails sur la mort de votre mari qui était un ami à lui... C'est M. Dalhet de Strasbourg.

Je n'ai pas oublié votre sœur Mari... Je voudrais la voir chez moi en Alsace cet été, pour enfin réaliser la visite sur la tombe de votre cher frère. Quand aura-t-elle des vacances ?... Elle pourrait venir avec moi et on n'a pas besoin de demander à cette supérieure. Je vous prie de m'orienter là-dessus s'il vous plaît... »

En Alsace, on appelle Intérieur, tous les départements autres que ceux de l'Alsace. J'ai transmis à Mari l'adresse de Melle Hella.

Celle-ci a dû passer à Vitré l'été dernier quand elle était encore gouvernante à Paris.

7.5.1951

Gentilly. Mme Moysé à A.Y. Vitré.

« Comme c'est gentil à vous de m'inviter à passer quelques jours chez vous. Je prépare un voyage désiré depuis des années. Je m'appête à aller voir Fred pour 6 semaines. Je partirai sitôt que mes papiers seront en règle vers le 15 courant. Je suis si heureuse à l'avance qu'il me semble que cela n'arrivera jamais. Je marche dans un rêve et j'ai peur de me réveiller. Si le hasard vous amenait à Paris, vous pourriez passer la nuit chez moi, ma cousine vous donnerait les clés. Fred ne dirait pas mieux... »

23.5.1951

Aujourd'hui dans la tranquillité de mon musée, je goûte la symphonie diffusée par mon poste, tout en brochant, cousant, piquant à la machine corsets et autres.

Selon Choleau, Rafig Tullou est dans la panade, son Nominé refusé ! Je viens d'apprendre que l'inauguration a eu lieu et le lui dis. Yann Poupinot de passage à Vitré, traite Choleau de vieille fille : cela est vrai, toujours insatisfait et amateur de ragots. Quand je lui parlais des ennuis d'argent de Breiz Atao, il me disait : « On ne s'occupe pas d'une chose qui ne soit pas rentable ». Après une telle réplique, il n'y avait qu'à "tirer l'échelle" comme aurait dit Deb.

Au point de vue économie, J. Choleau en connaissait un bout. Point n'est besoin de cœur pour cela. Il était utile à la Bretagne comme d'autres avec lesquels Deb collaborait, et qui ne valaient pas plus cher que lui, sur le plan humain, mais il ne comptait pas sur eux pour assurer la parution de Breiz Atao. Mais pour moi, je n'ai pas la patience de mon mari, aussi je ne laissais pas passer les âneries qu'il me débitait. Un jour il me dit : « Il n'y a plus de sang bleu ».

— Mais il y a encore des propriétaires, et tout ça c'est du même tabac, répliquais-je. Depuis ce jour, il me rangea dans le clan des communistes.

25.5.1951

Frankfurt. Mme Moysé à A.Y.

« Voyez-vous très chère amie, que tout peut arriver, puisque je suis ici. Tout m'enchanté, mes enfants, ma petite fille, le cadre où je circule, la maison accueillante, les avenues bordées de grands arbres, les parcs remplis de fleurs magnifiques et de toutes sortes de jeux d'enfants où je promène chaque jour ma petite Yola. Que

puis-je vivre ici six mois par an et six mois avec mes autres enfants de Paris. La joie que j'éprouve rétablit rapidement ma santé... »

Miz Mezeven 1951

Herminie est venue voir les possibilités de logement à Vitré, en compagnie de sa mère, sa tante et ses deux filles. Elles n'ont rien trouvé à leur plaisir. Elles ont déjeuné chez moi à midi. Elles ont pu constater l'inconfort du logement du 2ème. Aussi ont-elles logé à l'hôtel où j'envoie mes visiteurs. On y est bien traité à des prix moyens. Le soir, elles m'ont invitée à dîner avec elles au restaurant. Comme elles n'en finissaient pas de faire manger Divona, qui n'a aucun appétit, je les laissais et m'en retournais avant la fin de la séance.

Herminie est partie à Croix-de-Vie où elle a trouvé deux pièces meublées dans une petite maison, parmi des gens charmants. Elle est heureuse d'avoir trouvé un abri tranquille en attendant quelque chose d'intéressant dans une grande ville.

19.6.1951

Mari veut venir me voir et me demande si je ne peux pas l'aider pour son voyage. Comme j'ai un corset à livrer à Douar-nenez cela ira, et je lui dis de venir à Vitré. Je profitais de l'occasion pour l'informer que je ne partageais plus sa foi. N'aimant pas les discussions, je n'avais pas voulu aborder cette question de vive voix. Les rapports seront ainsi plus nets entre nous. Je n'aurais pu aborder ce sujet avec ma mère, pour ne pas lui faire de la peine, mais avec ma sœur, nous sommes sur un pied d'égalité. Fransez disait :

« L'on peut être très moral sans être chrétien, la morale chrétienne, c'est la morale humaine ».

1.7.1951

Domfront. Mari à A.Y.

« J'ai vu que vous étiez contente de revoir votre c'hoarig ger, parce que vous n'avez pas fait traîner la réponse... La Supérieure me donne la permission de partir à Vitré le 9.8... Au point de vue moral, vous dépassez en droiture certains chrétiens. Je n'ai plus le temps de mettre le nez dans mes bouquins. Heureusement, j'ai été malade !

Il y a longtemps que j'avais deviné que vous aviez épousé les idées de votre mari... Quand vous disiez à Jos, que sa philosophie à lui, c'était ce qu'il désirait... il est bon certes d'être objectif, voir les gens et les choses comme elles sont... Vous dites encore : chacun est libre dans la droiture d'âme... Et si Francis quoique n'ayant pas eu d'instruction catholique, était si loyal, c'est qu'il

avait pris contact avec la philosophie chrétienne parce que disait-il elle était la meilleure.

C'est peut-être Francis qui vous a délivrée de l'espèce de crainte dans laquelle l'éducation de nos parents vous avait enserrée avec une compréhension bornée du christianisme... Maman n'était pas dans la vérité quand elle disait que vouloir se cultiver pour sortir de sa condition de prolétaire était de l'orgueil et la perte de son âme. Votre mariage a été pour vous une libération et un essor de valorisation naturelle d'où un plus grand amour pour votre mari. Est-ce que vous avez été malheureuse, alors même que vous n'avez pas eu la vie facile avec Francis ?... »

4.7.1951

Thiais, Veig da A.Y.

« N'eo ket va faot, ma n'am eus ket gellet skriva d'it buanoc'h. Da genta, ni hon eus gouezet devez ar vakansou disadorm. Ha goude oun bet da welout ar Renner evit goulenn gantañ, tri pe bevar devez evit al labour am eus graet hag evit va « conduite ». Ni a labour bremañ eus 8 eur hanter betek 7 eur hanter eus an abardaez, ha skuizus-tre eo al labour. An debri a zo atao memestra.

Neuze ar Renner n'eus ket fellet dezañ ober d'in ar pevar devez goulennet. Ar vakansou a zo eus an 28 betek an 3 gwengolo. An amzer a zo tomm-tre ha pa vez 300 gwele d'ober n'eo ket plijus-tre, evit ar 25 a viz gouere, hag eul labour skuizus spontus. Me zo o skriva d'it epad an eurvez dessin, ha n'eo ket eur blijadur. Ni hon eus eur "composition" diaes awalc'h evit pignal d'an trede bloavez. Met mont a raio memestra... »

Ce n'est pas ma faute si je n'ai pu t'écrire plus vite. Premièrement, nous n'avons connu la date des vacances seulement samedi. Après, j'ai été voir le directeur pour lui demander 3 ou 4 jours pour le travail que j'avais fait et ma conduite. Nous travaillons maintenant de 8 heures et demie à 7 heures et demie du soir et c'est très dur le travail. La nourriture est toujours la même.

Alors le directeur n'a pas voulu me donner les 4 jours demandés. Les vacances commencent le 24 jusqu'au 3 septembre. Le temps est très chaud et quand il y a 300 lits à faire pour le 25 juillet, ce n'est pas très agréable et un travail épuisant. Je t'écris pendant la leçon de dessin et ce n'est pas un plaisir. Nous avons une composition assez difficile pour monter en 3ème année. Mais cela ira quand même.

9.7.1951

Mari est arrivée à Vitré. Nous sommes heureuses de parler de ce qui nous intéresse. Elle ne trouve pas si mal que cela mon installation, surtout que le temps est au beau. Je ne peux lui faire visiter la ville que le soir, une fois rentrées les deux vitrines roulantes dans le magasin.

16.7.1951

Thiais, Notes du 3ème trimestre. Serrurerie. Debauvais Hervé
Atelier : Travail 26/30 - Conduite 25 : Bien
Classes : Français 15/30 - Arithmétiques 21, Technologie 28, Dessin 23 : Assez bien.
Internat : Conduite 19/30 - Assez bien.

19.7.1951

Thiais, Veig da A.Y.

« Skriva a ran d'it eun eil gwech evit goulenn kas d'in arc'hant ar veaj araok dilun. An Direktor en deus roet d'in an aotre da vont kuit ar 24, peogwir, kalz labour a zo bet graet ha skuiz bras oun bremañ. Ar yec'hed a zo mat atao ha trugarez avit ar gartenn... »

Je t'écris pour la deuxième fois pour te demander de m'envoyer l'argent du voyage avant lundi. Le Directeur m'a donné l'autorisation de partir le 24 puisqu'il y avait eu beaucoup de travail de fait et je suis très fatigué maintenant. Ma santé est toujours bonne et merci pour la carte...

22.7.1951

Douarnenez, Mari à A.Y.

« Les heures passent très vite et sont bien remplies, les gens de Douarnenez sont tellement bavards que le temps coule et minuit est vite arrivé. Les deux premiers jours papa m'a traitée de tous les noms de m'être couchée si tard. Mais après m'être rebiffée, il me laisse maintenant en paix et est devenu charmant. Anna G. vous envoie sa fidèle amitié. J'ai rencontré chez elle M. Denis de Rennes, un ardent Breiz Atao. Il se rappelle avoir vu Francis au bureau de l'imprimerie quand il avait 12 ans. Il allait coller les bandes du journal. Il souhaite que bientôt paraisse la vie de Francis. Il a une belle petite fille qui ne comprend que le Breton. Je suis très contente de mon voyage et c'est grâce à vous.

Papa vient avec moi à Domfront passer l'hiver et peut-être pour toujours. C'est lui qui l'a demandé car aucun de nous n'aurait jamais eu l'idée de lui proposer de quitter Douarnenez. Il a eu si froid l'hiver dernier qu'il appréhende le prochain. Sa pension lui permettra de donner 200 F par jour et il pourra avoir une chambre à lui... »

Mari m'a demandé mon avis là-dessus, « Puisque Papa ne se plait qu'à l'église, il n'aura pas loin pour y aller ».

23.7.1951

Le Puy, Robert et Noëlle à A.Y.

« Nous vous remercions vivement de votre invitation, mais à la fin du mois, il nous est impossible de nous absenter à nouveau. Ce sera pour octobre, car évidemment, vous passerez ici vos vacances... »

Je les avais invités à venir à Vitré fêter mes 50 ans ainsi que Léna, Alix et leurs maris.

24.7.1951

Veig est heureux d'être de nouveau chez lui. A côté de l'orphelinat, c'est le paradis.

En arrivant il me dit : « Le Père Rattier te réclame 4 000 F ». J'écris aussitôt au Directeur pour lui dire que j'avais déjà écrit au Père Bœgli en août 1950, que je ne pouvais pas payer et que mon fils gagnait sa pension et il était d'accord. Sans doute ce dernier ne l'avait pas mis au courant de nos conventions avant son départ. Le Père Rattier enregistra ma réclamation et n'a pas récidivé.

27.7.1951

Douarnenez. Mari m'écrit :

« Bon cinquantenaire ha buhez hir ha sioul betek ar baradoz. J'ai été au petit pardon de St-Anne. Le curé a fait le prône en Breton et traduit un peu en Français... J'ai bien compris. Une innovation qui m'a surprise. Encadrant l'hôtel, un drapeau herminé et un drapeau français. C'était beau d'entendre les hommes chanter : « Da feiz hon tadou koz ». Bien que ce soit le petit pardon, il y avait beaucoup de monde.

Ces jours-ci, tante Marianne, papa et moi irons au cimetière en taxi. Papa était content... Je n'ai pas eu une goutte de pluie depuis mon arrivée... »

Tad Koz a ajouté : « Deiz mat deus ho tad Herri ». Pour lui cela veut dire, bon anniversaire, passé depuis le 15 juin. J'attendais Veig pour faire le repas de fête.

Miz Gouere 1951

Revenue à Domfront avec mon père, Mari m'écrit :

« L'infirmier d'ici est un Breton de Guingamp. C'est lui qui rase Papa et ils bretonnent ainsi ensemble. Vous voyez, la Bretagne est partout... »

Elle finit sa lettre à Prêcy où elle réside jusqu'au 8 ou 10 septembre. « Après, dit-elle, on me donnera un poste définitif ou peut-être provisoire. Peu m'importe. A la grâce de Dieu. Ho c'hoar ger ha pokou mat, et le commerce ? »

Miz Gouere 1951

Je fête mes cinquante ans

Je reçois la veille de la fête un mot de Léna :

« Nous serons chez vous lundi à 2 heures du matin. Nous disposons de deux jours mardi et mercredi. Jeudi il y a la foire de Pont-Croix. Nous serons seuls tous les deux. Nous emportons la langouste... ».

Le jour dit, je suis allée avec Veig les chercher à la gare. Il faisait si sombre qu'ils n'auraient pu s'y retrouver. Je leur ai servi quelque chose de chaud. Ils avaient mangé à Brest avant de prendre le train direct pour Vitré... Le lundi étant jour de marché à Douarnenez, il n'avaient pu se libérer qu'en fin de journée.

Le jour suivant je me suis levée de bonne heure pour cuire les deux langoustes dans une cocotte trop petite pour les deux. Nous devions être huit et nous ne sommes que quatre. J'avais commandé une entrée chez le charcutier et fait cuire un poulet chez le boulanger, que Veig alla quêrir. De ma cuisine je surveillais les entrées des visiteurs, car nous sommes en pleine saison.

A midi, tout est fin prêt. Les Douarnenistes ont apporté deux bouteilles de champagne. Point n'est besoin d'autres boissons... Léna m'apporta comme cadeau un métrage d'ottoman bleu marine à rayures blanches, pour faire un tailleur d'été.

Sur la journée, je ne pus sortir avec mes invités. Veig se chargea de les piloter dans le Vieux Vitré. Après 7 heures, l'étalage rentré, nous sommes partis faire un tour jusqu'aux Tertres Noirs. Là, nous avons chanté, bras dessus, bras dessous comme l'on fait à Douarnenez à l'occasion des fêtes. Puis nous sommes revenus finir la langouste à la mayonnaise avec le champagne.

Cette fête bien arrosée, plus la fatigue et le manque de sommeil me rendaient patraque et je ne parlais que de mettre fin à mes jours. Léna consola Veig en disant : « Si elle le dit, c'est qu'elle ne le fera pas ».

Le lendemain matin, Léna curieuse comme une Douarneniste voulut faire la connaissance du fameux Choleau, dont elle se faisait des idées fausses... Pour la contenter, j'envoyais Veig le chercher et il vint courtoisement saluer mes invités.

Ceux-ci repartirent tôt, afin d'être à Douarnenez le soir-même. Heureux tous quatre de cette diversion dans la routine quotidienne.

22.8.1951

Veig prend connaissance de ses origines

Ce jour, Veig aura 18 ans. J'ai rédigé la relation de son adoption, chose que je différerais jusqu'à ce jour. J'aurais dû le mettre au courant dès ses quinze ans. Je ne le trouvais pas assez mûr pour comprendre sa situation. Il est assez grand maintenant. Nous sommes si soudés l'un à l'autre par toutes les péripéties de notre existence, qu'il ne peut se détacher de moi.

Il m'était plus facile de lui apprendre son origine par écrit. Je le fis en Breton naturellement. Il le lut avec attention dans la cuisine, seul endroit éclairé, caché par une portière de filet brodé.

Il ne fut pas surpris d'apprendre que je n'étais pas sa mère par le sang. Il avait entendu l'oncle du Havre en discuter en 1949. Mais il croyait fermement que Fransez était son père. Aussi me dit-il :

« Hag hen neuze » (Et lui alors ?)

— C'est pareil, mais tu fais partie de la famille Debauvais, ta mère était une cousine germaine de ton grand-père François Debauvais le père de Tadig.

Le choc lui fit venir les larmes aux yeux. J'essayais de le consoler :

« Me a gar ac'hanout evel ar bugel bihan 6 miz am eus kemeret etre va ziwrec'h, hay ar pezh a zo din a vo dit ivez » (Je t'aime comme le petit enfant de 6 mois que j'ai pris dans mes bras, et tout ce que j'ai à moi, sera à toi aussi), lui dis-je en l'embrassant.

Je lui remis les papiers le concernant. Il me les rendit en disant qu'il n'allait pas faire de recherches ni de père ni de mère, puisqu'il ne les avait jamais connus. Et tout redevint comme avant. La vie reprenait ses droits.

24.8.1951

Le Puy. Veig da A.Y.

« Erru ouñ amañ da 3 eur. An hen a zo mat tre Resevet ouñ bet mat... Kenavo ».

(Je suis bien arrivé ici à trois heures. La route était très bonne. J'ai été bien reçu...)

Veig fut très heureux d'avoir passé une semaine agréable au Puy, avec les enfants et surtout avec Robert. Celui-ci lui en apprit des vertes et des pas mûres ainsi que des chansons légères qui l'ont fait rire. Il m'a répété le tout et en riait encore !

Miz Eost 1951

Pendant le mois d'août, j'ai vu défiler pas mal de gens qui allaient visiter le château. J'ai aperçu Dom Godu. J'ai failli aller

lui dire bonjour, mais j'ai craint de le déranger. Il était accompagné d'une dame d'un certain âge que je ne connaissais pas.

Il y avait aussi des cars qui s'arrêtaient devant ma boutique, sous le prétexte de faire visiter la vieille maison. Le conducteur m'amenait ses voyageurs. Je lui donnais 10 % sur les ventes réalisées.

Ce sont surtout les bols avec prénoms qui se vendaient le mieux. Il y en avait des prénoms bretons et français aussi avec l'inscription « Vitré - en - Bretagne » (il y a un autre Vitré en France). Ces bols je devais les acheter. Henriot ne pouvait reprendre les invendus.

Un ancien militant de B.A. retiré à Paramé fut heureux de trouver le nom de sa fille Rozenn, écrit correctement sur un bol et l'acheta.

Je reçus aussi la visite du frère de Jeanne Coroller (Mme du Guerny). Il était officier de marine et avait une grande admiration pour Deb avec lequel il avait correspondu avant-guerre. Il était venu voir son autre sœur à Vitré et avait voulu venir me saluer en souvenir de mon mari.

« Vous n'êtes pas seule ici, me dit-il, vous y avez de bons amis comme la famille Choleau »

Au lieu de le remercier de sa visite, je lui répondis âprement :

« Quand on a perdu son mari, on a tout perdu »

Après ma tirade, il prit congé. Je regrettais après coup lui avoir parlé d'une manière si peu courtoise. Il ne savait pas que la bonne entente du début s'était détériorée. Je commençais à en avoir ras-le-bol de ce Choleau, qui ne me rendait toujours pas mes dossiers. Après ce jour, je ne revis plus aucun membre de la famille du Guerny.

Eugène Evain, camarade de Veig aux Scouts Bleimor, lorsqu'il était à Paris, est venu m'acheter un kabig bleu marine. Ses parents habitent Vitré. Il me demande des nouvelles de Veig qui justement était parti au Puy. Celui-ci le regretta autant que lui, lorsque je lui appris sa visite.

Il y a de quoi devenir fou à fréquenter des vautours tels que Choleau, ainsi que le nommait un employé de mairie. Aussi pour la première fois de ma vie je voterai progressiste aux prochaines élections. Tous les trois mois il venait me présenter une quittance majorée en disant : « C'est la loi ». L'un de ses cent locataires disait qu'il faudrait créer un syndicat des locataires de Jean-Marie.

Au temps des élections, le président de la Chambre des Métiers à laquelle j'étais affiliée me demanda de faire parti de sa liste. Je refusais. S'il se fut agi d'une liste revendiquant les droits

de la Bretagne, j'aurais accepté peut-être, car la politique n'est pas mon fort.

5.9.1951

Veig est reparti à Thiais heureux d'avoir passé un bon mois chez lui. Il m'écrit sitôt arrivé :

« Erru oun en ti-mañ.
Netra chanchet. Am amzer a zo brao-tre. Emichañ eo memestra evidout du-se hag eo gwelloc'h arc'henwerzh. Ni hon eus kalz labour d'ober... ar boued a zo memestra... »

Je suis arrivé dans cette maison. Rien n'a changé. Le temps est beau. J'espère que le commerce va mieux. Nous avons beaucoup à faire... La nourriture est toujours la même...

Après avoir goûté la cuisine de chez Robert, celle de Thiais lui paraît fade ! Le commerce est pour ainsi dire mort. Je ne perds pas courage quand même. Je fais des broderies de couleur sur des burnous d'enfants et des napperons d'Irlande quand il n'y a pas de commandes de corsets.

30.9.1951

Vitré. A. Y. à Mlles Chaumette. Paris.

« Je m'apprête à partir en vacances du 9 octobre au 12 novembre. Je voudrais savoir si vous avez besoin du prêt que vous m'aviez fait. Si vous pouviez attendre Noël je préférerais... Je vais à Quimper et je dois faire des paiements pour réassortir la marchandise. D'ailleurs j'aurai l'occasion d'aller à Paris pour mettre mon fonds de commerce en vente. Si j'en obtiens un bon prix je chercherai autre chose de mieux pour m'installer car je m'ennuie à mourir ici. Hervé est rentré à Thiais et ne veut pas venir à Vitré après son apprentissage. »

Pour vaincre mon ennui, pendant les temps morts, je me mets à écrire mes souvenirs. J'en fais un résumé de vingt pages en un rien de temps. Cela me servira lorsque je raconterai la vie de mon mari et de ses combats.

3.10.1951

A. Y. da Veig.

« Resevet am eus da gartenn. Evel ma welan amañ, an traou a zo memestra atao. Ar bloavez a dremeno buan. Setu deut ar mare evidoun da vont eur miz kuit achan. Mont a ran da

J'ai reçu ta carte. Comme je le vois tout est toujours pareil. L'année passera vite. Voici venir le temps de partir d'ici pour un mois. J'irai d'abord au Puy et t'écrirai de

genta d'ar Puy. Skriva a rin d'it du-se. Dimeurz ez an da Laval ha da Angers. Deniza he deus goulennet, peur e c'helli mont d'he gwelout. Kenavo... »

là-bas. Mardi je vais à Laval et de là à Angers... Deniza me demande quand tu pourras aller la voir...

8.10.1951

Paris. Mlle Pauline à A. Y.

« Je rentre de Compiègne. Berthe est tombée malade. Ne vous faites pas de tracas pour ce que vous avez à me remettre. Revenez donc à Paris, il faudra tâcher de trouver quelque chose... »

9.10.1951

Le Puy. A. Y. da Veig. Thiais.

« Erruet mat er Puy. Digemeret dreist, evel kustum. Gwelet am eus kastell Saumur. Brao tre eo. Betek disul e vin amañ, ha goude ez an da Cholet ha Naoned. Anne a zo koantik-holl ha Gilles deut bras bremañ... »

Je suis bien arrivée au Puy. J'ai été très bien reçue, comme d'habitude. J'ai visité le château de Saumur. Il est très beau. Je suis ici jusqu'à dimanche et après je vais à Cholet et Nantes. Anne est mignonne et Gilles est devenu très grand...

J'ai confectionné pour Noëlle une belle robe d'intérieur en lainage bleu roy, garnie de broderies rutilantes. Robert est heureux de la voir ainsi parée. Je suis sortie avec Gilles, d'une main et Anne dans son landau de l'autre. J'ai profité qu'elle dormait pour faire un croquis des vendanges. Je rencontrais le long du chemin une personne qui s'intéressait aux enfants. Puis me dit en parlant de leurs parents : « Ils en ont bien les moyens ! » J'en restais pantoise et ne répondit rien. Elle devait sans doute me prendre pour la bonne d'enfant !

22.10.1951

Cholet. A. Y. da Veig.

« Eur pok eus Cholet elec'h emañ abaoe disadorn... Tremenet ganin 10 devez mat er Puy. Kaset eo bet d'it eur re lunedìou evit da labour, ha 10 lur am eus evidout. Warc'hoaz e loc'han wardu Naoned... »

Un baiser de Cholet, où je suis depuis samedi. J'ai passé dix bons jours au Puy. On t'a envoyé une paire de lunettes pour ton travail et j'ai dix francs pour toi. Demain je pars pour Nantes...

26.10.1951

Payé à M. Choleau, Vitré, 12 000 F pour le loyer du 23 rue

Baudrairie, égoût, ordure 51 F + timbre = 12121 F.

26.10.1951

Précy. Mari à A.Y. Vitré.

« Je suis au service des malades à domicile et le grand air me fait du bien... Dans le train, j'ai rencontré un garçon qui ressemblait tellement à Veig que je lui ai demandé s'il ne s'appelait pas Hervé Debauvais. Le même teint, la même physionomie, un double typique.

Il faut vous dire que papa a réintégré son Douarnenez, tant il s'ennuyait à ne pas gagner d'argent. Il voulait à tout prix que la communauté lui paie les bricoles qu'il faisait. Les bonnes sœurs ont l'habitude que l'on travaille pour la communauté pour rien. Elles tirent sur toutes les cordes.

J'étais un peu vexée. Il est buté. Il ne veut rien entendre. Rosa est mécontente. Elle a dû venir le chercher à Quimper. J'ai eu peur que ses jambes ne fléchissent avant d'arriver à Montparnasse. Il avait de la peine à avancer. Il marche avec sa volonté car il ne comprend pas que ses forces diminuent avec son âge. Enfin, j'ai fait ce qu'il avait voulu... »

Puisque mon père payait sa pension, il lui paraissait normal que son travail soit rémunéré. Mes parents vivaient tous deux avec sa pension.

C'est peut-être un demi-frère de Veig que Marie a rencontré. J'ai vu une photo du père et Veig lui ressemblait davantage qu'à sa mère. Il avait quatre mois quand le père repartit pour l'Espagne où il avait quatre enfants et sa femme. Il a pu en avoir un autre qui aurait eu à un an près le même âge que Veig, et comme son père, être venu travailler en France.

8.11.1951

Pleneuf A.Y. da Veig. Thiais.

« Erru ouñ amañ abaoe dimeurz ha laouen gant Alix ha toñtoñ François. E Douarnenez am eus tremenet 8 devez : glao spontus epad an holl zeveziou. Du-se an holl a zo boazet ha me oa deut ivez d'en em voaza.

Tad-koz a zo distroet eus Domfront. Eno oe chomet daou viz. N'en deus ket gellet en em voaza du-se.

Je suis ici depuis mardi et heureuse avec Alix et tonton François. J'ai passé huit jours à Douarnenez. De la pluie épouvantable j'ai eu pendant tout ce temps, là-bas les gens sont habitués.

Tad koz est revenu de Domfront, où il a passé deux mois. Il n'a pas pu s'habituer... Chacun est resté pareil à

Memestra eo chomet pep-hini e Douarnenez. Suzanne avat a zo deut eur plac'h vrag... Henri a zo o labourat er memez plas. Teñval eo e benn. D'am meno e soñj a zo e lec'hall. E Gwitreg e vin d'an 12. Lakaet eo bet ar stal e gwerz ganin ha goulennet labour e Naoned... »

Douarnenez. Suzanne est devenue une jolie jeune fille... Henri travaille toujours chez le même patron. Il a la tête sombre... A mon avis son esprit est ailleurs. Je serai à Vitré le 12. J'ai mis mon fonds en vente et j'ai demandé du travail à Nantes...

Rosa qui avait dégagé la fenêtre de la cuisine des étagères où mon père rangeait ses outils et ses clous, force lui fut d'aller les récupérer à la grève où Rosa les avait jetées. Il descendit les marches de granit du grand escalier, haut comme deux étages, et remonta tout seul son matériel pour le réinstaller devant la fenêtre.

J'avais été le voir et lui disais qu'il y avait de beaux arbres à Domfront. Il me répondit : « Beaucoup trop ». Il préfèrait l'odeur du goémon, en vrai marin qu'il était resté depuis l'âge de neuf ans. Et pourtant ses parents et grands-parents étaient tous des campagnards.

J'ai été hébergée chez Lena. Après la fermeture de sa boutique, nous sommes allées nous promener sous la pluie. Heureusement j'avais un bon imperméable que j'avais fait faire chez mon voisin de Vitré. Léna aimait sentir la pluie sur son visage. Nous sommes allées dire bonjour à Mme Cornic. J'ai revu ses enfants que je ne reconnaissais plus. J'ai vu aussi les amies de toujours : Marcharid, Anna G, et Marie Pensec ainsi que ma cousine Louise, en revenant du cimetière. J'ai pris aussi quelques commandes de corsets et soutiens.

En passant par Lorient, je suis allée voir ma cousine Marianne. Elle doit marier sa fille aînée bientôt aussi je lui ai offert les six petites cuillères d'argent que j'avais apportées pour les vendre.

Le prix de ces cuillères m'avait été offert par les sœurs Chaumette avant de quitter Paris. Je leur avais offert un petit tableau. « Vous achetez quelque chose en souvenir de nous ».

Un jour que j'étais reçue chez elle, Berthe parla politique. « Il ne faut pas voter pour les extrémistes, qu'ils soient de gauche ou de droite. Ils ne peuvent que semer le trouble. Il faut voter entre les deux. Avec les socialistes on est tranquille. Ils respectent les droits des travailleurs. »

Les trois quarts des Français et des Bretons veulent vivre sans heurts et exècrent les dictateurs qui mettent leurs peuples en servitude.

9.11.1951

Thiais, Veig à A.Y. Vitré.

« Je suis obligé de t'écrire en français parce que c'est très difficile à expliquer. Voici ce dont il s'agit :

J'ai envoyé promener le surveillant général, avec une phrase bien sentie. Cela ne lui a pas plu. Il a mouchardé comme cela se fait ici et me voilà dans une drôle de situation. Ne pouvant supporter ce sacré imbécile, il suffirait d'une petite étincelle pour lui bondir dessus et dans ces moments-là !

Donc j'arrive à prendre les devants et après avoir mûrement réfléchi, je dois partir d'ici, sinon je serai renvoyé à la plus petite bêtise. Et on peut en faire en six mois.

Donc je te demande de ne pas mettre le directeur en cause, ainsi je pourrai rester à Paris, car j'ai du travail. Pour le logement je me débrouillerai. Je voudrais que tu m'accordes ce droit-là, car avec une mention de renvoi, cela n'ira pas tout seul. Le directeur me donnera un certificat en bonne et due forme. Pour le C.A.P. je pourrai poursuivre le programme et me présenter.

Donc je te demande une lettre, en quoi tu me reprends sous ta responsabilité, et que je puisse rester à Paris. Ainsi si tu as du travail à Nantes, une fois mon C.A.P. passé, j'irai te rejoindre.

Je suis drôlement nerveux ce soir, mais je sais ce que je risque en restant ici. Vous allez peut-être crier : « Ah l'imbécile ! » mais je crois que tonton André Guillon aurait fait de même. Il ne faut plus me parler des curés, ils sont pires que les autres derrière les coulisses. Donc j'attends avec impatience cette lettre et jusqu'au X du mois de novembre, je dois manger à genoux matin, midi et soir, pour avoir attenté au règlement prescrit par le père Duval et cela coûte cher la « quille anglaise ».

Donc *Mammig karet*, je suis sûr que tu seras chagrinée, mais je ne puis rien, mes paroles étaient parties avant de les faire passer à la censure, surtout que les camarades sont drôlement tendus.

Pourras-tu m'envoyer les mille francs de tonton Robert. J'ai reçu tes trois cartes, je n'ai pas pu te répondre car je ne savais pas où t'atteindre. Le directeur est d'accord pour que je parte d'une manière propre. Kénavo... »

12.11.1951

Vitré, A.Y. au Père Rattier, Thiais.

« Hervé m'a mise au courant des derniers événements. En conséquence, je le prends sous ma responsabilité et je l'autorise à aller à Paris où dit-il, il peut trouver du travail, puisque vous lui donnerez un bon certificat et il pourra se présenter au C.A.P. l'an prochain.

Avec mes regrets qu'Hervé ne puisse finir la dernière année

d'apprentissage, veuillez... »

12.11.1951

Gwitreg, A. Y. da Veig, Thiais.

« *N'eo ket gant plijadur a dra-sur, am eus lennet da lizer er mintin-mañ Daoust m'az oun skuiz e respontan d'it dioustu. Dec'h d'an noz oun erru eus Breiz-Izel, ha pep tra a oa da lakaat en urz. Na ti, na labour n'em eus kavet a-benn bremañ. Lakaet am eus « Ti-koz » egwerz hag eo ret gortoz pell marteze. Gant pasianted se e zeuio ivez, ma ne vez ket brezel araok. Amañ am eus lakaet eul lizer evit ar Rener, evel ma c'houlennes. Mar d'eo ret d'in mont da Baris, lar d'in. Disadorn ha disul e serrin ar stal. Ma c'helles ober hepdoun, gwelloc'h e vefe, rak an arc'hant n'eo ket re vras ganin er mare-mañ.*

Pelec'h ac'h eus kavet labour ? Ha pelec'h az po lojeiz. Amañ chomlec'h Guillou ha Loeiza. Evit eun devez marteze e vo graet d'it lojeiz ganto. Hogen ma ne gavez ket labour dioustu, deus d'ar gêr. Eun ti ac'h eus hag eur vamm ivez. Warc'hoaz vintin e kasin d'it 1 000 lur toñtoñ Robert. Me lako unan, ouspenn. Evelse e c'helli dont d'ar ger m'az eo ret dit gortoz eun toullad deveziou. Spontus eo an arc'hant eo ret kaout evit beva e Paris.

Eun « imperméable per-imper » am eus bet gant tant Léna hag e vo mat d'it me gred. D'an holl me a lavaro out aet kuit araok ar fin, peo-

Ce n'est sûrement pas avec plaisir que j'ai reçu ta lettre ce matin. Bien que fatiguée aujourd'hui je te réponds aussitôt. Je suis arrivée hier de Breiz Izel et chaque chose était à mettre en ordre. J'ai mis en vente Ti Koz et il faut que j'attende peut-être longtemps. Avec de la patience cela viendra aussi, si la guerre n'arrive pas.

Ici, une lettre pour le Directeur, comme tu me l'as demandé. S'il faut que j'aille à Paris dis-le moi. Samedi et dimanche, je ferme la boutique. Si tu peux faire sans moi, ce serait mieux, car l'argent n'est pas épais avec moi en ce moment. As-tu trouvé du travail ? Et où logeras-tu ? Ici, les adresses des Guillon et de Loeiza. Pour une journée, ils pourront peut-être te dépanner. Mais si tu ne trouves pas de travail tout de suite, viens à la maison. Tu as une maison et une mère aussi. Demain matin, je t'enverrai les mille francs de tonton Robert et j'ajouterai un billet de plus. Comme cela tu pourras revenir à la maison quelques jours. C'est épouvantable l'argent qu'il faut pour vivre à Paris.

Tante Léna m'a donné un imperméable « per-imper » qui t'ira très loin je crois. Je dirai

gwir ac'h eus kavet labour
dioustu... Marteze evit al la-
bouradeg e vefe gwelloc'h,
ma vefen me o vont ganit da
veza digemeret mat ?... »

que tu es parti avant la fin,
puisque tu as trouvé du tra-
vail tout de suite. Pour ton
travail, il serait peut-être bon
que j'aie te présenter pour
être bien reçu ? »

27.11.1951

Le Puy, Noël m'écrit :

« Pourriez-vous fournir un burnou bleu roy pour Anne et
me faire le petit bonnet perlé du même bleu. Vous pourriez
l'apporter au baptême du troisième... »

18.11.1951

Veig travaille à Paris

Orphelins apprentis d'Auteuil.

« Je soussigné : E. Rattier, directeur de l'orphelinat du Sacré-
Cœur à Thiais, 3 Bd de Stalingrad, certifie que le jeune Debauvais
Hervé a fait dans notre établissement son apprentissage de serru-
rier du 1er octobre 1948 au 18 novembre 1951. Il a donné satis-
faction par son travail et sa conduite durant ses trois années
d'apprentissage ».

20.11.1951

Paris, Veig da A.Y. Gwitreg.

« Skriva a ran d'it eus ti
tant Loeiza, Erru oun eus va la-
bour. Labourat a ran e Levallois
en eun ti bras kenañ « S.F.R.,
Société Française de la Radio
Electrique ». Graet am eus eun
« essai » ha tremenet oun ebarz
ar « catégorie » P.I. Eur « caté-
gorie » uheloc'h eged ar C.A.P.,
ha laouen kenañ oun.

Ar mintin-mañ, oun aet da
labourat. Me a douch 113 an
eur, hag ouspenn am eus « pri-
mes de rendement » ! Me a zebr
d'ar « cantine ». Debri mat a
ran evit 105 lur bep gwech, gant
soubenn, « hors d'œuvre », kig
mat, legumach, eun 1/2 litrad
gwin ha dessert. Kemeret am
eus va c'hartenn evit eur sizun.

Evit loja, se'zo eun dra all.
Kousket a ran e ti Guillou hag
e tebran e ti tant Loeiza. Klask

Je t'écris chez tante Loeiza.

Je suis arrivé de mon travail. Je
travaille à Levallois dans une très
grande maison : S.T.R. J'ai fait
un essai et je suis catalogué P1
(une catégorie plus haute que le
C.A.P. et je suis très content).

Ce matin j'ai été travailler.

Je toucherai 113 F de l'heure et
en plus des primes de rendement.
Je mange à la cantine et je mange
bien pour 105 francs chaque fois.
Nous avons soupe, hors d'œuvre,
de la bonne viande, des légumes,
1/2 litre de vin et du dessert. J'ai
pris une carte pour la semaine.

Pour se loger, c'est autre
chose. Je dors chez les Guillon,
et je mange le soir chez tante
Loeiza. Je cherche un logement
mais c'est difficile, avec un peu

a ran lojeiz, met diaes-tre eo.
Gant eun tamm pastanted e
kavin emichañs. Ma labour a
zo sur. Se zo eun dra gounezet.
Ni a zo 4 000 den, ebarz an ti :
chom a ran plas evit tant
Loeiza... »

de patience, je trouverai proba-
blement. Mon travail est sûr,
c'est une chose de gagnée. Nous
sommes 4 000 employés dans
cette maison. Je laisse la place
à tante Loeiza...

Paris, Loeiza à A. Y.

« Le petit a l'air décidé de travailler ferme... C'est la question
logement le grand hic. Il a été chez M.D., à sa pension. Il y aura
une chambre dans un mois à 6 400 F par mois. C'est évidemment
trop cher. Jean, le mari de Françoise a été voir dans une pension
religieuse de jeunes gens où il n'y a plus de place, mais ils lui ont
donné une autre adresse où Veig ira demain après son travail.

On parle à droite, à gauche, ce serait bien le diable si on ne
trouvait rien. De toutes façons, ne vous inquiétez pas, on l'aidera...
Peut-être vous reverra-t-on à Paris du fait de vos projets ?... »

20.11.1951

Société Française de Radio Electrique.

Usine de Levallois Perret - 55 rue de Greffuble.

« Debauvais Emile, demeurant à Vanves rue d'Issy (Seine)
s'engage à travailler dans nos ateliers de S.F.R.E. en qualité
d'ajusteur serrurier O.P. moyennant un salaire de 113 F plus une
prime de rendement. Lu et approuvé... Reçu un original du présent
contrat... »

21.11.1950

Orphelins apprentis d'Auteuil - Orphelinat St-Joseph. Blan-
quefort (Gironde) Mécanique, Menuiserie, Horticulture. Le Père
Bœgli à Hervé Debauvais.

« Mon cher Hervé, ci-joint la lettre de recommandation que
tu m'as demandée. Bon courage et tâche de nous faire honneur,
pour qu'à l'avenir, je puisse en présenter d'autres. Avec mes
meilleurs vœux de succès... »

Dans son désespoir, Veig avait pensé tout de suite au Père
Bœgli dont le départ l'avait désorienté. La lettre est arrivée trop
tard. Le Père Rattier l'avait devancé et réparé ses incompréhensions.
Au fond ce n'était pas un mauvais bougre, mais il se laissait
influencer.

25.11.1951

J'ai accompagné à Rennes une cinquantaine de Vitréens qui
allaient donner leur sang pour les blessés d'Indochine. J'avais

recommandé à l'infirmier de ne pas me prendre beaucoup de sang car j'avais 50 ans. Il n'en a pas tenu compte et a rempli la bouteille. Je suis tombée dans les pommes, par deux fois j'ai essayé de me relever. Après le café, j'ai dû partir. L'on m'a donné une carte à l'attention du corps médical de France et une autre de transfusion sanguine.

« Goupe A Type R.H. + - 25 - 11 - 1951 Rennes.

1901 date de naissance. Mme Anne Debauvais-Youenou 23 rue Baudrairie Vitré »

J'ai pris le bus jusqu'à St-Hélier chez Mona à qui j'avais donné rendez-vous. J'avais une mine à faire peur. J'ai payé des huitres pour nous et son ami dont j'ai fait la connaissance au déjeuner qu'elle avait préparé.

Puis je suis allée au théâtre. Armela m'avait procuré une place. Je n'ai pu y rester et suis sortie m'asseoir dans le grand escalier. J'ai repris le car avec plaisir, en me promettant de plus recommencer. Il devrait y avoir des médecins pour contrôler l'âge des donneurs et leur santé.

29.11.1951

Gwitreg, A. Y. da Veig, Paris.

« Laouen bras oun bet o tegemer kelou diganit. En em c'houlenn a raen petra a oa erru ganit. Peogwir ac'h eus eur plas mat, diwall anezañ gant aked ha bez oberiant ha fur. Truga- rekaet am eus Tant Finette da veza digemeret ac'hanout ken laouen en he zi. Ret e vefe d'it paea ar mizou graet ganit. Ma n'ac'h eus ket awalc'h arc'hant, pe ma n'out ket paet araok pell, me a gaso d'it da chortoz; an traou am eus da baea a zo da Nedeleg, hag a-benn neuze az po touchet da bae.

Yen eo deut an amzer. Ha ret a vefe kas d'it ar « per-imper » ? Da c'houl Nedeleg ha kredi a ra d'it az po eun nebeut deveziou ?... »

J'ai été heureuse d'avoir de tes nouvelles. Je me demandais ce qui t'était arrivé. Puisque tu as une bonne place, garde la bien en étant actif et sage. J'ai remercié tante Finette de t'avoir reçu chez elle avec tant d'empressement. Il faudrait lui régler les dépenses qu'elle a fait pour toi... Si tu n'as pas assez d'argent ou si tu n'es pas payé tout de suite, je t'enverrai de l'argent en attendant. Les choses que j'ai à payer le sont pour Noël. D'ici là tu auras touché ta paye.

Le temps est devenu froid. Faut-il t'envoyer l'imper-imper ?... Pour Noël, crois-tu avoir quelques jours ?

3.12.1951

Paris, 18 rue Mazagran Paris 10ème. Veig da A. Y. Vitré.

« Abaoe kalz amzer Depuis longtemps je

emaoun o klask skriva, nemet an deveziou a zo berr-tre hag al labour skuizus awalc'h... »

cherche à t'écrire, mais les journées sont très courtes et le travail assez fatigant...

Veig continue en Français :

« Surtout depuis une huitaine de jours, j'ai passé par des obstacles imprévus. Depuis le 26 novembre, je me suis installé dans une chambre. J'habite maintenant... à Bonne Nouvelle (métro) dans un immeuble assez vaste. Mais pour trouver cette chambre, il a fallu passer par des endroits qui n'étaient pas prévus au programme.

Étant sorti du métro, je me suis trouvé mêlé à la manifestation communiste contre Adenauer. Les C.R.S. ou police montée m'ont accueilli à bras ouverts dans leur panier à salade. Ma chambre était toute trouvée. Nous étions une soixantaine arrêtés depuis 19 heures. Ils m'ont relâché à quatre heures du matin. Je faisais une drôle de tête. Je suis parti à pied jusqu'à chez tante Loeiza et j'ai dormi chez elle, pour aller travailler à Levallois. Il aurait fallu prendre une photo de la tête de tante Loeiza dans l'encadrement de la porte quand je lui ai dit que je sortais du violon.

Enfin c'est grâce à elle et par l'intermédiaire d'un ami que le problème de la chambre est résolu. Je paie 25 000 F par mois, service compris, avec eau et électricité, mais impossible de mettre un réchaud électrique, il n'y a pas de prise.

Aussi je te demanderai de m'envoyer ton petit réchaud à alcool s'il existe toujours pour chauffer mon café du matin, car depuis huit jours je ne sais plus quel est le goût du petit déjeuner.

Nous travaillons pour la guerre comme de bien entendu. Je travaille sur les radars. Je fais beaucoup de tôlerie et cela me plaît. J'ai travaillé samedi toute la journée car les heures sont majorées de 50 % et cela me fait une bonne journée. J'ai demandé un acompte de 5 000 F la semaine dernière pour partir d'un bon pied, car le soir je mange au restaurant où je paie entre 230 et 250 F le repas et je mange bien.

Je toucherai ma première paie le sept décembre. J'espère toucher 11 000 F à 12 000 F avec l'acompte cela me ferait à peu près une quinzaine de 16 000 F ce qui n'est pas mal pour un débutant.

Samedi prochain, je vais avec tonton André acheter un réveil car j'en ai grand besoin. Je suis obligé de me réveiller pour regarder l'heure. La montre de Tadig me rend un sérieux service. La famille Guillon ne veut rien entendre pour la rémunération. Alors j'attendrai d'être en fonds pour leur offrir quelque chose.

Pour les vacances, j'aurai quatre jours de congé. Lesquels ?

Je t'écrirai pour cela. Ma seconde paye sera le 22 décembre. Ça tombe bien... Je t'assure que pour rentrer dans cette immense usine, moi qui suis d'un caractère timide au début, et bien, je n'ai pas trop mal débuté. Maintenant tout va bien pour moi.

Je me suis acheté un bleu pour travailler. Le dimanche matin, 18 novembre et le lundi 19, j'ai fait une pièce d'essai et étant d'Auteuil, j'ai pu commencer à travailler le mardi. Le Père Rattier ferait une drôle de tête, car il ne me savait pas si dégourdi.

Goulem a ran ganit ma c'hellfes kas din ar « per-imper » (Je te demande si tu ne pourrais pas m'envoyer le per-imper). Je te demande aussi une petite casserole, une cuillère et pour le reste je l'achèterai moi-même. Tous les soirs à huit heures et demie au lit. Réveil à six heures et demie. Quand je me réveille, sans réveil ! Voici la disposition de ma chambre mansardée où on peut se tenir largement debout. Deux mètres cinquante de large, lit, armoire, toilette, lucarne, sept étages à monter pour les flemmards à vingt mètres du métro. *Kenavo Mammig karet. Pokou mat ».*

5.12.1951

Gwitreg, A.Y. da Veig. Paris.

« Dimerc'her. Er mintin-mañ am eus erfin resevet eul lizer diganit. Peogwir am eus eur c'hemenn da gas da la Garenne, ez in da gas d'it da draou war un dro, va unan. Mont a rin digwener d'an noz gant an tren, da errui e Paris wardro 6 eur eus ar mintin, disadorn 8 a viz kerzu.

Ma c'helles dont d'ar gar, peogwir ne laboures ket se a wefe gwelloc'h, rak ar valizenn a vo pouner awalc'h. Na bren ket eun eurier, me gas d'it va hini, eur « Bayard » a ya endro mat-tre, se a vo evit da Nedeleg.

Me yelo d'ar « buffet, gare de départ », da eva eur banne kafe ha gortoz a rin ac'hanout er « c'honsign » hag ez in betek da di...

Setu amañ ar « programme ». Disadorn vintin. Ti Veig, goude la Garenne, 2 eur goude lein, Itron Moysse

Mercredi. Ce matin j'ai enfin reçu une lettre de toi. Puisque j'ai une commande à livrer à la Garenne j'irai t'apporter moi-même ce que tu me demandes. Je partirai vendredi soir par le train pour arriver à Paris vers les six heures le samedi matin huit décembre.

Si tu peux venir à la gare, puisque tu ne travailles pas ce jour-là, ce serait mieux. Le réveil marche bien, ce sera ton cadeau de Noël. J'irai au buffet de la gare départ, prendre un café. Je t'attendrai jusqu'à sept heures. Alors je mettrai la valise en consigne et j'irai jusqu'à chez toi.

Voici mon programme : Samedi matin : chez Veig. Après la Garenne. Deux heures de l'après-midi chez Mme Moysse. Quatre heures Fonte-

Gentilly. 4 eur, Fontenay, ti R. Kaouissin. 7 eur ti Loeiza ha kousket. Skriva a ran d'ez.

Disul « grasse amtinée ». 12 eur ti Guillon. 5 eur, ti Chaumette. Ma ne vefent ket aze, ez afen e ti Deniza. Kas a ran ganin, eun nebeut profou da drugarekaat ar re o deus graet war da dro. Kenavo va mabig, gant va gwella pokou da c'hortoz ar blijadur d'az kwelout... »

nay chez R. Kaouissin. Sept heures chez Loeiza et dormir. Je lui envoie un mot.

Dimanche : grasse matinée. Douze heures chez Guillon. Cinq heures chez les demoiselles Chaumette si elles n'étaient pas là, nous irons chez Deniza. J'apporterai des cadeaux pour remercier ceux qui se sont occupés de toi. Kenavo...

Tout s'est déroulé comme prévu. Veig était au buffet de la gare à six heures et demie. Il m'a présentée au concierge qui m'a pris pour sa sœur ! J'ai visité sa petite chambre. Il a été heureux du nécessaire que je lui avais apporté. Il m'a suivi dans toutes mes pérégrinations. Nous avons été bien reçus partout. Il est moins fatigué de rayonner autour de Paris lorsque l'on habite la ville même.

Nous avons passé deux bons jours qui nous ont réconfortés l'un comme l'autre et j'ai repris le train de nuit pour Vitry. J'ai regretté de n'être pas restée à Houilles. Pour lui comme pour moi, c'eût été mieux. Le destin en avait décidé autrement.

16.12.1951

Frankfurt. Fred Moysse à A.Y.

« Voici venir un moment de l'année qui vous rappellera d'anciens bons souvenirs. Ici l'événement se déroulera comme vous le savez avec arbre et cheveux d'ange, pour la plus grande joie de notre petite Yola qui fête son quatrième anniversaire.

A cette occasion nous vous souhaitons une fête de Noël aussi joyeuse que possible... J'espère aussi que la nouvelle année me donnera l'occasion d'écrire plus souvent... Avec nos plus affectueuses pensées... »

19.12.1951

Paris, Veig da A.Y.

« Skriva a ran memestra, n'ameus ket amzer. Gortozet am eus betek bremañ da veza sur. Ne c'hellin ket beza e Vitry da Nedeleg. Prenet ameus eur « canadienne de luxe » 8 000 lur. Kemeret am eus ouspenn eur

Je t'écris quand même. Je n'ai pas eu le temps. J'ai attendu jusqu'à maintenant pour être sûr. Je ne pourrais pas aller à Vitry pour Noël. J'ai acheté une canadienne 8 000 F et un gilet 1 500 F.

jiletenn 1 500 lur. Neuze ar pae a zo diskaret spontus meurbet. Mont a rin da « Vitré » sur evit ar Rouaned. Aet oun da welout evit ar « recencement ». Ret eo kas d'in arak ar 28 a viz kerzu « soit un extrait de naissance ou le livret des parents, dernier délai 31 décembre ». Evit Nedeleg e vin gant « Bleimor », ne vin ket va unan. Kenavo... »

24.12.1951

Moi non plus je ne serai pas seule. Mme Le Mée m'a invitée pour le réveillon de Noël. J'ai pris le train de l'après-midi et suis allée à son magasin qu'elle a ouvert rue Gurvan à Rennes, non loin de la gare. Elle a pris en route les provisions pour le souper. Une carte à mon nom, peinte par Fons était déposée avec les signatures de Jord ar Mée, ses fils Iffig, Hervé, Yann, Mari Milin et Nannig. Per Denez était-il là ce soir-là ? Je l'ai rencontré un soir chez eux et diné en sa compagnie.

Puis j'ai dormi dans le petit salon qui servait aux hôtes de passage. Le lendemain, je suis repartie, réconfortée pour continuer mon travail.

28.12.1951

Gentilly, Mme Moysé à A.Y.

« J'ai omis de vous remercier de la jolie boîte de crêpes dentelles « Gavottes ». Une fois rentrée chez moi, je l'ai regardée avec plaisir et je ne me suis pas trouvée en droit de l'ouvrir. Alors je me suis dit : il y a un être à plus de 1 000 kilomètres de sa Bretagne bien-aimée et qui serait heureux de trouver dans son sabot de Noël, quelque chose de tangible, venant de sa chère patrie... Je l'ai expédié. J'ai été bien inspirée car je viens de recevoir une lettre... »

« Le Père Noël m'a fait un grand plaisir, un petit cadeau de ma lointaine patrie... Le croirais-tu, lorsque j'ai reçu samedi un avis de la douane, je pensais... je vais la gronder, à moins que ça ne soit une boîte de Gavottes. Qui dira maintenant que la télépathie n'existe pas ?... »

Lors de mon passage à Paris, je lui avais offert cette boîte. Elle était si occupée à me parler de sa petite Yola, qu'elle n'a pas eu le temps de regarder mon cadeau. Pour André et Finette, j'avais apporté un tonnelet de bois cerclé de cuivre avec les petites bolées et à Loeiza, une faïence ; toutes choses provenant de mon stock invendu. C'était pour moi qu'elles avaient aidé mon fils.

Alors la paye est détruite épouvantablement. J'irai à Vitré pour les Rois sûrement.

Je suis allé pour le recensement. Il faut m'envoyer avant le 28 décembre soit... Pour Noël je serai avec Bleimor. Ainsi je ne serai pas seul.

30.12.1951

Precy, Mari da A.Y.

« Trugarez evit ho kelou mat. Ho lizer a lak douster em c'halon Ne zisonjan ket va c'hoar vras eus straed Baudrairie. Met trist on peogwir n'eo ket possubl d'in ober eun dra bennak evidoc'h. Eur superiozez nevez a zo erruet e plas Mamm Marthe, kaset gant an Ankou er baradoz en eun taol gant eun « embolie » eur miz'zo... »

Merci pour vos bonnes nouvelles. Votre lettre m'a mis de la douceur dans mon cœur. Je n'oublie pas ma grande sœur de la rue Baudrairie. Mais je suis triste, puisque je ne peux rien faire pour vous. Une nouvelle supérieure est arrivée pour remplacer Mère Marthe emportée par l'Ankou au paradis, d'un seul coup avec une embolie, il y a un mois.

Mari continue en français :

« Et votre commerce, a-t-il une chance de trouver des amateurs ? Il faut en faire des pas pour gagner des sous. Ici je me rends compte depuis que je suis lancée dans l'action. Je trouve peu de temps pour travailler du cerveau... »

30.12.1951

Rouen. Suzanna m'envoie ses vœux et ses conseils : « Dans ce trou de Vitré, vous ne ferez jamais rien et avoir fait tant de frais !... »

2.1.1952

Paris, Veig à A.Y. Vitré.

« ... Ne voyant pas arriver ta lettre, je suis allé à Auteuil chercher un extrait des registres de la mairie de Vignoc. Muni de ce papier, je suis allé à la mairie du 10ème où est situé Bonne Nouvelles. Après avoir fait un petit stage dans trois ou quatre bureaux, on m'a tout simplement expliqué qu'il faut être recensé dans la ville où habite votre mère.

Alors je lui ai dit que je ne demandais pas mieux s'il voulait me payer le voyage aller et retour. Rouge de colère, il m'a crié que cela n'était pas la peine mais que les parents pouvaient faire le nécessaire à ma place, pour passer le conseil de révision dans le 10ème ».

Puis il continue en breton :

« Ouf ! Spontus pegen diaes eo skriva an traou-se. Ne c'hellin ket mont da Witreg arak pell peogwir eo ret d'omp labourat 3 pe 4 sadorn da heul. An amzer a zo

Ouf ! C'est épouvantable combien il est difficile d'écrire ces choses-là. Je ne pourrai pas aller à Vitré avant longtemps puisqu'il nous faut travailler trois ou quatre semaines à la

*fall-tre amañ, hag an avel
spontus. Tremenet am eus
Nedeleg e ti Perig. Digemeret
mat oun bet, hag ar « reveil-
lon », braoik-kenañ. Gwelet
am eus ar re Garadeg. Gwelet
am eus tud a anaveze Tadig,
Komzet am eus ganto ha
kelou o deus goulennet diou-
zit.*

*Echu va lizer; an eur a
zo o trei... Kenavo Mammig
karet. Bloavez mat ha yec'hed
hag ar baradoz e fin ho
puhez... »*

5.1.1952

Jenig le neveu d'Alix est venu à Vitré, croyant y rencontrer Veig. Il lui écrit pour lui demander s'il pourrait lui trouver du travail dans son usine. Je joins un mot à sa lettre :

*« Pokou mat eus da
Vamm. Trist awalc'h oun, rak
sonjet am boa e vefes deuet
amañ. Re Roazon a lar memes-
tra. Renket eo am holl draou
en Ti-Ker evidout... »*

7.1.1952

Douarnenez. Mari à A.Y. Vitré.

« Il faut que je prenne mon courage à deux mains pour vous donner des nouvelles de votre père. Depuis votre passage à la maison à la Toussaint... Papa a fait une petite attaque qui lui laisse un peu de paralysie de la langue. Il a du mal à s'exprimer. J'ai tellement l'habitude que je devine ce qu'il veut. Il mange beaucoup moins aussi... Chose étrange, il ne lit plus ses livres de prières depuis une semaine, même son chapelet, il le délaisse... Heureux qu'il me laisse dormir la nuit jusqu'ici. Il n'est pas que je sache en danger de mort prochaine. Il est tellement résistant et je ne peux dire s'il a encore pour huit jours ou six mois... Ici le travail est au ralenti. Janvier et février sont des mois durs pour les marins et les ouvrières, en attendant la pêche aux maquereaux. Et quand la pêche ne donne pas, rien ne marche. Heureux qu'Henri travaille, bien que la paye soit assez maigre, 112 F de l'heure pour un ouvrier de son calibre... »

Ma nièce Suzanne m'écrit :

file le samedi. Le temps est très mauvais par ici et un vent terrible. J'ai passé la Noël chez Périg. J'ai été bien reçu et le réveillon fut joliment réussi. J'ai vu les Caradec. J'ai vu des personnes qui ont connu Tadig. J'ai parlé avec eux et ils m'ont demandé de tes nouvelles.

Pour finir cette lettre, l'heure a tourné. Kenavo. Bonne année, santé et le paradis à la fin de vos jours.

Je suis triste, car je croyais que tu serais venu. Ceux de Rennes le sont aussi. Tout est arrangé pour toi à la mairie.

« Tante Mari est arrivée au moment opportun pour soigner grand-père, ma mère étant encore en convalescence ne pouvait s'en occuper efficacement... »

Cela s'est arrangé par la suite et Mari a pu regagner son poste assez vite.

8.1.1952

L'oncle Julien me remercie de mes vœux :

« Moi aussi j'aurais été bien content de vous voir à l'occasion des fêtes, mais l'évènement qui devait nous réunir n'est pas encore arrivé. Votre commerce n'est pas encore vendu dites-vous. Il n'y a pas d'acheteurs je crois en ce moment. Nous allons être obligés de faire des mises à pied. Bon courage ma chère Annaïg, je sais que vous n'en manquez pas... et au bonheur de vous voir... »

10.1.1952

Je reçois une lettre de Robert m'accusant réception du burnou commandé pour sa fille Anne :

« Les broderies plaisent, mais le tissu n'est pas assez beau... »

Je lui réponds trois jours plus tard :

« J'ai eu vraiment le cafard au reçu de votre lettre. J'étais limitée par le tissu bleu-roy. Retournez le moi et envoyez le tissu pour en faire un autre. Il faut quatre-vingt centimètres en grande largeur plus un mètre cinquante de doublure. Pour le velours de laine, il faudrait compter 1 000 F en plus... »

Je peux demander à la personne qui m'a fourni celui de Gilles mais en ce moment je ne peux pas me mettre des frais sur le dos. Depuis huit jours, c'est le calme plat. Aujourd'hui zéro sou ! On craint déjà la folie ici, s'il faut encore mourir de faim en attendant le client ! S'il ne fallait pas tout faire pour gagner sa vie, je m'occuperais plus de broderies... »

En fin de compte le bonnet et le burnou ont été appréciés et je reçois de Noëlle 4 400 F.

14.1.1952

A.Y. da Veig.

*« Resevet ac'heus moarvat
ar gartenn kaset d'it gant Jenig...
Amañ ar sizun dremenet a zo
bet fall-tre, poan am eus bet da
baea ar « chiffre d'affaires »,
Hogen ar sizun-mañ a seblant
beza falloc'h ch'oaz. Kant lur a
jom em godell goude beza paet*

Tu as dû recevoir la carte envoyée par Jenig. Ici la semaine dernière a été très mauvaise. Mais cette semaine semble l'être encore plus. Il me reste 100 F en poche après avoir payé ma livre de beurre. J'ai envoyé un corset de

va lur amann. Kaset am eus eur « korset » 4.000 lur e ti K met ne ouzan ket peur e vo paet d'in... Eveljust ar miz-mañ a zo sioul evel boaz. Met ret eo gortoz... Ma ne c'helles ket kas d'in 4.000 lur, kas 1.000 lur pe zaou dre ar post. Me rayo d'it anezo endro pa c'hellin. Marteze e vo gwelloc'h ar stad ganin Paea Henrio eo a zo diaes... »

4 000 F mais je ne sais pas quand il sera payé... Comme d'habitude ce mois ci est calme, mais il faut pouvoir attendre... Si tu ne peux pas m'envoyer 4 000 F, envoie-moi 1 000 ou 2 000 F. Je te les rendrai dès que je pourrai. Peut-être cela ira mieux après. Payer Henriot est le plus difficile...

14.1.1952

Mon amie Pauline de Boulogne (Seine) me demande ce que je deviens et m'envoie ses vœux et ceux de sa sœur Berthe. Celle-ci a fait une chute dans la rue par suite de vertiges et souffre d'urémie.

Le deux février, Pauline m'apprend que l'état de sa sœur va sur son déclin. Si j'avais habité Paris je ne me serais fait un devoir d'aller la voir. Je me promis de lui écrire, mais l'annonce de son décès arrivait avant. J'exprimais à Pauline mes regrets de n'avoir pas répondu à ses vœux. Cela aurait réconforté sa sœur, qui fut si gentille pour moi.

Pendant quelques temps, Pauline répondit à mes lettres, me disant qu'il fallait bien qu'elle travaille. Puis un jour ma lettre me revint. Ainsi finit une amitié. C'est Berthe qui était l'âme de la maison avec laquelle je fraternisais davantage.

15.1.1952

Veig da A.Y

« Souezet bras oun bet pa m'eus digoret da lizer, ha fachet bras oun ouzit pa skrivet d'in « à la dernière minute ». Aet oun a daol-trumm da di Tante Loeiza, peogwir ar post a zo serret en noz. Neuze am eus graet d'ezi an arc'hant a jome ganin. M'az pije skrivet d'in abretoc'h em bife gellet ober d'it 80 lur. Te zo bet kastizet da skriva d'in pa oa netra ebarz va yalc'h... »

Neuf heures, j'ai été très étonné quand j'ai ouvert ta lettre et je suis fâché contre toi, puisque tu m'écris à la dernière minute. Je suis parti sur le coup chez tante Loeiza, puisque la poste est fermée la nuit. Alors je lui ai donné l'argent qui me restait. Si tu m'avais écrit plus tôt, j'aurais pu te donner 80 F. Tu es punie de m'avoir écrit quand mon portefeuille était vide.

Veig continue en français, cela va plus vite.

« Ayant mis presque 10 000 F de côté dans trois quinzaines, le chef d'atelier m'avait trouvé un outillage dont j'avais besoin. Croyant bien faire en pensant quand même, qu'avec les fêtes du 1er de l'An, le commerce marcherait bien pour toi, j'ai payé mon outillage, car je n'aime pas les dettes. Ceci s'est passé lundi. Alors quand j'ai reçu ta lettre, tu vois un peu ma tête. Je t'envoie le reste 2 000 F: C'est idiot de faire des trucs pareils au lieu de s'y prendre à l'avance. Et moi je suis bien décidé à te faire venir à Paris. Cela n'est pas une vie d'être si loin. D'ici deux mois maximum.

Pour Jenig j'ai trouvé une chambre. Je lui ai répondu aussitôt: je n'ai pas encore de réponse... s'il attend encore je ne réponds de rien... Mon travail va tout seul et j'ai même eu déjà une augmentation. J'ai maintenant 120 F. de l'heure... Et la vie serait en rose si tu ne m'envoyais pas des lettres de dernières actualités. Bien le bonjour de Mme Moy qui habite à Odéon. Kenavo... »

17.1.1952

A.Y. da Veig.

« Trugarez a greiz-kalon evit an daou vil lur resevet er mintin-mañ. Te zo eun ael deut gant da ziou askell da zikour da vamm. Me grede am bijet touchet arc'hant dilun gant unan bennak a vanke d'in 3 000 lur. N'eo ket deuet hag eo unan sur koulskoude. Tri all a yank d'in ivez. Ret eo gortoz dibenn ar miz moarvat. Ha setu perag n'am eus ket skrivet d'it abretoc'h. Me grede dont a-benn d'en em zifreta va unan. Ar goueliou a zo bet eun tammig gwelloc'h eget ar bloaveziou all met' Henrio a gemerva holl wenneien 60 mil lur am eus paet d'ezañ abaoe ar 15 aviz Du. Re arc'hant a zo ezomm da ober konverz.

Ma kavfeseullojeiz, laouen e vefen da jom ganit eveljust. Ne vefen ket va unan-penn, hep kar na keneiled, pa'm eus eur mab

Merci de tout cœur pour les 2 000 F reçus ce matin. Tu es un ange venu du ciel avec tes deux ailes secourir ta mère. Je croyais toucher de l'argent lundi de quelqu'un qui n'est pas venu. C'était pourtant une personne sûre qui me doit 3 000 F. Trois autres m'en doivent aussi. Il faut sans doute attendre la fin du mois. C'est pour cela que je ne t'ai pas écrit plus tôt. Je croyais pouvoir me débrouiller toute seule. Les fêtes ont donné un peu mieux que les dernières années ; mais Henriot prend tout mon argent : 60 000 que je lui ai payés depuis le 15 novembre. Il faut trop d'argent pour faire du commerce.

Si tu trouvais un logement, je serais contente d'aller avec toi comme de juste. Je ne serais pas seule, sans parents ni amis, quand j'ai un grand fils

bras du-se e unan ivez. Bourrusoc'h e vefe evidout ivez d'an nebeuta epad an daou vloaz araok da servij.

Keit ha n'em eus ket gwerzet ar stal-mañ, e vo ret d'in ober ar « saison touristique ». Eizteiz da Bask, pemzektez d'ar Pantekost, ha tri miz : Gouere, Eost ha Gwengolo... Dimeurz am eus bet eur gliantez, dimer-c'her unan all ; hirio unan all c'hoaz gant diou « commandes de corsets... »

tout seul là-bas aussi. Ce serait plus agréable pour toi aussi, du moins pendant les deux années qui te séparent du service.

Mais, tant que je n'aurais pas vendu ici, il faut que je fasse la saison touristique : huit jours à Pâques, quinze à la Pentecôte et trois mois : juillet, août et septembre... Mardi j'ai eu une cliente, mercredi une autre et aujourd'hui une autre encore avec deux commandes de corsets...

18.1.1952

Angers. Noëlle à A.Y. Vitré.

« En effet, une deuxième fille est arrivée mardi : Raphaële. Nous comptons sur vous au baptême le 10 février vraisemblablement. L'ondoisement étant refusé dans le diocèse... Robert ne peut venir que le dimanche, Henri étant en pleine préparation d'examen ne peut le remplacer... »

Miz Genver 1952

Rennes. Mme Le Mée à Veig. Paris.

« J'espère qu'Yves et toi vous vous serez reconnus... Nous allons à Vitré dimanche et mangeons chez ta mère. Aussi donne beaucoup de détails sur ta vie nouvelle à Yves pour qu'il puisse les raconter à ta mère qui sera si contente d'entendre parler de son fils... »

Ta maman m'a fait part de tes projets. Ça c'est gentil et je souhaite que toutes ses affaires s'arrangent rapidement pour que vous puissiez vivre heureux ensemble. Kenavo Veig, pa teui da Gwitreg gra eul lamm betek Roazon, laouen e vegemp holl da welout ac'hanout, Kenavo hepdale marteze ».

J'avais invité la famille Le Mée à venir visiter mon installation dimanche... Ils ne sont pas venus et j'ai partagé le lapin cuit à leur intention avec la fermière qui m'apportait ma livre de beurre.

31.1.1952

Roazon. Mari Milin da A.Y.

« Keneitez ker. Al lizer am boa skrivet dilun a zo

La lettre que j'avais écrite lundi est restée dans la poche

chomet e gordell Jorj ! Setu ar pez a zo c'hoarvezet :

Prest e oan da loc'ha da 10 eur. Jorj en deus graet eun tamm tro gant ar wetur da welout ha tro a oa da vale. E kêr ya, war an hent bras diaes-tre. Gortozet hon eus betek 11 eur 1/2; hag aet adarre war hent Cesson. En eur gemer ezañs e straed Paris en deus goulennetaet tud o tont eus hent Gwitreg o deus lavaret e oa risklus-tre an hent, e skorne ar sklase-nou, ma vefe ket gwelet sklaer, ne oa ket tu da vont buanoc'h eged 20 km an eur ! Setu neuze, daoust d'ar c'hoant bras o doa holl da zebri... konikl rhum, ez omp distroet d'ar gêr ! Ne oa tu ebed da gas kelou d'eoc'h, ha neuze ar chonikl, a oa er goater a-benn neuze !

N'eo ket a chañs, evit ur wech hon doa ar c'hoant da vont da bourmen. Iffig n'eo distroet nemet disul d'an noz. Gwelet en deus Veig, mont a ra mat-re. Kousket en deus Iffig zoken gantañ eun noz-vez.

Bremañ evit ar mercho-denned, n'hellit ket skleja ar zamm-se en tren ! Unan eus hon implijidi a zo e K., n'helfomp ket eta mont da Witreg araok digwener pe disadorm. Ma kav d'eoc'h n'eo ket re vras ar samm, deuit ta disadorn. Ma ne teuit ket, ni a yelo digwener goude lein; ha digarezit ac'hanomp evit disul. Sur awal'h ne fello ket

de Jorj. Voici ce qui est arrivé.

Nous étions prêts à partir à dix heures. Jorj avait fait un tour en voiture pour savoir si l'on pouvait circuler en ville oui, mais sur la grande route très difficile. Nous avons attendu jusqu'à 11 H 1/2 et allés de nouveau vers Cesson. En prenant de l'essence rue de Paris nous avons interrogé ceux qui venaient de la route de Vitré. Ils nous ont dit que la route était dangereuse. Les vitres gelaient et on ne voyait rien à travers. L'on ne pouvait aller plus vite qu'à 20 Km à l'heure. Alors malgré notre envie de manger du lapin au rhum, nous sommes revenus à la maison ! Nous ne pouvions pas envoyer des nouvelles et puis le lapin était dans le chaudron pour alors.

Ce n'est pas de chance, pour une fois que nous avions envie d'aller nous promener. Iffig est revenu seulement dimanche, il a vu Veig. Celui-ci va bien. Iffig a même couché chez lui un soir.

Maintenant, pour les poupées, vous ne pourrez pas traîner le carton dans le train. L'un de mes employés est à K. nous ne pouvons ainsi aller à Vitré avant vendredi ou samedi. Si vous croyez que le paquet ne soit pas trop grand pour vous, venez samedi. Si vous ne venez pas, prévenez-nous, nous irons vendredi après-midi et excusez nous pour dimanche. Sûrement vous ne voudrez pas manger

d'eoc'h debri konikled rhum du lapin avant longtemps...
araok pell... »

Miz Chouevrer 1952

Précy. Mari à A.Y.

Ayant vu mes burnous brodés, elle m'en demande le prix.
« Je vois que ça marche à la douce votre commerce... Heureux que vous avez cette corde à votre arc. Bien sûr ce serait mieux pour Veig et vous d'être ensemble. Il serait moins isolé moralement. C'est heureux qu'il soit affilié à ce groupe « Bleimor ».

Vous me dites que c'est la vérité que vous cherchez et que vous l'avez trouvée un peu à ma manière. Dieu conduit les âmes par des chemins différents. Francis est très certainement sauvé et Jos aussi. Lequel était le plus près de la vérité ?... »

8.2.1952

Quimper. Yvonne Guellec me remercie de mes vœux.

« J'étais inquiète d'être sans nouvelles de vous... J'aimerais que vous veniez à Quimper. N'espérez pas acheter un pas de porte, c'est horriblement cher, entre 2 à 10 millions... Avec une entreprise vous vous débrouillerez toujours et j'aurai plus de possibilités de vous aider ici. L'affaire de mon mari ne tardera plus et pour cela, j'ai hâte d'être un peu plus vieille. »

10.2.1952

Aujourd'hui, baptême de Raphaële au Puy-Notre-Dame.

Le repas de midi servi dans la salle à manger, fut des plus réussis, dans une bonne ambiance, quelque peu enfumée. La petite dans son berceau, n'en paraissait pas incommodée.

J'eus le malheur de dire que je savais tirer les cartes. Toutes les femmes voulaient que je leur dise l'avenir. D'où extinction de voix. Ce qui fit rire Robert. Pour une bavarde comme moi, c'était un comble. Le pire, c'est que par hasard, j'ai dit la vérité à l'une d'elles et je serai mise à contribution à chaque réunion de famille.

J'ai profité de la voiture des grands-parents pour aller à Cholet. De là je peux me rendre à Croix-de-Vie.

11.2.1952

Cholet. A.Y. da Veig.

*« Erru oun amañ dec'h
d'an noz, goude badiziant
Raphaële er Puy. Ar vugale
a oa mignon-tre, Toñtoñ
Julien n'en deus ket resevet
lizer ebet diganit. Skriv d'ezañ*

Je suis arrivée ici hier soir après le baptême de Raphaële au Puy. Les enfants étaient très mignons. Tonton Julien n'a pas reçu de lettre de toi. Ecris-lui une carte si tu n'as

eur gartenn ma n'ac'h eus pas le temps. Je vais demain
ket amzer. Mont a ran à Croix-de-Vie, voir tante
warc'hoaz da welout tante Herminie...
Herminie... »

11.2.1952

Ce matin je prends le car pour les Sables d'Olonne. Le parcours est très pittoresque. Mais il faut changer de car pour aller à Croix-de-Vie. En attendant je visite le joli port des Sables-d'Olonnes, avec ses filets séchant sur les chalutiers et le poisson étalé au grand air sur les étals des marchandes. Ça fait du bien de respirer l'air de la mer !

Herminie m'attendait au car avec ses deux petites. Nous sommes heureuses de nous revoir. Elle cherche quelque chose à Nantes ou à Angers, pour s'y fixer avec sa mère et sa tante. La plage est à proximité et l'on peut s'y promener sans être dérangé. Je peux prendre des pastels du port et des petites maisons, avec leurs toits de tuile rouge d'où émerge le sémaphore.

12.2.1952

Paris. Veig à A.Y.

« J'ai attendu jusqu'à maintenant pour t'écrire, car j'ai beaucoup de travail, soit du côté atelier, soit à Bleimor et à chercher un appartement qui puisse me rapprocher de mon travail. Il y a une quinzaine de jours, je t'avais demandé de m'envoyer mon sac à dos, ma culotte courte, mon foulard, mon ceinturon et si possible mouchoirs et chaussettes. J'ai été « souezet » de n'avoir rien reçu.

Pour nous deux, cela est difficile. On pourrait trouver des appartements en plein Paris pour 7 000 F par mois... car ce n'est pas intéressant pour moi d'être tout seul. Raccommoder les chaussettes et faire la cuisine... En tous cas je cherche toujours et j'espère y arriver un jour.

Demain, grand branle-bas de combat. Il faut sortir avec les papiers en règle. Toute la police est sur les dents ainsi que les C.R.S., depuis la gare St-Lazare jusqu'à la Bastille et jusqu'au Temple. Environ 2 000 policiers requis, casqués, masque à gaz en bandoulière. On fait les poireaux depuis 2 heures de l'après-midi jusqu'à 9 heures du soir. Ils avaient l'air malin. Tous les ouvriers allaient, soit au cinéma, soit au café et s'amuser pendant qu'eux, ils regardaient la pluie tomber et sur place, avec un copain, on a bien rigolé à ce sujet.

Mais demain, c'est pour les communistes un grand jour (sic). Ils font la grève. Alors on ne sait plus sur quel pied danser. Pour ma part, s'il n'y a pas de métro, je vais à Levallois à pieds et j'arriverai juste pour les mettre sous la table à la cantine.

Il y aura sûrement de la bagarre entre les grévistes et la police. Tranquillise-toi, pour moi, j'ai un ange gardien qui n'est pas un mauvais gars et qui a de la cervelle. Il m'a déjà évité de faire des blagues et me remonte le moral. Ce n'est malheureusement pas un Breton. Depuis un mois, je suis le cours d'algèbre et de dessin. Cela est un peu dur, surtout après mon travail, mais je m'y habitue... ».

Suit un long P.S. en breton.

« *Kas a ran d'it ar fototou. Me zo o c'hoari "corsaires" dirag "ambassadeur" Iverzon. Denebetn'eus gouezet eo anaze. Gwisket oun gant dilhad Plougastell, ez omp da bourmen pe da Rouen, pe eun tu bennak wardro Paris, evit ober "propagande" evit Breiz. Eun 40 bennak ez omp bep gwech. Kenavo Mammig karet, ha ne zijoñj ket kas ar c'holi. Lak sac'h Tadig evit mont d'ar "cours" d'ar sadorn* ».

15.2.1952

Roazhon, Mari Milin da A.Y. Gwitreg.

« *Bennoz d'eoc'h evit ho tigemer ken hegarat. Holl hon eus tremenet eun devez mat, glao hon eus bet war an distro...* ».

Nous avons enfin pu nous rencontrer. Mari Milin a été chercher de l'andouille de Guéméné pour ajouter aux hors-d'œuvres. Leur petite Nannig accompagnait ses parents. Le père m'a dit : « Ne jome ket en he flas epad an oferenn er beure-mân ». (Elle ne restait pas en place pendant la messe ce matin).

« N'eus tra iston, ar vugale ne gomprenont ket ». (Cela n'est pas étonnant, les enfants ne comprennent pas).

« Ar re vras ne gomprenont ket kennebent, penaoz neuze ar re vihan a gomprefe ». (Les grands ne comprennent pas non plus, comment alors les petits comprendraient).

15.2.1952

Noëlle du Puy me remercie pour la poupée apportée à Raphaële. Je l'avais habillée de satin rose, tissu que j'avais en

magasin et cela dans le style breton et déshabillable.

29.2.1952

Gwitreg, A.Y. da Veig.

« *Resevet ac'h'eus moarvat ar pakad kaset d'it ar sizun-mañ, n'am eus gwerzet netra... Ret eo bet d'in kas 20 mil lur da Henriot da baea ar boledennoù a zo c'hoaz en ti.*

Dimeurz kenta 4 a viz Meurz ez in endro da di tant Hermine e Croix-de-Vie; da vont ganti da glask eun ti da brena. Arabat eo komz araok beza graet an traou. Dont a rin endro disul d'an noz 9 a viz Meurz. Ar vuhez zo ken stoul amañ, ken ma teuan sod. Skriv d'in d'am frealzi. Kenavo... ».

Tu as sans doute reçu le paquet expédié cette semaine. Cette semaine je n'ai presque rien vendu. Il m'a fallu envoyer 20 mille francs à Henriot pour payer les bols qui sont encore là.

Mardi prochain 4 mars, j'irai de nouveau chez tante Hermine à Croix-de-Vie, pour aller avec elle voir des maisons à acheter. Il vaut mieux ne pas en parler avant que ce ne soit fait. La vie est si calme ici que l'on devient fou. Écris-moi pour me reconforter.

6.3.1952

Précy, Mari da A.Y.

« *Trugarez evit ar vantell vihan. An Itron R. he deus kavet anezi kaer ha brao... (merci pour le petit manteau, Mme R. l'a trouvé très beau). Elle voudrait que ses trois enfants en aient de pareils. Ne pouvez-vous pas les broder différemment comme vous savez le faire avec tant d'art et d'originalité. Je crois cependant que vous feriez mieux de donner le prix, car je n'ai pas osé le dire, pour celui que j'ai offert.*

J'espère que vous ne vous ennuyez pas trop dans votre Ti Koz. Le plus dur de l'hiver est passé... Ils vont vendre la grande maison qui avait un beau jardin. La communauté se dissout peu à peu. Depuis que l'état a pris en mains tout ce que ces communautés faisaient pour les vieux et les malades, l'argent afflue moins de tous côtés. Ce sont les sœurs d'un autre ordre qui prennent ça. Kenavo ha pokou mat eus ho c'hoar bihan ha kalonek ».

15.3.1952

Frankfurt, Fred da A.Y.

« *Itron Anna ger. Digouezet eo ganin ho kartenn-bost gaer evit ar bloavez nevez, ha ni eürus da lenn e oa mat ar bed ganeoc'h. Skrivet am eus d'an*

Votre carte est bien arrivée avec nous, pour la nouvelle année et nous étions très heureux de lire que vous alliez bien. J'ai écrit à Mme

Itron Mathilde. Betek bremañ, n'am eus resevet netra diganti : Itron M. a zo eun Itron aonik. Skriva a rin adarre a-benn eun nebeut amzer.

Penaoz ac'hanoc'h bremañ ? Ha gant ho stal ? Ha Veig, Alix hag he c'hoar. Evurus int ? Dre ma c'hoarvez, galout a rit digas d'in dre va mamm e Paris, roll levriou brezoneg, koz pe nevez, gant c'homlec'h an ambannerien bloaz mouladur hag ar priziou ? Me a garfe prena eul levr bennak dre eur stal levriou eus Frankfurt, met ret eo gouzout ano al levriou, bloaz hag ano ar ambanner.

Da skouer e karfen gouzout diwar-benn levriou ambamet gant "Gwalarn" araok ar brezel ha diwar-benn levriou mat embannet goude ar brezel, romantou mat, yezadurioù ar brezoneg, levriou da studia ar yez hag all. Bez ez eus levriou nevez gwelloc'h ha levr R. Hemion ? Ha skrivet en deus Kervella e yezadur bras ar brezoneg e brezoneg ? Amañ hogos netra, ha me a zo sur, ez eus eun hevelep roll bremañ.

Amañ, mont a ra mat gannimp. Labourat a ran bepred gant an Amerikaned ha Henny a labour en eun Ti-kenwerz "Colombia film". Buhéz a zo keruz amañ ha ni a rank labourat meurbet. Yola vihan a zo eun diaoulig hag hi a gresk pep deiz. Pevar bloaz he deus bremañ... »

Mathilde, mais jusqu'à maintenant, je n'ai rien reçu d'elle. Mme M. est une dame très craintive. Je lui écrirai à nouveau avant peu.

Comment allez-vous maintenant ? Et votre commerce ? Et Veig, Alix et sa sœur, sont-ils heureux ? A l'occasion, pourriez-vous m'envoyer par ma mère à Paris, le catalogue des livres en breton anciens et nouveaux avec l'adresse des éditeurs, l'année de l'édition et les prix ? Je voudrais acheter quelques livres par une librairie de Frankfurt. Il lui faut connaître les noms des livres, l'année et le nom des éditeurs.

Par exemple, je voudrais connaître les bons livres édités chez « Gwalarn » avant la guerre, de bons romans édités après la guerre. Des grammaires en breton pour étudier la langue, etc... Il y a-t-il de nouveaux, meilleurs que ceux de R. Hemion ? Ici je n'ai presque rien et je suis sûr qu'il y a un tel catalogue maintenant.

Ici nous allons tous bien. Je travaille toujours avec les Américains et Henny travaille dans un commerce « Colombia film ». La vie est très chère ici et il nous faut travailler d'arrache-pied. La petite Yola est un petit diable. Elle grandit chaque jour. Elle a 4 ans maintenant.

17.3.1952

Mon amie Yvonne de Quimper me remercie de mon mandat de 20 mille francs que je lui devais.

« Pour le reste, vous pouvez attendre jusqu'à Pâques si vous vendez votre affaire. Je crois que vous vous débrouillerez bien ici, sans être en commerce. Vos compétences sont variées. Si vous achetiez une machine "Cornely" pour les broderies machine, vous auriez du travail. Ici c'est le centre des achats bretons. J'ai commencé le tissage. Ce projet qui me tenait depuis des années... Enfin un souci chasse l'autre. L'affaire de mon mari est à l'instruction. Nous avons eu les honneurs des journaux qui nous ont bien arrangés ! Quelle race que ces journalistes ! »

17.4.1952

Précyc. Mari me remercie du colis et de ma lettre.

« J'ai été porter les manteaux à M. R. Elle était ravie et a habillé les gosses immédiatement. Ils sont à croquer. Elle a dit qu'elle vous réglerait par C.P.... Vous ne m'avez pas donné de « tin touin ». Quand je peux vous rendre service, je le fais de grand cœur... Je croyais que cette dame était plus près de ses sous. Vous aurez sa clientèle. Son mari aime ce qui est breton et elle veut lui faire plaisir... Elle est un peu avec le sien comme vous étiez avec le vôtre. Le vrai amour ne se paie pas de mots mais d'actes.

J'ai bien compris la lettre du fils et j'ai su ainsi ce qu'il devient et dans quel milieu il évolue... et déjà le service militaire. Comme les années passent vite d'un coup !

Je vous apprends que la « Compassion » ferme ses portes à Précyc. C'est une désolation générale dans tout le pays... Ça c'est un coup monté par les forces diaboliques. J'en ai un dégoût profond de toutes ces cuisines de bonnes sœurs... ».

21.4.1952

Paris. Veig da A.Y.

« Erru mat oun endro eus Gwitreg azezet atao. Amañ an amzer a zo kaer-tre. Al labour a zo atao memestra... Goulenn a ran ouzui ma c'hellfes ober d'in va "c'hostume" evit an 10 a viz Mae, mar plich. Kenavo... »

Je suis bien arrivé de Vitré et tout le temps assis. Ici le temps est très beau. Le travail toujours le même... Je te demande si tu pouvais faire mon costume pour le 10 mai s'il te plaît...

Il m'a commandé un chupenn et un giletenn glazik, bleu roy, avec des broderies bleu or, qui ira bien avec un pantalon de couleur sombre.

23.4.1952

Reçu quittance Choleau de 12 945 F pour le terme échu à ce jour comprenant : 12 000 le trimestre + eau 275 F + ramonage 600 F + timbre 70 F.

4.5.1952

Gwitreg, A.Y. da Veig.

« Da zilhad breizat 'zo tost echu disul. Ar pemp mil lur a zo aet da get ; 4.000 lur danvez, 600 lur neud, ouspenn ar gouriz ruz, an doubl, hag am eus c'hoaz nozelennou alaouret da breña 35 lur ar pezh. 12 a zo ezomm... »

Amañ e lakan d'it eur "formule". Evelse e vo prest pa c'helli kas ar 5.000 lur a jom da bae, hag e vo digemeret laouen a c'helles kredi. Kliantez Precy, n'he deus ket paet c'hoaz. Hirio am eus labouret an devez-pad war ar chupenn rak warc'hoaz dilun ne vo ket founnus al labour... »

Ton habit breton est presque fini. Je te l'enverrai mercredi prochain... Comme cela tu l'auras pour dimanche. Les 5 000 F sont dépensés : 4 000 F pour le tissu, 600 F pour le coton à broder, plus la ceinture rouge et la doublure. J'ai encore les boutons dorés à 35 F la pièce et il en faut 12.

Ici tu trouveras une formule de C.P. toute prête quand tu pourras m'envoyer les 5 000 F qui restent à payer. Aujourd'hui j'ai travaillé toute la journée sur le chupenn, car demain lundi, le travail ne sera pas avantageux.

J'ai ajouté à ma lettre une carte écrite par Alix il y a 15 jours. Elle était venue passer 4 jours chez moi avec son mari. Ces visites font plaisir, mais elles sont l'occasion de dépenses, et le travail en subit le contre-coup. Ils sont si gentils qu'il est difficile de faire autrement.

5.5.1952

Rouen. Suzanna à A.Y.

« Je suis heureuse que Veig vous ait porté un peu de joie au cœur. Voyez comme il reste bon fils. A force de temps, peut-être arrivera-t-il à dénicher un logement. Vous me disiez dans votre lettre que l'on n'écrit pas lorsque l'on a des idées cafardeuses. Il me semble que ce soit le contraire... »

Je suis optimiste de nature. Je pense plutôt à l'acquis qu'aux pertes. C'est pour cela que la plupart de mes lettres sont empreintes de sérénité. En cela je ressemble à ma mère qui ne se plaignait pas dans ses lettres ni devant les étrangers à la famille.

22.5.1952

Paris. Veig da A.Y.

« Gortozet am eus betek bremañ evit respont d'it peogwir am eus traou da larout d'it.

Da genta. Trugarez evit ar c'hostum hag a zo mat d'in, brao kenañ Plijet en deus kalz. Kas a ran d'it ar arc'hant ; diou wech 3.000 lur, peogwir abaoe eur miz am eus prenet eur "c'hostum de ville", brao-tre evit 19.500 lur, hag am eus echuet da bae anezañ hirio. D'an eil ? Mont a ran gant Bleimor evel-just e Bro-Gembre, da dremen ar vakañsou.

Emichañs eo mat an traou ganit. Hirio ne labouran ket, hag an amzer a zo brao kenañ, mont a ran d'ar "foire de Paris". Ma'z aes d'ar finvs-keudenni, marteze e weli ac'hanoungant kilt "Bleimor", "défiler devant Jeanne d'Arc en actualités... »

J'ai attendu jusqu'à maintenant pour te répondre, puisque j'ai des choses à te dire.

Premièrement, grand merci pour le costume qui me va bien. Il est très joli et a beaucoup plu. Je t'enverrai l'argent en deux fois 3 000 F puisque depuis un mois j'ai acheté un beau costume de ville pour 19 500 F. Je viens de finir de le payer aujourd'hui.

Deuxièmement, je vais avec Bleimor, comme de juste, au Pays de Galles pour passer les vacances.

J'espère que les choses vont bien avec toi. Aujourd'hui je ne travaille pas, le temps est très beau, je vais à la foire de Paris. Si tu vas au cinéma, peut-être me verras-tu habillé du kilt de « Bleimor »...

Veig continue en français.

« Le départ est fixé au 20 juillet et le retour au 5 août. J'ai demandé à la direction de pouvoir prendre mes vacances du 20.7 au 10.8. Nous reviendrons par St Malo. De là j'irai à Vitré.

J'ai été faire les démarches pour avoir un passeport. Il me manque encore deux pièces. Les kilos de papier qui recommencent. Il faut ton autorisation : Je soussignée, et la suite, permets que mon fils parte pour l'étranger, avec la signature du maire, celle du commissaire, le livret de famille avec la date du décès de Tadig. Ouf ! »

5.6.1952

Mon père est malade

Douarnenez. Rosa à A.Y. Vitré.

« C'est de la clinique que je vous écris. Papa est hospitalisé depuis 8 jours. Ça lui a pris tout d'un coup. On a appelé le médecin. Il avait les intestins bloqués, une tumeur due à la diarrhée qu'il

avait depuis longtemps. On l'a opéré, mais vu son âge, on n'a pas pu le garder. On lui a fait un anus artificiel. Aujourd'hui il est au plus mal. Peut-être quand vous recevrez cette lettre, on vous enverra un télégramme. Je n'ai pas beaucoup le temps. Kenavo... »

16.6.1952

L'oncle Julien à A.Y.

« Je n'ai jamais le temps, mais l'an prochain je l'aurai et peut-être trop. Nous avons cédé notre affaire avec prise de pouvoir le 1.1.53. Nous avons mis en gérance. Ma santé va mieux. J'ai fait la même journée (65 ans) 579 Km avec ma 11 légère. Je n'ai pas été au Pertre cette année, sans cela je n'aurais pas manqué de faire un crochet pour passer à Vitré. Reçu une nouvelle lettre d'Andrée, ça ne va pas fort. Je lui répondrai ces jours-ci, car je la suppose malheureuse et me fais un devoir d'oublier son long, trop long silence à notre égard... »

Alix a vu ma belle-sœur Andrée, sur le marché à Pléneuf. Elle m'a dit « qu'elle avait une drôle de mine ».

26.6.1952

Douarnenez. Mari à A.Y.

« Le mandat de 5 000 lurs a zo arruet dec'h. Trugarez kalz evit ho tad. Laret en deus. "Eur galon vat eo Anna". (Grand merci pour votre père... Il a dit "Anna est un bon cœur"). »

Jeudi il touchera sa pension, ce qui va nous permettre avec les vôtres de régler toutes les dettes.

Papa est toujours dans le même état, pas pire pas mieux. Des gens, à mesure qu'ils le savent, viennent le voir et le gâter. Il est pourvu en fruits et en vin blanc...

Depuis quelques nuits, papa me laisse dormir. J'ai mis auprès de lui, une bouteille d'eau qu'il boit quand il veut, ainsi il ne m'appelle plus à toute heure. Je n'aurais pas tenu longtemps à ce régime, le sommeil est aussi indispensable que la nourriture. Léna est venue voir papa ce matin en revenant de la messe et le gâter. En général tout le monde a de l'estime pour lui malgré sa rudesse. Il a sa valeur, chacun la sienne n'est-ce pas ?... »

Depuis la fermeture de la maison de retraite de Précy, où Mari soignait les malades, celle-ci est en demi-chômage à la maison-mère. Aussi a-t-elle obtenu un congé pour venir soigner son père. Devant l'évolution de sa maladie, elle a demandé une permission pour le soigner jusqu'à la fin. Ce qu'elle obtint de la Direction Générale.

29.6.1952

Gwitreg, A.Y. da Veig. Paris.

« Perag ne skrivez ket ? »

Bet oun bet e Douarnenez da welout Tad-koz. Er memez stad emañ atao. E "opération" he deus koustet kalz arc'hant avat, da tant Rosa, hag e vo ret d'in sikour anezi eveljust ; rak n'eus nemet Henri o labourat ; pansion Tad-koz a zo izel awalc'h... Ar werz a vo mat me gred er bloaz-mañ rak an amzer a zo tomm grizias. Gwelet am eus 'zo hirio eur gouel breton e Paris. Gant an amzer domme vo ket gwall vourrus dansal... »

Pourquoi n'écris-tu pas ?

J'ai été à Douarnenez voir Tad Koz. Son opération a coûté beaucoup d'argent à tante Rosa et il faudra que je l'aide comme de juste, car il n'y a qu'Henri qui travaille. La pension de Tad Koz est assez faible.

Je crois que la vente sera bonne cette année, car le temps est très chaud. J'ai vu qu'il y a aujourd'hui une fête bretonne à Paris. Sous un soleil brûlant, il ne sera pas agréable de danser...

J'ai fait un saut jusqu'à Douarnenez. Mari m'a reçue à bras ouverts et vidé son cœur dans le mien. Habitée aux maisons de retraite où la nourriture est variée, elle ne peut se faire au régime du poisson. Mon père a été très heureux de me voir. Il parle de sa « petite plaie », comme s'il s'agissait d'une petite chose. Il avait un cancer généralisé et il avait été ouvert et refermé sans aller plus avant qu'un anus artificiel. Selon le médecin, il couvait un cancer depuis 20 ans, sans qu'il le sache. Il n'avait jamais été voir un médecin. Je lui donne des nouvelles de Veig.

« C'est un garçon supérieur » me dit-il. Mon frère Ronan me demandait où il allait chercher des choses comme cela.

« Dans le journal La Croix, qu'il lisait tous les jours » lui répondis-je.

Mon père ne se plaint pas et ne paraît pas souffrir. On l'a installé dans un lit bas, afin de pouvoir le changer plus aisément. Je pensais à sa mère en 1911, à Ploaré, quand elle était paralysée. On l'avait installée aussi dans un lit bas.

Ma sœur pensait qu'à son âge, mon père n'aurait pas supporté l'opération l'avait envoyé à la clinique au lieu de l'Hôtel-Dieu qui eut été meilleur marché. Au bout de quinze jours, elle le ramena à la maison. Mari est arrivée juste à temps pour continuer les pansements. Celle-ci m'ayant dit que l'on devait 27 000 F pour les frais d'hospitalisation, je donnais à Rosa les 7 000 F que j'avais sur moi, en lui disant que j'enverrai le reste après. Elle ne voulait pas les prendre et les jeta sur le plancher. Mari les ramassa sans

complexes, trouvant mon geste tout naturel. Je lui devais bien ça ; elle me permettrait de faire ma saison à Vitré, chose des plus vitales pour moi.

Lorsque le curé sut que mon père se faisait opérer, il alla le voir. Mon père lui donna alors 10 000 F pour dire des messes pour le repos de son âme, s'il trépassait. Il ne connaissait pas la valeur de l'argent, n'ayant jamais fait les achats à la maison.

Miz Gouere 1952

Paris. Veig à A.Y. Vitré.

« Mercredi. Me voici enfin décidé à t'écrire. C'est pour te demander un grand service. C'est pour le passeport pour l'Angleterre. Tu m'avais envoyé une autorisation écrite. Mais j'ai eu la malchance et j'ai perdu ma carte d'identité et cette autorisation. Il faudrait que tu me l'envoies le plus tôt possible. Je la voudrais pour vendredi soir avec si possible mon extrait de naissance et ton état civil. Sans ces papiers, je ne peux partir et le voyage est déjà payé... »

17.7.52

Paris. Joseph Chardonnet aumônier, à Monsieur le Chef du recrutement de Rennes, service Conseil de Révision.

« Le Clan des routiers, affilié aux Scouts de France, dont je m'occupe, devant effectuer son camp annuel en Angleterre cette année, je vous serais obligé si vous pouviez établir d'urgence une attestation pour l'un des jeunes gens de ce groupe qu'il s'est bien présenté au conseil de révision et qu'un passeport peut très bien lui être délivré. Il s'agit de Mr Debauvais Émile né le 22 août 1933 à Vignoc (I.-et-V.) demeurant actuellement 18 rue Mazagran à Paris 10ème.

Comme le départ a lieu le 19 juillet au matin et que toutes les démarches ont été arrêtées jusqu'ici par défaut de cette pièce, je vous serais reconnaissant si vous pouviez adresser cette pièce à l'intéressé par retour du courrier. L'intéressé a passé le conseil de révision devant la commission régulière à la mairie du Xème à Paris. En vous remerciant à l'avance, je vous prie... »

17.7.1952

Douarnenez. Mari à A.Y.

« Je ne peux que rendre hommage à votre bon cœur, qui veut prendre à sa charge le surplus qui reste après les assurances. Rosa en est très touchée. Elle trouvait cela très naturel de se priver pour son père, aussi quand elle rencontre quelqu'un qui sait aussi se priver, elle en reste baba (skodeget) et ne prend pas la chose au sérieux. Maintenant elle commence à croire qu'il y a encore sur

la terre des « gens bons ». Je comprends un peu son caractère aigri par toutes les tribulations et la froideur de certaines personnes... L'autre jour, elle m'a bien traitée d'innocente quand je lui ai dit qu'il fallait compter sur la Providence, après que nous ayons fait ce qui était en notre pouvoir.

C'est vrai que j'ai l'air « bête » de compter avec le divin, le surnaturel et cependant je ne suis pas empêtrée quand il s'agit de gagner ma croûte : je l'ai bien montré ces jours-ci en allant à l'Inscription Maritime, pour savoir si avec mon diplôme d'infirmière, je pourrais toucher des prestations pour faire les pansements de mon père. J'ai réussi dans toutes mes démarches à la mairie et préfecture pour obtenir l'autorisation. Tout d'abord, Rosa ne voulait pas.

« N'allez pas chercher toutes ces histoires ».

J'ai remis votre carte à Léna, J'ai vu Anna G. et Marc'harid, toujours vibrantes et B. A. Elles sont venues voir papa et le gâter. Papa baisse petit à petit. Je ne sais jusqu'où il ira. Il trouve long le temps. Une grande patience lui est nécessaire. J'essaie de l'encourager. Ce n'est pas toujours facile de trouver les mots adéquats. C'est délicat le beau métier d'infirmière. A vous bonne santé. Kenavo... »

Le docteur Ezel, militant Breiz Atao qui soigne mon père dit « qu'il a un cœur pour aller jusqu'à plus de cent ans ! ».

17.7.1952

Mr Choleau n'a plus de mémoire ou alors il est de mauvaise foi, il me compte deux fois la même chose, dis-je à l'un de ses locataires.

« Il fait partie de la deuxième catégorie » me répondit-il.

17.7.1952

Hermine m'écrit d'Angers, que sa tante vient de mourir, d'une angine de poitrine, un mois seulement après avoir aménagé chez elle. J'avais été à Croix-de-Vie deux jours pour l'aider à faire son déménagement. « Je ne sais pas ce que nous allons faire. Je pense me mettre fermement à l'ouvrage. Maman qui habite au premier me laisse libre. C'est d'ailleurs ma tante qui ne comprenait pas le travail au dehors de chez soi. Avez-vous de nouveaux projets ? Ou alors un commerce ensemble... comme nous en avons déjà causé. Pour cela il faudrait que je vous voie pour discuter... Ce n'est plus la saison pour vous déplacer. Aussi si vous êtes toujours dans les mêmes conditions, je pourrai aller vous voir un jour... »

19.7.1952

Mari m'envoie des nouvelles de mon père.

« Comment va papa ? Ni pire ni mieux. Il s'use doucement. Il dort presque toute la journée quand il est fatigué de lire, mais il ne peut manger seul encore. Il ne comprend pas pourquoi il ne peut manger comme tout le monde. Il a essayé de manger du poisson avec des pommes de terre, mais n'a pu avaler, sa gorge doit se paralyser un peu. Mais il prétend qu'il n'est pas assez cuit. Dire qu'il restera autoritaire jusqu'au bout et borné aussi. L'on ne peut lui faire entendre raison et qu'il faudrait mieux manger des choses légères.

« C'est votre idée, me dit-il, ce n'est pas la mienne ». A part cela, il se laisse soigner comme un enfant. C'est un grand point. Rosa lave du linge toute la journée, il salit tellement.

Savez-vous que votre belle-sœur a exprimé le désir d'hériter de papa... la literie, des draps, du linge de maison... alors que Rosa lui donne déjà ses draps. Heureux que Suzanna lui ait envoyé une paire de rechange et moi, j'ai apporté les miens... D'abord papa a tout donné à Rosa, parce qu'elle s'est occupé de lui depuis la mort de maman. C'est de lui-même qu'il a dit ça, je ne l'ai nullement influencé en quoi que ce soit, et puis il n'y a pas tellement de choses... En tous cas, ce ne sera pas ces jours-ci, j'en suis sûre. Kenavo... ».

22.7.1952

Le voyage de Veig en Grande Bretagne

Étre Leeds ha Glasgow. Veig da A.Y.

« *Abaoe disadorn vintin
oun aet kuit eus Bro-C'hall. Ni
hon eus tremenet eun devez e
London, ar veaj a zo tremenet
gant amzer gaer. Disul e oan e
Leeds ha resevet mat gant skou-
ted eus ar vro. Ni hon eus graet
eun abadenn dilun. Skriva a ran
fall ebarz an tren. Ni a zo war
hent Glasgow. Ar c'hamp a
gendaic'h betek an 10a viz Eost.
C'hoarzus kenañ eo komz
gant ar Soazon ha diaes awal'h
eo da veza komprenet ganto.
Fentus tre eo pa vez lavaret ya,
ha ral eo lavarout ar c'hontrol.
Debret e vez peder pe bemp
gwech bemdez ha traou fentus*

Depuis samedi matin, j'ai quitté la France. Nous avons passé une journée à Londres. Le voyage s'est bien passé avec du beau temps. Dimanche nous étions à Leeds et nous avons été bien reçus par les Scouts du pays. Nous y avons donné une séance lundi. J'écris mal dans le train qui nous amène à Glasgow. Le camp continue jusqu'au 10 août.

C'est très rigolo de parler avec les Anglais et il est difficile de se faire comprendre. C'est comique lorsqu'on dit « ya » et il est rare de dire le

*a zo da zebri. Trugarez bras evit
ar paperou. Emichañs e c'hellin
kas d'it kalz a gartennou post.
Kenavo... Ne c'hellin ket ober
va chomlec'h, peogwir ne vimp
ket pep gwech en henvelec
lec'h... ».*

contraire. L'on mange quatre ou cinq fois par jour, des choses assez drôles que l'on nous donne. Je te remercie beaucoup pour les papiers. Probable que je pourrai t'envoyer beaucoup de cartes postales. Je ne pourrai pas donner mon adresse, puisque nous ne serons pas chaque jour dans le même endroit. Kenavo...

22.7.1952

Quimper. Marie Guellec à A.Y.

« Avec l'affaire d'Eugène, nous étions sens dessus-dessous. Je pense que vous avez su l'heureuse issue. Grâce à Dieu, il a été acquitté, le témoin à charge ne s'étant pas présenté... »

27.7.1952

De Douarnenez, Mari me remercie pour le mandat :

« Je vous félicite d'être bonne, Dieu est content. Papa est toujours dans le même état. Je crois être là encore tout le mois d'août... »

Miz Gouere 1952

Les ponts sont coupés avec Choleau

Pour la quittance de fin juillet, je me suis querellée avec Jean-Marie. Quand il voulait me dire quelque chose, il avait pris l'habitude d'élever le majeur et l'index surmontés d'ongles d'un centimètre. Je craignais qu'il me crève les yeux et je reculais instinctivement. Il y avait encore de l'augmentation. Je lui demandais combien de temps cela allait durer :

« Pendant trois ans » répondit-il.

Cela concernait le logement du 25 qui était toujours au nom d'Alix, aussi je lui dis :

« Le contrat d'Alix est expiré depuis avril 1952. Vous avez dû me déclarer au loyer du 25. Mes récépissés font foi que je suis là en personne depuis 1950. J'ai fait aussi mon changement d'adresse. »

Je ne comprends rien à ses réponses. Il me rappelle qu'il a dû s'occuper de récupérer mes affaires, ce que mes amis ne voulaient pas faire pour mes meubles du Piré. Ce qui n'était pas tout à fait vrai... C'est le professeur Hervé qui avait été le premier à aller voir le propriétaire et Choleau l'a accompagné après.

« Je voudrais voir le contrat de location du 25 » lui dis-je.
 « Ce n'est qu'une location verbale ».
 « Alix m'a donné tous les papiers et il n'y est pas ».
 « Demandez-les lui ».
 Il faisait exprès de me mettre en plein cirage.
 « Je n'ai pas rêvé d'avoir lu que je n'ai pas le droit d'avoir un poste de radio là-haut ni de chien ».
 « Alors vous l'avez » riposta-t-il.
 « C'est vous qui l'avez, je l'ai lu seulement et signé, dis-je. D'ailleurs vous n'avez pas le droit de m'empêcher d'avoir un poste au 23. Ceci n'est pas marqué sur le bail du commerce ».
 Il éluda la réponse, lorsque je lui dis que l'un de ses locataires faisait crier bien haut le sien, alors qu'il m'avait dit que tous ses locataires avaient la même prescription.
 « D'ailleurs je ne vous connais pas. J'ai loué le 25 à Melle Alix » sur ce il se retira.
 Après son départ, je fermais à clé la porte de la salle donnant sur la cour. C'est par là qu'il avait pris l'habitude de venir me voir à toute heure du jour.

28.7.1952

Glasgow, Veig da A.Y.

« Abaoe tri devez emaooun o klask skryva d'it. An amzer a vank d'in, hag ar vro dre amañ a 'zo brao meurbet. Ni a 'zo bet war ar Clyde, goude war al Loc'h-Lomond, goude beza tremenet eun endervez gant kalz a sonerien biniou-skos. Bourrus meurbet e oa.

Gouel Santez Anna a zo tremenet, met n'eo morse re ziwezat d'ober. Neuze gouel mat d'it. Emichañs e c'hellin mont da welout ac'hanout eur miz goude va distro e Bro-C'hall.

Ar c'helaouennousaoznek a embann pennadou leun a fotoiou ha peseurt fotoiou ! Andreo Fleury a zo ganeomp. Ugent omp. Hag e reomp kalz a drouz ebarz ar vro. Dec'h d'an noz, ni zo aet da larout eur

Depuis trois jours, je cherche à t'écrire, le temps me manque et le pays est très joli. Nous avons été sur la Clyde et sur le Loc'h Lomond après avoir passé l'après-midi avec un grand nombre de sonneurs de biniou écossais. C'était très agréable.

La Sainte-Anne est passé, mais il n'est jamais trop tard pour le faire. Alors, bonne fête à toi : j'espère que je pourrai aller te voir, un mois après mon retour en France.

Les journaux anglais ont parlé de nous, avec des photos et quelles photos !! André Fleury était avec nous. Nous sommes vingt et nous faisons beaucoup de bruit dans le pays. Hier soir nous avons été dire un grand kenavo aux

c'henavo bras da Vretoned vihan a zo deut da dremen vakañsou amân. Eveljust ret e oa gwiska an dilhad breton. Se a oa ar spontusa ha tost peb endervez a oa memestra. An amzer a zo kaer meurbet. Aet omp da neuial. Kenavo... ar chef a zo o youc'hal warnomp ».

petits Bretons qui passaient leurs vacances ici. Comme de juste, il a fallu s'habiller en costume breton. Cela était le plus terrible ; et presque chaque après-midi c'était la même chose. Le temps est très beau. Nous sommes allés nous baigner. Kenavo... Le chef crie après nous.

Sur une carte adressée à Veig je lis.

« A notre " Arzhig Breurel ", en souvenir du temps heureux passé ensemble avec les Bleizimor sur les grandes routes de Keltia - Tramor - Cordialement ».

Suivent les signatures parmi lesquelles je reconnais : Perig, Pierrick, Claude, Janig, Françoise, Anna Vihan, Monique. Arzhig veut dire ourson.

9.8.1952

London, Veig da A.Y. Gwitreg.

« War hent en distro, emaoomp endro. An amzer a zo brao awalc'h. Ni'zo o vont da gousket e Londrez en noz-mañ. Kenavo... »

Sur le chemin du retour, nous sommes à nouveau. Le temps est assez beau. Nous allons dormir à Londres cette nuit.

15.8.1952

Veig est revenu à Vitré finir ses vacances. Il tombait juste en pleine bagarre. J'en ai profité pour le charger d'aller remettre à J. Choleau les livres qu'il m'avait confiés en dépôt. En même temps, je demande à Veig de réclamer les dossiers qu'il ne m'avait pas remis malgré mes demandes incessantes. Mon fils est revenu outré : « Quel fumier ! dit-il, il m'a dit que je n'avais aucune qualité pour recevoir ces dossiers et qu'il les donnerait à toi. Ils sont en sécurité et vous mériteriez d'avoir le pied quelque part ! »

Ces gens qui parlent si bien, ce qu'ils peuvent être vulgaires à l'occasion. Aussi Veig ne peut s'empêcher de répliquer :

« Vous en avez des qualités vous. J'en ai appris de belles sur votre compte à Rennes ».

16.8.1952

Ce matin vers 10 H en revenant de faire mes courses chez l'épicière du coin, j'ai vu Choleau dans la rue St-Louis transportant deux valises de taille moyenne. Il ne partait pas en voyage, car

il n'avait pas sa gabardine. J'aurais du courir après lui tout de suite et le sommer d'ouvrir ses valises. Mais le magasin était ouvert. Le temps d'appeler Veig et descendre de sa chambre, Choleau était hors de vue. Mon fils n'a pu le trouver, ne sachant où il allait n'ayant pas eu le temps de lui expliquer où se trouvait la librairie où il achetait les livres pour la bibliothèque municipale. La commerçante lui avait gardé ses archives à la Libération. Je ne pouvais aller les réclamer à la dame, elle ne me les aurait pas données. Et il avait le toupet de me dire que mes dossiers n'étaient pas chez lui !

Si j'avais eu une boutique comme les autres, je n'aurais eu qu'à fermer ma porte et cette histoire ne se serait pas passée ainsi.

18.8.1952

Quelques jours après, je reçus une lettre de Mari qui me mit du baume au cœur.

« Un petit mot pour vous remercier du reliquat. Vous au moins, vous tenez vos promesses. Vous méritez... "la croix des rares gens d'honneur" ».

Papa va mieux. C'est formidable, mais c'est ainsi. Il voudrait maintenant se lever, mais je ne veux pas, il ne se rend pas compte qu'il se laisse aller de tous les côtés. C'est que des pantalons ne se lavent pas comme des mouchoirs de poche. Je vais demander au docteur d'essayer de lui mettre une sonde à demeure que l'on peut boucher et vider à volonté. Ce serait du lavage en moins à Rosa. Mouillé deux fois par jour, c'est pas drôle. Est-ce qu'il voudra se laisser faire ? Un penn-kalet pareil. Je me demande ce que je vais faire, puisqu'il dure toujours. C'est vraiment bête d'avoir opéré un homme de 90 ans pour le laisser dans un état pareil. Le docteur est en vacances, il faut attendre encore 8 jours.

A part papa, toute la maisonnée va bien et travaille quand il y a du travail. La pêche est intermittente. Suzanne a un métier de "crève la faim". Henri à qui le patron avait promis 125 F de l'heure ne reçoit que 113 F. Rosa rouspète... C'est la bataille pour la vie... Ça marche votre travail ? Vous êtes contente, je le suis aussi. Kenavo... ».

28.8.1952

Kervelean, Deniza da A. Y.

« *Mont a rin d'ho kwelout disul d'an noz. Kemer a rin an tren d'al lun da greisteiz evit distrei da Paris. Brao-tre eo Breiz-Izel hag an amzer a zo dudius ivez...* »

J'irai vous voir dimanche soir 31. Je prendrai le train lundi à midi pour mon retour à Paris. Breiz Izel est belle et le temps agréable aussi.

Je demandais à Deniza d'aller voir Choleau.

« Oh ! me dit-elle, il ne donnera rien ».

« Je voudrais savoir ce qu'il pense de moi ».

Je voulais surtout m'assurer qu'il avait intercepté une lettre destinée à un locataire qui habitait la même maison que lui. Deniza y alla quand même et me conta ce que Choleau lui avait dit :

« Mme Debauvais est venue ici et puis maintenant elle veut s'en aller ».

Ceci me fit penser qu'il avait lu la lettre dans laquelle je parlais justement de mon projet d'aller m'établir à Angers. Ce que personne ne savait à Vitré.

Les Choleau ont dû me voir de la fenêtre de leur cuisine. La boîte aux lettres du locataire étant mal fermée, il n'était pas difficile de la prendre, surtout que Choleau connaissait mon écriture. Étant le seul locataire, je ne pouvais en suspecter d'autre. Ayant rencontré celui-ci dans la rue, je lui demandais s'il avait reçu ma lettre. Non me dit-il et me demanda ce qu'elle contenait.

29.8.1952

Six heures du soir. J. Choleau vient de sortir de la boutique en me disant :

« Vous saurez mon nom ». Je venais de lui dire qu'il était un type de mauvaise foi.

Ce matin, il était venu me dire qu'il n'avait pas les dossiers, qu'il les avait mis en lieu sûr. Je lui demandais calmement :

« Dites-moi où ils sont et je vais envoyer Veig les chercher. Il n'y a rien à craindre, tous ces papiers ont été à la police avant la guerre ».

« Oh vous savez, ça peut reprendre de plus belle ».

« Ils sortent tous de prison, lui dis-je Tullou a inauguré son Nominoé et il est remplumé maintenant ».

« Et puis, je vais au médecin, j'ai plus sérieux à faire, dit-il en marmottant entre ses dents : ce ménage ne devait pas marcher »

Avec un homme comme lui, sûrement cela n'aurait pas marché. Il fallait que je me défende « toutes griffes dehors » comme me le disait une cliente. Je le laissais partir sans ajouter un mot. J'avais l'impression d'avoir à faire à un homme inconséquent. Quel filet a-t-il tissé autour de moi pour ne pas fréquenter d'autres personnes que lui ?

30.8.1952

Copie de la lettre de J. Choleau à Alix et son mari.

« Cher Monsieur et Madame. Je ne vous étonnerai pas en vous disant que les procédés de votre amie de Vitré m'ont obligé à

rompre toute relation avec elle et par suite, je ne pourrai ni lui être agréable ni utile en quoi que ce soit.

Je ne voudrais cependant pas que ses amis souffrent de cet état de choses. Vous savez mieux que tous ce que j'ai fait pour la tirer d'affaire, ce que les amis de son mari se sont refusés à accomplir. J'en suis bien récompensé. Mais je m'y attendais. Je regrette qu'au cours d'une discussion, son fils adoptif vous ait mis en cause prétendant que vous saviez des choses sur mon compte. Qu'en pensez-vous ? Mes amitiés ».

Alix ajoute :

« Que veut dire que j'ai été mise en cause lors de votre discussion avec Choleau et que Veig aurait dit que je savais des choses sur lui ? Je ne vois pas à qui il a pu faire allusion, pour la bonne raison que j'ai l'habitude de m'occuper de personne, qu'entre nous il ne me doit rien, ni moi non plus. Tout ce que j'ai à dire c'est que malgré tout, j'ai été bien contente de le trouver pour qu'il s'occupe du Piré, car je ne voyais pas, par quel moyen le faire, puisque personne ne bougeait et que moi-même, je n'avais aucune possibilité de le faire, ce que j'aurais préféré. J'ai hâte d'aller bavarder avec vous afin d'être au courant. J'ai répondu à Choleau que je ne savais pas de quoi il s'agissait et que je n'avais rien contre lui. »

J'ai répondu à Alix que Veig n'avait pas parlé d'elle.

Miz Eost 1952

Paris. Veig da A.Y.

« Erru mat oun e Paris
gant eun amzer tomm kenañ.
Kroget am eus gant al labour.
Netra n'eo bet lavaret din
evit ar vakansou. Aet oun da
welout an Itron P. Gwelet am
eus diou gambr. An Itron-se a
zo chantil-tre. Hi a yelo da we-
lout ac'hanout wardro ar 7 pe
ar 8 a viz gwengolo a gredan.
An diou gambr a vije mat evi-
dout. Met pas evit atao. Terval
kenañ eo, bras awalc'h ha
karrezek... ».

Je suis bien arrivé à Paris,
par un temps très chaud. J'ai
repris mon travail. L'on ne m'a
rien dit pour les vacances.

Je suis allé voir Mme P. J'ai
vu les deux chambres. Cette
dame est très gentille. Les
deux chambres seraient bien
pour toi. Mais pas pour y
rester longtemps. Elles sont
très sombres. Elles sont assez
grandes et carrées...

Ne connaissant personne à Vitré, je sonnais à la porte de Me Naud, rue St-Louis. Celui-ci se refusa, après lui avoir soumis ma requête.

« Étant l'avoué de M. Choleau, je ne peux vous conseiller ». Il m'indiqua l'adresse de Me Cahierre pour défendre mes droits.

Herminie ayant une maison assez vaste, m'invite à aller habiter Angers, en attendant de trouver un commerce. Le 2ème étage est libre : deux chambres, salle d'eau et cuisine, le tout meublé. Je pourrais « tâter » les marchés avec mes corsets. Je reviendrais à Vitré les dimanches soir pour vérifier les comptes, y faire le marché du lundi et prendre les commandes. Une personne s'est présentée pour tenir mon magasin et y installer une crêperie.

J'ai été à la mairie demander l'autorisation et la patente de restaurant et boissons.

« L'on ne peut refuser à cette dame la permission de gagner sa vie » m'a dit l'employé.

Avant de m'engager, j'avais consulté Me Aubert notaire à St-Malo. Il m'avait conseillé de faire l'inventaire en double de la marchandise et des meubles, puis de le faire signer par la gérante. Me Aubert était un ami de mon mari et c'est bénévolement qu'il me conseilla.

25.9.1952

Gwitreg, A.Y. da Veig.

« Ar werz a zo diskennet
trum. Warc'hoaz e vo gouel
amañ. Aon am eus e vo kalz
nebeutoc'h a dud eged warlene.
Enoei a ran start amañ a c'hellez
kredi. Emichañs ne bado mui
pell, ar vuhez droch eo va hini
amañ... ».

Les ventes ont baissé
d'une façon subite. Demain il
y a une grande fête ici. Je
crains qu'il n'y vienne moins
de monde que l'année der-
nière. Je m'ennuie fortement.
Je te prie de croire. J'espère
que cette vie idiote ne durera
pas longtemps.

25.9.1952

Douarnenez. Mari à A.Y.

« Il faut que je vous donne des nouvelles de votre père... Il va on ne peut mieux, du moins si l'on en juge par ce qu'il mange et digère. Il mange autant qu'avant. Le docteur Ezel venu au moment où il mangeait sa soupe en a été frappé. « Maleürus » a-t-il dit, en levant les bras au ciel. Plus d'un litre, avec une cuillère à pie dans le pain trempé (de soupe ou de café-chicorée). A midi 10 pommes de terre, pas des cannettes, un poisson, un gros morceau de pain et un fruit ; insatiable. Il ne souffre pas et a toute sa lucidité.

On voudrait parfois qu'il déraile un peu, pour qu'il ne fasse pas attention à tout ce qui se passe. J'attrape encore « mes choses » (réprimandes) « Pakaat a ran va zraou », quand je suis un peu en retard à la messe ou que je ne vais pas tous les jours. Je

ne réponds pas. C'est plus sage. Dire qu'il ne jettera pas les armes jusqu'à la fin.

Hier, Rosa a monté un poêle, prêté par Nana (la cousine) pour les froids à venir. Jamais on n'aurait pensé qu'il serait là encore l'hiver. En ce moment il mouille un peu moins. Mais je ne peux pas le laisser pour autant à Rosa. Je commence à trouver le temps long, loin de mes occupations. Anna G. vous dit le bonjour, toujours gentille. Je vais flepper (causer) aussi chez Marc'harid. Elle est triste en ce moment, sa sœur de 35 ans vient de mourir... Tante Marianne va bien et les autres aussi... »

L'organisme de mon père se défend rudement bien, jusqu'à penser qu'il sera immortel, comme le dit Rosa.

9.10.1952

J'écris à Veig pour lui dire que je serais à Paris le 10 octobre et lui donne rendez-vous chez Finette. Je retournerai le lendemain à Angers voir Herminie.

Les Guillon avaient passé une semaine à Vitré et avaient pris des photos. Je ressemble sur l'une d'elle à Mme Drouart, l'ancienne dulcinée de Choleau.

Je me rappelle que Finette m'avait commandé, en plein mois d'août, un corset. Au lieu de trois heures, j'ai mis toute la semaine pour en venir à bout. J'étais occupée par la vente des souvenirs et restaurer mes amis, quoiqu'ils mettaient la main à la pâte.

21.10.1952

Gwitreg. A.Y. de Veig.

« Setu me distro eus Kemper, graet ganin va zro e Douarnenez. Tad-koz a zo memestra. Met ne c'hell ket para. Tant Mari a zo du-se bepred. Ar sizun a zeu e kasin ar pez am eus ezomm evit renka hol lojeiz. Soñjal a ran e vefe gwelloc'h d'it goulenn eur "permission", evit gouelan Anaon, da glask labour e Angers. E giz-se, p'az po gwelet e c'helli ober da zilez. Gortoz a ran ac'hanout neuze, e vin du-se dimer'her kenta. "Ti Koz", n'eo ket gwerzet c'hoaz. N'am eus kavet netra da feurmi en

Me voici revenue de Quimper et j'ai fait mon tour à Douarnenez. Tad Koz est pareil, mais il ne peut guérir. Tante Mari est toujours là-bas. La semaine prochaine, j'apporterai les affaires dont j'ai besoin pour arranger notre logement. Je pense qu'il serait bon que tu demandes une permission à l'occasion de la fête des morts, pour chercher du travail à Angers. Comme cela, quand tu auras vu, il te sera plus facile de donner ton congé à Paris.

Je t'attends alors mercre-

Angers betek-hen.

Amzer a zo peogwir hon eus eun ti. Warc'hoaz ez in da Roazon da c'houlenn ouz eun "Advocat" petra ober d'ar "proprio"... »

di prochain. Ti Koz n'est pas encore vendue. Je n'ai rien trouvé à louer à Angers. Cela importe peu puisque nous avons une maison pour nous recevoir. J'irai à Rennes voir un avocat pour lui demander ce qu'il faut faire pour le proprio...

Tout compte fait, je suis allée consulter Me Cahierre et qu'il fasse le nécessaire pour récupérer mes dossiers. Je lui demandais conseil. Il me certifia que j'avais le droit de vendre mon fonds de commerce parce que je l'avais créé. Je le mis en vente chez l'huissier au prix de 5 000 F

Me Cahierre avait connu mon mari et en avait gardé un bon souvenir.

Etant allée à la préfecture de Rennes pour ma patente foraine, j'ai été voir Mme Le Mée. Celle-ci me conseilla de voir Mme Drouart qui connaît le droit. Je suivis son conseil. Elle écrivit à la machine en deux exemplaires une lettre pour Choleau, pour être envoyée en recommandé à "ce monsieur récalcitrant", ainsi qu'elle l'appelait. Elle ne me prit que 500 F pour sa peine. Pour les autres c'était 1 000 F. Elle n'a pas été étonnée des procédés de J. Choleau.

« Il n'est pas bien vu là-bas » me dit-elle.

Voici la lettre en question :

22.10.1952

Vitré. A.Y. à M. Choleau.

« A de très nombreuses reprises, je vous ai demandé de me rendre les dossiers que dès 1950, vous avez trouvés parmi les livres de mon mari.

Depuis ce temps, vous ne répondez à mes demandes que par des échappatoires. Vous avez refusé à mon fils mandaté par moi de lui remettre ces dossiers, prétendant qu'il n'avait pas qualité pour les recevoir, il est bien cependant l'héritier de son père. Vous prétendez les avoir mis en lieu sûr, pour ne pas être considéré comme complice. Or je suis bien décidée à récupérer mes dossiers et à ne pas être victime d'un chantage.

Si sous 48 heures, vous ne m'avez pas restitué ces dossiers, je vais être à mon grand regret, contrainte de déposer contre vous, une plainte en abus de confiance. J'espère que vous ne vous exposerez pas à une poursuite devant le tribunal correc-

tionnel, qui de son côté, pourrait peut-être trouver dans votre conduite, ce que vous semblez redouter. »

23.10.1952

J'ai expédié l'argent du terme 12 000 F à Choleau pour les 6 mois de loyer commercial + 4 040 F pour 6 mois de loyer pour le 25 en ajoutant :

« Vous voudrez bien m'indiquer le montant des charges », ainsi que Me Cahierre me l'avait conseillé.

24.10.1952

Gwitreg. A.Y. da Veig. Paris

« Resevet ac'h eus valizer ?

N'eus ket laeron emichañs en da di. N'ez in da Angers nemet d'ar 4 a viz Du goude ar goueliou. Kae memestra du-se. Tant Herminie a rayo d'it eur gwele epad daou pe dri devez, az po amzer da glask labour.

Er mare-mañ, fall eo ar c'henwerz. Ne chom ket eur gwenneg em godell, goude beza paet ar perc'henn, haret eo d'in gortoz klianted. Alix a 'zeuio da Roazon en deveziou-mañ hag e teuio da Witreg. En deiz all oun bet e Roazon da welout eur "conseil juridique". En abeg d'an holl draou-se, eo ret d'in chom amañ keit ha ne vint ket renket... ».

As-tu reçu ma lettre ? Il n'y a tout de même pas de voleurs dans ta maison. J'irai à Angers seulement le 4 novembre après les fêtes. Vasy quand même, tante Herminie te donnera un lit pendant deux ou trois jours et tu pourras chercher du travail. En ce moment le commerce est très mauvais et je n'ai pas un sou dans la poche après avoir payé le proprio. Il faut que j'attende les clients. Alix vient à Rennes ces jours-ci et viendra à Vitré. L'autre jour je suis allée à Rennes voir un conseiller juridique. Pour toutes ces raisons, je ne peux m'absenter jusqu'à que toutes ces choses soient arrangées...

24.10.1952

Vitré. J. Choleau à A.Y. Vitré.

« Chère Madame. Merci pour votre bonne lettre et les sentiments qu'elle renferme, je n'en attendais pas moins de votre intelligence bien connue.

Je crois que la solution la meilleure dans le différend qui nous divise serait de mettre dans les quarante-huit heures un dossier, bien réduit maintenant, entre les mains de Monsieur l'Inspecteur Régional, préfet d'Ille-et-Vilaine. Il en retirera un certain profit. Qu'en pensez-vous chère Madame ? »

Il se croit spirituel et pense m'intimider. Il ne me connaît pas ! J'ai envoyé tout de suite copie de cette lettre à Mme Drouart qui me répond aussitôt.

25.10.1952

Rennes. Mme Drouart à A.Y. Vitré.

« Ma chère amie. Votre lettre m'indiquant l'attitude du personnage ne me surprend qu'à moitié. Il a peur et fait bien du chantage, il essaie de vous effrayer pour vous empêcher d'agir, mais je relève dans sa très "précieuse" lettre :

« Un dossier bien réduit maintenant ».

Ce qui laisse supposer qu'il y a quelques personnes de compromises dans les dossiers et il aura détruit tout ce qui peut le compromettre. C'est une phrase maladroite, mais il y a longtemps que je le juge lourdaud et inintelligent, sans parler du reste.

Donc, si c'était moi qui me trouvais à votre place, je porterais à Me Cahierre le petit dossier contenant votre lettre dactylographiée en soulignant d'un trait rouge le passage : "un dossier bien réduit maintenant".

Vous pouvez déposer une plainte en abus de confiance et tentative de chantage contre le personnage entre les mains du Procureur de la République. Venez me voir demain avec Mme Le Mée. Nous ferons cela ensemble, mais venez à 9 heures s'il vous plaît car je dois partir chez mes cousines et je veux avoir le temps de causer avec vous et faire le nécessaire avec vous deux.

Je suppose que s'approprier des dossiers qui ne lui appartiennent pas, pour les remettre au préfet régional, c'est une manière pour se faire décorer. C'est aussi une manière d'afficher un loyalisme envers la France qu'il n'a jamais eu. Pouah ! Quel être infect ! Vous pouvez tout de même lui dire, si vous voulez que son chantage ne vous arrête pas ».

Bien connue comme écrivain sous son nom de dame, Marie Suchet, continua bien que vivant séparée, de signer ses œuvres : Drouart. Elle pensait que son mari reviendrait un jour. Sa photographie en procureur ornait toujours son bureau, dans lequel elle recevait ses clients. Elle m'avait demandé d'aller voir son mari à Angers. Il était dans les services de police et venait de perdre sa maîtresse. J'ai refusé de me mêler de ces problèmes pour lesquels je ne suis pas douée. Depuis la mort de son fils à 10 ans, Marie Suchet était inconsolable.

26.10.1952

Je me suis rendue à l'heure dite chez Mme Drouart. Elle m'a fait une copie à la machine pour le procureur en me disant :

« N'ayez crainte, quand il l'aura reçue, il n'insistera pas, car il ne veut pas avoir d'ennuis ».

« Monsieur le Procureur,

J'ai l'honneur de porter entre vos mains une plainte formelle contre Monsieur Jean Choleau, rue St-Louis à Vitré, pour abus de confiance et tentative de chantage.

Lorsqu'en 1948, j'ai déménagé des affaires de la campagne, M. Choleau me proposa un local pour entreposer le reste de mes meubles. Parmi ceux-ci, se trouvaient quatre caisses contenant des livres. Choleau y trouva des dossiers qu'il mit en lieu sûr, dit-il. En 1950, il me loua un local comprenant un magasin, une cuisine et une chambre. Depuis mon installation en 1950, je n'ai cessé de lui réclamer ces dossiers. Il n'a jamais voulu me les rendre, prétendant qu'il n'avait pas le temps, ou qu'il les avait mis en lieu sûr, pour éviter de passer pour un complice de mon mari. Il les refusa à mon fils mandaté par moi et héritier de son père. Je lui écrivis le 22 courant cette lettre dont je vous donne copie ainsi que sa réponse.

Il m'apparaît bien que Choleau :

1- Reconnaît avoir maintenant un dossier bien diminué et que par conséquent il a détruit (ce qu'il n'a pas le droit de faire) des pièces qui pouvaient le concerner (il avait d'excellents rapports avec mon mari).

2- Qu'il gardait les dossiers par devers lui...

J'estime n'avoir rien à craindre de lui, n'étant jamais mêlée à la vie politique. Je travaillais et travaille encore pour gagner ma vie. J'ai beaucoup souffert et je n'ai pas à être molestée par cet homme. Mon intention d'ailleurs, en raison de son attitude, est de vendre mon commerce et de quitter la ville.

Espérant que vous voudrez bien accueillir ma requête, et que je serai défendue par la justice contre Choleau, je vous prie d'agréer, Monsieur le Procureur, l'expression de mes sentiments distingués. »

27.10.1952

A.Y. da Veig, Paris.

« *Setu amañ respont :
" Barbe bleue ". Bet ouñ bet
hirio e ti an " avoue ". Ret eo
en em zifenn ouz loened evelse.
Hirio n'am eus ket gounezet
hay am eus choaz 2 000 lur
da rei d'an « orgre » Ma
chom ganit arc'hant e
c'hellfes marteze kas d'in 5.000*

Voici la réponse de Barbe Bleue. J'ai été aujourd'hui chez un avoué. Il faut se défendre contre des bêtes pareilles. Aujourd'hui je n'ai pas fait un sou et j'ai encore 2 000 F à donner à l'ogre. S'il te reste un peu d'argent, tu pourrais peut-être

lur e chomez da vankout d'in.

*Petra a sonjez ober. Sonj
eun tamm, emañ amañ va
unan kaer o stourm. Ha dont
a ri da Angers ? D'ar 4 emañ
o sonjal mont duse... Emichañs
e teuio eur " c'hliant " bennak
a-benn neuze... »*

m'envoyer les 500 F que tu restes à me devoir.

Que comptes-tu faire ? Pense un peu à moi qui suis ici toute seule à me battre. Est-ce que tu viendras à Angers ? Je songe aller là-bas le 4. Probablement il viendra quelques clients d'ici là.

28.10.1952

De retour à Vitré, j'allais voir Me Cahierre avec les quatre copies données par Mme Drouart. Je lui en laisse une en lui disant qu'il faudrait regarder cela de plus près si l'on donnait suite au projet.

« Je ne pense pas que cela soit nécessaire, me dit-il. Je vais avertir M. Choleau qu'une plainte a été déposée chez moi contre lui, pour être portée au Procureur de la République. Je crois que ce sera suffisant pour arrêter les frais. »

Me Cahierre savait que je n'étais pas en fonds. Vraiment il fut bon à mon égard, presque autant que l'avait été Me Michelet du barreau de Paris. Je lui offris pour sa fille une jolie poupée bretonne et il en fut très heureux.

3.11.1952

Vitré. Me Cahierre à A.Y. Vitré.

« Monsieur Choleau m'a fait savoir qu'il est d'accord pour vous remettre vos dossiers demain 4 novembre 1952 entre 14 H et 15 H chez lui. Vous pourrez bien entendu vous faire accompagner.

En ce qui concerne votre local d'habitation, vous pouvez demander à M. Choleau comment il a calculé le prix de location, car vos reçus ne permettent pas de calculer le prix de base... »

Je suis allée toute seule sonner à la porte de Choleau. Je ne savais pas à qui demander de m'accompagner. Mes voisins, tous ses locataires, n'auraient pas voulu se mettre mal avec lui et ils n'étaient pas au courant de notre querelle.

M. Choleau vint lui-même m'ouvrir, il surveillait la cour de la fenêtre de sa cuisine. Je restais dans l'entrée et il me présenta non deux valises comme je m'y attendais et comme il me l'avait dit en 1950 et vu il n'y a pas longtemps. Mais un petit nombre de dossiers qu'il tenait dans ses bras et qui ne remplissaient même pas mon sac de cuir de 40 cm de long sur 20 cm de large et 30 cm de haut. Je l'avais apporté à toutes fins utiles.

Je restais muette de saisissement, mais lui ne perdait pas le

Nord.

« Vous avez le reçu ? » demanda-t-il.

« Je vous le donnerai en même temps que je recevrais les dossiers ».

« La confiance ne règne pas » ironisa-t-il.

Je lui tendis alors le reçu d'une main, tandis que de l'autre, je prenais possession des dossiers « bien réduits » en vérité. Ce n'était pas la peine d'insister, puisque je n'avais pas de preuves pour étayer mes dires et je n'avais pas de témoins à citer. J'avais à faire à quelqu'un qui n'avait pas de parole et qui m'avait bernée de belle façon, je devais me contenter de ce qu'il me donnait.

« Vous avez l'argent ? » ajouta-t-il.

« Vous l'aurez si je vous le dois » lui répondis-je, et je partis sans le saluer.

Dans « La Bretagne Réelle » de juin 1954, Jacques Quatrebœuf cite une lettre de J. Choleau du 12.12.1953.

« J'ai eu l'occasion de lire depuis son origine toute l'histoire du mouvement breton. Je vous assure que les centaines de lettres que j'ai pu lire ne donnent pas une fière idée de ses dirigeants ... »

Je suis allée voir Me Cahierre le jour même. Je lui expliquai que les dossiers avaient été ouverts et la ficelle, renouée d'un nœud assez lâche, le prouvait. Avec des ongles aussi longs, Choleau ne pouvait pas les serrer.

« Je vous crois, dit-il, mais vous ne pouvez pas prouver, puisque personne ne vous a entendu parler de deux valises ».

Choleau devait chercher sa correspondance avec Deb. Il n'en parlait jamais et pourtant il l'avait bien connu. Il ne savait pas que j'avais relégué au grenier trois gros cartons où il parlait d'une fédération bretonne, d'une petite écriture. Je ne l'ai pas lu entièrement, trouvant cela fastidieux, mais intéressant pour l'histoire du mouvement breton.

Jeanne par contre, me reprochait d'avoir exposé le portrait de mon mari au mur de ma salle à manger. Elle faisait allusion aux répercussions possibles.

4.11.1952

Je pars pour Angers

Ayant mis mes affaires en ordre et expédié mes affaires personnelles, la machine à coudre et les fournitures de corsets, je m'installe chez Herminie à Angers. Je fus bien reçue par sa mère qui encourageait sa fille à prendre un commerce avec moi, afin qu'elle ne soit pas seule, quand elle ne serait plus là.

Le premier soir de mon arrivée, cela n'est pas allé tout seul.

Il y a eu une fuite de gaz dans la cuisine lorsque j'ouvris le compteur et je n'arrivais pas à le refermer. C'était le soir, il était impossible d'alerter la compagnie de gaz. J'ouvris la petite fenêtre de la cuisine en fermant la porte. Puis j'ouvris la fenêtre de Veig et la mienne en laissant les portes ouvertes. Je ne dormis que d'un œil, allant voir de temps en temps si Veig n'était pas incommodé. Enfin le matin vint et je partis avertir la compagnie de gaz qui arrêta les dégâts.

Veig a trouvé du travail chez un serrurier à Angers où il a été embauché tout de suite au prix de 100 F de l'heure et nous nous arrangeons bien dans notre petit logement.

J'expose sur le marché, non loin de la rue du Pigeon Fleuri. J'amène mon petit barnum et une valise sur une poussette dès le matin. J'y reste jusqu'à 4 heures de l'après-midi. Là je prends des commandes. Je vais en ville ou en banlieue faire les essayages et les clientes viennent en prendre livraison sur le marché une fois par semaine. J'y ai trouvé de bonnes clientes à Trelazé, spécialement chez des Bretonnes. Ce n'est pas tellement différent de la vie que je menais à Houilles, n'était-ce l'espoir d'avoir un commerce à Angers en association avec Herminie.

Puis j'ai eu la grippe. L'on appela le médecin dans la soirée, car j'avais une forte fièvre. Veig alla chercher les remèdes en ville, que je négligeais de prendre. Je parlais tant au médecin du commerce dont je rêvais que mon entourage ne crut pas à la gravité de cette grippe. Voulant me lever, je tombai de mon lit qui était assez haut, sur la carpe. J'appelai Veig qui dormait de l'autre côté du palier. La porte étant fermée, il ne m'entendit pas. Heureusement Herminie avait l'ouïe fine et me secourut. Elle me fit prendre mes remèdes. Au bout de deux jours, la fièvre tomba. Ce fut au tour d'Herminie d'être grippée. Je la soignais de mon mieux en vacillant. Sa mère qui avait le cœur fragile ne pouvait pas s'en occuper. Lorsque Veig rentra de son travail, il prit la relève et se proposa de faire dîner parents et enfants en me disant d'aller me coucher. Ce que je fis docilement.

Enfin, tout rentra dans l'ordre.

12.11.1952

Veig a touché sa première paie : 3519 F. Il me l'a donnée complètement. Je lui fais la cuisine, je m'occupe de ses affaires et lui donne l'argent dont il a besoin. J'ai expédié 1 300 F au propriétaire de son logement à Paris. Il commençait à prendre son travail là-bas en grippe. La tôlerie lui plaisait bien, ça c'était l'action, mais on l'avait mis dans un poste supérieur où il était

assis toute la journée à faire des trous pour le radar. Il fut heureux de changer de crèmerie.

27.11.1952

Vitré. A.Y. à M. Choleau. Vitré.

« Si j'ai bien reçu les charges pour 1952 et le mandat de remboursement de 85 F, je n'ai pas encore le détail des dites charges réclamées dans mon mandat du 23.10.1952. Vous voudrez bien me les envoyer... ».

Officiellement j'habite toujours à Vitré où je me rends chaque dimanche.

16.12.1952

Angers. Hervé Debauvais à la Caisse Primaire de Sécurité Sociale de la P.P. Paris.

« Étant employé à la Société Française de Radio Électrique, vous m'avez demandé un extrait de naissance sous le nom de Emile Hervé Debauvais. Cet extrait est envoyé depuis un mois environ. Je n'ai eu aucune réponse de ma carte d'immatriculation. Étant employé chez M. Mirèle, j'ai quitté cet employeur et suis à la recherche de travail. Je vous serais obligé de m'envoyer ma carte le plus vite possible ».

Le travail qu'on lui faisait faire, déblayer des caves, ne lui plaisait pas du tout ; il a trouvé une autre place comme serrurier chez Riboux. Il a reçu sa carte le 18.12.1952.

J'ai fait des cartes à mon nom, avec l'adresse d'Herminie pour les donner à celles qui s'intéressent à mon travail. J'en distribue sur le marché de la place Foch. Un jour le vent déplaça mon inventaire, je dus courir pour le rattraper. Les clients désertaient le marché à midi. J'allais manger mon casse-croûte dans un café du bas de la place où les forains se réunissaient. Je commandais une fillette de vin rouge, cela me distrait en attendant la fin du marché d'où je revenais souvent bredouille.

Veig venait le samedi me voir. Il allait faire un tour, tout comme à Courbevoie. Il avait vu des sacoches qui lui seraient utiles sur sa bicyclette. Je les lui achetai et il en fut très heureux. Sur le marché, je trouvai du pâté de tête, tel qu'il était fabriqué à Douarnenez. Je n'avais vu le même nulle part.

Peu de temps après, la mère d'Herminie mourait dans mes bras. Sa fille était allée reconduire son frère au train. Il était venu voir sa mère, la sachant condamnée. Sa mère se sentant

partir, s'accrochait à moi, en m'appelant : ma petite Nana ! marque d'affection inhabituelle chez elle, qui n'aimait que ses enfants.

Elle venait de rendre le dernier soupir quand Herminie arriva. Je l'ai mis au courant en ajoutant :

« Téléphonnez au docteur tout de suite ».

« Mais puisqu'elle est morte »

« On ne sait jamais ».

Le docteur vint aussitôt et constata sa mort. Il appela une ambulance pour transporter le corps à l'hôpital du Grand-Fougeray. Sa mère voulait être enterrée parmi les siens. Il y avait quelques temps, l'on avait procédé de la même manière pour sa sœur. Herminie et moi avons habillé la grand-mère avec son tailleur comme si elle partait en voyage.

Veig accompagna Herminie. Les dents de la morte claquaient à chaque secousse, accentuant l'angoisse du moment. Je restais à la maison pour m'occuper des petits.

28.12.1952

Sur une carte aux dessins celtiques, écrite par un scout Bleimor, je lis :

« A Veig Debauvais, mon frère de race et de cœur, en souvenir de ma promesse faite à Chartres sur le tombeau de Saint-Gildrenn, patron des Bretons immigrés ».

Miz Genver 1953

A la recherche d'un commerce

Nous cherchons, Herminie et moi, un pas de porte dans le centre d'Angers, pour y vendre des corsets. Mon amie, toujours indécise, ne peut fixer son choix. Avec l'héritage de sa mère, elle peut se permettre des dépenses qu'elle n'aurait pu faire autrement.

Herminie pencherait plutôt pour une épicerie où elle trouverait à s'employer, car elle ne pourrait m'aider dans la couture. Dahut 10 ans et déjà précoce, disait :

« L'époque des petites épiceries est révolue ».

Pourtant dans les quartiers en dehors du centre, elles sont encore utiles. Je préférerais quant à moi un commerce de corsets à Quimper ou un commerce de souvenirs sur la côte. Mais je n'avais pas d'argent, et par contrecoup, aucune possibilité de décision. Je ne pouvais pas forcer Herminie à vendre l'une de ses fermes pour cela. Elle voulait garder ses rentes et vendre sa maison d'Angers. Seul un mari aurait pu la décider à le faire.

En attendant, je continue mes marchés à Angers et Vitré, où je n'ai aucun succès. Les clientes préféraient venir au magasin l'après-midi.

J'allais au Puy un dimanche avec Veig. Je n'avais pas vu les enfants depuis longtemps, à cause de la navette avec Vitré. Cette journée passa si vite que je ne résistais pas à l'invitation de passer la journée du lendemain avec les cousins. Je laissai Veig partir seul, puisqu'il prenait son travail le lendemain. Herminie s'en occupera pour ses deux repas. Robert était venu me voir à Angers et fait connaissance de mon amie qu'il ne connaissait que par ouï-dire.

8.2.1953

Douarnenez. Mari à A.Y. Angers.

« Il me semble que papa glisse rapidement vers sa fin. Depuis cinq jours, ses plaies se gangrènent et il est dans un coma presque continu, bien qu'il ait quand même sa connaissance. Hier étant relativement bien, il a reçu la Ste-Communion à cinq heures du soir et l'absolution plénière de ses péchés. Il était transfiguré de contentement, depuis trois mois il n'avait pas communiqué. Pour lui, c'est une grande grâce d'avoir eu ce répit d'une journée.

Ronan vient depuis trois semaines aider à faire les pansements, matin et soir. Il nous est d'un grand secours, Papa est tellement lourd à remuer, surtout depuis qu'il est inerte. Je ne peux vous dire au juste jusqu'à quand il ira ainsi, c'est une affaire au plus de huit à quinze jours. Mais avec Papa, je n'ose pas faire de pronostics. Il ne souffre pas trop heureusement. En tous cas, quand il souffre, je lui donne une potion calmante. A bientôt donc peut-être et pokou mat eus tout an dud en ti ».

Depuis qu'il avait vu son fils Mickaël mourir après qu'on lui ait fait des piqûres, il les refusait systématiquement ; aussi Mari était-elle obligée de mettre ce qu'il fallait dans sa potion sans qu'il le sache.

10.3.1953

N'ayant trouvé aucun acheteur à 5 000 F, je laissai le fonds à Marie-Claude à 1 500 F, avec l'évier, la cuisinière, le petit comptoir, les vitrines extérieures. Elle aurait voulu tous les meubles pour 5 000 F. Je tenais à me meubler convenablement où que j'aie. Elle n'a pas le sou, mais elle compte sur la saison pour les avoir. Les idées ne lui manquent pas. Elle pense que son mari sera guéri et que d'ici là elle pourra avoir son divorce. Nous passons donc un compromis de vente du fonds à 1 500 F (nouveaux) chez Me Hubert huissier à Vitré.

22.3.1953

Mort de mon père

Les prévisions de Mari s'avèrent exactes. Je reçois à Angers l'annonce de la mort de mon père. Le lendemain matin, nous partons Veig et moi pour Douarnenez. J'avais acheté une blouse noire pour compléter mes vêtements de deuil. Là-bas, j'étais connue et tout un chacun eut été choqué que je ne me plie pas aux habitudes.

Lorsque j'arrivais dans l'après-midi, il y avait quelques personnes assises dans la chambre mortuaire. J'embrassai mon père qui reposait sur le grand lit. Le visage serein. Son grand front accentuait la ressemblance avec celui de Mari, sa benjamine. Mais je n'étais pas émue. Ce n'était pas facile de vivre avec lui. Il était trop sévère et ne nous montrait pas son affection qui était profonde. Il était si occupé par la stricte observation des préceptes religieux, qu'il nous rendait la vie impossible. Cependant, il était doué d'une ténacité peu commune et de travailleur honnête jusqu'au scrupule.

Ma nourrice « Mamm Len » comme nous l'appelions était assise devant la fenêtre aux volets fermés. Les bougies seules donnaient de la lumière. Tout près du lit, sur la table de nuit nappée de blanc, était un crucifix tiré de sous le globe qui ornait la commode et la branche de buis sur une soucoupe remplie d'eau bénite, pour asperger le mort. Après ce rite, l'on se mettait à genoux pour une prière à voix basse, puis l'on se retirait après avoir conversé avec les proches.

Len ar Park était heureuse de me revoir. Elle habitait toujours la même petite maison sur la route de Poullan et était venue à pied jusqu'au Gernevez. Elle m'a dit : « Echu va femp ganin » (finis mes cinq avec moi, 85 ans). Mon père aurait eu ses 90 ans au mois de mai.

L'on me dit que Ronan et Louis Dagorn (le mari de ma cousine Anna P. avait fait autour de lui (ober war e dro), c'est-à-dire, le préparer après l'avoir emmaillotté de manière à éviter les accidents possibles. Anna P. était venue aider Rosa et Mari : quand l'Ankou vient, tous se mettent à la disposition des proches pour rendre hommage à celui qui trépassé.

Suzanna étant arrivée, je veillais mon père avec elle. Tous les autres étaient partis se reposer. Ils étaient fatigués après la première veillée où tout le monde est sur le pont. Mari et Veig avaient trouvé des lits chez des parents ou des amis.

De la cuisine, je voyais mon père. L'on pouvait parler à haute voix maintenant, nos propos ne choqueraient pas le défunt. Une cousine germaine, fille du frère aîné de ma mère est restée un peu avec nous. Je demandais à Suzanna : « Si l'on faisait du

café, pour se tenir éveillées ? — Bien sûr dit-elle. »

C'est la première chose que l'on offre à ceux qui viennent veiller avec ceux de la maison. Mais je ne savais plus où était le matériel. C'était ma sœur Rosa, la maîtresse de maison. J'ai dû aller voir ma marraine au 1er étage pour le savoir. Mari non plus ne se retrouvait pas chez elle. Elle se sentait délivrée. Elle avait fait son devoir pour soulager son père et le sauver si cela avait été en son pouvoir.

24.3.1953

Lorsque le jour fut venu, je suis partie chez Léna refaire mes forces afin d'assister à la cérémonie de l'après-midi. Veig est allé avec ses cousins Yves et Henri pour l'exhumation du cercueil de mon neveu Auguste et les reliques de ma mère, de mon frère Mickaël et Auguste Le Mevel, décédé en 1937, le mari de Rosa, pour lequel elle avait acheté cette tombe.

Ronan n'avait pas voulu y assister. Les trois cousins durent aller boire un verre de rhum dans le premier café venu, pour chasser cette odeur de mort qui ne les quittait pas.

On mit le cercueil de mon neveu Auguste dans une petite chapelle en attendant de le mettre sur celui de mon père.

C'était la deuxième fois que je venais officiellement à Douarnenez. Tout le monde fut aimable avec moi. En 1947 les « bonjours » étaient plus réticents.

Il y avait foule à l'église et au cimetière. Je suis restée devant la tombe avec la famille pour recevoir les condoléances des amies et voir les gens défiler devant la tombe et y jeter en guise d'adieu, un peu de terre sur le cercueil.

Toute la famille revint du cimetière par groupe. Je me revois descendre la colline de Ploaré avec Mari.

« Des morts comme celui-là, ça va » dit-elle. Depuis si longtemps que notre père l'attendait sereinement.

Ronan contribua aux dépenses en faisant de ses mains le cercueil de son père et régla les frais de la cérémonie à l'église. Il ne savait pas que j'avais moi aussi pris ma part de frais d'une autre façon. Il se croyait le seul à l'avoir fait. Rosa, pas très causante, ne l'avait pas mis au courant et Mari n'avait pas eu l'occasion de mettre les choses au point.

25.3.1953

Après avoir été au cimetière revoir la tombe fermée, comme il était coutume, ma belle sœur invita la famille proche à venir manger des crêpes chez elle.

« C'est le premier miracle de Tad Koz, remarqua Mari, il a réconcilié la famille ».

Mais ma belle sœur continuait toujours à réclamer des draps devant la famille réunie. Ronan la fit taire et employa le breton pour cela. Par ailleurs ils parlaient en français. Elle n'insista pas heureusement. Malgré sa faiblesse de caractère, son mari savait commander en maître quand il le fallait. Et l'on n'en parla plus.

Mon père n'avait pas le droit de disposer de la part de ma mère, elle aurait partagé ses biens entre tous ses enfants. Il n'y avait pas grand chose dans la maison, mais un petit souvenir aurait fait plaisir à chacun. Mon père ne connaissait pas les lois, ni ma sœur non plus. A Douarnenez c'était comme ça. Je connais une personne qui avait été lésée par sa sœur aînée, à qui son père avait légué une maison sans rien donner à la cadette.

Miz Meurz 1953

Herri ar Saut est mort

Dans le bulletin paroissial de mars 1953, parut la nécrologie de mon père par l'abbé Rannou, curé de Douarnenez. Ce dernier venait le visiter régulièrement pendant sa maladie. Ils conversaient naturellement en breton, qui était pour l'un comme pour l'autre, la langue de leurs cœurs et de leurs parents. Voici quelques extraits :

« A Douarnenez, qui ne connaissait pas Henri Youenou, dit Herri Ar Sant ? En lui, disparaît une vieille figure douarneniste. De par son âge (90 ans), il remontait à l'époque où il n'y avait pas encore d'église paroissiale. C'est donc à Ploaré qu'il reçut le baptême.

De son mariage, en juin 1900, naquirent 10 enfants. Pour les élever et les nourrir, il n'avait que son courage. La vie était alors dure pour les familles nombreuses, car il n'y avait pas d'allocations familiales. La pêche était pénible, seule la voile et la brise aidaient les bras des marins. Le gain était minime sous la loi de l'offre et de la demande...

A 50 ans, Herri est atteint de paralysie aux jambes, avec sa maigre pension maritime. Ingénieur de ses doigts, il se fit réparateur... Conscientieux et modique dans ses prix...

Ce qu'il faut admirer le plus en M. Youenou, c'est son esprit de foi et sa piété de trappiste. Debout au plus tard à 5 H, il s'agenouillait aussitôt au pied de son lit pour prier et méditer. Bien souvent on le trouvait dès 6 H 45, assis sur la banquette de pierre, attendant patiemment l'Angelus et l'ouverture de l'église qu'il ne quittait qu'après avoir entendu la messe et reçu la Sainte Communion. On peut dire qu'Herri Ar Sant n'a pas manqué un office religieux. Tertiaire de St-François, il était convaincu qu'un chrétien fervent doit assister à la grande messe. Henri n'y manquait jamais, pas plus d'ailleurs qu'aux vêpres. Hélas ! de pareils

chrétiens, on n'en forme plus. Ce n'est donc pas par erreur que les Douarmenistes l'on canonisé de son vivant en l'appelant « le saint ».

L'abbé Le Roux, ancien curé de Douarnenez disait en parlant de mon père : « C'était un pilier de l'église ».

2.4.1953

Angers. Noëlle m'écrit :

« Ainsi, c'est une troisième fille, 3 Kg 630, avec beaucoup de cheveux. J'espère avoir votre visite un de ces jours, cela me fera très plaisir. Robert est venu rapidement faire un tour. J'espère que vous avez pu donner suite à vos projets d'installation... »

Je suis allée à la maternité rendre visite à Noëlle, mais je n'ai pu lui parler longtemps. Les parents de Cholet et de Bourgneuf étaient là. J'ai vu l'enfant. Une jolie brunette aux joues roses qui ressemblait à sa grand-mère maternelle, alors que sa mère ressemble à son père. L'oncle Julien tint à m'offrir ainsi qu'à son beau-fils un petit vin blanc, pour fêter la joie d'être grand-père pour la sixième fois.

11.4.1953

Ce matin, réveil pénible. Je n'ai pas dormi en pensant à la situation difficile de Dahut. Je le dit à sa mère :

« Dix ans, ce n'est pas grand chose » dit-elle.

— Bien sûr, mais vous êtes faible et vous l'écoutez, d'autant plus qu'elle raisonne comme une grande personne.

15.4.1953

Le Puy. Noëlle à A.Y. Angers.

« Notre baptême est fixé au 19 avril, venez dimanche prochain. Les enfants poussent, Florence suit le même chemin. Son baptême sera préparé à la hâte. Enfin nous ne serons qu'en famille... »

J'ai reçu cette invitation trop tard et je n'ai pu aller au Puy. J'avais promis d'aller à Vitré ce dimanche là, pour y apporter un corset commandé. Je veux me rendre compte de ce que tripote Marie-Claude. Je commence à avoir des doutes sur sa gestion. Et pourtant, il m'eût été facile de me rendre au Puy puisque j'habitais Angers. Raphaëlle, qui avait du cœur, m'a dit plus tard que sa mère avait eu du chagrin.

Miz Ebrel 1953

Le jour des Rameaux à Angers, c'est la fête des cimetières. Toutes les tombes sont couvertes de fleurs. Des camions arrivent de Nice en vendre pour un petit prix. Il est plus agréable d'honorer les morts dans la bonne saison. Cependant le printemps n'est pas au rendez-vous. A Douarnenez, l'on sortait les petits enfants, le dimanche des Rameaux, pour assister à la grande messe. Les grandes personnes arboraient leur tenue d'été.

17.4.1953

Vitré. Jean Choleau à A.Y.

« Afin de mettre au point le montant des charges qui vous incombent, je serai à votre disposition lundi prochain 20 avril, à mon domicile, le matin de 10 H à 11 H et l'après-midi de 14 H à 16 H, absent le lendemain. »

22.4.1953

Reçu une sommation de l'huissier de M. Choleau par son avoué : Yves Naud :

« ... Parlant à une personne à son service... que Mme Debauvais a exploité un commerce de fabricant et marchand de corsets et détail, articles bretons, mais qu'elle a étendu sans autorisation des bailleurs son fonds de commerce, qu'elle a adjoint au commerce exploité un commerce de tissus, mercerie, bonneterie et marchand ambulancier, un commerce de boissons et restaurant... qu'en conséquence, ses requérants lui interdisent de continuer l'exploitation des commerces qu'elle a indûment installés... de demander la résiliation du bail... donne congé pour le terme du 23 avril 1954... ». Coût 2 325 F.

Je n'avais jamais vendu de tissus, ni de mercerie, ni bonneterie, mais seulement des corsets et petits vêtements et kabigs bretons et autres spécialités bretonnes.

24.4.1953

Un gros rhume qui me donna la fièvre, m'empêcha de descendre de ma mansarde où je couchais quand je venais à Vitré, et manquais le rendez-vous demandé. Je partis à St-Malo, voir si je ne trouverais pas un fonds de commerce ou un pas de porte à crédit. En ce moment, il y n'y a pas d'offres dans les agences visitées. J'y laissais mon adresse. Je passai une bonne soirée avec Andréa et Padraig où ceux-ci tiennent un grand commerce d'épicerie et revint à Vitré le lendemain.

Je trouvais le papier ci-dessus et allais demander conseil à Me Cahier. Il me dicta cette lettre.

Vitré. A.Y. à M. Choleau.

« L'argent de votre loyer a été déposé à la poste ce matin. Je désirerais payer en même temps les charges, mais malgré ma demande et celle de Me Cahierre, vous ne me les avez pas fait connaître. Le loyer vous parviendra à la prochaine distribution. J'attends que vous m'indiquiez les charges. Avec mes sentiments distingués... »

L'une des locataires de Choleau me dit, après lui avoir raconté cet incident :

« Il va être heureux, il adore envoyer des papiers bleus. J'étais en retard de deux heures. J'avais mis mon mandat à deux heures au lieu de midi. »

26.4.1953

J. Choleau m'écrit une lettre recommandée.

« Je vous ai prévenue et prévenu Me Cahierre que je tenais à votre disposition le détail des charges. Vous ne vous êtes pas dérangés ni l'un ni l'autre, ce n'est pas à moi de le faire. Tout ce qui concerne les loyers doit être traité au domicile du propriétaire. J'ai le regret de vous informer que je vais être obligé de vous couper le service d'eau au sujet duquel il est indispensable que nous nous entendions. Sentiments distingués... »

2.5.1953

Lettre recommandée envoyée à Choleau par A.Y. et dictée le 1er mai par Mme Drouart.

« Monsieur, en réponse à votre sommation d'enlever une pancarte commerciale éditée sous vos yeux et vue par vous presque journellement pendant près de trois ans, je viens vous faire connaître que :

Ayant loué commercialement, j'ai le droit à l'enseigne, elle fait partie de mon fonds de commerce.

Pendant près de trois ans, j'ai dû subir vos visites, ce qui parfois faisait tort à mon commerce et en ce moment-là, vous n'en étiez pas gêné.

Fort de mon droit, je ne vous céderai pas.

Quant aux charges, la loi dit que vous communiquez les factures des charges 15 jours avant mon paiement. Ce n'est pas à mon homme d'affaires, ni à moi, de me déranger. La seule chose qui soit obligatoirement de passer à votre domicile est le paiement des loyers parce qu'il est aussi prévu au bail.

J'attends que vous me fassiez connaître par lettre le montant des charges en me donnant toutes les justifications. Le paiement interviendra à votre domicile. »

12.5.1953

Avant d'expédier la lettre ci-dessus, je suis passée chez Me Cahierre qui a rectifié les deux derniers paragraphes. Puis il me conseilla de faire envoyer par l'huissier Herbert un papier bleu à M. et Mme Choleau pour protester contre l'interdiction de certains commerces dans l'immeuble qu'ils m'avaient loué.

«... que le bail n'a spécifié aucun genre de commerce et qu'au surplus Mme Debauvais a toujours réservé de créer une crêperie dans les locaux qu'elle occupa. Et pour répondre au congé qu'il lui a été donné... en date du 22 avril 1953 pour le terme du 23 avril 1956, Mme Debauvais fait... la demande en renouvellement de son bail commercial conformément à la loi... ». Coût 2 429 F enregistré à Vitré coût 575 F.

22.5.1953

Loeiz Herrien a zo maro

« Al Liann » annonce le décès de Loeiz Herrieu à Auray, à l'âge de 74 ans. Après diverses pérégrinations à la Libération, il s'y était retiré avec sa femme Loeiza ar Meliner. Je n'avais pas eu l'occasion de le voir depuis 1942. Mais son souvenir était resté intact dans le cœur de mon mari et le mien.

26.5.1953

Paris. Mari à A. Y. Vitré :

« Vous allez être bien étonnée de me savoir à Paris... Le 19 j'ai été dispensée de mes engagements. Le lendemain, je suis allée dans le poste du Père des assisantes paroissiales, desquelles je fais partie maintenant. Mais voilà, il était pris. Le curé avait négligé de prévenir le Père. Je pars dans la Loiret. Là non plus je ne fais pas l'affaire. Je reviens à Paris. Le Père me dit :

« On attend une infirmière à Beaugency... ». Je vais samedi. Je tombe encore mal, le poste est pris depuis huit jours, et toutes ces pérégrinations avec un tas de péripéties. Pour comble de malheur, le Père est parti en mission jusqu'à samedi... Si vous pouviez me dépanner. J'aurais sûrement un poste sous peu. Répondez-moi par télégramme : venez... »

Les déplacements dont l'organisation ne se souciait pas, n'étaient pas faits pour arranger les finances de ma sœur. Heureusement, j'étais à Vitré ce jour-là et lui envoyai le télégramme. Elle m'avait bien aidée pendant les neuf mois qu'elle avait passés à soigner mon père, me permettant ainsi de continuer mon commerce, avec seulement les 250 F par jour de l'inscription maritime. Je n'oublie pas non plus qu'elle m'a dépannée en 1945, avec mon fils, malgré les ennuis que je lui ai causés auprès de

la direction de la maison de retraite. Je ne me suis pas demandée comment j'aurais fait avec mes allées et venues incessantes de Vitré à Angers. Là où se trouvaient mon fils et ma machine à coudre, indispensable pour gagner ma vie. Mari serait venue à Angers avec moi. Je lui aurais donné la moitié de mon lit chez Herminie qui n'y aurait pas vu d'inconvénients. Elle aurait pu téléphoner de là-bas, et pendant mes absences, elle aurait fait la cuisine à Veig.

Miz Mae 1953

Paris. Mari à A.Y. Vitré.

« J'ai bien reçu hier après-midi votre mot télégraphié. Vous êtes vraiment gentille de m'accueillir avec autant d'empressement. Mais ce matin, le Père Directeur m'a trouvé un poste. Il préfère que je ne quitte pas Paris avant qu'il n'ait su si je pouvais le prendre ou pas, tout de suite. S'il faut attendre, j'accepte volontiers votre invitation, mais ne m'attendez pas avant que je vous le dise, puisque maintenant je sais que vous pourrez me recevoir... »

9.6.1953

M. Choleau et Mme, m'ont fait envoyer par leur huissier, un autre papier bleu, parlant cette fois-ci à ma personne :

« ... refuse le renouvellement du bail qu'elle sollicite, qu'ils maintiennent purement et simplement les termes du congé, qu'ils lui ont fait délivrer par exploit... qu'ils protestent contre les allégations de Mme Debauvais selon lesquelles elle s'était réservée de créer une crêperie, faisant remarquer qu'elle s'était inscrite au registre du commerce pour un débit de boissons restaurant... et qu'elle devra en conséquence vider les lieux le 23 avril 1954 au plus tard... ». Coût 2 375 F

Miz Mezeven 1953

Prospection à St-Malo

Herminie ne trouve rien à Angers à son goût ni dans ses prix ; aussi nous consultons les petites annonces des journaux... A Saint-Herblin, sur la côte, non loin de St Nazaire, il y a une boutique à vendre. L'on pourrait envisager d'y faire la saison touristique. Cette éventualité me fait rêver à la mer.

« Où voulez-vous aller ? me demanda Herminie.

— Comme nous ne pouvons aller à Quimper, j'aimerais aller à Saint-Malo. C'est une ville assez importante et je voudrais me rendre compte par moi-même si on peut travailler dans les corsets sans être obligé de faire les marchés. Peut-être y trouverais-je un pas de porte à crédit... »

— Je vais avec vous, me dit Herminie, voir si de mon côté, je

peux trouver un appartement ou une maison à acheter.

Un samedi, nous partons tous les cinq, Veig portant sur ses épaules sa filleule, quand celle-ci est fatiguée. Nous nous adressons à une agence à l'entrée de St-Servan. L'employé nous fait visiter un tas de choses, tant à St-Malo qu'à St-Servan. Herminie ne trouve rien à lui plaire ni dans ses prix. S'adressant à moi, l'employé me dit : « Il y a bien une ancienne épicerie, qui ne paie pas de mine, avec une grande vitrine. Elle est située dans le bas St-Servan, vers St-Malo ».

Je prends l'adresse des propriétaires et selon le conseil de l'agence, je me propose d'aller les voir à Pornichet pour m'entendre avec ceux-ci pour faire les trois mois de la saison, on verra après pour acheter le pas de porte.

Le soir nous rentrons à Vitré, où Marie-Claude nous sert un bon repas dans la boutique sur la grande « table à la barre de chat ». Je lui dis de mettre ce repas en décompte sur ce qu'elle me doit, ce qui a l'air de la contrarier.

Au 25, j'ai deux chambres et trois grands lits, aussi puis-je recevoir tout le monde. Le lendemain matin, Herminie repart à Angers avec ses deux filles accompagnées de Veig qui doit reprendre son travail le lendemain. Puis je me dirige sur Pornichet pour en avoir le cœur net. Je commence à en avoir assez des recherches qui ne mènent à rien.

12.6.1953

Vitré, A. Y. da Veig. Angers.

« *Va Mabig ker. Mont a rin da Angers diriaou kenta 19 a viz Mezeven diouz an noz. Deus eta d'ar c'harr-tan boutin. Chom a rin digwener ha disadorn ha mont a rin kuit disul vintin da Gemper. Deut eo va zaol da vat ganin e Pornichet ha mont a rin da St Servan da welout ar stal... ».*

Je vais à Angers, jeudi prochain 19 juin, du soir. Viens alors au car. J'y resterai vendredi et samedi. Je repartirai dimanche matin pour Quimper. Je suis arrivée à bout de mon coup à Pornichet et j'irai à Saint-Servan voir la boutique...

J'ai donné cinquante mille francs, empruntés à Herminie, à la propriétaire qui les empocha avec empressement. Je lui promettais de l'acheter au prix de cinq cent mille francs, si je pouvais y faire des affaires et m'y loger. La personne me dit que le climat de St-Servan ne convenait pas à son mari. Je crois plutôt qu'elle ne faisait pas assez d'affaires. Une succursale de « l'Economique » touchait son épicerie. Elle tient une pension de famille à Pornichet.

19.6.1953

Vitré. Maurice Loysane, géomètre expert à Mme Debauvais.
« J'ai l'honneur de vous faire connaître qu'à la requête de votre propriétaire, je me présenterai chez vous jeudi prochain, à neuf heures, afin de visiter les immeubles dont la location vous est consentie par M. Choleau et de déterminer la valeur locative... »

24.6.1953

Beurizot. Mari à A.Y.

« Le temps passe si vite et j'ai tant à faire... Je suis dans un pays de deux cent habitants depuis le 1er juin. Je suis envoyée ici pour essayer de créer un poste d'assistante paroissiale ou interparoissiale, car il n'y a que des petits villages de deux à trois cent habitants.

Dans ce secteur, il y en a cinq, distants l'un de l'autre de deux ou trois kilomètres. Je m'occupe de l'église, de son vestiaire (abandonné) et de celui du prêtre; ainsi que des gosses et des malades. Il y a du travail sur la planche. Ça me plaît énormément et au moins, on peut prendre des initiatives. Quand tout marchera, on m'enverra une compagne... ma santé va bien... je suis maintenant dans mon élément... »

23.5.1953

Veig ayant omis de mettre ses lunettes pour la soudure à l'arc, il en fut aveuglé. Il était pitoyable avec ses yeux rougis. Il travaillait chez Richoux où il se plaisait bien, mais il n'était pas mieux payé. Jusqu'au service militaire, les patrons considéraient leurs jeunes ouvriers comme des apprentis, et on ne lui donnait pas de travail intéressant à faire. Depuis son accident, il ne songe qu'à quitter Angers.

Saison à St-Servan sur Mer

1.7.1953

Je me suis installée au mieux dans l'ancienne épicerie. Je l'ai nettoyée; il y restait encore de vieux pots de yaourt sur le comptoir. Par les transports Drouin, j'avais ramené mes affaires d'Angers à Vitré. De là, par containers, en chemin de fer. J'avais apporté l'indispensable pour me meubler, sans oublier la machine à coudre, la marchandise et les fournitures pour mon travail. Je ne veux pas faire de frais, si je n'achète pas le pas-de-porte.

Dans la pièce du fond, j'installe un matelas. Il y a une fenêtre assez grande située à un mètre du plancher, mais qui donne sur la cour à vingt centimètres seulement et démunie de persiennes. Aussi, dus-je y installer des rideaux opaques. Dans l'arrière-boutique, sans

fenêtres, je fais ma cuisine. Il y a un évier, un fourneau à gaz. Pour l'utiliser, j'ai dû payer l'arriéré, laissé impayé.

Je ferme la vitrine par un panneau de filet brodé qui cache le dénuement de l'intérieur et je mets ma machine à coudre derrière la vitrine pour profiter de la lumière du jour. J'expose mon travail et au milieu, un beau vase avec de belles fleurs, achetées chez un jardinier, afin d'attirer l'attention des passants. J'ajoute une pancarte. « Corsets et soutiens-gorge sur mesure ».

Je dispose mes fournitures et tissus sur les étagères ainsi que tout mon stock de corsets et de soutiens. Pour la taille, le comptoir me sera très utile et aussi pour la vente. Dans le fond de la boutique, j'installe un salon d'essayage avec glace et chaise, caché par un rideau tenu par une corde, de la largeur de la pièce. Deux autres chaises complétant l'ameublement de la boutique.

Oh bonheur ! Il n'y a pas de corsetière sur mesures à St-Servan. Il n'y a qu'un orthopédiste à St-Malo qui travaille surtout pour les hommes. Les marchands de confection ne manquent pas, mais leurs clientes ne sont pas toujours satisfaites. Aussi je prends des commandes tout de suite. J'ai peine à suffire à la demande. En pleine saison, c'est ainsi. Mais je ne me plains pas dans cette boutique ni, surtout, dans le logement. Je demande aux clientes si elles ne connaîtraient pas, par hasard, une boutique à louer dans le coin.

J'ai vu M. Choleau inspecter ma boutique de la vitrine du tailleur d'en face et a dû la trouver minable. Il n'a pas osé venir la voir de près et espère me voir revenir à Vitré. Il vend ses livres lui-même, il y va en train depuis ses soixante-dix ans, le docteur lui ayant conseillé de laisser sa voiture à cause de son cœur. Seule la bataille de la procédure ne le fatigue pas.

27.7.1953

Sitôt rentré de St-Servan, M. Choleau m'envoie une autre feuille bleue à l'adresse de Vitré et ajoute de sa main, 43 rue G. Clémenceau, St-Servan. Il y met les formes pour m'amadouer, comme s'il ne m'avait pas donné congé pour avril 1954 !

« ... parlant à une personne à son service... lui rappelant que le bail en cours avait commencé le 27 juin 1950 et avait été consenti moyennant un loyer de 24 000 F... qu'il entendait relever le loyer dudit bail à la valeur locative actuelle qui ne pourrait être inférieure à 32 000 F, que mes requérants sont prêts à discuter aimablement la révision de ce loyer, mais que faute d'accord dans le délai de deux mois, dès présente, ils saisiraient le Président... »

27.7.53

Beurizot, Mari à A.Y.

« Votre gentillesse me touche... Vous savez par expérience ce qui peut servir quand on n'a rien. Suzanna m'a envoyé un couvert de métal. Ça va faire deux couverts avec le vôtre, d'autant plus qu'il doit être en effet celui de ma première communion. Ça m'a fait plaisir.

Vous avez bien fait de vous éloigner de cette "keben" de Dahut. C'est fantastique ce que certains enfants peuvent être durs. J'en ai connu de cette trempe qui mettaient la brouille partout et étant grands devenaient très gentils. Il ne faut jamais désespérer du cœur humain, mais il est quelquefois prudent de s'en garer... Je ne gagne pas grand'chose, c'est dur, je n'ai que deux malades, 2 000 F... »

24.8.1953

Damgam Kervoyal, Herminie à A.Y., St Servan.

« Bien reçu vos deux mandats... Vu les événements nous prolongeons notre séjour ici. J'espère qu'au point de vue commerce, vous êtes contente là-bas... »

Dahut et Divona signent ainsi que Veig.

« Je suis toujours chez Herminie à cause des grèves. Pokou mat... »

Étant en congé de maladie, Veig les a accompagnées. Herminie possède à Kervoyal une belle ferme où ses fermiers la reçoivent avec plaisir. La mer est proche et ce sont des vacances rêvées. Les mandats doivent être la restitution du prêt qu'Herminie m'avait consenti. Il est heureux qu'ils aient été expédiés avant la grève, car beaucoup d'estivants ne peuvent payer qu'avec des chèques, ce qui n'arrange pas les commerçants.

J'ai expédié à Léna un corset pour le mariage de son fils. Il n'est pas arrivé à temps.

10.9.1953

Paris. Mari à A. Y., St Servan.

« Je suis revenue à Paris depuis le 4 septembre, le curé étant guéri. En attendant, je me rends dans un autre centre d'accueil. Les gens m'ont regrettée là-bas. Mais le dévouement ne paie pas et il faut manger. Il faut savoir marcher sur certaines pitiés ou plutôt se méfier des profiteurs. La charité est une vertu, certes... mais la prudence est une vertu capitale. C'est pourquoi, j'ai quitté Beurizot où vraiment, on ne peut pas gagner sa croûte. Le curé était content de me garder sans rien perdre de ses deniers. Ce n'était pas à moi de l'entretenir. Je laisse tomber celui-là et je vais vers d'autres... »

Chapitre III

Je trouve une boutique à St-Servan

Miz gwengolo 1953

Une cliente m'a indiqué au numéro 45 de la rue Clémenceau, le magasin d'un antiquaire qui serait à vendre. Celui-ci doit aménager bientôt à St-Malo dans une maison neuve à l'emplacement où il exerçait auparavant. Après le bombardement, sa mère avait acheté pour lui ce rez-de-chaussée pour lui permettre de continuer son négoce.

M. Douet me fait visiter les lieux. La boutique n'est pas très large. Une grande vitrine, une porte, un recoin, dans les quatre mètres sur cinq de long. Plus, à l'arrière, deux grandes pièces et un petit jardin de cinq mètres sur cinq entouré de vieux murs et d'une porte donnant sur la cour où se trouvent les W.C. avec le tout-à-l'égout. Dans la pièce du fond, il y a l'eau au robinet.

Nous nous mettons d'accord sur le prix; mais la question du paiement me tracasse, et le lui dis :

« Si vous pouviez me faire crédit, je pourrais peut-être vous donner un acompte, afin de signer un compromis et vous me feriez des traites pour le reste, que je signerais... »

— Tous les moyens peuvent être envisagés, » me répondit-il.

Enfin ! Je trouve quelqu'un qui ne soit pas du genre Choleau.

« Ma mère, poursuivit-il, vous fera sûrement un bail pas trop cher. Avec une tête comme vous avez, je ne mets pas en doute votre bonne foi. Vous pouvez amener votre barda et vos corsets dans la boutique que je fais vider. »

Cela m'arrange bien, car il faut que j'écrive à Pornichet, au propriétaire du 49, que je ne donne pas suite à mon idée d'acheter son fonds, que je resterai libre à la fin du mois.

« Je me considère quitte, ajoutais-je, par les cinquante mille francs versés pour les trois mois de location. »

J'avertis aussi l'agence à laquelle je payais les dix pour cent d'usage.

J'aménage la boutique du 45 avant la fin du mois, avec l'aide

de M. Douet et de son menuisier qui remet les vieux meubles en état. Je les invite à arroser cette prise de possession au café d'en face. J'ai beau refuser de prendre un autre apéritif, il m'a fallu l'accepter. L'arrière-boutique n'est pas encore vidée mais le sera lorsque j'apporterai mes meubles. La pièce du fond ne sera libre qu'à Noël, l'atelier de St-Malo n'étant pas encore achevé. Ainsi, je peux travailler un peu jusqu'à la fin du mois.

La saison touchant à sa fin, je vais à Angers faire part à Veig et à Herminie de ma chance. Mon amie veut bien me prêter cent mille francs pour que je puisse signer le compromis et aménager à St-Servan le plus tôt possible.

Veig ne voulant pas rester à Angers et craignant de ne rien trouver à St-Servan, je lui donne 3 500 F pour aller à Nantes chercher du travail, muni d'une adresse d'un café où il peut trouver de amis. Il y rencontra Jos Katt et Théo Jeusset qui garda de Veig un bon souvenir.

Mais l'argent file vite et n'ayant pas trouvé tout de suite du travail, il se mit dans l'idée de s'engager en voyant les invites de la gendarmerie. « Engagez-vous... rengagez-vous...! » Il n'est pas loin de ses vingt ans; il va pouvoir choisir l'armée de l'air et peut-être devenir pilote, idée qu'il a derrière la tête depuis qu'à Thiais, il voyait les avions sillonner le ciel.

En attendant, il va confier ses états d'âme à son tonton Manuel, qui fut toujours si compréhensif à son égard. Quant à moi, je vais à St-Malo verser les arrhes qui me permettent de signer le compromis de vente.

4.10.1953

Villemonble. Mari à A. Y. St-Servan.

« Enfin me voilà au but de mes désirs. Maintenant, je peux dire que je suis pleinement dans ma voie, chose que je n'avais pas pu dire avec autant de certitudes. Je suis arrivée dans ce poste le jeudi 10. Je suis logée, quasi-principalement avec une compagne de vingt-trois ans que je vais former pour l'avenir, en attendant les autres. Je suis le pilier du groupe par décision du directeur. J'ai déjà deux malades. J'ai rendu visite aux médecins du pays. Ma compagne s'occupe des catéchismes, soixante-dix gosses.

Ronan m'a répondu qu'il n'acceptait pas que vous me payiez ma dette puisqu'il me donne les 6 000 F. Il a bon cœur quand même. Ma compagne est encore plus pauvre que moi. »

7.10.1953

J'ai versé au compte chèque postal de J. Choleau 8 000 F

pour solde de tout compte.

10.10.1953

Saint-Servan-des-Landes. Veig à A. Y. St-Servan.

« Tu dois être étonnée de voir mon écriture. Je suis en assurance accident pour un mois, car la soudure est toujours mauvaise pour moi. Aussi, je suis décidé à partir de chez Richoux et je vais devancer mon appel au service de six mois. Aussi, il faut l'autorisation sur feuille ci-jointe avec la signature du maire.

Je voudrais être parti pour le premier novembre et je vais à Nantes pour voir les formalités à remplir. J'espère que tu voudras bien, surtout que je m'engage comme mécanicien dans une base aérienne quelconque. Je te donnerais tous les renseignements plus tard. En attendant ta réponse... kénavo...

P.S. Il me faut une feuille d'adoption que tu as et une copie de l'acte de décès de Tadig légalisé. Je suis allé à Nantes. Je passe une visite médicale très serrée. Je voudrais avoir les papiers le plus tôt possible. Je pars pour le Puy-de-Dôme... »

13.10.1953

Le Père Rattier envoie à Veig un certificat :

« Il a travaillé dans notre établissement et fait son apprentissage du 1.10.48 au 18.11.51. Il a donné satisfaction par son travail et sa conduite durant ses trois années d'apprentissage... »

Contresigné par le maire de St-Vincent-des-Landes.

15.10.1953

St-Servan. A. Y. da Veig. St-Vincent-des-Landes.

« Souezet awalc'h oun bet o welout da skritur. Mont a ran disul kenta 18 da Vitre hag e c'hellin lakaat sina ar follenn gant ar Maer, rak va chomlec'h a zo du-se atao. Kas a rin anezi ganin e Angers e ti tante Herminie, dilun gant karr-tan 7 eur noz. Mont a rin goude da Gemper da c'hortoz emgleo evit ar stal. Ar "c'hompromis" a zo bet sinet ; al lizer-feurn avat n'eo ket c'hoaz... Komz a rin eus an holl draou-se. Ma'z out pinvidik e c'hellimp mont da Zouarnenez. Emichañs da zaoulagad

J'ai été assez étonnée de voir ton écriture. J'irai à Vitre dimanche prochain 18 et je pourrai faire signer la feuille par le maire, car mon domicile est toujours là-bas. Je les enverrai à Angers, chez tante Herminie, lundi 19 par le car de sept heures du soir.

J'irai après à Quimper. J'attends un accord pour la boutique. Le compromis a été signé mais le bail ne l'est pas encore... Je te parlerai de tout cela. Si tu es riche, nous pourrions aller ensemble à Douarnenez. J'espère que tes

*a ya gwelloc'h. Grevus awalc'h
a oa moarvat, peogwir eo bet
graet d'it eur miz ehan... ».*

yeux vont mieux. Ce devait
être assez grave puisque l'on
t'a donné un mois de congé...

Mon fils est encore mineur, aussi je demande à Me Cahierre si je suis responsable de mon fils.

« Du moment qu'il est dans l'armée, votre responsabilité est dérogée. »

Je n'allai pas refuser mon consentement d'autant que Fransez trouvait que l'armée était une bonne école de discipline, profitable aux jeunes gens.

18.10.1953

Liquidation du commerce à Vitré

Je me rends à Vitré, régler les problèmes en cours. Je n'avais qu'une confiance limitée dans le couple Marie-Claude - Richard. Mon impression sera confirmée. Je leur annonce que j'ai trouvé quelque chose de sérieux à St-Servan, que je vais déménager et liquider le commerce. Sur-ce, Marie-Claude fait une crise de nerfs. Quelle désillusion pour elle !

« Pour vous c'est bien, me dit Richard, mais pour nous, c'est la catastrophe. Nous avons acheté un service de table et nous ne savons pas où le mettre. »

Nous faisons les comptes. Marie-Claude est en retard de quarante mille francs de vente, pourcentage déduit.

Tous les meubles sont là. Les deux chaises qu'elle avait empruntées me sont rendues. Je lui demande si elle peut acheter le pas-de-porte 150 000 F comme elle avait signé. Elle ne peut même pas me donner 50 000 F pour mes frais d'installation, les meubles extérieurs, la cuisinière et l'évier.

« D'ailleurs, je n'ai pas de meubles, me dit-elle, et je ne suis pas sûre d'obtenir mon divorce, mon mari n'étant pas encore guéri. »

Richard est dans le même cas, surtout, il ne veut pas avoir affaire à Choleau.

« J'aurai trop envie de lui prendre la cravate ! »

D'ailleurs Choleau n'aurait pas voulu le leur louer. En parlant d'eux, il disait : « Ça... » comme si ce n'était pas des êtres humains.

Richard avait discuté avec Choleau des peintures intérieures. Celui-ci avait répondu : « simple lessivage ». Lorsqu'en 1950 il venait voir les travaux, il humait avec délices l'odeur de la peinture fraîche qui redonnait un air de jeunesse à la vieille maison.

Je discute avec Marie-Claude des quarante mille francs qu'elle me doit. Richard n'est qu'un comparse qui fait les courses et qui travaille ailleurs à mi-temps.

« Une affaire comme ça ne peut pas nourrir deux personnes » disais-je à une cliente ». (Un restaurant ne peut être tenu par une seule personne, puisque la salle à manger était remplie de marchandises.)

« Ils étaient trois me disait la personne, sa fille était aussi avec Maire-Claude. Elle avait acheté à sa fille une chaîne et une croix en or, chez mon bijoutier dont je lui avais donné l'adresse pour les réassortiments. »

Ne sachant que répondre, Marie-Claude me prit de haut :
« Vous causez, vous causez, dit-elle, lorsque je lui rappelle nos conventions qu'elle avait acceptées.

— Bien, dis-je, alors nous allons causer chez le comptable et si vous ne me donnez pas 20 000 F tout de suite, je vais porter plainte.

— Je vais vous dénoncer au fisc, » répliqua-t-elle.

Mes comptes de corsets et de souvenirs bretons étaient en ordre. Quant à la crêperie-restaurant, c'est elle qui tenait les comptes. Je ne touchais pas un sou de ses bénéfices, et je payais la patente, le loyer, l'électricité et le gaz. Cela afin qu'elle fasse un bon essai avant d'acheter mon fonds.

J'allais aussitôt dénoncer la signature du compte de chèques que je lui avais donnés, et j'allais prendre rendez-vous chez le comptable. Celui-là même qui gérait les comptes de son amie commerçante à Vitré. Aussi Marie-Claude vint en confiance, le lendemain chez le comptable. Je lui montrai la convention signée par Marie-Claude de son vrai nom. Les prénoms des deux comparses n'étant que des noms d'emprunts.

Après lecture, le comptable lui montra les trente pour cent de remise que je lui donnais sur la vente des souvenirs, sauf sur les corsets dont je m'occupais moi-même tous les lundis. Il lui dit qu'elle n'avait aucune chance de gagner et qu'elle avait intérêt à payer. Le jour suivant, son amie commerçante lui prêta vingt mille francs et « finita la comédia ! » Mais je dus encore payer le médiateur.

Me Cahierre me dit avoir reçu la visite de Marie-Claude. Il avait été impressionné lorsqu'elle lui avait dit qu'elle était l'amie de Me Jaigu qui lui disait de poursuivre.

« Il est toujours comme cela, » me dit-il et il lui conseilla la prudence.

Il comprit la situation lorsque je lui révélai que Marie-Claude n'était que l'amie de la maîtresse de Me Jaigu.

Marie-Claude avait fait un rêve. Elle aurait voulu acheter un café sur la Côte d'Azur. Vitré n'était qu'un tremplin pour gagner assez d'argent pour cela. Elle aurait pu réussir, car elle était commerçante et experte en tous travaux de couture, chapeaux compris. Je lui avais cependant défendu de s'occuper des corsets. Ce métier ressort de la médecine et s'il arrivait un pépin, j'étais responsable. Hélas ! Tous les moyens lui étaient bons pour réussir. Alix qui la connaissait, me disait :

« C'est une rouée. Elle travaillait comme cuisinière dans un restaurant de Rennes. »

Comme je me méfie des jugements des autres, je ne demande jamais conseil. Je préfère tout perdre et m'éloigner au plus vite des gens sans scrupules. Je ne me sens pas de taille à me défendre contre eux, qu'ils soient petits ou gros.

J. Choleau fulmine contre moi. Il raconte à mon menuisier que je lui dois cinq cent mille francs ; prix que je demandais du fonds, il y a deux ans. Il ne devait pas savoir que je l'avais laissé à cent cinquante mille francs. Nous n'avions jamais discuté de pas-de-porte en 1950.

28.10.1953

M. Choleau à Mme Youenou Anne, Vve F. Debauvais 22 et 23 rue Baudrairie, Vitré; envoyé en recommandé, 43 rue G. Clémenceau, St-Servan.

« Vous avez versé sur mon compte postal une somme qui ne correspond pas aux charges dues. Veuillez me faire connaître dans le plus bref délai à quelles charges, la somme envoyée s'applique-t-elle et quelles sont celles que vous contestez.

Vous n'ignorez pas que selon l'usage des lieux, vous devez laisser visiter les locaux que vous quitterez le 24 avril 1954 prochain et pour lesquels vous avez donné et reçu congé, chaque semaine pendant un temps qui ne peut excéder quatre heures. Veuillez donc me faire connaître quels jours et quelles heures, chaque semaine, vous conviennent, pendant lesquelles vous tiendrez ouverte la porte des dits locaux. Réponse par courrier, je vous prie.

Salutations distinguées. »

29.10.53

St-Servan. A. Y. à Me Cahierre, Vitré.

« Ci-joint, une lettre recommandée de M. Choleau. Ci-joint également le détail des charges et le récipissé. Je n'irai à Vitré que le 5 novembre. Donc jeudi prochain dans l'après-midi, et irai vous

voir dès deux heures. S'il faut vous envoyer ma clé, je peux le faire, mais ne le désire pas, car je dois déménager le 28 novembre. »

N'a-t-il pas répondu au sujet des réparations faites par moi ? C'est sa manière de poser des questions pour ne pas répondre aux nôtres... ».

5.11.53

A. Herbert à Me Cahierre, Vitré.

« En réponse à votre lettre, je vous indique qu'effectivement un compromis de vente du fonds de commerce par Mme Debauvais à Mme F. avait été déposé en mon étude le 10 mars 1953. Cette affaire se trouvant n'avoir pas de suite, je me permets de vous indiquer que les honoraires prévus étaient de 6 % sur 150 000 F soit 9 000 F. Toutefois, l'affaire n'ayant pas été réalisée, je réduis mes honoraires de moitié. Vous pouvez donc me faire parvenir la somme de 4 500 F pour règlement de cette affaire... »

J'ai gardé le reçu de cette affaire. J'étais vraiment tombée dans un guêpier. Puisque Marie-Claude ne pouvait pas payer, je dus encore le faire. Je m'étais laissée pigeonner, juste au moment où la vie à Vitré m'était devenue impossible avec ce Choleau de malheur. J'avais hésité longtemps lorsque Marie-Claude était venue me proposer ses services comme crépière.

21.11.1953

Veig part faire son service

Nantes. Veig à A. Y. St-Servan.

« Me voici depuis deux jours sous la discipline, mais je ne m'en plains pas. Nous mangeons pas mal, mais nous ne restons ici que jusqu'à lundi soir, car nous sommes mis en route pour Aulnat et nous voyageons la nuit.

Nous sommes tous bretons et au nombre de dix. Ici, l'hiver doit se passer comme dans du coton, car la chambre est chauffée par nous et avec du charbon que vous nous payez et on ne l'économise pas... Ici, le moral est bon, et j'espère que ça va durer. Il y a de la neige à Aulnat... »

Pourvu qu'il trouve des copains, mon fils est heureux.

Toutefois, il a ses heures de cafard. Il me disait : « Ils ne sont pas difficiles pour la chair à canon ».

30.11.1953

N'ayant pas reçu à l'heure dite 16 562 F pour mon loyer à

échoir le 24 avril 1954. Choleau demande à son notaire. Me Girioux d'intervenir en spécifiant : « Si je ne les recevais pas, je ferais la saisie sur les meubles ».

Il avait dû recevoir mon mandat à onze heures, le matin même. Le mercredi 27, il a déclaré au déménageur qu'il mettrait l'embargo sur mes meubles. J'allais voir Me Cahierre, une fois de plus, pour lui demander la marche à suivre. J'avais l'impression d'avoir un chien furieux accroché à mes basques et qui ne me lâchait pas. J'écrivis cette lettre que me dicta Me Cahierre.

« Mme Anna Youenou, commerçante, demeurant à Vitré, 23 et 25 rue Baudrairie, reconnaissant partir de son plein gré des locaux occupés par elle jusqu'à ce jour et appartenant à M. Choleau, propriétaire, demeurant... déclare laisser les dits locaux pour en disposer comme bon lui en semblera. Vitré le 18 novembre 1953. »

Mme Drouart, de Rennes, me donna le conseil suivant :
« Pour le cas où le sieur Choleau voudrait faire saisir votre mobilier qui répondait de la sûreté du loyer, le loyer étant payé jusqu'au 23 avril 1954... Si Choleau faisait cette saisie, Mme Debauvais aurait à l'assigner à son tour en dommages et intérêts, comme ayant agi sans droits et sans cause. »

Me Cahierre m'avait recommandé de n'enlever les installations que j'avais faites que si cela ne dégradait pas les locaux. C'est ce que j'ai fait. Néanmoins, j'ai fait enlever, sans dommages pour les poutres, l'isorel peint que j'avais fait mettre au plafond de la cuisine et les fils électriques de la cave. J'ai aussi enlevé à la main, le beau papier, genre ancien, qu'un peintre m'avait posé dans la grande salle. Cela afin que les clients éventuels voient l'état dans lesquels se trouvaient les locaux; malgré le mal que j'ai eu et le prix payé au menuisier, ainsi que mes enseignes. Mais j'ai remplacé un carreau cassé pendant le déménagement.

Ce ne fut pas une petite affaire de retourner à Henriot les faïences invendues. Il fallait les envelopper dans la fibre de bois dans les grandes caisses, conservées dans la cave.

30.11.1953

« M. Choleau, Vitré... accepte que Mme Youenou, Vve Debauvais, quitte l'immeuble lui appartenant, 23 et 25 rue Baudrairie, sans indemnités, ayant la libre disposition de son

immeuble dont le loyer est payé jusqu'en avril et le conservera tel qu'il lui sera restitué le 30 novembre 1953. Les clefs seront remises à Me Naud, avoué à Vitré ».

Il ose parler d'indemnités, ce requin ! Tout cela pour demander un pas-de-porte en toute sécurité à quelqu'un qui ne le connaîtra pas !

Je croisais dans la rue, la voisine d'en face, qui avait deux membres de sa famille locataires de J. Choleau. Je lui dis, en la saluant :

« Enfin, tout arrive, j'ai réussi à quitter Vitré et Choleau ! »
Pendant trois années, je n'avais pas retiré grand bénéfice de ce commerce, malgré un travail acharné. Heureusement, la terre n'est pas peuplée uniquement de rapaces et de dictateurs du genre de mon propriétaire de Vitré... Malgré mes cinquante-deux ans, je suis prête à recommencer une autre expérience, cette fois-ci, dans la paix et dans des conditions plus rémunératrices. La vieillesse arrive à pas de géants et lorsque l'on a pas de rentes, elle n'est rien moins qu'agréable. Si je n'avais pas tout sacrifié pour la Bretagne et mon mari, je n'aurais pas rencontré tant de difficultés sur ma route. Je n'aurais pas atterri dans cette petite ville de Vitré, où la présence d'un seul homme pouvait faire tant de mal, parce qu'il avait la puissance de l'argent. Je garde par ailleurs un bon souvenir des gens de Vitré et de mes clients et voisins dont plusieurs avaient aussi souffert de ses agissements.

Mme Le Mée m'a invitée à venir chez elle le soir après avoir chargé les meubles. Le camion viendra me prendre chez elle le lendemain matin 29. Elle demande à Iffig, son aîné de venir m'aider à décharger le camion.

31.11.1953

Aménagement à St-Servan sur Mer.

Avant mon départ pour Vitré, j'avais averti M. Douet de la Villefromoy que j'arriverai le 29 avec mes meubles, afin qu'il libère la pièce attenante à la boutique. Mais il avait oublié de le dire à sa femme. Ce matin, je suis allée la voir à son magasin à St-Malo. Elle fut très étonnée de n'avoir pas été avertie. Elle se chargea alors de vider l'arrière boutique.

Cet état de choses me causait des frais supplémentaires, pour placer et déplacer mes meubles. Le déménageur qui devait partir assez tôt, avait mis la cuisinière et le poêle dans le passage entre la boutique et la chambre puisqu'il n'y avait pas de cheminée.

A midi, j'invitai le déménageur et Iffig à déjeuner dans un restaurant de prix abordable. Iffig nous parla d'aviation dont il rêvait. A l'une de ses réflexions, je répondis : « Je n'ai plus dix-neuf ans, moi ! »

Une cliente m'avait recommandé un menuisier pour monter mes meubles pour un prix raisonnable. Il m'a demandé un prix exorbitant pour deux journées de travail. Il passait son temps à discuter des livres qu'il transportait et que l'on mit en tas en attendant que la pièce du fond soit libérée.

1.12.1953

J'ai ouvert mon magasin aujourd'hui. Face à la porte, j'ai mis le lit clos dans lequel était incrustée une glace qui attire le regard et devant j'ai mis le coffre, qui le retient ; pour exposer les corsets. Derrière le lit, j'arrange un salon d'essayage où se trouve le vaisselier avec mes papiers et autres fournitures, puis la grande table pour la coupe. Dans le coin près de la porte d'entrée, j'ai mis l'armoire vitrée avec le stock de soutiens-gorge. L'autre côté est meublé par un buffet, des étagères et le comptoir. J'ai mis ma machine à coudre devant la vitrine, cachée par un rideau.

J'ai entassé tout le reste dans l'arrière-boutique où se trouvent deux grands lits et trois armoires dont deux non-montées. Ma garde-robe accrochée à la grille de fer forgé qui la sépare de la boutique. L'hiver est venu et j'ai froid, malgré mes doublures. J'ai demandé à Mme Yvonne Guellec dix mille francs pour tenir le coup. J'avais signé des traites en songeant aux ventes d'été.

Un soir avant de s'en aller, le menuisier nettoya un meuble à l'essence et ferma la porte donnant sur le jardin. Je suffoquai et je ne pouvais pas dormir avec la porte de la boutique ouverte toute la nuit. Heureusement, j'avais de bons amis à St-Malo qui me donnèrent le divan de leur salle-à-manger. Cet accident ne se renouvella pas, le menuisier ayant pris ses dispositions en conséquence.

Je fais plus de réparations que de corsets. Passée la saison, la clientèle se fait rare. Mes amis Andréa et Padraig m'ont fait crédit pour mes provisions d'épicerie. Mais ils habitaient assez loin de chez moi. Un jour qu'il neigeait, j'ai attrapé une mauvaise grippe que je soignais tant bien que mal avec de l'aspirine. Je fermais ma porte pendant ce temps (pour cause de maladie).

Lorsque Jord Ar Mée en tournée à St-Malo vint me voir, je devais à mes amis vingt mille francs et je ne savais comment les payer. Il me proposa de me les prêter et je le rembourserai par

mensualités. Ce qui fut fait et je lui en fus reconnaissante.

2.12.1953

Aulnat. Veig à A. Y.

« Nous voici ici depuis lundi, et je suis déjà à porter le calot. Je dois rester au moins dix jours. Je t'écrirai plus longuement la prochaine fois, car nous allons passer sûrement dans les bureaux. Voici l'adresse : soldat 2ème classe... »

Mon fils est tellement dans l'ambiance du français que les mots lui viennent maintenant dans cette langue. Mais je continue à lui écrire en breton, tant qu'il pourra comprendre les mots qu'il oublie peu à peu.

3.12.1953

Aulnat. Veig à A. Y. St Servan.

« Me voici enfin avec un peu de temps devant moi. Nous sommes dans un joli cadre de montagne. Nous avons pris des photos. Je te les enverrai, une fois tirées. Heureusement, nous n'avons pas pour longtemps ici, car c'est un camp où nous sommes complètement habillés et l'on nous fait passer des tests. Celui qui réussit est monté dans une petite ville quelconque. J'espère être envoyé à Rochefort avec la petite équipe que nous sommes, depuis Nantes. Je croyais être un peu tranquille, mais voilà le rassemblement qui sonne.

Je reprends la lettre interrompue. Depuis bientôt six heures, nous avons été remplir, encore et toujours, des kilos de papier. Demain, nous allons sûrement être équipés militairement, depuis le casque jusqu'au reste. Nous espérons partir, d'ici une huitaine de jours, car il y a ici un vrai cafouillage, qui n'est vraiment pas rigolo. Je crois que je vais être expédié à Rochefort pour faire mon stage. Peut-être irais-je à St-Servan en permission à Noël ou le 1er de l'an, on verra bien.

Le paysage est vraiment beau, ainsi que le temps. Un petit vent froid et sec le soir et le matin. Ici, c'est un esprit de camaraderie entre les Bretons. Nous avons pris contact depuis Nantes. On voudrait ne pas être séparés au moins jusqu'à la fin du stage. Voici le clairon qui vient de sonner pour le rassemblement, encore une fois... Kénavo... »

6.12.1953

Aulnat. Veig à A. Y.

« Je suis étonné de ne pas recevoir de lettre et pourtant, j'ai écrit une lettre et une carte. Qu'est-ce que tu deviens ? Je

viens d'avoir ma première photo officielle. J'espère que tu as ouvert ton magasin et que ça marche. Je suis en caserne depuis le 24 et je n'ai pas trouvé le temps trop long... On ne peut pas sortir du camp. Nous mangeons potablement. Bien sûr, il ne faut pas être difficile. Demain, je passe un examen qui doit être définitif pour ma carrière. J'espère être reçu, le jury est assez difficile. Il se base surtout sur les tests et il n'y a pas un grand nombre de reçus. Je voudrais être plus vieux de vingt quatre heures... Mais le temps passe. Depuis huit jours, je n'ai pas fait une seule corvée. Il s'agit de se débrouiller et cela ne va pas trop mal.

J'espère quand même avoir de tes nouvelles. J'ai écrit à Tonton Manuel et à sa femme. Je voudrais avoir les adresses d'Alix et du tonton de Cholet. Je t'envoierai par colis, ma valise avec mes habits civils dedans, car ils me seront inutiles. Nous sommes tous bien habillés. Tout est neuf depuis le casque jusqu'aux souliers. Voici la soupe qui sonne, et je commence à avoir faim. Kénavo... »

Il doit s'ennuyer pour m'écrire si souvent. C'est toutes les fois la même chose. Je suis son « recours » et la maison son « refuge ».

17.12.1953

Rochefort, Veig à A.Y.

« Nous voici enfin arrivés à Rochefort après maintes péripéties. La caserne est vraiment magnifique. Du côté nourriture, elle est bonne. A ce qu'il paraît, pour Noël, nous aurons un gueuleton, car je ne pourrais aller à Noël à Saint-Servan... J'espère que tu as reçu ma carte de Bordeaux, une ville assez jolie et que j'ai visitée avec mes camarades. Mais nous ne sommes plus que six Bretons. J'ai trouvé ici plusieurs camarades de Thiais et le plus fort, ils étaient des bleus pour moi à Thiais. Maintenant quelques-uns sont mes supérieurs. Mais ils sont vraiment chics.

Pour ma permission de Pâques, 8 jours, j'aurai deux sardines sur le bras et peut-être la casquette. Je peux sortir tous les samedi et dimanche à Rochefort. Je pense prendre trois ans de service au lieu de deux comme prévu, car j'aurai plus de facilité pour monter. Je crois pouvoir garder ce métier, ce qui m'intéresse le plus.

Je te remercie pour ta lettre. Tonton m'a envoyé de ses nouvelles aussi. Jusqu'à présent, la vie militaire me plaît. Je commence des techniques de toutes sortes. Dans quelques jours, il ne faudra pas s'amuser.

Le temps est vraiment beau par ici et la fenêtre est grande ouverte, juste derrière mon dos à sept heures du soir, pour un mois

de décembre, c'est formidable. J'espère que cela va durer. J'espère que tu vas bien, ta lettre était un peu courte, mais elle m'a fait plaisir. Tu n'oublieras pas les adresses... »

Bien plus que les autres, les orphelins s'engagent dans l'armée. Les trois quarts d'entre eux auraient eu une autre destinée, si leur père avait vécu. C'est ce qui est arrivé à mon fils.

22.12.1953

Frankfurt. Fred Moysse à A.Y.

« Voici maintenant longtemps que nous n'avons plus rien entendu les uns des autres, mais nous espérons néanmoins que vous allez toujours bien ainsi que Veig et que vos affaires sont toujours satisfaisantes. Du pays, nous n'avons pratiquement plus de nouvelles, si ce n'est de temps en temps de ce bon Monsieur Guieysse, où nous parlons plus de philosophie que des événements.

Toutefois, nous ne voulons laisser écouler ces derniers jours de l'année sans vous adresser nos meilleurs vœux et à vos amis, de joyeux Noël et de bonne et heureuse année dans la Patrie. Ici nous penserons à vous et à de bonnes heures du temps passé, sous le sapin illuminé, comme autrefois au son du « Tannen Baum ». Avec les amitiés de tous. »

26.12.1953

Villemomble. Mari à A. Y.

« J'espère que votre santé va bien depuis Douarnenez avec votre accroc de santé. Je suis chez moi cette fois et je commence à être connue, surtout comme infirmière des pauvres gens et des vieux en particulier que je soigne gratuitement autant que possible. Même les religieuses les faisaient payer.

Je voudrais, si vous avez le temps, que vous me fassiez un kabig brodé comme celui offert au docteur de Précycy. Je m'absente souvent à Versailles pour des réunions de notre groupe parisien. J'ai davantage de malades, ce qui m'a permis de payer mes dettes... »

Mari me fait rappeler mon voyage de novembre à Douarnenez où je suis restée au lit une semaine chez mon ami Léna.

En revenant d'Angers, je passais à Vitry où j'avais essayé une redingote noire, chez le tailleur qui m'avait déjà vendu une gabardine. Cette fois, j'avais fourni le tissu, acheté chez Léna. Une dent de sagesse me faisant très mal, j'allais chez le dentiste. Celui-ci me conseilla après l'extraction, de prendre des bains d'eau salée,

sans autres remèdes. J'en ai pris le soir et le matin suivant, chez Mme Le Mée à Rennes. Mais ce n'était pas suffisant. En arrivant à Douarnenez, je ne pouvais plus parler. Mon frère me donna de l'aspirine et je retournais chez Léna. Comme par miracle, le docteur Cornic était là, venu prodiguer ses soins à la petite dernière, à laquelle il conseillait de garder le lit. Il m'examina ensuite et diagnostiqua un flegmon. Il me fit aussitôt une piqûre de propidon qu'il avait dans sa trousse.

« Cela vous épargnera une opération, me dit-il. Je reviendrai vous en refaire trois autres, une tous les jours et vous en serez quitte après ».

Je tenais donc compagnie à la petite. Comme cela elle ne risquait pas de sortir. Après la piqûre, je ne pouvais plus bouger ma jambe, aussi je n'ai pu voir la mer, ni mes amies, ni la parenté. La veille de mon départ je pus cependant faire une visite à la tombe de mes parents.

N'ayant pas d'assurance maladie, cet accident me coûta 10 000 F, mais une opération m'aurait coûté davantage. Je n'oublierai jamais le dévouement de Léna qui m'apportait à manger des choses faciles à ingurgiter. Et cependant, son mari était très malade en ce moment, avec en plus ses clients à servir au magasin.

Miz Kerzu 1953

Le menuisier de M. Douet a enfin débarassé l'atelier de St-Servan. J'ai pu y installer la salle à manger et la cuisine avec le concours du voisin du 2ème. Il vient m'aider le samedi, quelques fois le dimanche pour un prix modique.

Cette pièce n'est pas gaie, malgré ses deux fenêtres donnant sur la cour. Elle n'est pas facile à chauffer, car il n'y a pas de plafond. Les poutres avaient été coupées par l'ancien menuisier qui habitait là avant l'antiquaire pour y loger les planches. J'étais heureuse cependant dans le calme retrouvé, après les incessantes poursuites du vieux bonhomme de Vitré, à demi fou par l'argent.

Ma boutique attire davantage les regards depuis que j'ai fait repeindre la devanture en vert, par M. Mary, beau-fils de Lacoste, un Breiz Atao de la première heure.

5.1.1954

Démarrage difficile

St-Servan. A. Y. à Yvonne Cuzon-Guellec. Quimper.

« Bloavez mat à vous et à votre petite famille sans oublier les grands. Ainsi que je vous l'avais dit, j'ai mis mon magasin en vente. Je ne pourrais pas avoir le Pérou vu l'état des lieux... Si je reste ici, il me faudra faire des réparations pour le rendre suppo-

table en hiver. Je suis sans feu, il n'y a pas de cheminée. Je tiens le coup habillée en esquimau. Si j'avais été en fonds, j'aurais fait un saut à Quimper pour savoir si je peux trouver un magasin à crédit, pas trop cher, ou ce qui serait mieux, une gérance libre avec promesse de vente dans trois ans.

Un commerce touristique serait dans mes cordes. Mais comme je me suis désolidarisée de Mme Herminie au point de vue association, je dois donc chercher quelque chose dans mes possibilités... Ici je travaille six mois sur douze dont deux à plein rendement. Dans une ville comme Quimper, on doit pouvoir travailler un peu l'hiver. Depuis dix ans, je cherche un port d'attache, seuls mes faibles moyens m'ont empêchée d'en trouver un.

Ma propriétaire m'autorise à étendre mon commerce, aussi j'irai à Quimper en mai, lors d'une permission du fils, pour voir les marchandises que je peux trouver pour la saison, s'il n'y a rien de neuf par ailleurs...

Cette lettre reflète la tristesse des temps : « St-Malo, me disait une antiquaire, c'est un mirage. Pendant l'été, ça va, mais l'hiver dure longtemps ».

En somme il faudrait des rentes pour tenir le coup.

19.1.1954

Rochefort, Veig da A.Y.

« Resevet am eus da lizer hag ar chekenn. Trugarez bras. Emichañs ac'h eus tremenet goueliou kaer e ti Hermini hag el lec'hiou all. Skrivet am eus d'an holl dud... Eur "corvée" bras a zo graet. Abaoe daou zezvez am eus chañchet ti. Je suis en train de commander des jeunes apprentis de 16 17 ans. Pebez labour diaes tre. Lakaet am eus erbarz al lizer eur « bon pour colis ». Netra da baea. Emichañs ac'h eus eun tamm labour. Evit ar marc'h-houarn, am eus gwerzet anezañ d'an Itron D. ha chom an traou evel am eus graet. Ebarz ar « c'holi » lak d'in pyjama ha serveitenn Tadig. Kenavo... ».

J'ai reçu ta lettre et le chèque. Grand merci. Probable que tu as passé de belles fêtes chez Herminie et d'autres lieux. J'ai écrit à tout le monde... C'est une grande corvée qui est faite. Depuis deux jours, j'ai changé de maison... Quel travail très difficile. J'ai mis dans la lettre un bon à payer. J'espère que tu as un peu de travail. Pour la bicyclette, je l'ai vendue à Mme D. Laisse les choses comme je les ai faites. Dans le colis, mets mon pyjama et la serviette de Tadig...

19.1.1954

Roazon. Jord ar Mée da A. Y.

« Bet am eus bet ho lizher eus ar 14... Laouen e vijen bet rentañ servij d'eoc'h, hogen si-ouazh, gwall dapet oun me ivez evit fin ar miz-mañ, ha ne welan ket c'hoaz penaoz e teuin a-benn d'en em dennañ. Kroget am eus skrivañ d'an dud evit goulenñ dezho gortoz fin miz c'houevrer, rak n'am eus ket kalz spi resevout e koulz an holl arc'hant a zo dleet d'in... »

J'ai reçu votre lettre le 14... Je serais content de vous rendre service, mais, hélas, je suis bien attrappé pour la fin du mois et je ne sais pas comment m'en tirer. J'ai commencé à écrire aux fournisseurs d'attendre fin février, car je n'ai pas grand espoir de recevoir l'argent pour la fin du mois...

Les époux Le Mée, font aussi le demi-gros et le détail. Récupérer l'argent des commerçants, c'est très dur et il faut leur donner des délais de paiement assez longs. Ce qui n'arrange pas ceux qui débutent avec peu trop d'argent et qui sont tributaires des banques, plus que les commerçants au détail.

1.2.1954

Le Puy, Noëlle à A. Y.

« Merci pour vos vœux, pleine réussite dans votre nouveau magasin... Nous avons reçu des nouvelles de Veig. Il semble en effet se plaire dans ce nouveau genre de vie. Robert travaille avec acharnement car il a un examen dans quinze jours. Aussi suis-je seule à la pharmacie, et c'est dur quand il faut tout faire. Et avec cela le cinquième qui s'annonce pour juillet... Nous avons une température épouvantable... Nous espérons que vous pourrez vous échapper dans le courant de l'année et faire un tour en Anjou. Excusez-moi pour ce griffonage, j'ai été dérangée au moins dix fois... »

Je me rappelle cet hiver, où dans la cuisine, froide, malgré la cuisinière allumée, Raphaële trois ans, grelottait, ainsi que la petite Florence un an et demi, lorsque sa mère lui faisait sa toilette.

4.2.54

Cholet. L'oncle Julien m'écrit :

« Revenus du Puy où nous avons passé plusieurs jours, la rigueur du temps nous a ramenés. Je réponds enfin pour vous

remercier de vos bons vœux et vous adresser les nôtres et les meilleurs, croyez-le bien. Le temps me fait penser à la Retraite de Russie. Vous me dites que les affaires sont dures et difficiles, et oui, je le pense bien. Ici, une grosse maison de confection vient de déposer son bilan... »

10.2.1954

Villemomble. Mari à A. Y.

« Vous avez pensé que votre petite sœur avait froid par ce temps glacial. Il est tombé à pic, cet édreton, croyez-le bien. Si je peux mettre de côté pour aller sur la tombe de Jos, je serai contente. J'aimerais y aller avec vous si vous allez voir Francis... Yves à la chance d'être à Paris et de venir passer ses dimanches ici. Il bricole et me fait un sommier pour un divan. Depuis le temps que je dors par terre sur un matelas... »

Kenavo ha trugarez evit ho kalon vat, tomm am eus bremañ. (J'ai chaud maintenant). Après Pâques, je ne prends plus les enfants du catéchisme. J'ai trop de malades au dehors. Je ne sais si je reste ou si je m'en vais. Cela dépendra de la bonne volonté du directeur de Paris et du curé d'ici à qui j'ai posé mes conditions, s'il tient à ce que je reste. Je manque de sens pratique. Il est difficile d'équilibrer la bonté et la justice. Ma santé est bonne maintenant, puisque je suis dans ma voie... »

Je lui avais écrit : « J'ai froid, vous avez froid » et je lui avais envoyé l'édreton de duvet que la supérieure de Chaumont m'avait donné pour le trousseau de Veig, lorsqu'il partit en pension.

12.2.1954

Colombes. Yann Poupinot, dessinateur géographe, m'écrit en son nom et celui de sa femme Cécile :

« Enfin des nouvelles ! C'est souvent que nous nous sommes demandés ce que vous étiez devenue. Nous avons bien entendu diverses informations, mais faute de liaison, il était difficile de connaître exactement la réalité. C'est vous dire que nous sommes bien contents d'avoir votre lettre en espérant que la prochaine ne mettra pas autant d'années à nous parvenir.

Ici, les trois petites passent insensiblement à l'état de fillettes. Annick va au Lycée où elle est entrée en sixième. Brigitte est à la Communale. Quant à Evelyne, elle n'en est encore qu'à l'école maternelle.

Il nous semble que votre existence doit être plus agréable au bord de la mer que dans les terres. Si un jour au cours de mes pérégrinations, je passe dans le pays malouin, je ne manquerai pas

de vous rendre visite... Mais l'an passé, mes explorations cyclistes m'ont mené dans un sens bien éloigné, de la Suède au Tyrol italien soit 2 300 km, en bordure du rideau de fer, à travers des pays variés, qui font de vraies vacances...

Que devient Veig ? Ma femme se joint à moi pour vous adresser toutes nos amitiés et pour vous dire combien nous serons heureux d'une prochaine lettre de votre part... »

17.2.1954

Douarnenez, Rosa à A. Y.

« Je vois que vous ne savez pas qu'Yves Donnart est mort, il y a huit jours. Il a été enterré le 12.2.54. Je crois que vous n'avez pas encore beaucoup de travail. Vous n'êtes pas encore connue... »

20.2.1954

Saint-Servan, A. Y. à Léna, Douarnenez.

« Je viens de savoir qu'Yves est parti, il y a huit jours. J'aurais voulu te dire de vive voix la part que je prends à ton chagrin. Consoler quelqu'un est impossible, chacun porte son fardeau tout seul. J'en sais quelque chose. Mais il est bon de sentir une affection, car il faut continuer à lutter et ce n'est pas toujours drôle. Quand je suis passée chez toi en novembre dernier, Yves paraissait aller mieux... »

Le travail ne doit pas te manquer, c'est encore le meilleur compagnon... Ici, quand je serai connue, cela ira. J'ai quelques commandes; mais si je pouvais avoir le prêt artisanal, je pourrais attendre sans inquiétude.

Si tu veux venir te changer les idées, il y a des lits ici. J'ai toujours été bien reçue chez toi et Yves était toujours de bonne humeur quand j'aillais te voir.

Tu ne pourras peut-être pas me donner la caution que je t'avais demandée, avec les difficultés de toutes sortes qui accablent ceux qui restent après le départ des leurs. Suzanne ira te voir pour te demander la réponse à ma lettre que tu as dû recevoir le 12... »

Le directeur de la Banque Populaire de St-Malo me demande une caution pour le prêt artisanal. J'ai signé des traites pour le paiement du pas-de-porte. Le vendeur doit les mettre en circulation toutes les fins de mois. Je dois développer mon commerce en y ajoutant quelques corsets et gaines de confection meilleur marché pour attirer la clientèle.

22.2.1954

St-Servan, A. Y. à M. et Mme Douet, St-Malo.

« Aux termes de nos conventions, je viens vous avertir qu'à moins d'un miracle, je ne pourrai pas payer à sa date l'échéance de fin février.

Au début du mois, je vous avais fait part de mes craintes. Si, vous n'avez pas mis ma traite en circulation, je me propose d'aller vous verser un acompte le mardi 1er mars à sept heures du soir. J'ai en ce moment 5 000 F en poche. J'espère en avoir 5 000 autres pour alors. Mon emprunt est en bonne voie. J'ai déjà la caution d'une amie, j'attends la réponse d'une autre. Si vous passez à St-Servan lundi 29, je pourrai vous remettre la somme complète... »

Ne voulant pas indisposer M. Douet, je ne lui ai pas demandé de débarrasser la cour pour pouvoir la transformer en jardin.

Lors d'une visite que j'avais faite à Mme Douet, ma propriétaire, elle m'avait conseillé de payer mon loyer par virement, afin d'éviter des frais, écritures et démarches. Comme avocate, elle connaissait les ficelles du métier !

Miz Meurz 1954

En cette fin d'hiver, le froid est devenu si intense que mes doublures ne suffisent plus à me réchauffer. J'ai dû me résoudre à emprunter dix mille francs, sur ma bague à une amie âgée, qui a plaisir à venir bavarder avec moi. Je pus alors acheter un poêle à pétrole dont une cliente m'avait fait l'éloge. Je fus satisfaite. J'avais bien un radiateur électrique pour les essayages, mais le courant revenait à trop cher pour toute la journée.

10.3.1954

Rochefort, Veig à A. Y.

Me voici enfin en possession du temps pour pouvoir écrire. Nous venons de finir les cours d'instruction technique qui ont duré un mois. Je suis bien placé et nous aurons le diplôme de brevet élémentaire. Pour ma part, il a fallu travailler dur, car tout ce qui est question : physique, chimie et électricité, c'était du nouveau. Enfin, tout est terminé et nous aurons le résultat vendredi. Nous allons pouvoir nous reposer quatre jours et ensuite, je recommence un autre programme pour le peloton. Cela est très différent, mais plus fatiguant, encore. Pour les loisirs, nous n'avions aucun loisir, pour le peloton nous aurons à peine le temps de tout faire. Si pour Pâques, tu as une idée de voyage en tête, avertis-moi, car je pourrais avoir mon quart de place pour tous les trajets

que tu penses, surtout les noms des villes. Mais je préférerais rester à la maison, car aller voir les gens, ce n'est pas si amusant que cela.

Je t'envoie un bon de colis. Tu mettras ce que tu voudras. Mais tu pourras mettre à la place un billet, car je vais laver mon linge en ville. Ici, tout est mal lavé et nous avons très souvent des revues, linge et tout. C'est que dans l'armée, les gradés avec leur phrase rituelle : « Je ne veux rien savoir ». Nous, on trinque. Jusqu'à présent, je n'ai eu aucune sanction, je me réjouis, et touche du bois en même temps. Cela va toujours plus vite que l'on ne le pense. Je commence à me faire vieux avec presque quatre mois d'armée depuis le 26 novembre.

Et toi, que deviens-tu ? J'espère que tes projets se réalisent et que tu me donneras des bonnes nouvelles. J'espère que la santé d'Andréa s'est améliorée. Donne-lui le bonjour de ma part ainsi qu'à son mari, avec les remerciements pour les friandises... »

Cet enfant ne se rend pas compte dans quel pétrin se trouve sa mère; avec une clientèle à faire, la boutique à mettre en état, la marchandise à acheter et les échéances du pas-de-porte à assurer tous les mois. Aussi ai-je dû emprunter 3 500 F à un cousin de passage, après que je lui ai donné les dernières nouvelles de mon fils. J'aurais voulu le remercier pas un pastel, mais cela ne l'intéressait pas. Aussi, l'ai-je remboursé quelques temps après. Je n'aime pas les petites dettes, elles méritent autant de reconnaissance que les grandes. Ces dernières m'énervent moins, en restant malgré tout optimiste.

12.3.54

Villemomble. Mari à A. Y.

« Tous les jours, je pense répondre à votre longue lettre, qui m'a rudement intéressée. En effet, vous avez eu des avatars qui décourageraient plus d'un. Ce Vitré vous a bien écorchée... J'ai trouvé une dame qui veut bien rester avec nous bénévolement, pour mettre en route une garderie d'enfants, payante bien entendu. Elle est gentille, très honnête et ainsi nous allons pouvoir, à trois, nous développer... »

21.3.1954

St-Servan. A. Y. da Veig. Rochefort.

« Gant plijadur am eus resevet da lizer. En em c'houlenn a raen Petra oa erruet ganit. Ar goañv a zo kazimant

C'est avec plaisir que j'ai reçu ta lettre. Je me demandais ce que tu devenais. L'hiver est presque terminé,

échu ; rak kalet eo bet hep tan. Al labour a zo erruet evurusament rak n'eo ket aes paea an dieou. Bremañ, en eur deurel pled, e teuin a-benn. Pa vo echu paea dibenn ar miz e kasin d'it eur bilhed. Chom a rin amañ evit ar goueliou, rak mare ar werz hag al labour eo. Lar d'in peur e teui d'ar gêr.

Kelou am eus bet eus Douarnenez. Marvet eo tant Marianne, ha ret eo bet d'in mont d'an interamant a vo dimeurz. Se a lak ac'hanoun diaes. Evurus am eus labouret mat ar sizun dremenet. Dont a rin endro dimerc'her pe diriaou. Skriv da tant Suzanna ; goulennet he deus ganin da chomlec'h evit kas dit eur "c'holi" ».

probablement, car il fut dur à supporter, sans feu. Le travail est arrivé, heureusement car il n'est pas facile de payer toutes les choses que je devais. Maintenant en faisant bien attention, j'en viendrai à bout, quand j'aurai fait ma fin de mois, je t'envoierai un billet. Je resterai ici pour les fêtes, car c'est le moment de la vente et du travail. Dis-moi quand tu viendras à la maison.

J'ai eu des nouvelles de Douarnenez. Tante Marianne vient de mourir et il faut que j'aille à son enterrement, mardi. Cela n'arrange pas mes affaires. Heureusement, j'ai bien travaillé la semaine dernière. Je reviendrai mercredi ou jeudi. Ecris à tante Suzanna. Elle m'a demandé ton adresse pour t'envoyer un colis...

21.3.1954

Ma marraine est décédée

Je suis arrivée à Douarnenez dans la soirée. J'avais reçu le télégramme : « Marraine décédée ». C'était la sœur de ma mère qui était ma marraine et mes frères et sœurs l'appelaient ainsi. Je me faisais un devoir de l'accompagner à sa dernière demeure. J'avais gardé d'elle un si bon souvenir ! Jamais elle ne manifestait d'impatience, juste le contraire de ma mère. Mais celle-ci possédait une volonté que sa sœur n'avait pas. L'on garde un meilleur souvenir de la bonté des personnes, plutôt que de leurs autres qualités.

A cette seconde veillée, les prières furent très courtes et chacun se retira en disant :

« On va fermer la porte sur elle. »

Je pus quand même parler avec Léna et lui demander si elle pouvait conduire la camionnette pour ses marchés, ce que faisait son mari auparavant.

« Il le faut bien, » me répondit-elle, et m'invita à aller me reposer chez elle, le matin vers huit heures, jusqu'à l'heure de

l'enterrement, l'après-midi ; et le soir après la cérémonie.

Toute la maison s'en fut se reposer en me laissant seule veiller ma marraine. « Je suis encore pour la tradition » leur dis-je.

22.3.1954

Après un bon repas et un bon repos chez Léna, je suis venue chez ma marraine avant la mise en bière. Marie Guéguen, une cousine d'Audierne, était déjà là, avec d'autres parents. Elle nous racontait comment sa mère, Marie Riou, cousine de ma grand-mère, Anna Maugwenn, avait émerveillé les gens par son langage élégant. Celle-ci avait été évacuée d'Audierne à Pont-Croix, pendant la guerre.

Anna, soufflée, était là, près de moi et je voulais lui faire raconter la vision qu'elle avait eue : « Dans les nuages, elle avait vu Jeanne d'Arc, bannière déployée, menant ses troupes à la victoire.

— C'est vrai » dit-elle. Elle était prête à me raconter sa vision quand Rosa mit un frein à ma curiosité : Dans les nuages des bords de mer, on peut interpréter tout ce que l'on veut !

Marie Guéguen ne me lâcha pas d'une seconde jusqu'à la chapelle Sainte Hélène où devait être célébrée la cérémonie religieuse. L'église paroissiale était en réfection avec l'installation des orgues.

Lorsque le " Dies-ires " retentit, ma cousine se rapprocha de moi et m'embrassa en me disant :

« — Je ne sais quand nous aurons l'occasion de nous revoir, je ne peux pas aller jusqu'au cimetière, car je dois prendre le car du retour. »

J'étais eu regret de la quitter, pour suivre l'enterrement. Sa conversation était intéressante. D'ailleurs la famille du côté de mon arrière grand-mère, Josèphe Simon, était la plus cultivée de tous mes ancêtres.

Avant de retourner à St Servan, j'allai prendre des mesures chez une voisine pour un corset. Celle-ci me dit avoir aussi son fils à Rochefort et qu'elle me préférerait maintenant, qu'au temps de ma jeunesse. Avec des parents rigoristes, je ne pouvais m'habiller comme je voulais. Une personne m'avait déjà dit :

« Vous vous êtes émancipée ! » Ce qui était vrai.

23.3.1954

Rochefort. Veig à A.Y.

« Enfin, c'est avec plaisir que j'ai trouvé ta lettre. Je vois que tu fais des frais pour la publicité. L'en-tête est réussi. Je suis en

train de faire mon peloton et cela promet. Les sacrés galons sont mérités. Nous avons revue sur revue depuis trois jours. Après une journée à crier sur ma section, à apprendre à tirer et tout ce qui s'en suit.

Mes vacances de Pâques partiront du samedi 10 au mardi 2 à huit heures. J'espère arriver à St-Malo samedi ou dimanche matin vers six heures. Je suis à moitié mal fichu avec le régime que l'on nous fait suivre et j'ai hâte de me reposer un peu. Il est huit heures du soir. J'ai étudié jusqu'à dix heures. Ensuite, astiquage de gamelles, puis au lit, avec peut-être des surprises... »

1.4.1954

Rochefort. Veig à A. Y.

« Je t'écris pour te dire de ne rien m'envoyer, cinq jours avant Pâques. C'est-à-dire le 6 avril. J'attends ton mandat pour pouvoir payer mon voyage, car pour la solde, il ne faut pas y compter, 1 500 F si cela est possible... »

En attendant, je suis en pleine revue de paquetage, c'est-à-dire montrer que l'on possède toujours le linge que l'on nous a confié à l'entrée dans l'armée. Le temps tourne, c'est le principal. Je ne sais si tu lis les journaux, mais cela ne s'annonce pas bien pour l'Indochine. Enfin, on verra.

Je viens de recevoir à l'instant le résultat du concours de caporal. Je suis reçu. Comme cela, je pourrai poursuivre ma spécialité. Mais je pourrai porter mes galons qu'à partir du 24 avril... »

Cette lettre me rappelle l'histoire entendue à Douarnenez au temps de ma jeunesse. Une personne qui ne parle que le breton rencontre une amie. Celle-ci lui demande :

« — Petra ra ho mat er servij ? (Que fait votre fils pendant son service ?)

— Ne ouzon ket re vat, kaporal pe general eo... (Je ne sais pas très bien, caporal ou général, il est...) »

Enfin, Veig est là. Il fut heureux de retrouver sa maison et de me raconter ce qu'il n'a pas écrit.

« J'ai brigué le grade de caporal pour éviter les corvées de chiottes. Il faut être dégourdi pour tenir le coup là-dedans, et une bonne dose d'orgueil pour rester dans l'armée. Il y a des Bretons qui sont venus et qui ne sont pas restés. Ils croyaient aux pilules distribuées au bureau de recrutement. Le peloton était très intensif afin de pouvoir faire face à toutes les situations. »

Je lui récitai alors la théorie : « La discipline faisant la force

principale des armées, etc... » Il en était éberlué.

« Où as-tu donc appris cela ?

— Tadis me l'a appris. »

J'ai subi aussi mon entraînement. J'étais engagée dans une autre armée, aussi dure que celles qui possèdent des armes pour se défendre.

Veig a cassé la montre de son père, en accomplissant des tests. On lui faisait voir sur l'écran un avion qui paraissait foncer sur lui. Dans un réflexe de défense, il se débattit si bien sur sa chaise que la montre se cassa. L'instructeur aurait dû lui faire enlever sa montre. Veig acceptait ces servitudes, soutenu par l'espoir de devenir pilote, un jour.

Le dimanche et le lundi, nous sommes allés à St-Malo. Nous parlions de tout et de rien ; mais la plage ou la mer, ne l'intéressait pas. Je lui racontais mes tribulations depuis novembre. Il repartit heureux de cette permission trop vite passée. De l'avoir revu me donna du cœur à l'ouvrage.

2.5.1954

Mari m'écrit :

« J'avais lu dans les journaux que Strüthof allait être désaffecté et que toutes les tombes seraient mises en un seul monument. Le maire m'a répondu qu'il n'en était pas question, qu'il avait fait mettre une croix de chêne à la place de la première qui était pourrie. Les Alsaciens ont le respect des morts. C'est tout à leur honneur... »

3.5.1954

A. Y. à Mme Yvonne Guellec à Quimper.

« Je suis allée le mois dernier à l'enterrement de ma marraine à Douarnenez et je n'ai pas eu le temps de m'arrêter à Quimper. La mort ne prévient pas !... J'aurais dû depuis longtemps vous écrire pour vous prier de m'excuser, mais j'attendais une réponse à un prêt artisanal que j'ai demandé en début d'année. Je n'ai pas réussi à avoir les deux cautions demandées... J'ai réussi à payer cent mille francs (pour le pas-de-porte). Veuillez me dire franchement si ces dix mille francs que vous avez été si gentille de me prêter vous manquent... Je vous enverrai un acompte en attendant mieux. J'enverrai le corset de votre belle-sœur, c'est avec plaisir que je lui offrirai ce petit travail de réparation... »

6.5.1954

Quimper. Yvonne Guellec à A. Y.

« Merci beaucoup pour votre brin de muguet porté bonheur. C'est gentil d'y avoir pensé. Je suis contente de savoir que vous

faites face à vos affaires à St-Servan. Non, ne vous tracassez pas pour les dix mille francs. Vous pouvez attendre octobre si cela vous arrange. Je me doute que vous vous privez déjà assez pour arriver et j'admire votre courage. Vous méritez vraiment de réussir. Je crains que les kabigs n'en soient à leur déclin. Les gants d'Irlande, c'est tout à fait fini. Reste le tissage. Mon mari, lui, a du travail. J'espère que d'ici quelques mois, il pourra contribuer à faire vivre la famille.

Mais c'est long à attendre et le métier d'architecte n'est pas encore l'idéal à ce point de vue.

6.5.1954

Rochefort. Ecole des Mécaniciens de l'Air. Veig à A. Y.

« Jeudi. Me voici enfin en possession du temps pour t'écrire car depuis le retour de permission, nous n'avons pas arrêté. Le moral a des hauts et des bas. Je m'attends à être expédié, où il ne faut pas, comme de bien entendu, surtout que ça va très mal là-bas. Enfin, on verra bien... Si par hasard je pars là-bas, j'arriverai à St-Servan, le 1er juin pour passer un mois de permission. Ensuite nous partirons peut-être le 1er juillet... Je te quitte, car j'ai encore du travail à faire. Cet après-midi, nous avons eu un fait divers : un entrepôt a pris feu. Et on ne s'amusait pas, depuis les gradés jusqu'au simple soldat. Kénavo... »

17.5.1954

Je suis allée à Angers, en passant par Vitré, prendre ma redingote chez un voisin de la rue Baudrairie. Dahut fait sa première communion. J'ai rencontré chez Herminie son frère Manuel, la femme de celui-ci et ses cinq filles. Il désespère de n'avoir pas de garçon. J'y ai passé deux bons jours dans la joie générale.

29.6.1954

A. Y. à M. et Mme Douet, St-Malo.

« Ce mois-ci, j'ai dû payer la mévente de cet hiver. Comme cette fin de mois n'a pas répondu à mes prévisions, je ne pourrai pas payer demain le billet de fin juin. D'autre part, je n'ai pas encore le prêt de la banque. On me dit que je n'aurai que la moitié soit cent mille francs ce qui me suffirait. Mais je ne dois pas compter avant juillet, papiers et caution étant en règle. Si cela ne se faisait pas, je devrais vous demander de faire des billets de dix mille francs par mois sur ce qui reste à payer. J'ai trop présumé des ventes, ne connaissant la région que l'été. L'hiver dernier a été mortel à tous les points de vue. J'appréhende le prochain. Il resterait donc quinze échéances de dix mille francs plus les intérêts. Cet emprunt arrivera peut-être et arrangera tout.

Je vous tiendrai au courant. Dans tous les cas, je vous paierai l'échéance de juin en juillet... »

Miz Mezeven 1954

Le Puy. Robert à A. Y.

« Vous êtes gentille de m'offrir la tortue et le livret militaire de grand-père. Je suis touchée de votre geste, mais j'hésite à accepter ce à quoi vous êtes vous-même attachée... »

Robert et Noëlle m'avait donné un peu d'argent et je les remerciais avec ce que j'avais et qui pouvait leur faire plaisir.

A son tour Robert offrira le livret à son père, ce qui lui reviendra plus tard, ainsi, j'ai fait plaisir à tout le monde.

30.6.1954

Villemomble. Mari à A. Y.

« Va c'hoar ger. Ça, ce sont des nouvelles qui font plaisir. Les Breiz-Atao se sont tout de même décidés à ramener leur chef et Jos... Bien sûr, j'irai moi-même pour les exhumations à tous les deux... »

Alors, c'est dur de se faire une clientèle, c'est vrai. Je me rends compte maintenant. J'ai pleuré plus d'une fois de découragement. J'ai beaucoup de charges pour cette œuvre. J'ai beau me retourner de toutes les façons pour que ça rende, je me heurte à des contradictions. Heureusement, j'ai la tête dure. Je lis que vous avez essayé de ne pas manger. Ça c'est malin ! Est-ce pour ne pas grossir ou pour faire des économies ?

J'essaie de manger convenablement. J'ai quatre personnes à nourrir par jour. C'est-à-dire qu'il fait gagner assez. J'arrive à boucler le budget, sans faire de dettes... »

Jord Rual et Erwann Casteret avaient déjà trouvé cent quarante mille francs de diverses souscriptions, mais n'avaient pas pris l'argent en charge.

Un jour Erwan et Jord me demandèrent de les accompagner en voiture pour récupérer l'argent promis. Il leur aurait été plus simple de donner mon numéro de compte chèque postal. Ainsi cette souscription si bien commencée s'envola en fumée. Jord me donna trente cinq mille francs qu'il avait reçu dont dix mille francs de Théo Lemonnier, ami d'enfance de Fransez. Et ce fut tout. Mme Le Mée me dit avoir donné mille francs à quelqu'un dont elle ne se rappelle pas le nom et que je n'ai jamais reçu. Katt m'a envoyé cinq mille francs et Youenn Drezon autant. Théo

Jeuisset a donné le franc symbolique.

A Douarnenez, Anna G. et Per Devez avaient collecté une certaine somme, ils crurent que j'avais abandonné ce projet pour l'instant et rendirent l'argent aux souscripteurs.

Miz Gouere 1954

Mari m'écrit :

« Je reçois un mot de Ronan au sujet du retour du corps de Jos avec celui de ton mari. Il croit que c'est moi qui ai fait ça pour donner une occasion aux B. A. de se manifester. Il me supplie pour l'amour de ses enfants de ne pas faire ramener le corps de Jos en ce moment, qu'il le fera lui-même plus tard. Mais il ne veut pas que ce soit les autres qui le fassent. Qu'ils se cotisent pour ramener le corps de Francis, ça les regarde, mais pas Jos. Je ne pensais pas que ces retours seraient une cause de manifestation, mais pour qu'il ne nous soit rien reproché, ne laissons pas le corps de Jos revenir avec celui de Francis. Puisque la paix a été faite dans la famille, ne troublons pas la vie des vivants avec les morts.

Bien sûr, c'était une occasion unique, mais il vaut mieux dire que la famille s'oppose au retour du corps de Jos. Je ne peux pas dire ce que je pense par écrit. Vous comprendrez ma pensée entre les lignes.

Je pars jeudi 19 à Strasbourg, je prévient Mlle Hella. Avec mon travail, je ne peux plus changer de date. Dites-moi ce que vous pensez faire et ce que je dois faire. Peut-être pourriez-vous garder l'argent pour Jos plus tard. Non, il vaut mieux renoncer, vous auriez encore ça sur le dos. Kénavo, pokou mat... »

19.7.1954

Colmar. Mari à A. Y.

« Je reviens du cimetière de Colmar où Mlle Hella m'a conduite sur la tombe. Sans elle, il était difficile de la trouver. J'ai déposé une gerbe de fleurs en ton nom et prié pour toi et ton fils. La tombe était propre. Je te mets les petites fleurs sauvages qui étaient dessus. Après, je suis allée au Pompes Funèbres et parlé au directeur. Je ne sais ce que tu as pensé de ma lettre au sujet de Ronan. C'est toujours convenu avec les P. F. d'ici, qu'ils doivent ramener les deux corps... L'employé des P. F. t'a écrit qu'il doit ramener à Chartres un autre corps dans le courant du mois d'août, ce qui diminuerait les dépenses de transport de dix mille francs... Je crois que l'on ne peut décommander l'exhumation de Jos. Toutes les démarches sont faites dans les mairies et préfectures. Tant pis pour les ennuis très problématiques de notre cher frère.

Si tu y consens, les corps pourraient être ramenés à Rennes

vers août ou septembre. J'ai demandé si je pouvais assister à l'exhumation des deux corps.

« Au contraire » m'a-t-on répondu. Le fourgon automobile revient à moins cher que le train, où il faut un wagon par cercueil.

Dis-moi si ces arrangements te conviennent et si tu es contente que je sois à ta place à l'exhumation de ton cher mari. Pour toi, ce serait trop dur. J'ai l'habitude de la misère humaine jusqu'à la décomposition. Au moins je suis sûre que ce sera fait avec respect, et conscience... Pour ne pas faire de réclamation, de la part de Ronan, tâche que l'on ne parle pas du retour du corps de Jos. F. Debauvais est ton mari, et tu es libre. Il est de retour, c'est l'essentiel. Il n'y a qu'à passer Jos dans l'ombre.. Il ne sera pas abandonné dans ce bois dont on ne s'occupe plus.

J'ai été dimanche sur sa tombe où j'ai planté des bégonias rouges, pensant qu'il ne revenait pas. J'ai entouré aussi sa tombe de pierres. J'ai vu aussi le camp de Strüthof où il a souffert et est mort. Quels moments durs. Je te raconterai cela de vive voix.

J'ai dit aux P. F. que j'étais sa sœur. Il m'a demandé comment se faisait-il que Debauvais ait un autre nom sur sa tombe. J'ai eu la présence d'esprit, puisque tu l'avais déclaré journaliste, de dire que celui-ci employait souvent des pseudonymes. Il a approuvé. Pour Jos, j'ai dit qu'il avait été tué à Strüthof, par erreur, sans avoir été jugé.

« Vengeance personnelle m'at-il dit, comme en ces drôles de moments... »

L'employé a été très chic de ne pas insister. Donc si vous voulez bien, chère Naïg, je ferai le voyage en trois jours, à la date que nous conviendrons.... Quand ce sera fait, ils crieront, s'ils veulent.

Mlle Hella est bonne, elle ne veut rien pour les quelques jours passés à bourlinguer. Je suis arrivée chez elle vendredi soir. Samedi, je suis allée rendre visite à Mme C. qui avait passé la vaseline à Jos et elle m'a donné deux mille francs pour mon voyage. Ils sont très accueillants les gens, par ici. Je suis un peu gênée. Je reviens jeudi soir à Villemomble... »

Mari a pensé que j'avais l'argent pour le faire. Lorsque j'aurai ce qu'il faut, je ne demanderai rien à personne et prendrai l'entière responsabilité de tout. De toutes façons, je serais allée à Rennes pour recevoir la dépouille mortelle de mon mari et celle de Jos. Selon la tradition, l'aîné de la famille représente les parents décédés. C'est ce que j'ai répondu à ma sœur.

27.7.1954

St-Servan. A. Y. à M. et Mme Douet, St Malo.

« Je suis acceptée pour le prêt dont je vous avais parlé, mais le directeur vient de me faire savoir qu'il ne faudra pas compter pour fin juillet. Comme ce mois-ci a encore moins rendu que janvier dernier et vous devez le savoir, je ne pourrai pas payer votre billet. Le directeur de la banque m'a prié de vous dire d'aller le voir, comme je lui demandais une avance pour vous payer ce mois-ci. A vous lire, avec toutes mes excuses, veuillez... »

« P. S. J'espère qu'août répondra enfin à tous mes espoirs... »

27.7.1954

St-Servan. A. Y. à Robert et Noëlle.

« Vous êtes gentils de penser à moi. Cette lettre arrivera en même temps que le fils cinquième du nom. Tous mes meilleurs vœux à la maman et à l'héritier. Ci-joint l'adresse de Veig. Il sera heureux d'avoir de vos nouvelles. Je n'irai pas au baptême. Je suis un peu loin. Je vous remercie de m'inviter. J'irai pour votre sixième, peut-être serai-je plus en fonds. En ce moment, je frise la catastrophe. Je pense que l'emprunt artisanal que j'attends depuis six mois, va peut-être l'éviter de justesse. Dire qu'il y a des gens qui pourraient aider le pauvre monde !... »

Miz Eost 1954

Pendant l'été, St-Malo reçoit des visiteurs en grand nombre. J'en reçois aussi. J'ai invité Herminie et ses deux filles à venir passer un mois à la maison, pour la remercier de son prêt, quoique je lui donne huit pour cent d'intérêts.

On partagera les dépenses de nourriture en trois.

Kernu est passé un jour. Il cherche des panneaux publicitaires pour une maison de Rennes. Comme il est seul, je lui offre le lit à colonnes qui se trouve dans la boutique et nous l'invitons à partager notre repas de poisson dont il est friand.

L'air du grand large revigore Divona qui n'a pas grand appétit. Nous dormons toutes les quatre dans la chambre. La petite avec moi, la grande avec sa mère. Le séjour fut salutaire à toutes trois, mais les frais, pourtant partagés furent plus grands que prévus. Seule, je pouvais restreindre mes dépenses : mes invitées n'en avaient pas l'habitude. Mes échéances, elles, n'attendaient pas. J'avais dû acheter une machine à coudre neuve, celle que ma mère m'avait achetée en 1916, était tombée en panne.

Il n'y avait pas encore de porte donnant sur la chambre, mais seulement sur la cuisine, et une autre sur le jardin. Celles-ci étaient souvent ouvertes par les enfants qui allaient et venaient à leur guise. Aussi je devais fermer la porte de la boutique pour éviter

les courants d'air. Je n'étais pas vraiment installée pour recevoir. J'avais montré ma bonne volonté. Herminie était satisfaite. Elle passait les trois quarts de son temps dans la cuisine, les courants d'air ne la gênaient pas.

Marc le Berre, de passage à St-Malo où l'une de ses filles est installée, vint me voir. Je lui appris que mon fils était engagé dans l'aviation.

« En somme, il est mercenaire dans la Légion étrangère, dis-je. — C'est vite dit » me répondit-il.

Dans sa bouche, c'était un reproche, comme s'il ne savait pas que j'avais tout perdu pour les libertés bretonnes. Personne ne s'était occupé de l'avenir de mon fils. L'état français lui avait pris un million à la Libération. Combien de millions n'avions nous pas sacrifiés mon mari et moi au temps de Ti-Breiz, pour soutenir Breiz-Atao ! Si je les avais gardés, j'aurais pu donner l'instruction à mon fils et les moyens de devenir pilote sans passer par l'armée française. Il n'y a pas encore d'armée bretonne, que je sache !

Miz Eost 1954

Le Puy. Noëlle et Robert me remercient du bavoir envoyé pour la petite Noëlle.

« Nous attendons un garçon. Le baptême sera vers le 15 août. Viendrez-vous ? Nous vous invitons. »

Miz Gwengolo 1954

Villemomble. Mari à A. Y.

« Tous les jours, je pense vous écrire, et tous les jours, il y a des choses... plus impératives de part la direction d'une œuvre à ses débuts. Enfin voici l'école commencée ! Un peu de calme me fera du bien. Cette année a passé comme un éclair, à atteindre un mieux quotidien. Le plus n'est pas de se monter en matériel, mais d'obtenir une meilleure compréhension de ses collaboratrices. Après une année de lutte, je crois avoir obtenu un petit résultat à force de patience et de fermeté... Je suis contente de ne pas avoir capitulé pour maintenir ce que je voulais faire... Je trouve mon bonheur là-dedans et je suis convaincue que c'est là ma destinée...»

Mari raconte sa visite au camp de Strüthof

« Si j'ai attendu si longtemps pour vous écrire, c'est que je me demandais si vous étiez fâchée de ma lettre de Colmar. Vous avez sûrement senti l'esprit organisateur de Mlle Hella qui voulait m'accompagner aux exhumations... J'aurais mieux aimé chercher moi-même la tombe de Jos et y prier seule... J'y suis peut-être

restée dix minutes, sur les huit jours passés en Alsace. Il a fallu que je m'impose de planter des bégonias rouges sur sa tombe, parce que c'était un martyr que j'aimais... J'ai mis des grosses pierres, prises au mur effondré, qui est abandonné aux herbes folles. On voit cependant que quelques tombes sont entretenues. J'en compte une cinquantaine. Maintenant, je saurai où la trouver.

J'ai vu aussi le camp en compagnie de visiteurs, accompagnés d'un gardien. Il raconte un tas de faits sur les tortures endurées par les Français. Presque toutes les baraques sont enlevées, seuls restent la prison et le bunker avec le four crématoire. Un vrai chemin de croix. Je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer à chaudes larmes. Dans la salle du four crématoire où Mlle Hella m'a montré la place où Jos a été torturé et tué. Je l'ai marqué d'une croix sur le croquis ci-joint. Comment ? C'est devant la porte, dans la cave du bunker que les prisonniers étaient fusillés. Les gens disaient entre eux :

« Elle a peut-être été ici, ou quelqu'un des siens. »

Mlle Hella ne soufflait mot, elle ne voulait pas que les autres sachent qu'elle me connaissait. Quand elle a demandé au gardien où était le petit cimetière des gens tués après la Libération, il a répondu d'un air de dégoût :

« Ah ! Les collaborateurs !

— Oui monsieur, les collaborateurs sont des morts comme les autres, ils méritent le respect » a dit Mlle Hella.

Alors un monsieur du groupe des visiteurs lui a expliqué le chemin de cimetière en disant :

« Ceux-là aussi sont des victimes, madame, ils méritent le respect, vous avez raison. »

Mlle Hella a pensé que c'était peut-être un Alsacien qui aurait aussi été à Strüthof. Pauvre Josig, qu'est-ce qu'il a pu souffrir. Mlle Hella m'a dit qu'elle ne pouvait pas dire comment il avait été tué, que ça me ferait trop de peine. J'ai toujours devant les yeux la salle et l'endroit. On voit en effet beaucoup de traces de balles par terre et sur les murs, avec les crochets pour les pendants, deux de chaque côté de la fenêtre. Une petite fenêtre donnant sur les douches, une cheminée, une porte d'entrée.

C'est dans l'auto de son neveu, offerte par sa tante que nous sommes montées à Strüthof. En passant à Schmirmeck, j'ai pensé à Alix, la pauvre ! Elle croit que je l'ai oubliée.

Et vous comment tournent vos affaires ? Quelquefois, je me demande comment vous aider. Je pense qu'ici, il y aurait bien besoin d'une mercerie... Et Veig, ça va toujours ? J'aime autant qu'il ne soit pas venu en permission. Ma situation n'est pas encore régulière avec les enfants de Ronan et Yves, soldat. J'ai eu quelques ennuis avec ma collègue. Je voudrais pouvoir arriver

à recevoir qui je veux. C'est tout de même moi qui fais vivre la maison. C'est difficile de secouer de ses épaules, les poids encombrants quand les débuts ont été mal commencés... J'espère quand même arriver à mettre la situation au point assez juste... ».

15.9.1954

Dans la Bretagne réelle de ce jour, je lis une lettre de Glémarec à Jacques Quatrebœufs, du 8.4.54 dont j'extraie ces lignes.

« Ce simple et bref contact, à lui seul, m'a fait sentir que la Bretagne contemporaine n'était pas morte et que dans notre isolement nous avions œuvré envers et contre le désespoir de cette dernière décade, afin qu'elle porte ses fruits.

Et d'abord vous retrouver... C'est d'abord pour moi, retrouver un peu de l'assurance et du dynamisme de notre grand Fanch, notre animateur à tous. Sera-t-il indiqué de réserver à sa dépouille, un accueil symbolique de la part de ses compatriotes ? L'avenir seul le dira... »

Dans le même numéro, Olier Mordrel qui signe " La Bénélaïs " dans " Galerie Bretonne ", donne une page : « Portrait de Fanch Debauvais ». Après l'avoir longuement couvert de fleurs, O. M. se laisse aller :

« Son physique de chat de gouttière n'imposait pas. Il manquait de lettres et d'imagination créatrice, il écrivait mal. »

Les photos démontrent assez que son physique valait celui d'O. M. Les articles et les études que Deb a publié dans B. A. sont écrits correctement, ainsi que me le disait Per Denez.

« Sa santé était chancelante, il n'a pas dormi plus de trois ou quatre heures. »

Deb faisait ses huit heures de sommeil par nuit, quitte à se lever plus tard, lorsqu'il avait veillé pour terminer le numéro de Breiz-Atao.

« Il avait conservé de ses humbles origines, un maintien un peu gauche en face des gens en place ».

D'être fils de général donne à O. M. des « complexes de supériorité ». Dans toutes les situations Deb était à la hauteur. Ceux qui l'ont approché ont été frappés par sa réserve, sa simplicité, sa générosité et la chaleur humaine qui attirait chacun à lui et se les attachait. Il était attentif à leurs problèmes.

« Il est persuadé, que tant qu'il restera à la queue de la poêle, l'essentiel sera atteint. Il lutte alors pour le pouvoir. »

Si Deb avait tenu au pouvoir, il se serait défendu, alors qu'il donna sa « cagnotte » et les possibilités pour démarrer (lire détails

tome 3), ce qui démontre que c'est lui O. M. qui a toujours voulu briller à Breiz-Atao.

J'avais vu Jacques Quatrebœufs dans les années 1950 à Rennes, rue du Thabor, lorsqu'il travaillait dans la publicité avec Kernu. En 1954, Je les ai retrouvés au café des Prudhommes, au coin de la Place de la Mairie. C'est alors que j'ai donné la provision demandée pour sa jeune revue. N'étant pas en fonds, provision épuisée, je n'ai pas continué à la recevoir. Mon fils aimait la lire en Algérie. Il la trouvait plaisante. J'avais cru devoir recommander la prudence à celui-ci, le spectre du Général Alard, de triste mémoire hantait encore mes nuits. Dans ce café, je parlais aussi de mes démêlés avec J. Choleau que Quatrebœufs connaissait aussi bien que moi.

10.10.1954

Mon fils part en Algérie

Télergma, Veig à A. Y. St-Servan.

« Je suis en vadrouille depuis environ deux mois dans la région de Constantine. Je suis avec toute l'équipe des mécanos et des pilotes et nous avons du travail sur la planche. Enfin, tout va bien, à part que je suis en plein sud ; c'est-à-dire dans une région glaciale.

Une drôle de différence avec Oran. Les quinze premiers jours de septembre, on mourait de soif. Pas d'eau, ou sans cela, on attraperait les maladies. On mangeait si on en avait la force. Maintenant que le froid est venu, cela va mieux. Pas question de permission avant quatre ou cinq mois. J'irai peut-être à Alger pour Noël, si cela est possible. Je t'envoierai des cartes postales de Constantine. Car dans ce bled où je suis, il n'y a absolument rien. Des cases arabes, des fellaghas tant qu'on veut, et si on veut sortir, je ne vois pas où aller. Pour mon adresse, je suis toujours à la Senia et de là, mon courrier est envoyé par avion qui vient nous ravitailler deux fois par semaine. Aujourd'hui, je suis à Télergma, demain peut-être ailleurs. C'est-à-dire, toujours en déplacement aux environs de Constantine. A l'instant où je t'écris, un avion de reconnaissance nous survole, nous donnant des nouvelles par radio. Nous couchons sous la tente, du vrai camping. La pluie transforme le terrain en champ de labour... »

Pour le moment Veig collectionne les heures de vol. Il en fera mille. Comme il n'a pas son baccalauréat, il ne pourra pas devenir

pilote, et il me le reproche :

« Tu ne voulais pas retourner à l'école » lui dis-je.

Et lui de me renvoyer la balle :

« Tu aurais dû me forcer ! »

Comme si j'avais l'autorité nécessaire pour le faire obéir. Seul son père aurait pu le persuader de continuer ses études.

25.10.54

Mari à A. Y.

« Oui, les femmes seules doivent batailler pour se défaire des goujats qui pullulent sous couleur parfois de protecteurs. La bonté n'a jamais été la sottise. Il faut être bon et ferme. C'est assez difficile d'agir chrétiennement. C'est une haute doctrine que celle du christianisme. Il est plus difficile de la voir dans la bataille de la vie, mais elle est plus véritable, aussi, je serai heureuse que vous veniez me voir en janvier, j'aurai de quoi vous coucher...

L'année prochaine cela ira mieux, j'espère.

Ce mois-ci, j'ai fini de payer mes dettes. Maintenant, je suis moins large pour la nourriture. Je garde la clé et ne donne que ce qu'il faut. Avant, je donnais l'argent pour les courses et jamais la monnaie ne m'était rendue. J'ai pris cette fois, les rennes en mains et tout le monde travaille.

Je suis de plus en plus connue, surtout des pauvres gens qui n'ont pas d'assurances. Je travaille avec un médecin qui est très bon pour les pauvres... il comprend la peine des ouvriers... Suzanna m'a aidée en douce... car il faut garder dix mille francs par mois pour le charbon. Mais avec les gosses, je pourrai arriver juste... je me suis mise dans les assurances volontaires, longue maladie, invalidité et je me fais une retraite. Ma santé va bien, à part mes douleurs. Jamais je ne me suis aussi bien portée et pourtant, je travaille.

J'écris aussi de temps en temps des études sur Jos. Je le ferai plus sérieusement quand j'aurai déblayé le matériel d'organisation... c'est mieux bien sûr que vous soyez en Bretagne. Kénavo, c'hoar... vras ha pokou mat ».

27.10.1954

Mourmelon, base aérienne. Veig à A. Y.

« Je donne enfin signe de vie ! Ce n'est pas de ma faute si je n'ai pu le faire plus tôt. Le temps nous manque vraiment. Je suis, depuis une quinzaine, nommé caporal-chef et j'attends le mois de janvier pour passer sergent, c'est-à-dire sous-officier.

Depuis deux mois, je n'ai pas eu beaucoup de loisirs, car nous avons du pain sur la planche. Une armurerie en temps de paix donne autant de travail qu'une armurerie de guerre, surtout qu'on

ne connaît pas encore toutes les cordes. Ce n'est pas toujours marrant.

Depuis mon arrivée à Mourmelon, je n'ai pas pris de permission. Mais j'espère bien me rattraper. Pour commencer, j'irais à St-Malo à partir du 15 décembre, pour passer Noël avec toi. Je ne sais où tu iras pour les fêtes, mais si je vais là-bas, ce sera pour dix ou douze jours. Ensuite dans le courant de l'année, je descendrai sur Paris pour voir comment vont tonton André et tante Finette.

Ici, il y a des moments où le moral demande à être soutenu car dans le bled de Mourmelon, tu sais, on ne se perd pas. Depuis le mois de juillet, j'y suis descendu deux fois. J'ai bien reçu le mandat de Tonton Robert, mais à ce moment-là, j'étais parti en manœuvre et je n'ai pu le toucher qu'avec trois semaines de retard.

J'attends d'avoir terminé mes dix-huit mois d'armée pour voir l'avenir que je déciderai. Ayant un brevet et les galons de sergent... nous sommes payés entre trente et trente-deux mille francs par mois. Nous n'avons plus que la nourriture à payer. On verra plus tard, une fois mes deux ans terminés.

En attendant la permission de Noël, je fais mon travail pénardement, quelquefois avec de petits ennuis avec le chef de service ou autre gradé. Ce qui me console, je n'ai pas encore eu un seul jour de prison ni un motif, absolument rien, depuis bientôt douze mois d'armée. Moi-même, je n'en reviens pas, avec mon caractère à envoyer les gens sur les roses.

Je me suis retrouvé avec des camarades du début de Rochefort, et eux-mêmes ne me reconnaissent pas, en l'espace de six ou sept mois de séparation. Dans l'armurerie où je suis, nous sommes deux à être là, jour et nuit, sans discontinuer. On m'apporte mon dîner, mon déjeuner, tout dans une petite chambre à part avec un bon poêle qui a commencé à chauffer depuis le 1er octobre et qui s'arrêtera l'hiver terminé.

J'espère aller là-bas au mois de décembre. Si la date ne te convient pas, dis-le moi au plus vite, je ne crois pas pouvoir faire autrement... »

1.11.1954

St-Servan. A. Y. à M. et Mme Douet. St-Malo.

« Veuillez trouver ci-joint, un chèque de 12 500 F représentant la moitié de l'échéance de fin octobre. Je vous réglerai l'autre moitié fin novembre et vous m'enverrez alors le billet que j'ai signé pour fin octobre. A moins que vous ne vouliez convertir les trois billets en six échéances. C'est tout ce que je peux faire pour le moment. Vous pouvez penser que ce geste représente presque l'impossible, ayant été grippée la semaine dernière et le travail ne donnant presque pas. Il est évident que si je peux

m'acquitter avant, je le ferai avec joie et j'aurai ainsi moins d'intérêts à payer. J'espère que vous saurez le comprendre, et dans cet espoir, veuillez... »

16.11.1954

St-Servan. A. Y. à Mme Yvonne Guellec. Quimper.

« Voici arrivé le 15 et je n'ai pu encore mettre de côté ; même la moitié de ce que je pensais pouvoir vous envoyer. Vous m'en voyez désolée. Depuis le 1er novembre, il n'y a pas un chat. Vraiment, cette région est trop saisonnière ! Je n'aurais jamais pensé qu'en quinze jours, je ne puisse arriver à payer dix mille francs. Je n'avais pas encore l'expérience de l'hiver, n'ayant ouvert que le 1er décembre. J'ai mis mon fonds en vente. Si je pouvais le vendre, je partirai vers des régions plus clémentes avec ou sans Herminie. Celle-ci a mis sa maison en vente et pense sérieusement à aller à Quimper, mais les maisons ne se vendent pas facilement.

J'espère que le travail va venir un peu, il me faudrait seulement deux corsets pour que je puisse payer ma dette, car par ailleurs, ma nourriture ne me coûte pas cher. Croyez, chère amie que dès que je le pourrai, je ferai le nécessaire, car vous avez aussi des charges, et la morte-saison dans votre commerce. Kénavo...

P. S. Le fils pense être sergent en janvier. Il ne sera plus à ma charge... »

17.11.1954

Quimper. Mon amie Yvonne m'écrit :

« Je reçois votre lettre à l'instant, et je suis honteuse de ne pas vous avoir dit que cette somme ne m'était pas nécessaire et que vous pouviez prendre tout votre temps pour la rembourser... l'hiver doit être dur pour vous. Ces villes de la côte sont plus mornes au mauvais temps...

Je ne voudrais pas que vous vous priviez, car vous travaillez et vous avez besoin de vous nourrir convenablement. C'est ennuyeux que vous vendiez de nouveau votre affaire. Vous vous donnez tant de mal pour créer et n'en profitez guère. Si vous vous installez par ici, il faudrait que ce soit définitif. Il est évident que notre région est plus commerçante....

Cet été, les affaires ont été bonnes, c'est à présent que nous allons sentir la morte-saison... »

6.12.1956

Mourmelon, Veig da A. Y.

« Resevet am eus da lizer. Bez e vin en ti ar 16 eus ar miz mañ, hag e chomin 10 devez ganit betek an 28 a viz Kerzu. (J'ai reçu ta lettre. Je serais à la maison le 26 de ce mois et y resterai

jusqu'au 28 décembre).

Si je ne peux arriver à cette date, ne te tracasse pas pour moi, car je serai peut-être de service ou de garde. Enfin ne t'inquiète pas... J'ai grossi de six kilos car maintenant j'ai un travail de tout repos et je suis reçu à mon concours de sergent. Comme tu vois, je ne me déplaie pas du tout. En attendant de te voir dans un temps encore long... Kénavo... »

L'armée de l'air s'organise et elle a besoin de sergents. Aussi, a-t-elle créé des postes, et mon fils en profite. Mais comme l'a dit M. Douet : « Il faudra attendre longtemps avant d'être sergent-chef, au moins sept ans. » En somme Veig attendra dix ans pour cela.

Miz Kerzu 1954

Robert à A. Y.

« Je vous écris de la salle à manger que vous connaissez bien, et où me retient une mauvaise angine qui ne veut pas finir.

J'ai reçu votre lettre ce matin et j'ai fait aussitôt le nécessaire par mandat télégraphique, de façon que vous soyez rassurée suffisamment tôt, de manière à ce que votre dimanche ne soit pas gâché par des soucis moches, mais qu'au contraire, il soit réjoui par la chaleur de l'amitié, qui se serre les coudes.

Chère Anna, nous ne sommes pas des prêteurs d'argent, mais des amis, vous comprendrez ce distinguo, que nous ne voulons pas entendre parler de remboursement et acceptez ce petit service aussi simplement et avec autant de joie que Noëlle et moi avons à vous le remettre.

Noëlle parlait de vous inviter pour les fêtes. Elle n'en a pas eu le temps. Je profite donc de cette lettre pour vous dire combien nous serions heureux si vous pouviez passer quelques jours à la maison avec Veig, nous arroserions les galons... »

28.12.1954

St-Servan. A. Y. à Herminie, Angers.

« Je renonce à mes vacances, cette année. C'est plus sage, d'autant plus que je ne peux partir cette semaine, ma fin de mois me tient ici. Comme cela va être dur jusqu'à Pâques, je vais économiser sur toute la ligne, pour tenir, tant que je n'aurai pas rendu le prêt à la banque. Veig est reparti ce matin, après avoir passé dix jours, charmant comme un ange... Nous avons arrangé la maison autrement. Je me plais mieux dans ma boutique qui va jusqu'à la grille en fer-forgé.

Tant que je n'aurai pas vendu, je suis décidée à rester ici, et

cela peut durer longtemps. Vous verrez cela pour les grandes vacances.

Plus j'y pense, plus je crois qu'une association entre nous deux ne peut aller. Il y a deux ans, cela était possible sans heurts. Nos enfants sont trop grands maintenant. Vous trouverez peut-être un jour un mari qui vous secondera... »

Veig est très adroit de ses mains et doué d'une force peu commune. Il me fait les transformations nécessaires, heureux d'arranger sa maison. Le soir de Noël, après être allés au cinéma où l'on jouait un film qui lui plaisait, nous avons réveillé à la maison avec une bonne choucroute, arrosée de vin rouge. Il est reparti heureux, en attendant la prochaine permission. Moi-même, je me sentais plus de courage pour affronter l'hiver, en attendant les clientes. Elles se décideront bien un jour, à venir essayer mes corsets !

29.12.1954

Le Puy. Robert à A. Y.

« Nous avons été bien déçus que vous n'ayez pu venir nous voir. La visite de Veig vous a fait du bien. Il est bon de sentir le réconfort d'une présence, pendant les grandes fêtes, surtout. J'apprécie votre tableau de la Chapelle, mais je n'apprécierai pas que vous vous en démunissiez pour me l'envoyer. Ce tableau s'intègre à votre intérieur. C'est près de vous qu'il prend toute sa valeur ; association à mes yeux des êtres et des choses. Néanmoins, votre geste m'a plu et j'y ai été très sensible... »

3.1.1955

A. Y. à Noëlle et Robert. Le Puy.

« Puisque vous placez la discussion sur un autre terrain, je m'incline et remercie le Père Noël et la mère du même nom. "Filleul, ton parrain est content de toi" aurait dit Francis. Par votre geste amical, ce n'est pas seulement un tourment financier que vous avez soulagé mais aussi le moral. Vous m'avez rendue meilleure. Aussi, je vais envoyer mes vœux à vos parents, en me souvenant qu'ils furent si gentils autrefois, et en pensant à Francis qui ne se fâchait jamais.

J'ai été contente de voir sur la photographie combien les enfants ont grandi. Vous me donnez envie de les revoir. Cela viendra peut-être plus vite que l'on ne le pense. L'espoir fait vivre. Kénavo... »

226

7.1.1955

Mourmelon. Veig da A. Y. St-Servan.

« Erru memestra d'ar "base" ; an traou a zo bet mat-tre. An amzer a zo yen amañ, ha riell a zo spontus da welout. Emichañs n'eo ket memestra e pep lec'h. Ar marc'h-houarn a gerz mat hag ar radio a zo bet chañjet, hag am eus gantañ an holl "station", hep "parasite"... Emichañs en em blijez ebarz an ti atao.

Abaoe ar c'henta a viz Genver oun "sergent". Emaoun ebarz eur gambr "de sous-officiers". Ha bremañ am eus kalz labour. An "départ" evit Marseille a zo bet "momentanément arrêté ; jusqu'à contre-ordre"... Marteze out bet o tremen eun nebeut deveziou e Kemper... »

Je suis arrivé quand même à la Base. Les choses se sont bien passées. Le temps est froid, le verglas est épouvantable à voir. J'espère que ce n'est pas partout pareil. La bicyclette marche très bien et le poste de radio a été changé. Je peux trouver toutes les stations sans parasites. Probable que tu te plais toujours dans la maison.

Depuis le premier janvier, je suis sergent. Je suis dans la chambre des sous-officiers. Et maintenant, j'ai beaucoup de travail. Le départ pour Marseille est momentanément arrêté, jusqu'à contre-ordre. Peut-être es-tu allée quelques jours à Quimper...

On voit que mon fils a parlé breton pendant sa permission et automatiquement il m'écrit dans sa langue maternelle. Le poste d'occasion acheté à Enghien ayant rendu l'âme, Veig m'avait offert un petit poste. Celui-ci ne marchant plus, le fils le prit pour le faire réparer par un copain. Alors, je n'ai plus rien pour me distraire. Le dimanche, la radio me manque, lorsque je peins. Ce sont de grandes gouaches, car le matériel de peinture à l'huile coûte trop cher.

16.1.1955

Villemomble. Mari à A. Y.

« Avec mon accident et après la mort de la jeune fille qui avait perturbé la maison, je viens seulement de finir de mettre de l'ordre et de trouver des moments de calme. Non, ça n'a pas été grave. Une fêlure à l'épaule... un trou dans la tête, qui m'a valu trois jours d'hôpital et huit jours de lit. C'est le bilan de ce vol plané en mobylette ; plus vingt mille francs de frais. Vous non plus, ça n'a pas été brillant... Je crois que vous avez raison de ne pas vous associer... Je me suis engluée dans une affaire et je voudrais m'en dépêtrer. C'est facile de faire des œuvres avec la bourse des

227

autres. A la prochaine occasion, je coupe les vivres, et chacun se dépêtrera avec sa peine.

Suzanna a un bon cœur malgré son air de gendarme. Quand elle a appris mon accident, elle est arrivée tout de suite pour diriger mon enterrement. On avait craint une fracture du crâne. Elle a remercié la Providence, car elle a pu me revoir, à cette occasion... La vie, la mort, tout est cause de joie pour elle. C'est elle au fond qui a raison... »

20.1.1955

Paris, Mme Guieyette à A. Y.

« Nous avons reçu avec plaisir votre lettre, car il y a bien longtemps que nous étions sans nouvelles de vous et ne savions où vous trouver. Nous vous adressons tous nos vœux de santé pour vous et pour Veig... C'est moi qui vous écris, car à cette époque, Deniza est particulièrement occupée et pour le moment, mon mari doit y renoncer. En novembre, il a subi une grave opération pour sa vue... la vie continue avec ses difficultés. »

8.2.1955

Mourmelon, Veig da A. Y.

« *Resevet am eus da lizer ar sizun diweza. Amañ n'int ket atao preset evit ar paperou, bet am eus bet anezo hirio hag e kasan d'it ar respont dioustu.*

Amañ zo bet eun tam-ming erc'h hag an amzer a zo bet yen abaoe. Ni ivez a zo bet "vaksinet" evit ar "variole", an traou a zo bet mat evurusamant. Abaoe eur miz am eus labour, hag eo diaesoc'h eged araok ; echu ar "boñ tañ"... Bremañ emañ gant ar "kriegs-papier" "jusqu'au cou" ha n'eo ket atao c'hoarzus. Memestra an traou a ya mat.

J'ai reçu ta lettre la semaine dernière. Ici, ils ne sont pas toujours pressés pour les papiers. Je les ai eus aujourd'hui, et je réponds aussitôt.

Ici, il y a eu de la neige et le temps est devenu froid depuis. Nous avons été vaccinés contre la variole. Tout s'est bien passé heureusement. Depuis un mois, j'ai du travail, plus difficile qu'avant, fini le "bon temps": maintenant, je suis avec le Kriegs Papier... jusqu'au cou et ce n'est pas toujours rigolo. Les choses vont bien quand même...

Veig n'est pas content quand on ne lui répond pas tout de suite. Il a tant de peine à prendre la plume ! Depuis qu'il est sergent, il faut qu'il gagne sa croûte. Là, comme ailleurs, on n'a rien pour rien.

228

11.3.55

J'ai voulu ajouter un rayon d'objets touristiques pour améliorer la vente. Étant juste avec mes paiements, je ne peux que prendre des dépôts. J'ai demandé à M. Henriot s'il veut bien, une fois de plus, me confier des faïences. Il veut bien, à condition qu'il y ait au moins cinq cent mètres de distance entre ma boutique et une autre qui vend ses articles. J'ai pu m'en assurer et j'ai annoncé ma visite à M. Henriot pour ce jour, afin de choisir les objets. De là, je suis allée à Douarnenez voir Léna. Elle avait reçu la visite de l'abbé Le Goff, venu lui demander, de la part de Mme Le Gac, des coupons de tissu pour habiller des poupées pour une kermesse.

« Je lui ai donné votre adresse, me dit-elle, et il serait heureux de vous revoir... »

Léna m'ayant proposé de venir avec ses deux filles, m'apporter les faïences à St-Servan, dans sa camionnette, nous partons pour Quimper, dans l'après-midi du lendemain. Nous prenons chez Henriot, la marchandise, emballée dans des cartons.

Le froid est si intense, que nous nous arrêtons à Rostrenen, prendre un grog chaud.

Il neigeait à la sortie de la ville. Léna n'était pas encore très experte dans la conduite de la voiture. En conduisant prudemment, nous arrivons sans encombre à Quintin. Nous y avons diné de bon appétit et avons bien dormi toutes les quatre dans la même chambre ; la grande fille avec sa mère, la petite avec moi.

Le lendemain matin, nous arrivons sans histoires à St-Servan. Nous déballons, toutes quatre, les faïences et les mettons en place au fur et à mesure.

Au cours de l'hiver, le voisin du deuxième a installé une porte pour séparer la boutique de la chambre. Je vais pouvoir y installer le salon d'essayage et j'y ferai mettre des étagères pour ranger mes livres, à l'abri de l'humidité. Ce salon deviendra la chambre d'amis, avec le sommier et le matelas du lit à colonnes, qui va réintégrer la boutique. J'y ai fait remettre les étagères réalisées à Vitré pour exposer les faïences. La grande table à la barre de chat recevra une vitrine pour exposer les petits objets, au milieu de la boutique. Le buffet de St-Malo recevra les assiettes et autre faïences. Sur le coffre, devant le lit clos, je déposerai les bols avec prénoms, très demandés.

J'ai fait entourer la vitrine d'un isorel, provenant du plafond de la cuisine de Vitré. Peint en vert, avec l'inscription « Ker-Ys »

229

il attirera les regards.

13.3.1955

J'engage une apprentie

Les Douarnenistes sont parties après deux bons jours agréables. Je commence alors à m'ennuyer. Je n'ai plus de goût pour la couture. Je le fais machinalement en ruminant mes pensées. Je me rappelle ce que Fransez me disait :

« La couture, c'est très mauvais pour toi. »

Mais elle me permet de survivre. J'aurais aimé prendre une apprentie et le fis savoir à une voisine. Celle-ci me parla d'une jeune fille qu'elle connaissait à laquelle elle venait de vendre une machine à coudre.

« Elle fera bien votre affaire, me dit-elle, car elle connaît bien la couture. »

Sa mère me connaissait déjà. Je lui avais fait un corset dont elle était satisfaite, comme jamais auparavant. C'était sa belle-sœur qui lui avait donné mon adresse, à qui j'avais livré également un corset, quelques temps auparavant.

Madeleine avait vingt ans. Elle se demandait comment on pouvait arriver à ce résultat. La curiosité l'incita à prendre ce métier mystérieux pour elle. Ce n'était pas tout à fait ce que je recherchais. Je vais devoir la payer plus cher qu'une apprentie ordinaire et la déclarer aux assurances sociales et payer les cotisations familiales. Habitant à cinq kilomètres de St-Servan, il faudra la nourrir, moi qui n'aime pas cuisiner. Cela va alourdir mon budget et de plus acheter une autre machine à coudre.

Il est évident qu'une compagne de vingt ans me remonterait mieux le moral qu'une apprentie de quinze ans. Elle me rendrait plus de services pour la vente. La clientèle se faisant peu à peu, je ne me tracasse pas trop et nous nous sommes bien comprises.

Elle mangeait ce qu'il y avait; le plus souvent saucisses et frites, ou patates à l'eau; ainsi que des yaourts que je faisais moi-même. Aînée de quatre filles, son père était décédé. Sa mère tenait une petite ferme. Elle apportait du beurre en compensation. Elle ne rechignait pas à m'aider en quoi que ce soit, maniant même la truelle comme moi-même, pour colmater les fissures du mur de la cuisine.

Au début, elle était un peu perdue dans un travail qui est un véritable métier. Autrefois, c'était les couturières qui faisaient les corsets et les soutiens-gorge. Mais tout le monde ne réussissait pas. Madeleine avait appris le métier de couturière. Elle était habituée à tailler et coudre une pièce. Lorsque je lui donnais un soutien-gorge à coudre, elle s'arrêtait pour arrondir le bonnet :

« Ne vous préoccupez pas de cela, lui disais-je, le soutien est

taillé, vous n'avez qu'à le confectionner. »

Elle voulait gagner beaucoup d'argent et avait essayé la confection à domicile, où la vitesse est la première qualité. Elle faisait des journées de couture dans les fermes d'alentour où elle était appréciée, mais cela ne rapportait pas beaucoup. Le maigre salaire que je lui offrais était supérieur, avec en plus l'avantage d'acquiescer une spécialité rentable. Le commerce l'attirait par-dessus tout. Elle plaisait à la clientèle et je la laissais s'en occuper quand je n'étais pas en train, quitte à intervenir au moment opportun.

19.3.1955

Mourmelon. Veig à A. Y.

« Me voici parti pour la fabrication du courrier et j'en profite pour faire la tournée générale, comme à tout seigneur, tout honneur, je commence par toi.

Tous les thermomètres sont au plus bas, temps, moral, et tout le reste. Enfin, plus que huit mois. Je commence à en avoir marre de leur boîte.

Je ne sais comment faire, car il me reste une douzaine de jours à prendre jusqu'au 24 mai. Alors, préfères-tu que j'aie en permission pour Pâques ou pour le mois de mai ? Je ne peux pas les prendre plus tard.

Mon travail est toujours le même, parfois, quelques voyages à Metz, Nancy. Enfin, une semaine vient de s'écouler et je n'ai pas fait grand chose. Le travail manque et nous sommes un peu trop nombreux. Kénavo, mammig karet, en espérant que tu me répondes assez vite... »

5.5.1955

Villemomble. Mari à A. Y.

« Depuis un an et demi, je me suis débattue entre des gens qui s'accrochaient à moi, et d'autres qui voulaient me diriger dans des affaires dont je ne voulais pas. A force de batailler, je me suis peu à peu débarrassée des poids morts, et j'arrive tout doucement à marcher dans le sens où je veux.

Tu as dû beaucoup bosser pour acheter tes murs, cela ne m'étonne pas, car tu as un sacré courage. Alix m'a dit que tu avais maintenant une ouvrière très gentille. Au moins, tu seras moins fatiguée. Pour moi, j'ai fait un flasco. Je m'en suis sortie avec plusieurs plumes arrachées, mais avec honneur... Comme toi, il ne me reste plus qu'à recommencer, comme tu l'as fait plusieurs fois... »

Mari a déménagé de la maison qu'on lui avait donné pour ses œuvres. Elle a trouvé à louer une demi-villa, indépendante, où elle est complètement libre de recevoir ses clients et qui elle voudra, sans s'inquiéter des autres.

Mme Douet de la Ville-Fromoy, ma propriétaire, ayant appris que j'avais fini de payer le pas-de-porte de son fils, m'a proposé de me vendre les murs de mon logement. Elle me ferait crédit, puisque j'avais mis de la bonne volonté à payer mon loyer et à honorer les traites de son fils. Elle ne possédait que le rez-de-chaussé dans la maison de deux étages, et cela ne l'intéressait pas. Elle l'avait acheté pour dépanner son fils lors du bombardement de St-Malo. Elle me demandait 600 000 F. Je trouvais ce prix un peu cher, car il y avait des réparations à faire. Je signai de nouveau des petites traites en faisant confiance en l'avenir.

J'aurais voulu signer l'acte de vente chez Me Aubrée qui était sympathisant B. A., mais Mme Douet ne le voulait pas et je dus passer chez Me Vescoutère, son notaire à elle. Je me suis bien arrangée avec ce dernier par la suite.

7.5.1955

Mourmelon. Veig à A.Y.

« Me voici de nouveau lancé dans les écritures, depuis bientôt un mois. Mais les précédentes étaient moins intéressantes que celle-ci ; car elles consistaient toujours à être plongé dans des registres et des calculs. Me voici, depuis quinze jours, désigné chef de service « armement » et ce n'est pas amusant du tout. Heureusement que je suis bien secondé par deux camarades qui comprennent la responsabilité que l'on a... Je suis souvent dans la nature, à conduire des véhicules de droite et de gauche, et à sortir en mission, et à faire mon service en plus.

J'espère aller bientôt à St-Servan, du 7 au 27 mai. Car après, nous devons partir en campagne; faire des promenades, avec des objets pas très amusants, et de plus, mes dix-huit mois se terminent le 24 et je ne pourrai pas prendre le reste des jours.

A partir du mois prochain, je serai rémunéré, et cela ira beaucoup mieux après, car avec les 2 000 F que l'on nous donne en ce moment, ce n'est pas le chocolat. Enfin, c'est la dernière fois. Si tu peux m'envoyer un billet de 1 000 F pour mon voyage, cela m'arrangerait un peu, car je devrais emprunter pour la première fois de ma vie, 600 F pour partir... »

17.5.1955

Mari m'écrit qu'elle a l'intention de venir me voir.

232

« Pauvre sœur, heureusement que vous comprenez la nature humaine avec ses diverses réactions, c'est de la bonté de ne pas se laisser rebuter par les humeurs des autres. Vous êtes une sage, vous avez un don divin, tout comme votre honnêteté que vous dites familiale... »

30.6.55

Villemomble. Mari à A. Y.

« Eur veaj vat betek Paris am eus graet, eur plas a oa. Alors, à l'aise, comme diraient les fleppeun de Douarnenez. Les tableaux sont arrivés à bon port... Les gens ne veulent pas que je m'en aille, ils m'ont trouvée reposée et brunie... J'ai passé un bon mois, très profitable, sur tous les plans. J'ai appris surtout à économiser. Je mets à profit tes leçons pratiques. Aussitôt que j'aurai du fric, je paierai, car quoiqu'en dise mon cher curé, on est honnête dans la famille... »

Ce mois a été bénéfique pour nous trois. Mari nous a fait rire Madeleine et moi, pendant que nous cousions. Elle a vraiment le don d'amuser, mais pas celui de l'économie. Le soir, après la fermeture, elle me traînait à St-Malo, manger des gâteaux. Elle m'a acheté un foulard et des petits cadeaux pour offrir. Puis, deux peintures assez grandes, ce qui m'a fait grand plaisir.

Quelques jours après, je reçois de Mari, une seconde lettre pour me demander une robe oubliée dans mon armoire. Elle était invitée chez le docteur M. et sa femme.

« Les clients continuent de venir. Ça va aller. Les gens sont en admiration devant tes tableaux. J'arriverai peut-être à te dégotter un client ! »

28.7.1955

A l'occasion du centenaire du Bleur-Brug, le docteur Cornic fit une conférence, qui parut dans le Bleun-Brug n° 83 - 1955. La phrase ci-dessous retint particulièrement mon attention :

« Les discordes civiques et la cruauté des événements n'étaient pas encore venus pour éprouver la fraternité bretonne. »

Il n'avait pas oublié ses ennuis lors de la Libération et en voulait toujours aux Douarnenistes des sévices qu'il endurait, (voir tome 4).

De passage à Douarnenez, j'allais saluer Mme Cornic et son mari, accompagnée de Léna. Comme je contais au docteur mes ennuis avec Choleau, il me répondit :

« Moi, je me réfugie dans Plutarque. »

233

Miz Eost 1955

Durant ce mois, j'ai reçu plusieurs visites et pas mal de clients. En plus des faïences, dentelles et corsets, bien entendu, je vendais aussi des petits drapeaux et fanions imprimés par les maisons Le Mée de Rennes et Gervais de Nantes.

J'ai eu notamment la visite de deux anglais dont l'un oublia son portefeuille sur le comptoir. Je sortis, voir si je ne les apercevais pas, mais ils étaient hors de vue. Devant une cliente, j'ouvris le portefeuille, il était rempli de billets anglais. J'allais tout de suite l'envoyer au commissariat. Le lendemain, l'Anglais vint me remercier.

« Ce soir, je vais mieux dormir, » me dit-il, et il acheta un petit drapeau breton de 500 F en disant à son camarade :

« Il faut bien que j'achète quelque chose pour la remercier. »

S'il avait dû me donner les dix pour cent réglementaires, il était loin du compte.

3.9.1955

Paris, Veig à A. Y.

« Je t'envoie des nouvelles de chez tante Finette. Je suis de passage pour l'après-midi. Je dois rejoindre l'Algérie pour lundi, en passant par Bordeaux et de là, je prends l'avion. Je suis en ce moment avec tante Finette. Elle me raconte les vacances qu'elle a passées avec Alix et tante Mari à St-Servan.

J'ai été averti de mon départ hier après-midi seulement, ayant un travail urgent à faire. Je t'envoierai mon adresse dès que je saurai à quel endroit je serai fixé là-bas. Je profiterai des deux jours ballants pour aller voir les Bruchet. Je crois que mon contrat va être rallongé d'office. En attendant, je suis toujours libérable pour le 24 novembre, ça va peut-être changer. Trugarez pour la carte. »

9.9.1955

Oran. Base Aérienne - La Sénia, Veig à A. Y.

« Me voici arrivé en Afrique du Nord. Nous y sommes depuis le 8, par avion, après une traversée assez mouvementée. J'ai pris l'avion à Bordeaux et de là, j'ai atterri à Oran. Je n'ai pas pu t'écrire plus tôt, avant d'aller chez tante Finette. Elle a été très gentille et j'ai mangé à midi chez elle.

Tout à l'air d'être calme dans le secteur. Il y a quand même une chaleur accablante et moi qui n'ai rien à faire, je ne suis plus dans mon assiette. Je crois que nous ne devons pas rester toujours ici, car nous faisons le relevé des mécanos qui sont, si on peut dire, au front, car il ne faut pas se faire d'illusions. Une deuxième Indo...

Nous partons pendant trois semaines, ensuite nous nous

reposons pendant trois semaines, et ainsi de suite, jusqu'à la fin du cirque. Je pense que tout ira pour le mieux. Le moral est bon, c'est le principal... »

19.9.1955

Oran. Veig à A. Y.

« J'ai bien reçu ta lettre du 10... Le moral est bon et nous attendons patiemment les événements. Jusqu'à présent, tout est calme, mais il faut toujours faire attention, et nous sommes continuellement sur pied. Nous allons partir en plein Sahara. Sable devant ! Sable derrière ! Sable à gauche ! Sable à droite ! Perdue dans le désert. Je dois partir vendredi pour un mois et là-bas, le travail est assez dur.

Enfin, on verra bien. Je ne crois pas pouvoir écrire avant un bon mois, étant ravitaillés par les corbeaux. J'ai reçu une lettre d'Alix. Elle a l'air d'être mal en point. Et maintenant que je suis ici, j'en ai pour un moment. Toutes les permissions sont supprimées pour la France, et ne compte pas sur moi pour le mariage de Suzanne. Le poste de radio est avec moi, ainsi que le vélo... tout est réglé.

J'ai renouvelé mon contrat, maintenant je suis tranquille, et mon travail est plaisant, ayant exactement la vie des pilotes, qui sont sympathiques... »

27.10.1955

St-Servan, A. Y. à Rosa. Douarnenez.

« J'ai vu les Douarnenistes dimanche, et j'ai réglé le tissu pour la robe de mariée (mon cadeau de noces). J'arriverai probablement vendredi soir 9.11, ou le dimanche. En ce moment, j'ai du travail, aussi je mets un coup pour avoir la tête libre des soucis d'argent, pendant mes dix jours d'absence... »

8.11.1955

Au mariage de ma nièce Suzanne à Douarnenez

La noce se passa le mieux du monde. J'étais descendue chez Léna. J'arrivais le lundi 7 chez ma sœur trop tard pour assister au mariage civil. Les nouveaux mariés et leurs parents étaient partis à la mairie. En attendant leur retour, j'aidais ma cousine Nana à préparer le café.

Venant de Pouldavid, la famille du marié craignait d'arriver en retard pour la cérémonie religieuse du lendemain. J'étais étonnée de les voir rentrer aussi vite et le dis à ma sœur.

« Ce n'est pas long pour se mettre la corde au cou » me répondit-elle. Elle n'avait pas digéré que le fiancé n'ait pas offert une bague de fiançailles à sa fille. A Douarnenez, cela est considéré

comme un affront.

9.11.1955

Pour ce grand jour, les cousins et cousines se sont réunis chez la mère de la mariée. La gaieté est de tradition. J'avais soigné ma toilette pour la circonstance et je m'étais fait faire un chapeau noir avec une petite aigrette chez une modiste. Pour le cortège, j'avais Léna à mes côtés, à défaut de cavalier. J'étais sûre ainsi d'avoir quelqu'un avec qui parler. Les anciens suivent la jeunesse dans le défilé.

A l'église, la cérémonie se déroula comme d'habitude. Le curé doyen connaissait la mariée. Elle faisait partie de la chorale. Cependant, il commença son allocution par ce mot : Mademoiselle !

Le marié fut étonné de cette appellation. Il considérait ma nièce comme sa femme depuis la veille, bien que n'habitant pas encore ensemble. Le curé aurait pu trouver autre chose, surtout qu'à l'église, on ne célèbre plus le mariage religieux qu'après être passés auparavant devant M. le Maire.

A midi, le repas fut plantureux, à l'Hôtel de France, (anciennement hôtel de Bretagne), qui peut recevoir deux cent invités. Je remarque le père du marié, aussi digne qu'un colonel, malgré sa petite taille, passant et repassant autour des tables pour saluer ses invités. Ce doit être la coutume lorsque l'on ne se voit pas souvent. Après le repas, la jeunesse de la noce se promena en ville en chantant, pour attendre le repas du soir. Pour tuer le temps, Léna qui habite à deux pas de l'hôtel, nous invita, mon frère Ronan, et mon amie Antoinette, tante de la mariée et moi, à aller prendre le verre de l'amitié chez elle. Cela nous permit de converser agréablement.

Le soir, le repas fut moins copieux. Le bal commençait à dix heures, mais dès neuf heures, les invités au bal attendaient devant le porte.

Malgré la cohue, je dansais. L'orchestre m'entraînait sans que je connaisse les danses, Ronan était heureux et fier de danser avec la mariée. Le photographe, à l'affût des gestes de la mariée, les prit sous un bon éclairage. Souvenir qui nous resta cher à tous.

9.11.1955

Dans l'après-midi du lendemain, les parents du marié invitèrent la proche parenté à aller les voir. Ils avaient une propriété non loin de la chapelle de St-Wendal, dont ils nous firent les honneurs. Nous parlions gaiement en français et pourtant, tous connaissaient le breton. A un moment donné, on parla du célibat des prêtres. Je lançai, comme une boutade :

« Ils devraient avoir le droit de se marier, ce sont des hommes comme les autres ; il y aurait moins de scandales et plus de vocations ».

Qu'avais-je dit là qui puisse choquer ? Personne ne donna son avis, mais ma belle-sœur d'esprit conformiste, prit un air scandalisé, sans en donner les raisons. La conversation dévia sur un sujet moins épineux et nous sommes repartis heureux de notre visite.

Le soir, un petit repas en commun clôtura la journée dans la petite salle de l'hôtel. Les jeunes et la famille étant seuls invités, chacun paya son écot comme d'habitude.

27.11.1955

Oran, Veig à A.Y.

« Resevet am eus da gartenn eus er 16. Kas d'ir mar plich eur foto pe ziou. Aman an traoa a zo atao memestra. (J'ai reçu ta carte du 16. Envoie-moi s'il te plaît une photo ou deux. Ici les choses sont pareilles).

Nous sommes tous pour un bon moment cantonnés par ici. Jusqu'à présent tout est calme, mais on se méfie toujours. Je dois partir le 27 décembre pour le Sud pendant un mois avec les pilotes. Cela me change un peu de Mourmelon.

Ici le temps est bon. Nous sommes sans pull le soir, et certains après-midis, nous sommes torse nu. Depuis une quinzaine de jours, je fais une cure d'oranges à raison de cinq kilos tous les deux jours à 43 F le kilo... De Télérgma je n'ai pu t'envoyer de cartes postales car il me faudrait les dessiner.

... Mon copain de chambrée est parti à son tour pour le bled et c'est lui que je relève le 27, car nous faisons un roulement, sinon on ne tiendrait pas le coup...

Tous les soirs, je mange dans un restaurant avec plusieurs copains où nous avons tous pris pension. La semaine dernière, j'ai été voir un film de Walt Disney « Vingt mille lieues sous les mers ». Vraiment formidable. Je pense que ce soir on mange du couscous pas trop mauvais, mais je m'en passerai bien... Kenavo... ».

29.12.1955

De Douarnenez, Ronan et sa femme m'envoient leurs vœux pour 1956 et me remercient des renseignements de J. Rual. Celui-ci cherchait des menuisiers pour Paris. Comme Ronan était en chômage, cela l'intéressait. En définitive, il n'est pas allé là-bas, le travail ayant repris sur place.

17.12.1955

Hetou

De Frankfurt, Fred Moysé m'envoie ses vœux sur une jolie carte décorée de bougies multicolores « Wehrnachfest ».

« Je profite de cette occasion de fin d'année pour vous donner de nos nouvelles... Ici c'est toujours la même chose. La santé est bonne. Toujours beaucoup de travail. Notre Yola a maintenant 8 ans et va à l'école depuis un an et demi. Nous sommes très contents d'elle. Et comment va Veig. De Melle Mathilde, nous n'avons depuis longtemps pas de nouvelles... »

29.12.1955

Biskra, Veig da A.Y.

« Resevet am eus da lizer. Comme je suis toujours en vadrouille, les lettres ne suivent pas toujours et nous arrivent avec du retard. Nous sommes dans le plein Sud. Il fait une chaleur accablante. Depuis 24 heures, nous sommes sous la tente, car il y a un vent de sable comme jamais je n'ai vu de ma vie. On ne voit même pas à un mètre devant soi et les moteurs attrapent quelques kilos de sable et provoquent des embêtements à n'en plus finir. Ici on est toujours sur un pied et le travail ne manque pas. Heureusement que les pilotes nous donnent un coup de main, sinon, l'on n'y arriverait pas. Les avions sont du matin au soir à protéger ou détruire. Les taxis commencent à en avoir assez, comme nous d'ailleurs. Je suis en ce moment sous la tente, en sueur, en maillot de corps et en short. Je suis en nage, même pour écrire. J'en profite pour écrire à tout le monde et j'ai envoyé des cartes de bonne année. J'espère que l'année 56 sera meilleure à tous points de vue... Kenavo... »

Miz Genver 1956

Roazhon Jord ar Mée, da A. Y. St-Servan.

« Mari a zo o paouez
distreiñ deus ar C'hanada
elec'h ma oa Iffig gloazet
pounner en eur gwall zarvoud.
Savetaet eo bremañ ; hag e
teulo er maez an ospital a-
benn em nebeut sizunvezhlou.
Epad c'houec'h miz eo bet
etre maro ha bev. Spi am eus
hoc'h eus kelou mat digant
Veig ha kas a reomp holl hor
gwella hetou d'eoc'h... »

Mari vient de rentrer du Canada où Iffig a été blessé grièvement dans un accident. Il est sauvé maintenant et il sortira de l'hôpital dans quelques semaines. Pendant six mois il a été entre la vie et la mort. J'espère que vous avez de bonnes nouvelles de Veig et nous vous envoyons tous, nos meilleurs vœux...

6.1.1956

Le Puy. Noëlle à A.Y.

« En novembre et décembre, nous avons attendu votre visite, comme vous nous l'aviez annoncé. J'espère que vous viendrez au Puy avant d'être de nouveau en pleine saison... Robert va tous les après-midis à Angers pour ses études... Si vous décidiez de venir au Puy, venez à partir de la mi-février, après l'examen de Robert, car d'ici là, il ne sort pas la tête de ses bouquins.

Merci pour le joli tablier breton et le confortable kabig que vous nous avez envoyés à Noellig. Vous êtes vraiment trop gentille. Ça nous a beaucoup touchés et fait très, très grand plaisir... »

9.1.1956

St-Servan. A.Y. à Noëlle et Robert au Puy.

« Bonne année à vous aussi et à vos pigeonneaux... Si je n'avais pas habité si loin, vous m'auriez vu depuis longtemps... Je comprends vos soucis. Pourvu que votre santé tienne le coup jusqu'en juillet. Robert aura alors passé le cap... »

Ici le travail va petitement, c'est trop saisonnier. Si je pouvais vendre, je le ferai volontiers. Les clientes sont pourtant satisfaites, mais il n'y en a pas assez ! Il faut surtout être bien vue des bonnes-sœurs qui tiennent toutes les cliniques, pour qu'elles communiquent mon adresse à leurs malades... »

11.1.1956

Fontenay. Jorda à A.Y.

« Bloavez mat ha gwella hetou. Voici une invitation pour notre deuxième film sur Botrel, après le Folgoat que vous avez sans doute pu voir ? Ronan parcourt sans cesse la Bretagne depuis trois ans et apparaît juste quelques jours à Fontenay... »

Nous attendons un cinquième enfant fin mars et connaissons une fois de plus d'innombrables soucis financiers avec ce film... Descendez à la maison en toute amitié comme autrefois, malgré les silences dus à une abondance de soucis. Kenavo... »

24.1.1956

Paris. Marcel Guieysse à A.Y.

« Chère Madame et amie, nous avons été heureux de recevoir de vos bonnes nouvelles et tous trois nous nous réunissons pour vous adresser les vœux que nous formons afin que 1956 vous soit une année aussi bonne que possible.

Personnellement je regrette un peu votre décision de faire revenir le corps de votre cher mari à un moment où il est encore impossible d'organiser une manifestation et cérémonie qui seraient nécessaires en cette solennelle occasion. Mais la décision vous

appartient et si vous jugez ainsi, je ne peux que m'incliner. Malheureusement notre situation ne nous permet pas de faire actuellement l'effort que j'aurais voulu en cette circonstance.

Nous tenons donc à votre disposition la somme de mille francs que je remettrai à M. Rual, s'il vient, sinon je vous l'enverrai. Avez-vous un compte postal ?

Ici cela ne va pas trop mal en dépit, pour Mme Guieysse et pour moi, de petits ennuis dus à l'âge et à la saison. Deniza va bien, mais est particulièrement occupée en cette saison à son bureau. Tous trois nous vous adressons... l'expression de notre vieille amitié. »

Je ne pouvais compter sur les recettes de mon commerce encore à ses débuts. Même si le manque d'argent ne m'avait pas arrêtée, il est difficile de savoir au juste le jour et l'heure du retour des corps pour pouvoir avertir à temps les militants. Je craignais aussi qu'en cas de bagarre, l'on ne m'empêcha d'envoyer au cimetière du Nord dans la tombe de famille, les restes de mon frère et de mon mari, qui voulait reposer auprès de ses parents, dont il avait fait arranger la tombe à son intention.

1.2.1956

Pléneuf. Alix à A.Y.

« Ce que vous devez avoir froid ! Si vous voulez aller à la Vallée, venez... Katt m'a dit être au courant de la souscription pour votre mari. Il nous a dit que les camarades voudraient y assister. Je lui ai dit que vous ne voulez pas de manifestation. Il en est lui-même entièrement d'accord. Le docteur Tannou m'a demandé si vous aviez l'intention de le faire revenir. Je lui ai répondu : « Toujours ». Il m'a dit qu'il vous aiderait financièrement. Il faudrait aller voir le docteur vous-même ».

Le docteur Tannou avait beaucoup de cœur. Mais je n'aime pas quémander. Aussi je ne suis pas aller le voir et il est décédé, avant que Deb ne revienne à son point de départ.

2.2.1956

Léna m'apprend que l'abbé Le Goff a été extrémisé il y a près de deux mois. « J'espère, me dit-elle, peut-être va-t-il s'en sortir... »

240

12.2.1956

Veig fait la connaissance à Oran du commissaire Lemoux de Rennes, qui ne s'attendait pas à le voir là. Il lui a demandé d'un air soupçonneux ce qu'il faisait là.

« Je gagne ma vie » lui répondit-il, sans lui en dire davantage.

Veig m'a raconté cela lors d'une permission mais n'a pas voulu l'écrire. Je le mis en garde contre les manières de faire des Français, en me souvenant du Gal Alard de triste mémoire.

« Oh ! tu sais, me dit-il, on monte les draps et on fait semblant d'écouter le colon. »

16.2.1956

Il est difficile de marcher sur les rues verglacées, et l'on n'a pas sablé les routes. Pour une fois que je me trouve à St-Malo pour la fête des Terre Neuves, je n'ai pas pu y assister.

19.2.1956

Maro ar beleg Saig ar Go

Setu amañ ar pezh a zo bet skrivet war ar skeudenn enñvor.

« An aotrou Jean-François Le Goff a zo maro e Ploneour-Traes, pelec'h e oa person, e 1956 en e 63 vloaz. Kure e Douarnenez 1923-1934. Kelenner e Lesneven 1934-1942. Person Kernevel 1942-1951. Person Plouenour-Traez 1952-1956. Capitaine au 19^{ème} R.I. chevalier de la Légion d'Honneur. Trugarezus eo bet ».

Mort du prêtre Saig ar Go.

« Voici ce qui est écrit sur son image mortuaire : Monsieur l'abbé Jean François Le Goff est mort à Plonéour-Traes où il fut recteur en 1956 dans ses 63 ans. Vicaire à Douarnenez 1923-1934. Professeur à Lesneven 1934-1942. Recteur de Kernevel 1942-1951. Recteur de Ploneour-Traes 1952 - 1956... Il fut bon avec générosité. »

Cette dernière phrase le dépeint tout entier. Cela les Douarnenistes dont je suis, peuvent l'affirmer. C'est dans le journal paroissial de Douarnenez que Léna m'envoyait régulièrement que j'appris sa mort. Cela me donna un coup au cœur.

Per Denez a skriv diwarbenn an Aotrou ar Goff

War « Al Liamm » 99 :

« Tu am eus bet da welout an den mat-se, nebeut amzer araok e varo, pa ouie abaoe nebeut e oa tonket

J'ai eu l'occasion de voir cet homme si bon, peu de temps avant sa mort, alors qu'il se savait condamné à

241

dezhan tremen buan. Start ha kadarn e breder gant Breizh, gant e vro hag he yezh. Salv ma vo dalc'het soñj anezhañ ha ma vo enoret en doare nemetañ, a zo da enori seurt tud, dre genderc'hed gant o stourm ».

brève échéance. Il était resté ferme et courageux, comme il avait vécu. Et lui, au bord de la tombe, il était préoccupé par la Bretagne, par son pays et sa langue. Qu'il soit gardé son souvenir et qu'il soit honoré de la seule manière possible pour de tels hommes en continuant son combat.

J'ai vu Monsieur Le Goff, comme on le nommait à Douarnenez (ce qui le faisait sourire) pour la dernière fois à St-Servan, au printemps 1955. Il y avait vingt ans que je ne l'avais vu et c'était comme si c'était la veille. Les Bretons sont fidèles, même s'ils n'écrivent pas. Deb lui envoyait ses vœux tous les ans, sans attendre de réponse.

Il était temps qu'il vint me voir, avant de partir de ce monde. Il avait l'air bien portant avec son teint coloré de blond. Il ne prévoyait sûrement pas une fin aussi prochaine. Je ne pensais pas non plus que je ne le reverrais plus jamais.

Il était accompagné d'une dame et du petit-fils de celle-ci. Elle habitait une propriété sur la route de Dinan, qu'elle avait achetée après la guerre. Le sachant à St-Malo, elle était venue le voir. Il me la présenta et me raconta les circonstances de leur rencontre, dans le nord, lorsqu'il fut mobilisé en 1939.

« Cette dame venait de perdre son mari, dont les affaires étaient très embrouillées. Ne sachant à quel saint se vouer, elle me demanda conseil. Je cherchais aussitôt le moyen de lui venir en aide. Je connaissais un camarade comptable qui réussit à mettre de l'ordre dans ses affaires. Cette dame put alors envisager l'avenir avec sérénité, pour élever sa nombreuse famille. »

Depuis ce jour, cette dame garda au capitaine Le Goff, une forte reconnaissance. Nous avons ri, en l'entendant raconter le tour qu'il avait joué aux moines de Luxeuil, où il s'était rendu, pendant une permission avec l'afnée des filles de cette dame, en la faisant passer pour sa nièce. C'est dans cette abbaye que les moines bretons transportèrent les reliques de leurs saints, en fuyant devant l'invasion normande.

L'abbé Le Goff me donna un aperçu de l'allocution pleine de poésie qu'il avait faite à St-Malo, au mariage de l'une de ses paroissiennes.

Je lui proposai du café, seule chose que j'avais.

« Pourquoi, me dit-il, nous avons bien mangé, aussi, nous

n'avons besoin de rien. »

On parla de choses et d'autres et en particulier de ce vieux bonhomme de Choleau, soixante-quinze ans et moi cinquante-trois.

« Ici, ce n'est pas le paradis, mais au moins, je suis tranquille. »

Il me dit :

« Je me fais toujours rouler, mais je continue quand même, comme toi ! »

Il devait avoir l'habitude de parler en breton à Plouénéour, où le tutoiement est habituel. Il ne m'avait jamais tutoyé avant ce jour.

C'est pour sa générosité qu'il fut contraint de quitter Douarnenez où il se plaisait bien. Il rendait service à tout le monde, demandant aux nantis pour donner à ceux qui lui quémendaient de l'argent, car il n'en avait pas.

« Il avait de grands projets », disait son ami F. G. qui écrivit sa nécrologie. Il restait en avance sur son temps. »

Je lui parlais d'Angéline que je n'allais pas voir lorsque j'allais à Douarnenez.

« Moi non plus, me dit-il, par contre, je fus touché par la fidélité de mes anciens gars du patronage. Ils étaient venus me chercher en fanfare lors d'une visite à Douarnenez. Le curé les avait avertis de ma venue. »

Le curé, M. Leroux, qui l'avait fait déplacer en 1938 n'était plus là.

J'aurais voulu lui parler de l'immense plaisir qu'il avait fait à son ami Fransez le jour où, dans le camp des officiers prisonniers en Allemagne, il lui donna spontanément son accord pour la légion bretonne en formation.

Mais devant cette flamande que je ne connaissais pas, je ne pouvais pas parler breton ni évoquer la politique bretonne. Elle voulait à tout prix qu'il vienne visiter son installation, bien qu'il lui dise :

« Demain, c'est le boulot. »

Mais il ne pouvait refuser de faire plaisir à quelqu'un dont il connaissait la famille depuis 1949. De toutes façons, il ne pouvait rallier Plouénéour le soir-même, les trains et les cars n'assuraient plus la correspondance; car il n'avait pas de voiture particulière. Je lui dis :

« J'ai failli aller vous voir à Kernevel en 1946, à l'occasion d'une visite à mes amis Leroux.

— Ils avaient une voiture.

— Oui, mais j'ai pensé que c'était le Samedi saint et que vous seriez très occupé.

— C'est vrai dit-il. »
Avant de s'en aller, la dame voulut acheter un vase de faïence pour mettre des fleurs, devant le portrait de son mari. Elle avait un grand jardin, rempli de fleurs. Lorsqu'elle voulut le payer, l'abbé s'interposa.

« Je vous l'offre » dit-il.

Je ne voulais pas prendre d'argent.

« Les affaires sont les affaires » me dit-il. Alors j'offris au petit garçon un fanion breton herminé, qui le rendit tout heureux. L'abbé Le Goff s'intéressa aussi à mes peintures.

« On ne peut pas compter sur cet art, pour vivre, lui dis-je, cependant, j'en ai vendu une cinquantaine, lorsque j'étais à Paris.

— Tant que cela ! dit-il étonné.

— Mari Diler est avec moi là-bas, ajouta-t-il. Elle a été opérée trois fois, elle peut rester dormir tôt le matin ».

Pour lui qui était obligé de se lever tôt pour dire sa messe, neuf heures, c'était trop tard.

« Je sais, dis-je, est-elle toujours aussi pessimiste ?

— Oh non ! Elle est toujours de bonne humeur. »

Je l'avais connue toujours morose depuis qu'elle avait perdu son mari. Jeune fille, elle n'était pas heureuse chez sa belle-mère, son père s'étant remarié. Maintenant, elle avait trouvé un maître bon et compréhensif. Bonne cuisinière, elle savait recevoir avec grâce les amis fidèles qui venaient de tous les coins de la Bretagne pour le voir. Parfois, la générosité de son maître mettait les finances de sa karabaseun en difficulté. En homme juste, se rendant compte de son dévouement, il lui avait fait don de ses biens, qui n'étaient que des meubles. La dame du nord, qui voulait garder un souvenir tangible de lui, les acheta à Mari Diler, pour meubler sa propriété :

« C'est un chic métier, que celui que je fais, lui disait-il, mais ce qui nous manque, c'est l'affection. »

Eugène Guellec m'a raconté comment Saïg ar Go devint prêtre :

« Il avait commencé son séminaire, mais ne se sentait pas la vocation. Il fit des études de droit à Paris. Pendant la guerre de 14, il fut enseveli par les obus. Craignant d'être enterré vivant, il fit vœu de devenir prêtre. Après sa guérison en 1920, il rentra au séminaire et fut nommé vicaire à Douarnenez en 1924. Son infirmière s'était attachée à lui et venait tous les ans passer ses vacances à Douarnenez avec son mari. Ceux-ci venaient me rendre visite à la maison. Je leur rendis visite à mon tour dans leur appartement minuscule à Paris. »

244

Après la mort de l'abbé Le Goff, Mari Diler voulut se placer comme karabasenn chez un autre recteur, mais cela n'a pas marché. Il n'avait pas, sans doute, le cœur sur la main, comme son ancien maître. Elle vint alors à Dinard chez une ancienne amie de Douarnenez, pour la seconder dans son commerce. Cela ne marcha pas non plus. C'était une autre Alix, de santé fragile, qu'un emploi à plein temps épuisait.

C'est alors que Mari D. vint me voir à St-Servan et me narra les derniers moments de celui que nous regrettions tous et me donna en souvenir, sa nécrologie et son portrait.

« J'hésitais à aller travailler chez lui, me confia-t-elle. Si j'avais su, je serais allée plus tôt. L'opération du cancer de l'estomac étant impossible, il est mort de faim, même les liquides ne passaient pas. Lorsqu'il se rendit compte que sa fin approchait, il se fit transporter à l'église, sur un brancard, tant il était faible. Il exhorta une dernière fois ses paroissiens, plus émus que lui, en leur donnant rendez-vous "er baradoz" ».

Jusqu'à la fin, il eut toute sa lucidité.

Il servit aussi son pays dans cette vocation née de la guerre. Un Douarneniste m'a dit qu'il avait écrit une étude sur Jos. Il avait étudié le droit et conclu que la mort de mon frère était un assassinat. Si Mari D. avait eu ses papiers en sa possession, elle m'en aurait parlé. Son étude n'a pas été déposée aux archives de Landevennec ni à celles de Quimper.

30.3.1956

Je reçois d'Herminie une lettre qui reflète sa joie. Elle a trouvé chaussure à son pied. Son futur mari à un bon métier ce qui lui permettra de vivre selon son goût et d'élever convenablement ses deux filles.

9.4.1956

Oujda. Veig à A. Y.

« J'ai bien reçu ta lettre du 23 mars. Après beaucoup de mal, elle m'a enfin rejointe à Oujda. Je suis maintenant au Maroc avec le détachement. Je suis parti de Briskra vers le 15 mars pour Oran. A peine le temps de souffler, nous voici renvoyés à la frontière marocaine. Nous faisons office de balles de ping-pong ou de marionnettes. La vie n'est pas toujours très drôle, des réveils brusques la nuit, des décollages imprévus, des journées de vent de sable, des tempêtes de pluie, nous sommes obligés de sortir l'eau

245

avec des seaux, et pour dormir, un bon lit pico. Je commence à savoir ce qu'est le baroud. Heureusement, il y a de très bons moments. Le plus drôle, c'est que l'on devient de vrais sauvages. C'est tout juste si l'on garde encore la fourchette pour manger.

Je commence à connaître l'Afrique du Nord et sa mentalité. Ce qu'il faut, c'est être sur ses gardes. Tout va pour le mieux. Ma santé est bonne. Je pèse soixante-dix kilos depuis que nous faisons la cuisine nous-même. Plus tard, quand je serai revenu à Oran, je t'enverrai une collection de photos, ou plutôt, je pense passer un mois de permission avec toi, à une condition, c'est de rester dans un coin de Bretagne, et de ne plus en bouger, mère pigeonne !

D'après les statistiques, de mon service, je dois les prendre vers le mois de juin ou juillet. Je te ferai confirmation dès mon retour à mon escadron. Pour Pâques, je me suis acheté un complet dernière coupe et pour mon voyage, je serais obligé d'être en militaire, en grande tenue. Je ferai peut-être le voyage Oran - St-Malo par liaison touristique.

Pour les lettres du 1er de l'an, les réponses, je les compte sur une main, pourtant j'avais fait un effort surhumain... Je vois que tante Dédée est aussi entre tes pieds. C'est à croire que nous avons une tête sympathique... Je commence à voir ce que je veux, et je deviens mauvais. C'est la vie militaire qui nous donne ce caractère là. S'il y a une devise qui nous donne ce caractère, c'est : Piétiner, pour ne pas être piétiné.

Je serai à Oran la semaine prochaine. »

Veig se croit devenu méchant. Il se durcit en prenant de l'âge. C'est un être sensible qui se fait rouler par trop de bonté ; prêt toujours, à rendre service. Il aurait fait un bon pompier, s'il n'avait eu le goût des voyages. Il reste dans l'armée comme armurier, puisqu'il ne peut devenir pilote. Il est costaud et les lourdes charges ne l'embarrassent pas.

24.4.1956

Jorda Renault m'annonce la venue de Marie-Gaëlle, il y a un mois, à Fontenay.

« Un rayon de soleil dans notre ciel gris chargé de nuages menaçants... Britta-Film est une entreprise pour géants... C'était pourtant digne d'intérêt... Vous qui savez ce qu'est la lutte, que devenez-vous ?... »

Je me rappelle que des scouts, venus quêter pour des étrennes

246

me disaient :

« C'est une œuvre intéressante. »

J'étais de leur avis, mais j'étais encore plus pauvre qu'eux et le leur dis :

« Moi aussi, je suis dans un cas intéressant et je ne peux quêter comme vous le faites. »

La sœur de Fransez est venue me demander asile

Un soir, il y a de cela deux mois, ma belle-sœur est venue frapper à ma porte. Elle avait si triste mine à travers la vitrine que je lui ouvris la porte.

« C'est en souvenir de Francis que je te reçois. »

Elle cherchait du travail. Pendant quinze jours, elle fut assez agréable. Elle mangeait chez une vieille amie foraine et dormait chez moi.

Un jour, son amie vint avec elle me demander cinq cent francs pour aller voir un oculiste. Je les lui donnais, puis plus tard cinq cent autres, puis mille quatre cent francs, pour la même raison. Et toujours sans travail.

Je suis allée à Dinan voir le médecin qui l'avait soignée. Je voulais savoir s'il ne pouvait pas lui proposer du travail dans son hôpital.

« Je ne peux rien faire pour votre belle-sœur, me répondit-il, ici, nous avons besoin d'employées qui aient toute leur raison et leur santé. »

Je lui demandais en même temps de me passer à la radio, en me souvenant de l'étouffement que j'avais ressenti dix ans auparavant. Il me réconforta :

« Ce n'est qu'un ganglion cicatriciel, vous avez dû avoir du mal à respirer à ce moment-là ? »

Je suis revenu à St-Servan par Dinard, où Pauline, une ancienne camarade du patronnage avait installé un commerce d'objets touristiques.

28.5.1956

J'écris à Pauline à Dinard.

« Vous avez sans doute pensé que seul le vent m'a empêchée d'aller vous voir. J'ai mis en ordre tous mes bouquins, ça commence à faire plus sérieux, j'ai du travail pour la semaine, aussi l'échéance va se faire. »

247

Lorsque Pauline était venue me voir, elle m'avait conseillé de développer mon commerce de corsets, en liquidant les objets tousistiques. Ce que je fis.

Quand ma belle-sœur travaillait dans les cafés, elle en revenait ivre. Lorsqu'elle allait faire des ménages, chez des particuliers, on lui disait que c'était plus sale qu'avant. C'est elle-même qui me l'a dit. Elle ne pense qu'à faire du commerce sur les marchés. Elle a écrit à l'oncle Julien, une lettre insolente pour lui demander quatre mille francs. Elle me donna la lettre à lire, contente d'avoir réussi un chef-d'œuvre.

« Ce n'est pas une méthode, lui dis-je, quand on demande un service à quelqu'un. De toutes façons, personne ne prête d'argent à fonds perdus. »

Elle envoya quand même cette lettre, sans la refaire. L'oncle lui avait donné aussi, dix mille francs anciens, comme à nous, à l'époque de son mariage. Quand je lui rappelai qu'elle me devait dix mille francs depuis 1934, elle me répondit :

« Ce n'est pas de ma faute, mais celle de mon mari.

— C'est toujours les autres, rétorquais-je. Si Francis te voyait, qu'est-ce que tu prendrais !

— Ne me parlez pas de Francis, » me répondit-elle. Elle ne connaissait que trop la rigueur du caractère de son frère.

Ayant oublié de fermer l'électricité, je me relevais pour l'éteindre et au passage, d'un geste instinctif, je la bordais.

« Ça alors » dit-elle. Elle n'en revenait pas de tant de prévenances, oubliées depuis si longtemps.

Elle était là, quand Jord Rual vint m'avertir que la souscription se montait à cent dix mille francs (anciens). Elle crut que j'étais riche. Elle ne savait pas que ce n'étaient que des promesses. J'avais demandé le prix du transfert aux P. F. de Colmar, il y avait tout juste la moitié.

Un soir, elle ne revint pas coucher à la maison. Le matin, j'allais à St-Malo, la chercher, dans tous les cabarets nichés sous les remparts. Personne ne l'avait vue. En revenant à St-Servan par les écluses, je me disais : « Elle a dû tomber à l'eau. »

Je vais alors à la police, pour en avoir le cœur net. L'on ne put me donner aucun renseignement, ni aucun conseil pour m'en débarrasser, malgré que je leur dise :

« Il peut lui arriver un accident, elle me dit qu'elle veut se suicider. »

Quand elle rentra, à cinq heures du soir, je lui fis des reproches.

« Tu es majeure, et libre de tes actes. Ce que tu fais en

dehors de chez moi, ne me regarde pas, mais je n'aime pas les gens qui s'enivrent. »

Je lui signifiais alors son congé et lui donnais deux valises assez grandes remplies d'effets trop étroits pour moi.

Elle s'était blessée dans son travail. J'y trouvais là le prétexte pour l'emmener à l'hôpital. Peut-être l'accepteraient-ils.

« Tu vas venir avec moi, lui dis-je, je ne veux plus te voir. »

Elle me suivit docilement, d'un pas saccadé, portant ses bagages. On nous fit bon accueil à notre arrivée. Mais l'infirmière de service se méfiait :

« Pour une malade, elle parle beaucoup ! »

Je dis qu'elle avait de la tuberculose, alors, on la garda. Avant de m'en aller, Andrée m'adressa une prière :

« Vous ne m'embrassez pas ? »

Je le fis, pour la sauver de la noyade complète. Je crois qu'avec un mari affectueux, elle aurait pu être sauvée. Elle était travailleuse de nature et point sottre, lorsqu'elle était à jeun.

Je demandais conseil à mon médecin traitant qui me dit :

« Vous auriez dû venir me demander un certificat pour l'hospitalisation.

— Je ne savais pas. »

Quand ma belle-sœur sortit de l'hôpital, elle voulut rentrer de nouveau chez moi. Elle y avait laissé son sac.

« Tiens, le voilà, il ne reste rien d'autre à toi.

— Vous avez eu un mari affectueux » me dit-elle, comme si cela me créait le devoir de la supporter. Sans doute, son mari ne l'était pas, pour envier un bonheur si court, et à jamais perdu ! Je ne pouvais m'attendrir. J'avais fait un effort qui n'avait rien rendu. Qu'elle aille donc demander aide et assistance à ses amies. Sa santé n'était pas mauvaise, si elle avait eu le courage de rentrer sans boire d'alcool.

Je lui disais :

« Plus de quatre verres de vin par jour, c'est trop.

— Quatre verres ! Qu'est-ce que c'est que cela ? Vous avez une volonté surhumaine ! »

J'avais écrit à son mari pour lui dire qu'elle n'était pas entièrement responsable de ses actes et que je lui renvoyais sa femme. Il me répondit de la garder, si je le voulais, et qu'il ne voulait plus la voir, en m'énumérant tous ses défauts, sans évidemment me parler des siens.

Heureusement, mes deux petites nièces étaient avec leur père, chez leurs grands-parents paternels, ne souffraient pas trop de cette situation, et prenaient le parti de leur père. Elles étaient gentilles, et quand elles vinrent me voir, je les régalais de mon mieux.

29.5.1956

St-Servan. A. Y. à Mme Douet de la Ville Fromoy. Paris.

« Je vous remercie de bien vouloir envisager la vente des murs à crédit. Mais je ne peux trouver les deux mille francs comptant, ne pouvant donner la garantie au prêteur; le vendeur, gardant ses droits, jusqu'au paiement du solde. J'aurais avantage à me libérer le plus vite possible, les intérêts coûtant plus cher qu'un loyer.

Aussi, je vous propose de l'acheter complètement, à crédit, devant faire face à l'achat et aux réparations urgentes. L'eau tombe du toit en deux endroits dans l'ancien atelier où je fais la cuisine. Sans compter que la porte ne ferme presque plus. Les jours de grande pluie, je crains pour l'installation électrique et je dois m'éclairer au lumignon.

Déjà, l'humidité a produit hier, un court-circuit dans l'entre-deux pièces. Pour ceci, j'ai paré au plus pressé, mais je ne peux faire davantage. Je voudrais que vous me donniez la marche à suivre pour mettre un couvreur sur le toit, ce qui, je crois est au compte des co-propriétaires. Veuillez... »

29.5.1956

Veig m'envoie un télégramme d'Oran :

« Arrive vendredi. » Mais il n'arriva pas ce jour-là.

30.5.1956

Veig à A. Y.

« De passage à Marseille, je t'envoie cette carte. Je suis avec des amis et je dois rester une ou deux journées à Bordeaux. J'ai hâte d'arriver. »

On ne le dirait pas. Je le vis arriver un soir où je ne l'attendais plus. Il frappa à la fenêtre de la chambre qui donne sur la cour.

« C'est moi » dit-il. J'ouvre la fenêtre et dans un rétablissement, il sauta dans la pièce. Il est tout heureux des bonnes journées en perspective et me raconte la cause de son retard.

Dans l'avion qui l'emmenait de Bordeaux, il avait fait impression sur une voyageuse qui à l'énoncé de son nom, le prit pour le vicomte de Beauvais. Elle l'invita à passer la journée chez elle et il lui offrit la paire de mules qui m'étaient destinées.

Pendant sa permission, nous sommes allés chez Alix. Veig lui a donné un tapis de velours rouge rapporté d'Algérie. Je n'aimais pas beaucoup le genre de ce tapis, et lui suggérai de l'offrir à

Alix qui en fut toute heureuse. Nous avons continué notre tour par Douarnenez et sommes descendus chez Léna à qui Veig offrit le second tapis, moins voyant. Cela lui fit plaisir, parce que, disait-elle :

« Je n'aime pas discuter avec les marchands de tapis marocains. »

16.7.1956

Pléneuf. Alix à A. Y. St-Servan.

« Que devenez-vous ? J'avais mal au cœur de vous laisser sans argent. J'ai bien failli laisser cinq cent francs sur le buffet, si je n'avais pas eu peur de vous vexer. A Rennes, j'ai rencontré Simone, votre cousine, elle mange tous les jours au Pinguoin, son père lui avait dit, je crois, que vous étiez retournée à Paris. Sachez Anna, que j'ai passé une bonne semaine près de vous et vous remercie de tout cœur pour ces bons moments. Mon tapis fait sensation.

Quand les gens se pointent, on ne peut faire autrement. Ils m'avaient été si secourables, en des temps cruels ! Surtout que je sais qu'ils n'ont pas les moyens de payer l'hôtel. Pour moi, c'est catastrophique, bien que mes visiteurs aient l'habitude de participer aux frais et d'aller acheter ce qui manque.

Quand Mari est arrivée et que les Guillon et Alix sont arrivés j'ai dépensé dix mille francs (anciens) pour acheter un lit de camp et une table de jardin pour pouvoir les recevoir tous ensemble.

23.7.1956

Villemomble. Mari à A. Y.

« Sans doute êtes-vous en vie, puisque je n'ai pas reçu de faire-part... Quoique votre jeune sœur soit en pleine bataille avec les gangsters... Mes soucis m'ont provoqué un ulcère à l'estomac... »

Mari avait acheté une maison de quatre pièces avec grenier et jardin à un prix avantageux de quinze mille francs (nouveaux) en empruntant à dix pour cent. Elle avait déjà payé une partie, mais n'ayant pu faire face aux échéances, elle perdit tout son argent. Elle avait fait confiance à un malade qu'elle avait soigné.

Miz Guere 1956

Une cliente, amie, me dit un jour :

« En écoutant Giono à la radio, j'ai pensé à l'histoire que

vous m'avez contée l'autre jour sur Douarnenez. Vous devriez l'écrire, ce serait intéressant... »

Depuis que j'ai commencé à écrire, je ne peux plus m'arrêter. Tout en tirant l'aiguille, je pense à autre chose qui occupe ma pensée ; à mon jardin, par exemple, qui prend allure. Le soir, la boutique fermée, je couche mes idées sur papier, comme autrefois, à Douarnenez. Même si je perds un peu de temps dans la journée, dès qu'une idée germe en mon esprit, je l'enregistre aussitôt. Cela n'a pas grande importance, la clientèle étant surtout occupée à faire des provisions en vue d'une troisième guerre mondiale. Qu'importe mes fins de mois difficiles, puisque j'ai trouvé la paix intérieure.

21.9.1956

Monique est retournée à Alger où son mari vadrouille toujours et où elle travaille comme assistante sociale. J'ai été heureuse de la revoir avec ses deux fillettes et son petit garçon. Elle m'avait apporté une bouteille de muscadet de chez son père qui habite dans le Pays Nantais.

10.10.1956

Veig à A. Y.

« Me voici de nouveau à Télérgma, après un long séjour dans les montagnes algériennes avec mes taxis. La ballade a été vraiment bien à part quelques gros ennuis. Nous venons d'être secoués, les avions percés de part en part, et un pilote tué... Enfin, le moral est quand même excellent. Le temps est un peu plus supportable. Je vais peut-être bientôt partir pour Marrakech, ou ailleurs ? Toujours, avec mon groupe... La situation n'a pas beaucoup changé mais n'est pas du tout meilleure. Je croyais aller faire un tour en Égypte, mais le voyage est remis à plus tard et j'espère bien y aller... »

Depuis mon retour de permission, je n'ai passé que quelques temps à Oran et depuis toujours en vadrouille, de gauche et de droite. J'espère être tranquille pour Noël. On ne sait jamais... N'ouvre pas trop tes yeux en lisant cette lettre. J'espère que tu ne t'affoles pas de ce que disent les journaux, car eux, au point de vue baratin, ils sont vraiment forts. Kénavo mammig karet ha pokou mat. »

15.10.1956

Monique m'écrit d'Alger en s'excusant de n'avoir pu faire ses adieux avant de repartir de St-Malo. Elle y était venue voir

sa belle-mère. Elle me commande deux kabigs, un bleu et un rouge, pour 12 600 F.

« Nous avons fait un beau voyage et avons retrouvé le soleil. J'ai repris mon travail et Jakez circule à nouveau dans le pays. Il ne parle plus de départ pour le moment, pourtant, cela va bien mal. Les enfants ne se réveillent même plus pour les bombes, mais ne sortent pas en ville l'après-midi, c'est plus sage... Beaucoup de nos amis ont laissé leurs enfants en France. Je me demande si cela n'aurait pas été plus sage... »

Miz Here 1956

Mort de mon frère Ronan

Léna a téléphoné chez une voisine pour me faire savoir, que mon frère Ronan, le numéro trois de la famille, venait de mourir. Je partis par le premier train pour Douarnenez.

Mon frère avait travaillé jusqu'à sept heures du soir. Ne se sentant pas bien, il s'alita. On alla chercher le docteur Ezel qui lui fit une piqûre en lui disant qu'il irait mieux ensuite... Mais le lendemain matin, il rendit l'âme, gardant jusqu'à la fin sa lucidité. Son foie avait éclaté. Il avait toujours eu le foie fragile et se soignait en conséquence. Ma grand-mère maternelle était morte à soixante ans de cette façon et cependant, elle ne buvait que du café, à l'encontre de son mari qui ne perdait pas une occasion de boire du vin, et qui atteindra, lui, ses soixante-quinze ans.

Rosa et Louis Dagorn, notre cousin, alertés, étaient venus l'assister et faire sa toilette funèbre. La mort apaise toutes les rancœurs. Rosa restait choquée par cette mort si brusque.

Le jour suivant, son fils aîné qui faisait son service en Algérie, arriva juste à temps pour voir son père une dernière fois. Il avait pris en horreur la vie qu'il menait là-bas. Il disait à sa mère : « Surtout, ne me donnez pas de mouton à manger. »

Mes sœurs, Suzanna et Mari n'étaient pas là. Lorsque j'arrivais le soir, des voisines parlaient à voix basse dans la salle à manger d'où elles pouvaient voir, par la porte ouverte, le défunt, le visage serein, comme s'il était vivant. A Douarnenez, la mort impose, peut-être plus qu'ailleurs, le respect.

Je passais la seconde veillée avec Thérèse, la seconde fille de mon frère. Il n'y avait pas de prières prévues. C'est à la première veillée que se déroule la cérémonie où viennent parents, amis et voisins et où l'on offre le pain et le vin après les prières.

Ma belle-sœur s'était décidée à aller se reposer un peu. Je demandais à ma nièce du café. Depuis le matin, je commençais à en ressentir le besoin et je voulais rester éveillée jusqu'au jour. Quelques temps après, ma belle-sœur, ne pouvant dormir est venue

veiller avec nous. Elle voulait sentir, le plus longtemps possible, la présence du mari qu'elle aimait.

Je dormis un peu le matin chez Léna, avant la cérémonie religieuse, l'après-midi. L'église était pleine de monde. Le curé prononça une allocution. Je me souviens de ses paroles :

« Ronan Youenou répondait toujours présent lorsqu'on lui demandait un service ». Aucune allusion n'était faite aux lendemains douloureux de la guerre.

Après l'enterrement, la parenté revint à la maison du défunt. Les cousines qui portaient la coiffe enlevèrent leurs mantelets de deuil. Comme parente proche, j'avais mis un voile noir à mon chapeau. Malgré son chagrin, ma belle-sœur voulut respecter la tradition et offrir le café de l'amitié à la famille, au retour du cimetière. Je pus ainsi parler à ma cousine Louise et la sœur aînée de ma belle-sœur qui, malgré une santé déficiente, était venue aux obsèques de son beau-frère, avec son mari. Elle fut très aimable avec moi, ainsi que tous les autres membres de la famille. Je repartis le jour suivant, il me fallait être à St-Servan pour l'échéance de la fin du mois. N'ayant pu offrir de fleurs, je fis cadeau à ma belle-sœur du corset que je lui avais livré.

2.11.1956

Telergma. Veig, détachement 20ème escadre à A. Y.

« Je viens de recevoir ta lettre. Comme tu le vois, je suis encore à Telergma et je dois y rester jusqu'au 10 décembre. Cela me fera trois mois consécutifs dans ce bled. Et ce n'est pas moi qui le désirait, pourtant. Je prépare mon examen, pour passer au grade de chef. L'examen aura lieu ici...

Tu m'as drôlement surpris en m'apprenant la mort de tonton Ronan...

Je te préviens qu'une de mes prochaines lettres datera de Chypre ou d'un endroit quelconque d'Israël, car je suis sur la liste de départ. « Les voyages forment la jeunesse. » Et cela ne me déplaît pas du tout.

Je viens de prendre un engagement de deux ans, ainsi maintenant je suis sous-officier jusqu'à 1959. Tout est pour le mieux, le moral est bon, le travail régulier... En attendant que tous ces événements se calment. Kenavo... »

Quand Veig vint en permission il se plaignit de ne pas avoir de revolver pour se défendre le cas échéant. Seuls les officiers avaient le droit d'en avoir. On n'avait donc que ses yeux pour se tenir sur le qui-vive.

Il me parla aussi d'une jeune Oranaise qu'il avait fréquentée

un peu. Son frère l'avait menacé, s'il n'épousait pas sa sœur. En pays musulman, on ne badine pas avec les amours de passage. Ne voulant pas épouser la fille, il demanda à son capitaine de l'expédier dans le bled. Là il s'ennuyait tellement qu'il m'écrivait si souvent, que je ne savais plus quoi lui dire. Nous vivions chacun dans un monde si différent ! Seule restait l'attache avec la Patrie par les lettres en breton que je lui écrivais. N'aimant pas lire, il ne regardait jamais un dictionnaire et petit-à-petit, il oubliait sa langue maternelle.

Il me raconta aussi comment se passaient les fêtes du mariage de son copain avec une Oranaise. Pensant festoyer, il n'avait pas pensé à se nourrir convenablement. Les mariés et les invités ne faisaient que parader dans la ville en voiture. Cela le changeait des noces en Bretagne. Il dut aller avec son copain calmer sa faim dans un restaurant.

5.11.1956

St-Servan. A.Y. à Edmond Coarer. Nantes.

« J'écoute avec plaisir vos émissions sur la Bretagne. Aujourd'hui j'ai suivi avec attention votre causerie à « Radio Bretagne » traitant du passé celtique et du breton. La formule est heureuse, soyez-en félicité et avec vous le studio. Nantes fait figure de capitale par son esprit neuf et large.

Un représentant servannais qui était en difficulté avec le fisc me disait : « Quelle bêtise elle a fait la Duchesse Anne de se marier avec le roi de France ! »

Des touristes regardent les cartes postales exposées dehors. Ils s'arrêtent devant la carte représentant les six pays celtiques, la Bretagne étant séparée de la France et en riaient ironiquement.

Un voisin sympathisant les ayant vus, je lui dis :

« On ne peut pas changer l'histoire.

– Cela est vrai, dit-il. »

12.11.1956

J'écris à ma cousine Anna P. Douarnenez.

« Je vous remercie pour le délicieux dîner dans une ambiance aimable, chassant pour un moment les tristesses de l'heure. Aussi quoiqu'un mois soit déjà passé, j'ai plaisir à me rémémorer cette soirée.

Le travail donne en ce moment et il se pourrait que je m'octroie des congés non payés, que j'irai passer au pays des an-

cêtres. J'ai de bonnes nouvelles du fils qui prend le temps comme il vient en attendant le prochain congé.

Le soir de l'enterrement de mon frère Ronan, ma cousine et son mari m'invitèrent à partager leur repas. Justement leur fils Louis Dagorn avait ramené du poisson qu'il avait pêché avec Xavier Trelle, sur le bateau de celui-ci.

Cette soirée m'avait mis du baume au cœur. Trop jeune pour connaître les anciennes veillées, je racontais à leur fils avec gestes à l'appui, la diseuse de prières lors de la mort de mon grand-père, qui était aussi celui de ma cousine. Ce qui l'avait beaucoup intéressé.

20.11.1956

Telergma, Veig à A.Y.

« Je viens de recevoir ta lettre cette après-midi. Cela m'a fait un grand plaisir, car nous commençons à sentir le temps long. Pour tous, le courrier est la seule distraction, le travail manque un peu. Les fellaghas commencent à comprendre ou s'endorment peut-être après les coups de bambous qu'ils viennent de recevoir. J'ai eu la visite de mon ancien chef de service de Mourmelon. Il a été très étonné de me voir lui présenter les bombes et tout le tra-la-la, et lui donner la documentation. Il a été très chic. Je suis ici jusqu'au huit décembre peut-être plus. Cela dépendra des résultats des examens... »

Je te demanderai que tu m'envoies la date à laquelle tu voudras que j'aïlle en permission, car il faut que je passe à l'inscription pour mon voyage gratuit. Pour ma part, entre août et décembre j'aurai droit à trente jours... Je n'ai pas encore de nouvelles pour Suez. Tant pis, il y aura peut-être autre chose d'ici peu. L'espoir fait vivre... »

Ils s'ennuyaient tellement lui et ses camarades, qu'ils s'amusaient à collectionner les adresses dans Paris Soir pour entrer en correspondance, afin de tuer le temps, mais qui chez certains devenait sérieuse.

12.12.1956

Mme Galbrun vient de perdre son mari à Paris dans la force de l'âge. Après la guerre, tous deux secourirent dans la mesure de leurs moyens les Bretons en difficulté. M. Galbrun n'était pas breton mais il avait adopté la Bretagne et l'exaltait par ses photos et ses films. Il seconda sa femme dans l'action bretonne. Je con-

naissais Mme Galbrun de longue date. Comme je n'ai pas été la voir à Paris, je n'ai pas pu faire la connaissance de son mari. Entre mon métier nourricier et la peinture, je n'avais pas beaucoup de temps libre.

17.12.1956

St-Servan. A. Y. à Noëlle et Robert, au Puy.

« Je vous envoie les deux soutiens-gorge commandés... Je vais à Douarnenez au 1er de l'an pour huit jours avec une cargaison de corsets. Il était dans mon intention de partir directement sur Angers, mais d'ici, ce n'est pas pratique. J'irai peut-être en février... mais ce n'est pas sûr. Je dois acheter les murs de ma boutique pour l'aménager pour ne pas risquer la congestion cet hiver. La clientèle se fait, heureusement. Les médecins commencent à me recommander leurs clientes, sans les avoir sollicités. Aussi, j'ai liquidé toutes les choses touristiques et c'est avec plaisir que je vous envoie mon Noël, à mon tour.

Je suis en veine de poésie, ces temps-ci. Dans mon métier, il faut savoir se détendre. Peut-être pourrez-vous venir me voir, un jour. Je crois que j'y serai encore pour un bon moment... »

20.12.1956

Mort du libraire Le Dault

Le libraire Le Dault (d'al leoriou koz) est mort à Quimper. Il était spécialiste de livres bretons anciens. Il avait une clientèle de tous ceux qui s'intéressaient à la Bretagne, en particulier celle de Deb et de Fred. Il devait avoir au moins quatre-vingt ans. Je l'ai toujours pris pour un vieillard, derrière ses lunettes.

Blavez 1956

Ar mezeg Joseph Regnault a zo aet da anaoun

Il était né à Rennes en 1876 et décédé à l'âge de quatre vingt ans. Resté célibataire, il habitait avec sa mère rue de Corbin à Rennes où j'avais été le voir avec mon mari. Il fut toujours un patriote sincère même s'il restait au dessus de la mêlée. Chrétien convaincu, il faisait équipe avec l'abbé Poisson pour soutenir « Foi et Bretagne ». Il ne comprenait pas les questions d'argent de Breiz-Atao. Cela ne l'empêchait pas de rendre service en prêtant son nom au Collège St-Martin, dont il assumait le rôle de propriétaire vis-à-vis de l'état.

Il est enterré au cimetière du Nord, près de sa mère, où sa tombe est toujours fleurie, le jour des morts.

28.12.1956

Oran. Veig à A. Y.

« Oui, me voici embelli comme tu vois. Je suis passé chez le photographe en civil, coiffé, habillé sur le trente-et-un. C'est bien la première fois. Pas trop de publicité ; je ne désire pas me caser encore. Passons aux choses sérieuses : je vais peut-être partir d'ici un mois en Afrique Équatoriale Française, pour une durée de deux ans. Ici, le temps est splendide, les événements invariables... »

Un jour qu'il était en permission, Veig m'entendant dire à une cliente :

« Mon fils est dans l'aviation, en Algérie... »

– Ne parle donc pas comme cela, me dit-il, tu ne sais pas ce qui se passe là-bas. »

Il était bien placé pour le savoir, c'était lui qui dirigeait l'équipe qui chargeait les bombes dans les avions.

Bloavez 1957

Oran. Veig à A. Y.

« Profitant de mes quelques jours de permission, je passe à Oran, et me voici enfin, donnant de mes nouvelles. La santé est excellente, surtout que depuis le premier janvier, je ne fais plus de déplacements dans les coins reculés, ils se sont aperçus que j'avais fait ma part en 1956. Je fais maintenant la routine ; monter, démonter, dépanner et le travail est fini à cinq heures. Maintenant, avec la voiture, il est plus facile de sortir et de voyager. Ici, l'hiver existe à peine. Nous nous promenons en bras de chemise et les femmes portent déjà les robes et les voiles de printemps.

Je refais mon examen de certificat d'aptitude militaire, pour passer Chef, car je viens de le louper. Je l'avais fait un peu trop décontracté, cela ne m'a pas réussi. J'ai peut-être des chances de retourner à Rochefort pour quatre ou cinq mois pour passer le brevet supérieur. Ensuite je reviendrai ici. Comme Rochefort, ce n'est pas loin de St-Malo, je passerai le samedi et le dimanche là-bas.

Ici, le secteur est calme. Pendant quelques temps, nous avons été consignés au quartier. Plusieurs fois, je suis descendu en ville pour faire des bouchons dans la rue, pour fouiller tout le monde, aussi bien les Européens que les Musulmans. Il m'est arrivé ceci :

Étant descendu pour recevoir les ordres du commandement central, je suis appelé avec mes camarades sergents par le commissaire principal qui nous demande noms, âges, et tout le tra-la-la. Quand j'ai donné mon nom, il m'a demandé si j'habitais Rennes. N'ayant toujours pas compris son hésitation, je me suis

renseigné auprès d'un agent qui était de patrouille avec moi. Ce n'était que l'Inspecteur Lemoine de Rennes qui venait de débarquer en Algérie pour prendre un poste de commissaire principal. Je l'ai revu plusieurs fois, il n'a pas eu l'air de se formaliser... »

Je crois que c'est pour la Noël 1956 que l'on a fait un « rataplan » pour choyer les soldats en Algérie. J'ai écrit à mon fils pour lui dire qu'il avait dû boire du champagne au réveillon.

« Oui, me répondit-il, j'ai bu du champagne. Il est arrivé en Algérie, mais j'ai payé ma bouteille que j'ai partagé avec mon équipe. »

27.2.1957

Douarnenez. Léna à A. Y.

« J'ai reçu votre invitation pour le pardon des Terre-Neuvas. Nous avons même décidé d'y aller, Françoise H. aussi. Nous avons été ensemble au service de l'abbé Le Goff. J'ai reçu la couverture, elle est au poil. J'aime beaucoup l'assemblage des couleurs. Trugarez va mignonez. Vous devriez venir voir les Gras ici. C'est un spectacle que vous n'avez pas vu depuis longtemps. Le mari de Marijo a fait un bon coup (eun taol bras) : trente tonnes de maque-reaux dans les cent milles... »

24.3.1957

Maro Dom Joseph Duchaudrix

Par « Al Liamm » N° 61, j'apprends le décès à Hautecombe à l'âge de soixante-quinze ans, du moine bénédictin Joseph Duchaudrix, sous le pseudonyme de Ronan de Kerméné, il fonda avec Camille Le Mercier, le premier parti national breton, avant la guerre 14-18. Où qu'il fut, Dom Duchaudrix fut toujours fidèle à son idéal breton. Al Liamm publia des poésies bretonnes qu'il avait composées. Il exerça un rôle bienfaisant sur Fransez, au temps où celui-ci cherchait sa voie.

30.5.1957

Paris. Hôpital Laënnec, Mari à A. Y.

« Je suis opérée de l'estomac depuis le 22 et cela va de mieux en mieux. Le professeur Roux a tenu à m'opérer lui-même. Il croyait que j'avais un cancer et qu'il fallait m'enlever l'estomac. Ce n'était qu'une hernie. J'ai dormi deux jours, ils ont fait l'hibernation.

Je retourne le voir la semaine prochaine avant d'aller me reposer ailleurs. Je ne sais pas au juste où. Tu m'as invitée à aller chez toi. Je sais que tu as plus de cœur que de possibilités. Je te

demanderais d'aller voir au foyer J. Jugan, à St Servan pour connaître quelles sont leurs conditions... »

6.6.1957

Mari à A. Y.

« Le docteur ne veut pas que j'aïlle tout de suite à la mer. Je suis trop déprimée et pas assez de tension. Je suis envoyée dans le Cantal du 1er au 31 juillet. Je pense qu'au mois d'août, je serais assez retapée et puisque tu me dis que tu as deux chambres, j'irai te voir... »

12.8.1957

Villemomble. Mari à A. Y.

« Merci mille fois pour ce mois de détente et revigorant. Les gens m'ont trouvé transformée et heureux de me voir reprendre le boulot. Je comprends que ce soit dur pour toi, à en perdre les cheveux. Ne te décourage pas. Je suis sûre que tu arriveras, tu as tellement de capacités et de volonté. Tu en feras des expériences, jusqu'à la fin de ta vie. Il ne faudrait pas que tu en crèves. Déjà moi, tu n'aurais pas dû me recevoir. Tu es trop spontanée du cœur, méfie-toi... »

Mari ne mit pas longtemps à reprendre mine. Tous les jours, elle grossissait un peu et n'en devenait que plus jolie.

En arrivant à St-Servan, elle était vraiment mal en point. J'avais acheté une demi-bouteille de Porto pour la remonter. De plus, le jour de son arrivée, Pascal, le frère de Léna, était venu m'apporter un grand gateau pâtissier de la part de sa sœur.

« Ça commence bien » dit Mari.

Entre deux clientes, elle nous divertissait, Madeleine et moi, par des histoires drôles. Je lui tirais les cartes et elle me dit qu'elles parlaient, car tout se passa comme je lui avais prédit. Pour arrondir mon escarcelle, j'ai fait les cartes à une cliente. Comme elle n'a pas voulu payer, je n'ai pas continué.

Maro Jord ar Mée

Je lis dans « Al Liann » que Jord ar Mée vient de mourir à Rennes à l'âge de 55 ans d'une maladie qui ne pardonne pas. Il faisait partie de l'équipe « Sav » avant guerre. Il avait écrit pour la radio, pendant la guerre, des textes bretons de toute sorte sur le monde celtique. Il était né en Angleterre de père breton, fonctionnaire en mission. Celui-ci occupait une assez haute situation qui l'obligeait à voyager jusqu'en Grèce, aussi son fils était-il devenu un véritable polyglotte et connaissait

particulièrement l'anglais.

16.9.1957

Roazhon, Mari Milin da A. Y. St-Servan.

« Trugarez evit ho lizer ken hegarat ! Poan am eus kredi awechou eo aet kuit Jord evit mat... Mont a rejomp sur mat da welout ac'hanoc'h eun deiz bennak, hogen pas dioustu... An Itron Drôuart he deus lavaret d'in pegen kalonek oc'h atao... ».

Merci pour votre lettre si gentille ! J'ai peine à croire que Jord est parti pour toujours !... Nous irons sûrement vous voir un jour quelconque mais ce ne sera pas tout de suite... Mme D. m'a dit combien vous étiez toujours courageuse...

J'étais loin de m'attendre à un dénouement aussi rapide. Mme Drouart, à qui j'étais allée demander conseil et qui s'occupait des affaires juridiques des Le Mée m'avait dit qu'ils traversaient une mauvaise passe. Jord ar Mée lui disait :

« Il n'y a plus de peinture, bientôt, il n'y aura plus de bonhomme ».

Peut-être se sentait-il atteint pour parler ainsi ; il n'était pas homme à parler à la légère.

Quelques temps après, Veig était venu en permission. Nous sommes allés faire un tour sur les remparts de Saint-Malo. Nous avons rencontré Mari Milin avec des personnes de type hindou. Malgré son deuil, son chagrin et ses difficultés d'argent, elle continuait de recevoir les amis de la Bretagne.

17.9.1957

Le Puy. Noëlle m'écrit qu'elle m'attend sans faute pour le baptême de Stéphanie.

« C'est une belle poupée très mignonne et très sage. Elle se fait pardonner d'être la cinquième fille... Mais n'est-ce pas, les filles valent bien les garçons... »

Pour compatir à la déception du père de n'avoir pas le garçon qu'il attendait, j'ai fabriqué en vitesse un costume breton pour habiller une poupée pour Stéphanie. J'ai cueilli les artémises de mon jardin en y ajoutant une lettre pour elle.

17.9.1957

Douarnenez. Léna m'écrit :

« Nous sommes en vie et nous avons failli ne pas l'être. Bien sûr, j'ai perdu une auto de huit cent mille francs et bien contente d'en être quitte à ce prix... »

Léna me parla plus tard que sa vendeuse qui était avec elle avait eu de multiples contusions qui l'ont forcée à garder le lit. Sa petite dernière en fut si choquée qu'elle ne voulait plus monter dans une auto pendant un an.

18.9.1957

Villemomble. Mari à A. Y.

« Suzanna est enchantée de son voyage à Lourdes. Elle aime les choses grandioses, les messes pontificales, tout ce qui émeut... Je ne suis pas aussi vibrante qu'elle pour toutes ces choses... »

Pourvu que l'on suive les rites, mon père ne semblait pas s'inquiéter davantage. J'aimais aussi les processions, l'odeur des fleurs et la foule bien habillée qui paraissait heureuse ; enfin tout ce qui frappe l'imagination, comme ma sœur Suzanna.

19.9.1957

Mon fils veut se marier

Oran. Veig da A. Y.

« Si je ne t'ai pas écrit plus tôt, c'est que parfois le temps me manque et de plus, moi et la plume ! Ici tout se passe bien. Le travail est toujours pareil entre des hauts et des bas... souvent je vais à la plage vers 9 heures ou 10 heures du soir. Nous finissons le travail à 8 heures et on commence à 7 heures du matin. Surtout que je sors avec un Breton et un Champenois et avec notre voiture nous sommes vite arrivés. Jusqu'à présent j'ai 10 000 Km et pas un seul accrochage. Il faut dire que le chauffeur est doué ! Surtout dans cette sacrée ville d'Oran où il y a plus de chauffards qu'ailleurs.

Tu me demandes la date de mes permissions. Je les ai demandées du 3 décembre au 16 janvier... De plus en ce moment je suis un garçon sérieux (sic) et les quelques jours de permission je serai à Rostrenen, car je connais une jeune fille de là-bas. Nous nous écrivons de temps en temps. Elle a 24 ans, un nom bien breton et de plus sympathique et charmante. Enfin tout pour plaire. Cela t'étonnera peut-être, mais je commence à avoir assez de cette vie de célibataire et elle correspond à mes goûts. On verra

bien d'ici là, il peut se passer des choses.

J'ai assisté au mariage de Madeleine, mon apprentie qui envisage de prendre ma suite après les quatre années réglementaires. Je m'y suis bien plu. Il y a des variantes dans les coutumes, mais la fraternité des gens est la même partout en Bretagne.

A mon dernier voyage à Quimper, j'avais acheté chez Henriot au prix de gros, un service à thé pour offrir à la mariée.

« Vous en faites de beaux cadeaux à vos employées » me dit Joseph Henriot qui s'occupe de la vente.

« Ce n'est pas n'importe quelle employée, lui répondis-je. Je la considère comme une nièce et lui fais le même cadeau qu'à mes neveux. »

23.9.1957

J'ai assisté au baptême de Stéphanie et au repas dans un restaurant Aux Ponts de Cé à Angers. A l'aller comme au retour, j'ai surveillé la petite dans son berceau d'osier, sur la banquette arrière de la voiture de ses parents. La poupée, les fleurs et la lettre ont été appréciées.

15.11.1957

Douarnenez. Renée la fille aînée de mon frère Ronan et filleule de Fransez me remercie du service à thé en faïence bretonne que M. Henriot lui a livré.

« Je t'assure que c'est certainement le plus joli cadeau que j'ai reçu. Je me plais beaucoup dans ma nouvelle vie... »

Peu de temps auparavant, j'avais assisté à son mariage. Tout s'est bien passé. La mariée était très belle. A la sacristie, des amis me disaient que la mariée me ressemblait. Cela n'était pas visible, mais ce compliment me fit plaisir quand même.

J'étais descendue comme d'habitude chez Léna qui m'a tenu compagnie au bal de la noce. Le retour de noce se fit dans une petite salle où nous n'étions qu'une vingtaine de personnes, goûtant au menu assez ordinaire. L'ombre de mon frère décédé planait sur l'assistance.

J'ai pu faire la connaissance de M. Cuillandre, père du marié natif de l'île de Sein. Une belle tête de breton digne et fier. C'est lui qui partit un des premiers avec son bateau en Angleterre rejoindre le général De Gaulle en 1940. Il emmenait avec lui son fils François, le marié du jour, qui avait alors 14 ans. Le bruit avait couru que les Allemands allaient sévir, particulièrement

contre les garçons. Qu'aurait pu faire à Londres un garçon de cet âge ? Mon amie Léna me disait que le même bruit avait circulé à Douarnenez et elle avait caché son garçon.

1.12.1957

Ma cousine Simone m'invite à aller la voir à Cholet, afin de me rendre l'hospitalité que je lui avais offerte cet été à St-Servan, ainsi qu'à sa fille Maryvonne. Elle m'apprend que son fils Jacques vient d'être reçu à son externat.

Cholet est loin de mon circuit depuis que je suis à St-Servan. Le Puy n'étant pas éloigné de Cholet, j'avais pris des habitudes que la distance m'a fait délaisser.

18.12.1957

Douarnenez, Léna m'écrit :

« Bien sûr l'on vous attend. Marie Diler demande tous les jours quand arrive son locataire. Elle réveille avec nous... »

20.12.1957

Sur une carte de Frohewechnachten, Fred Moysse m'écrit « Vous souvenez-vous en voyant cette carte de Noël du temps que nous avons passé ensemble. Nous espérons que tout va bien chez vous, santé, affaires et Veig. Ici la vie continue comme par le passé et notre Yola vient de fêter ses 9 ans.

Nous vous souhaitons de bonnes fêtes de fin d'année et attendons de vos bonnes nouvelles. »

Miz Kerzu 1957

Veig est venu en permission. Passant par Paris avec les autres sergents, il a dépensé la moitié de son pécule dans les cabarets. Puisque j'avais pris une ouvrière il croyait que j'étais en fonds. Il n'était pas là pour se rendre compte des privations que je m'imposais ni de la détermination qu'il me fallait pour continuer à travailler dans un métier que je n'aimais pas.

Les enfants sont inconscients. Mon fils venait voir une fiancée possible et ne songeait pas aux frais d'un mariage. Il me montra la photographie de sa promise et me parla en termes chaleureux et me fit lire une de ses lettres.

« — Elle est jolie et elle écrit bien, lui dis-je.

— J'écris bien aussi », répliqua-t-il quand il le voulait il y réussissait bien. J'étais heureux qu'il prit femme en Bretagne.

Le lendemain, il partit pour Rostrenen par le car. Il fut reçu chaleureusement et il revint conquis :

« Je n'ai jamais vu personne aussi bonne que la mère de Marie-Thérèse. Malheureusement elle me plaît, ajouta-il en pensant à sa cagnote dissipée à Paris, je voudrais me marier le plus tôt possible et conclure les fiançailles avant mon départ ».

Je lui avais laissé la libre disposition de ses gains. Je n'avais pas à me mêler de ses affaires. Je décide d'aller à Rostrenen demander la main de sa fille à Mme Groager, selon la coutume. Nous y sommes bien reçus par elle, surtout qu'elle pouvait parler breton avec moi et avec mon fils.

Nous nous mettons d'accord pour célébrer les fiançailles à St-Servan avant le départ du promis et de célébrer le mariage à sa prochaine permission en juin.

24.12.1957

Nous sommes arrivés à Douarnenez chez Léna, où après la messe de minuit nous avons réveillé en joyeuse compagnie. Veig repartit avec Mme Le Gac qui avait une chambre disponible. Léna et moi sommes allées reconduire la vendeuse chez elle. En passant devant l'église Léna me dit :

« M. le curé n'aura pas beaucoup de monde à sa messe ».

Je dis à Veig que je ne veux pas recevoir une belle-fille dans une salle à manger sans plafond.

— Je peux très bien te faire cela, me dit-il.

Dès qu'il vit son cousin Yves, menuisier, il lui demanda des tuyaux principalement pour réussir l'escalier qui doit desservir le grenier.

26.12.1957

Nous partons par le Puy, après avoir dit kenavo à la famille. J'étais malade à mon arrivée à Angers. Le foie sans doute dérangé par une nourriture trop forte et inhabituelle. J'ai attendu le car pour le Puy dans la salle d'attente avec impatience.

Les cousins du Puy me soignèrent avec un menu léger et je pus, toutes mes forces revenues, repartir à St-Servan, après les avoir invités à la noce. Le temps nous était compté si l'on voulait que tout fût prêt pour recevoir dignement ma future belle-fille et sa parenté.

Sitôt rentré, Veig s'occupe des poutres qu'il place tout seul. Le travail est plus aisé grâce aux bouts des vieilles poutres laissées en place par l'ancien menuisier. Il cloua le plafond et s'est bien débrouillé avec l'escalier, quoique ce fut plus difficile.

Cela me fera un grenier où je pourrai sécher mon linge quand le temps sera pluvieux.

Il cacha l'escalier par une cloison et une porte. Puis il installa un cabinet de toilette avec l'électricité. Un coup de peinture blanche donna un aspect convenable à la salle à manger, le coin cuisine camouflé par le buffet bas fait à Vitré pour cet usage.

Il restait la question de la bague. Nous sommes allés tous deux voir les prix à St-Servan et St-Malo. Il faut au minimum cinquante mille francs, et l'on ne trouvait rien de bien et je ne voulais pas offrir une pierre fausse.

« Il y a la tienne, me dit candidement Veig.

— Je ne suis pas morte » lui répliquais-je.

Je ne portais plus ma bague de fiançailles, qui n'avait jamais quitté mon doigt avant ce jour, parce que la monture était usée mais le diamant était pur. Je n'avais pas les moyens de la faire arranger en ce moment. Je devais honorer les mensualités pour payer les murs de mon logement. Aussi, je donnais la bague à mon fils, qui la fit monter en solitaire pour quinze mille francs, ce qui était dans ses possibilités, en disant :

« Marie-Thérèse n'aime pas les grandes bagues. »

Depuis que j'avais acheté ce logement, j'avais fait beaucoup de frais et en particulier le ciment de la chambre sur 80 cm de profondeur pour combattre l'humidité. Coût: 25 000 F. Je craignais que les termites ne s'attaquent au bois et j'avais fait réviser complètement l'installation électrique : 15 000 F. Ma boutique prendra ainsi plus de valeur, lorsque je voudrais la vendre.

1.1.1958

Douarnenez. Marie-Françoise, la dernière de Léna, 9 ans, m'envoie ses vœux et ceux de ses parents.

« Aujourd'hui, nous avons eu un très grand tremblement de terre. Moi, je suis tombée sur maman. Je suis allée à Paris avec elle et Danielle. Paris est joli. On a vu à Pigalle, assommer un monsieur, père de trois enfants. Voudrais-tu me faire un poème sur la Bretagne en été ? Je te remercie... »

Je me rappelle aussi avoir senti une petite secousse. Je pensais que c'était un vertige. Le temps de redresser la tête, le phénomène avait cessé. Rien n'avait bougé sur les étagères. J'écrivis pour Marie-Françoise, le poème demandé. J'avais déjà envoyé plusieurs essais à Douarnenez qui avaient été

appréciés.

1.1.1958

Ma future belle-fille m'envoie ses vœux de nouvel an. Depuis son retour de Rostrenen, mon fils ne parle que de sa fiancée : « Si j'avais un hélicoptère pour me rendre là-bas ! » En m'inspirant de ce thème, je fis un poème que j'envoyais à Marie-Thérèse pour la remercier de ses vœux.

7.1.1958

Cholet. L'oncle Julien à A. Y.

« Merci de vos vœux et souhaits. Nous avons été heureux de la visite d'Hervé que je ne reconnus pas, du reste, de prime à bord. Mais nous avons regretté que vous n'ayez pu l'accompagner. Nous ferons l'impossible pour assister au mariage. Nous y mettrons toute la volonté possible. Nous irons encore à Aix. Il le faut pour maman. Mais on s'arrangera pour y aller plutôt après le 10 juin... »

15.1.1958

Fiançailles à St-Servan

La veille des fiançailles, Veig et moi sommes allés acheter des fleurs blanches, arômes et œillets chez un jardinier. Je les disposais dans le grand vase de métal anglais, cela donnait un air de fête à la salle à manger.

Le jour dit, Veig alla au car attendre sa fiancée, sa sœur et sa mère. Dès son arrivée à la maison, Veig offrit la bague qui était juste faite pour son doigt. Elle en était ravie ! Je servis le repas que j'avais préparé de mon mieux. Mes moyens ne me permettaient pas de faire des folies, mais tout le monde était heureux.

L'après-midi, nous sommes allés tous les cinq au cinéma. Ainsi, la journée se passa vite. Le temps n'était pas très favorable aux promenades dans St-Malo. Je m'occupais le plus possible de la mère et de la sœur de la fiancée, pour laisser celle-ci le plus souvent seule avec mon fils.

« Il faut bien qu'ils se connaissent, disais-je, cinq mois, c'est long, à attendre leur prochain rendez-vous ; surtout qu'en Algérie, ça commence à barouder. »

Le soir, l'on ne fit pas grand frais. La mère dormit près de moi. Nous avons parlé uniquement en breton, elle ne savait pas le français, et nous nous comprenions très bien. Elle me disait :

« Na pounner oa va gwaz ! Skuiz e oan me lar d'eoc'h o sevel anezañ. » (Qu'il était lourd, mon mari ! J'étais fatiguée, je vous le dis, à le soulever).

Son mari était mort peu de temps auparavant, après une longue maladie qui l'avait rendu à demi paralysé ; séquelle d'une

blessure à la jambe reçue à la guerre de 14-18. Elle n'avait personne d'autre que ses deux filles pour l'aider. Mais celles-ci travaillaient au dehors.

Marie-Thérèse et sa sœur dormirent sur le divan du salon d'essayage, puisque c'était le dimanche. Veig quant à lui avait installé un lit de camp, dans la boutique, derrière le lit-clos.

Tout le monde repartit le lendemain. Veig ne tarda pas à rejoindre sa base. Il va commencer à compter les jours, avec un amour solide au cœur, et attendre les lettres avec impatience. Sa vie va prendre une autre dimension.

18.1.1958

Dès son retour à Rostrenen, Marie-Thérèse m'écrivit, en revenant de son travail à Plouguernevel où elle se rend à bicyclette. Sa bague a fait l'admiration de ses compagnes.

« Je ne peux que vous remercier de l'accueil si spontané et chaleureux que vous nous avez fait à toutes trois. Ce séjour a été pour moi vraiment merveilleux... Maman était quelque peu fatiguée, mais en revanche, quel moral !... Mon bouquet de fiançailles trône sur la table, il n'a rien perdu de sa fraîcheur... Il symbolise mon amour et ma tendresse... »

20.1.1958

Quimper. Yvonne Guellec à A. Y.

« J'étais à Belle-Ile pendant quinze jours, à planter des arbres. J'ai vu là-bas une tempête sensationnelle. Ici, tout est calme de janvier à juin. Nous n'avons encore rien découvert pour combler les creux. Nous nous sommes mis un gros souci sur les épaules en achetant un vieux manoir en ruines que nous allons restaurer pour l'habiter... Bloavez mat... »

2.3.1958

Villemomble. Mari à A. Y.

« A toi, on peut tout dire, non pas tout, mais beaucoup de choses. J'ai grossi de dix kilos depuis mon séjour chez toi. A Suzanna, je commence à lui faire admettre ma façon de voir, sans qu'elle se fâche ou me tienne rancune. Je casse les ponts, quitte à les réparer ensuite.

Je me rappelle maman pendant la guerre, qui pour trancher la question de la radio, que plusieurs voulaient écouter, sans être d'accord, fit voler le poste en éclats, d'un coup de marteau...

Mon voyage au Tyrol près d'Innsbruck m'a fait un bien physique et moral énorme. Ces paysages de neige en montagne sont reposants. Ils oxygènent les poumons pour une vie... Les gens de là-bas sont très accueillants... et la nourriture copieuse. J'ai

fait des ascensions, mais à deux mille mètres mon cœur ne tenait pas le coup. Le soleil était fort, 42°...

Tes observations sont pas mal tournées, tu as la maîtrise des mots comme du pinceau. Tu as aussi une réelle personnalité. Ne te laisse pas rouiller. Toi aussi, tu as aidé Mikaël et Jos et nous nous aimions, sans nous jalouser... Pokou mat. »

L'histoire du poste, c'est une réaction de mère. Elle craignait que l'on parle en mal de son beau-fils et de moi par la même occasion, à la radio de la France Libre, à Londres.

Elle se défoulait en paroles et non en gestes. Je n'ai jamais reçu de gifles par elle. Ce n'était pas pourtant les occasions qui lui manquaient avec tant d'enfants dans un petit espace.

15.3.1958

Oran. Veig à A. Y.

« Je profite que je suis de service à la base pour écrire. Ici, tout va bien... Presque tous les soirs, je fais les arrangements de notre petite maison ; un petit deux-pièces au bord de la mer... ainsi le temps passe... Je crois que M.-Thérèse est en correspondance avec toi. Elle a dû te prévenir que le mariage se fera le 3 juin.

Est-ce que tu pourras faire le nécessaire pour la cérémonie civile et religieuse, car cela est très difficile de le faire moi-même d'ici. Je fais publier les bans civils et religieux, ainsi, tout est prêt, ayant en poche l'autorisation militaire de mariage. Kénavo. »

Miz Ebrél 1958

Villemomble. Mari à A. Y.

« C'hoar ger, enfin je vous réponds. Je suis heureuse pour vous que Francis revienne bientôt chez lui dans la terre qu'il a tant aimé. Des hommes de cette trempe sont rares. C'est une force de garder en soi leur souvenir vivant... Je pense souvent à Veig et Yves et aux dangers qu'ils courent. Pour les parents, c'est angoissant. Kenavo, bon courage, et pokou... »

23.4.1958

Marie-Thérèse m'écrit :

« ... En effet, je suis entièrement d'accord pour que le mariage se fasse à Rostrenen un mardi. Or le marché se fait le jour même. Mme Anizou ne pourra pas s'occuper de nous... J'envisage donc le 2 ou le 4 juin... Je suis passée ce matin au presbytère pour la publication des bans religieux. Le curé m'a demandé le nom des parents d'Hervé. J'ai dû lui dire qu'il était un enfant adoptif.

Il m'a demandé si l'adoption était légale.. Du moment qu'Hervé porte le nom de son père adoptif, c'est tout à fait légal, je suppose. Je le lui ai dit, mais il veut confirmation.. »

J'ai demandé au curé de Vignoc, deux certificats de baptême de Veig; l'un pour Rostrenen, l'autre pour Oran. Il y est inscrit sous le nom de : Emile Debauvais, fils de Anne Marguerite Youenou et de François Joseph Debauvais, sans autre indication. Je n'avais pas pu faire changer le prénom que je n'aimais pas et l'appelait depuis l'âge de sept mois, Veig, diminutif d'Hervé.

Nevez Amzer 1958

J'avais envoyé quelques gouaches à Quimper, pour une exposition. Je suis allée les reprendre. J'étais grippée, aussi n'ai-je pas eu le courage de monter voir Mme Guellec. J'ai pris une chambre à l'hôtel en face de la gare. C'était là que Fransez descendait quand il allait à Quimper.

Le matin suivant, je me rendis au musée. Mon travail n'avait pas été digne d'être exposé.

« Voyez, me dit l'employé, en me montrant les toiles adossées au mur, vous n'êtes pas la seule à ne pas avoir été remarquée. »

Je suis revenue par Rostrenen où Christine, la sœur aînée de Marie-Thérèse m'a acheté deux gouaches que j'ai faites à 1 500 F les deux. Je les vendais 1 000 F pièce. L'une d'elle représentait la Chapelle de la Prévalaye.

30.4.1958

Pléneuf. Alix à A. Y.

« Je suis heureuse que ce soit le 4 juin à Rostrenen. C'est en réalité la meilleure solution. Heureuse aussi, que les clientes continuent. Je souhaite que votre fin de mois se termine bien... Je suis rentrée à la Vallée, fatiguée. Mon séjour chez vous m'a fait beaucoup de bien... Ma nappe est terminée... Mes amitiés à Mme Madeleine... »

Alix avait acheté un métrage de toile fine, ainsi que des cotons à broder de couleur pour offrir un service de table aux nouveaux mariés. Elle avait dépensé pour cela 5 000 F ! Alix avait connu Veig si petit, qu'elle le considérait comme son neveu.

2.5.1958

Le Puy. Robert à A. Y.

« Bien reçu votre lettre d'invitation, merci, nous en profiterons certainement... Nous arrivons de notre voyage en Alsace. Notre séjour a été agréable. La vie ne semble pas chère en ce qui concerne la « boustifaille ». Nous sommes heureux que vos affaires marchent, et sommes impatients d'aller voir votre installation. »

Noëlle ajoute un mot, ainsi que Gilles qui commence à écrire :

« Bon bésé, tante Anna. »

Le père écrit :

« On en fera un ministre ! »

5.5.1958

Rostrenen, Marie-Thérèse à A. Y.

« Je vous remercie pour l'acte de baptême... Le certificat de confirmation est également demandé !... Ce matin j'ai croisé le recteur. Décidément, celui-là est bien décidé à nous marier. Chaque fois que je le vois, il fait preuve du même entêtement... J'ai l'intention de me rendre à St-Servan le dimanche 18 mai... J'ai vu Mme Anizon au sujet des menus et des prix. C'est décidé une fois pour toutes. J'ai reçu des nouvelles d'Hervé, samedi dernier. Tout va pour le mieux. Pour le moment, il est instructeur. »

Ce qui ne l'enchanté guère ! Je n'ai pas demandé l'acte de confirmation à Compiègne. Le curé n'a pas récidivé, heureusement.

15.5.58

Ma cousine Simone de Cholet me demande si je n'ai pas de costume breton à vendre. Sa fille fait partie d'un groupe folklorique breton. Je n'ai plus rien à vendre de ce genre, depuis 1937.

18.5.1958

Marie-Thérèse est venue, seulette, à St-Servan. Elle a l'esprit de décision. Le temps était au beau, nous sommes allées sur la plage de St-Malo ; avec Madeleine à la boutique, je suis tranquille. Elle respecte mes consignes et est bien au courant maintenant, de beaucoup de choses. Nous avons pu discuter tranquillement.

« A Douarnenez, dis-je, d'où seront presque tous mes invités, chacun paiera son repas. Il ne faudrait pas dépasser 2 500 F par tête. Si vous voulez en faire autant, cela vous fera moins de frais. »

Marie-Thérèse venait de perdre son père, aussi il n'y aura pas de bal. Il vaudrait mieux faire deux repas au lieu d'un seul ; celui de midi plus substantiel et celui du soir plus simple. Je lui donnais le nombre de mes invités.

20.5.1958

Douarnenez. Léna m'invite à aller à la communion de sa fille Marie-Françoise le 15. Je lui réponds que j'ai beaucoup de travail à faire en ce moment et trop de frais en perspective pour m'absenter.

Le 25 Léna m'écrit à nouveau :

« C'est dommage que vous ne soyez pas parmi nous. Je compte aller à « votre mariage » comme vous le dites. Pourvu que votre fils ait la permission pour se marier. C'est dommage que cela ne se fasse pas à St-Servan... ».

De Douarnenez à Rostrenen, on peut faire le voyage en une seule journée, sans être obligé d'aller à l'hôtel. La parenté de la mariée est de Rostrenen et de Carhaix. De plus, en général c'est dans le pays de la mariée que l'on célèbre les noces. Léna aime venir à St-Malo et n'a pas pensé à cela.

21.5.1958

Mari à A.Y.

« Tu es la seule pour qui je compte un peu, pour les réunions de famille... Mais « manque de pot » je ne peux absolument pas y aller. Je suis en train de liquider ma situation ici et d'accepter d'aller travailler en hôpital. Je suis claquée... A domicile, l'on est enchaînée dimanche et fêtes à soigner les gens deux fois par jour. Si on s'en va, on perd des clients. Mon opération d'estomac m'a enlevé des forces. Je ne peux plus pédaler autant. J'ai maintenant une bonne place dans un service de chirurgie d'urgence la nuit. J'aime travailler à Paris, on est libre d'être ce que l'on veut. Tant pis pour la noce et adieu aux vacances. Heureux que j'en ai pris cet hiver. Je gagne toujours à suivre mon inspiration avant les conseils des autres. Je les ai tellement écoutés que maintenant je me rattrape.

23.5.1958

Rostrenen, Marie-Thérèse à A.Y.

« J'ai eu aujourd'hui des nouvelles d'Hervé... il me dit qu'en raison de l'état d'urgence voté par le gouvernement, les voyages sont interrompus entre la France et l'Algérie. La lettre est datée du 20 mai... Depuis, la situation en ce sens a évolué, le trafic

aérien et maritime paraît rétabli. Quoiqu'il en soit Hervé me dit qu'il fera tout son possible pour être présent et qu'il ne faut absolument rien changer à ce qui a été prévu... J'ai de nouveau écrit à Hervé pour qu'il nous donne confirmation... Je vous tiendrai au courant bien entendu.

Vous me disiez qu'Hervé devait rager. Oh ! Si vous saviez, il en pleurait... Ce facheux contre-temps nous met dans de véritables transes. Il voulait nous téléphoner à toutes deux sachant que j'étais près de vous à St-Servan... J'ai le ferme espoir et la conviction qu'il sera là en temps voulu, il n'y a qu'à attendre et espérer. S'il venait, il viendrait directement à Rostrenen... »

25.5.1958

Aix-les-Bains. L'oncle Julien m'écrit en s'excusant de ne pouvoir assister au mariage de Veig.

« Nous le regrettons, nous nous serions fait un plaisir... C'est absolument impossible. Nous espérons vous voir cette année... »

28.5.1958

Le Puy, Robert à A.Y.

« Entendu pour le mariage de Veig. Nous partirons dans l'après-midi du 3.6 pour être rendu à Rostrenen à 9 heures le lendemain 4 juin, nous serons à la Mairie. Les remplaçants sont introuvables en période d'examen... Néanmoins nous ferons notre possible pour aller tous deux en deux chevaux.

Avant de nous mettre en route nous attendons confirmation de la date du mariage, car les circonstances actuelles vont peut-être modifier vos projets. Veig est-il arrivé en France ? Sinon je doute qu'il puisse se libérer pour le 4 juin. Nous pensons offrir un service de verres, qu'en pensez-vous ? Il est acheté mais nous pouvons éventuellement le changer pour autre chose. Ou est-ce trop fragile pour emporter là-bas ? Ecrivez-nous bien vite, car les lettres ont beaucoup de retard. J'espère à bientôt... »

28.5.1958

Anna Youenou à Marie-Thérèse pour lui apporter l'espoir :
Présence.

« Dans le vent qui hurle sur la colline,
J'entends, oh ! ami, le son de ta voix.

**

Le vent qui tourbillonne dans mes cheveux,
Ce sont tes doigts qui les font voltiger.

**

Le vent qui souffle en rafales
M'apporte tes chauds baisers.

**

Le vent murmure à mon oreille,
Il viendra, il vient, il est là. »

Une pythoïsse n'aurait pas mieux prophétisé, car le marié arriva le lendemain à Rostrenen.

2.6.1958

Mariage à Rostrenen

Je suis partie pour Rostrenen le 2. Je trouve mon Veig heureux d'avoir pu arriver à temps. J'ai été bien reçue par la famille Groager qui mettait la dernière main aux préparatifs de la fête et Veig la suspension électrique dans la chambre. J'ai retenu une chambre à deux lits, au cas où Léna arriverait la veille du mariage. Veig avait déjà retenu la sienne. J'avais averti à temps les invités de Douarnenez et ceux du Puy. Avec la famille de la mariée, nous serons une vingtaine.

3.6.1958

J'ai déjeuné ce midi chez la mariée, mais pour ce soir j'ai commandé un repas pour recevoir sa famille ainsi que ceux qui viendraient d'ailleurs. J'ai apporté pour Veig l'alliance de mon beau-père, que Fransez portait depuis la mort de sa mère. Il l'a fait mettre à sa taille chez le bijoutier où il acheta l'alliance de la mariée. En habile commerçant, le bijoutier me dit que mon fils me ressemblait. Il n'était pas le seul à le dire !

Léna avait apporté la semaine dernière un rouleau de tissu blanc pour confectionner la robe de la mariée. Christine, habile couturière, confectionna une robe de cocktail, qui pourra lui servir plus tard. Léna reprendrait le reste de tissu le jour de la noce.

Les mariés s'en furent à confesse, puisqu'ils devaient communier le lendemain. Ce ne fut pas la plus petite corvée ! Le curé était d'une indiscretion telle sur le chapitre du 7ème commandement que Veig parla à Robert : celui-ci lui répondit :

« Ce n'est pas à moi qu'il aurait parlé ainsi »

Il est vrai que selon la tradition celtique, être fiancés équivalait à mariage.

Alix arriva le soir. Elle partagea ma chambre ainsi que le repas

qui fut des plus réussis, avec entre autres des truites fraîchement pêchées dans la rivière. Ce fut une soirée qui commençait joyeusement la noce et un délassement pour les Groager qui avaient assez à faire...

4.6.1958

A l'heure dite, c'est le rendez-vous chez la mariée, et ensuite à la mairie, où Robert et Noëlle arrivèrent à point pour servir de témoins à Veig. Représentant la famille Debauvais, ils le lui avaient promis. Ils avaient fait escale à Quimper pour y goûter les crêpes. Les Douarnenistes sont là aussi. Rosa avec son fils Henri et Françoise la fiancée de celui-ci, qui doivent se marier dans huit jours. Ils sont arrivés avec la voiture d'Yves Youenou, le fils aîné de mon frère Ronan. Puis Suzanne la fille de Rosa avec Noël son mari, qui avaient pris à leur bord Léna. Celle-ci fit compliment au conducteur pour la conduite de sa voiture.

Après le mariage civil où Robert nous fit rire, nous nous acheminons en défilé vers l'église proche. La mariée au bras de son oncle, frère de son père, suivie de la jeunesse et des anciens. Je ferme la marche avec mon fils. Mais la mère de la mariée qui était devant nous, ne se souciait pas du défilé et continuait de converser avec sa sœur qu'elle venait de retrouver. Nous arrivons enfin à l'église où les invités se demandaient où était resté le marié !

La messe fut célébrée à l'autel de la vierge, où l'assistance rostrenoïse chanta en cœur le célèbre « Itron Varia Rostrenn, goarnit ho pugalo »

Cet air m'émut. Mais Léna en femme pratique s'inquiétait de ne pas voir la demoiselle d'honneur faire la quête et cherchait du regard le plat d'argent que le sacristain dépose devant les mariés. Elle le dit à Veig. Celui-ci tendit sa casquette à Christine qui fit le tour de l'assistance. Sans doute cette quête n'était pas au programme, comme à Douarnenez, mais le curé fut content.

Ce dernier fut tout étonné de m'entendre parler breton à mon fils. Il devint aussitôt plus aimable. Il n'avait pas établi le rapport avec le Debauvais de Breiz Atao, bien connu à Rostrenen avant et pendant la guerre, et le jeune sergent qu'il venait de marier.

Le marié ayant récupéré sa femme et sa casquette, se rendit chez le photographe. Comme celui-ci ne faisait pas de cartes postales de groupes, je ne donnais pas de suite à mon désir d'avoir un souvenir de la noce.

Les Douarnenistes qui étaient partis en route de bonne

heure, firent honneur au repas. Nous étions 11 de notre côté et 7 de celui de la mariée. Robert se mit d'office près de moi entre Rosa et Léna, avec laquelle il confrontait ses talents de cuisinier. Noëlle que les questions culinaires n'intéressaient pas particulièrement, écoutait son mari et se joignait de temps en temps à la conversation. J'avais mis Alix auprès de Veig, comme marraine adoptive, ce qui n'était pas la meilleure place. Le marié étant surtout occupé par sa femme. Rosa avait pris place près d'Henri et de Françoise, qui portait une belle bague. Ils étaient suivis de Suzanne et de son mari. Yves qui faisait office de garçon d'honneur se plaça près de Christine suivi de la famille Groager.

L'ambiance était joyeuse. Henri nous donna quelques échantillons de breton-français, tel qu'on le parle à Douarnenez. Puis la mère de la mariée chanta un « kan ha diskan » avec sa sœur, que Robert apprécia particulièrement :

« On va souvent chercher bien loin ce que l'on trouve tout près » me dit-il.

Pour ma part, je chantais « Kousk Breiz Izel » repris en chœur par l'assistance.

Le marié tint à offrir le champagne. Avant de nous séparer et pour faire participer Fransez à cette cérémonie, en souvenir de la lutte pour la résurrection de la Bretagne, j'entonnais le Brogoz-va-zadou. Tous se levèrent et reprirent en chœur le refrain. Je constatais avec plaisir que mes neveux le connaissaient. Ma nièce Suzanne, avait fait la connaissance de son mari au Cerele Celtique de Douarnenez.

A la sortie de table, nous nous rassemblons devant l'hôtel où Veig photographia tout ce qui semblait digne d'intérêt. Robert et Noëlle firent sensation.

« C'est une belle femme » disaient les serveuses.

Ils ne peuvent pas rester au repas du soir, ils doivent rentrer au Puy dans la nuit, pour ouvrir la pharmacie le lendemain matin. Voulant les retenir, je leur soumettai le menu du dîner, qu'ils avaient pourtant payé.

« Je n'aime pas la langue de bœuf, » me dit Robert pour se consoler, car il aurait bien aimé visiter les environs, comme nous nous apprêtions à le faire. Il donna alors aux mariés, le carton contenant le service de verres qui fut très apprécié. Ils en possédaient le même. Rosa et Yves demandèrent aux mariés ce qui leur manquait pour monter leur ménage. Ils allèrent acheter leurs cadeaux à Rostrenen, où les boutiques ne manquaient pas.

Les cousins Groager, Yves et Noël conduisirent les amateurs dans leur voiture, jusqu'à « Bon Repos ». Là, les jeunes gens

offrirent une boisson aux femmes, dans un petit café près du pont. Sur le retour, Veig mitraillait encore et me prit par surprise, devisant gaiement avec Léna, tandis qu'à l'arrière-plan, Alix tenait compagnie à la mariée.

Le repas du soir se passa aussi bien que celui de midi. Tout le monde se trouva satisfait du menu. Puis, sur le coup de dix heures, ce fut les adieux. Les Carhaisiens repartirent chez eux, et les Douarnenistes aussi. Léna récupéra le restant du tissu et Christine lui paya ce qu'elle avait employé.

Je ne m'attardais pas non plus et après avoir souhaité une bonne nuit à mes enfants, je montais me coucher, ainsi qu'Alix. Je dois partir le lendemain matin pour St-Servan. J'ai beaucoup de travail à préparer pour Madeleine, en prévision du voyage à Douarnenez pour la noce d'Henri, le mardi suivant.

5.6.1958

Le matin avant de m'en aller, je frappai à la porte des enfants en leur disant Kénavo et je descendis sans attendre de réponse. Je savais d'avance que Veig devait dire à sa femme « Ne dis rien ! » ce qui s'avéra exact. Alix, elle, restait pour la journée, afin de visiter la famille de son père qui habitait le pays.

9.6.1958

Dimanche. Je reprends le chemin de Rostrenen où je prends une chambre chez Anizon, mais je prends les repas chez les Groager où Veig a élu domicile. Ils ont arrangé une chambre dans le grenier, muni d'une lucarne, un lit et une armoire. Les enfants doivent venir aussi à la noce d'Henri.

« Que vais-je mettre ? me demande Marie-Thérèse.

— Mais votre robe de mariée ! Sans voile, cela fait une jolie robe pour assister à un mariage. »

10.6.1958

Nous partons tous les trois à Quimper par le car, où nous arrivons à midi. Je propose d'aller prendre un casse-croûte dans un café. Nos bourses sont plutôt à plat, et le lendemain, il faudra faire face aux dépenses.

« C'est toujours comme cela, avec toi, me dit Veig, qui n'a pas le sens des économies.

— Pour faire face aux problèmes d'argent, il faut être économe, mon vieux ! » lui répondis-je.

Puis, je demande aux enfants de venir avec moi chez Henriot, pour acheter le service à thé que je destine à Henri, en ajoutant :

« Tu aurais peut-être intérêt à me suivre. »

Je leur fis voir là-bas, le service de table en faïence, du même dessin que le service à thé. Cela leur plaisait beaucoup à tous deux. Je leur dis alors que je leur offrais, le service à thé, compris.

Ils donnèrent l'adresse d'Oran à M. Henriot. Justement, celui-ci me disait que l'on faisait des prix pour l'exportation et que je bénéficierais de cet avantage. Je lui promis de le payer le mois suivant quand il m'aurait envoyé sa facture.

Le soir, nous sommes arrivés à Douarnenez, je conseille aux enfants de retenir une chambre à l'hôtel Jacquin, réputé pour ses prix raisonnables. Je ne voyais pas qui, dans mes connaissances, pourrait les recevoir. Quant à moi, j'avais un lit chez Léna. Nous avons dîné chez Rosa, en toute simplicité, tandis qu'Henri s'affairait à déménager ses affaires.

11.6.1958

Mariage de mon neveu Henri Le Mevel

A Douarnenez, les cérémonies de mariage se déroulent toujours selon un scénario bien rodé. Mon fils et ma belle-fille sont entrés dans le jeu et s'en sentent bien, parmi une centaine de personnes de tous âges. Un cavalier me donne d'office le bras droit et réserve le gauche à la mère de la mariée, dont il est parent par son père. C'est à ma belle-sœur, marraine du marié que revient l'honneur de conduire son filleul à l'autel.

Nous nous rendons chez la mariée d'où doit partir le cortège, pour se rendre à l'église. A ma grande surprise, je reconnais Marie-Thérèse Le Ner, une condisciple d'école et de patronnage.

« Vous êtes une parente de la mariée, lui demandais-je, en la voyant affairée dans la salle-à-manger.

— Je suis sa mère, » me répondit-elle.

Ma sœur m'avait dit que sa future belle-fille était une parente des Hélias, un jour que je passais au cimetière devant la tombe de sa grand-mère. Cette personne était contemporaine de ma mère. A Douarnenez, les femmes conservent leur nom de famille et je ne connaissais pas toujours le nom des maris de mes anciennes amies d'école et de patronnage.

Après la cérémonie à l'église, la noce défila bien en rang jusqu'à l'hôtel du festin.

Là, les mariés et leurs parents recevaient ceux qu'ils avaient invité à la messe. La mère de Françoise avait été en classe avec Angéline et l'avait invitée à ce titre. Léna était là, aussi, comme commerçante et mangeait des Kouing-Amann, accompagnés de porto. Celle-ci me présenta à Angéline, que je ne reconnus pas, après vingt-deux ans d'absence. Puis la mémoire me revint.

« Vous ne savez pas de quoi nous parlions ? me dit Léna.

Nous parlions religion » heureuse de mettre Angéline à l'épreuve.

Mon arrivée la sauva. On ne vient pas à un lunch de mariage comme à une réunion contradictoire où l'on a étudié les questions à l'ordre du jour. Angéline étant le porte-drapeau de la religion à Douarnenez, Léna éprouvait un malin plaisir à la coller sur ce point. J'allai chercher mes enfants pour les présenter à Angéline selon les règles. Je n'avais pas oublié la leçon qu'elle m'avait donnée en 1929 devant Xavier Treller, alors que je ne connaissais pas encore les usages des grandes villes. J'étais contente de lui présenter ma belle-fille dans sa splendeur et mon fils dans son uniforme bleu marine qui lui allait si bien. Celui-ci aurait préféré se marier en civil, mais ce n'était pas dans ses moyens.

A table, chacun se mit à côté de ceux qu'ils connaissaient. Les jeunes entourant la table d'honneur autour des mariés. Je trouvais une place près de ma cousine Louise. Ma sœur s'était assise près de sa cousine Anna P. et de son mari, Louis Dagorn. Ils avaient l'air de bien s'amuser.

Le déjeuner fut plantureux mais, 3 500 F au lieu de 2 500 F à Rostrenen. La salle où l'on servit le repas, devait servir aussi de salle de bal le soir, était comprise dans ce prix.

Lorsque l'on passa dans les rangs pour encaisser le prix du repas, Veig qui voyait tout, vint me glisser à l'oreille :

« Tante Rosa a payé le repas de ses enfants, à Rostrenen. »

Ce que je n'avais pas remarqué. Alors, j'ai fait comme elle !

Mon fils va enfin connaître le prix de chaque chose, et ne se fera plus rouler par ses copains.

Pour remplir le creux de l'après-midi, avant le repas du soir, la jeunesse parcourut la ville en chantant. Aussi, Veig se mit en civil, afin de pouvoir faire ce qui lui passait par la tête, « marseillaise » comprise ! Les frères de la mariée, marins de leurs états, menaient le train et s'y connaissaient pour mettre de l'ambiance.

Je suis revenue chez Léna pour attendre le soir. Ayant aperçu la voiture des mariés, je les appelai pour leur remettre le cadeau acheté la veille à Quimper. J'eus le temps d'aller chez Anna G. acheter à crédit une ménagère en inox pour compléter leur service de table. Ils pourront aussi l'emporter dans leurs bagages.

Le repas du soir fut moins copieux, mais suffisant. Dès neuf heures, la foule des invités attendait à l'entrée. Léna est venue avec ses deux filles, regarder les autres danser. Il y avait tant de monde que les invités de la noce ne pouvaient danser à leur aise.

L'orchestre était entraînant. Néanmoins nous sommes partis peu avant la fin du bal. Peu de temps après, je vis de ma chambre mes enfants qui regagnaient leur hôtel.

12.6.1958

Veig et Marie-Thérèse doivent aller à Rostrenen cet après-midi afin de préparer leur départ. Je leur donne mon cadeau qui leur fit bien plaisir et leur dis kénavo.

Je dois aussi repartir le lendemain matin pour St-Servan. Il est temps de penser à me renflouer un peu.

Cependant, j'ai pris le temps d'aller voir quelques clientes que Léna m'indiqua. Je n'oublie jamais ma petite valise avec un modèle de corset et une floppée de soutiens-gorge, pour prendre les mesures. Je commence à me faire connaître là-bas où Léna me cherche un pas-de-porte. Elle voudrait que je m'installe à Douarnenez, où il n'y a pas de corsetière sur mesures.

18.6.1958

Marie-Thérèse en Algérie

Marie-Thérèse m'écrit de Marseille :

« Nous embarquons sur " la Ville d'Alger " demain. »

« Je prends une secrétaire » m'avait dit mon fils, ayant toujours quelque chose à bricoler, il trouvait ainsi le prétexte pour esquiver le courrier, même pas son nom, que sa femme ajoute au sien.

30.6.1958

St Roch. M.-Th. à A.Y.

« Nous avons eu des difficultés à la base transit de Marseille. Si nous n'étions pas tombés sur un adjudant-chef, vraiment consciencieux, nous en serions encore là. Enfin, tout s'est bien passé, mis-à-part cette satanée traversée. Je vous assure que de ma vie, je ne me suis sentie plus secouée... Impossible d'avaler quelque chose sans avoir la nausée. D'après Veig, il y a pire ! Si vous saviez ce qu'il a pu me taquiner !

« Je voudrais tant que nous ayons eu une de ces tempêtes... »

La mer était trop calme à son gré.

Nous avons ici trois jolies pièces, convenablement arrangées. Une chance que nous ayons une glacière pour les denrées périssables... Il fait chaud, mais une chaleur supportable. Je me suis acheté un maillot de bain, et un chapeau de paille pour la plage.

Veig se repose de son travail, aujourd'hui. Il va falloir s'habituer au réveil-matin et aussi aux mouches, car elles nous assaillent, les unes meurent les autres reviennent.

J'espère que le mariage d'Henri ne vous aura pas trop fatiguée... C'était vraiment une belle noce, où tout le monde s'amusait. Les Douamenistes sont vraiment très dynamiques

et très " ambiants "...

Cela fait un grand dépaysement de quitter la Bretagne pour un pays de mœurs si différentes. Des femmes voilées, ces peaux si basanées, bronzées. C'est un grand contraste ; ce n'est pour moi qu'un début, car les voyages vont être au programme. Je vais donc vous quitter, car il faut songer à la fameuse sieste... »

29.7.1958

Oran. Marie-Thérèse à A. Y.

« Nous avons reçu le service qui est de toute beauté. Nous avons eu l'occasion de l'étreindre, quand nous avons reçu les Evain. Je vous assure qu'avec la nappe brodée et les serviettes, cela faisait un ensemble superbe... Ici, on commence à sentir les effets de la chaleur, manque d'appétit. La plage n'est possible qu'à certaines heures, c'est-à-dire, entre cinq et six heures.

Je vous remercie pour les photos. Elles constituent un bien agréable souvenir. Veig rentrera tard, ce soir, il est revenu "malade" de Telergma. Aussi depuis huit jours, passés à l'infirmerie, rentre-t-il tous les soirs avec son grand copain... »

L'arrivée de la caisse de faïences de Quimper fit toute une histoire à la douane. Les douaniers voulaient à tout prix en connaître le prix pour percevoir la taxe.

« C'est un cadeau de ma mère, lui répondit Veig.

– Montrez-moi la lettre.

– Elle est écrite en breton. »

Cela s'arrangea en définitive grâce à son ami Eugène Evain qui certifia ses dires.

Veig avait rencontré celui-ci par hasard dans les rues d'Oran. Quel bonheur de rencontrer un ami, et un Breton comme lui, lorsqu'en 1948, ils fréquentaient le groupe Bleimor. Il s'était marié et était fonctionnaire à Oran. Les deux amis se rencontraient souvent. Lorsque Veig allait chez lui, sa petite fille l'appelait : Tonton vaou-vaou, parce qu'il lui avait apporté un petit chien qui faisait du bruit. Cette amitié était précieuse à tous quatre, en leur apportant le souffle du pays natal.

19.9.1958

St Roch. M.-Thérèse à A. Y.

« Chère Mammig... cela me fait infiniment plaisir de vous appeler ainsi. C'est moins distant. Tout ce qui est guindé, complique les rapports.

Nous avons dîné, mercredi dernier chez M. et Mme Evain qui fêtaient leur départ pour la Bretagne. Nous avons passé une

excellente soirée. Le retour fut loin d'être merveilleux ! Nous avons dû rouler sans lumière. Comme nous sommes rentrés à deux heures du matin, nous n'avons pas rencontré, pour ainsi dire, de voitures. Quant aux flics, Veig a su les amadouer, tant et si bien, que nous sommes arrivés à destination, sans accident, ni amende.

Vous avez l'intention de quitter St-Servan. Je comprends que vous vous ennuyiez quelque peu, en dépit du travail. Mais il ne suffit pas, hélas !... »

Je voudrais bien aller à Douarnenez, mais je ne peux bouger d'ici avant d'avoir fini de payer les murs, afin d'en retirer un bon prix.

24.10.1958

M.-Thérèse à A. Y.

« Je vous remercie pour le colis qui nous est bien parvenu. Quel est le temps à St-Servan ? Ici, nous sentons nettement la fraîcheur. Il fait un vent assez violent, accompagné d'un bruit de vagues et cela me fait penser à notre chère Bretagne... »

Veig va en déplacement le mois prochain à Telergma. Il a changé de cadres. Il n'est plus S. V. R. Il est en piste maintenant, c'est-à-dire qu'il aura des déplacements à effectuer... J'ai une faveur à vous demander : j'ai mis votre tableau dans la salle à manger. Votre paysage rend un effet tellement reposant. Je vous demande donc de m'expédier, ne serait-ce qu'un seul à nos frais, pour meubler les murs de notre chambre.

Il est déjà cinq heures du soir. Veig va rentrer sous peu. Nous allons aller à Oran, faire nos emplettes et aussi, admirer les belles vitrines. Vous verriez les Oranaises, leurs toilettes, leur coquetterie, c'est la seule chose qui compte pour elles et la plus grande excentricité ne leur fait pas peur... »

Je leur ai expédié le service de table en toile jaune, cadeau que Léna leur avait promis. Les tableaux à l'huile étaient difficiles à expédier. Je leur ai envoyé deux gouaches de grand format représentant deux paysages des environs de Rostrenen. La Bretagne sera ainsi bien représentée chez eux... Le tableau, représentant l'étang de Paimpont, je leur avais donné pour mettre dans leurs bagages. Il ne mesurait que cinquante sur cinquante, avec le cadre. C'était une oasis de verdure, dans un pays assez sec, comme l'avait fait remarquer Veig au cours d'une permission.

282

18.10.1958

Mari m'écrit :

« Va c'hoar vras ker. Malheureusement, je ne suis pas assez riche pour ramener Jos fin novembre. Cela fait quinze ans que j'y pense... Les vivants occupent toute la scène et ne laissent pas le temps de penser aux morts... Je ne gagne plus qu'un salaire fixe, et je dois compter... Comme vous me dites, le plus simple serait de mettre Jos avec Francis... Veig est très chic, et sa femme aussi. Ils font un beau couple. Merci d'avoir pensé à moi... »

Je lui avais envoyé la photographie de leur mariage. Quand Mari est de bonne humeur, elle m'écrit en breton quelques mots. Tout le contraire de ma mère, qui nous parlait breton quand elle était en colère. Les mots sortaient sans avoir à les chercher, le français étant sa langue auxiliaire.

Miz Du 1958

Mari m'écrit de la clinique de Paris, où elle travaille en ce moment.

« Je m'étais mise dans la tête que je hantais votre sommeil. Comme il y a toujours un coin de ciel tendre en votre cœur, vous avez conjuré le malin en m'écrivant. Je suis devenue dure à cause de ma chienne de vie, mais j'en ai pris mon parti. Je voudrais bien arriver à ne plus me laisser imposer de l'extérieur, des gens et des choses... et aller en Alsace voir ce que deviennent les tombes, ou attendre jusqu'au printemps que je puisse vous aider à les ramener ?... Kénavo. J'ai vu Suzanna, elle renonce à me chapitrer... En tout cas, je préfère ma vie de mouvement, bien qu'elle ne soit pas folichonne. Mais peu importe, puisque j'ai la conviction de vivre ma destinée... »

8.11.1958

Rostrenen. M.-Th. à A. Y. St-Servan.

« Je suis ici, depuis une semaine... Ma sœur ayant été hospitalisée à St-Brieuc. J'espère vous voir sous peu. Je ne sais si je pourrai me déplacer... Mais vous pouvez venir ici... »

Je suis allée à Rostrenen et ai dormi chez sa mère.

« Veig ne m'a pas écrit » me dit Marie-Thérèse, les larmes aux yeux. Je l'ai consolée en lui disant :

« Ne vous en faites pas. A moi, il m'écrivait quand il s'ennuyait trop, mais il pense à vous quand même. »

283

1.12.1958

St-Nazaire. Herminie à A. Y.

« Je vous ai écrit l'année dernière et ma lettre est restée sans réponse. Nous sommes passés chez Alix. Elle m'a dit que vous n'aviez rien contre moi, mais que vous n'aimiez pas écrire. J'espère qu'elle dit la vérité. Dans ce cas, si vous êtes libre pour Noël, nous serions contents que vous veniez passer les fêtes avec nous... »

25.12.1958

Mari s'exerce à la peinture à ses moments perdus et m'envoie son premier « chef-d'œuvre ».

« Noël, vu à l'échelle d'une grande personne qui s'appelle Mari. C'est une idée colorée qui exprime ce que je pense... Vous me demandez si, en janvier, je me déciderai à aller vous voir. Je ne crois pas, on ne travaille que pour tenir son corps en vie, sous un toit... »

13.1.1959

Rostrenen. Marie-Thérèse à A. Y.

« Cela fait une semaine que Veig est là. Le temps passe tellement vite... il nous est difficile de bouger, car bien que ma sœur aille mieux, et qu'elle reprend assez bien, il faut que nous l'aidions un peu, aussi je ne vois qu'une solution : votre déplacement ici. Nous fêterons notre premier de l'an en famille.

Veig se porte comme un charme et ne semble pas ressentir les rigueurs de l'hiver. Votre lettre me paraît quelque peu désabusée ! Je comprends... Cette morte-saison est préjudiciable à tous points de vue. Pour l'instant, tout le monde est occupé ; Christine fait un pyjama à Veig, et moi j'écris. Prévenez-nous afin que nous puissions aller vous chercher au car... »

Avec quel bonheur, je me suis rendue à Rostrenen ! Marie-Thérèse était très belle dans sa robe d'intérieur que son mari lui avait apportée pour se faire pardonner son silence. Les enfants m'ont fait visiter tout ce qui pouvait se faire à pied. La photographie étant la distraction favorite de mon fils, il en a pris de fort belles. Je vais pouvoir les utiliser pour faire de grandes gouaches. Il photographia notamment la chapelle de Loc-Maria et le village sous tous ses aspects. Vu en contre-bas de la route, cet ensemble ancien m'attirait particulièrement. Après deux ou trois jours, je repris le chemin du retour avec un peu de soleil au cœur.

Bloavez 1959

Louis Garin aet da Anaou

Le peintre Louis Garin est mort aux environs de Vitré où il habitait, chez sa fille pharmacienne. Je l'avais vu pour la dernière fois à Vitré où il était venu en 1951. Il a été heureux de me voir. Il me disait qu'il préférerait prendre un taxi, plutôt que d'acheter une voiture et qu'il travaillait toujours pour Paris, où il avait de bons clients dans les galeries. J'aimais beaucoup les couleurs vives où le rose, le mauve, le jaune dominaient, il m'a sûrement influencée. Ses couleurs correspondaient tant à ma vision des choses.

4.2.1959

A. Y. à Mari.

« Je peins, en ce moment tant que je peux. Comme je suis en inspiration, j'en profite... J'ai été contente que tu penses à moi. J'ai plaisir à lire ta littérature. Mais la spéculation n'est pas mon fort et je n'ai pas le temps de te répondre... Je pense faire une exposition à Paris, dès que j'en aurai les moyens... »

8.2.1959

St Roch. M. Thérèse à A.Y.

« Voilà une semaine que nous avons regagné notre home, après maintes mésaventures.

Nous sommes allés à Nantes, comme convenu et ne voilà-t-il pas qu'au dernier moment, nos bagages étant déjà consignés, l'on vient nous dire qu'il n'y avait plus de décollage à cause du brouillard. Il ne restait plus qu'une solution : Paris, ou attendre le vendredi suivant. Nous sommes partis le soir même pour Paris. Il y avait en partance un avion pour Oran, le samedi matin. Mais, tout était déjà complet. Nous avons donc passé la journée à Paris pour prendre l'avion le dimanche matin ; appareil que la compagnie avait mis à la disposition des dix-sept passagers nantais ! Nous avons dû verser 8 000 F à la compagnie, sans compter les frais supplémentaires...

Quelle différence de climat avec la Bretagne. Ici, le temps est doux et même ensoleillé ! Ce n'est pas exactement le cas aujourd'hui... J'espère que cette maudite grippe vous a quittée... Votre toile est bien arrivée à destination et égaye joliment notre chambre... »

Je leur avait apporté, à Rostrenen, une toile de grande dimension, représentant deux cygnes sur un étang, une fillette et un garçonnet les regardant, sur un fond de jardin et maison-

nette bretonne. Veig l'avait démontée de son châssis et roulée. C'était une toile que l'on m'avait commandée à Houilles et que l'on n'était jamais venue me prendre.

6.3.1959

J'expose à Paris pour la première fois

La Galerie Royale à Paris m'informe qu'elle organise une exposition importante du 19 mars au 5 avril. J'ai donc envoyé vingt-neuf gouaches et 15 000 F pour frais. Elle a sélectionné: St-Servan, le clocher de Loc Maria et Bod-tan de Rostrenen. Elles sont proposées au prix de 30 000 F chacune.

6.3.1959

Quimper. Yvonne Guellec à A. Y.

« Je suis heureuse que vos tableaux aient du succès, je n'en suis pas surprise, quand je vois certaines horreurs, je suis étonnée que les gens n'achètent pas des choses plus plaisantes à regarder... Il serait agréable de vous donner plus à votre art si vous pouviez en tirer profit... »

6.3.1959

Florian Le Roy zo aet da Anaou

Ce jour mourut l'écrivain Florian Le Roy. Il devait avoir la cinquantaine. Nous le connaissions bien avant la guerre quand il était journaliste à l'Ouest-Eclair. Il y tenait la chronique théâtrale. Lorsque Fransez et moi allions au théâtre, on le trouvait au glacier et il prenait un pot avec nous, tout en discutant sur le « papier » qu'il écrivait avec des mots choisis.

Il fut membre de « Framm keltiek » et du « Conseil consultatif de Bretagne » pendant la guerre, ce qui lui valut d'être interné à la Libération. Il dut aller à Paris, comme correcteur à la Bibliothèque Nationale jusqu'à sa mort.

Ce n'était pas un homme politique, mais il considérait Fransez comme son ami. Il aimait son pays et exalta la Haute-Bretagne dans ses écrits.

12.3.1959

Le Puy, Noëlle m'écrit qu'ils passeront tous deux avec les enfants à St-Malo entre le 2 et le 8 avril. Ils iront pour les vacances de Pâques au mariage de Jacques Trotoux, le fils de Simone Debeauvais, avec Claudine Lemonnier. Le père de la mariée, vétérinaire avait bien connu Fransez lorsqu'il était étudiant à Rennes. Il avait communiqué sa foi en la Bretagne à ses deux filles.

Je vis en effet, la famille Robert Debeauvais au grand complet. Les enfants semblent grandis d'un coup lorsqu'on ne les voit pas

souvent. Je fus invitée par eux à aller déjeuner dans un hôtel au bord de la mer. Robert a trouvé mon installation de St Servan presque parfaite en comparaison de celles de mes autres boutiques.

13.3.1959

Paris. Clinique Rémy de Gourmont, Mari à A. Y.

« Je ne peux que vous féliciter de suivre votre inspiration, car vous avez un don qu'il serait dommage de laisser enfoui. Il faut du courage pour croire à son talent et le réaliser. J'espère, cette année, aller me reposer, non pas chez toi, mais où je ne connaîtrai personne. Il me faut un repos complet, moral et physique pour me remettre, où je n'aurais pas à lutter contre le vent et contre le froid... »

21.3.59

St Roch. Marie-Thérèse à A. Y.

« Les Oranais conduisent horriblement mal. Notre deux-chevaux a subi un choc à la portière. Le chauffard s'est éclipsé sans donner d'adresse ! Ici, c'est très courant. Nous sommes restés vingt jours sans eau ou presque.

L'année prochaine, cela ne se produira pas, à ce qu'il paraît. De toutes façons, cela ne m'intéresse plus car il est probable que nous ne serons plus à Oran, l'été prochain, l'escadre devant être mutée à Boujarik... »

27.3.1959

Villemomble. Mari à A. Y.

« Anna Ger. Ta lettre m'a plu, tant par son ton que par son contenu. Je suis contente quand on me traite en grande personne et en amie... C'est pour cela que je suis contente de te recevoir. D'accord pour le 6 ou le 8. Je suis allée voir la Galerie, jeudi, j'ai admiré tes trois paysages qui tranchent sur tous les autres par leur composition et que j'ai reconnu sans regarder la signature. C'est une dame qui gardait la galerie. Je me suis présentée. Elle est contente quand un membre de la famille vient ici. Tes trois gouaches sont bien « peintres » me dit-elle. Je ne connais pas ce terme d'artiste, mais il doit signifier que les couleurs sont harmonieuses. Dommage qu'elles ne soient pas encadrées. J'ai parlé du prix qu'elle pouvait demander 10 000 F si elle avait des acheteurs à ce prix là. En tout cas, elles plaisent... »

Je me suis rendue à Paris. La préposée m'a dit qu'elle avait eu des offres d'achat, pour la chapelle de Loc-Maria. J'ai repris mes vingt-neuf gouaches; puis, je suis repartie avec Mari chez Michèle

la fille aînée de Léna, avec laquelle j'avais pris rendez-vous. Elle connaît un peintre qui vend bien sa peinture et elle a invité un ami à lui à venir me voir. Nous avons dîné chez Michèle, l'ami du peintre a été impressionné par le nombre de gouaches et par leur facture. Il ne m'a pas donné grand espoir.

« Si l'on veut vendre, il faut exposer longtemps pour se faire connaître. Les trois quarts des gens ne s'y connaissent pas et achètent seulement les œuvres des artistes côtés. »

Je suis rentrée à St-Servan le jour suivant. Mari travaillait et j'avais, moi aussi, beaucoup à faire.

26.3.1959

La Caisse d'Allocations Familiales d'Ille-et-Vilaine me réclame 43,26 F du 1er janvier au 31 décembre 1958, qu'il faut payer sans délais. Je leur écris aussitôt :

« Je ne peux que vous redire ce que j'ai dit à la sécurité sociale, rue Thiers, à Rennes. Elle pourra vous donner les doubles des feuilles de paye que je lui ai envoyées. Le 8.9.1958, mon apprentie est partie à l'hôpital. Je la payais, à cette époque 6 000F par mois. »

Pâques 1959

Je me suis abonnée à « Ar Vro ». Je considère cette revue comme la continuation de Breiz-Atao. Tant que je l'ai pu, je m'y réabonnais. Mais un jour, mes finances étaient trop serrées et je me résignais à en arrêter l'abonnement. Per Denez, le directeur, me fit faire le service tant que dura la revue, en souvenir de Fransez.

9.6.1959

Noces d'or de l'oncle Julien et la tante de Cholet

L'oncle Julien m'écrit pour m'inviter à ses noces d'or, le 20 juin.

« Belle et bien rare dans la famille, alors il faut absolument donner votre accord pour le 12 ! Car il est impossible de tout faire à la maison. Il manquera bien des Debauvais, bien sûr, puisque je suis le patriarche de la famille depuis longtemps. On se réunira le plus possible. Si Veig se trouvait là, il est invité de tout cœur, avec sa femme, naturellement.

La curiste (tante Jeanne) potelée et rondelette a bien meilleure mine que moi. Mais il ne faut pas se fier aux apparences. L'eau de St-Simon, c'est pour elle et pour moi le petit vin blanc sec de Seynel. Je trouve que ça me réussit mieux. Ne manquez pas au rendez-vous, nous en serions très peinés... »

20.6.1959

Je me suis rendue aux noces d'or. Tout se passa très bien. Les neveux étaient tous là avec leurs femmes. Seul Alphonse manquait à l'appel. La messe fut célébrée par Joseph, et le repas servi dans un hôtel de la ville; où je fus placée près du cousin Victor, de compagnie agréable.

Le soir, nous nous sommes retrouvés à la maison où un buffet froid nous attendait, organisé par Robert, à qui on pouvait faire confiance pour présider des cérémonies de ce genre. Stéphanie la dernière née des petits enfants, nous divertissait par ses allées et venues incessantes.

8.7.1959

St-Malo, Mme Douet de la Villefromoy, bâtonnier de l'ordre des avocats à A. Y., St-Servan.

« Chère Madame, je m'excuse d'avoir tardé à vous accuser bonne réception de votre virement à mon C.C.P. de la somme de 201, 50 F. Il m'a suivi de Paris à Chatel-Guyon, de là à St-Malo où je viens d'arriver. Nous sommes bien d'accord et désormais, vous ne me devez plus rien.

Je tiens à vous exprimer ma satisfaction et mes remerciements pour la régularité et l'exactitude du paiement de vos échéances et je vous prie de recevoir, chère Madame, l'expression de mes meilleurs sentiments. »

Ce satisfecit m'a fait plaisir et me changeait des procédés du « seigneur de Vitré ». Heureusement, tout le monde ne lui ressemble pas.

9.7.1959

St Roch. Marie-Thérèse s'excuse de sa flemme qui n'égale pas cependant celle de son mari. « Le mal étant chronique » dit-elle.

« La mer à St-Servan, est-elle plus sympathique qu'ici ? Nous avons eu en un seul dimanche, sept noyés, tous militaires sans compter ceux qui s'y trouvaient en difficulté. Quant à moi, je n'ai pas encore pris un seul bain. Veig en est à son deuxième ! L'escadre doit toucher de nouveaux avions et il est fortement question d'envoyer des militaires en France pour accomplir un stage d'un mois. Veig avait réussi à quitter la piste, c'est-à-dire, les déplacements ici et là, pour aller au S.V.R., travail fixe, sédentaire. Maintenant que les nouveaux engins vont arriver, il se peut que Veig soit de nouveau en piste. J'espère qu'il n'en sera rien... »

27.7.1959

Roma, Mari à A. Y.

« Je suis à Rome depuis le 15 pour suivre des courts d'art, d'histoire d'archéologie avec un groupe d'étudiants de plusieurs pays. Nous avons visité Naples, Pompeï, Capoue et Rome naturellement. Il faut faire partie d'un groupe pour voir toutes ces belles choses. Ça m'enrichit intellectuellement et ça me change les idées. Le soleil est très ardent mais me fait du bien... J'ai pensé à toi en admirant des peintures formidables... Il te faudrait voir ça. J'ai essayé d'en dessiner avec leurs tas de petits toits de tuile, dans les palmiers et les lauriers roses. Tu saurais en tirer des merveilles... »

Bloavez 1959

A propos de la vie de Fransez Debauvais par l'abbé Henri Poisson

Il y a quelques temps, Jord Ar Mée m'avait appris que l'abbé Poisson écrivait la vie de mon mari. Il avait trouvé le texte très bien. Je pensais que l'auteur aurait dû me faire lire d'abord cette étude publiée dans « Ar-Vro ». Je m'en ouvrais à Mme Drouart pour lui demander ce qu'elle en pensait et elle me répondit :

« J'aurais voulu vous donner une consultation qui vous donne satisfaction, malheureusement, je dois vous dire franchement ce qui est. Vous ne pouvez empêcher « Ar-Vro » ni aucun journal, ni aucune revue de publier la vie de votre mari. La vie d'un homme politique devient publique, tous ont le droit d'en parler. Vous avez de nombreux exemples avec les hommes politiques français, ils tombent entre les mains de tous écrivains, il n'y a rien à dire, sauf diffamation naturellement. Ils n'ont donc pas à vous demander votre avis. Cependant, si comme vous me le signalez, il y a des erreurs, vous pouvez les réparer et vous pouvez demander au directeur d'« Ar-Vro » de vous donner une copie de ce qu'il veut publier, pour que vous puissiez rectifier les erreurs qui pourraient s'y glisser... Pour vous je n'augmente le prix des consultations, 500 F, comme autrefois, en timbres poste. Je n'ai plus de C.C.P. Bon souvenir et mes sentiments les meilleurs. »

Vers les années cinquante, l'abbé Poisson était venu à Vitré me demander si je n'avais pas de détails à lui donner sur la vie de mon mari, ajoutant :

« C'est une grande figure du mouvement breton dont j'aimerais écrire la vie ».

Je n'y voyais pas d'inconvénients et lui avais répondu :

« Mettez une blouse et allez consulter les archives de Breiz-Atao dans le grenier. C'est dans sa correspondance avec les mili-

tants que vous trouverez ce que vous cherchez. Je n'ai pas le temps en ce moment de trier tout cela. Vous avez assez de documents concernant sa jeunesse ?

— Oh oui, j'en ai ! »

Je m'en doutais, mais dans le commerce, on est toujours dérangé et je n'ai pu lui en demander davantage. Il s'en alla, sans rien ajouter.

Lorsque je lus dans « Ar-Vro » ce qu'il avait écrit, j'ai fait une petite remarque que Per Denez fit paraître dans le numéro suivant. Tel quel, le document est parfait. Transformé en livre de poche, il pourrait donner le résumé du rôle d'animateur politique joué par Fransez Debauvais et être mis entre toutes les mains.

L'abbé Poisson estimait son ami Fransez pour son action bretonne. L'homme politique avait éclipsé l'homme tout court. Il le connaissait depuis l'âge de seize ans, mais les détails lui échappaient, il en convint lui-même dans sa conclusion. Presque toute sa documentation, il l'avait puisée dans la collection de Breiz-Atao. Fransez lui-même me disait :

« Ma vie est inscrite dans Breiz-Atao. »

S'il avait écrit ses mémoires, ç'eût été dans ce sens.

L'abbé Poisson parcourait la Bretagne pour vendre ses ouvrages. Il vint un jour, me voir à St-Servan et me montra son dernier livre écrit à la mémoire de l'abbé Perrot. Je n'avais pas les moyens de l'acheter, mais je feuilletai les dernières pages et complimentai son auteur :

« Vous êtes courageux. »

C'était en 1954. Les Bretons n'avaient pas encore retrouvé leurs libertés d'expression. En 1969, j'eus l'occasion de le rencontrer, chez Mme Le Mée avec d'autres amis, et il me dit :

« Je trouve M. Debauvais, supérieur à l'abbé Perrot lui-même. »

Au point de vue politique, sûrement, mais tous deux étaient aussi grands, chacun dans son domaine.

22.10.1959

St Roch, Marie-Thérèse à A. Y.

« Ainsi, vous allez vous installer dans votre cher Douarnenez. Bravo. Rien de tel que son petit coin pour être heureux. Nous sommes encore loin de cela... Ne vous surmenez pas surtout. J'ai eu la surprise d'apprendre par Christine que le vicaire de Rostrenen connaissait votre mari.

» C'est un homme qui a trop fait pour la Bretagne. »

C'est ce qu'il a dit. »

Bloavez 1960

Roazon. Mari Milin ar Mée m'envoie ses vœux sur une carte imprimée « Bloavez mat ».

« *Abave pell-zo, n'hon eus ket gwelet ac'hanoc'h, spi am eus a ya mat au traou ganeoc'h...* » Nous ne vous avons pas vu depuis longtemps, j'espère que les choses vont bien avec vous...

Miz Genver 1960

Oran. Veig m'envoie ses vœux en breton. Je suis heureuse de constater qu'il n'a pas oublié sa langue maternelle.

« Bloavez mat, Yec'hed ha prosperite, hag ar baradoz e fin ho puhez... suivi de la Marseillaise... »

Sa femme craignant que je le prenne au sérieux rectifia le tir.

« Non, je n'entamerai pas la Marseillaise, chère Mammig mais je vous souhaite une bonne et heureuse année, avec les meilleurs vœux pour 1960. »

Suivent les deux signatures, authentiques, cette fois.

Compte tenu de mes sentiments et des siens, pour Marianne, mon fils a voulu me faire rire, et a réussi.

4.2.1960

Cholet, l'oncle Julien à A. Y.

« C'est avec plaisir que nous avons reçu votre lettre; nous avons été peinés, votre tante et moi de ne rien recevoir de vous. On a fêté, voilà huit jours, mes soixante-douze ans. On aurait bien droit à la retraite, il faudrait se condamner à une vie étriquée à laquelle nous ne sommes plus habitués... »

Miz C'houever 1960

Marie Drouart publie ses mémoires

Marie Suchet-Drouart a fait éditer chez Le Mée son journal de bord, d'une cinquantaine de pages. Elle l'avait rédigé en 1945 au camp Marguerite de Rennes. Les patriotes bretons relèvent la tête et ne craignent plus les représailles. Elle donna un exemplaire à chacune de ses co-détenues avec lesquelles, elle sympathisait. L'une d'elle me le prêta.

Elle y raconte ce qu'Yvonne Guellec a déjà noté à l'époque. (Voir tome IV, Fransez Debauvais et les siens).

Marie Suchet donne en plus des aperçus sur le comportement et les difficultés des internées qui n'étaient pas bretonnes. Je relis cette anecdote :

« Un matin, la policière faisait sortir une Alsacienne de sa cellule. Le brigadier de service l'avait fait rentrer immédiatement. Motif : " Elle a refusé de faire l'amour. Bouclez-moi ça ! " ».

Marie Suchet me raconta qu'elle avait été internée parce qu'elle connaissait Fransez Debauvais, en ajoutant :

« Je lui avais dit que Mme Debauvais m'avait rendu service quand elle était à Ti-Breiz en vendant des objets que j'exécutais chez moi. »

N'ayant rien trouvé contre elle, elle fut libérée au bout de quelques mois. Le troisième inspecteur à qui elle eut affaire, après lui avoir posé nombre de questions sur ses relations, même avec les Pétainistes, la relâcha en disant, en lui serrant la main :

« Ne m'en veuillez pas, l'on nous fait faire un triste métier. »

Chapitre IV

23.2.1960

Fondation d'un commerce à Douarnenez

Depuis le temps que Léna me cherchait une boutique, sans pas-de-porte à Douarnenez, elle a fini par trouver un ancien café libre, avec une grande devanture. Il y a une pièce à côté donnant sur la rue et trois pièces à l'arrière.

Je l'avais vu de l'extérieur, et le tout me semblait en bon état. Léna avait vu la propriétaire et lui avait parlé de mon cas. C'était une ancienne camarade qui me connaissait bien. Elle donna son accord de principe. Elle me demande 5 000 F de location par mois. Ce qui me paraît raisonnable. Aussi, j'allais au Croisic où était installée Mme Victorine Le Goff-Le Brun, comme mareyeur.

Elle eut de la peine à me reconnaître. Nous ne nous étions pas vues depuis trente-et-un ans. Elle s'était mariée bien avant moi et avait un grand fils qui la secondait.

« Vous étiez si jolie autrefois, » me dit-elle.

Probablement, mais aujourd'hui, j'ai cinquante-neuf ans. Par contre, moi, je l'ai bien reconnue.

En bonne Douarneniste, elle m'invita à partager son repas, dans le petit café qui lui servait de quartier général. Elle y mangeait sur le pouce, tout en songeant aux servitudes de son métier. Je l'entendais parler à son fils, de sardines à expédier et de moules. Elle avait acheté des parcs à moules, dans la baie.

Elle veut bien me louer sa boutique à la condition que je ne réclame pas de pas-de-porte, lorsque je partirai. Je signalai tout ce qu'elle me demandait. Je sortis de ma valise des soutiens-gorge que je lui montrai. Elle en choisit un à vue de nez et me l'acheta sans l'essayer.

J'eus moins de chance avec mes gouaches. Mais cela lui donna l'idée d'une peinture à l'huile, où figurerait son camion, sur le port. Le lendemain, elle me donna une carte postale et je pris un croquis du camion. Mais je ne l'ai jamais exécuté, le sujet ne m'inspirait pas.

Je profitais de mon passage pour aller rendre visite à Antoinette, une amie de jeunesse et belle-sœur de Rosa. Elle était mariée à un marin dont la mère occupait la boutique que je venais de louer et où elle vendait des tissus. Mon amie fut heureuse

de me revoir et vint avec moi jusqu'à l'hôtel où j'étais descendue, pour voir mes soutiens-gorge. Elle m'en acheta un, aussi, sans l'essayer.

Je retournais directement à St-Servan afin de prendre mes dispositions, pour mon déménagement. Madeleine, qui attend son premier enfant et qui a trouvé un logement à louer non loin de la boutique, peut très bien la tenir toute seule. Elle pense l'acheter dès qu'elle aura son diplôme de corsetière. En attendant, je reviendrai tous les samedis, pour faire acte de présence, lorsque les clientes viendront chercher leurs commandes. Comme cela, il n'y aura aucune perte de clientèle, lorsque je ne viendrai plus. C'est un métier sérieux. S'il y a des pépins, je suis responsable.

Je veux m'installer, comme il faut dans mon pays, et en même temps ne pas y faire trop de frais, puisque je ne pourrai pas revendre le pas-de-porte. Ce déménagement complet me force à transformer la boutique ; mettre des étagères, acheter une grande table munie d'un tiroir caisse, coût : 400 000 F.

Nous passons, Madeleine et moi un compromis chez le notaire. En attendant la vente en juin prochain, je lui donne dix pour cent sur les ventes en plus de son mois. Je lui laisse les fournitures nécessaires dont elle a besoin ainsi que quelques soutiens-gorge et corsets de confection, et de la lingerie.

La première chose que je fis en arrivant au pays natal, fut de payer la concession quinzainaire de la tombe de mon mari à Colmar. Coût : 5 000 F. Avant quelques temps, je ne pourrais ramener son corps à Rennes. J'ai des réparations nécessaires à faire ici, et fournir la marchandise à deux commerces, en attendant le mois de juin, et faire ma clientèle à Douarnenez. Ainsi, je suis tranquille de ce côté-là.

Mais une déception de taille m'attendait au tournant. En voulant aller aux waters dans la cour, les portes étaient barricadées. Les gens qui venaient au marché en carriole, garaient leurs voitures dans la cour et ne se gênaient pas. Les ivrognes qui venaient au café y avaient jeté des bouteilles vides, aussi les vidangeurs ne voulaient pas abîmer leur matériel. Une cousine de ma mère, qui habitait le grand immeuble de deux étages, m'indiqua comment les gens se débrouillaient. J'aurais préféré un loyer plus cher et ne pas devoir aller aux waters publics, avec mon seau la nuit venue ! J'ai essayé les dissolvants mais cela ne résolvait pas la question. Je ne pouvais pas inviter mes amis à venir me voir. Il fallait qu'ils aillent se soulager à deux cent mètres de chez moi.

Au rez-de-chaussée, il y avait une petite pièce au-dessous de laquelle la propriétaire voulait faire une fosse septique, à

condition que je fasse l'avance des frais. La facture était trop lourde pour moi et je dus subir la loi commune. Si j'avais connu cet inconvénient, je n'aurais pas loué cette boutique. Il était trop tard pour retourner en arrière.

Il n'y avait pas non plus d'eau sur l'évier. Il fallait que je ferme ma boutique pour aller prendre de l'eau à la fontaine publique, à deux cent mètres de chez moi. La propriétaire me répondit de faire mettre l'eau et de diminuer mon loyer d'autant. Ce que je fis.

J'ai peins moi-même l'intérieur de la boutique en beige clair. Pour le plafond et l'extérieur, j'ai dû recourir à un professionnel qui dessina sur la vitrine : « Corsets sur mesures. Spécialiste du soutien-gorge. » et « Anna Youénou » sur la porte de la boutique.

Le plancher était pourri à un certain endroit. Mon neveu Yves fit la réparation aux frais de la propriétaire et me mit une carquette à mon compte pour cacher le tout, que je dus payer tout de suite.

Il faut aussi installer l'électricité et acheter un radiateur pour le salon d'essayage installé derrière le lit clos, face à la porte d'entrée. Avec le buffet et la belle armoire, cela faisait un joli ensemble, agrémenté de tableaux.

Il n'y avait pas non plus de gaz. Je pris un butagaz. Un voisin est venu me l'apporter. Il devait avoir dans les soixante-quinze ans. Il avait bien connu mon père et m'appelait : « plac'hig » (petite fille). Je trouvais cela gentil pour mes cinquante-neuf ans.

Tous les matins, j'allais chercher du poisson sur le port à la criée chez les mareyeurs. Au retour j'en faisais un pastel. Entre midi et deux heures, j'allais aux Plomarc'h, oasis de verdure à la sortie de la ville à treize minutes de chez moi. Je prenais des pastels des petites maisons, du port, de la baie. Cela me donnait du courage à travailler sur mes corsets, le reste de la journée.

Je n'avais pas l'occasion de parler breton, ni de l'entendre. Cependant, sur le port, les marins le parlaient entre eux, et j'avais plaisir à les écouter :

« Gant houmañ zo glao » (avec celle-ci, il y a de la pluie), disaient-ils en inspectant le temps.

Per Denez est venu me voir Je lui dis :

« Il m'est difficile de parler breton ici, mon débit n'est pas aussi rapide que celui de mes compatriotes. De plus je parle le breton des livres et non le dialecte douarneniste.

— Ha c'houi a fell d'eoc'h komz buan ? (Et vous voulez parler vivement !)

— Evel just evel ar re all. » (Comme de juste, comme les autres)

Lui, n'était pas natif de Douarnenez, aussi, on l'acceptait comme il était. Mais devant moi, on me riait au nez. Pratiquement, je ne parlais breton qu'avec Marc'harid, Anna G. et la famille Denez.

« Je voudrais peindre, écrire, lui disais-je.

— Ce n'est pas seulement par plaisir, me répondit-il, c'est un devoir pour vous d'écrire vos souvenirs sur votre mari. Vous pourriez faire quelque chose, vu de l'intérieur. »

Regardant mes peintures, il ajouta :

« Où seriez-vous arrivée si vous aviez continué ? »

Cette réflexion me reconforta. Il y a peu de gens à Douarnenez qui s'intéressent à mes peintures. Ils me traitent de Picasso ; mes couleurs sont trop vives à leurs yeux et me dissuadent de continuer à perdre mon temps dans une voie sans issue. Les pastels revenant à meilleur marché que la peinture à l'huile, mes finances ne souffrent pas de ma marotte.

Grâce à Léna, j'ai eu tout de suite une petite clientèle. Chance inespérée, il n'y a pas de corsetière sur mesures et les gens doivent aller à Quimper. Ma boutique était située sur le chemin du marché où se rendent les cultivateurs des environs, je fus rapidement connue.

Miz Meurz 1960

Madeleine me fait part de la naissance de son fils Pierrick. Sa sœur prit la relève pendant le temps nécessaire à son rétablissement. J'ai plaisir à la retrouver toutes les semaines, du samedi midi au dimanche soir. Le marché de Douarnenez a lieu le lundi. Je suis bien reçue par sa mère, son mari et la famille, sans frais aucun.

Je traine ma valise, bourrée de marchandises, réclamée par la clientèle de St-Servan. Douarnenez étant considéré comme la succursale de St-Servan, par les impôts jusqu'à la vente.

1.5.1960

St-Roch, Veig à A. Y. Douarnenez.

« Mammig karet. C'est sûrement avec un grand étonnement

que tu vas reconnaître mon écriture... Marie-Thérèse et moi sommes dans les écritures... Cela n'arrive qu'une fois par an, aussi je prends la part qui me revient. J'ai réussi à changer d'escadre, celle où j'étais vient d'être mutée à Boujarik. Donc, je suis à Oran, dans notre deux-pièces, au bord de la mer... Es-tu à Douarnenez ou à St-Malo et peut-être ailleurs ? Nous espérons aller en France pour la fin du mois de septembre. En attendant, j'espère faire deux ans en A.F.M., car cela me permet de monter mon ménage...

P.S. J'ai oublié de te dire que nous avons une chatte qui porte un nom breton : Lagad-du... Nos voisins ont de la peine à prononcer son nom... Cela est même comique. Je laisse à ma digne et honorable moitié le rôle de terminer cette lettre, qui j'espère te trouvera en pleine forme. Kénavo, pokou mat... »

Marie-Thérèse ajoute ce mot :

« Je prends la relève, comme vous le voyez. Veig a fait preuve, aujourd'hui d'un courage exceptionnel. Je n'en reviens pas encore... »

6.7.1960

St-Roch. Marie-Thérèse à A. Y. Douarnenez.

« Nous avons appris une nouvelle bouleversante. A la sixième escadre où Veig travaille, il est de pair avec un breton de St-Brieuc. Un garçon très bien, d'ailleurs. Il y a quinze jours de cela, il nous a rendu visite, en compagnie de sa femme et de ses deux enfants, une fille de quatre ans et un petit garçon de quatre mois. Nous venons d'apprendre qu'il a enterré son petit garçon... Ce qui est révoltant, c'est de voir dans quelles conditions il est mort... Il n'y avait même pas un toubib disponible pour soigner ce gosse... Le père s'est rabattu sur la clinique. Dans l'une d'elle on l'a presque mis à la porte... Il a continué à chercher, une clinique a bien voulu s'occuper de l'enfant en le mettant sous la tente à oxygène, moyennant des arrhes réclamées sur le champ. Après quoi, l'infirmière a essayé de joindre l'interne. Celui-ci était introuvable. Le grand patron s'est dérangé, mais il était déjà trop tard. L'enfant est mort de diarrhée dentaire.

Cette semaine, Veig est nuit et jour sur la base. Mais il fait cependant une petite entorse au programme si chargé ; il vient me faire une petite visite d'une heure. Mais il a une petite compensation. Les douches. Depuis qu'il y est, il ne cesse d'en parler. Il y a la mer, bien sûr, mais elle n'est pas toujours commode... »

A propos de la mer là-bas, Veig me disait :

« Si tu pouvais voir le fond de la mer avec ses rochers roses,

tu pourrais en faire un beau tableau. »

Mes enfants m'ont invitée à aller là-bas. Je m'en abstiendrai tant que l'Algérie sera en état de guerre, où l'orage peut éclater d'un moment à l'autre.

6.8.1960

Dinard. Camille Le Mercier d'Erm à A. Y.

« Chère Madame. Ma femme qui comptait répondre à votre lettre et qui est débordée par le surmenage et les soucis de la saison me demande de vous écrire à sa place.

Nous croyons comprendre que vous avez décidé de quitter définitivement St-Servan pour vous fixer à Douarnenez, votre ville natale. Vous y retrouverez sans doute le milieu familial qui vous manquait sur les rives de la Rance.

Au sujet des vieux meubles bretons, proposés par votre lettre, ma femme me prie de vous demander s'ils sont à St-Servan ou à Douarnenez, c'est vraiment trop loin et les frais de transport seraient trop onéreux. Vous aurez avantage à vendre sur place ou même à Quimper. S'ils sont à St-Servan et si vous voulez nous préciser où ils se trouvent, ma femme pourrait faire le déplacement pour aller les voir et se mettre en rapport avec vous, à toutes fins utiles.

Je vous remercie de m'avoir fait part du rapatriement des cendres de ce cher Fanch Deb, de sa sépulture au cimetière du Nord avec votre frère. Tous deux ont vécu et sont morts pour leur pays. Leurs héroïques sacrifices méritent le souvenir et l'hommage des Bretons fidèles dont Per Denez s'est fait l'interprète dans un bel article de « Ar-Vro » que j'ai lu avec émotion. Dès que je pourrais me rendre à Roazon, j'irai saluer cette tombe en même temps que celle de ma mère et de mes grand-parents.

Kenavo keneilez ker ha gwir, ganeoc'h amp greiz kalon atao feal evit hor Breiz. »

Camille Le Mercier d'Erm croit que les restes de Fransez sont déjà revenus, alors que ce n'est encore qu'un projet.

J'ai l'impression d'être assez bien vue dans ma ville natale. Personne ne me fait de remarques désobligeantes. Cependant l'histoire de la guerre est dans tous les esprits des gens de mon âge. J'entends la réflexion d'une personne assez âgée qui disait à sa voisine tout en regardant la vitrine :

« Hounnez-eo » (C'est celle-là).

Ma machine à coudre étant placée derrière le rideau, fermant la vitrine, elles ne pouvaient pas me voir.

300

J'ai rencontré parmi ma clientèle, nombre de femmes très intelligentes et aussi quelques autres.

Sur le trottoir, un homme, la cinquantaine, tombe devant moi de tout son long. Ne pouvant toute seule le relever, j'interpella une personne qui passait :

« Aidez-moi donc à le relever !

— Oh, un homme » dit-elle, comme si c'était un péché de secourir un être humain quelqu'il soit. Elle m'aida cependant à le remettre debout. Il n'était pas blessé. Je lui offris de le reconduire chez lui.

« Je n'ai pas de chez-moi, » me répondit-il, et il continua sa route sans rien ajouter. Je ne le connaissais pas, il était bien habillé et ne ressemblait pas à un ivrogne, il a dû être saisi d'un vertige, pour être tombé si vite.

Bloavez 1960

R. Y. Creston m'écrit

Étables-sur-Mer. R. Y. Creston à A. Y. Douarnenez.

« Ça a été une bonne surprise que de recevoir de vos nouvelles, car je me demandais où vous étiez. J'avais su que vous aviez quitté Vitry et depuis, mystère !

Je ne suis plus pour l'instant aussi souvent que les années passées à Quimper, depuis que j'ai organisé la salle de costumes du Musée Breton, ces dernières années. J'allais chaque semaine à Rennes pour la mise sur pied du Musée National de Bretagne, quand nous avons inauguré la salle du XIX^{ème} siècle, fin juin dernier. Maintenant, d'autres créations de musées m'appellent autre part : St Briec, Concarneau, St Nazaire, et mes fonctions de secrétaire général du comité international d'ethnologie maritime, m'obligent à de fréquents déplacements tant en France qu'à l'étranger.

Mais il se peut que je sois de nouveau appelé à Quimper en 1961, pour la réorganisation des collections de Keriolet. Alors, j'irai vous voir à Douarnenez.

Pour ce qui est des marchands de tableaux, je n'en connais aucun, car j'ai rompu avec cette clique depuis vingt ans. Je peins toujours lorsque j'ai le temps, mais je ne veux rien vendre, attendant de faire un jour (quand ?) une exposition importante.

Mais, m'occupant toujours du mouvement artistique breton, je compte en 1961, organiser et regrouper les artistes bretons et je vous ferai signe. Actuellement, il y a je crois, à Quimper, une exposition organisée par Freddy Noël et vous pouvez le voir. (C'est je crois, au musée, il a organisé des expositions et je sais qu'il fait vendre.) Bien amicalement à vous.

P.S. Voyez-le de ma part, et faites-vous connaître, c'est un

301

ami. »

Je connaissais un Freddy Noël comme chanteur et sympathisant B.A. Je lui ai écrit mais je n'ai reçu aucune réponse.

Miz Gwengolo 1960

Mme S. V. de Bruxelles écrit dans « Ar Vro » n° 7.

« Je vous remercie pour la revue trimestrielle d'« Ar Vro ». Vous avez fait renaître notre grand Fanch Debauvais, et ramené à notre souvenir un des amis les plus chers et les plus estimés que nous ayons connu de notre longue vie. C'était pendant l'exposition de 1936 que nous avons connu M. Debauvais et ses amis par le député flamand Wart-Hermans qu'« Ar Vro » cite à la page 30 du numéro de décembre 1959. Et depuis ce temps, Debauvais était un ami estimé et aimé dans notre maison à Boitsfort. »

25.9.1960

Rostrenen. Marie-Thérèse à A. Y.

« Voici huit jours que nous sommes à Rostrenen et le temps passe trop vite. J'envoie ma lettre à Douarnenez, car je suppose que vous devez y être et nous vous demandons de nous fixer une date afin de vous faire une petite visite. A bientôt... »

Les enfants sont venus à la maison. Le temps passe comme un songe entre les visites à la parenté et aux amis. J'ai pu faire manger du poisson à mon fils. J'avais acheté des filets de merlan. Il m'en fit la remarque. « Ils sont sans arrêtes. »

Tout jeune, il a dû en avoir été gêné et ne l'avait pas oublié.

Au début de la saison, M. Joseph Henriot vint visiter ma boutique et me proposa un dépôt de faïences.

« Cette rue mène au port, me dit-il, et vous pourriez en vendre. »

Il venait souvent à Douarnenez et m'apporterait les réassortiments nécessaires sans frais de port, ni d'emballage. J'acceptais sa proposition et acheta « ferme » quelques bols avec les prénoms usuels. La boutique était assez grande pour les exposer.

Pendant la visite des enfants, Joseph Henriot passa me voir. Je lui commandais un fromager pour remplacer celui que j'avais offert à ma belle-fille, qui aime le fromage. M. Henriot se fit un plaisir de m'en faire cadeau.

Veig qui ne manquait jamais une occasion de me faire rire, dit :

« Tu aurais dû lui dire que nous aimions aussi les crevettes, » tout en lorgnant un plat assorti à leur service de table.

Ma boutique n'était pas située dans le centre commercial et je ne pouvais pas avoir une clientèle pour les cadeaux. Aussi, je cessais cette activité et liquidais les bols, achetés « ferme ».

Avec mes corsets, un rayon de lingerie serait plus indiqué ; comme le disait mon amie Léna, justement, elle veut liquider le rayon sous-vêtements « Armor » de Quimper, et m'enverrait ses clients.

J'écrivis au fabricant. Celui-ci ne veut pas mettre de marchandises en dépôt, mais me consentirait des conditions de paiement assez long. Il me faudrait cependant trouver 5 000 F pour avoir la collection complète.

Je vends tous les livres

Je me souviens alors que je possède des « Revues Celtiques » dont je peux tirer un bon prix. Mon mari m'avait vanté leur valeur. J'en parlais à Per Denez. Il me donna l'adresse de M. Danigo à Quimper, spécialiste des livres anciens, qui pourrait me les acheter.

J'en triais une partie, puis une autre, enfin une troisième en pensant : « Je vais vendre tous mes livres, même les vingt livres reliés de Jos. Cela me permettra de le ramener avec Fransez à Rennes ».

J'informais Per Denez et le docteur Gui Étienne qui voulait acheter quelques livres. M. Danigo vint avec eux et leur dit de prendre les livres qui leur plaisaient au prix de gros et qu'il prendrait le reste au même prix. Je reçus en tout 300 000 F.

J'ai eu du chagrin de me séparer des beaux livres que Fransez m'avait offerts pour ma fête et de la collection reliée de Breiz-Atao. Je fis un petit prix à Per Denez, en tant que continuateur de B. A. Il regarda longtemps le livre de Sébillot sur la Bretagne. Fransez ne manquait jamais de le consulter avant d'aller se promener aux alentours de Rennes.

« Siouaz ! A lavaras Per Denez, ret eo d'un lezel anezañ ! Keuz am eus. » (Hélas, il me faut le laisser ! Hélas, j'en ai le regret).

Pour éditer « Ar Vro » lui aussi connaissait les problèmes que nous avions eu, Fransez et moi pour tenir à Breiz-Atao. Il ne pouvait se permettre des « folies ».

Pour moi, cette sorte de bataille était finie, mais je me souvenais des frais de déménagement de ces deux mille livres que je bazardais.

Me fiant au prix de 1956, donné pour les P. F. de Colmar, je croyais être en mesure de faire face aux dépenses de rapatriement des corps de Jos et de Fransez.

6.11.1960

Translation des reliques de Fransez et de Jos

J'écris à Mari pour la mettre au courant.

« Tant que j'ai de l'argent, il faut agir tout de suite, pour ne pas l'éparpiller. Je les ramène tous deux à Rennes, c'est plus simple.

J'ai écrit aux Pompes Funèbres de Colmar. Peux-tu venir avec moi ? Je serais dimanche 13 à Paris à sept heures du matin. Rendez-vous à la gare de l'Est avant huit heures. Je t'écrirai dès que j'aurais la réponse de Colmar... »

9.11.1960

Colmar, Pompes-Funèbres à A. Y. Douarnenez.

« Nous avons bien reçu votre lettre du 6 octobre et nous vous informons que nous vous attendons dans nos bureaux le lundi 14 courant.

En ce qui concerne l'inhumation des corps dans votre tombe familiale à Rennes, il faut vous mettre en rapport avec les Pompes Funèbres de Rennes, pour le renouvellement de la concession. Le jour du transport, nous avertirons de notre côté les P. F. de notre arrivée.

Nous vous préparerons un autre devis, car les frais indiqués en 1954 ne correspondent plus à la réalité. Veuillez... »

9.11.1960

A. Y. à Mari.

« C'hoarig ker. Je suis heureuse que tu puisses venir avec moi. Ce sera moins triste et comme tu connais les lieux pour Jos, ce sera plus pratique. J'ai reçu ta lettre. Je n'ai aucune nouvelle de Colmar. Dès que j'en aurai, je te télégraphierai si dimanche tient... La neige arrive vite là-bas.

Ne te tracasse pas des frais. Je pense que j'en aurai suffisamment. Je ne pensais pas que les livres de Francis avaient une telle valeur. Il est vrai que depuis quinze ans, ils sont devenus rares. Dommage que les livres de Jos aient été pillés à Rennes... J'en ai vendu mille cinq cent, ceux qui restent des deux mille n'ont aucune valeur marchande... »

12.11.1960

Je pars ce soir pour Colmar, via Paris. J'ai fermé ma boutique pour huit jours de vacances. J'ai averti Mari à temps afin qu'elle obtienne un congé. J'apporte tout l'argent que je possède. Pour éviter des frais, j'apporte de quoi me restaurer dans le train, jusqu'au lendemain soir. De Quimper à Paris, je m'allonge sur une banquette vide pour dormir dans le train.

13.11.1960

Je trouve Mari à la gare de l'Est. A Colmar, nous allons prendre un café au buffet de la gare où il y a foule. Tout le monde parle alsacien, ce qui étonne Mari. Je mélange le français avec l'allemand et je demande :

« Cette place ist frei ?

— Ya » me répond-on.

Je ne veux pas aller à l'hôtel Terminus, où l'on m'appellerait Mme Durieux. On nous indique l'hôtel de la Gare. Mari veut m'emmener au restaurant, manger une choucroute. Je suis trop fatiguée pour la suivre. Je mange mon dernier sandwich et je me mets au lit. Mes membres sont secoués comme si j'étais encore dans le train. Mari qui n'a rien pris de la journée, a faim, et entend jouir au maximum du moment présent.

14.11.1960

Nous nous rendons aux Pompes Funèbres. L'on nous dit que les exhumations exigent des formalités et que nous aurions dû les avertir avant de nous mettre en route. Il vont tâcher de faire activer le plus possible. Cela coûtera 1 472 NF au lieu de 900 F, prix de 1954.

« Je vais alors les ramener par le train, cela fera meilleur marché, » leur dis-je.

Ils me convainquent que cela reviendrait au même prix et ce sera plus vite fait.

« Si vous voulez me faire confiance pour les 572,30 F de cette différence, je vous enverrai un mandat. »

Je pense à ce que l'on me doit sur les livres vendus, je pourrais régler la note assez vite. Ils acceptent ma demande.

« Cet hôtel où vous êtes descendues est trop cher, me dit le directeur, un employé va vous conduire dans un hôtel meilleur marché, pour les quelques jours à attendre. »

Nous réglons la note à l'hôtel, et nous déposons nos valises dans un hôtel minable qui ne fait pas restaurant. Le midi, nous allons prendre nos repas dans un restaurant sympathique, non loin de là. Nous y avons goûté une bonne choucroute entre nous deux, accompagnée d'un verre de Gevürts, jamais goûté auparavant, pour un prix raisonnable, chacune de nous payant ses dépenses.

Dans l'après-midi, nous allons au cimetière. La croix gît, sur la tombe recouverte de lierre. Il était vraiment temps de s'en occuper. Nous repartons après nous être recueillies sur la tombe de Joseph Rossé.

Je mets un mot au peintre Robert pour lui donner l'adresse

de notre hôtel en lui expliquant le motif de notre venue. Il vint nous voir, accompagné de sa femme qui me souhaite bon courage. Les gens dans le café parlent un dialecte et je ne comprends pas, ce que veut dire « Guthob » (Gutten-tag). Le peintre me traduisit. Les alsaciens disent pareillement « Yo » pour « ya ». Cela, je le savais depuis longtemps. Je n'avais jamais fréquenté les cafés de la périphérie.

Comme je ne connais pas le jour des exhumations, je ne peux m'absenter pour rendre visite à Hortense ni à Hella auxquelles je pense cependant.

Le jour suivant, Mari prend des photos de Colmar. Nous y rencontrons le peintre Robert, près de la cathédrale. J'allais voir si je ne pouvais pas croquer la « petite Venise », le coin le plus touristique de Colmar ; avec ses vieilles maisons se reflétant dans la rivière.

Le café que l'on nous sert dans l'auberge est si infect que nous achetons du nescafé pour l'améliorer. Mari m'a offert de la laine grise, épaisse pour me faire un bonnet qui me va mieux que celui que je porte. Ce travail trompe l'énerverment de l'attente.

15.11.1960

Nous retournons au cimetière. Les fossoyeurs ont dû commencer leur travail, car les souliers de Fransez sont visibles sur la tombe effondrée. Les premiers coups de pioche ont dû faire basculer le dessous.

Aux Pompes Funèbres, ils ne perdent pas de temps. Ils ont fait faire deux petits cercueils doublés de zinc pour recevoir les os.

« Nous n'avons plus beaucoup de clients du sana, nous dit l'employé, depuis les nouveaux remèdes contre la tuberculose. »

Le docteur Libéral, disait à Ronan Caouissin :

« On n'a plus le droit de mourir de cette maladie. »

Lui-même mourra dans ce même sana, assisté par l'abbé Zemb, mais vingt ans plus tard.

On nous apprend que l'exhumation de Fransez se fera le lendemain matin et celui de Jos dans l'après-midi.

Une fois rentrées à l'hôtel, je dis à Mari :

« Il faut que nous sachions comment Jos a été assassiné. »

Puis, j'écrivis le message suivant pour mettre dans une petite bouteille en plastique qui ne craint pas les heurts, comme le verre. La photo de Mari et de Jos,

« *Amañ relegou Jos Youenou, lazet gant ar C'hallaoued e Kamp Strüthof d'ar 14.2.1945 d'an oad a 33 bloaz. Peogwir ne felle ket d'ezañ larout e oa gall. Jos ha Frañsez Debauvais, an daou geneil mat a genlaboure a gevred evit adsevel ene Bro-Vreiz, dre ar brezoneg, hor yez vroadel. He c'hoar ha maero-nez : Anna Youenou.* »

Ici, les reliques de Jos Youenou, tué par les Français au camp de Strüthof, le 14.2.1945, à l'âge de 33 ans, parce qu'il ne voulait pas dire qu'il était français. Jos et Fransez, les deux amis, travaillaient ensemble pour ressusciter l'âme de leur patrie, par le breton, notre langue nationale. (Sa sœur et sa marraine).

« *Amañ relegou Frañsez Debauvais, dastumet e bered Kolmar. Renner " Breiz-Atao " eus 1920 betek e varo, c'hoarvezet d'ar 20.3.1944 e sanatorium Kolmar d'an oad a 41 bloaz. Stourmet en deus evit ma vo Breiz dishual, kollet gantañ e yec'hed oc'h enebi ouz Bro C'Hall, ar vro a voug spered ar Vretoned.* » Anna Youenou-Debauvais.

Ici, les reliques de Fransez Debauvais, recueillies au cimetière de Colmar. Directeur de Breiz-Atao depuis 1920, jusqu'à sa mort le 20.4.1944 au sanatorium de Colmar, âgé de 41 ans. Il combattit pour que soit libre la Bretagne. Il perdit la vie en luttant contre la France qui tue notre langue nationale.

J'ajoutais la photo de mon mari et la mienne.

16.11.1960

Exhumation du corps de Fransez Debauvais

A sept heures du matin, nous arrivons au cimetière. Les fossoyeurs sont déjà à pied d'œuvre. Je ne savais pas ce que c'était une exhumation, j'aurais dû apporter un flacon d'eau-de-vie. On ne devrait jamais revoir ses morts, ainsi réduits, presque à néant.

Le commissaire et le directeur des P. F. sont là. L'on trouve assez vite les os des bras et des jambes, même ses deux fausses dents que Mari me passe pour les mettre dans le cercueil, posé un peu à l'écart. Je m'attendais à trouver sa carcasse, mais je ne vois que des lanières marrons qui me font penser à du cuir et je demande à Mari ce que c'est.

« Ce sont ses côtes, attaquées par la maladie. »

Je comprenais alors pourquoi Fransez était mort étouffé. L'on ne trouvait pas son crâne et pourtant la tombe était profonde. L'on ne trouvait que des lambeaux de tissu noir, de

son costume et des petits bouts de bois de son cercueil mangé par les racines de lierre. Le commissaire dit alors :

« Creusez plus profond près de la croix, un crâne ne se dissout pas facilement. »

Enfin on le trouve. Mari l'enveloppe dans un morceau de soie qu'elle a apporté à cette intention.

« Ne me montrez pas son visage, » lui dis-je. Elle me le tendit et je caressais son crâne tout blanc qui se réchauffait au contact de ma main. Je le disposais dans le cercueil sans oublier les souliers et la petite bouteille. Nous prenons un peu de terre dans un sac en plastique pour donner à Marc Le Berre qui m'en avait fait la demande, pour Koun-Breiz. Alors, les P. F. fermèrent le cercueil et le transportèrent chez eux.

16.11.1960

Exhumation de Jos Youenou au Strüthof

L'après-midi de ce jour, nous partons vers les sommets de Nazweiler avec la fourgonnette conduite par le directeur des P.F. pour le rendez-vous, fixé à trois heures.

Une grande croix de bois orne l'entrée du cimetière. On pousse une barrière et l'on entre dans un sous-bois de sapins. Le maire de Nazweiler est là, avec sa femme qui se réchauffe près d'un feu de bois. La tombe de Jos est déjà ouverte, jusqu'au cercueil qui paraît intact. Tout près, je vois la tombe d'un couple d'Alsaciens de soixante-douze ans. Comme pour Jos, ils ont été massacrés, sans jugement, sur l'ordre du sadique Cybille, commandant du camp.

Après que l'on eut ôté les planches du cercueil, Mari qui surveillait de près les opérations, contempla son frère endormi. Mais quand les fossoyeurs soulevèrent le cadavre, les os tombèrent comme ceux d'un pantin désarticulé. Le maire dit alors :

« Prenez la tête avec des gants, et pas avec la pelle. »

Mari la prit avec le morceau de soie dans les mains. Elle fut si bouleversée qu'elle me montra le visage de couleur marron, avec les trous béants du nez et des yeux, chose que je ne voulais pas voir.

J'eus la présence d'esprit de dire à Mari :

« Regarde comment il a été assassiné. »

En retournant le crâne, un morceau du côté droit, lui resta dans la main. Elle remarqua un trou de trois centimètres. Elle y mit le doigt et sentit une masse molle encore humide.

C'était la preuve que Jos avait été achevé par le coup de révoiver qu'Hella et ses compagnes avaient entendu dans le bunker.

Mari déposa le crâne de Jos parmi les habits qui avaient gardé leur couleur verte ainsi que ses sandales, sans oublier la

petite bouteille. Elle prit un peu de terre pour l'envoyer à Marc Le Berre.

J'étais énervée et je disais au maire et aux fossoyeurs :

« Il a perdu un bras à la guerre pendant que ses bourreaux faisaient leur glorieuse retraite. Les vaches ! »

Les hommes ne disaient rien, ils faisaient leur travail, consciencieusement tout en pensant que j'avais raison.

Mari avait exécuté des croquis de la chambre de torture après qu'elle eut visité la prison du bunker avec Hella. Celle-ci lui avait montré l'endroit exact où Jos était tombé. C'était juste au-dessous de l'un des crocs. Ce qui confirme la déclaration des Alsaciens à Théo Jeusset (tome IV). Quinze ans avaient passés sur ces douloureux événements et avaient ouvert les yeux de plusieurs.

Je pris une photo de Mari devant l'entrée du cimetière. Elle m'a demandé si je ne voulais pas voir le bunker, dont j'apercevais le toit. J'avais mon compte d'émotions et j'avais hâte de repartir avec ceux que j'étais venue chercher.

Avant de partir, Mari donna la pièce aux fossoyeurs, comme elle l'avait fait le matin. Ceux-ci lui donnèrent le bras de la croix où était inscrit le nom de Jos avec les dates : 1912 - 1945.

Le maire et sa femme me serrèrent chaleureusement la main en disant en alsacien :

« C'est bien triste de l'avoir mis dans cet état. »

Nous repartons sans plus attendre pour Colmar avec le petit cerceuil, qui part rejoindre celui de son beau-frère aux P.F., munis chacun de leur plaque d'identité. Le soleil se couchait, rougeoyant sur les ballons d'Alsace, comme pour saluer le martyr qui s'en allait vers un repos digne de lui.

Le soir, je fis un croquis du crâne de Jos tel que je l'avais vu et sur lequel Mari ajouta ces mots : « Dessin fait par Anna sur un papier qui lui est tombé sous la main, en revenant du Strüthof. J'ai mis mon doigt dans le trou de la nuque de Jos, aussi grand qu'une pièce de cinq francs. Il y avait sans doute du sang caillé. »

17.11.1960

Retour en Bretagne via Nogent-le-Rotrou

Il pleut quand nous quittons Colmar. Je dis à Mari :

« L'Alsace pleure nos héros. »

Mari se mit devant, près du chauffeur dans la Peugeot, aménagée pour transporter deux personnes et un grand cercueil. Je préfère rester à l'arrière près des deux petits cercueils. C'est le directeur lui-même qui nous conduit, un alsacien aimable et intelligent. Il nous parle de l'être humain, de sa famille et du grand fourneau de faïence qui lui vient de ses grands-parents. Avant

Altkirch, l'ancienne frontière qui séparait l'Alsace de la France, il nous dit :

« C'est ici, que mon père est mort sous l'uniforme allemand, en 1914. »

En traversant le département des Vosges, nous apercevons un chamois se détachant sur le ciel au sommet d'un rocher sur une colline.

« Ces animaux superbes sont en voie de disparition, les chasseurs les pourchassent sans répit » dit notre Alsacien indigné de pareils procédés.

Le plateau de Langres retint mon attention. A la sortie de Troyes, nous nous arrêtons dans un restaurant pour routiers et invitons le directeur à partager notre repas ; un ragoût pas trop mauvais, accompagné de vin. Sans doute ce repas fut trop lourd pour l'estomac de notre invité ; malgré le café, à un certain moment, son attention faillit. Heureusement, nos paroles le stimulèrent et nous nous arrêtons pour nous dégourdir les jambes.

Nous traversons des villages pittoresques avec leurs maisons aux toits de tuiles rouges. Je me promets d'y revenir pour prendre des croquis qui feront plus tard de beaux tableaux. En arrivant sur Chartres, un coucher de soleil nous impressionne et illumine la cathédrale. Vers le soir, nous arrivons à Nogent-le-Rotrou. Le directeur doit aller rendre compte de sa mission à la maison-mère à Paris, mais il le fera à son retour. Il préfère prendre le chemin le plus court pour aller en Bretagne.

Nous descendons au « Lion d'Or » qu'il connaît bien et prend une chambre sur la cour pour bien se reposer. Le propriétaire lui offre son garage pour abriter les cercueils. J'ai eu le temps de visiter cette très vieille ville avant le dîner. Je me promets de revenir prendre un croquis de la vieille église romane.

18.11.1960

Je payais la note quoique le directeur nous dit qu'il peut être remboursé de ses frais, mais il est sensible à notre geste.

Nous nous mettons en route dès sept heures du matin. Nous avons rendez-vous avec le commissaire de Rennes et les P. F. à midi. Le voyage s'effectue sans encombre et d'une seule traite. Mari me parle tout le temps de tout et de rien afin de tenir éveillé le conducteur. Je lui réponds par monosyllabes, car je n'aime pas parler de mes affaires devant des étrangers. Comme s'il avait deviné mes réticences, l'Alsacien me mit à l'aise :

« Je vous entends converser, mais je n'y fais pas attention, je m'occupe de la conduite de ma voiture. »

En passant par Vitré, je lui dis :

« Nous voici arrivés en Bretagne. »

Il prit le boulevard de Sévigné et je lui montrai la rue Waldeck-Rousseau, notre dernière résidence avant d'aller à Colmar ; puis la rue St-Malo où mon mari est né et a vécu le temps de sa jeunesse.

Inhumation de mon mari et de mon frère à Rennes

Nous arrivons vers onze heures au cimetière du Nord à Rennes. Le chauffeur rentre sa voiture dans la cour et nous nous dirigeons vers le bureau du gardien. Je lui dis que je ramène les corps de mon mari et de mon frère, célibataire, dans la tombe familiale.

Pour mon mari, il n'y a pas d'objections. Pour mon frère, il me demande si je suis l'aînée de la famille. Comme je lui dis oui, il enregistre les noms pour la tombe 10 rangée 26 - secteur 16. Les Pompes Funèbres avaient déjà signalé notre arrivée.

En attendant les autorités, nous prenons un café dans le bistrot le plus proche, pour nous retaper un peu de ce long voyage.

Le commissaire et le préposé sont là, à l'heure dite. Mari et moi suivons la voiture à pied, jusqu'à la tombe qui était ouverte. Les ossements des parents avaient été mis en caisses et recouverts de terre. Les fossoyeurs déposèrent les deux petits cercueils côte à côte, après que le commissaire eut vérifié les plaques que j'avais fait graver à Colmar, selon mes indications.

« Je pense faire un caveau plus tard, dis-je au commissaire, il faudra peut-être refaire les cercueils ? »

— Oh ! répondit-il, aimable, ce ne sera sûrement pas nécessaire. »

Il repartit après avoir fait son service.

Je dis alors au préposé des P. F. que mon frère avait été tué à Strüthof. Il prit alors un air compatissant. Mais quand j'ajoutais :

« Ce sont les Français qui l'ont massacré, il changea d'expression. »

Mari photographia les deux cercueils côte à côte, au fond de la tombe. Je jetais une poignée de terre dessus, comme l'on fait à Douarnenez et je laissais les fossoyeurs combler la tombe et remettre le monument en place.

Je rejoignis le chauffeur sur la place devant le cimetière. Puis j'allais chez M. Thébault, pour lui commander une dalle de granit et les inscriptions dont je lui donnais le texte. Il en demanda la traduction à laquelle il ne fit aucune objection. Je lui recommandais de s'inspirer des caractères celtiques, comme celles inscrites sur le socle de la croix et de mettre sur la dalle, à vingt centimètres de la croix :

Fransez Debauvais, Rener Breiz-Atao 1903-1944
Jos Youenou, maro evit Breiz er Struthof, 1912 - 1945

Si cela entraîne quelque opposition, on pourra toujours retourner la dalle et la remettre au jour, quand les temps seront venus.

Je payais tout de suite 4 200 F pour la dépose du monument et je promis d'envoyer 40 000 F pour la dalle quand celle-ci sera mise en place, en lui laissant mon adresse.

Les Pompes Funèbres me demandèrent 348,66 F pour fournitures tiers et débours, dont 247, 91 F pour le renouvellement de la concession, de trente ans.

Nous partons avec notre chauffeur jusqu'au restaurant Le Bouteiller, en face de la gare. Je laissai là Mari, en train de déjeuner avec le directeur qui la ramènera à Paris. Quant à moi, je reprends le train tout de suite pour Douarnenez où j'arrive à neuf heures du soir, heureuse d'avoir réussi à ramener sans heurts, en terre bretonne, Fransez et Jos après seize ans d'attente.

Je m'apprêtais à manger un peu lorsque Rosa frappa à ma porte :

« Tout s'est bien passé, » me demandait-elle.

Elle n'était pas tranquille, dix-sept ans après la Libération, le souvenir des représailles l'habitait encore.

« Oui, lui répondis-je, mais revenez demain, je n'ai plus la force de parler depuis sept heures ce matin, je suis en route, sans manger. »

Miz Du 1960

Villemomble. Mari à A. Y.

« Je suis rentrée avec notre chauffeur, mais heureusement, j'étais là pour indiquer la route après Versailles pour rentrer dans Paris, surtout la nuit. Nous n'avons pas été loin d'avoir un accident. J'ai admiré le sang-froid du conducteur qui n'a pas lâché son volant, deux autos venaient sur nous, ayant dépassé la ligne jaune. Il a donné un coup de volant à temps. Heureux qu'il n'y ait pas eu de voitures passant à côté. L'entrée de Paris était infernale. Il m'a déposée à la Bastille, en disant :

« Je vous remercie d'avoir été si gentille avec moi. Je ne rencontre pas souvent des gens comme vous et votre sœur. »

Comme tu vois, il a été charmant, jusqu'au bout. Je suis contente que la photo des deux cercueils côte à côte soit réussie. Celle de l'entrée du cimetière est bien...

Je ne vois plus devant mes yeux, les pénibles moments de l'exhumation. Tout s'emousse, les peines et les joies. C'est bien, on ne vivrait pas sans cela... »

Miz Du 1960

Opération peintures

Douarnenez. A. Y. à Théophile Lemonnier, Rennes.

« J'ai pu enfin ramener le corps de mon mari à Rennes, vendredi dernier, 18 novembre. Tombe 10, secteur 16 - rang 26, dans la tombe de ses parents au cimetière du Nord. Il repose auprès de mon frère tué en Alsace pendant les désordres de 1945.

Je vous remercie des mille francs que vous avez donné pour lui à M. Rual qui me les a remis. Je voulais vous écrire depuis longtemps pour vous demander si vous ne connaissiez pas des marchands qui achètent des tableaux. Je sais que M. Garin en vendait. Je fais des corsets pour gagner ma vie ; mais ma raison de vivre, c'est la peinture... J'ai en tout une centaine de tableaux tant en gouaches, huiles et pastels. Il y a des expositions, mais on me demande un prix fou et il faut exposer si on veut vendre... »

Je peux maintenant penser à moi et essayer de réaliser le rêve de ma vie. La passion de peindre me dévore et je veux m'y adonner complètement. Je me souviens qu'un ami de mon mari, Riec Jestin vend à Paris ses peintures, genre naïf. Je lui écris pour lui demander comment opérer pour faire une exposition. A Douarnenez, personne n'a l'air de s'intéresser à mes peintures idéalisées.

26.11.1960

Paris. Riec Jestin da A. Y.

« Itron ha kenvroadez ker. Mat hoc'h eus graet skriva d'in o lakaat ac'hanon da soñjal er wech, n'eus nemeti, siwaz ! ma kejis ganeoc'h ha Fañch ho pried ken kalonek, e Roazhon e miz gwengolo 1940. Leun a c'hoanag edomp neuze. Breizh a zisoc'he ! Allas ! Pebezh kemm etre hor spi hag ar pezh a c'hoarvezas en diwezh.

Ma, komzomp kentoc'h diwarbenn danvez ho lizher. Desket am eus abaoe eur bloaz, petra eo kreizenn al livadur, n'anavezen ket araok muioc'h egedoc'h-c'hwil bre-mañ. N'eo ket gwall vrav

Vous avez bien fait de m'écrire en me mettant à penser à la seule fois où je vous ai rencontrée et Fañch, votre époux si courageux, au mois de septembre 1940. Nous étions alors pleins d'espérance, Breizh qui resuscitait ! Hélas ! Quelle différence entre notre espoir et ce qui arriva à la fin.

Parlons plutôt sur la matière de votre lettre. J'ai appris depuis un an ce qu'est le milieu de la peinture que je ne connaissais pas avant, plus que vous maintenant. Ça n'est pas beau non plus, gouvernée qu'elle est par l'envie de

kennebeut, renet evel ma'z eo gant ar c'hoant gounit arc'hant, koulz eget tachennou all pleustret gant mab den ?? Neuze ; n'eus marc'hadour ebet perc'henn "galerie" ebet, hag a brenje taolennou, na digant den, nag evit priz ebet. Kemerout a reont taolennou da werzhañ, met n'eo ket aes lakaat anezho d'hen ober p'o deus pephini anezho, liverien stag ouzh o stal o labourat evito. Ur jañglenn eo deut da vezañ ivez.

Me goude bet argaset er c'hiz-se, diouzh pevar pe pemp ti, a zo aet da di Andre Weil ha da di Bernheim da ziskouez va zraoù. Ar re-se, hag unan bennak all a zo digoroc'h o stallioù eget re an dud a gomzen diouto. Pa gavint e talv ar boan, e feurmont salioù da ober diskouezadegou. Ne geremoñt ket kalz war ar werzh (10%) met feurmi a reont ker : 1750 lur evit teier sizhun am eus roet. Ouzhpenn-se, ar bruderezh a zo ret ha n'eo ket evit netra. Diwar an divizoù-se, kollet arc'hant am eus graet gant an diskouezadeg e ti Bernheim, rak ne vezher ket aes pa ne vezer ket anavezet. Ha burutellerien ar c'helaouennoù a zeu da welout n'int nemet tud disterik ; ar re all, n'en em zirenkont ket evit al livourien dianav.

Met va anv a zo bet gwelet evelato hag eun nebeut mizioù goude am eus kavet

gagner de l'argent, comme pour d'autres matières exploitées par les hommes.

Alors, il n'y a aucun marchand, propriétaire de galerie qui achèterait des tableaux à vendre, mais il n'est pas facile d'obtenir de faire cela d'eux, puisqu'ils ont chacun des peintres attachés à leurs maisons, qui travaillent pour eux. C'est devenu une jungle aussi.

Moi, après avoir été repoussé de cette façon là, de quatre ou cinq maisons, je suis allé chez André Weil et chez Bernheim, montrer mes affaires. Celles-là et quelques autres sont plus ouvertes (leurs maisons) pour faire des expositions que celles dont je parlais. Quand ils trouvent que cela vaut la peine, ils louent leurs salles pour faire des expositions. Ils ne prennent pas beaucoup sur la vente (10 %) mais ils louent cher (175 000 F) pour trois semaines, que j'ai donné. De plus, il faut faire de la publicité et ce n'était pas pour rien. Sur ces accords, j'ai perdu de l'argent avec mon exposition chez Bernheim ; car l'on ne vend pas facilement si l'on est pas connu. Les critiques et les journalistes qui viennent voir ne sont que des critiques sans importance, les autres ne se dérangent pas pour des peintres inconnus. Cependant, mon nom a été vu, et quelques mois après, j'ai trouvé, par hasard, un propriétaire de

eur perc'henn "galerie" dre zarvoud e giz-se, hag en deus lavaret d'in e talvez e va livadur bezañ lakaet dirag barnerien a bouez. Kaset on bet gantañ da gavout daou eus ar re-mañ.

Un diskouezadeg all a zo bet aozet, met en eun doare all, evit va yalc'h ha treiñ a reas an traou kalz gwelloc'h. Setu va arnodenn ha va skiant-prenet. Komz a ran diouto, n'eo ket tamm ebet evit klask fougeal dirazoc'h, rak n'oun ket un diod ; hogen evit diskouez deoc'h en un doare danvezel penaos emañ kont gant al livouriezh.

Evidoc'h eta, ar gwellañ d'am meno a vije mont gant un daolenn bennak da di Saluden e Brest. Gwellañ "galerie" Breizh-Izel eo. N'eo ket ken ker, na tost eget amañ. Gwelet penaos e c'hellfe bezhañ aozet un diskouezadeg gant bruderezh dereat, ha meuze skrivañ da Charles Chassé, evit pediñ anezhañ da zont. Ma skriv ur pennadig diwar ho penn war an "Télégramme" se a rayo kalz.

Klaskit en ho tarempredoù, kazetennoù gouest da lakaat ul linnenn bennak ; war an "Ouest-France" (pebezh ano kasaus) pe war ur follenn all. Amañ e Paris e c'hellfec'h ober ivez eun diskouezadeg marc'hat mat e "La Maison de Bretagne" (wardro 400 lur nevez) ar sal. Skrivañ d'an ao Pondaven. Gwelloc'h Saluden da gentañ a gav d'in,

Set an oll alioù a c'hellan

galerie qui m'a dit que ma peinture valait d'être mise sous les yeux de critiques de poids. Il m'a envoyé voir deux de ceux-ci. Une exposition a été arrangée, mais d'une autre manière pour ma bourse et les choses tournèrent beaucoup mieux pour moi.

Voilà mes essais et mon expérience. Je ne les raconte pas pour me vanter devant vous, car je ne suis pas un idiot, mais pour vous montrer d'une manière concrète, le milieu de la peinture.

Alors, pour vous, le mieux serait, à mon avis, d'aller, avec quelques tableaux chez Saluden à Brest. C'est la meilleure galerie de Breizh-Izel. Elle n'est pas aussi chère, que celle d'ici. Vous voyez comment pourrait être arrangée une exposition avec une publicité convenable. Et alors, écrire à Charles Chassé pour l'inviter à venir. S'il écrit un petit article dans le « Télégramme », cela fera beaucoup. Cherchez dans vos relations, des journalistes pouvant mettre quelques lignes dans « Ouest-France » (quel nom embêtant !) ou sur une autre feuille. Ici à Paris vous pouvez avoir une exposition bon marché à « La Maison de la Bretagne », 400 F nouveaux la salle. Écrivez à M. Pondaven ; mais ça serait mieux Saluden, d'abord, je crois.

Voilà tous les avis que je peux vous donner. Il n'y a

reñ deoc'h. N'eus mar ebet e teufec'h a benn da gemerout ho plas etouez livourien Vreizh, gant kalon. Ganeoc'h a wir galon.

G. S. Kasit d'in mar gellit ul luc'hskeudenn bennak eus ho taolennoù da ziskouez amañ... ».

14.12.1960

Ecole Régionale des Beaux-Arts. Théo Lemonnier à Mme Debauvais. Douarnenez.

« Je suis heureux d'apprendre que vous vous êtes acquittée d'un pieux devoir vis-à-vis de mon vieil ami. Il est très difficile de gagner sa vie avec une production picturale, même de qualité. Il y a Paris vingt mille peintres dans la misère ! Si vous avez l'occasion de vendre des peintures sur place, n'hésitez pas d'en profiter, mais surtout n'engagez pas de frais pour faire des expositions dans des villes lointaines.

Mon vieil ami, Louis Garin, mort il y a plus d'un an, s'il a vécu de sa peinture, il lui a fallu plus de vingt ans d'efforts pour faire sa place et se constituer une clientèle fidèle. C'est donc la sagesse pour vous de continuer votre commerce de corsets. Les affaires sont difficiles en ce moment, mais votre situation s'améliorera peut-être rapidement.

Croyez, chère Madame, à mes sentiments les plus fidèles. »

Théo Lemonnier était directeur de l'École des Beaux-Arts à Rennes. Sa femme l'aidait à son bureau, afin qu'il puisse continuer à peindre. Les élèves l'appelaient Mme La Directrice. Fransez me disait que son ami ne voulait pas devenir professeur de dessin. Il savait mieux que personne que l'on peut seulement acquérir la technique, mais non l'esprit créateur. « Il faut avoir le don » disait-il. Malgré sa renommée et la propagande intensive de sa femme, ses peintures ne lui rapportaient pas suffisamment pour qu'il accepte de passer son temps à expliquer par des paroles ce que l'on ne peut exécuter que par le pinceau, soi-même.

21.12.1960

Alix m'écrit :

« Combien j'ai été heureuse d'apprendre le retour en Bretagne de nos disparus. Certes, ce fut un grand sacrifice... pour réussir ce projet... »

pas de raison que vous n'arriviez avec courage à prendre votre place parmi les peintres de Bretagne...

P.S. Envoyez-moi, si vous pouvez quelques photos de vos tableaux, pour les montrer, par ici. »

22.12.1960

Paris. Riec Jestin da A. Y.

« Deut eo d'in ho lizher hag al luc'hskeudennou e liviou. Ar re vras a'zo bet graet mat kenañ ha plijadur am eus bet o sellout outo epad eur pennad mat. Fresk int. Kempouez ha brav, hag ho liviou, ar pezh a zo talvoudusañ, d'am meno, a zo levenez ar vuhez leun ha klok, dalc'hmat o krouiñ hag oc'h aozañ kenedou nevez, kenedou peurbadus. Ya sur, n'eo ket kustum e Breizh ha setu penaoz e plij d'in gwelout dremmou diniver hor Bro.

Mam bije bet ho lizher dilun elec'h kaout anezhañ dimeurzh em bije gallet diskouez ar skeudennou d'ur buruteller, o plediñ gant live-rezh ar re n'o deus ket desket er skolioù. Bremañ, pane resev nemet d'al lun, ha pa ya kuit evit eur pennad en deveziou-mañ, n'eo nemet goude ar gouelioù hag e c'hellin gwelout anezhañ. Da c'hortoz e klaskin gwelout tud all.

Ar "galerie" St Placide, a c'hell bezañ mat ; n'ouzon ket, met hervez ar pezh am eus gwelet, n'eo ket ho toare livañ, na va hini ; a dle dedennout tud an ti-se. Wardu an "ultra moderne" e seblantont bezañ ha re ger eo. Sonjit er bruderezh da baeañ ouzhpenn. N'ouzon ket re petra lavarout deoc'h neuze evit Brest. Pezh a ouzan da vihanañ eo, ez eus tud, livourien dister hag a

Votre lettre est arrivée, ainsi que les photos en couleur. Les grandes sont très bien venues et j'ai eu du plaisir à les regarder un bon bout de temps. Elles sont fraîches, bien équilibrées, ainsi que les couleurs. Ce qui est le plus important, à mon avis est la joie de la vie, pleine et entière en perpétuelle création, pour faire des nouvelles beautés éternelles.

Oui, vraiment cela n'est pas coutumier en Bretagne et voilà, pourquoi il me plaît de voir les visages variés de mon pays. Si j'avais reçu votre lettre lundi, au lieu de mardi, j'aurais pu montrer vos photos au critique qui s'occupe des peintures de ceux qui ne sont pas passés par les écoles. Maintenant, puisqu'il ne reçoit seulement que le lundi et qu'il part pour un certain temps ces jours-ci, ce ne sera qu'après les fêtes que je pourrais le voir. En attendant, je contacterai d'autres personnes.

La Galerie St-Placide peut être bonne. Je ne sais pas, mais d'après ce que j'ai vu, ce n'est pas votre manière de peindre, ni la mienne, qui peut attirer les gens de cette maison. Ils paraissent s'orienter vers le style ultra-moderne et l'exposition coûte trop cher. Pensez à la publicité à payer ensuite. Je ne sais trop que vous dire au sujet de Brest. Ce que je sais au

werzh marc'had mat, met
aes awalc'h. Betek bremañ
" La Maison de la Bretagne "
a vije ar gwellañ, daoust
pegen nebeut plijet e vefe
ar renerien. Gortozit ta eur
pennadig ken ma c'hellin
kaout doareoù resisoc'h ha
klokoc'h deoc'h.

Ma, sabatuet oun bet o
lenn dindan ho pluenn, n'ho
peus ket komzet zoken eur
ger brezhoneg abaoe pemzek
bloaz ! Neuze n'eus den
e Douarnenez hag a rafe
c'hoazh gant hor yezh ? Gou-
zout a raen e ya ar brezhoneg,
buanoc'h-buanañ, da get
etouez an holl e Breizh-Izel.
Siouazh, siouazh ! Met en
doare-se, n'em bije ket
kredet. Ne dalv, am eus aon,
labour Marc'harid Gourlaouen,
nemet evit tud o chom er
maez eus Douarnenez.

Kalon eta. Va gwellañ
hetoù a vloaz nevez, peogwir
omp tost eus 1961, ha ga-
neoc'h a galon laouen ».

1.1.1961

Rouen. Suzanna à A. Y.

« Alors, vous avez pu réaliser votre projet de ramener Francis près de ses parents. Vous voilà soulagée, mais tout cela renouvelle la peine de la séparation et surtout les circonstances pénibles et douloureuses.... Vous commencez à être connue à Douarnenez ? Bloavez mat gant va pokou mat... »

8.1.1961

St Brieuc, Andrée Debauvais à A.Y.

« Je tiens à vous remercier d'avoir fait revenir le corps de

moins, c'est qu'il y a des peintres doués petitement et qui vendent bon marché, mais assez facilement. Jusqu'à maintenant, c'est la « Maison de la Bretagne » qui conviendrait le mieux malgré le peu de plaisir que cela ferait aux dirigeants. Attendez un peu que je puisse vous obtenir des nouvelles plus précises et plus complètes.

Et bien, j'ai été estomaqué de lire sous votre plume que vous n'avez pas parlé un mot de breton depuis quinze ans. Alors, il n'y a plus personne à Douarnenez qui utiliserait encore notre langue. Je savais que le breton s'en allait de plus en plus vite parmi le peuple de Breizh-Izel. Hélas ! Mais de cete manière, je ne l'aurais pas cru. Je crains que le travail de Marc'harid Gourlaouen n'est profitable seulement qu'à ceux qui habitent loin de Douarnenez.

Alors, bon courage et meilleurs vœux pour l'année nouvelle, puisque nous sommes tout près de 1961, et avec vous le cœur joyeux. »

Francis avec, hélas, un peu de retard... J'ai toujours entretenu la tombe et j'ai reçu des compliments de la famille Preschoux qui s'y était rendue. Marie-Françoise avait été avec sa grand-mère et ne l'avait pas trouvée. Lors de mon passage à Rennes... quelle ne fut pas ma surprise de trouver une tombe fraîche. Après renseignements auprès du concierge, j'ai appris l'arrivée de deux corps. Pour mon frère, c'est bien, mais je ne vois pas pourquoi vous y avez mis votre frère. Sa place était à Douarnenez dans votre famille. Je crois savoir que vous avez commandé une pierre tombale, tout cela est très bien. J'aimerais que vous me répondiez avec l'espoir de trouver à mon prochain passage ... la tombe en état le plus vite possible car vous avez eu de l'aide et touché des fonds. J'avais dépensé cinquante francs pour nettoyer la tombe et l'entourage... »

Voilà qu'elle me donne des ordres ! Elle ne sait donc pas qu'une tombe appartient à ceux qui en paient la concession. C'étaient mon mari et moi qui avions payé la concession de trente ans en 1934 et pareillement quand j'ai ramené les reliques de son frère. C'est nous qui avons élevé le monument. Elle ne nous a jamais donné un sou et elle nous devait 10 000 F (de 1934) que nous lui avions prêtés pour récupérer ses meubles saisis. Elle pense que j'ai touché l'argent de la souscription et elle croit que je vais lui envoyer les cinquante francs dépensés sans mon accord. J'ai toujours nettoyé la tombe toute seule. Évidemment à ces sortes d'ultimatum, l'on ne répond que par le silence !

9.1.1961

St-Roch. Marie-Thérèse m'envoie ses vœux et ceux de mon fils et me raconte les petits problèmes de l'heure.

« Inutile d'ajouter les événements à tout cela. Ça me contrarierait de partir en ce moment. Nous avons eu, hier soir, la visite d'un breton de St-Brieuc et de sa femme. Cette dernière est d'ici... Elle n'est pas rassurée, elle a tous les siens ici, elle y a enterré son fils. Bien que nous n'ayons rien ici, nous ne sommes pas pleinement rassurés... Tout est tellement bien gardé. La troupe est partout... ».

11.1.1961

Cholet. L'oncle Julien m'écrit.

« Ce n'est pas que mes affaires soient bien brillantes, à Cholet, nous sommes bien trop nombreux dans la branche des corsets, 14-15 et j'en oublie. Vous dites n'être pas trop bien

placée à Douarnenez. C'est certain, c'est un handicap. Merci de vos bons vœux et souhaits.

Alors, les restes de Francis, qui s'est bien dépensé lui aussi, pour un but inutile, j'allais dire chimérique, reposent maintenant à Rennes. Chaque fois que nous y allons, je ne manque jamais d'aller au cimetière, une raison de plus pour moi de continuer à y aller, bien sûr. Car si je ne partageais pas ses idées, vos idées, cela ne m'empêchait pas d'avoir beaucoup d'affection pour lui. J'ai toujours, dans mon subconscient, admiré son idéal désintéressé, mais connaissant le monde pour lequel, au fond de moi-même, je n'ai que mépris. Je jugeais le rêve, irréalisable. Qu'est-ce qui mène le monde, Annaïg, l'intérêt et c'est tout. Nous n'irons pas vous voir à Douarnenez, mais si vous avez la possibilité de venir par ici, venez, Annaïg et nous serons très heureux. »

12.1.1961

Mari m'écrit qu'elle a trouvé un logement à Paris, mais on lui demande 200 000 F de reprise. Si je pouvais lui trouver cette somme à prêter, elle me céderait son logement à Villemomble, sa propriétaire est consentante, et ce serait plus pratique pour moi, pour courir les galeries de peinture. N'ayant pas cette somme, je vais voir le directeur de ma banque. Il ne peut me les avancer et les meubles ne se vendent pas du jour au lendemain. Aussi, je m'adresse au cousin Robert, qui me dépanne aussitôt. Mari a reçu son chèque en temps voulu, mais la locataire en question a décidé de rester chez elle. Ma sœur me renvoya le chèque aussitôt pour le rendre au prêteur.

Celui-ci ne s'attendait pas à être remboursé si vite.

19.1.1961

Ar Gwernig bras aet da Anaon

Il devait avoir soixante-quinze ans. Quand je l'ai connu, en 1935, à St-Goazec, il était dans la force de l'âge, alors qu'il venait de secourir Deb, matraqué par les « Camelots du Roy » à leur assemblée de St-Goazec. Il fut toujours un ami sincère de Fransez. Celui-ci l'estimait beaucoup pour son ardeur à défendre les libertés bretonnes.

23.2.1961

A. Y. à Mari.

« Un coup pour rien, c'est la vie. Le problème reste entier. Il y aura une cinquantaine de toiles, les cadres sont commandés... Je garde le minimum de marchandises et continue la mesure. La moitié des meubles est vendue... »

320

J'ai fait un saut à Paris pour montrer mes gouaches (faciles à transporter) à Riec. Il m'a donné rendez-vous devant le cinéma de l'Odéon. Il est arrivé à l'heure dite. Nous allons prendre un café dans un bistrot ptoche, pour lui montrer mon travail qu'il trouve bien. Il m'a donné l'adresse du critique Jakowsky, qui s'occupe des peintres naïfs.

Je suis allée voir celui-ci, avec mon rouleau de gouaches, dans sa petite maison d'un étage, au fond d'un petit jardinet fermé par une barrière. Il me reçut aimablement, puisque venant de la part de Riec, dont je vois, au premier abord, une de ses toiles accrochées dans son bureau, parmi d'autres tableaux naïfs.

Je lui montre mon travail. Il ne peut s'occuper de moi. Mes tableaux ne correspondent pas aux critères de vrais naïfs. Il m'explique :

« Malgré leurs couleurs brillantes et gaies, ils ont du dessin et de la perspective. Riec est à la limite, c'est pourquoi, je me suis occupé de lui. »

Je suis descendue chez Mari qui m'a menée voir une amie, mais je ne lui ai rien vendu. Le lendemain, je suis allée à la « Maison de la Bretagne » voir M. Pondaven. Il a trouvé mon travail digne d'être présenté au public. Je ne m'attarde pas à Paris et prends le chemin du retour où le travail m'attend. Il faut que toutes mes gouaches soient encadrées et il faut beaucoup d'argent pour cela.

21.1.1961

Paris, P. Pondaven à A. Y.

« Suite à votre récente visite, je vous confirme les conditions de la salle Henri Treger à la « Maison de la Bretagne » pour une exposition de vos œuvres. Location de la salle : 500 F nouveaux, pour une période allant du mardi 25 avril au 9 mai inclus.

Pour la publicité, elle est faite gracieusement par la « Maison de la Bretagne », à Paris et vous pourrez nous fournir 250 cartes d'invitations que nous adresserons à des compatriotes de la région parisienne... »

J'ai payé 250 NF d'acompte, le 21.2.1961 pour retenir la salle. Je prépare mon départ, en vendant tout ce que je peux de meubles. Mme Yvonne Guellec m'achète des cuivres, le vaisselier, le garde-manger décoré d'un St-Sacrement de cuivre et le lit à colonnes. Eugène Guellec disait à tout le monde qu'il avait acheté le lit de Deb. Il aurait été trop court pour lui. Moi qui ne

321

mesurais qu'un mètre cinquante-trois, mes pieds touchaient le bois de lit. L'un de ses neveux de Paris m'acheta la mée de Redon, très ancienne, le buffet de St-Malo et la grande table à la barre de chat. Je sais qu'à Paris, je ne pourrai trouver un grand logement à acheter, car je suis bien décidée à y aller.

J'écris à Mari, ces jours-là.

« Bien sûr, j'irai encore t'embêter. J'aime parler avec toi... Le souvenir du voyage à Colmar est toujours vivant dans mon esprit et me donne du réconfort... »

25.1.1961

Robert me promet de venir à mon exposition, s'il peut aller à Paris.

« N'hésitez surtout pas, si vous avez besoin de quoi que ce soit. Vous rendre service est un réel plaisir... »

4.3.1961

L'entreprise Merrien ne donne reçu des 500 NF en compte sur les 1 500 NF des cadres commandés et pourtant, j'avais pris tout ce qu'il y avait de meilleur marché.

5.3.1961

Marie-Thérèse m'écrit de St-Roch.

« Il m'arrive maintenant de demander à Veig d'écrire, mais peine perdue, il ne veut rien savoir.... Je ne pense pas que nous irons en France cette année. Bien entendu, si les événements s'aggravent, la question ne se pose plus. Je frémis à l'idée que nous aurions pu être à la place de ces métropolitains, brûlés vivants dans leur voiture mardi dernier... Nous prenons nos précautions et nous ne sortons pratiquement pas. Ici, les esprits sont tendus, méfiants. C'est un climat très pénible. Autant prendre la chose avec philosophie, puisque nous ne pouvons changer le cours des événements.

Aujourd'hui, dimanche, Veig est de service. Ils ont un travail fou à la soute en ce moment, si bien qu'il a fallu embaucher tous les sous-off. Inutile de vous dire qu'il y a des mécontents avec le temps splendide qu'il fait... Avez-vous peint de nouveaux tableaux depuis?... Recevez de vos deux exilés... »

C'est l'une des corvées dont Veig a gardé le plus mauvais souvenir. « Nous étions transformés en dockers, pour décharger les armes. » me dira-t-il plus tard. Cela non plus, n'a pas dû

arranger sa santé.

6.3.1961

A. Y. à Mari.

« Je suis inquiète pour ta santé. Je pense sérieusement à mon exposition. Je ne dois plus scruter mes tableaux, je n'en sortirai pas. Le courage pour les corsets fléchit de jour en jour... »

8.3.1961

Mari à A. Y.

« Ton exposition approche. Je crois que ton genre intéressera, il est moins que commun. Il attire le regard. En tout cas tu mérites de réussir à percer. Je comprends que tu n'aies plus de courage pour corseter. Il arrive un temps où la lassitude coupe les bras et les ailes. Il faut que la peinture te tienne au ventre. C'est une grâce, une rude grâce. Je pense au cimetière de Rennes, où reposent nos chers morts... »

20.3.1961

Paris. Riec da A. Y.

« *Va digarezit evit bezañ ken gorrek da respont ! Plijet oun bet o c'houzout e oa bet aozet pep tra evit ar gwellañ etrezoc'h ha Pondaven. Ne c'heller ket ober gwelloc'h nag evit nebeutoc'h a zispign, daoust d'an diskouezadeg da vezañ berr eun tammig (ur sizhun n'eo ket kalz). Mare ar bloaz a zo bet dibabet a zo mat kenañ ha tud a vo a dra sur. Mar gellit dont un tammig araok da welout penaoz avo graet ar bruderezh ; se a vo mat. Ret eo ober ar muiañ a drouz ma c'heller endro da seurt abadennoù-se.*

Komz a rin diouzh va zu, ha graet am eus dija diwar ho penn, ha mar deo fall an amzer, se a vo dreist evidoc'h. Troetoc'h kalz e vez an dud da vont d'an diskoue-

Excusez moi d'être si lent à répondre. J'étais si heureux de savoir qu'il avait été arrangé toutes les choses pour le mieux entre vous et Pondaven. L'on ne peut faire mieux pour moins de dépenses. Bien que l'exposition soit un peu courte (une semaine, ce n'est pas beaucoup) l'époque est bien choisie et il y aura sûrement du monde. Si vous pouviez venir un peu avant, pour savoir comment se fera la publicité, ce serait bien. Il faut faire le plus de bruit possible pour ces sortes de manifestations.

Je parlerai de mon côté et je l'ai déjà fait, à votre sujet. Si le temps est mauvais ce sera très bien pour vous. Les gens sont beaucoup plus attirés par les expositions, que lorsque le soleil luit et

zadou pa vez fall an amzer eget pa bar an heol o c'hervel anezho er c'hoadoù ha war an hentoù.

Kas a ran deoc'h endro ho luc'hskeudennoù a c'hello bezañ talvoudus evidoc'h. Er miz a'zeu e rin un diskouezadeg e ti Mignon-Mansart e Naoned. Teir sizhun ez an di. Gwelout a rin ac'hanoc'h dizale, o c'hortoz e kasan deoc'h va gourc'hemennou kalonek ».

20.3.1961

Paris. Me Corentin à Mme Debauvais.

« J'accepte l'honneur que vous me faites, bien qu'en étant peu digne et compte garder libre mon après-midi du 25 avril. Je souhaite que cette exposition soit un bon début de votre renouveau parisien. Je vous prie d'agréer... »

Miz Meurz 1961

Noël an Nestour zo aet da Anaon

Né à Lignol, il exerça la fonction d'huissier à Guéméné. Mais, jusqu'à sa mort à quatre-vingt-six ans, il participa de tout son pouvoir à la résurrection de la Bretagne et de sa langue. En vannetais ou brezoneg unvan, ses discours étaient très appréciés. Deb l'avait en haute estime.

Je l'avais vu maintes fois aux différents congrès bretons qu'il fréquentait régulièrement. Loeiz Herrien et Xavier de Langlais, vannetais comme lui, étaient parmi ses amis de toujours. Pendant la guerre, il assumait la charge de chef d'arrondissement, puis de département du Parti National Breton.

9.4.1961

Paris. Riec da A. Y.

« An amzer a dremen hag e chomer hep ober evel ma tejer meur a dra a bouez koulskoude.

Evelse emañ atao o c'hortoz ec'h echufe an tam-mig kestenn etrezomp paotred " Ar Stourmer " evit Fañch.

les appelle sur les routes et dans les bois.

Je vous envoie les photos qui vous seront utiles. Le mois prochain, je fais une exposition chez Mignon Mansart, à Nantes. Je serai là pendant trois semaines. Je vous verrai ainsi bientôt... »

Ma evit bremañ, mar deuit warc'hoaz (kaset am eus deoc'h ur gartenn bediñ evit va diskouezadeg er " galerie " Herbinet 8 rue Bonaparte. Met darn a ya da goll atao) wardro 5.7 eur, e roin atao va skodenn d'in va unan. Hag am bo ar blijadur da c'hellout komz ganeoc'h eun tammig.

Spi am eus ne ya ket fall an traou ganeoc'h daoust pegen diaes eo dont a -benn da lakaat hol labour da zougen frouezh en amzerioù-mañ. Abaoe pevar bloaz n'am boa ket gellet ober eun diskouezadeg. Kenavo dizale spi am eus... ».

pour maintenant, si vous venez demain (je vous ai envoyé une carte d'invitation pour mon exposition à la galerie Herbinet, 8 rue Bonaparte, mais certaines se perdent) entre cinq et sept heures. Je vous donnerai mon obole à moi, et j'aurai le plaisir de parler un peu avec vous.

J'ai espoir que cela ne va pas trop mal avec vous, malgré que ce soit difficile de faire fructifier votre travail en ces temps-ci. Depuis quatre ans, je n'avais pu faire aucune exposition. Kénavo, à bientôt, j'en ai l'espoir... »

J'ai été voir ses dernières œuvres : fleurs rutilantes éclairant une jungle peuplée d'animaux fantastiques, Riec n'était pas encore arrivé. Je parlais au directeur de la galerie de mon cas; il me répondit :

« Les œuvres de Riec sont spéciales, aussi avons-nous organisé une exposition. »

De toute évidence il ne voulait pas s'occuper de moi, aussi, n'insistais-je pas.

Riec était déjà connu. Il avait vendu l'un de ses tableaux à Effel, le dessinateur humoriste bien connu, et était patronné par Jakowsky. Riec arriva et comme il n'y avait pas encore de monde, nous avons pu parler des militants que nous connaissions particulièrement. Il me donna 2 000 F pour la concession à perpétuité comme il me l'avait promis.

11.4.1961

Haguenaou, Hella à A. Y.

« Merci de vos nouvelles. Je ne vais que rarement au cimetière de Colmar. Aux occasions de Pâques, jour des morts en octobre, Noël, St Joseph et chaque fois je me suis arrêtée à votre tombe qui n'existe plus et je suis contente pour vous deux.

Si Paris n'était pas loin, je viendrais avec plaisir vous revoir et assister au vernissage de votre exposition... J'ai donné votre carte

à Mlle Marie S. qui seule, continue sa vie à Paris. Je suis à la retraite depuis le 1.1.1961 et je vis dans ma maison. Cœur et âme ont tant reçus de coups durs que ma santé est bien abîmée. Durant un an, j'étais en congé de maladie...

J'avais quitté Sundhoffen et pendant sept ans, j'ai enseigné à Grus, huit kilomètres cinq de Haguenau. En vélo, j'ai fait la navette chaque jour, aussi, j'ai eu mes bronchites et le reste. En déménageant, j'ai égaré la lettre de votre sœur. Je pense souvent à elle. Nous avons perdu notre inoubliable Mme Keiff, il y a quelques mois. M. Keiff l'a suivie après quelques semaines.

A M. l'aumônier, je rends chaque fois une petite visite en revenant du cimetière. Je vous admire, chère amie d'être si courageuse. Comment va votre fils ?

Vendredi dernier, des autres m'ont amenée au Mont-Ste-Odile. Il y avait un soleil radieux et la vue était splendide. On voyait le camp et nous pensions au mont des malheurs, chose que l'on n'oubliera jamais...

Si j'avais su le jour de votre venue en Alsace, je serais venue à votre rencontre dans le Haut-Rhin. Ce sera pour une autre occasion. Bien amicalement et bon courage. »

11.4.1961

Mari m'écrit :

« J'ai vu Monique entre deux catéchismes... Je cherche pour toi un logement. C'est difficile. D'accord pour le jeudi 19. J'ai fait le portrait de Jos... Je fais maintenant papa, avec sa grande casquette et sa vareuse de toile rouge. Je ferai plus tard sur toile, mais c'est très fatiguant de réussir... »

A bientôt, le plaisir de te voir et d'admirer tes beautés... »

Tous les jeudis, Mari va au patronnage de Belleville, s'occuper des gars du vicar. Elle leur fait le catéchisme et du cinéma. Elle transporte toutes les fois l'appareil, ce qui n'est pas une petite affaire.

12.4.61

Jord Rual m'écrit de Nantes.

« Pour recueillir les souscriptions, je crois qu'il faudrait faire une circulaire de façon à ce que l'argent promis soit versé... Comme ma fille est mariée à un garçon de Douarnenez, je me ferai un plaisir de vous rendre visite... »

Je n'en ai rien fait puisque j'avais pu ramener les corps. Il

326

aurait fallu demander cela avant, ce à quoi je répugnais. Toutefois, Katt m'a envoyé après 5 000 F et Youenn Drezen autant.

15.4.1961

Paris. Riec da A. Y. Douarnenez.

« Ne skrivin ket hir deoc'h, peogwir e welin ac'hanoc'h araok pell. Diriaou ne c'hellin ket, digwener avat mar kirit er c'hortozin ac'hanoc'h goude lein e kichen finyskeudenni ti "Danton", pe mar deo aesoc'h evidoc'h dirag iliz St Germain des Prés. Larout a reoc'h d'in, mar plij, an eur a blijo deoc'h. 2 eur 1/2, 3 eur, 3 eur 1/2, 4 eur.

Mat-tre a seblant en em ziskouez an traoù evidoc'h. Ar mare'zo unan eus ar gwellañ er bloaz, hag aozet dereat kenañ eo bet an afer gant ar re o deus bet da gemerout perzh enni. Kasit eur gartenn d'an Ao. Anatole Jakwosky, heñ a anavez tud, d'an ao. Marcel Fabre ivez. Bez e vo tud sur eo. Gwellañ kelaouenn da ober bruderezh a zo "Arts" ha skoet hoc'h eus war an tach a oa da sañkañ.

N'eus nemet gedal eta bremañ. Trugarez evit ar pedadennoù. Roet int da dud a c'hell beza interesset. Kenavo... ».

J'ai fait imprimer mes cartes d'invitation à Douarnenez et expédier mes tableaux par Drouin. Rosa, ma sœur m'avait donné des cordes de filets à maquereaux, qui avaient appartenu à son mari, pour amarrer mes tableaux tous encadrés. Par le train, il eût fallu les mettre en caisses, à cause des vitres recouvrant les gouaches.

327

23.4.1961

J'ai fermé ma boutique pour un mois, et je suis venue m'installer chez ma sœur Mari. De là, j'ai envoyé le reste de mes cartes aux adresses des médecins, pris dans l'annuaire téléphonique. Il eut fallu une liste de gens qui s'y intéressent particulièrement. Je ne suis qu'une novice dans un métier que l'on apprend que par expérience.

M. Pondaven me proposait une personnalité bretonne, retraitée du Gaz. Je lui ai dit que j'avais demandé le patronnage de Me Michelet.

« Et il a accepté ? » demanda-t-il, l'air étonné.

Il fut stupéfait quand il vit la quantité de tableaux. Pour une grande salle, ce n'était pas de trop. S'il n'était pas très enthousiaste il les a appréciés cependant. Il n'en revenait pas de voir les rochers gris de Douarnenez, traités en rose !

24.4.1961

Je mets toutes les chances de mon côté, et j'écris à Micheline Sandrel, qui parle de peinture à la radio. Elle m'envoie ces quelques mots sur une carte de visite :

« A bien reçu la lettre de Mme D. Y. Elle sait à quel point certaines carrières sont difficiles et elle regrette bien de ne pouvoir rien faire; mais ce n'est plus elle qui dirige la rubrique peinture, elle ne fait que de temps en temps un reportage sur ce sujet. Elle la prie de croire de tous ses vœux. »

25.4.1961

Deuxième exposition à Paris

A l'heure dite, tout est prêt. Le buffet préparé par la direction attend l'arrivée du président. Léna a convoqué ses connaissances de Paris, qui font cercle autour d'elle ; dans le fond de la salle de quinze mètres de long sur sept mètres de large. Mme Moïse m'accapare en me lisant la poésie qu'elle a écrite pour sa petite fille.

Enfin Me Michelet arrive, et après une petite allocution me présente. Tout le monde s'approche du buffet et trinque au muscadet au succès de l'exposition. Il ne vint aucun journaliste. Rien sur la porte d'entrée de l'immeuble signale mon exposition au troisième étage.

Mari a signé la première le cahier sur lequel, j'avais dessiné la rose qu'elle m'avait offerte. Puis Riec Jestin : « Gant va gour-

c'hemenou ». Ronan Caouissin : « Gourc'hemenou da Anna evit he labour mat ».

Corentin Michelet : « Avec mes souhaits sincères pour un travail qui nous fait goûter soleil et fraîcheur. »

Anna Donnart-Lappart, Pondaven, Marie Bourdon, Mme Moïse, signent sans commentaires.

26.4.1961

Je suis retournée ce jour, à l'exposition. Finette et André sont venus me voir. Je les ai emmenés prendre quelque chose au café, en bas de l'immeuble. J'étais si bien reçue chez eux ! C'est une mauvaise époque, je tremble pour mon fils, avec cette révolution qui secoue l'Algérie. Nous en avons eu les échos dans les journaux et à la radio.

« Mon fils est obligé d'obéir à ses supérieurs, dis-je. Il n'y est pour rien dans la révolte des généraux contre le pouvoir de Paris. »

Je crains les paquets incendiaires que les tenants de l'OAS déposent ici ou là. Justement, je vois dans le café, près d'une table inoccupée, un paquet. Je le désigne au garçon. Heureusement, il était inoffensif !

Mme Mariette, l'hôtesse de la Maison de la Bretagne me dit : « La gare Montparnasse va bientôt être démolie, vous devriez en profiter pour prendre une esquisse. »

Ce que je fis. Elle fut trouvée plaisante et vraie et trouva un acquéreur. Mariette ajouta :

« Il n'est pas nécessaire que vous veniez ici tous les jours. S'il vient quelqu'un, je leur montrerai l'exposition ainsi que les prix marqués sur le cahier des signatures. »

27.4.1961

Article de Ouest-France, à la rubrique Douarnenez.

« Mme Anna Youenou à la Maison de Bretagne. Paris. (de notre rédaction)

L'on ne saurait-on pas, que l'on devinerait, à voir ses toiles exposées à la Maison de la Bretagne, 2 rue du Départ, que Mme Youenou est originaire de Douarnenez, tant elle a promené son chevalet autour de la célèbre baie. Menez-Hom, plage du Ris, montagne de Locronan, Plomarc'h's, le port, sous des angles et des éclairages divers sont pour elle un motif central d'inspiration.

Une quarantaine de peintures et de gouaches sont l'œuvre de toute une vie ; un amour soutenu pour la peinture à travers l'existence quotidienne.

Peinture naïve ? Et l'école a ses lettres de noblesse. Peinture

fraîche et directe, en tous cas, traduisent la vigueur des impressions et la sensibilité d'un œil apte à saisir les mille variations d'un « crépuscule dans la baie », « au ciel irisé, les vieilles rues de Vitré », la beauté d'un rayon de soleil qui joue dans les frondaisons de la forêt de Paimpont ou sur les Plomarc'h voisins de son domicile. Et la sirène, pleine de curiosité, venant rendre visite dans le paysage sous-marin à la légendaire ville d'Ys. Mme Youenou a pris plaisir à peindre. Ses visiteurs partageront son plaisir. »

28.4.1961

Ma sœur, travaillant de nuit, ne peut se reposer comme elle le devrait. Retourner à Douarnenez pour si peu de temps, ne m'intéresse pas. Aussi, je profite de l'invitation permanente de Robert et Noëlle pour leur rendre visite à Trélazé et revoir les enfants qui me manquent parfois.

J'ai dit à Mariette que je serais de retour le 8 mai, et qu'elle prenne rendez-vous pour le 9 mai, si par hasard, il y avait des acheteurs intéressés par les peintures.

Je suis reçue avec chaleur à Trélazé : Robert, grand amateur de peinture est heureux des nouvelles que je lui apporte de mon exposition. Je profite que j'ai sous la main des modèles pour prendre des croquis des six enfants et des constructions en cours que je vois de ma fenêtre.

St-Nazaire n'est pas loin d'Angers et je fais un saut jusque chez Herminie. Elle m'invite à la communion de Divona le 28 mai. Là aussi, je prends des croquis à St-Nazaire, d'une petite chapelle et du port.

5.5.1961

Dans « la Bretagne à Paris » de ce jour, sous la reproduction de la « Cité de St-Servan » paraît un article de Pondaven, signé « Intérim ».

« Fortement recommandée par R. Y. Creston, Mme Youenou expose, salle Henri Treguer à la « Maison de la Bretagne » ses gouaches et ses toiles. Elles représentent trente ans de travail.

L'amateur est tout de suite saisi par la violence des coloris qui s'opposent d'une manière originale, non sans harmonie. Peintre naïf, notre compatriote devrait connaître le succès.

Nous avons remarqué son « Phare de Croix-de-Vie », St-Servan, la Chapelle de Locmaria en Rostrenen, et surtout Dahut, cette dernière toile très remarquée le jour du vernissage par Maître Michelet, président fédéral, témoigne de la sensibilité de l'artiste,

élève de Lemonnier et de Pierre Galle. L'exposition sera close le 9 mai. »

Cet article fut lu par une collègue de Mari, qui lui montra à la clinique, le nom de Youenou, ayant attiré son attention.

8.5.1961

De retour à Paris, je me rends aussitôt à la Maison de la Bretagne. Hélas ! Aucun client n'est venu déranger l'ordre des tableaux. Ils ne déplaisent pourtant pas, vu le nombre de signatures élogieuses.

« Bon courage » pour le 22. Comtesse de Rohan-Chabot. Mme R. Douet de la Villefromoy, mon ancienne propriétaire de St-Servan.

Kavan : « Gant va gourc'hemmenou gwellan ! »

Yvonne et Eugène Guellec « Compliments et amitiés. » Signature illisible : « De la couleur, habilement maniée, donne aux toiles de Mme Youenou, une originalité particulière. La ville d'Ys traitée sobrement témoigne de son tempérament artistique. »

Signature illisible : « Vive la Bretagne ».

Jermen Breton : « Kelt-tre e kavan al liviou a rit. Marvellus int ».

Ronan Caouissin est venu photographier mes œuvres. Je lui ai donné une gouache encadrée, représentant la chapelle de Locmaria en Rostrenen, pour le remercier. Ce ne sont pas les peintures qui lui manquent, cependant. Son fils Hoel a peint une collection superbe. Aussi me demande-t-il combien peut valoir le cadre. Je l'ai payé 5 000 F lui dis-je. Il l'a fait figurer dans un de ses romans-photos, avec lesquels il gagne sa croûte, après avoir engouffré toutes ses économies dans le cinéma breton.

Les cousins Jacques Trotoux et Claudine Lemonnier sont venus m'inviter à déjeuner chez Dupont à Montparnasse où nous devisons agréablement. Ils sont logés à la cité universitaire à Paris où ils continuent leurs études, lui comme médecin, l'autre comme sage-femme. Véronique, leur petite fille, est restée chez sa grand-mère Lemonnier. Je leur donne rendez-vous le jour suivant à la Maison de la Bretagne. Au cas où je n'y serais pas, j'avais recommandé à Mariette de leur donner la gouache représentant Rochebonne, en St-Malo, pays des Trotoux. Je n'étais pas loin, je les voyais de l'autre côté de la place, mais je ne pouvais passer

avec les voitures qui tournaient continuellement. J'ai essayé de passer par les couloirs du métro mais ils ne débouchaient que sur la gare et non sur la rue du Départ. Jacques m'écrivit pour me remercier de cette marine qui lui plaisait beaucoup. J'y avais mis un peu de fantaisie dans les vagues.

Avant de remballer mes tableaux, je suis allée montrer deux petites peintures à Me Michelet pour le remercier d'avoir bien voulu présenter mon exposition. Il choisit une petite chapelle qui lui plaisait fort et m'en remercia chaleureusement.

J'avais aussi amené à Mari une gouache aux Rochers roses de Douarnenez qu'elle admirait. Puis je refis la corvée d'emballage avant de reprendre la route pour Douarnenez.

Miz Mae 1961

Je vends mon commerce de St-Servan

Madeleine ayant été reçue à son examen, nous avons passé l'acte de vente de la boutique et des dépendances ainsi que le fonds de commerce pour 30 000 NF. J'avais l'impression de vendre le tout pour rien. Trois millions anciens, représentaient une somme énorme ! Je lui ai fait un crédit de huit ans à sept pour cent, ainsi que Mme Douet me l'avait fait, lorsque j'avais acheté les murs. Mais Madeleine trouvait cela cher.

« Quand on achète quelque chose, on trouve toujours trop cher, lui dis-je, la misère que j'ai eu à faire la clientèle, ça se paie. »

Elle connaissait la peine que j'avais eu à réussir et les privations que je m'étais imposées. En effet, lorsque l'inventaire fut fait, à la première cliente qui se présenta, je dis :

« C'est à vous maintenant de toucher l'argent. »

Ainsi, elle ne perdait pas un jour de vente. Je n'avais pas voulu ébruiter le compromis de vente pour ne pas lui faire du tort. Je l'avais mise au courant de tout. Elle se tirait très bien d'affaire et plaisait aux clientes. J'étais sûre de son honnêteté... Elle me verserait des mensualités plus les intérêts qui iraient en diminuant chaque mois. Je savais que la vente l'intéressait fort et qu'elle allait se mettre de grosses échéances sur le dos. Heureusement qu'elle avait un mari économe et travailleur qui lui facilitait les choses.

Trop de compréhension nuit parfois, car l'on ne sait pas ce qui peut arriver. Quand je m'attache aux gens, j'en suis victime, parfois comme pour Alix. Aussi par prudence, je ne me fais pas de nouveaux amis.

Quand j'en aurai l'occasion, j'irai voir Madeleine. C'est avec plaisir que je ferai connaissance des trois filles qu'elle aura plus

tard. Ses enfants m'appellent tante Anna. Leur mère m'invitera aux fêtes de famille, comme si j'étais devenue une parente, pendant les quatre années qu'elle partagera ma vie ; je la considérais un peu comme ma fille et j'avais plaisir à lui apprendre tout ce que je savais.

Je n'ai plus besoin d'aller à St-Servan toutes les semaines et je puis disposer de mes dimanches pour faire des pastels aux environs de Douarnenez. Je partais le dimanche matin avec un pliant et ma boîte de pastels à l'huile. J'allais à l'aventure en commençant par St-Wendal en Pouldavid, puis les bois et les vieilles maisons des environs. Tréboul, où un petit port m'attirait particulièrement. Je pouvais m'y rendre à pied. Les bateaux à l'ancre, l'ancien bureau des douanes, avec vue sur Douarnenez, d'où le clocher de Ploaré émergeait. Ses plages vues de la digue où l'on apercevait une mer si limpide que l'on en voyait le fond, les marées en s'entrecroisant y avaient laissé leurs empreintes.

Puis je peignais la chapelle Saint Yann sous tous ses aspects. Pour un profane, elle était grise. Je la peignai en rose. Son toit d'ardoises bleues n'en était que plus bleu sous les rayons du soleil qui le teintait de vert par endroits. Deux jeunes enfants de huit à dix ans me regardaient faire. L'un d'eux me dit : « Moi je préfère la chapelle à toi que la chapelle en vrai. »

Il ne pouvait me faire plus de plaisir. Les enfants seront mes plus fidèles admirateurs où que j'aille. Je ne veux pas seulement faire des photos souvenirs mais semer la joie autour de moi.

Je pouvais aussi jusqu'à Sant Per Baour. Ce n'était plus la même, quand plus jeune, j'allais jeter des épingles dans la fontaine pour savoir si je me marierai dans l'année. Mais il en restait quelque chose, quoique la source en fut tarie.

Puis je prenais le car pour Pont-Croix, Poullan. Je peignais les chapelles, les vieilles rues, les vieilles maisons. Je pris aussi le train jusqu'à Rosporden, où je peignis l'église sous trois aspects différents avec son clocher se reflétant dans l'étang.

10.6.1961

De Corfou je reçois une carte de Robert et Noëlle, avec comme seule adresse : Mme Youenou peintre, Douarnenez Finistère - France!

23.6.1961

La maison Renault m'envoie la facture de la tombe. « ReplACEMENT et cavage 7 500 F, deux dalles dessous 2 500 F, une dalle

granit 35 000 F, 99 lettres à 25 F, 2 475 F. Total : 48 875 F (ancien) »

J'avais versé à M. Thébault 30 000 F restait dû 18 875 F (ancien) que je payais le 1.7.1961.

26.6.1961

Saint-Roch. Marie-Thérèse m'envoie ses félicitations pour mon exposition ; elle est enchantée que mes peintures plaisent (succès d'estime seulement !).

« Nous regrettons vraiment Veig et moi de ne pouvoir assister au dîner anniversaire que vous donnez à l'occasion de vos 60 ans... Il est fortement question de retourner soit en France, soit en Allemagne... Les militaires qui ont fait plus de 5 ans en Algérie doivent être mutés. Or c'est le cas de Veig qui totalise 6 ans. Il a demandé l'Allemagne... Il est difficile de faire des projets, il faut obéir devant les désirs de cette chère Marianne. Personnellement, j'aimerais retourner en France ne serait-ce que pour maman... »

Veig a eu un accident de voiture. Celle-ci est inutilisable. Une chance inouïe qu'il soit sorti indemne. Quant à moi, j'étais à la maison. Je n'ose penser ce qui aurait pu être... C'est le côté passager qui a tout pris. Cette corniche oranaise est constamment en réparation. Or les travaux publics n'avaient pas signalé un tas de pierres. Avec le soleil Veig n'a pu voir les cailloux, si bien qu'il a foncé dedans. Une chance qu'il n'a pas freiné, car juste à côté il y avait un gros trou de quoi engloutir deux ou trois 2 CV... L'expert... m'a donné un chiffre de huit à neuf mille francs de réparations...

Du point de vue des événements, Oran s'agite pas mal. Quoiqu'à Saint-Roch, c'est le calme plat : évidemment ce n'est pas la tranquillité. A Oran même, il faut voir les vitrines des magasins cassées et quand on y va, la ville semble morte, auprès de ce qu'elle était, il y a deux ans. Nous comptons beaucoup sur cette mutation pour s'en aller, car je crois qu'il est grand temps... »

26.7.61

Villemonble. Mari à A.Y.

« Tu viens quand tu veux et comme ça t'arrange, puisque je suis revenue de vacances... Monique me dit que tu fais de belles réalisations... Je vois que c'est plus rentable d'être sur place à Paris, où il faut gagner pouce par pouce et ne plus céder quand on a réussi à imposer ses couleurs... »

29.7.61

Riec Jestin da A.Y.

« *Va digarezit da vezañ un tammig diwezhat da respont deoc'h. An Aotrou Jakowsky a lavare d'in en deiz all n'eus nemet skivañ evit ar "Salon d'automne" d'ar chomlec'h mañ... Hervezañ eo diaes kenañ bezañ digemeret, pa ne vezer ket anavezet. An dra-se a'zo spontus ; e pep lec'h ne glever nemet lavarout se... Ar "galerie" n'emaint ket e poan da ober diskouezadegoù gant ho taolennoù, ar vurutellerien ne'zeont ket da welout ar pezh a rit, ar c'helaouennoù ne gomzont ket diwar ho penn, nemet dre vezañ paet ganeoc'h h. a.* »

Met neuze, penaoz an diaoul e ranker ober evit dont da vezañ anavezet ?

Ya, ar "galerie-se 89 bd Montparnasse" a c'hell ober muioc'h eget "La Maison de Bretagne", ha kenkoulz marc'hadmat n'eus ket e Paris. Spi am eus e reot berzh, en taol-mañ. Diaez eo a dra sur pa ne vezer ket war al lec'h, met eur wech anavezet se zo evel ar rest, ne vo ket kalz a dra... »

16.8.61

Je cherche à me loger à Paris et j'écris aux Caouissin à Fontenay pour me renseigner. Ils doivent venir en vacances et passeront à Douarnenez. Je les ai reçus et ils ont apprécié le thon cuit acheté sur le port. Ils avaient apporté des lits de camp. Ils m'ont laissé un petit chat tout blanc que leur petite Gaëlle avait trouvé sur le chemin. Ils ne voient pas grand-chose pour me loger à Paris. Ils m'ont acheté le devant de lit clos pour 45 000 F

(anciens). Mme Le Mercier les vendait 200 000 F anciens aux américains de passage à Dinard. Je leur ai donné les livres de documentation sur la guerre que Ronan utilisera dans le livre qu'il prépare sur la Bretagne.

29.8.1961

J'ai réglé ce jour à M. Renault qui s'occupe de la tombe 95 F 35 pour 80 lettres gravées à 1,20 F.

30.8.1961

Saint-Roch, Marie-Thérèse m'écrit :

« Je me joins à Veig pour vous remercier d'avoir retardé le repas (d'anniversaire) à notre intention. Bien sûr il est toujours question de partir, mais quand ?

Ici, à Saint-Roch, c'est le calme plat ! Nous ne connaissons pas ni les attentats, ni même le plastic, quoique l'on entende la nuit des explosions ; mais ça ce passe toujours à bonne distance de nous. A Oran même, ce n'est pas amusant du tout de sortir trop souvent, du reste. Les esprits sont tendus et l'on se demande sérieusement, quelle tournure prendront les événements. N'empêche que tous les jours quelqu'un y laisse sa peau !...

Quant à Veig, il se porte comme un charme, je pense qu'il rentrera ce soir, car il était de garde cette nuit... »

Miz Gwengolo 1961

Je fête mes 60 ans

J'ai voulu fêter mes 60 ans pour remercier la parenté et les amis qui m'avaient reçue et à qui je n'avais pu rendre la pareille. Mon anniversaire est passé depuis le 15 juin, mais j'ai voulu attendre mes enfants qui n'ont pu venir.

Yves Youenou et sa femme Janine sont venus représenter la famille de mon frère Ronan ; ma belle-sœur que je m'étais fait un devoir d'aller l'inviter moi-même ainsi que ses filles, ne sont pas venues.

Rosa était là, avec ses enfants petits et grands. Sauf Henri n'avait pu venir, sa présence étant indispensable au foot. Léna était là, évidemment, avec ses enfants et la belle-mère de son fils. Je lui devais tant d'invitations.

Ma cousine Louise et son mari étaient là ainsi que ma cousine Anna D, Madeleine et Albert étaient au rendez-vous, ils avaient laissé Pierrick chez leur frère à Saint-Brieuc.

J'aurais voulu inviter quelques amies de jeunesse, mais mes moyens ne me permettaient pas de les inviter toutes : nous étions une vingtaine sans compter les enfants. Nous fûmes bien servis et abondamment avec du champagne pour cloturer la fête. La salle du restaurant était assez grande pour recevoir une noce, aussi les

enfants étaient-ils à l'aise pour s'amuser.

Quelqu'un prit la photo du souvenir, sur les marches de l'église de Ploaré, juste en face de l'hôtel. J'avais choisi cet endroit afin de pouvoir y aller à pied. Je n'avais pas de voiture ni les moyens de faire la dépense d'un car pour aller à Tréboul où, me dit-on, c'était meilleur marché.

L'après-midi, le fils de Léna fit visiter la ville aux servannais, tandis que sa belle-mère, venait m'aider à préparer les sandwiches pour un petit dîner froid accompagné de mousseux.

Libéré de ses obligations, Henri est venu nous rejoindre. Je lui avais apporté sa part du festin dans un petit carton, son repas était compris dans le prix total. Ma salle à manger était assez grande pour tout le monde et ce fut une agréable soirée.

Je donnais mon lit à Madeleine et son époux et je dormis dans le divan de la salle.

Le lendemain, ceux-ci repartirent assez vite, pour s'arrêter à Quimper. Comme les invités n'avaient pas grand appétit, il restait des sandwiches. Madeleine en accepta quelques uns pour le voyage du retour. Une amie commerçante lui avait dit qu'elle faisait à Quimper des ventes beaucoup plus fortes qu'à Saint-Servan et Madeleine voulait la voir. C'était aussi mon avis. Si j'avais pu y aller, je n'aurais pas atterri à Saint-Servan et Madeleine n'aurait pas été corsetière. C'était sans doute notre destin !

Mis Gwengolo 1961

Anatole Jakowsky, Bangor, Belle-Isle-en-Mer, Morbihan à A. Y Douarnenez.

« Chère Madame. Vous avez bien fait de m'écrire avant de me téléphoner à Paris. Car je n'y serai pas du 28 septembre au 5 octobre. Je dois aller en Espagne pour un travail.

Mais cela ne doit pas vous empêcher d'aller voir M. Marc Vaux à la galerie Montparnasse de ma part. Tâchez d'y aller vers 7 h (du soir) vous avez plus de chance de le trouver. Il faut que vous le voyiez vous-même et qu'il vous confirme la date de votre exposition.

Si toutefois il y avait quelque chose qui n'allait pas, écrivez-moi, je tâcherai de vous trouver une autre galerie, bien que ce ne soit pas facile. Toutes les autres galeries demandent beaucoup plus cher. Et dans l'attente de vos nouvelles croyez... »

5.10.1961

Versé à la direction du « Foyer des Artistes » 150 00 F d'arrhes sur la somme de 500 00 F pour une exposition du 16 au 31 mars 1962.

Me recommandant de M. Jakowsky et à la vue de quelques spécimens de mon travail, M. Marc Vaux accepta d'exposer mes œuvres. J'étais allée à Paris dans cette intention. Je retourne par Trélazé où je montre ma collection à Robert qui m'achète une petite peinture à l'huile représentant un sous-bois à Pouldavid, qui avait une bonne profondeur. Je lui montrais aussi mon cahier de signatures de la Maison de Bretagne et les photos qui l'intéressèrent fort.

Je réintègre ma boutique pour tâcher de faire de l'argent en liquidant mon stock. J'écris à Robert pour lui demander s'il ne veut pas acheter quelques articles orthopédiques que je possède et dont je n'ai pas la vente. Je pense sérieusement acheter un logement à Paris.

15.10.61

Trélazé. Robert et Noëlle à A.Y. Douarnenez.

« Nous avons sincèrement regretté que votre séjour à Trélazé soit si court. Nous espérons bien que la prochaine fois vous vous attarderez un peu plus chez des gens qui ont eu un très réel plaisir à vous recevoir. Pour votre stock de bas à varices, nous pouvons vous offrir 20 000 F (anciens). Cela est évidemment loin de votre prix d'achat. Aussi nous pouvons vous les prendre en dépôt, mais quand aurez-vous l'argent ?

Nous avons trouvé certains de vos tableaux fort plaisants. Bien sûr nous n'avons pas reçu de formation critique, mais nous pensons que vous êtes sur la bonne voie. Vos dernières œuvres sont en très net progrès sur celles même de votre dernière exposition. Nous vous souhaitons de réussir dans une voie qui vous tient tant à cœur.

Revenez nous voir dès que vous pouvez, tout le monde vous aime bien ici " tante Anna " ».

20.10.1961

Liquidation du commerce à Douarnenez

Le Croisic, Mme Le Brun à A.Y.

« J'ai bien reçu votre lettre me prévenant que vous me rendez les locaux libres au 31.12.61 au soir pour une nouvelle location... Je ne trouverai sûrement pas une personne aussi droite que vous... Je comprends que vous avez fait des frais. Ici tous les

commerçants se plaignent, les charges sont trop lourdes.

J'ai reçu votre mandat de 5 800 F (anciens) dont je vous remercie. Je ne sais quel commerce qui pourrait s'installer là ; car ce n'est pas bien placé. Il aurait fallu le centre de la ville pour vous. Vous avez mon accord et avec mes regrets que vous quittiez ma maison... »

J'étais arrivée à avoir une bonne clientèle. Si j'avais trouvé une apprentie d'un certain âge, douée comme l'était Madeleine, j'aurais patienté jusqu'à ce qu'elle prenne ma suite. Mais personne ne s'intéressait à ce métier difficile mais de bon rapport.

Personne surtout, ne s'intéressait à mes peintures. Je n'ai vendu qu'une grande gouache à une voyageuse de commerce. J'étais arrivée à bout de courage. Quelquefois, j'avais l'impression que j'allais me casser la tête sur ma machine à coudre.

J'ai mis une grande pancarte : Vente à 50% du prix de vente. J'ai presque tout vendu mon stock qui était énorme.

« C'est vous qui avez la cote, me disait une Douarneniste, qui n'était pas précisément de mes amies ». Sur la fin de mon séjour, j'ai travaillé même le dimanche pour contenter la clientèle qui me regrettait et voulait corsets et soutiens-gorge en double. Pour ne plus en entendre parler, j'avais déchiré tous les patrons des clients. Et bien, j'ai dû en refaire d'autres avec essayage complet pour une handicapée. Elle voulait avoir un corset en réserve, tant elle se trouvait bien dans celui que je lui avais livré l'année précédente.

Une cliente de la campagne voulait à tout prix que je lui fasse un soutien-gorge ; mais je n'avais plus de tissus spécial que l'on ne trouve pas dans le commerce. « En somme, dis-je à quelqu'un, je suis venue à Douarnenez pour me faire regretter » « C'est vrai » me répondit-elle.

21.11.61

J'ai écrit à Mari que j'arriverai à Paris le 28.12 au matin et j'irai la voir chez elle. En attendant je couds des corsets à la machine tant que je peux avec les fournitures qui me restent et il m'en reste encore pas mal.

16.12.61

Gérard Toutblanc en Correctionnelle

Aujourd'hui Gérard Toutblanc, comparaît devant le Tribunal Correctionnel (pour une infraction). Pour la première fois, il

demande aux juges le respect des clauses du traité de 1532 toujours valables en droit international. Gérard Toutblanc raconte les faits dans « Ar Vro N° 14 : 61 ». « Oser affirmer que la France par ses violences et ses vols, parler d'immoralité dans son cas, et ne pas se taire comme m'y invitait M. le Président et M. le Substitut, continuer de conclure en couvrant leurs voix, proclamer les droits bretons à la face des Français... J'ai commis le péché de ne pas craindre l'idole et de la défier... Le droit d'hier appelle celui de l'avenir et l'invocation à la justice ne reste jamais vaine... »

En 1954, j'avais reçu la visite de Gérard Toutblanc à Saint-Servan. Il se rendait à Dinard voir sa mère. Il publiait une revue révolutionnaire « Dispac'h ». Il me l'offrit, en me demandant d'écrire quelque chose. Je lui donnais une poésie « Pourquoi je t'aime Bretagne ». Il l'a insérée dans le N° suivant et il me fit le service de la revue tant qu'elle dura.

Il avait une plume acerbe et une ardeur à défendre les droits du Peuple Breton, qu'il développa au cours d'une campagne électorale. Il aurait pu faire de grandes choses si l'Ankou n'était venu le chercher prématurément.

9.12.61

Mülheim. Marie-Thérèse à A.Y.

« Vous vous demandez avec juste raison ce que nous devenons. Et bien, nous voici bel et bien en Allemagne à Mülheim exactement à 3 km de Fribourg.

Bien des choses se sont passées depuis ma dernière lettre. Tout d'abord Veig a été précipitamment muté en moins de vingt-quatre heures... J'ai donc réintégré Rostrenen au plus tôt... J'ai essayé de vous faire une visite... mais pendant trois semaines, je n'ai pas bougé à cause de maman. Ensuite, j'ai eu mon déménagement qui est arrivé peu après. Ce n'est pas une petite affaire. Peu après Veig a eu la chance d'avoir une permission. Il avait bien précisé en partant de faire parvenir sa solde à Rostrenen. Comme ils ont omis la chose, il a bien fallu revenir au plus vite. J'ai reçu le déménagement de Rostrenen mardi dernier...

Nous avons longuement discuté Veig et moi des meubles. Je crois qu'il est préférable de les vendre. Ici nous n'avons aucun local pour les abriter. Vos lettres sont restées en carafe en A. F. N. pour être ensuite dirigées sur Mülheim. C'est donc tout récemment que nous en avons pris connaissance... Ici nous sommes merveilleusement bien logés ! Et ceci sans payer de loyer. On se croirait vraiment au pays de Cocagne. Il n'y a aucune comparaison entre ici et l'Algérie, ne serait-ce que pour la sécurité ! Nous sommes partis juste à temps à ce qu'il paraît. Oran devenait de plus en plus infernal. Des amis nous l'ont appris en nous assurant qu'il vaut

mieux être ailleurs. Je crois que nous avons eu de la chance dans l'ensemble...

Je vois que de votre bord, vous êtes aussi active et que la peinture vous passionne de plus en plus. Je pense que nous pourrions vous voir l'année prochaine ; encore est-il difficile de faire des projets dans ce genre de vie... Il faut affranchir les lettres à 25 F (anciens)... »

Miz Kerzu 1961

Sachant que je ne trouverai qu'un logement exigü à Paris avec mes moyens, j'ai mis mes meubles en vente. J'ai été voir un huissier pour cela. Il fut très aimable et mit une affiche sur la porte de la boutique. Ma sœur Rosa était affligée de me mettre ainsi en vedette. Je venais troubler sa tranquillité.

Le jour de la vente, il y avait foule, des anciens pour la plupart. Tout juste si les acheteurs sérieux pouvaient se frayer un passage dans le quatre-pièces.

J'avais ramassé toutes mes affaires dans la pièce du fond, pour laisser les meubles vides. L'huissier et sa secrétaire se tenaient dans la cuisine qui donnait sur la cour ; par où les gens venaient, la porte de la boutique était fermée. Les gens chipotaient. J'acceptais ou je refusais. Je n'ai pas vendu grand chose ; une table de bureau de Fransez que ma cousine Louise a pu enchérir sur un amateur, l'armoire à glace de ma belle mère ; une suspension en bois travaillé, un paravent ; une poussette et quelques babioles.

J'avais vendu à une parente de Léna, l'armoire vitrée que j'avais fait faire pour la courette de Vitré ; pour avoir un souvenir de moi. Je n'avais pas mis la belle armoire en vente selon le vœux de mon mari qui désirait la garder pour le fils.

Le ciel ne m'est pas tombé sur la tête, comme le craignait ma sœur Rosa ; ni une parole déplacée de la part de la population du port qui n'avait pas la réputation d'avoir froid aux yeux.

La fin de l'année approche et il faut que je parte de Douarnenez avant le 1er Janvier 1962, si je ne veux pas payer d'impôts. Aussi je mets mes meubles en garde avant de partir à Paris. J'ai confié à Rosa mon argenterie et les quelques pièces de valeur dans les deux valises. Mari m'a invitée à venir chez elle en attendant.

Chapitre V
De nouveau à Paris
Miz Genver 1962

Me revoici dans cette ville, où je n'ai jamais rien trouvé à louer. J'espère que je pourrai vendre mes peintures. En attendant, je dois chercher un logement dans mes prix. De Villemonble où Mari m'héberge je vais tous les jours à Paris voir les agences. Je visite plusieurs logements à acheter, trop chers pour ma bourse et rien à louer.

Lasse d'attendre et ne voulant pas déranger ma sœur plus longtemps, après ses veilles de nuits, à la clinique, je pars à Paris chercher une chambre dans un hôtel. J'en trouve une d'un prix raisonnable, bd du Maine, non loin de l'hôtel où nous avons échoués Veig et moi en 1945. Il n'y a pas de réchaud pour cuisiner mais je ne meurs pas de faim pour autant. La propriétaire me donne des tuyaux pour mes recherches.

10.1.1962

L'oncle de Cholet me remercie de mes vœux et m'envoie les siens :

« Venez me voir, je conserve toujours intact le culte de la famille, l'esprit de clan... ».

12.1.1962

Douarnenez, Per Denez da A. Y. Paris

« Digemerit va hetoù
gwellañ evit ar bloaz nevez.
Spi am eus ho po yec'hed
ha lenevez ha ne viot rediet
d'ober kalz tra all eget livañ.

C'hwitet am eus mont
d'ho kwelout disadorn d'an
noz evel m'am boa prometet ;
tud zo deut d'am zi. En em
zigareziñ a ran.

Spi am eus hoc'h eus
graet ur veaj vat hag e teuot
a-benn-da gavout eul lojeiz
nevez evel ma plij deoc'h.
Gant va sonjoù ha va hetoù

Recevez mes meilleurs vœux pour la nouvelle année. J'espère que vous aurez la santé et la joie et que vous ne serez pas obligée de faire beaucoup de choses autres que la peinture.

Je n'ai pas pu aller vous voir samedi soir comme je vous l'avais promis. Il était venu du monde chez moi. Je m'en excuse. J'espère que vous avez fait un bon voyage et que vous trouverez un nouveau logement à vous

mat ».

plaire.

Miz Genver 1962

Je trouve un logement à acheter

Il n'y avait pas huit jours que j'étais à l'hôtel que je trouvais deux pièces libres à acheter pour 15 000 F. Elles donnent sur une cour, mais bien éclairées ; chose primordiale pour peindre. Deux grands portails desservent le groupe de 4 immeubles. Comme je rentre par le N° 6 pour parler à la concierge, je donne ce numéro aux chèques postaux et à mes correspondants. On me dira plus tard que mon logement se trouve au N° 8 de la rue Popincourt 11^{ème}.

Ce qui créa un quiproquo et me permit d'identifier la personne qui m'avait envoyé une lettre anonyme en me demandant : « si les Breiz Atao payaient toujours bien ! »

Aussitôt je pars à Douarnenez chercher mes meubles. Je demande à la maison Drouin de me les transporter à Paris. Je vais charger les meubles indispensables et de valeur que je peux conserver et loger. Puis je fais remplir une camionnette du reste pour les envoyer à la salle des ventes de Quimper. « Vous n'aurez pas grand chose » me dit-on. Du moins, j'en serai débarrassée.

Ne sachant ce que l'avenir me réserve, je ne veux pas grever mon budget d'un garde-meuble. Durant deux jours, je reste chez ma sœur Rosa, mais le troisième jour je décide de partir, afin de donner un coup de balai avant l'arrivée des déménageurs. Je prends l'une de mes deux valises pour aller déjeuner chez mon amie Léna.

Vers la fin de l'après-midi, je vais prendre la deuxième valise et dire kenavo à ma sœur. Celle-ci m'invite à manger des coquilles St-Jacques avant de prendre le train. « Je ne peux rester lui dis-je, Léna en a acheté aussi et je ne peux refuser son invitation ».

Sur le chemin du retour, je croise la belle-mère de mon neveu Henri à qui j'apprends que j'ai acheté un logement à Paris.

« Oh ! » s'exclame-t-elle. Du coup j'ai dû monter dans son estime. Certains de mes compatriotes mesurent la qualité des gens à leur compte en banque.

Léna est venue me conduire à la gare. Non que je sois triste, mais je regrette mon amie chez qui j'ai été reçue comme si j'étais de la famille et des autres amies que je revoyais de temps en temps. Léna est aussi émue que moi. Nous bavardons gentiment et elle oublie son esprit de contradiction, toujours prêt à la réplique. Je lui en fais la remarque : « Comme tu es gentille quand tu veux ». « Ce serait trop facile, s'il fallait toujours être du même avis que les autres ! ».

L'on s'embrasse avec effusion, comme si l'on ne devait plus se revoir. Il faut que j'essaye mes ailes, même si je ne suis pas sûre de réussir.

Après la nuit passée dans le train, je me dirige par le métro jusqu'à la station Oberkamph. Je trouve une petite chambre dans le coquet hôtel place Jacquard, tout près de mon logement et je peux y faire ma cuisine pour un prix moyen.

Le surlendemain mon déménagement arrive. Les gens de l'immeuble sont ébahis en voyant tant de tableaux déposés sous la porte cochère du N° 8. J'arrive à caser toutes mes affaires dans les deux petites pièces. L'évier est installé dans un coin près de la fenêtre. Mais le fourneau est mis dans le fond de la cuisine où se trouve l'arrivée du gaz. Une petite table à côté me permet de faire ma vaisselle. Entre le buffet de la salle à manger et le mur je trouve une place pour la bonneterie où je peux mettre tout mon linge.

Ces arrangements me laisse cinquante cm de large pour déplier un lit de camping en cas de besoin et en permanence une petite table pliante. Je mets le fauteuil près de la fenêtre, ce qui me laisse un peu de place pour passer dans la chambre.

Là, il y a que vingt cm de large entre la table de la salle à manger coincée contre la cheminée et la grande armoire démontée ; où j'accroche mes vêtements. Mon grand lit occupe le fond de la pièce. Le coffre au pied du lit peut recevoir la télé. Ma machine à coudre se trouve près de la fenêtre et le coin bibliothèque où je mets mes bouquins. Sur la table j'ai mis mes tissus et les fournitures de corsets qui me restent. Les valises ont trouvé place dessous.

Un grand tableau cache la glace de la salle à manger, posée sur le manteau de la cheminée. Les deux autres grands tableaux sont placés sur les deux autres buffets dans la cuisine et les plus petits où je trouve de la place.

Je fais changer la poignée de la porte et y faire mettre un système de sécurité. Ainsi, je n'ai pas à m'inquiéter d'une clé pour me rendre aux waters, situés à l'étage et commun aux quatre locataires du premier étage. J'ai gardé un si mauvais souvenir des corvées de vidange à Douarnenez, que je me trouve heureuse de ce confort inconnu depuis deux ans.

Les anciens propriétaires n'avaient pas vidé leur cave avant de s'en aller et je ne pouvais m'en servir. Aussi je dus la débarrasser des bouteilles, petit à petit, dans les poubelles déposées derrière la porte cochère. Le concierge, un Breton, m'avait recommandé de ne pas en mettre trop à la fois. Comme je me plaignais à sa femme que l'on m'avait demandé 10 000 F pour vider la cave

elle me répondit :

« C'est pour cela que les anciens locataires l'on laissé telle qu'elle ; s'il n'y avait que cela ! poursuivit-elle, vous ne pouvez savoir ce qui se passe quelquefois. »

Il n'y avait pas de boîte à lettres, il fallait aller prendre le courrier chez la concierge ou elle le montait. Plus tard, l'on a installé des boîtes dans l'entrée, ce qui était plus pratique.

Je fis enlever le devant de cheminée, ce qui me fit gagner 20 cm. Le maçon me disait que « j'étais riche puisque mes tableaux avaient de la valeur ». Pour lui les 15 000 F qu'il me réclamait étaient une paille à côté de mes richesses ! Si on pouvait les vendre bien sûr, mais ça il ne pouvait le comprendre.

14.2.1962

Mari m'envoie une carte de Rome où elle est allée avec notre sœur Suzanna : « Pour une religieuse, écrit-elle, voir le Pape a été la plus belle chose qui soit... »

Sitôt installée je fais mon changement d'adresse à la mairie du 11^{ème} arrondissement au commissariat où il y a 17 ans, j'ai passé une nuit dans la cave.

Je vais aussi demander une patente foraine pour tâcher de me faire une clientèle de corsets, tout en préparant ma prochaine exposition. Il y a un grand marché le samedi boulevard Richard Lenoir tout près de chez moi, si je pouvais y avoir une place ce serait l'idéal. Hélas ! A Paris l'on ne peut choisir et l'on me donna des places sur les marchés à des kilomètres de mon domicile.

Le quartier est bien desservi : il y a un Prisunic qui est bien meilleur marché que les petites boutiques. Hélas, nous sommes en pleine crise O.A.S. Des soldats en armes rasent les murs, suite aux attentats de la rue Voltaire et cela crée une atmosphère insupportable.

17.2.1962

Paris, Riec da A. Y.

« *Setu c'houi e Paris. Moarvat n'oc'h ket lojet fall el lec'h m'emaoc'h. Diaes spontus eo klask kavout an disterañ lojeiz amañ hag uhel awalc'h ar prizioù. Gwelout a rin ac'hanoc'h un devezh bennak n'ouzon ket peur avat, rak diouzh ar beure ne c'hellan*

Vous voici à Paris. Probablement vous n'êtes pas mal logée où vous êtes. C'est extrêmement difficile de trouver le plus petit logement ici et de prix assez élevé. Je vous verrai un jour quelconque mais je ne sais pas quand, car le matin, je ne peux pas.

346

ket.

O sonjal ober un diskouezadeg nevez emaoch eta ? Gwir eo, ez eo trubuilhet an traoù er mare-mañ, met peur e teuint da vezañ sioul. Ne c'heller ket gortoz atao ha forzh penaos ma ne c'hoarvez ket an taol emsav a-bezh an " Treid-du " en Aljeria araok ar 15 a viz Meuzh ne raio biken, re ziwezhat e vije goude.

N'em eus ket gelllet mont dilun da di an Aotrou Jakowsky. Digemer mat oc'h bet gantañ, sur oun. Kenavo dizale eta ».

J'avais déjà montré mes gouaches et mes pastels à M. Jakowsky. Il avait particulièrement apprécié le poste de douane de Tréboul ainsi que les bateaux à l'ancre dans le port. Il m'avait fait des compliments sur le portrait que j'avais fait de moi, devant une glace et qui ne me plaisait pas.

« C'est comme cela qu'il faut faire » dit-il. Marc Vaux, le directeur de la galerie est de son avis : « Vous devriez mettre en vente vos petits pastels, là il y a brin de génie ».

Je ne peux pas les vendre plus de 5 000 F, mais le voyage à Douarnenez pour les refaire me coûterait plus cher. J'ai pris ces croquis élaborés pour en faire de beaux tableaux plus tard.

Sur le tas, je peux rendre au paysage toute sa beauté.

19.2.62

Marvet eo Roperzh ar Masson

Voici que disparaît un autre écrivain breton patriote. Il fit toute sa carrière dans la marine française, ce qui ne l'empêcha pas d'écrire de nombreux poèmes, des pièces de théâtre, des nouvelles, des romans. Comme ses amis, Loeiz Herrieu et Xavier de Langlais, il n'usait son breton vannetais au breton unifié.

Je ne l'avais jamais rencontré, mais je savais que Fransez l'estimait beaucoup et fondait sur lui de grand espoir pour l'avenir de la nation bretonne.

347

14.3.62

Paris, Jermen Breton da A. Y.

« Itron ger. Plijadur
kenañ am eus o c'houzout e
rit eun diskouezadeg all eus
ho labour arzel. Atao oun bet
dedennet gant ho liviou a
gavan ken brao ha ken
peoc'hus d'am spered. C'houi
a zo eur gwir arzouez, diouz
ar pezh e gomprenan.

Ne c'hellin ket mont
disadorn na digwener a zeu,
labourat a ran, siouazh etre 15
eur ha 23 eur 30.

Met ma vezan dieub ez
in d'ar sadorniou all etre an
euriou a lavarit d'in. Rak
ouzhpenn sellout ouzh ho
taolennou e karfen komz
ganeoc'h ivez.

Keit all n'hon eus ket bet
tro da en em welout... ».

J'ai envoyé à M. Jakowsky une invitation pour le vernissage de mes soixante tableaux à la galerie des artistes. Ces gouaches et huiles représentent dix-sept ans de travail. Je lui écris :

« Je serais heureuse d'avoir votre critique et je vous en serais reconnaissante. Vous faites autorité en la matière... »

16.3.1962

Exposition à la galerie des artistes

J'avais travaillé dare-dare jusqu'à la dernière minute. J'avais commandé chez l'imprimeur de la place Jacquart, des cartes annonçant le vernissage le vendredi 16 mars de 16 h à 22 h. J'avais envoyé mes cartes à toutes mes connaissances. La veille j'avais fait transporter mes tableaux par un taxi. Une fois accroché, Marc Vaux dit :

« Une fois en place, ce n'est pas mal. »

J'ai mis sur le chevalet de la vitrine, une vue des Plomarc'hs à Douarnenez. Un retraité, ami des arts, le trouvait bien campé avec ses arbres centenaires qui montaient si droits dans le ciel.

A l'heure dite, il y avait beaucoup de monde, mais aucun critique valable. Il y avait bien deux jeunes journalistes d'« Actualités » venus là pour se faire la main, comme me le disait

348

la gérante. Pendant qu'ils me questionnaient, une femme s'interposa pour savoir où se trouvait la chapelle que j'avais exposée, voulant semble-t-il ne satisfaire que sa curiosité. Et je ne pouvais pas la rabrouer !

Quelques amis sont venus. A ceux que je connaissais bien j'offrais un café ou un muscat au bar, situé en retrait de l'exposition. Finette était là avec son mari, elle me demandait pourquoi, je n'étais pas allée la voir.

« Je ne peux vous rendre la pareille, lui répondis-je, mais je vous garde mon amitié et je suis contente de vous revoir.

— Grande sottise, me dit-elle en me prenant aux épaules, nous n'attendions pas cela de vous. »

Deniza ainsi que ma sœur Mari avaient pu venir au vernissage. J'ai dîné avec cette dernière au « foyer des artistes », qui faisait suite à la salle d'exposition. Il y avait là une ambiance bon enfant, et nous y avons bien mangé pour pas cher.

Ici, point n'était besoin de président. L'avenue Montparnasse était passante. Les peintures et la pancarte (faite par moi en couleurs) attiraient les regards. Les gens entraient et sortaient en toute liberté. D'autre part le directeur avait envoyé plusieurs cartes d'invitations habituelles. J'avais aussi fait mettre quelques articles dans les journaux dont la gérante m'avait donné les adresses. Cette dernière assurait la permanence ; je n'y allais que les après-midis.

Signatures

J'ai eu une cinquantaine de signatures dont celle du directeur des Beaux-Arts de Paris « pour encourager les artistes » dit-il à la gérante.

Mari a signé la première, cette troisième exposition pour inciter les autres à en faire autant.

B de B : « Sincérité et poésie »

Ronan Caouissin : « Un peintre qui d'un coup de pinceau détruit la légende d'une Bretagne grise ».

Jorda Renaut : « Une palette colorée et lumineuse, une Bretagne transfigurée ».

« Sympathie et encouragement » (sans signature).

P. Bourdon : « Qui donc a dit que la Bretagne était grise, sombre, triste etc... ? »

Y. Guellec : « Avec mes amitiés et mes compliments sincères. »

A.R. : « Bravo à Youenou pour sa jolie Bretagne ».

K.L.R. : « Couleurs optimistes, images surnaturelles, rendues ainsi par ces couleurs. Félicitations. »

Puis la signature de Marc Vaux, le directeur. Devillers :

349

« Bravo, très bonne peinture. Très belles couleurs. »
A. Joubaud : « Des paysages de rêve, tels que je les vois dans mes propres rêves. Des coloris un peu naïfs mais très jolis. »
G. Z. : « La sagesse parle par ma voix ».
R. Y. : « Traduction passionnelle de la Bretagne, félicitations ».

L.N.C. : « Ur son brezhon warlerc'h kement a c'halleg ! A wir galon dalc'hmat gant va gourc'hemennou ».

T. et A. Guillon : « Très heureuse d'avoir vu votre exposition. Félicitations sincères ».

Corentin Michelet : « Cette deuxième exposition parisienne de Mme Youenou, montre que les caractères dignes de son art s'affirment. A bientôt l'assurance complète. Bravo ».

V.A. : « Expression naïve et couleurs harmonieuses ».

Hoël Caouissin : « Je suis passé avec quelques amis ». m'écrivit-il sur une carte d'invitation. Il est venu à la galerie un matin. A ses parents, il a dit simplement « Je n'aime pas le rose ». Il travaille plutôt dans le bleu et principalement le personnage et le portrait qu'il réussit bien.

Riec Jestin est venu aussi, il m'a surtout parlé du second numéro de « Breiz Atao » qui doit paraître en breton. J'étais fatiguée (de ne rien vendre) et je n'avais plus mon bel optimiste. Toutes les difficultés supportées au long des années du premier « Breiz Atao », me revint en mémoire et je lui répondis :

« C'est une catastrophe de faire un mariage d'amour ». Ce qui l'a étonné.

Il m'était si difficile de remonter la pente ! Il ne faudrait pas que le cafard vous prenne, lorsqu'on reçoit des visites.

L'un des derniers jours, Maître C. Michelet est venu visiter mon exposition et m'a acheté une petite marine à l'huile 300 F. Il était accompagné de son grand fils et était heureux de se rendre à la réunion des « Cadres Bretons », dont il était le président. Se retrouver parmi ses compatriotes était l'un de ses grands bonheurs.

Je versais 30 % à la galerie pour ce tableau. « C'est pour vous faire plaisir qu'il vous l'a acheté, ou parce qu'il a été accroché ? me demanda la gérante. N'ayant eu qu'un succès d'estime je lui répondis franchement :

« C'est sûrement pour moi ».

Je lui ai donné une grande gouache non encadrée ainsi qu'à la serveuse. Elles me disaient : « M. Marc Vaux en a plein son garage ».

C'était la gérante qui s'occupait de la vente et il était bon de l'encourager. D'après elle, je n'aurai aucune chance de réussir tant que je n'aurai pas de journalistes qui chanteront mes louanges.

Publicité

Il fallait se faire connaître m'avait-on dit. La maison « Gris et Galet » publicité artistique m'envoie la note des frais et les justificatifs des revues qui ont annoncé mon exposition :

« L'amateur d'art » 10 mars 48 F + « Arts », 14 mars 10 lignes 60 F + « Les lettres françaises » 18 mars 8 lignes 36 F total 184,40 F + taxe payée le 17 mars. De plus j'ai payé 350 F à la galerie ce qui me restait à devoir sur les 500 F demandés pour l'exposition.

Le 29.3 j'ai payé 26 F pour 12 exemplaires de la « Revue Moderne ». Le directeur me disait : « Il faut vous produire ».

Avec beaucoup d'argent bien sûr, on peut arriver à percer. Il faut aussi se mettre en vedette. Ma fierté me joue de ces tours tels que je me replie sur moi-même. Sur les cartes d'invitation, je ne pouvais mettre mon adresse, pour me faire une clientèle particulière, afin de ne pas faire de tort à la galerie, qui prenait trente pour cent sur les ventes.

Germaine Dezeaux me fit un bon papier dans cette revue. « Galerie de la maison des artistes. Anna Youenou ! La Bretagne, celle de Douarnenez, Anna Youenou, nous la montre robuste, rigoureuse ou toute enrichie des arbres de la forêt de Paimpont, des bleus brillants des ciels semés de nuages.

C'est la Bretagne des marins, c'est aussi celle du roi Arthur. C'est celle des sentiers et des rochers. Sans école, sans style particulier, sans préjugés de système, Anna Youenou a peint ce qu'elle aime, avec une véritable passion. Naïf ? Que non pas, mais intuitif. Le peintre n'a pas cherché à imiter, elle n'a cherché qu'à nous faire goûter le même plaisir, à aimer la même matière, à respirer le même air.

Et c'est ainsi que par son métier qui traduit sa propre sincérité en de solides petites études, Anna Youenou, prend sa place de véritable peintre ».

Dans « les Lettres Françaises » du 22.3.62. Je trouve cet entrefilet : « Les couleurs de Youenou sont difficilement sup-

portables mais on peut apprécier sa mise en page et sa science de recréer l'espace ».

C'est là le plus difficile. J'ai connu de bons peintres portraitistes de valeur qui n'y arrivaient pas. La peinture est un monde où chacun est différent.

24.3.1962

Madame Choleau vient de mourir à Vitré à l'âge de quatre-vingt-deux ans. C'était une femme de cœur avec laquelle je n'ai eu que de bons rapports.

27.3.1962

Saint-Servan. Mme Bourbon à A.Y.

« Bravo pour votre tenacité, car je devine et je sais même ce qu'il vous aura coûté pour poursuivre votre route : nous sommes de granit, nous autres Bretons ».

Elle était dotée aussi d'une volonté farouche malgré une santé fragile.

27.3.62

Roazon. Mari Milin da A. Y.

« Laouen-tre oun bet o kaout ho kartenn, da genta kelou hag ho chomlec'h, ha d'an eil o welout ho poa graet eun diskouezadeg. Chanteauazo deuet amañ en deiziou-mañ, lavaret am eus dezhañ e oa ho tiskouezadeg eus ar 16 d'an 31. Spi am eus e vezo kalz tud. Forz penaoz arabat digalonekaat, an dra-se a ouzoc'h pellzo ! Arabat e vezo deoc'h avat re skuizañ. Bevañ e Paris a zo skuizusoc'h eget bevañ e Douarnenez, hag arabat deoc'h labourat re noz-deiz !

Bet oun bet e Paris miz-zo, evit daou zezvez. Pa 'zistrouin e klaskin gwelout ac'hanoc'h. Mont a ran eur wech ar

J'ai été très contente de recevoir votre carte, premièrement d'avoir de vos nouvelles et secondement de voir que vous avez fait une exposition. Chanteau est passé par ici ces jours-ci, je lui ai dit que votre exposition dure du 16 au 31. J'espère que vous avez eu beaucoup de visiteurs. De toutes façons il ne faut pas vous décourager. Cela vous le savez depuis longtemps. Il ne faudrait pas cependant vous fatiguer. Vivre à Paris est plus fatiguant qu'à Douarnenez et il ne faudrait pas que vous travailliez nuit et jour.

Je suis allée à Paris, il y

mare tad bez Deb, ha Jos. Fouere a zleie ober eur brezegenn en deiz all e salar « Beaux Arts »... Difennet eo bet, setu eo graet e ti ar Mob. Enebournien Vreiz a zo taer atao ! Yac'h ez omp holl amañ. Gurvan a gerz e unan. Eur pao-trig koant ha plijus eo. Iffig a zimez e Mezeven e Montreal. Kenavo... »

a un mois, pendant deux jours. Lorsque je retournerai je chercherai à vous voir. Je vais de temps en temps sur la tombe de Deb et de Jos. Fouéré devait faire une conférence à la salle des « Beaux Arts ». On le lui a interdit, aussi la réunion a été faite dans la maison du « Mob ». Les ennemis de la Breizh sont toujours aussi violents !

Nous sommes tous en bonne santé. Gurvan marche tout seul. C'est un petit garçon gentil. Iffig se marie à Montréal. Kenavo... »

30.3.62

Trélazé. Robert à A.Y.

« Si je n'ai pas répondu à votre invitation, c'est qu'en toute bonne foi, je pensais pouvoir aller vous porter mon témoignage d'amitié à Paris. Malheureusement, il m'a été absolument impossible de me déplacer en pleine période d'épidémie... Avez-vous tiré satisfaction de votre exposition ? Nous le souhaitons de tout cœur, car la vie à Paris doit être difficile... Si vous avez besoin d'un service n'hésitez pas à nous le demander... Nous pensons que vous viendrez à Trélazé maintenant que votre exposition est terminée... »

J'avais envoyé une invitation au peintre Robert à Colmar. Celui-ci ne veut pas perdre de l'argent dans des expositions où il faut faire encadrer ses œuvres et payer le syndicat ! Mais il était touché que je pense à lui et à sa famille. Rien ne m'avait pas parlé de syndicat !

31.3.1962

Le dernier jour de l'exposition, Jermen Breton est venu la visiter. Il m'a emmené ensuite dans un petit restaurant au fond d'une cour, bld Montparnasse, fréquenté par des artistes où il rencontre quelquefois des camarades bretons. Il fut déçu de ne pouvoir me les présenter. L'on dina de bon cœur, tout en devisant

en breton ; et chacun reprit son métro en se disant un dernier kénavo à travers les rames de la station.

Jermen est venu un jour visiter mon installation rue du marché Popincourt. Il a trouvé cela gentil. C'est surtout les fleurs qui ornaient le bord des fenêtres qui avaient retenu son attention. Il était intrigué par le fil de nylon qui était accroché d'un bout à l'autre de la cuisine à la salle à manger.

« C'est pour sécher mon linge lui expliquai-je. » Je n'ai jamais donné mon linge à laver, même les draps. Mon exposition n'ayant rien donné, il va falloir continuer à faire des économies, sans toutefois lâcher la peinture. Je me rappelle lui avoir dit : « J'ai l'impression d'avoir touché au port ». Moi aussi, répondit-il. C'est donc que le moral n'était pas atteint.

2.4.1962

Je reviens à la galerie reprendre mes tableaux, avec un taxi. Les expositions se suivent sans interruption. Une autre fois j'aurai plus de chance, peut-être. De toute façon, le transport coûte moins que la dernière fois.

3.4.1962

Une fois remis tout en place et avant de reprendre les marchés, je vais à Trélazé voir les cousins et leurs enfants. Robert s'intéresse beaucoup aux signatures de mon exposition. Il aurait aimé tenir une galerie de peintures, mais la pharmacie est plus rentable. Quand on a une famille nombreuse, on ne fait pas ce que l'on veut. J'ai profité d'avoir des modèles sous la main pour prendre des croquis des enfants. Je passais une semaine en leur compagnie et je repartis confiante en l'avenir.

6.4.1962

Paris. Riec da A.Y.
« Siouazh, dalc'het on bet an daou sadorn diwezhañ ha n'oun ket bet gouest da vont d'ho tiskouezadeg. Spi am eus da vihanañ ez eo aet kalz gwelloc'h an traou endro en taolmañ. Forz penaoz ne e'heller fiziout war un diskouezadeg kentañ, ret eo ober div pe deier araok dont a-benn d'en em ober ur plas. Kement alivourien a zo e Paris, kalz re... »

354

Il pense que la dernière exposition, n'était pas sérieuse. Le passant ne pouvant être attiré. Chez Marc Viaux, s'était sérieux et bien placé.

22.4.1962

Roperzh Aodig aet da Anaon

Né en 1899, Robert Audig est mort à Douarnenez. Il y avait été nommé professeur au lycée ; après maintes pérégrinations. Je l'avais vu pour la première fois avec Frañsez à Paris où il s'occupait activement de « Brezoneg ar skol ». Je le croisais un jour de 1961 dans la rue à Douarnenez. J'avais été étonné de le voir là. Il ne se manifestait pas beaucoup et il ne m'avait sans doute pas reconnue. Il n'avait pas beaucoup changé et ne paraissait pas malade. Il avait l'air si absorbé par ses pensées que je n'ai pas osé l'aborder.

10.4.1962

Hortense m'écrit de Colmar.

« J'ai eu beaucoup de joie à vous lire. J'aimerais bien savoir ce qu'est devenu votre petit garçon Hervé. En réponse à votre invitation, j'ai pu me rendre compte que vous faites beaucoup de peintures. Cela ne m'étonne nullement, vous étiez toujours habile de vos mains. Souvent je pense à vous. Je suis toujours à B. depuis bientôt dix-sept ans ».

11.4.1962

Dans le journal « Arts » paraît un petit article signé G. G. Anna Youenou : Fraïcheur. Foyer des artistes : « Si les constructions des paysages bretons (huile et pastel de Youenou), peints à l'aide d'une gamme claire, sont parfois un peu hésitantes, l'ensemble dégage de la fraîcheur nimbée d'un peu de naïveté ».

13.4.1962

Mulheim. Marie-Thérèse à A.Y.

« Je viens à l'instant de recevoir votre lettre du trois. Je ne suis pas vraiment rassurée à votre sujet. Il faut dire qu'elle a fait un crochet par Cazeux, près de Bordeaux où se trouve Veig actuellement pour la campagne de tirs... Je pense que vous vous surmenez de trop. La peinture est un art très absorbant. Ceci en plus de votre travail habituel... Puisqu'il vous fait faire les marchés. Je comprend très bien lorsque l'on a une chose dans la tête, il est difficile d'y renoncer. D'ailleurs je ne voudrais en aucun cas vous en dissuader. Vous faites de très jolies choses... ».

355

C'est sans doute à cette campagne de tir qu'un lieutenant frais émolu de Cyr, assistait près de lui dans son bel uniforme. Mon fils lui dit :

- Couchez vous donc !
- Mais je vais me salir.
- Vous ne voyez donc pas que ce sont des tirs réels ?

Je me suis faite inscrire aux femmes peintres. Coût 35 F. J'ai envoyé une toile pour une exposition. La direction ne l'a pas exposée. J'ai été outrée de voir deux toiles d'une artiste, représentant le même sujet : deux jeunes filles semblables, à un détail près. Là plus qu'ailleurs il faut être chouchouté par la directrice, à qui j'ai dit ce que je pensais et que sûrement je ne reviendrai plus.

- On ne vous enverra pas d'autres invitation, me dit-elle.
- En attendant, vous avez pris mon argent !

J'ai envoyé aussi un tableau au « Salon d'Automne ». Ma toile haute en couleurs n'a pas trouvé grâce aux yeux des organisateurs. Il faut avoir un nom connu pour y être admis. Toutes les toiles exposées traitées dans les tons or et beige me donnaient le cafard. Rien en elles qui puisse attirer l'oeil et nous donner des émotions.

2.5.1962

Ce jour M. Jakowsky passe à la galerie voir mon exposition. Depuis un mois, elle n'y était plus. Il laissa un mot à la directrice pour me le remettre.

« Chère Madame, R. Jestin a dû vous dire que j'étais parti en Italie. Je rentre aujourd'hui, hélas trop tard ! Votre bien fidèle... »

Je ne suis pas retournée le voir puisqu'il ne pouvait rien faire pour moi. Aussi ai-je repris mon commerce sur les marchés. Mais j'étais si fatiguée de monter et descendre les escaliers du métro avec mes valises que j'abandonnais mes corsets et je résiliais ma patente. Je vendis mon stock de fournitures à Madeleine. Elle me les paiera à part de sa dette, ce qui me donnera un peu d'argent pour tenir le coup.

Miz Mae 1962

Je fais connaissance avec les hôpitaux
Je veux continuer de peindre. Je ne désespère pas d'exposer

356

à nouveau. J'irai alors voir le critique, je lui offrirai un tableau et il me trouvera peut être un autre emplacement. Aussi en attendant je vais essayer de faire des gardes de nuit. Jorda m'avait dit que cela rapportait bien. Elle en avait fait l'expérience en des temps difficiles pour aider son mari.

Mari m'a donné une adresse qui s'occupe de placer des volontaires. La directrice fut très aimable et m'engagea sur-le-champ après lui avoir exposé mon cas :

« J'ai perdu mon mari et je l'ai soigné. J'aime m'occuper des malades, mais je n'ai que ma bonne volonté comme diplôme ». Elle me conseilla d'acheter une blouse blanche en nylon facile à laver et de me faire un petit bonnet assorti. Elle prit mon adresse et le n° de téléphone du café, situé dans l'un des immeubles donnant sur la rue. L'hôtelière m'appellera de la cour lorsque la directrice aura un poste vacant.

J'ai travaillé dans plusieurs cliniques, j'assistais sous la conduite de l'infirmière de nuit, les nombreux opérés sous perfusion et les agonisants. Ceux-ci s'accrochaient à moi en m'appelant Anna. Les malades m'aimaient bien, car je les surveillais et je ne dormais jamais. L'une d'elles, qui n'avait plus besoin d'être surveillée constamment me dit : « Que deviendrais-je sans vous ». Je touchais 25 F par nuit de 8 h du soir à 8 h du matin ; mais le client payait 50 F à la maison qui m'employait.

Je rencontrai un jour un Breton infirmier. Je venais de recevoir le n° « Ar Vro » qui parlait du Gal Alard, qui voulait tuer tous les Bretons et pas seulement les autonomistes. Il me répondit : « Il devait être marié avec une Bretonne ! ».

J'eus le tort de lui prêter la revue et il oublia de me la rendre. Ayant changé de clinique je ne le revis plus.

J'ai connu aussi l'hôpital des vieillards à Courbevoie. Je pouvais dormir pendant deux heures. L'infirmière s'allongeait sur une chaise longue, mais je lui ai dit que j'assumerai les appels. Je ne restais là que quelques jours, il fallait avoir des connaissances que je ne possédais pas.

Ayant entendu dire que j'étais peintre, un employé des allocations familiales est venu voir mes tableaux et me demanda depuis combien de temps je peignais. Sans méfiance je répondis :

« Depuis toujours, puisque là était ma vocation »

- Je ne vous le fais pas dire, vous devez payer les allocations familiales,»

- Mais je ne vends pas de tableaux ».

357

Peine perdue, j'ai dû payer, je ne me rappelle plus combien. L'année suivante, j'ai reçu un formulaire pour mes revenus de peinture. Cette fois, j'ai mis carrément : « Je n'ai pas vendu un seul tableau ». Et ils ne m'ont plus embêtée.

Miz Mae 1962

Je consulte les petites annonces

Le travail de nuit était trop fatigant pour me permettre de peindre. De plus il était trop incertain. Je ne pouvais bouger afin d'être contactée à temps. Aussi je me décide à consulter les petites annonces pour trouver un emploi fixe le jour, puisque maintenant je suis inscrite à la Sécurité Sociale. Je le ferai désormais toutes les fois que j'aurai envie « de changer de crèmerie ».

A Paris l'on retombe assez vite sur ses pieds, plus ou moins bien, mais il y a toujours un travail quelconque et je peux en changer facilement. Mais je ne veux plus faire de couture. J'en ai « ras le bol » des machines à coudre et je ne veux pas non plus faire du ménage chez les autres. Entre ces deux sortes de travail, le choix est grand.

Voyant que l'on demandait des conditionneuses dans un laboratoire pharmaceutique, je m'y présentais sans savoir en quoi consistait ce travail. Je fus acceptée d'emblée, avant d'être mise à l'essai. J'avais fait une bonne impression au service d'accueil. J'aurai désiré être mise aux archives mais on me mit au conditionnement, c'est à dire plier des prospectus et les mettre dans les tubes de remèdes, sous l'oeil de la contremaîtresse avec laquelle je pouvais parler sans que le travail s'en ressentit.

Ce labo était situé dans un ancien hôtel rue de Joyeuse dans le 16ème. En tout cas les employés étaient bien élevés. J'ai été au lavage des ampoules, j'ai essayé de les imprimer, de les remplir ; j'ai fait des remplacements à la publicité et aux paquets. Je m'arrangeais bien avec tout le monde, pourvu que l'on ne parle pas de politique bretonne. Il y avait là trois bretonnes. L'une s'appelait Yannig et ne savait même pas qu'elle portait un nom breton.

J'ai acheté une gamelle pour le repas de midi, que je prenais au sous-sol, dans une pièce isolée du labo. Nous portions toutes des blouses blanches. Puis j'allais respirer sur les bancs de l'avenue de la « Grande Armée », en attendant 13 h 30. Je n'allais pas au café comme la plupart de mes collègues, j'étais toujours au régime de l'économie.

16.5.1962

Villemonble. Mari à A.Y. Paris

« Je suis venue ce matin lundi. J'ai attendu jusqu'à neuf

heures... Je ne reviendrai pas demain. C'est la grève des trains. Suzanna est repartie enchantée de son voyage, non pas à Lourdes mais à Rome. Je le lui avais promis depuis longtemps. Tu penses, aller voir le Pape et prier sur le tombeau des apôtres, c'est le summum de la félicité pour une religieuse.

Nous sommes descendues chez des religieuses chez qui j'avais été l'année dernière. Tu penses si les dévotions ont bien marché. Elle n'a visité que quatorze églises sur les 400, mais vu les trajets, nous ne pouvions en faire davantage... »

Mari était venue déjà plusieurs fois rue Popincourt. Elle pensait que je faisais toujours des gardes de nuit.

2.7.1962

Mari m'écrit :

« Si tu viens au quatorze juillet, cela me fera plaisir, je te laisse à ton inspiration picturale que je souhaite féconde... »

Ma peinture est remise toute la semaine et je ne peins que le dimanche ; le samedi étant réservé à la lessive, nettoyage, couture et provisions. Le quatorze j'ai essayé de faire un petit tableau du jardin vu de la fenêtre de la cuisine de Mari. Ce n'est pas facile du tout. J'en ai retiré quelque chose quand même et j'ai passé une journée sans nuages.

Miz Gouere 1962

Veig et Marie-Thérèse sont passés par Paris en se rendant à Rostrenen. Je leur ai laissé mon lit et j'ai dormi dans le petit lit de camp de Saint-Servan, dans la cuisine après avoir replié la table.

Le jour suivant Veig est allé acheter des pieds pour supporter mon sommier. Puis il descendit la grande armoire dans la cave. Cela me donne vingt centimètres en plus pour me retourner. Puis nous sommes allés à Villemonble par le train de banlieue pour y dîner chez Mari. Ce fut une excellente soirée. Veig avait acheté à la gare un pot de petites roses grimpantes que Mari mit dans le jardin ; où elles se développeraient mieux que chez elle.

27.8.1962

Marie-Thérèse m'écrit qu'une ancienne voisine d'Oran, dont le mari a été muté en France, a dû laisser tout derrière elle.

« Les gosses couchent actuellement sur des lits de camp. La pauvre femme est complètement désespérée ».

C'est l'insécurité en Algérie. La vie vaut mieux que des biens que l'on peut remplacer. J'ai eu le même sort en 1945 et je m'efforce de n'y point penser.

Miz Eost 1962

Douarnenez. Mari à A.Y.

« Le pays est beau et l'air si bon. Je voudrais y rester si j'allais à l'hôtel. L'après-midi je vais à la plage avec l'un ou l'autre des gosses. Hier j'ai pu aller à la plage de Ste-Anne La Palud avec Monique et son mari. J'ai pu enfin prendre des bains. A la grève du Ris, il y a un monde fou. J'étais avec mon filleul. Il est beau, grand et mignon. Il aime toujours sa marraine et les belles choses. Je lui ai dit : « Regarde la belle campagne, les beaux arbres etc... » Le soir il a dit à sa mère :

« J'ai baigné dans la jolie mer, j'ai vu de belles vaches dans la belle campagne et des clochers sur le toit du petit Jésus ».

Il a voulu donner la main à la mémé de Michel dit-il (son cousin de six ans, son aîné de deux ans)... ».

15.9.1962

Ange Nourry a zo aet da Anaon

C'était un militant de « Breiz Atao », il est décédé à l'âge de quarante-sept ans à Crozon, où il était pharmacien. Je l'ai connu étudiant à Rennes en 1935. Nous avons chanté en duo, deux disques chez Columbia. Je l'avais perdu de vue depuis. Cependant en 1950, son frère était venu me rendre visite à Vitré. Il m'avait parlé d'Ange Nourry en des termes enthousiastes. Il avait été arrêté aussi à la Libération comme tous les Breiz-Atao. Mais il avait gardé sa foi intacte en la Bretagne.

15.9.1962

Mari est venue déjeuner chez moi avec sa nièce Thérèse. J'ai été heureuse de la recevoir. Je n'ai pas souvent de visites et je n'accepte pas d'invitation, pour ne pas rendre la pareille. Mon logement est si petit et encombré par mes tableaux.

25.9.1962

Hervé Maze zo oet da anaon

J'apprends par « Al Liamm No 96 » qu'Hervé Mazé, ingénieur électricien à Rouen est mort subitement à l'âge de 60 ans. Il fut inhumé quatre jours plus tard en Bretagne à Lopérec, sa ville natale, où une foule considérable l'accompagna.

Très instruit en tout ce qui concernait son pays, il dirigea l'équipe de « Sav » (revue bretonne) à Paris, pendant huit ans jusqu'à 1944. Le Breton fut la langue de son foyer.

Je ne l'ai vu qu'une fois à Paris en 1945. Il m'avait fait une bonne impression par sa gentillesse spontanée. J'avais entendu parler de lui et de son équipe par Deb qui appréciait leur efficacité.

10.10.1962

Trélazé. Robert à A.Y.

« Nous cherchons en ce moment une maison à Angers néanmoins vous pouvez compter sur deux cents billets quand vous en aurez besoin ».

Je travaillais en ce moment-là, avec une collègue qui imprimait les ampoules. On m'avait mise au tri après les avoir baignées dans un bain coloré pour savoir si elles étaient bien soudées. Notre travail ne nous empêchait pas de bavarder. Ma collègue habitait une banlieue-est, desservie par des trains rapides et me fit rêver à la campagne. J'étais si à l'étroit dans mon logement où je ne pouvais exposer mes tableaux comme je voulais. Je suis allée donc voir le patelin en question et les maisons à vendre, mais je n'y trouvais rien à me plaire. En m'arrêtant au retour à Bondy, je trouvais par l'agence de la gare, une maison de cent mètres carrés, cave, grenier, deux pièces au rez de chaussé, deux autres à l'étage et un petit jardin ; mais le tout d'un prix abordable.

Mais avant de la retenir, il fallait que je vende mon logement. Je m'en ouvris à l'employée de l'agence qui m'avait vendu mon logement. Elle m'envoya un compatriote juif qui s'appelait Berheim. Celui-ci me dit combien il eut été heureux de s'appeler comme moi. Il vint un soir avec un notaire me proposer un prix. Je cédaï mon logement à un métallurgiste pour 19 000 F. Celui-ci cherchait un pied-à-terre pour sa fille comédienne à Paris.

La concierge me dit que le notaire et son comparse riaient en passant devant sa loge. J'aurais sûrement pu en tirer davantage si je n'avais pas craint de perdre les arrhes que j'avais versées à la propriétaire de la maison de Bondy.

20.10.1962

René Lafaie, notaire à Janville (E. et L.), certifie que suivant acte reçu ce jour 20.12.1962, Mme Debauvais a vendu à M. et Mme Printeau son logement 8, rue du Marché Popincourt moyennant le prix de 19 000 F dont 15 000 F à la vue du notaire, somme que je transmets à M. Bossy notaire à, Noisy-Le-Sec... ».

Je passais les actes aussitôt pour 30 000 F. Le notaire m'avancait le complément à 10 % d'intérêt. Comme je lui disais que je pensais louer le 1er étage en meublé, il me conseilla de ne pas charger ma maison de locataires. « Si vous voulez la revendre,

ce sera plus difficile ».

23.12.1962

« Kuzul ar Brezhoneg » organise un repas en commun pour le trentième anniversaire de « Skol-Ober » ; cours assuré sans interruption par Marc'harid Gourlaouen. Une centaine de militants l'entouraient.

Au labo j'étais payée à l'heure toutes les semaines, mais je voulais être payée au mois. On bénéficie des jours fériés. L'on me répondit que seuls les cadres y avaient droit. De plus, si on était bien considérée, l'on n'était pas bien payée. Je donnais ma démission en disant que j'allais à Bondy exercer mes travaux d'art.

Chapitre VI Installation à Bondy Miz Kerzu 1962

A cause des impôts, j'ai aménagé avant la fin de l'année. Le temps étant si glacial, qu'ayant voulu ouvrir le robinet de l'eau, je ne pus l'arrêter. Il fallait d'abord sauver les paquets qui attendaient dans le corridor, et fermer le compteur dans la cave. Puis chercher des chiffons et un balai en pataugeant dans l'eau avec mes sandales. Je n'avais pas pensé à faire vérifier l'installation avant d'aménager.

Laissant les colis, je bouchais la fenêtre qui ne fermait pas très bien et dont les volets étaient en mauvais état par des chaises et j'allais me reposer dans la chambre en fermant la porte de communication de la cuisine.

Le lendemain à mon réveil, je m'aperçus que mon poste de radio n'était plus sur le buffet de la cuisine. Je le trouvais dans le jardin au coin du mur qui le séparait du jardin du voisin et de la rue. Sans doute le voleur a dû être dérangé par une ronde des gardiens de la Paix.

C'était sans doute un amateur ou tout simplement un clochard qui connaissait l'état des lieux et qui devait dormir là ; la maison était en vente depuis un moment. Le pire ou le mieux c'était que je n'avais rien entendu.

Le lendemain, l'ancienne propriétaire est venue me rendre visite parmi le désordre. Elle voulait que je prenne la suite de l'assurance de la maison, ce que j'acceptais. Sentant combien le froid était intense, elle me conseilla de chauffer ma maison avec du charbon. Je lui répondis : « Il vaudrait mieux que j'aïlle cher-

cher un menuisier pour changer et refaire les volets afin d'être à l'abri des voleurs ».

Je ne tardai à être convoquée à Noisy par le service des contributions. Le directeur trouvait le prix trop bas pour cent mètres carrés et le nombre de pièces. Je lui racontais mes mésaventures et il conclua que c'était une vieille maison qui avait besoin de réparations. Il ne m'inquiéta plus après.

Je trouvais, non sans mal, un menuisier qui voulait bien s'occuper de ma fenêtre à condition que je le paye comptant. Il était sur le point de faire faillite et n'avait plus de personnel. Ce que je fis.

En voulant nettoyer la cheminée, une grosse pierre se détacha, qui aurait pu me tuer. Les assiettes qui étaient à côté sur l'évier furent cassées. Il était donc inutile de penser à se chauffer au charbon. J'achetais donc un poêle à pétrole. Le fourneau à gaz de ville marchait bien heureusement et les conduits d'eau revisés. Par précaution je bouchais le soupirail de la cave où se trouvait le compteur.

Il y eut une crise de pétrole. Mari m'apporta sur une poussette un bidon pour me dépanner, cela faisait deux km à pied en longeant la voix ferrée. Nous n'habitons pas très loin mais cependant la gare était assez loin de ma maison et nos heures de travail ne correspondaient pas toujours. « Tu es courageuse de toujours recommencer » me disait-elle en m'envoyant ses vœux.

12.1.1963

A. Katt Rennes à A.Y. Bondy 93140.

« J'ai eu plusieurs fois de vos nouvelles par Alix. C'est par elle d'ailleurs que j'ai appris le retour des cendres de Deb et de votre frère... L'année se passe pour moi rapidement, étant donné les tracasseries d'ordre professionnel. Le fait de travailler dimanches et fêtes, complique mon existence. Cette vie m'a permis d'élever ma famille et de boucher les « trous » occasionnés par une dure et lointaine époque !

C'est énorme et je suis privilégié vis à vis de tant d'autres qui n'ont pu retrouver leur équilibre ou qui y ont laissé leur vie !... Mes deux aînés sont bretons farouches et décidés. C'est pour moi une satisfaction... Bloavez mat... »

13.1.1963

Trélazé. Robert à A.Y. Bondy

« Que devenez-vous ? Etes-vous morte ? Avez-vous trouvé un Jules riche en dollars qui vous a amené en Amérique ? Mes deux dernières lettres sont restées sans réponse. J'ai risqué une troisième

qui vous dira que nous serions heureux de vous recevoir, que deux cent billets vous attendent. J'allais oublier : tous mes vœux et écrivez-moi que diable ! Oh ces filles de Douarnenez !... »

Fransez employait aussi cette expression « Il faut gagner la guerre que diable ! » disait-il. En ce moment la mienne de guerre continue en tâchant de faire pour le mieux, n'ayant pas encore trouvé mon point de chute. Je crois que ce n'est pas ici que je resterai encore, car pour vendre des tableaux, ce n'est pas le lieu idéal. Il me faudrait une boutique à Montmartre !

22.1.1963

Chatillon Riec da A. Y. Bondy.

« *Abaoe pell-zo n'em eus ket eus ho kelou. Petra teuit da veza ? Daoust d'in bezañ eun tammig divezhat e kasan deoc'h va hetou kalonekañ evit ar bloaz emaoamp o kregiñ gantañ. N'eo ket aes er mare-mañ gwerzhañ taolennou ha tenn eo ar goañv evit ar " galeriou " o unan. Setu ouzhpenn daou vloaz n'am eus ket graet diskouezadeg ebet e Paris. Spi am eus evelato da c'hellout ober unan e derou an nevez-amzer, n'ouzon ket resis, c'hoazh pelec'h.*

Spi am eus ivez, o sonjal ennoc'h, hoc'h eus gallet diazezañ mat ho puhez e Paris ha dastum ostizien awalc'h da werzhañ dereat ho taolennou.

Un dra a zo da reiñ goanag deomp, emañ en diwezhan arz difetis (abstrait) o kouezhañ en e boull. Se a gemero c'hoazh un nebeudig amzer : hogen graet eo gantañ, hep mar ebet ha skubet e vo ur bern falz arzourien, mat da netra e gwirionez, hag a ranko lezel plas d'ar re all dellezekoc'h egeto.

Yec'hed mat, bus ha buhez. Ganeoc'h a galon laouen ».

Depuis longtemps je n'ai pas eu de vos nouvelles, que devenez-vous ?

Malgré que je sois un peu en retard, je vous envoie mes vœux les plus chaleureux pour l'année que nous sommes en train de commencer. Ce n'est pas facile en ce moment de vendre des tableaux, et difficile est l'hiver pour les galeries elles-mêmes. Voici plus de deux ans que je n'ai fait aucune exposition à Paris. J'espère quand même que je pourrai en faire une, au début du printemps, je ne sais pas encore où exactement.

J'espère aussi quand je pense à vous, que vous avez pu bien assurer votre vie à Paris et récolter assez de clients pour vendre un prix convenable vos tableaux.

Une chose qui nous donne de l'espoir, c'est que l'art abstrait est en déliquescence. Cela prendra un peu de temps. C'en est fini avec lui sans doute et sera balayé un grand nombre d'artistes, bons

à rien, en vérité et ils laisseront la place à ceux qui sont plus capables qu'eux...

22.1.1963

Massy Yann Kerlann da A.Y. Bondy

« Anna ger ha kenvroadez ker. Da gentañ e teuan da lavaret deoc'h Bloavezh mat, pa n'eo ket re ziwezhat. Diouzh ho keloù am boa bet digant hor mignon Jermen Breton a oa bet d'ho kwelet pemzektez-zo, ha moarvat en deus kontet d'eoc'h pebezh beaj burzhudus hon eus graet e kostez Dulenn da Nedeleg.

Goulennet em boa ho chomlec'h da c'houlenn ganeoc'h ha ne c'hellfec'h ket kemer da lojañ en ho ti nevez e Bondy (pe e lec'h all) va mab Even e wregig yaouank hag o mabig Riwall.

Even a zo echu gantañ e serjiv evel martolod mizvezhioù zo hag emañ war evicher stalier-tredan en tiez. Striz-striz int e ti an dud kaer, ha bremañ ez eo bet lavaret dezho mont da lojañ elec'h all. Klask, ha klask; netra.

Marteze e vefec'h evit rentañ d'in ha dezho ur servij bras. Labourat a reont o daou, hag Even ne c'houniz ket fall. Marteze o c'hemerfec'h da lojerien. N'int ket displijus daoust ma n'eo ket hi Breizadez (he mamm koulz koude a zo eus an Dreinded pe eus Naoned me gred). Jorjina ha me a gas deoc'h hor gwellañ sonjou.

Brav eo bet gwelet Yann Goulet, Roparz Hemon, hag ar re all e Dulenn ha tro-war-dro.

Bravoc'h c'hoazh ma teu-fec'h du-mañ, ur sulvezh pe ur

D'abord je viens vous dire Bloavezh mat, quand ce n'est pas trop tard. J'ai eu de vos nouvelles par notre ami Jermen Breton qui a été vous voir il y a quinze jours. Il a dû vous raconter sûrement le voyage merveilleux que nous avons fait à Dublin à Noël.

Je lui avais demandé votre adresse pour savoir si vous ne pourriez pas prendre comme locataire dans votre nouvelle maison mon fils Even sa jeune femme et leur petit garçon Riwall. Even a fini son service comme marin il y a quelques mois et exerce le métier d'installateur d'électricité chez les particuliers. Ils sont vraiment très serrés chez leur beaux-parents et maintenant ils leur ont dit de chercher un logement ailleurs ; chercher et rechercher, rien.

Peut-être pourriez-vous me rendre et à eux ce grand service. Ils travaillent tout deux et Even gagne bien sa vie. Peut-être pourriez-vous les prendre comme locataires. Ils ne sont pas désagréables malgré qu'elle ne soit pas bretonne. Sa mère est cependant de la Trinité-Porhoët ou de Nantes je crois. Georgina et moi vous envoient leurs meilleurs pensées. Nous

sadornvezh d'hor gweladenniñ. da c'hortoz kement-se, kenavo e soñj am amzer gozh ».

avons été heureux de voir Y. G., R. H. et d'autres à Dublin et aux alentours.

Ce serait encore mieux si vous veniez ici, un dimanche ou un samedi nous rendre visite. En attendant, kenavo en vous souvenant des temps anciens.

Personne n'est venu à Bondy voir mes peintures. J'avais oublié mon expérience de Houilles. Les gens de Paris ne se déplacent pas pour aller en banlieue. Germain Breton n'est pas venu non plus. Il a dû parler de sa visite rue du Marché Popincourt que je n'aurais pas dû quitter.

Il m'avait invité à aller le voir chez lui rue de Tourmon. Thérèse de Quélen était là. Elle habitait le deuxième étage et Germain le troisième. Il nous a parlé de l'Irlande, mais non de son séjour à Dublin. Nous avons mangé des crêpes. Ensuite je suis descendue chez Thérèse et, je lui ai fait les cartes. Chose curieuse, je lui ai prédit ce qui s'est avéré exactement. Ils pensaient devoir quitter leur logement et je leur avais proposé les deux pièces séparées du premier étage. Mais tout s'est arrangé pour eux et ils n'ont pas été obligés de déménager.

24.1.1963

L'oncle de Cholet me remercie de mes vœux et souhaits. « A Bondy ce doit être comme à Cholet, quel sale temps pour les vieux. Voilà une semaine, j'ai attrapé un coup de froid avec une forte poussée de fièvre... Je ne sors pas, car j'ai peur pour mes maigres os... »

L'oncle trouve que le métier militaire est meilleur que le sien. Tous les métiers ont leurs servitudes et l'on ne peut se rendre compte des inconvénients d'un métier que l'on ne connaît pas.

24.1.63

Robert m'envoie mille nouveaux francs en attendant d'autres si j'en ai besoin et Noëlle s'inquiète si je peux me chauffer. Elle m'invite à aller voir sa maison à Angers : j'ai dû secouer ma flemme pour leur écrire !

15.2.1963

Massy Y. Kerlann da A.Y. Bondy

« Fiziet em boa ho lizher e Even va mab. Sañset en dije graet war-dro ! N'en deus ket graet. Hervez en divije kavet bremân ul "loj" porzhierz ha va merc'h kaer a yale da "concierge". Eveljust kudenn al lojeiz, n'eus mui (me'zo sur e vefe bet gwelloc'h eviti hag evidoc'h). Ma, gwazh-a-se evit an holl. Na c'hortozit mui eta.

Kongar a zo klañv-fall du-mañ. Jorjina a ra war e dro. Ni hon eus bet trubuilh ivez gant ar yec'hed, met digwreusoc'h eo, bremañ emaomp evel-evel. Kouzskoude hon eus kavet gwelloc'h, evit ar mare, chom hep digemer ar vignoned.

Ronan Caouissin m'avait déjà parlé de l'initiative de Cateillot pour le caveau à perpétuité de Deb. Je vais voir à Ker-Vreiz (notre assemblée générale est dimanche prochain à 15 heures). Ma setu me aet ivez e galleg e fin va lizher.

Ni en em welo, hep dale marteze, pa vo gwelloc'h ar yec'hed. Atao a greiz kalon ga-neoc'h hag evit Deb ».

Pour les Kerlann, c'est aussi bien. La femme pourra gagner sa vie tout en gardant son fils. Le destin nous mène cela est sûr.

Je me suis mise à peindre, à boucher les fissures avec du plâtre ; j'ai arrangé le jardin. Tous mes samedis et dimanches y passent. Sans faire aucun tableau ; afin de revendre ma maison plus facilement. En attendant j'ai voulu louer les deux pièces du premier et j'ai mis une annonce dans la Bretagne à Paris.

J'ai installé un coin cuisine et un fourneau à gaz dans la salle à manger au premier étage qui donne sur la rue. J'ai acheté un grand lit d'occasion avec un entourage genre cosy et monté la grande armoire. Dans la chambre côté cour. On y accède par un escalier particulier fermé par une porte.

J'avais confié votre lettre à mon fils Even. Il devait s'en occuper ! Il ne l'a pas fait, il paraît qu'il aurait trouvé une loge de concierge et que ma belle fille la tiendrait. Aussi il n'y a plus de problèmes de logement.

Il faudrait donc louer à d'autres votre logement à Bondy (je suis sûre que cela eût été mieux pour eux et pour vous). Bon, tant pis pour tous. N'attendez plus rien.

Kongar est très malade ici. Georgina le soigne. Nous avons eu aussi du tracas avec la santé. Mais cela va mieux. Nous sommes comme-ci comme-ça. Pourtant nous préférons pour le moment ne pas recevoir les amis...

Bien, me voici que j'écris en français à la fin de ma lettre. Nous nous verrons sans tarder peut-être, quand la santé sera mieux. Avec vous toujours de cœur et pour Deb...

Il est venu une personne présentant bien mais dès que je lui ai dit que je ne pouvais fournir de couverture elle ne donna pas suite. Ainsi ma maison reste libre pour la vente.

Un jour je parle à la dame de l'agence, de mon projet. Elle me conseille de faire ravalier le mur qui n'incite pas à l'achat. Elles me propose de m'avancer les trois mille francs du devis. Je la remercie par un petit tableau à l'huile. Elle me dit être mariée à un Breton, (qui paraît gentil) mais avec lequel elle ne s'arrange pas. Elle disait à sa mère qui la remplaçait parfois : « Cette personne m'a donné sa confiance, je ne peux pas la décevoir ».

Si le maçon avait connu la vétusté de ces grands murs de quinze mètres de long sur six mètres de hauteur, il aurait majoré son prix. Il n'en finissait pas de boucher les trous sur lesquels il faisait tenir le ciment par un grillage. Mais le travail fini, la maison avait une autre allure.

Miz Meurz 1963

Je travaille dans un autre labo

En attendant, il faut tenir le coup. Je ne trouve pas de travail autre que des ménages. Je ne peux me résoudre à obéir à des maniaques de la poussière. Alors je cherche dans les petites annonces du travail dans un labo, ayant toujours une sainte horreur de la couture.

A Paris, non loin de la gare de l'Est, je trouve un labo qui fabrique des produits dentaires. Je suis embauchée comme conditionneuse. Comme je n'allais pas assez vite, l'on me mit au lavage des contenants de métal destinés à stériliser les ampoules. Aucune laveuse ne résistait à la soude que l'on ajoutait à l'eau pour les désinfecter une fois vidés. Il fallait rester debout et se baisser pour les prendre par terre, ce qui était fatigant. De plus je n'allais pas assez vite. Comme il n'y avait pas beaucoup d'amateurs l'on me gardait quand même.

Un jour en voulant me dépêcher, une ampoule s'échappa et voulant la rattraper, elle se cassa et me rentra dans l'index droit. Le contremaître tenta de me l'enlever ; mais le pharmacien alerté, lui conseilla de m'envoyer à l'hôpital.

« Il n'y a rien de plus difficile à détecter que le verre, cela peut-être dangereux. On va vous donner une feuille pour accident de travail, vous n'aurez rien à payer. L'hôpital n'est pas loin d'ici ».

Je ne connaissais pas le quartier et personne ne se dérangea pour m'y conduire. Je dus aller jusqu'au métro et demander à un agent où se trouvait l'hôpital le plus proche.

« Descendez à la gare du Nord, l'hôpital Lariboisière est à

côté ».

Là j'ai attendu que l'on vérifie mes papiers et l'on m'appela. On me fit une piqûre antitétanique qui me fit très mal. L'infirmière se rebiffa lorsque je le lui dis. Un docteur japonais, fut d'une douceur remarquable, quand il me fit une piqûre dans le doigt, et fit son travail consciencieusement.

Puis l'on me dit de m'asseoir dans la grande salle en attendant que mes feuilles soient mises à jour. L'infirmière n'en revenait pas de me voir grignoter le sandwich de mon dîner, après cette intervention. Puis je refis le chemin à pied sans rien demander à personne ; je repris mon travail à la stupéfaction de tous. Ma main me faisait beaucoup moins mal.

Evidemment je ne pouvais pas laver les contenants, mais je pouvais les remplir. Ils n'avaient jamais aussi bien brillé auparavant, selon les dires du pharmacien. Celui-ci me dit : « Vous serez payée même si vous ne travaillez pas. — Puisque je le peux, je le fais » dis-je.

Mais le lendemain, je pouvais à peine bouger mon bras droit. J'allais voir le médecin non loin de chez moi qui me donna huit jours de congé et un certificat pour envoyer au labo.

Miz Ebrel 1963

Puis je retournais au bain. La direction n'était pas aimable. Il y avait deux Bretonnes. Je sympathisais particulièrement avec l'une d'elles. D'un naturel autoritaire, elle était gentille avec moi et m'appelait « Notre Nana nationale ». Je ne parlais pas de politique, mais elle devait savoir qui j'étais sûrement. Celle-ci avait dirigé toute seule une ferme en Bretagne et était venue à Paris avec sa sœur pour l'aider à élever sa fille.

Comme cette personne faisait des extras les samedis et jours de fête, et étant la plus vive des conditionneuses, les ouvrières durent prendre leur congé le jeudi de l'ascension et travailler le samedi pour le récupérer.

Justement ce samedi-là, j'avais invité Suzanna à venir dîner avec Mari le soir. Pour ne pas perdre ma journée et peut-être ma place, j'ai commandé un poulet rôti dans le quartier pour recevoir Suzanna, qui trouva mon installation à son goût et le dîner aussi.

Un soir avant de m'en aller, je remplis le four électrique des contenants remplis d'ampoules pour les stériliser. Cela sous l'œil du contremaître. Pendant la nuit, l'installation sauta, réveillant la grande maison. Si cet accident s'était produit le jour, il y aurait eu des blessés parmi les deux employés et moi-même qui travaillais à côté.

Toute l'installation était vétuste. A tout moment, on m'appela pour éponger l'eau qui s'échappait du stérilisateur. La sertisseuse était souvent en panne et je craignais que les jeunes femmes qui y étaient affectées soient blessées tant elle était dure à manier. Il n'y avait comme hommes, que le pharmacien, le contremaître et le comptable.

Pour limiter les dégâts le lendemain matin, le contremaître me fit trier les ampoules intactes. Survint le pharmacien qui avait la responsabilité de l'affaire. Je voulus lui expliquer pourquoi le contremaître m'avait ordonné ce travail. Il ne voulut rien entendre et sur le champ je lui rendis mon tablier ! Il y avait si longtemps que je voulais le faire !

Dans l'atelier du dessous c'était pire encore. Ils tripotaient des acides beaucoup plus corrosifs que ceux que j'employais. La contremaîtresse qui était là depuis sept ans fut congédiée.

Je cherchais un autre labo, mais il ne payait pas aussi bien. En passant dans le quartier à l'heure de midi, le contremaître me dit :

« Si vous n'avez pas trouvé autre chose, revenez travailler avec nous ».

J'acceptais, on ne faisait pas d'histoires pour si peu là-dedans, puisque je m'arrangeais bien avec les employées. Je n'y suis pas restée longtemps après une autre dispute avec le pharmacien, qui ne supportait même pas le contremaître. Je m'en allais pour de bon cette fois.

Maryvonne, la jeune femme qui imprimait les ampoules m'écrivit :

« Il y a une nouvelle laveuse très gentille, la seule qui soit rentrée après votre départ. Quant aux employées, ça défile toujours. Il paraît que le travail de huit est le même que quinze dit le pharmacien. Aussi il est décidé à ne plus embaucher.

J'ai cherché du travail à domicile chez des marchands de poupées bretonnes. On me donna les fournitures pour en habiller une douzaine. Je les ai envoyées en disant : « Ce n'est pas assez payé, je ne continuerai pas, mais vous pouvez prendre le modèle ; la coiffe et le costume sont faits d'après les normes ». Je leur donnais en plus un album de poupées bretonnes afin qu'ils ne tournent pas les Bretonnes en dérision. « C'est dommage, me dit l'employée, elles sont bien faites. — Evidemment je suis du métier

les ayant habillées et vendues en gros ».

Me revoilà sur le pavé, la couture continue de m'énerver. Alors Mari me dit :

« Pourquoi n'essayerais-tu pas la clinique où je travaille de nuit ? On y demande des aides-soignantes et l'on n'exige pas de diplômes ».

19.5.1963

Mon fils m'écrit de Mulheim.

« Pour le vingt-trois décembre tu seras grand-mère... Donc pour cette année il n'y aura pas de vacances. Pour l'argent tu feras comme tu voudras, mais avec ces dépenses imprévues, pour le mois d'octobre ou novembre, cela m'arrangerait. Si tu peux m'expliquer ce qui s'est passé au sujet de la maison, car je n'ai pas bien compris, si tu avais acheté ou non. Pokou mat de nous deux ».

Veig et Marie-Thérèse m'avaient prêté un peu d'argent pour payer le prêt du notaire et voudraient le récupérer en vue de la naissance prochaine.

4.6.1963

Fanch Eliès (Abeosen), aet da Anaon

Né le 22 février 1896 près de Guimilliau, il est mort à 67 ans à la Baule.

« Il fut gazé pendant la guerre, lit-on dans « Ar Vro » No 20. Il est depuis le début l'un des collaborateurs de « Breiz Atao ». Professeur à Dinan en 1920, puis à Saint-Brieuc, il n'en continue pas moins son action bretonne. Ame passionnée plus proche de la profondeur de la Haute-Bretagne de Debauvais et Sohier que de Jakez Riou et Drezen... Ami de Debauvais, de Roparz Hemon et de Mordrel, Fanch Eliès fut surtout lié à Yann Sohier duquel le rapprochait non seulement un nationalisme convaincu et irréductible, mais encore l'ardeur du syndicalisme révolutionnaire... Il fut encore lié à Fransez Vallée et Meven Mordiern, qu'il fréquentait assiduellement à Saint-Brieuc. En 1940, il se lança à corps perdu dans le combat culturel et rejoignit Roparz Hemon, à l'Institut Celtique et à la radio bretonne. En 1944, il connaît la prison. Il y perd le peu de santé qui lui restait pour se retrouver sans travail, sans argent... Puis enfin le retour en Bretagne, il avait repris sa plume bretonne. « Al Liamm » lui offrit le foyer intellectuel dont il avait besoin... ».

Miz Gouere 1963

Je travaille dans une clinique chirurgicale

Avec la recommandation de Mari et à la vue de mes feuilles de paye de garde-malade, je fus embauchée tout de suite comme aide-infirmière à neuf cents nouveaux francs par mois, de huit heures du matin à huit heures du soir avec une pause de deux heures à midi. Repos samedi et dimanche à moins de contre-ordre.

J'aurais dû demander à être femme de chambre, j'aurais su au moins quand commençait et finissait mon travail. En fait, j'étais l'esclave de l'infirmière qui se déchargeait sur moi de toutes les corvées que je pouvais assumer. Je refusais énergiquement de faire les piqûres, ce à quoi elle ne pouvait me forcer. Toutes les corvées étaient pour moi, en plus du travail courant : lits, toilettes, urines, lavements, pouls, bassins etc... J'ai même remplacé le brancardier. C'était ceci qui me plaisait le plus. Je trimballais les lits des futurs opérés dans l'ascenseur jusqu'au bloc opératoire. Je les recommandais à l'assistante du chirurgien avec un mot gentil à la malade qui se sentait rassurée. Je les convoyais aussi à la radio et recevais les nouveaux venus pour les mettre au lit.

J'aimais relever le moral des malades et ceux-ci me le rendaient bien. Je le dis à la directrice : « Oui, mais cela prend trop de temps, me répondit-elle ».

Je commençais à prendre en grippe ce métier qu'une infirmière s'efforçait de me donner des cours pratiques. Pourtant il faut que je tienne le coup encore un moment.

27.7.63

Madeleine m'annonce la naissance de sa fille Fabienne et ajoute : « Les gens ont gardé un bon souvenir de vous ».

Cette appréciation m'a fait plaisir. Après avoir fait ma clientèle une par une pendant huit ans, on s'attache à ceux qui vous ont apporté leur soutien.

16.8.1963

Morvan Marchal a zo aet da Amaon

Né à Vitré en 1899, il a rendu le dernier soupir à l'hôpital de Lariboisière dans une salle commune sordide à l'âge de 64 ans.

Il fut enterré le 19 au cimetière de Pantin, accompagné de ses proches et du seul R. Glémarec qui représentait ses anciens amis, sans discours, et sans « Gwenn-ha-Du », lui qui avait créé le drapeau national.

Il resta paralysé pendant sept ans. Il n'eut pas beaucoup de visites. Je ne l'avais pas vu depuis 1943 et je n'avais pas connu sa

mort à cette époque.

Pourtant j'étais à Paris en ce moment-là. J'ignorais ce qu'étaient devenus les anciens B.A. et eux-mêmes ne savaient pas où j'avais échoué.

Un jour, Marchal montra ses poésies à R. Glemarec qui les trouva dignes d'être imprimées. Jacques Quatrebœufs s'en chargea dans la Bretagne Réelle. Je me rappelle particulièrement cette phrase : « Oh Dieux oubliés des hommes ». Morvan Marchal aurait pu se faire un nom dans la littérature, s'il n'avait pas été si flemmard.

26.8.63

Marie-Thérèse me parle du futur héritier qui doit apparaître le 23 décembre.

« Nous avons reçu ton chèque et nous t'en remercions. Quant au landeau, il est inutile de l'acheter, nous en avons eu un d'occasion ».

J'ai envoyé alors, vingt-cinq mille francs pour acheter le berceau puisque mes enfants ne veulent pas du berceau sculpté par Mikaël.

31.10.63

Voyage du souvenir

La directrice de la clinique nous donna à Mari et à moi, la permission d'aller à Rennes visiter nos morts, en nous souhaitant bon courage.

Pour nous deux c'était une fête que ce pèlerinage, qu'il pleuve ou qu'il vente, nous ne sentions pas le froid, encombrées par nos fleurs. Je trouve Mari à la gare de l'Est et en route vers Montparnasse pour le voyage du souvenir.

Depuis deux ans que nous y allions, nous descendions toujours à l'hôtel Bouteiller en face de la gare. C'était une ancienne cliente de Ti-Breiz. J'avais gardé aussi le souvenir des repas avec Fransez, les dimanches quand nous n'avions pas d'invités.

Nous disposons nos fleurs sur le bord de la fenêtre et descendons au restaurant. Le lendemain matin nous nous rendons au cimetière dès l'ouverture, nous nettoyons la tombe et arrosons les fleurs. J'ai remarqué un petit bouquet.

« Quelqu'un a pensé à nos morts » dis-je à Mari. Nous allons aussi sur la tombe d'Arthur de la Borderie et sur celle d'Eugène Régnier.

Une fois nous avons rencontré l'oncle Julien, venu près de là sur la tombe de sa belle mère. Il nous a accompagnées jusqu'à la tombe de son neveu qui est aussi celle de son frère François qu'il aimait particulièrement.

20.11.1963

Fontenay-aux-Roses. Jorda à A.Y. Bondy.

« Ce petit mot pour vous informer d'une mauvaise nouvelle qui certainement vous touchera. Jorjina Kerlann vient de mourir à 46 ans à la suite d'une importante opération du cerveau. L'enterrement se déroule aujourd'hui à Morlaix. Je garde ces jours, la petite Léna qui n'a que quatre ans et demi et mon petit-fils Morvan. Hoël et Gwenn ayant eu un bébé en juillet.

Dimanche nous donnons une séance de nos films. Ronan me prie de vous adresser cette invitation (ci-jointe). Nous serions heureux de vous revoir ».

21.11.1963

Naissance de ma petite fille

Mulheim. Veig à A.Y. Bondy.

« Tu as dû avoir une surprise... et oui une petite fille de trois kilos cent-cinquante mesurant cinquante-deux centimètres nous est arrivée (le 19 novembre 1963), mardi matin vers dix heures. Le matin vers six heures trente, j'avais amené à Marie-Thérèse à la clinique qui est à cent mètres.

Quand je suis revenu vers dix heures tout était fini. La maman dormait. On m'a montré le bébé, sa santé est bonne. Je vais déclarer la naissance de Muriel-Françoise demain au consulat de Fribourg...

Je vois que tu travailles avec tante Mari. En lui annonçant la nouvelle, tu m'excuseras près d'elle... Je laisse Marie-Thérèse finir cette lettre.

Elle est magnifique votre petite fille. Il y a du Veig dans sa frimousse... Son père est fou de joie. Les premiers temps il ne réalisait pas ce qui lui arrivait... ».

Veig a aussi déclaré sa fille à la mairie de Mülheim. « Cela lui donnera une chance de plus, si ça l'arrange » me dit-il après.

Il avait ajouté le nom de Françoise en souvenir du grand-père. Je lui répondis que je l'appellerai Soazig. J'attendais un petit-fils qui devait s'appeler Alain. Fransez aimait ce nom illustré par Alain Baebetorte, qui nous délivra des Normands. Le nom de Muriel n'était pas facile à bretonniser. Sous le coup de cette déception, j'oubliais d'éteindre la lumière du couloir après le

départ du télégraphiste.

Dès qu'elle apprit la nouvelle, Mari a expédié un petit lapin en peluche à sa petite nièce. Le père nous a envoyé moult photos de sa fille sous toutes ses coutures. Rosa a envoyé aussi un joli tablier. Pour ma part, j'attends qu'elle vienne pour lui offrir la chaîne et la médaille de son baptême.

Mais c'est le petit lapin que la petite appréciera le plus, malgré tous les ours en peluche et autres, qu'elle recevra par la suite.

23.12.1963

Reith Aostria. Mari à A.Y. Bondy.

« Je n'ai pas eu le temps d'aller te dire bonjour et au revoir. Je suis partie mercredi 19 avec les gosses du patronage. C'était un grand et beau voyage. Après Insbrüg, nous avons pris le car. C'est beau le pays sous la neige... Les garçons sont assez raisonnables. C'est une expérience intéressante de vivre avec eux. Moi, je ne skie pas, depuis que je suis tombée sur le dos il y a cinq ans. Je souhaite que ta maison soit vendue le plus tôt possible ».

Blovez 1963

Ronan Ryckewaeart zo aet da Anaon

Né à Rennes en 1907, il est décédé à l'âge de 56 ans et est enterré au cimetière du Nord, non loin de la tombe de Fransez Debauvais, auquel il fut fidèle, malgré des accrocs politiques, sous l'influence de Maurice Duhamel.

1 a viz genver 1964

J'ai passé ce jour à la clinique et y ai travaillé dans la bonne humeur avec une infirmière très aimable. Nous avons fait du bon travail ensemble sans nous laisser rebuter par des malades particulièrement répu gnants. Si toutes les infirmières avaient été comme elle, je n'aurais pas pensé à quitter cet univers de douleur. Pour la payer de sa gentillesse envers les malades, la directrice l'a renvoyée sur le prétexte :

« Elle perdait trop de temps auprès d'eux ». Cette clinique n'était pas bien cotée. Il n'y avait que le rendement qui comptait, comme si c'était une industrie où des robots travaillent à la chaîne.

Le personnel subalterne n'était pas sympathique. Seule une jeune femme bretonne nommée Yvonne, m'aidait parfois à donner à manger aux malades impotents. Mari en avait gardé un bon souvenir quand elle travaillait de jour dans cet établissement. Je ne voyais pas souvent ma sœur ; elle arrivait prendre son poste, en

réanimation, lorsque je m'en allais et je n'étais pas dans son service.

Un soir avant de partir je dis à l'infirmière de nuit et à l'étudiant noir, qu'il y avait une malade à remonter de la salle de réanimation. Je réitérais ma recommandation et ils me promirent d'y penser. Ils l'ont laissé jusqu'à dix heures du soir et la malade prit froid. Elle m'en fit le reproche comme si j'étais responsable.

J'étais si fatiguée que j'enviais ceux que je transportais au bloc opératoire, parce qu'ils se reposaient, tandis que moi, je n'avais pas le droit de m'asseoir dans le P. C. où il n'y avait qu'une chaise pour l'infirmière.

Ce n'est pas le travail qui me rebutait, c'était l'ambiance chez les employés, au contraire des médecins et des infirmières. Les malades étaient contents de me voir et les parents heureux de voir leurs enfants dorlotés dans la mesure du possible. L'infirmier m'aidait lorsque j'avais besoin de ses conseils, spécialement pour les fractures.

22.1.1964

L'oncle Julien me remercie de mes vœux.

« Vous allez vous mettre à essayer de vendre de la peinture. Nous vous souhaitons bonne chance, mais je vois que c'est un peu la loterie. Les uns réussissent fort bien et d'autres qui possèdent le même talent et même mieux, n'arrivent qu'à trainer la savate... Ne tardez pas trop à venir, le tonton fêtera son soixante-seizième anniversaire dimanche ».

6.2.1964

L'oncle m'écrit à nouveau pour me donner des conseils de prudence.

« Au sujet du changement de fusil d'épaule que vous projetez, c'est tellement renversant la vie, la mode, l'évolution de tout. Voilà trente ans, notre situation était privilégiée, maintenant c'est renversé... Je vous remercie au sujet de notre généalogie. Pour vous dire vrai, j'étais déjà rendu jusque là et même un peu plus loin. J'aurais voulu faire mieux... mais je n'ai pas eu le loisir de pouvoir le faire sérieusement. Et les généalogistes, c'est trop cher pour moi. Merci quand même, l'intention y a été et pour moi, c'est surtout ça qui compte ».

La dernière infirmière avec laquelle j'ai travaillé était un véritable chameau. Une « pied-noir » qui voulait tout diriger. Je n'avais pas le droit de lire le registre, ce que je faisais quand elle n'était pas là. C'était la seule chose qui m'intéressait. Quand elle

revint, elle me dit de donner cinq comprimés à une malade qui dormait tout le temps, afin de provoquer une réaction disait le médecin. Je lui fis remarquer que je lui donnais habituellement qu'un demi comprimé aux malades. Elle regarda le registre et vit effectivement que le docteur avait ordonné cinq comprimés.

« Il faut les lui donner puisque c'est écrit, voyez vous-même » j'obéis évidemment.

Peu de temps après, ses trois compagnes de chambre me firent remarquer qu'elle râlait. J'alertais l'infirmière qui appela la directrice. Encore ! dit elle. Ce n'était pas la première fois qu'il faisait des essais de ce genre.

Puis on la changea de chambre et on lui fit une transfusion de sang. Cette personne qui était amorphe pour descendre de son lit, avec l'infirmière et moi, trouva la force d'arracher les cordons de la perfusion. La chambre ressemblait à un abattoir et je fus appelée pour éponger le sang. La malade mourut peu après.

Entre temps, j'ai eu une inflammation aux oreilles, après un rhume de cerveau contracté d'un gosse que je soignais. Toute une nuit, j'ai subi le martyre. C'était comme un soufflet de forge qui ne cessa que lorsque l'abcès fut crevé. Je me suis traînée jusqu'à la consultation du médecin le plus proche. Il a téléphoné à un spécialiste pour me percer l'oreille gauche.

« Vous devriez aussi faire la droite » ajouta-t-il. Cela me suffisait et je ne soufflais mot au médecin venu m'opérer à domicile. Comme je ne voulais pas qu'il le fasse sans anesthésie, il m'emmena chez lui. Il ne voulait pas prendre la responsabilité de m'endormir sans aide.

Il m'opéra sans douleur après m'être débattue, par instinct de conservation. « Il faut quand même savoir ce que vous voulez ? - Je veux bien mais j'ai peur ». Et j'acceptais le masque. Il me pria de me reposer un peu sur le divan et me donna des remèdes. Coût de l'opération 10 000 F parce que je faisais partie de la corporation. Me sentant bien réveillée, j'allais chez le pharmacien le plus proche et revins avec peine à la maison. C'est ça qui est moche lorsque l'on vit seule !

13.3.1964

Veig m'écrit de Mulheim.

« Voici les premières photos de ta petite fille... Nous avons changé de logement. Le climat de la Forêt-Noire ne convient pas à Marie-Thérèse. L'air est trop vif. La petite pousse comme un champignon. Elle dévore. Elle crie le jour, mais la nuit on ne

l'entend absolument pas. Elle a toujours le sourire et commence à faire la conversation. Je pense que ta santé est meilleure car à ta dernière lettre cela n'allait pas tellement fort.

Je pense aller à Paris vers la dernière quinzaine d'avril pour chercher la voiture. Nous pensons être en vacances le premier juin. Pendant cette période d'un mois nous ferons le baptême de Muriel sous le prénom de Ste-Françoise...Après je serai en déplacement. J'ai franchi depuis le premier le grade supérieur et je dois recommencer de nouveau ».

Au bout d'une semaine de repos, je repris sans entrain le chemin de la clinique. La directrice me demanda si je m'y plaisais bien :

- J'aime soigner les malades et leur procurer du bien être.

L'infirmière « pied noir » était toujours là, l'air aussi maussade. Elle trouvait que je ne travaillais pas assez vite. Un matin, après avoir changé les draps de quatre ou cinq lits d'une chambre, je me mettais dans le corridor et les prenais, je me hâtais vers la baignoire destinée au linge sale. Je n'avais pas remarqué que les femmes de chambre avaient laissé tomber du lait sur le carrelage, je glissais et m'affalais de tout mon long sur le dos. Je me relevais non sans peine.

« Je ne vous ai pas dit de marcher aussi vite, me dit l'infirmière en me priant de m'asseoir, je vais vous faire une piqûre.

- Je ne veux pas.
- Vous ne voyez pas combien vous êtes blanche ? Je vais vous conduire au lit ». Ce que j'acceptais avec plaisir et j'appréciais ce repos si doux.

Ayant retrouvé quelques forces, j'allais voir la directrice pour lui demander un certificat d'accident du travail en lui disant que j'allais voir mon médecin de Bondy.

« Nous avons des médecins ici. Dit-elle.

- Je préfère le mien ». Je n'avais pas confiance dans certains d'entre eux, malgré qu'ils furent toujours courtois envers moi.

Mon médecin me parla de l'hôpital de Bondy où je me plainrais beaucoup mieux que là-bas. Etant encore sous le choc, je ne voulais plus entendre parler des hôpitaux. Je me disais :

« Tu sais quand même faire autre chose que ce travail rebutant parmi les microbes ! »

Au bout de huit jours, le docteur me déclara guérie et me refusa les remèdes qu'il m'avait ordonnés afin de me remonter le moral.

Il me fallait prendre alors une décision ; je donnais alors ma démission à l'hôpital et je consultais à nouveau les petites annonces. On demandait des ouvrières pour poupées. Ça, ce n'était pas des corsets, aussi je me décidais d'aller voir.

Nevez Amzer 1964

Dans un atelier de poupées

Quand je pris le métro, je commençais à respirer librement aussi surprenant que cela puisse paraître. Lorsque je pénétrais au premier étage de l'adresse indiquée, je tombais en pleine séance de paie. Il y avait dans le corridor des jeunes femmes qui attendaient la paie. L'une d'elle criait des injures contre le patron. Ne connaissant pas ce qui les motivait, je n'y prêtai pas attention.

Je fus embauchée pour le premier essai pour confectionner à la machine à coudre, de tout petits vêtements pour les poupées de cinq centimètres de haut. Il fallait faire très attention mais cela ne me déplaisait pas. Les trois ouvrières qui travaillaient dans la même pièce que moi étaient gentilles et le patron n'était pas désagréable. Il était content de pouvoir livrer les « Petits Jésus de Prague » articles publicitaires, laissés en panne par le départ tumultueux de l'ouvrière que j'avais entendu crier. Je n'avais pas pensé que c'était aujourd'hui le Vendredi Saint. Toutes les charcuteries étaient fermées et je dus me contenter d'un petit pain et d'un café.

Les ouvrières allaient chercher leur repas préparés à la charcuterie ou à la cantine à côté, dans la rue de la Bretonnerie. Chacune le mangeait sur la machine à coudre ou sur un coin de table. Quelquefois, j'allais prendre un café au bistrot au rez-de-chaussée de l'immeuble avec ma voisine, qui me montrait comment réussir mes pièces.

Les affaires ne marchaient pas très bien dans cette petite industrie d'une douzaine d'ouvrières. On parlait de faillite imminente. Plusieurs fois le patron en avait retardé l'échéance par des commandes miraculeuses.

1.5.1964

Le Premier Mai les douze ouvrières se cotisèrent pour offrir à la contremaître, qui était au mieux avec le patron, un grand bouquet de muguet où il y avait plus de ruban que de fleurs. Elle nous offrit l'appétitif, nous fit un petit laïus et nous embrassa à tour de rôle en nous remerciant.

Puis un jour on me commanda des habits pour habiller des Bécassines. Je demandais à ma voisine de les faire en lui disant : « Faites-les si vous voulez, moi je suis Bretonne et je ne peux faire cette injure à mes compatriotes ».

Cette jeune femme était née à Paris et mariée à un Yougoslave. Elle ne comprenait pas mes scrupules et refusa de faire l'échange de son travail. Une Bretonne qui était employée au montage me dit :

« Cela n'a pas d'importance »

Alors je le dis au patron. Il ne voyait dans cette affaire que le fait d'avoir refusé de travailler.

« Vous feriez n'importe quoi pour gagner de l'argent », lui dis-je, et je lui demandais mon compte.

« Vous reviendrez à la fin du mois » Il me devait 30 000 F, une somme pour moi !

Cela me donna un tel choc que je partis dans le square à côté et me mis à pleurer. Puis je me souviens que Jorda m'avait demandé une journée de couture. J'avais besoin de parler avec quelqu'un qui comprenne les problèmes dont les autres se moquent bien.

Comme Jorda ne m'attendait pas ce jour là à Fontenay, elle me demanda de repasser la linge qui attendait, pendant qu'elle chercherait un travail de couture. Moi qui ne repasse jamais et qui envoyais les chemises de mon mari au repassage ailleurs ! Je tombais plutôt mal. Mais le moral allait mieux. J'y trouvais le réconfort attendu, et des félicitations pour avoir bien repassé la chemise du patron.

A midi, pose de deux heures, décréta la maîtresse de la maison. Yann Kerlann est venu rendre visite aux Caouissin et nous avons passé une bonne heure en sa compagnie. Comme je lui parlais de mon âge, soixante-trois ans, et lui du sien (cinquante-trois), il ajouta :

« Dek vloaz zo kalz (dix ans c'est beaucoup)

— Ya sur » lui répondis-je.

Il ne savait pas que quelques années plus tard, ayant reconstruit son foyer perdu, l'Ankou l'emporterait jeune encore, rejoindre Jorjina.

Jorda trouvait mon geste héroïque. Son mari ne disait rien. Il avait tant de tracas financiers, pour ne pas s'attarder sur un cas plus facile à résoudre que le sien. Il ne pouvait savoir non plus que je perdrais 30 000 F dans cette affaire.

Chaque fois que j'ai dû chercher du travail, j'ai ressenti une sorte de vertige. Mes fonds étaient assez réduits, surtout que je voulais trouver une boutique pour vendre mes tableaux moi-même.

L'après-midi je mis les affaires de couture en ordre. Jorda n'avait aucune disposition pour la couture, mais elle cuisinait bien et réussissait des plats succulents avec les moyens du bord. Sa conversation était agréable et elle savait compatir aux ennuis d'autrui. Aussi quand elle me demanda combien elle me devait, j'eus le plaisir de lui offrir ce dédommagement pour la peine qu'elle avait prise à me reconforter.

Le lendemain, je me remis en chasse. J'essayais deux ou trois maisons de couture. Dans l'une d'elle je fis un essai d'une matinée, pendant laquelle j'ai confectionné vingt-cinq petits manteaux avec capuches incorporées. Ce n'était pas suffisant. L'on me paya un petit prix comme une grâce ! Dans toutes ces maisons de confection il n'y a que la vitesse qui compte. J'ai fait huit jours dans une maison de costumes d'hommes. Je me débrouillais bien avec les manches, mais l'on me fit faire les doublures, sans couture à la main ce qui était trop fatigant pour moi. Dans une autre maison la patronne me reçut bien, mais le patron décréta que je ne faisais pas l'affaire. Puis d'autres ateliers encore où l'un des directeurs me dit : « Vous devriez faire un métier indépendant ». Je peux réussir des choses difficiles mais ce sont les choses en apparence faciles que je n'arrive pas à faire exactement comme le patron voudrait.

Il ne savait pas que je devais faire mes cinq ans d'employée salariée pour bénéficier de la retraite de la Sécurité Sociale. La retraite artisanale serait insuffisante pour payer l'assurance maladie. Si je continuais dans cette voie.

Chapitre VII

J'élus domicile dans un hôtel meublé

La dame de l'agence de Bondy a réussi à vendre ma maison à un Marocain qui est venu la visiter. Il a apprécié la grandeur des pièces de la cave, du grenier, du vestibule, le débarras dans la cour et le couloir, le tout tapissé de linoléum de couleur. Il va pouvoir y loger quinze compatriotes là-dedans, et qui travaillent dans la banlieue parisienne. Je lui vendais le fourneau à gaz et un lit, sans le cosy, qui prend trop de place, disait-il. Mais il fut impossible de lui faire payer le prix affiché. Il faut toujours en rabattre sur les prix avec eux. Un de ses cousins me disait que personne ne l'aimait, même pas sa femme ! Celui-ci boucher de son état, voudrait y installer une boucherie. Il était parti du Maroc pour fuir sa famille. Il fallait qu'il nourrisse une vingtaine de parents chaque jour ! Le jour du déménagement, j'avais roulé le tapis du couloir et l'acheteur s'en alarma. Je l'ai enlevé pour ne pas l'abîmer. On eut dit que pour lui c'était la chose principale.

Il faut que je déménage tout de suite. La dame de l'agence me propose un garde-meuble en attendant de trouver quelque chose à me plaire. Elle m'invite à aller chez elle où elle a une chambre de libre.

Nous allons chez le notaire à Noisy-le-Sec qui enregistrera les actes et qui versera à mon compte postal ce qui me reviendra déduction faite du prêt qu'il m'avait consenti.

Je préfère habiter Paris pour y travailler en toute liberté. Me souvenant du Coquet hôtel, place Jacquard à Paris, où j'avais passé deux jours sans grands frais, j'allais lui demander une chambre. La patronne me reconnut et me donna une chambre et une cuisine en me promettant dans huit jours une petite chambre avec coin cuisine meilleur marché. Puis je m'adressais au déménageur qui avait amené mes meubles à Bondy et lui confiais mon mobilier pour le mettre dans son garde-meuble.

Je travaillais huit jours dans un laboratoire pharmaceutique, où je pouvais me rendre à pied. J'en avais déjà contacté un autre, mais comme je n'avais jamais fait de suppositoires, on ne m'em-

baucha pas. Dans ces maisons on ne forme pas des apprentis même à l'essai ; mais des ouvrières spécialisées, toujours pour ne pas perdre de temps.

Dans cette place où je fus embauchée tout de suite, la directrice m'avait prise en amitié, parce que je lui avais dit que j'étais peintre. Elle aurait voulu acheter une galerie et me demandait quel prix cela pouvait valoir. « Environ trois millions » lui dis-je.

Le premier jour je mangeais mon sandwich dans l'atelier, mais on me fit remarquer que dans un laboratoire cela ne se faisait pas. Aussi le lendemain, je partis dans un local affecté à cet usage.

Je me débrouillais tant bien que mal dans les différents postes où l'on me mit. Un jour on m'affecta à une machine qui bouchait les flacons de sirop à la chaîne. La direction demanda si je suivais bien le rythme.

« Oui » répondit la contremaîtresse.

Mais celle-ci remplissait les caisses trop lourdement et je devais les porter sur un chariot, avec l'aide seulement d'une enfant de quatorze ans pas plus costaud que moi. Son père était malade et elle était obligée de travailler.

Je le dis à la contremaîtresse qui elle était assise à mettre les bouchons sur les flacons :

« Ce n'est pas humain ce que vous faites là, traîner des caisses aussi lourdes est un travail d'hommes et non de femmes ou d'enfants ».

Elle n'en fit aucun cas et au bout de trois jours je donnais ma démission. Je n'ai jamais pu porter de poids lourds avec mes poignets fragiles.

En revenant de mon travail, je croisais un garçon de treize ans qui disait à la personne qui l'accompagnait :

« J'ai un nom breton donc je suis Breton »

Il avait l'air en vérité d'être fier de l'être. Ces petites choses me faisaient plaisir dans la solitude de cette grande ville qui me paraissait hostile par instants et pleine de possibilités de renouveau pour les exilés que nous étions.

Je travaille sur les jouets en peluche

Je trouvais un emploi comme mécanicienne dans un atelier qui employait vingt-cinq personnes. Il était situé dans l'orangerie de l'hôtel de Montmorency dans le quartier du Temple où je pouvais me rendre à pied. Ce qui me frappa dès l'abord, ce fut la poussière des peluches qui avaient volé dans tous les coins et au-dessus des abat-jours, je pensais : « Comment peut-on respirer là-dedans ? » Je fus acceptée après un essai d'une journée. L'on poin-

tait de huit heures et demie du matin et à dix-sept heures et demie le soir. Il y avait une pause de midi à une heure trente. J'avais quatre-vingt francs de l'heure, un peu plus que ce que je gagnais aux labos.

C'était assez difficile de coudre la peluche. Ma voisine m'apprit comment m'y prendre. De bonnes mécaniciennes sur tissu n'y étaient pas parvenues. Il fallait bien ramasser les poils et au début je n'allais pas vite. Puis, j'acquis une vitesse raisonnable, ce qui m'a permis de rester. Toutefois la contremaîtresse me disait que je ne gagnais pas ce que l'on me donnait. Pour faire leur prix pour la confection à domicile, elle se basait sur le temps que mettait l'ouvrière la plus vive de l'atelier et que personne n'a pu égalier.

Une fois ayant eu des commandes importantes, la directrice fit faire des essais à vingt-cinq ouvrières. Celles-ci me disaient, quand je leur apprenais le métier :

« Comme vous allez vite ». La directrice n'en trouva que deux sur le nombre qui étaient de ma force. Parmi les employées, il y avait deux Bretonnes avec lesquelles je sympathisais. L'une d'elle était de Pouldergat, pays de mon grand-père paternel. J'étais cependant bien vue par presque tout le monde, en mettant une sourdine à mes sentiments patriotiques, que je n'avais pas à défendre, personne ne parlait de politique mais seulement de paie.

Au conseil des Prud'hommes

Je suis allée demander ce que l'on me devait à la fabrique des « poupées publicitaires ». N'ayant rien reçu, je me suis rendue aux Prud'hommes. La contremaîtresse qui m'avait octroyé un congé pour cela, n'en revenait pas que l'on puisse ne pas payer les ouvrières. Il y avait là, un employé à qui son patron lui devait quatre mille francs (nouveaux) ; il était venu là avec son avocat.

Le tribunal me donna raison ; mais il fallait payer l'huissier d'avance pour signifier le jugement au patron récalcitrant. Je pris conseil de Me Michelet. Lorsque je lui décrivais la situation du directeur des poupées, qui cherchait par tous les moyens à éviter la faillite, il me conseilla de ne pas faire de frais.

« J'ai un client, me dit-il, à qui l'on doit quatre mille francs. Il a déjà dépensé mille francs et n'a encore rien touché ».

Aussi je laissais tomber et faisais mon deuil de ces 30 000 F (anciens) qui m'auraient été bien utiles.

24.5.64

Mulheim. Veig à A.Y. Paris.

« Le départ en vacances est fixé au mercredi dix juin. Aussi, si cela est possible, réserve-nous une chambre pour la nuit du dix au jeudi onze. Nous arriverons dans l'après-midi... avec la voiture.

Soazig se porte bien, a fini ses six mois et pèse sept kilos. Elle est gourmande et a un air bien éveillé. Le plus drôle c'est qu'elle est grande, blonde au yeux bleus avec des airs loustic par dessus le marché... Nous espérons faire le baptême pendant ma permission... Nous envisagerons le problème avec toi... Pourrais-tu m'envoyer quelques indications pour retrouver le lieu où tu habites, par la nationale dix, qui va de la porte de Charenton ou porte de Choisy... Reçois nos pokou mat ».

10.6.1964

J'ai été heureuse de revoir fils, belle-fille et petite-fille. Celle-ci rit tout le temps comme une grande. Après avoir demandé, si sa marraine ne lui avait pas payé une chaîne et une médaille en or, nous sommes allés chez le bijoutier du coin. Comme il n'avait pas de Ste-Françoise, je pris une Ste-Vierge très jolie qui a fait plaisir aux parents.

Je ne pouvais pas les suivre à Rostrenen à cause de mon travail et des frais, car ils n'auraient pu me loger. Je n'ai pas pu leur faire visiter ma chambre et j'ai dû les recevoir dans le salon. J'avais retenu une chambre rue de Nemours tout à côté pour eux. Nous avons dîné dans la chambre, d'un rôti froid que Marie-Thérèse avait cuit pour le voyage et d'un fromage de chèvre accompagné de vin. La petite se tient bien assise et nous fait de la conversation, ce qui nous fait éclater de rire. Une bonne soirée que je n'oublierai pas.

17.6.1964

Mari m'écrit de Rennes où elle est passée en revenant de Douarnenez.

« Tu as été heureuse de voir ta petite fille... A six mois c'est adorable. J'espère la voir quand ils reviendront. Le baptême de Martine (ma filleule) s'est passé selon la tradition : bien baptisée, bien gueuletonné. Je viens d'aller au cimetière. La tombe est très propre. Il y avait un bouquet de roses pas trop fanées.

J'ai mis un bégonia rouge. A Douarnenez, j'ai été voir Anna G. très contente de tes nouvelles et M. Denis. Tous te disent des choses aimables ».

(Le bouquet de roses avait été mis par Germaine Peresse)

15.7.64

Mülheim. Marie-Thérèse à A.Y. Paris.

« Je voudrais vous remercier pour le si joli cadeau pour la petite. Il est vraiment splendide ce gros « truc Cria-oua ». Car elle a aussi un autre petit. Elle lui parle et lui fait des mamours... Voici une semaine que nous sommes rentrés à Mülheim.

Si nous n'avons pas fait de crochet par Paris, c'est parce que je ne me porte pas très bien... Je pensais que la Bretagne m'aurait fait le plus grand bien, or j'ai été encore plus « patraque » pendant ces vacances... Depuis que je suis ici je vais mieux... Notre séjour en Bretagne s'est bien passé... J'ai oublié de vous parler du baptême, il ne manquait que vous Mammig... et c'est dommage que vous n'ayiez pu y assister. Si seulement vous pouviez venir passer vos vacances ici, cela me ferait plaisir et profiter de votre petite fille ».

A la fabrique, l'on fait des prix aux ouvrières. J'avais acheté un chien couché, en peluche blanche frisée, pour y ranger le pyjama, et je l'avais expédié à Rostrenen. J'en ai acheté un autre pour offrir à la petite-fille de Me Michelet quand je suis allée le consulter il en a été heureux et me dit :

« Je vais le garder jusqu'à Noël pour le lui donner ».

Ma voisine à la fabrique me montrait les photos de ses petits-enfants pendant la pause de midi. On nous apportait des plats tout préparés de la cantine à un prix très abordable. Je lui parlais aussi de ma petite-fille. Nous étions les personnes les plus âgées de l'atelier. Seule la contremaîtresse en avait davantage (soixante-quinze ans) et elle travaillait encore quoiqu'elle eut déjà une bonne retraite de son mari ingénieur. Un jour qu'elle m'avait énervée, je me hasardais à lui dire : « Vous m'emmerdez ». Cette expression ne m'étais pas familière et je m'attendais à être rabrouée de belle manière. A mon grand étonnement il n'en fut rien. A Paris cette expression avait perdu son caractère vexatoire.

J'avais une autre voisine de mon âge qui venait travailler pour nourrir ses vingt chats qui embêtaient ses voisins quand elle n'était pas là pour s'en occuper. Car ils n'avaient que sa terrasse pour gambader. Elle était jalouse lorsqu'elle remarquait que je travaillais plus vite qu'elle. Je ne m'occupais de personne, faisant mon travail le mieux que je pouvais, sans m'inquiéter autrement.

J'aurais préféré faire les finitions, monter, bourrer, ajuster, au lieu du fastidieux travail de couture de trente ours ou d'autres sujets, toujours pareils. La direction en faisait grand cas, mais je les regardais faire et prenais de la graine pour en faire moi-même, lorsque j'aurai fini mes cinq ans de travail au dehors.

Ma voisine me disait : « Il y en a qui se plaignent d'être toujours debout, et d'avoir mal aux jambes. Eh bien moi, j'aurai plutôt mal au derrière en restant rivée à ma machine toute la semaine ». De plus elle faisait des heures supplémentaires le samedi, ce qui lui faisait de bonnes semaines ; elle devait avoir un bon sa-

laire, vu sa vitesse exceptionnelle et le samedi, il était encore majoré. De plus, elle connaissait à fond tous les modèles, qu'elle expérimentait.

Miz Eost 1964

Travail temporaire dans une usine de cornichons

L'atelier est fermé tout le mois d'août. Tout a été mis sous cloche, balayé à fond. La contremaîtresse est partie aux Baléares... Quant à moi, je vais chercher du travail. Comme je veux acheter une boutique, il faut que j'ai le plus d'argent possible. J'échoue dans une usine qui met les cornichons en pots. Je me ne sens pas dans mon élément. J'y cotoie toutes sortes de gens, dont je ne soupçonnais pas l'existence. A l'atelier j'en ai entendu des « vertes et des pas mûres » mais ici c'est le bouquet !

J'ai comme voisine une cuisinière dont les patrons sont partis en vacances. Veuve elle veut gagner un peu d'argent pour assurer les études de l'un de ses huit enfants qui est particulièrement doué. Les ouvrières la traitent de « lapine », au lieu de compa-tir à son sort. Mais celle-ci sait se débrouiller, et ne s'inquiète de ce que disent les gens. Quand elle entend la contremaîtresse approcher, elle en met un coup pour montrer qu'elle travaille vite. Mais à moi qui continue mon petit train-train, elle me réprimande et essaie de m'apprendre comment réussir à remplir les pots à une cadence accélérée. Aussi quand les cornichons ne donneront plus, je serai licenciée et la cuisinière restera jusqu'à la fin du mois.

En face de moi il y a une personne qui a le cœur sur la main et un fort penchant pour la bouteille. Elle me propose à boire : « Jamais pendant le travail » dis-je.

Le samedi, presque tout le personnel va arroser la paye au bistrot au bout de l'impasse. J'ai autre chose à faire avec mon argent et n'ai pas de temps à écouter leurs conversations.

Lorsque la contremaîtresse était de mauvaise humeur, les ouvrières disaient : « Elle n'a pas eu son compte aujourd'hui ». et le tout à l'avenant. Ces employées ne sont là que provisoirement, quand les cornichons affluent. Celles qui composent le personnel stable de l'usine sont plus raffinées. J'ai travaillé un jour avec elles. Comme je n'arrivais pas à mettre un beau champignon dessus les autres dans le sac de plastique, on me remit au service des cornichons ou au service des machinistes.

En attendant la rentrée, j'ai peint des fleurs avec des pastels à l'huile, dans ma chambrette. J'ai prospecté aussi la Butte Montmartre et les ruelles qui y conduisent.

J'ai bien vu une boutique à vendre avec les murs, 23 rue des

Trois Frères, mais sans arrière-boutique. Je la trouve mal placée et pas assez grande pour y habiter. Je préfère voir autre chose, pour ne pas avoir à recommencer.

Miz Eost 1964

Mari m'écrit de la Roche-Posay où elle se repose.

« Je t'envoie un dessin coloré d'une ferme. Je vois que c'est plus facile de faire une forme que de saisir une atmosphère. C'est en sorte l'état de grâce de l'artiste, un don... Je ne serai jamais un vrai peintre, je préfère soigner... J'ai essayé de faire les reflets dans l'eau... Il faut beaucoup de pratique et ça ne me tient pas au corps comme toi ».

25.10.1964

Ar Vretoned e tal bez Deb

Mari Milin a skriv din eus Roazon.

« Keneleiz ker. Alan al Louarn en deus roet d'in ho chomlec'h. Penaoz emañ ar bed ganeoc'h ?

Hizio e oa oferenn ar vre-toned halavaret eo bet evit Deb, Jos hag ar reou all aet da Anaon hag o deus labouret evit Breizh. Da 2 eur 1/2 e oa an emgav war vez Deb ha Jos. Bleuniou, 2 bodad brug ha jenoflez, a zo bet laket war ar bez.

An abad Pesk en deus lavaret eur ger e brezoneg, mat-tre. Me am eus lennet ar pennad tennet eus lizer diwezañ Jos, a zo skrivet war ar poltred ho poa graet d'in. Eun hanter kant bennak a dud a oa. Setu 20 vloaz dija !

Soñjet am eus e rafe plijadur d'eocho gouzout e oa bet graet ar weladenn-se da vez Deb ha Jos.

Betek bremañ n'eo bet ket komzet kalz outañ, hogen kalz tud o deus soñj pebez den e oa ! Ma tremenit dre Roazon deuit da welout ac'hanomp ha roit d'eomp kelou eur vech an am-zer. Gourc'hennou kalonek

Alan al Louarn m'a donné votre adresse : comment va le monde avec vous ? Aujourd'hui il y avait la messe des Bretons ; et elle a été dite pour Deb, Jos et pour les autres en allés « da Anaon » qui ont travaillé pour Breiz. A deux heures trente, il y a eu une « assemblée » sur la tombe de Deb et Jos. Des fleurs, deux pots de bruyères et de giroflées ont été mis sur la tombe. L'abbé Poisson a dit un mot en Breton, très bien. J'ai lu un extrait de la dernière lettre de Jos, qui est écrit sur le portrait que vous m'avez donné. Il y avait une cinquantaine de personnes. Voilà vingt ans déjà !

J'ai pensé que cela vous ferait plaisir de connaître cette visite à la tombe de Deb et Jos. Jusqu'à maintenant, l'on n'a pas parlé beaucoup de lui, mais plusieurs personnes se souviennent quel homme c'était ! Si vous passez par

digant an holl ».

Rennes, venez nous voir et donnez-moi de vos nouvelles une fois le temps... »

Mari m'écrit à ce sujet après que je lui ai raconté ces faits :
« Tu as bien fait d'écrire les noms et leurs qualités sur la tombe. L'abbé Poisson a dû les lire. Je me rappelle bien de lui, quand j'étais chez toi en 1930 ».

18.10.1964

Respont a ran da Vari Milin.

« Fromet oun bet o lenn ho lizer. Netra ne c'helle ober muioc'h a blijadur d'in eget gwelout Bretoned bodet endro da Deb evel gwechall. Bez Deb ha Jos evel ma larit, a zo braotre, hag ivez ho komzoù : " Pebez den e oa " ; se zo aet d'am c'halon. Graet am eus evit gloar Deb, ar pezh am eus gellet. Bremañ ret eo d'in soñjal eun tamm ennoun, ma fell d'in chom beo. Labourat bemdez war draou ne blijont ket d'in, n'ouzon ket m'ambonerz-kalon awalc'h. Setu perag e klaskan eur stal da werzi va zaolennou ; ha setu perag emañ en eun ostaliribaoe miz meurz diweza, o c'hortoz. P'am bo eur c'homlec'h nevez e kasin kelou d'eoc'h.

Pep bloaz ez an gant va c'hoar Mari, tal ar bez da vare an Holl-Sent. Sonjet am eus ennoc'h meur a wech, hogen c'houi a ya ivez moarvat da Vontroulez tal bez ho pried.

Gwelet am eus an daou bodad bleuniou ha joa a zo bet ennoun ne oa ket disonjet Deb. Met ne ouien ket gant piou e oant bet kaset. Trugarez d'eoc'h evit-se.

Bet omp ivez tal bez

J'ai été très émue en lisant votre lettre. Rien ne pouvait me faire plus de plaisir que de voir des Bretons groupés autour de Deb comme autrefois. « Tombe de Deb et de Jos » comme vous le dites, et « quel homme il fut », m'est allé droit au cœur. J'ai fait pour la renommée de Deb, tout ce que j'ai pu. Maintenant il faut que je pense à moi aussi, si je veux rester en vie. Travailler tous les jours à des choses qui ne m'attirent pas, je ne sais si j'aurai la force nécessaire. Aussi depuis le mois de mars, je cherche une boutique pour vendre mes peintures. C'est pourquoi, j'habite à l'hôtel en attendant. Quand j'aurai une nouvelle adresse je vous enverrai des nouvelles.

Chaque année, je vais avec ma sœur Mari sur la tombe à la Toussaint. J'ai pensé à vous plusieurs fois, mais vous étiez probablement en route pour Morlaix pour aller sur la tombe de votre mari. J'ai vu les deux pots de bruyère et j'ai eu le plaisir

Euken Regnier hag Arthur de la Borderie a zo tost an eil ouz egile. Ar bloaz a zeu e kasin seizennou Gwenn-ha-du da skoulma ar bokedou. Mat a vefe kroui eur seurt " Koun Breiz " da lakaat bleuniou war veziou ar Vretoned.

Ret eo ivez gouzout pelec'h eo beziet Jarno hag ar re all, e bered ar Reter. Eur " Pantheon " a vefe gwelloc'h eveljust. Kenavo Keneilez ker, eur pok da Gurvan oa ken mignon paz on bet ar wech diweza en ho ti, ha d'an holl diegezh va gourc'hemennoù kaloneka. Ganeoc'h a galon ».

de constater que Deb n'était pas oublié. Mais je ne savais pas qui les avait apportés. Trugarez à vous pour cela.

Nous sommes allés sur la tombe d'Eugène Régnier et d'Arthur de la Borderie, qui se trouvent l'une à côté de l'autre. L'année prochaine, j'apporterai des rubans gwen-ha-du, pour nouer les bouquets. Il serait bon de créer une sorte de « Koun Breiz » pour fleurir la tombe des Bretons. Il serait bon de savoir où est enterré Jarno et les autres au cimetière de l'Est. Un « Panthéon » serait mieux évidemment. Kenavo .

25.12.1964

Mülheim, Veig à A.Y. Paris.

« J'ai bien reçu ta carte de Rennes. J'étais en Corse pendant un mois du quinze octobre au quinze novembre. Nous avons regretté que tu ne puisses passer quelques jours avec nous... Ta petite-fille se porte à merveille. Je te joins quelques photos, tu pourras ainsi apprécier... Marie-Thérèse se joint à moi pour te fêter un bon Noël et mes vœux les meilleurs pour 1965.

18.11.1964

Paris. Alan al Louarn « Entraide bretonne » da A.Y. Paris.

« Keneilez ker. Kelou a zo bet roet d'in diwar ho penn gant an Itron ar Mée e Roazhon.

Aet e oan gant an holl an deiz all tal bez Fañch Debeauvais e Roazhon hag ur frealz e oa gwelout war un dro gant " ar re gozh ", o doa kenlabouret ha kenstourmet gantañ ar re yaouank bet desavet e brezhoneg, o tiskouez anat ne oa ket bet aberzhet en aner buhez Fañch Debauvais.

Laouen bras e vefen ouzh

J'ai eu de vos nouvelles par Mme Le Mée à Rennes. Je suis allé avec tous les autres l'autre jour sur la tombe de Fanch Debeauvais à Rennes. Ce fut un réconfort de voir en même temps avec les « anciens » ceux qui avaient travaillé et combattu avec lui, les jeunes élèves en breton. Chaque chose a été en breton, démontrant que Fanch Debeauvais n'avait pas sacrifié sa vie

*ho kwelout dez pe zeiz e Paris.
Amañ emañ etre ar meurzh
Il eur vintin hag ar gwener 5
eur noz. Kenavo ha sonjou
kalonek d'eoc'h ».*

en vain.

Je serai content de vous voir un jour ou l'autre à Paris. Je suis ici du mardi onze h. du matin au vendredi cinq heures du soir. Kénavo ».

Je n'étais pas libre sur la semaine sauf le samedi et le dimanche, aussi n'ai-je pas répondu à sa lettre. Je ne suis pas allée non plus à la mission bretonne, ne pensant pas qu'elle aurait pu me rendre service. Si j'avais su que cette entraide aidait les Bretons, je m'y serais rendue un samedi. J'avais rencontré Alan al Louarn un dimanche à une réunion où il m'avait montré « Al Louarn », comme le continuateur de « Gwalarm » et je m'y suis abonnée. Mais il ne m'a pas parlé d'expositions. Je n'avais pas dû lui parler de mes tableaux. J'y avais rencontré nombre de personnes que j'ai eu de la peine à reconnaître. Notamment M. Toulemonet que j'avais connu en 1932.

11.12.1964

Mon cousin Georges Preschoux m'écrit de Rennes.

« Votre belle-sœur Andrée est hospitalisée à Ponchaillou depuis trois semaines. S'il lui arrivait une issue fatale, elle serait enterrée avec ses parents. Comme c'est vous qui avez les papiers de la tombe, voilà la raison de ce mot. Dans l'espoir d'avoir une réponse, recevez chère cousine mes sincères amitiés ».

Je lui répondis le quinze avec ces explications :

« Cette tombe où sont enterrés Francis, ses parents et mon frère, m'appartient. C'est à son mari et ses enfants de s'occuper d'Andrée ». Et je lui envoyais ainsi qu'à sa famille mon meilleur souvenir.

1.1.1965

Paris A.Y. à l'oncle et la tante de Cholet.

« Voici une nouvelle année qui commence, je viens vous envoyer mes vœux les meilleurs surtout une bonne santé. C'est elle qui conditionne tout le reste... »

Je suis pour le moment à l'hôtel en attendant la solution de mes problèmes.

La direction de l'atelier des jouets en peluche, a décidé une

compression du personnel pour manque de commandes. La contremaîtresse est désolée de me l'apprendre :

« Etant la dernière embauchée, vous êtes touchée par cette mesure. Mais quand nous réembaucherons je vous réécrirai car nous étions contents de vos services, et si vous ne plaisez pas ailleurs, vous reviendrez travailler avec nous ».

Je trouve une place de mécanicienne sur peluche près de la place de la Bastille. Je m'y rends à pied. Mais je ne m'y plaisais pas, la machine à coudre était défectueuse et le climat peu agréable. Aussi lorsque je reçus la lettre de l'atelier J. Jacques avec une augmentation à la clé, je donnais ma démission et ai retrouvé avec plaisir mes anciennes collègues.

4.1.1965

Trélazé. Robert à A.Y. Paris.

« Vous ne pouvez imaginer la joie que nous avons ici à entendre votre voix dans le disque consacré à la Bretagne.

Tout le monde vous aime énormément et il est vraiment dommage que vous ne veniez plus souvent en Anjou. Nous allons à Paris le douze janvier et nous repartirons le treize. Ecrivez-nous pour nous dire si vous acceptez notre invitation le douze au soir. Nous passerons vous chercher à l'adresse que vous nous indiquerez à partir de dix-huit heures trente. Surtout acceptez, nous serions trop déçus du contraire ».

Je les ai trouvés, Noëlle et Robert, au salon de l'hôtel à l'heure dite et nous avons pris le métro pour aller dîner le soir dans un restaurant des Champs-Élysées. On y servait des spécialités du Danemark. Une grande salle décorée de fleurs naturelles sur chaque table, formait un véritable parterre. J'en étais éblouie, plus que par les mets, pourtant bien choisis.

Nous retournons chercher le métro et nous nous sommes amusés à regarder les vitrines en les comparant à celle de « Jamine ». Noëlle et Robert parlaient à la neige le lendemain et avaient choisi un équipement noir pour se détacher sur la neige.

Le lendemain, j'ai été malade et je n'ai pu reprendre mon travail : manque d'habitude ! Après un jour de jeûne j'ai pu rejoindre mon poste.

10.2.1965

Cholet, l'oncle Julien à A.Y. Paris.

« Bien reçu votre bonne lettre du premier janvier, laquelle

comme toujours m'a fait plaisir. Je n'ai pas pu vous répondre plus vite... Le jeudi vingt-quatre septembre en rentrant de Rennes et du Pertre, j'ai subitement, d'un coup vers six heures du soir, été frappé d'une congestion cérébrale avec une légère atteinte de paralysie. Devant ce coup de semonce, ce qui est fait depuis le premier janvier, nous allons avoir à nous adapter à une vie nouvelle, sans prodigalité bien sûr, nous pourrions joindre les deux bouts quand même.

Cette décision va m'être bien pénible, car je suis fait pour le travail. J'aimais le commerce, j'aimais le métier. Ceci procure une situation à Simone... Il nous reste Robert qui lui, est comme moi, donc compréhension parfaite entre nous.

Oui Andrée est enterrée. Averti par un de ses cousins Préchoux de sa maladie, nous avons envoyé quelqu'argent par l'intermédiaire de ma belle-sœur de Rennes, laquelle suite à une visite nous a dit qu'elle était hospitalisée, bien soignée. Elle n'a besoin de rien et elle nous a retourné cet argent. Pauvre Andrée ! Que de souvenirs sont présents à mon cœur. Elle avait eu le grand malheur de perdre son père trop vite, et sa mère, bonne fille, mais faible. Alors sans direction, balottée comme un bouchon sur la mer, elle avait sombré, mais à mes yeux, elle restait plus à plaindre qu'à blâmer.

Ecrivez-nous de temps en temps ma chère Annaïg. Ceci nous fera plaisir, venez nous voir, nous en serons heureux ».

A soixante-dix-huit ans, il est temps de dételer. L'éducation n'est pas tout. Chaque enfant naît avec des dons particuliers et un caractère différent.

5.3.1965

Mari m'écrit :

« Je reçois ce matin ta lettre. Tu aurais pu être morte, je ne l'aurais pas su. Il faut vraiment que tu ne m'aimes pas pour aller chez les aures te soigner... Je devais t'inviter à dîner pour mes cinquante ans, mais aller à ton sacré hôtel c'est pire qu'un cloître... aller au café me décourage d'avance... Je prie Dieu que tu trouves un loyer... Viens ou réponds-moi. Je suis trop fatiguée pour courir surtout si je ne te trouve pas... ».

J'ai passé la visite à la sécurité sociale, le docteur m'a dit que j'avais une santé robuste.

7.3.1965

Paris. A.Y. à Mari.

« Comme tu y vas ! Toujours aussi extrémiste, tu vois la mort de suite et impulsivement comme ta sœur Suzanna, ton bon cœur voudrait être là pour l'ultime service... Quand on est malade, l'on ne peut pas bouger. Heureusement la logeuse a téléphoné au docteur et la femme de chambre a fait mes commissions.

La maison était chauffée. C'était quand même mieux qu'à Bondy. Et puis, j'avais ton adresse en cas de malheur.

Après que la fièvre fut tombée, j'ai voulu reprendre mon travail, mais mes forces n'étaient pas au rendez-vous. J'ai demandé une convalescence pour aller à Angers chez le cousin. Là il y avait du chauffage, des chambres et des repas prêts pour neuf personnes donc pour dix. Pendant ce temps je n'avais pas de chambre à payer. La logeuse m'avait rangé mes deux valises dans un coin.

Je voulais aller aussi voir l'oncle Julien qui avait été bien malade et que je n'avais pas vu depuis cinq ans. Mais je me suis trouvée mal et j'ai eu de la peine à rentrer à Angers le même jour. j'ai pris des forces là-bas et je ne me suis pas ennuyée du tout...

A mon retour j'ai retrouvé mes valises et une chambre à l'hôtel. Le lendemain je suis tombée de tout mon long sur un trottoir verglacé devant un garage fraîchement lavé. Une passante m'a rendu mon sac qui avait roulé et m'a aidé à me relever. Mon dos me faisait mal, je suis allée voir le médecin et fait faire une radio dans un dispensaire. Ce n'était pas grave. Je n'arrive pas à écrire, je préfère voir les gens et leur parler, aussi ne t'énerve pas si tu ne reçois pas de mes nouvelles... »

19.3.1965

Paris Riec à A. Y.

« Ya, dont a ra ar vuhez da vezañ tenn muioc'h mui. Un daolenn am eus lakaet evel ar bloavezhioù kent er "salon comparaison", a echu e diwezh ar sizhun. Dilun oun aet da ober un dro wardro 3-4 eur ; ne oa ket kalz a dud hag ar sekretourez a lavare d'in "ne werzher hagos netra er bloaz-mañ, kalz nebeutoc'h eget warlene." Gwir eo emeur o kouezhañ er sklaverezh hag an holl o c'houlenn en dra ben-nak digant ar stad, tra ma kresk ar vuhez, koulz hag an

Oui la vie devient de plus en plus difficile. J'ai mis un tableau au « Salon Comparaison » qui se termine à la fin de la semaine. Je suis allé dimanche vers trois quatre heures, il n'y avait pas grand monde et la secrétaire m'a dit : « L'on ne vend presque rien cette année, beaucoup moins que l'année dernière ».

Il est vrai que nous tombons dans l'esclavage et tous de demander quelque chose de l'état, alors que la

tailhoù. Emañ Bro-C'hall war an kent fall. Komzet am eus diwar breñañ ar bez e bered Roazhon da geneiled amañ. Dastum a rimp etrezomp un tamm arc'hant a gasimp d'eoc'h war eun. An eeunañ eo ne gavit ket ? Penaod a soñjeo e giz-se e ranker ober evit heuliañ ar gwellañ doare. Skrivañ 'rin d'eoc'h a nevez diwar-benn-se.

Kalon atav, dont a raio amzeriou plijusoc'h. Emañ da vihanañ an " art abstrait " o vont buanoc'h buanañ d'an traoñ. Kalz livourien difetis a adkrog gant al liverezh aroueziat (figuratif). Ar re all a yelo da skubañ ar straedou ».

vie augmente et les impôts. La France est sur la mauvaise pente.

J'ai parlé ici d'acheter la tombe à perpétuité au cimetière de Rennes à des amis d'ici. Ils vont récolter un peu d'argent et vous l'enverront directement. C'est le plus simple ne trouvez-vous pas ? Y. Penaod pense que c'est le système le meilleur. Je vous écrirai à nouveau sur cette affaire. Bon courage toujours. Il viendra des temps plus plaisants.

L'art abstrait va disparaître petit à petit. Beaucoup de peintres reviennent à la peinture figurative. Les autres... iront balayer les rues.

20.3.1965

La sœur de Marie-Thérèse étant malade, Veig reçut un S.O.S. de son beau-frère, dépassé par les événements, avec sa belle-mère impotente. Il y avait aussi la question du breton qu'il ne connaissait pas et la grand-mère ne comprenait pas le français. Aussitôt Veig prit sa voiture emmena sa femme et sa fille et arriva le jour même à Rostrenen. Ils y restèrent deux jours. Marie-Thérèse ne voulait pas rester là-bas sans son mari ; aussi Veig ramena la grand-mère à Mulheim. Si celle-ci supporta bien le voyage, Marie-Thérèse par contre était fatiguée. C'est ce que Veig m'expliquait dans une lettre. Marie-Thérèse m'écrit :

« Chère Mammig, mon petit mari dramatise un peu. Je suis fatiguée, c'est vrai, mais ne vous inquiétez pas de moi. Veig fait le maximum, aucune tâche ne le rebute. J'ai vraiment de la chance sur ce point, nous vous envoyons des photos de la petite. Et toi continue Veig, peut-être as-tu de nouveau du travail ?... »

23.3.1965

Mulheim, Marie-Thérèse à A. Y.

« Excuse le retard que j'ai mis à te remercier du colis. La santé est meilleure. La petite devient de plus en plus coquine, tyrannique même. Quant à son papa, il n'est qu'à elle et rien qu'à elle.

Mamm Goz elle, est assise dans le fauteuil en ce moment. Elle me dit de vous embrasser bien fort. Elle est beaucoup moins énervée et mange de meilleur appétit... Veig a fait un lit pour la petite. Avec le tissu je vais faire une couverture. Son lit blanc étant devenu trop petit. Elle se cognait et cela la réveillait quelquefois.

Veig a été fatigué aussi. Il faut dire qu'ils avaient pas mal de travail, encore que les tours d'alerte ont diminué. Les mois de mai et juin, il va en campagne en Corse. Il a failli passer trois semaines à Lazaux dernièrement. Heureusement il y a deux volontaires pour ce déplacement. Demain il va à l'enterrement d'un gars qui s'est tué en faisant du vol à voile. Il demeurait à Mulheim. Je le connaissais de vue. Il laisse une femme et cinq gosses après lui !!

Voilà la pluie qui se met à tomber de plus belle, avec les rafales de vent, ça fait un beau vacarme. La petite a peur du vent... P. S. : ci-dessus, les dessins de la petite. J'espère qu'ils te feront plaisir...».

Ce ne sont que des traits entrecroisés. Elle voit sa mère manier le stylo et fait de même. Le père a une vive intelligence, les livres ne l'ont pas influencé. Il n'aime pas lire et les spéculations intellectuelles l'indiffèrent ; tout le contraire de sa femme qui aime développer son esprit. Aussi se complètent-ils.

27.3.1965

Paris. Corentin Michelet à A. Y.

« J'ai bien reçu la visite de M. Maillot. Si nous le croyons, il faudrait que vous renonciez à acheter son affaire... L'emplacement n'est pas très intéressant pour le commerce que vous voulez faire, car ce n'est pas un chemin ordinaire pour les touristes... Il me dit être un vieux de la Butte où il est né... Il paraît qu'il suffit que vous vous renseigniez pour être convaincu de la justesse de ses dires...

Je vous donne tous ces renseignements pour vous permettre de regarder à deux fois avant d'engager vos économies dans cette affaire et même le produit de votre travail ultérieur... M. Maillot m'a dit qu'il restait à votre disposition pour le cas où vous voudriez le voir et qu'il vous accompagnerait pour faire le tour de la Butte et vous indiquer les points intéressants, par exemple la rue Lepic ».

J'ai été voir M. Maillot un samedi. Il me dit avoir été marié à une Bretonne de St-Malo, dont il avait fait la connaissance pendant son service militaire. Sa femme avait créé une épicerie rue

Ravignan. Le commerce y marchait très bien. Décédée, il y a peu de temps, son mari ne pouvait le continuer, étant dessinateur industriel de son métier.

Il m'a fait visiter les lieux de passage des touristes. J'ai pris bonne note et je suis allée voir les pas-de-porte à vendre. Dans la rue Lepic, il faut compter 30 000 F. Un rez-de-chaussée en toute propriété, 50 000 F. Aussi je suis en quête des murs avec commerce, à vendre. Ils garderont toujours leur valeur.

Dans le coin le plus touristique, j'en ai visité plusieurs ; mais les murs étaient lézardés par les galeries qui criblent la Butte. J'ai délaissé aussi cette piste.

31.4.1965

Me Michelet à A. Y.

« J'ai lu votre lettre et ai comme vous me l'avez demandé, porté en compte le versement effectué. Par ailleurs, je vais essayer d'obtenir le complément de versement de la part des « souvenirs et publicité ».

A plusieurs reprises j'ai demandé conseil à Me Michelet et lui demandais ce que je lui devais, il me répondait :

« Vous êtes riche ?

— S'il faut attendre cela ! Il faut quand même que je paie mes dettes ».

Miz Here 1965

J'ai trouvé dans la rue Berthe une boutique avec une pièce, et une cave en toute propriété. Ça a l'air solide. Aussi je demande à Madeleine si elle peut me faire une avance pour payer les actes du notaire, sur ce qu'elle reste à me devoir.

18.10.1965

Elle me répond qu'elle ne peut trouver nulle part ce que je lui demande. Alors je demande à Robert s'il ne peut me cautionner pour acheter cette boutique.

19.10.1965

Marie-Thérèse me donne des nouvelles du personnel central de la maison.

« Elle ressemble à son papa sur tous les plans. Il faut voir les colères quand mademoiselle n'obtient pas satisfaction. Elle bavarde à souhait et parle même breton pour dire non par exemple.

Toutes mes félicitations pour la boutique que vous avez trouvée. Nous vous envoyons le papier au plus vite... Nous pourrions

peut-être vous donner un coup de main plus tard. Si par hasard l'envie vous prenait de venir quelques temps ici faites-nous signe, nous vous paierions le voyage, Veig irait vous chercher... même si vous vous sentez déprimée, écrivez-nous cela soulage de s'épancher. Ci-joint justificatif de la solde.

20.10.1965

« Debauvais Emilie gradé S.C.H. Unité E.C. 2/11 - 3^e V.E. Situation de famille N.L.E. Indice traitement 193. Période du 1.10.1965 au 30.10.1965, solde de base 675,90. Indemnité de résidence 129,70, supplément familial solde 9,90. Indemnité d'expatriation 72,00, sécurité sociale 17,70. Indemnité charges militaires 76,50. Prestations familiales 38,20, total net 984,10. Lt Lachotte officier trésorier ».

Miz here 1965

Malade à l'hôtel

Le temps étant devenu froid la contremaîtresse très frileuse avait fait allumer le poêle de l'atelier. Mais il ne tirait pas et on commençait à être suffoqués par la fumée. Les gens rouspétaient, une ouvrière s'en est allée. J'aurais dû faire comme elle et alerter la police ou les pompiers, mais j'aurais perdu ma place. Étant encore à l'hôtel je ne pouvais pas me le permettre. Je me suis permise seulement de rouspéter après la contremaîtresse qui ne voulait pas éteindre le poêle. Le jour suivant la patronne parlait de nous donner des séries à confectionner par paquets de 100.

« Cela va plus vite quand on fait toujours la même chose. — Nous ne sommes pas des robots » dis-je énervée et aussi haut pour qu'elle m'entende bien. La contremaîtresse n'en revenait pas de me voir si agressive. « Ce n'est pas son genre » dit-elle à la patronne. Mais devant elle, elle ne pouvait pas laisser passer cela. « Cette fois c'est trop, je vous donne vos huit jours ».

Je demandais mon compte et je partis aussitôt en passant par la comptabilité.

En restant à l'hôtel, je frottai mon œil qui me démangeait. Je vais demander conseil au pharmacien qui me dit :

« Ce doit être un zona ». Il me donna l'adresse d'un ophtalme et me vendit un cache-œil. Le médecin fut du même avis que le pharmacien.

« C'est grave Madame, gardez-vous au chaud. Il faut à tout prix empêcher le mal d'attaquer votre œil gauche ».

Il me donna de l'aspirine et des antibiotiques à prendre régulièrement. Je devais garder la chambre. Le mal se situait entre le haut du nez et l'œil gauche ; je devais porter le cache œil en permanence.

Au début je n'avais pas beaucoup de fièvre et je faisais moi-même mes commissions dans le quartier. Les gens me demandaient ce que j'avais. Tous les jours la fièvre augmentait d'un degré. Alors la femme de chambre me fit mes emplettes.

Quand Mari vint me voir, je descendis au salon, j'avais 39°9 de fièvre. J'avais la figure enflée. Elle téléphona au docteur de venir me voir d'urgence. Un ophta ne se dérange pas en principe, mais celui-ci faisait aussi médecine générale. Il m'ordonna double ration d'antibiotique.

A partir de ce jour là, la fièvre descendit d'un degré par jour, Mari reçut la permission de venir me voir dans ma chambre. Elle m'apporta un oreiller que j'appréciai.

Mais quand la fièvre fut tombée, je restais faiblarde pendant quelque temps, puis j'allais voir le médecin chez lui. Il me déboucha le coin de l'œil qui pleurait tout le temps. La blessure en se cicatrisant avait bouché l'orifice des larmes.

31.10.1965

Je n'ai pas pu partir à Rennes avec Mari, celle-ci m'envoie de ses nouvelles.

« Chère Naig. C'est drôle, dans la capitale de la Bretagne on est porté à parler breton. J'ai pu attraper mon train à 9 h 15. Un monde fou. Mais comme j'étais là à 8 h 15, j'ai eu le strapon-tin du couloir.

Je pense que tu n'es pas plus mal. C'est vrai, il faut que la maladie arrive à son maximum pour diminuer après. Je te verrai mercredi matin si je me repose dans une chambre correcte et un grand lit. Je suis au Pingouin 14 F. la nuit plus 10 % de taxe. Le service n'est pas très stylé mais c'est propre et la nourriture bonne. Mais c'est plus cher que l'année dernière. 1200 F. le moins cher. Alors j'ai pris à la carte car je n'avais pas très faim. A deux c'est plus entraînant. C'est triste toute seule. Ta compagnie me manque. Tu vas trouver cela drôle, moi qui te trouve trop dynamique. C'est sans doute qu'il faut des contraires pour s'exercer. On n'a pas besoin d'être calme ni énervée quand on est seule, aussi j'avais pris l'habitude d'être avec toi dans ce pèlerinage.

A une heure j'étais au cimetière. En arrivant, il y avait un pot de bruyère, de la veille peut-être, car le papier était tout blanc, puis un pot de géranium desséché. La tombe était en très bon état pas sale et pas de vert de mousse. Les allées étaient nettoyées... seulement de l'herbe du côté de la tombe délaissée. J'ai enlevé le plus gros.

J'ai lavé la tombe avec de la lessive. Elle est devenue très claire. Puis j'ai bien séché les lettres et j'ai peint en rouge, comme ça c'est beau... Les fleurs de porcelaine sont toujours intactes, ça

fait quelque chose de vivant... J'ai mis ton petit bouquet de violettes et un peu d'immortelles. Les violettes c'est pour Francis, et mon bouquet de roses et œillets jaunes pour Josig. C'est un bel hommage avec leurs rubans « Breiz Atao ». Tu aurais été contente.

Ce matin 1er novembre, je me suis levée à 9 h. J'ai pris une douche celle-ci est comprise dans le prix de la chambre. Puis j'ai déjeuné au lit comme une princesse. A 10 h je suis allée à la grande messe à la cathédrale... C'était l'archevêque qui officiait. C'était beau et de la belle musique. J'ai filmé le quartier de la cathédrale, le quartier des Lices, mais sans soleil. Il n'est venu que l'après-midi. Après déjeuner j'ai filmé la rue Le Bastard, la rue de St-Malo puis la petite rivière... Mais quand je suis arrivée au cimetière, le ciel était devenu noir avec une pluie légère. Je suis restée au cimetière jusqu'à 4 heures. Je n'ai vu personne et pas une fleur de plus. Des gens en passant devant la tombe ont dit :

« Tiens une inscription en breton ».

C'est donc qu'ils savaient le breton. J'ai prié sur la tombe de Regnier et sur celle de Borderie. Aucune n'avait de fleurs. Peut-être demain, jour des morts, j'irai faire un tour avant de partir...

Ce soir Mme Pollet avait l'air plus détendue. Je lui ai donné ton bon souvenir. Elle ne m'avait pas reconnue. Elle regrette bien que tu ne sois pas venue. Elle me dit :

« Nous avons passé de bons moments ensemble ».

J'ai passé deux bons jours. J'ai été à pied au cimetière.

6.11.1965

Robert veut bien me donner son aval pour 2 400 F. conjointement avec celui de Veig. En ce moment il ne peut rien me donner. Ses disponibilités sont bloquées pour la création imminente d'une pharmacie pour sa femme. Mais le notaire n'a pas trouvé ces cautions suffisantes avec mes 18 000 F. comptant.

Tout compte fait, le destin me fut favorable ; cette rue Berthe n'était pas très fréquentée non plus et cet achat m'obligeait à faire des emprunts.

Fatiguée de chercher une boutique, de payer l'hôtel et le garde-meuble je me décide à aller voir la gérante de la boutique du 23 rue des Trois Frères. Elle me demande 15 000 F. Je les possède et il me reste assez pour payer les actes. Je prends rendez-vous pour visiter les lieux le lendemain matin, dans le café d'en face.

J'étais vraiment mal fichue ce jour là ; une grippe qui n'en finissait pas de guérir. La boutique est grande avec deux belles vitrines. Mais comment y loger tous mes meubles ? N'importe, je lui donne mon acquiescement et un chèque de 15 000 F. contre

un reçu en bonne et due forme. Nous prenons rendez-vous chez le notaire. « Maintenant, vous pouvez commencer les réparations » me dit-elle en me donnant les clés.

J'achète une boutique à Montmartre

Il y a des réparations urgentes à faire. D'abord faire mettre des glaces aux vitrines, afin d'ouvrir les volets. Le peintre qui y habitait n'avait pas pu vendre son pas-de-porte et s'était vengé sur les vitrines et sur les murs qu'il avait enduits par endroits de peinture noire.

Il faut aussi y mettre un évier, il n'y a qu'un robinet dans un coin. Les peintures on les fera après. Il faut d'abord arrêter les frais qui ne sont pas absolument nécessaires. J'allais nettoyer un peu avant d'aménager et prendre mes mesures pour indiquer où ranger les meubles.

J'ai mis la bibliothèque dans le coin droit, la machine à côté, le buffet de la salle à manger en face, surmonté d'un grand tableau. Derrière le lit j'ai mis un tableau devant la porte qui communiquait auparavant avec la chambre de la concierge. Sur le côté gauche je mis le buffet de Vitré qui cachait le coin cuisine, la télé, la bonnetière qui elle cachait l'évier, l'échelle et la vaisselle. Dans le creux d'une ancienne porte je mis l'armoire démontée. En face sur le mur du fond, je mis la grande table, sur laquelle cinq chaises reçurent les tableaux, les grands en haut, les moyens après et les petits devant et les murs autant qu'ils pouvaient en contenir.

Je mis le coffre devant pour recevoir les visiteurs. Le fauteuil trouva sa place sous la table ainsi que les autres choses peu décoratives mais nécessaires.

Deux grands tableaux sont exposés en vitrine sur des supports de fer forgé. Je fis peindre sur la porte : Atelier Anna Youenou. Je mis des rideaux de filet devant les vitrines et la porte afin de me sentir chez moi.

Hélas je devais sortir de chez moi, passer sur le trottoir et entrer dans le couloir pour aller vider mon seau de toilette, aux waters du rez-de-chaussée de la grande maison de six étages. J'aurais voulu avoir la loge, elle aurait transformé sans doute mon destin. Mais je ne voulais pas m'occuper des locataires et le syndic ne voulait pas me la vendre. Je n'aurais pas senti l'odeur de l'essence qui entrainait par le vasistas ouvert et qui me réveillait parfois la nuit, quand les voitures démarraient devant chez moi. Ce qui me forçait à me lever et à ouvrir toute grande ma porte. Le déménagement me coûta 4 000 F. pour ce trajet du 11ème au 18ème. Une fois tout en place, il me reste 20 cm entre mon lit et la table, 50 cm dans la cuisine (propement dite) et un mètre devant la porte jusqu'au coffre. Je mis le butagaz et j'ai fait installer l'électricité. Puisque je suis en convalescence, j'ai le temps de fignoler ma mai-

son avant de faire mes huit jours à l'atelier, et chercher un autre travail puisqu'il faut que je fasse mes cinq ans de salariée afin de profiter de la retraite de la sécurité sociale. Puis j'irai voir mes enfants pour Noël. Lorsque j'avais passé les actes chez le notaire, celui-ci nous fit remarquer que c'était pas régulier de payer à l'agence immobilière. Puisque la gérante était là pour témoigner et que j'avais mon reçu, il enregistra les actes que je payais par chèques postal 3 000 F. (je crois). Ainsi je ne dois rien à personne.

26.11.1965

Angers. Noëlle me remercie de l'ours au pyjama bleu que j'ai fait à la main, pour sa fille Stéphanie. Cela lui a fait un très grand plaisir.

« Je dois vous dire, ajoute-t-elle, que votre ours bleu, est toujours dans le lit de Stéphanie et qu'elle ne peut s'endormir sans lui ».

Miz Du 1965.

Mülheim. Marie-Thérèse m'écrit.

« Nous sommes très heureux de vous avoir parmi nous à Noël. Mais au lieu du 15, voudriez-vous venir un peu plus tard. Veig étant en campagne en Corse, il ne rentrera que le 16 décembre au bercail. D'où la difficulté pour nous d'aller vous chercher à Mulhouse. Veig aura une permission de Noël du 20 ou 21, au 27 ou 28. Je crois ».

30.11.1965

L'oncle de Cholet à A. Y. Paris.

« C'est avec un grand plaisir que nous avons reçu votre lettre du 16 courant et je suis heureux de vous faire part que bons soins, prières, volonté et obstination aidant, me voilà à 78 ans une fois de plus sur le chemin de la guérison. Je suis toujours chambré mais le médecin doit revenir... »

Miz Kerzu 1965.

De Corse, je reçois une carte de Veig.

« Je suis ici avec mon escadron pour une période de 30 jours. Ici le temps est merveilleux pour un mois de décembre. Je rentrerai à Mulhouse le 17 décembre. J'espère que tu pourras venir nous rejoindre et passer les fêtes de Noël ensemble. Si oui donne toutes les précisions à Marie-Thérèse.

20.12.1965.

Voyage à Mülheim.

Tout est en ordre maintenant je peux aller voir mes enfants. J'ai apporté une petite histoire de Bretagne pour lire dans le train.

Il y a quelque temps je l'avais achetée à l'abbé Joseph Chardonnet lors d'une conférence à Ker Vreiz à Paris, ainsi qu'un autre pour Mari. J'ai lu avec intérêt son exposé de l'histoire bretonne, mais vue dans une optique différente de celles déjà lues. Il mettait en relief le côté psychologique des événements qui ont marqué notre pays.

Lorsque j'arrivais en fin d'après-midi à Mulhouse, je trouvais ma petite-fille déjà grandette entre son père et sa mère, dont elle ne lâchait pas la main. Dans la voiture qui nous amenait à Mulheim, elle ne cessait de regarder cette inconnue, assise auprès de sa mamm goz, qu'on lui avait présentée comme sa mammig.

L'on passa la douane française située à l'entrée du pont et la douane allemande à la sortie. Ce pont surplombait le Rhin d'une largeur impressionnante semblable à une mer que des vapeurs sillonnaient sans arrêt. Les formalités de coutume furent accomplies, sans que nous soyons obligés de sortir de la voiture. Ils l'avaient déjà vue passer le matin. Mon fils, étant en uniforme, répondit aux questions du douaniers.

« Je ramène ma mère que je suis allé chercher à Mulhouse ».

« J'avais envie d'apporter des sucettes pour ma petite-fille ».

—Heureusement que tu ne l'as pas fait, cela aurait éveillé leur méfiance ».

J'étais étonnée de voir deux sortes d'uniforme : des douaniers habillés de sombre qui regardaient les papiers et d'autres en plus clair qui s'inquiétaient des marchandises.

Soazig ne tarda pas à m'appeler Mammig comme me nommaient ses parents. Je donnais à ma belle-fille férue de lecture, la petite histoire de Bretagne.

Pour sa petite je confectionnais un ours pour mettre son pyjama. Elle ne me quitta pas tant qu'il ne fut achevé.

Comme nous ne pouvions sortir beaucoup à cause du froid et de la neige, je pris des pastels de la Forêt Noire que j'apercevais de la baie vitrée de la salle de séjour.

Je suis allée avec Veig acheter un berceau pour mettre les poupées de la petite. J'avais vu à Berlin des berceaux décorés de fleurs et ajourés dans les deux bouts par un cœur. N'en ayant trouvé nulle part je dus me contenter d'un berceau ordinaire qui fit plaisir à l'enfant et à ses parents.

Je disais à Veig que les scouts Bleimor avaient rompu les amarres avec les « scouts de France » et étaient affiliés aux « scouts d'Europe » depuis le 18 octobre 1962.

« Tu vois » dit-il à sa femme, heureux et fier de cette solution. Il avait gardé un si bon souvenir des années passées, parmi ses camarades de Bleimor, qu'il achetait tous les ans, l'almanach aux scouts qui le lui proposaient.

J'étais heureuse de constater que mon fils n'avait pas été contaminé par le virus nationaliste français. Il servait dans l'armée en mercenaire et respectait les termes de son contrat. Les chefs disaient de lui, qu'il avait la meilleure équipe de la base. Sergent-chef armurier, il était costaud et ne dédaignait pas l'effort et aidait au besoin ses équipiers moins forts que lui.

J'ai pu le constater moi-même, que les militaires officiers, étaient plus occupés d'avancement que de nationalisme, dont personne ne parlait.

Evidemment je n'allais pas mettre la question bretonne sur le tapis. D'ailleurs je n'ai entendu personne perler de politique quelqu'elle soit.

J'avais apporté quelques pastels de Bretagne et de Paris que j'accrochais au mur avec des punaises. Soazig les appelait : « Les petites maisons à Mammig ». Je l'appelais de tout les petits mots doux dits autrefois à son père auxquels elle répondait : Moumoussig Gwenn » par exemple. Quand elle entendait du bruit dans la salle de séjour où dormait son autre grand-mère, elle se levait et lui présentait sa canne : « Da vaz mamm goz ».

24.12.1965

Le soir de Noël, la maison est illuminée par les bougies électriques disposées dans le sapin, installé devant la fenêtre de la salle commune. Des œillets rouges mettent un air de fête, sur le réfrigérateur. Mes enfants, m'offrirent un beau sac de voyage en plastique dernier cri. Ils trouvaient ma petite valise trop minable. La petite s'amusa avec les assiettes jouets. Puis ce fut le réveillon en famille, pendant que la télé diffusait le programme de la Suisse romande.

Malgré le froid, il fallait sortir quand même pour faire les commissions et il n'était pas question de laisser la petite à la maison, aussi je lui confectionnais des moufles de laine et pour la mamm goz qui trouvait ce genre de gants plus facile à enfiler. J'héritais de ce fait de ses gants de laine noire, plus chauds que mes gants de cuir.

Après Noël, Veig voulait me montrer l'hôtel où son père avait pris pension à Badenweiler, localité voisine de Mülheim. En montant la colline qui menait à la plate-forme où était située la maison de repos, Veig s'arrêta pour me faire contempler l'effet du soleil dans les sapins en contre-bas. Quand il voulut repartir la voiture cala. Le côté droit n'était pas protégé, je pris peur et avec la petite dans mes bras, je me réfugiais avec elle, sur l'autre côté du chemin, bordé d'arbustes couverts de neige. Il fallait attendre du secours. La mamm goz heureusement ne bougeait pas, elle ne

se rendait pas compte qu'elle frôlait un précipice.

Une voiture qui descendait survint presque aussitôt et aux signes de détresse s'arrêta. Le chauffeur s'inquiétait pour la petite à laquelle l'on n'avait pas mis son pantalon et fit mille grâces à la mère sans s'inquiéter de moi !

Il aida Veig à dégager la voiture, cependant que celui-ci la mettait en marche et fila jusqu'à la plate-forme pour faire demi-tour et nous retrouver. En bas, il n'y avait pas de neige et Veig prit une photo souvenir avec sa fille dans mes bras. Puis il nous fit visiter la Sirène d'Andersen, monument qui décorait la place du bourg.

28.12.1965

Fontenay, Jorda à A. Y.

« Bloavez mat ha gwella hetou evit 1966. Yec'hed ha buhez hir. J'ai été heureuse de vous entendre au téléphone car j'étais inquiète de votre silence. Avez-vous trouvé un travail qui soit moins pénible ? ».

Il y a un mois environ, Jorda m'avait appelé au téléphone à l'hôtel. Il y avait du monde dans le salon et je n'avais pu lui parler comme je le voulais.

3.1.1966

De Mülheim j'envoie à Mari mes vœux et ceux de la famille sur une carte de Friburg où la cathédrale se reflète dans l'étang du parc. En réponse à sa carte de Reith (Autriche) où elle a accompagné comme infirmière, ses gars du patronnage de Belleville.

« Je pars d'ici le 6 en bonne santé, heureuse d'avoir vu les enfants et surtout la petite qui est un as en tout genre. Kenavo ha pokou mat ».

Avant de m'en aller, Veig a voulu acheter un pot d'azalées blanches chez un jardinier qu'il connaît. Parlant l'allemand couramment, il se fait des amis partout. Puis il acheta aussi une poupée tyrolienne pour tante Mari puisque j'avais de la place dans le beau sac du père Noël. Il n'a pas pensé qu'il faudra que je le traîne du métro des Abbesses jusqu'au 23 de la rue des Trois Frères.

6.1.1966

Veig est revenu en famille me reconduire à Mulhouse. Étant en uniforme, il n'a pas eu d'histoires à la douane, lorsqu'il dit qu'il allait conduire sa mère au train.

406

Je leur dis Kenavo, le cœur gros, c'est l'inconvénient des voyages. Les arrivées sont joyeuses mais les départs sont trop tristes ! La petite voulait venir avec moi dans le train.

10.1.1966

Je reprends mon travail

Me revoici à mon point de départ. Je retourne à l'atelier faire mes huit jours. La contremaîtresse est étonnée que j'aie pu acheter une boutique à Montmartre. La fille du P.D.G. de la maison se marie. Ma voisine me demande candidement si je ne veux pas donner ma part pour un cadeau.

« Je ne suis quand même pas idiote » lui répondis-je.

D'avoir reçu mon congé, ne m'a pas empêchée de travailler comme d'habitude.

Je dis au revoir aux ouvrières avec lesquelles je sympathisais et leur donnai ma nouvelle adresse en leur disant que j'allais faire des tableaux. Lorsque j'ai dit à la fille de la patronne que j'avais fait un zona, cela ne l'a pas touchée; mais fut aimable avec moi pendant ces huit jours et me donna avec ma dernière paye un certificat au cas où je voudrais chercher un travail.

14.1.1966

Mülheim. Marie-Thérèse à A. Y. Paris.

Sachez tout d'abord le cafard que nous avons ressenti après votre départ. La maison nous semblait vide... Notre petite ne cesse de dire « parti Mik ! » Du reste le dodo de Mik est toujours à sa place. Elle y a installé ses ours. Cela lui rappelle sans doute tous les soirs où elle vous les donnait gracieusement...

Nous avons bien reçu votre lettre et le colis... Ça fait plaisir de voir combien la grand-mère pense à sa petite-fille, du reste le rose lui va à ravir. Le rouge pour moi était tout indiqué...

Domage que vous ne soyez pas restée plus longtemps. Il y a eu une de ces couches de neige ! Veig a acheté une luge à sa fille (il y pensait depuis le temps de Tuttlingen). Nous avons été aux éconômats avec elle. Mille a apprécié, mais dans l'après-midi, le papa s'est promené plus en hauteur. Il y avait une bonne couche de neige. Après deux « Kenapenico » (Toulligpem) elle n'a plus du tout apprécié ce moyen de locomotion. Si vous avez l'occasion de venir parmi nous ou s'il y avait un ennui ou le cafard simplement, vous savez où nous toucher... Mamm goz vous regrette aussi et arbore fièrement ses mouffles... ».

1.1.1966

L'oncle de Cholet à A. Y. Paris.

« Je serais inexcusable si je tardais à répondre à votre bonne

407

lettre du 9.1. J'ai bien trop le temps de le faire n'ayant plus la moindre occupation. Cela me pèse... Contrairement à ce dont veut me persuader mon entourage, je sais bien qu'il m'en reste des traces intellectuellement parlant. J'ai des passages à vide par moments... J'espère aux beaux jours pour reprendre mes longues promenades solitaires... Nous subissons une vague de froid pas normale en ce jour... Ici tout va bien à-peu-près. Malgré que mes parents m'ont laissé un héritage précieux, celui de savoir se passer de bien des choses sans en éprouver ni amertume ni nostalgie. Je me suis quand même payé un beau Noël. La veille je me suis acheté un beau sapin, en me souvenant que j'étais fils de jardinier. C'était 8 F. et j'ai payé 10 F. il faut bien que les jardiniers vivent eux aussi... Je l'ai planté dans le jardin et je ne voudrais pas l'arracher.

Jeudi prochain, j'ai bien l'intention de demander au docteur le feu vert, car j'en ai marre de cette vie calfeutrée et ruminer en regardant le plafond ! Je crois que cette rechute a été motivée au moins en partie par un voyage forcé à Nantes (par Maryvonne) dont je n'ai pu rentrer qu'à 9 h 15 du soir, après une attente de deux heures et un retour difficile (trop de tension) en pleine nuit. Enfin une fois encore me voilà échappé. Je crois et j'espère continuer à tracer mon sillon d'ici peu. J'admire votre philosophie, votre philanthropie...

Bien sûr nous avons gagné de l'argent, mais on le dépensait, on vivait et nous étions nombreux aussi à émerger... La maman et moi sommes encore alertes et lucides et nous trouvons que c'est là une bien grande grâce... Oui, si vous venez dans la région, venez nous voir, vous ferez plaisir à votre tante et à moi... ».

Travail à mi-temps

Sitôt mis tout en ordre, je cherche à concilier ma peinture avec un travail à mi-temps. Je ne trouve que des ménages à faire le matin. Ce à quoi je ne peux me résoudre. J'aime travailler à ma façon, et non que l'on me surveille sans arrêt. Je n'aurais pu supporter les remontrances de la part d'une personne pointilleuse, surtout que je n'aime pas faire le ménage et que j'oublie souvent la poussière !

Sur la place St-Pierre, il y a une société de nettoyage qui embauche pour faire les bureaux. Là du moins, je n'aurai pas les patrons sur le dos.

Je commençais par la bibliothèque Ste-Geneviève. Je descendais à Odéon par le premier métro. Lorsque j'arrivais avant que l'on n'allume les éclairages, ses hauts plafonds, hauts comme ceux des cathédrales m'impressionnaient.

Ça n'allait pas tout seul, quand je travaillais en équipe avec

des collègues sans éducation. Je n'étais pas la seule dans mon cas. Quand il arrivait des gens bien élevés, je ne les revoyais plus. Lorsque l'on me donnait une tâche à faire ça allait mieux. Tout en passant mon chiffon sur les vitrines, je pouvais lire les titres des ouvrages notamment sur les Celtes. En pensée, je retournai en arrière et je me trouvais un peu chez moi.

Un matin, sur la place, devant la bibliothèque, je vis un homme étendu de tout son long. Je fis la remarque à ma voisine qui attendait comme moi l'ouverture des portes.

« Ne vous en faites pas, méditez-elle, il se réchauffe au-dessus de la grille du métro ».

Cette bibliothèque était sûrement très fréquentée vu la poussière que l'on balayait entre les bancs dans le grand amphithéâtre qui servait de salle de lecture. Elle était aussi longue qu'une église dont elle avait l'allure avec ses rayons de livres tout autour comme des balcons, en face des orgues et des statues.

L'on me propose après un remplacement pour faire des bureaux composés de huit pièces ; dans un autre quartier, il fallait que le travail soit fini avant l'arrivée des employés. La Bretonne qui les faisait de longue date était restée malade.

Là, j'étais à mon aise. Je m'arrangeais pour faire mon travail au mieux et même plus minutieusement que l'ancienne employée. Le personnel me félicitait et me saluait d'une manière affable chose à laquelle j'étais sensible.

Un jour l'on me dit que l'ancienne employée était revenue et que je devais attendre que l'on me donne une autre place. Quinze jours après, l'agence envoya, un samedi, la contremaîtresse me dire que les bureaux étaient de nouveau libres. La Bretonne ayant donné sa démission.

« Les employeurs étaient contents de vos services et ils seraient heureux si vous reveniez ».

Elle fut stupéfaite lorsque je lui appris que j'avais pris une place à plein temps où je gagnais 3 000 F. par jour.

« C'est beaucoup ça, dit-elle.

— Je suis capable » lui répondis-je.

Elle qui voyait tant de gens qu'on demandait du travail tous les jours, n'avait pas compris que je ne travaillais pas pour 800 F. par jour.

Étant obligée de me lever tous les jours à 4 h 1/2, jusqu'à neuf heures pour l'ouverture des bureaux, je revenais exténuée de mon travail. Le temps de faire mes commissions, de manger, je me rendormais jusqu'à 4 heures. A 62 ans l'on ne récupère plus comme avant. Je n'avais plus aucun courage pour peindre. Le samedi et le dimanche, je prenais mes pastels et peignais tous les coins de Paris.

Je travaille dans une autre maison de jouets en peluche

Après avoir essayé une place dans un atelier de jouets, je m'en allais, voir chez Alpha la maison la plus renommée de Paris pour ses jouets et poupées artistiques. Par miracle j'y suis bien reçue. J'expliquai au directeur que je devais travailler encore un an, comme salariée, pour avoir droit à la pension de la sécurité sociale ; ayant été artisane toute ma vie, ma retraite passerait complètement dans une assurance maladie. Il comprit mon cas et après avoir vu ma dernière feuille de paye, il m'embaucha avec une augmentation à la clé. Il était sûr que je connaissais le métier. Il demandait d'abord du beau travail, le rendement était secondaire. Toutefois, il me demanda pourquoi j'avais quitté ma place.

« Parce que je me suis disputée avec la contremaitresse » lui dis-je sans lui en donner les raisons.

« Il ne faut pas faire cela » me dit-il.

Je le remerciai de sa compréhension et lui promis d'être à l'heure le lendemain matin. Il me présenta à son demi-frère, un grand germain blond, complètement différent du frère aîné, maigre et brun, de père juif et de mère allemande. C'était l'autre qui commandait les modèles et commandait l'atelier. Il y avait seulement trois machines à coudre mais seulement deux mécaniciennes, trois finisseuses travaillaient sous la direction du maître, un coupeur qui faisait surtout à la main, pour ne pas abîmer la peluche, une bourreuse, une secrétaire qui servait de comptable. Dans le lot il y avait une Bretonne et une autre collègue, mariée à un Breton qui comme moi maniait le pinceau. Je m'arrangeais bien avec tout le monde. Une collègue mécanicienne, originaire du Nord, cousait avec une vitesse vertigineuse. Elle m'initiait à l'assemblage des morceaux. J'y ai appris beaucoup de choses différentes. Il y avait beaucoup moins de poussière que chez Jean-Jacques où il y avait vingt-cinq employés. Ils pratiquaient de plus petits prix, parce que moins exigeants sur la qualité. La maison Alpha faisait des expositions tous les ans où elle montrait ses nouveaux modèles.

La colonie juive était importante à Paris. L'artiste de la maison, parlait souvent des aristocrates de l'argent tout en créant de nouveaux modèles, surtout lorsqu'il créait de belles poupées entièrement en tissu. Lorsque les deux frères se disputaient, le le Germain traitait son frère de Yude, l'autre lui répondait Deustch. Mais ils s'arrangeaient bien quand même et habitaient ensemble en banlieue, dans une petite maison au bord d'une rivière. L'aîné, célibataire ne laissait son cadet divorcé voyager seul, car disait-il, il aurait dépensé son argent sans compter ».

J'ai demandé huit jours avec certificat à l'appui pour soigner

mes yeux convenablement. En attendant la deuxième séance de débouchage, je suis allée passer quelques jours à Angers chez mes cousins. J'ai été alors complètement rétablie. Les patrons n'aiment pas beaucoup les absences. Après soixante-cinq ans l'on ne peut plus tabler sur une santé immuable. Je dois pourtant tenir jusqu'à mes soixante-six ans et le patron aussi puisque il me l'a promis.

29.4.1966

« La Bretagne à Paris » de ce jour publie une photographie prise par Ronan Caerlon dans ma boutique où l'on me voit entourée de mes tableaux, avec quelques mots de celui-ci :

« Anna Youenou de Douarnenez peint sa Bretagne natale avec beaucoup d'originalité et de couleur. A Montmartre où elle ouvre un magasin d'exposition 23 rue des Trois Frères, elle accueillera avec bonne humeur et optimisme le samedi et le dimanche ».

Cela veut dire que je garde ma boutique ouverte le samedi et le dimanche afin de faire une effentèle pour mes tableaux. Il est venu des amateurs, mais aucun n'a acheté pour différentes raisons.

J'aurais vendu une gouache 100 F. si j'avais pu rendre la monnaie sur 500 F. Un Irakien voulait m'acheter une grande toile de St-Malo, dont les couleurs rutilantes l'attiraient, pour offrir disait-il. Mais trop scrupuleuse, je ne trouvais pas le petit canot échoué sur la plage, complètement terminé. Mon client promit de revenir le mois suivant le prendre, mais je ne le revis jamais. J'en ai vu d'autres encore, mais ce n'était pas le paysage qu'ils voulaient.

18.6.1966

La perception de St-Brieuc vient de sauter sous les bombes du F.L.B. (Front de la Libération de la Bretagne). Les mânes de Deb doivent tressaillir d'allégresse. Gwenn-ha-du n'est pas mort ; la jeune génération prend la relève.

2.7.1966

Mon fils est malade à Fribourg

Marie-Thérèse m'écrit de Mülheim.

« Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, c'était pour ne pas vous alarmer. Voilà, Veig est gravement malade et est hospitalisé à l'hôpital militaire de Fribourg. Je sais que tout cela vous fera de la peine, mais je ne pouvais vous le cacher plus longtemps. J'ai pu lui faire une visite aujourd'hui et vu l'infirmier. Il a un peu moins de température, mais son état, m'inspire de graves inquiétudes.

Tout d'abord cela a commencé par les intestins, mais on ne

peut enrayer la diarrhée. En plus, il fait une dépression nerveuse, ce qui complique les choses. Inutile de vous dire que je suis des plus abattues. Si vous pouviez venir, cela me réconforterait beaucoup. J'ai écrit à Rostrenen, mais je n'ai pas de nouvelles. Peut-être suis-je trop pessimiste, mais je crains mammig que je ne pourrai pas continuer davantage. Dans l'impatience d'une réponse, recevez de nous trois les plus grosses bisex ».

J'avais trouvé la lettre en rentrant de mon travail. J'ai répondu aussitôt que j'arrivai. Puis je me suis rendue à la gare de l'Est voir les heures des trains afin de me rendre là-bas. Il faut bouger lorsque l'on reçoit un choc sur la tête. Je n'ai fait que pleurer toute la nuit, voyant mon fils mort mais espérant le voir vivant.

Entre temps je reçois un télégramme :

« Hervé très malade, venir d'urgence ».

Il n'y a plus à tergiverser, je fais ma valise et vais à mon travail demander la permission de m'absenter pour aller voir mon fils malade à l'hôpital de Fribourg. Le patron n'est pas content :

« Il est bien soigné là-bas, me dit-il.

— Mais je veux voir mon fils vivant, ripostais-je.

— Quand reviendrez-vous ?

— Je ne sais pas, quand il ira mieux ».

S'il ne m'avait pas donné de permission, je serais partie quand même. Il n'a pas d'enfants lui pour parler ainsi. Puis je pris le premier train pour Mülheim. Veig m'avait donné heureusement les coordonnées pour aller là-bas. Première étape, Mulhouse. Changement de train pour Fribourg. Arrêt à Neuenberg (frontière) pour vérification d'identité. Les douaniers ne s'occupent pas des bagages. En gare de Mülheim, je prends le car pour Stad-Mittel, 16 Franckenstasse app. 12.

Arrivée près de l'église catholique, je ne savais plus quelle direction prendre. J'accostais une passante et lui demandais de m'indiquer le chemin.

Je trouvais Marie-Thérèse dans la salle de séjour avec des voisines, venues aux nouvelles.

« Il va un peu mieux, me dit-elle, demain nous irons le voir ».

Je respirais enfin, quoique ce mieux n'était pas encore définitif. La petite me reconnaît et je suis heureuse de la serrer dans mes bras et elle autant que moi. La mamm goz me fit des joies, elle non plus ne m'avait pas oubliée.

Mme Jacques Bigot la femme du lieutenant de Veig, qui habite Fribourg est venue spécialement nous chercher pour aller

à l'hôpital, en laissant la grand-mère toute seule dans la maison.

Comme il fait très chaud dans la chambre de l'hôpital, on a obstrué les fenêtres et l'air ne circule pas beaucoup. Quand on a ramené Veig de la base en sang, on l'a mis dans une salle commune. Mais le babillage des autres malades l'énervait et il ne pouvait pas se reposer. Aussi on lui a donné une chambre réservée aux généraux. Mon fils est heureux de me revoir. Il est toujours en sueur et il faut changer les serviettes toutes les demi-heures et ses vestes de pyjama assez souvent.

Je lui montrais ma bague qu'il n'avait jamais vue et la trouva jolie. Comme moi, il aimait les objets de valeur.

En me rendant de l'atelier à la cantine, je regardais la vitrine du joaillier. Il y avait en réclame une bague à 30 000 F. Elle ressemblait un peu à celle que Fransez m'avait offerte, avec un petit diamant bleu monté sur or blanc. Le bijoutier avait une autre boutique de l'autre côté de la rue des Archives, spécialisé dans les occasions. Je remarquai une bague ancienne faite d'un vrai rubis entouré de petits diamants monté sur or, au prix de 190 000 F. Je ne pouvais m'en détacher les yeux. Ces choses gardent toujours leur valeur dis-je. Si le vendeur veut bien me racheter la bague de 30 000 F., je n'aurai que 160 000 F. à lui donner. Il voulait bien et je fus heureuse de porter ce bijou convoité depuis si longtemps et que je n'avais pu posséder. Fransez me l'aurait sûrement offert s'il en avait eu les moyens, car lui aussi aimait les belles choses et détestait le toc. Je la regardais tout en poussant la machine, cet or jaune et le rouge s'alliaient si bien ensemble. Hélas ! la monture était ancienne et je perdis un petit diamant à la maison. Celui-ci était si brillant que je le trouvais dans un coin. Pour ne plus craindre pareille mésaventure, je la fis monter en moderne, toujours en or jaune, coût 30 000 F.

Comme je me débrouille assez bien en allemand malgré que j'en ai perdu l'habitude depuis vingt ans, je vais avec Marie-Thérèse acheter des coupons pour faire des vestes de pyjama pour Veig. Puis nous allons chez le photographe le prier de venir prendre des photos d'identité de la mamm goz à la maison. C'est obligatoire puisqu'elle partage le logement de son beau-fils.

Je confectionnais tout de suite à la machine six vestes que nous laverons et apporteront à chacun de nos voyages.

Lorsque je promenais la petite, je lui disais en lui montrant les avions qui passaient au-dessus de nous.

« Tiens, c'est ton papa qui est là-haut.

— Oh non, mon papa est dans son lit à l'hôpital ». On raisonne bien déjà à trois ans.

J'avais dit à Veig que nous aurions amené la petite lui dire bonjour. Ils étaient heureux tous les deux. Elle posait sa petite tête sur le lit de son père près de sa main. « Comme elle est gentille » disait-il. Mais le médecin m'ayant vu sortir de la chambre avec elle, me disait :

« La place de cette enfant n'est pas ici.

Veig le comprit et dit :

— Il y a tant de contagieux par ici ».

La fois suivante, Marie-Thérèse resta dans le jardin avec la petite pendant que j'allais voir Veig. Celui-ci demanda où était sa femme.

« Elle garde la petite en bas, je vais la chercher » et lui dis kenavo.

Ce sera ainsi toutes les fois. Je promenai la petite dans le grand jardin. Quand Mme Chantal arrivait nous chercher pour nous reconduire à Mülheim, j'allais avertir ma belle-fille.

J'ai offert à Veig une radio pour se distraire. J'ai acheté un bracelet d'identité en fix pour la petite sur lequel j'ai fait graver son nom et sa date de naissance. Le père était touché que je pense à sa fille mais me gronda. Je ripostai que j'étais libre de dépenser mon argent comme je voulais !

Une fois, n'ayant trouvé personne de disponible pour nous conduire à Fribourg, nous avons pris tous les trois le train. La petite était ravie et n'a pas bougé de la portière tout le long du trajet. J'ai remarqué de beaux paysages de montagne qui feraient de beaux tableaux et je me promis d'y revenir avec mes pastels.

De la gare à l'hôpital, le trajet est assez long. Arrivées à un carrefour, voyant le rouge en face, nous nous engageons tranquillement, quand une auto s'arrêta pile et le conducteur nous invectiva et nous aussi nous rouspétions, car nous n'avions pas vu le feu vert derrière nous. C'était un système que je ne connaissais pas. Veig nous dit de faire attention à ce carrefour. Nous n'avons pas parlé que nous avions failli être accidentées. Sa fièvre commençait à baisser, ce n'était pas le moment de l'énerver.

Nous primes le car de retour à la gare de Mülheim mais celui-ci nous laissa trop loin de notre domicile. Heureusement Marie-Thérèse connaissait le chemin. Mais la petite souffrait des pieds, il fallut la déchausser. Lorsqu'elle fut défatiguée nous arrivions à bon port.

Une autre fois, un co-équipier de Veig vint nous conduire à l'hôpital. Il était bien gentil, mais il n'a pas pensé à aller faire un tour en attendant le retour. Un mari a quand même des choses à dire à sa femme sans témoin !

Allant de mieux en mieux, le médecin conseille à Marie-Thérèse, et Mme Bigot me le dit aussi, d'envoyer sa mère en Bretagne, pendant la convalescence de son mari, afin qu'il soit au calme chez lui. Ma belle-fille écrivit à sa sœur de venir chercher sa mère.

Christine et son mari se mirent en route avec leur vieille auto. Hélas ! Elle resta en panne mortelle et ils arrivèrent tous deux à Mülheim par le train. De plus, Christine était souffrante et ne fit qu'ajouter aux tourments de sa sœur. Celle-ci ne dit rien à Veig de cette aventure. La situation se compliquait avec le beau-frère qu'il fallait servir et ne faisait rien pour épargner notre fatigue. Il me laissait descendre du deuxième étage la grande poubelle de fer si lourde pour moi. Sa femme avait trouvé refuge chez la voisine dont le mari était absent.

16.7.1966

Christine paraissait rétablie et Veig était maintenant hors de danger. Je décidais de repartir en promettant de revenir aux vacances. Le car me mena à la gare dans l'après-midi. J'étais en avance et j'ai fait un pastel des montagnes que l'on voyait bien de la place. Les gens venaient me regarder faire et trouvaient cela bien. Je l'ai vendue plus tard à Robert séduit par la profondeur et la beauté des Montagnes Noires. Le matin, j'avais déjà fait une autre pastel d'une maison, dans un style hardi qui avait plu à ma belle-fille. La petite me regardait faire « les petite maisons à mammig » comme elle le disait.

17.7.1966

Sitôt arrivée à Paris, j'écris à ma belle-fille pour la rassurer et fis les commissions qu'elle m'avait données à faire. Le lendemain, je repris ma place à l'atelier sans que l'on me fit des remarques.

20.7.1966

Mülheim, Marie-Thérèse à A. Y. Paris.
« J'ai eu le cafard tout le restant de la journée quand vous êtes partie. Heureusement que votre lettre reçue ce matin est venue me rassurer car j'avais peur après tant d'événements. J'ai bien reçu le colis et le mandat avec la lettre et je vous remercie mammig pour tout. Les mouchoirs sont très jolis quant au pyjama

il plaira sûrement à Veig car il n'en possède pas de cette teinte.

Mais tout d'abord, des nouvelles du grand malade. Je suis allée le voir hier mardi avec Mme Bigot, qui ne tarit pas d'éloges en parlant de vous. Elle vous trouve très entreprenante et courageuse, ce qui est aussi mon avis. Veig commence à s'alimenter un peu, hier il a même réclamé un café pour un petit déjeuner... Il mange un peu de viande hachée et du bouillon. Je lui ai dit que vous étiez partie, il en a été très déçu. Il trouve bien sûr que vous n'êtes pas venue assez souvent... Il commence déjà à ronchonner, ce qui est un très bon signe... Quant à l'opération je ne sais s'ils ont l'intention de la tenter.

Mon beau-frère et ma sœur sont partis. Celle-ci n'allait pas bien du tout. Le lundi elle paraissait un peu mieux. Quant à son mari, toujours autant d'initiative. J'ai dû encore trouver quelqu'un pour les ramener à la gare de Neuenberg. Les taxis étant, selon son impression, des « bouffe-sous ». De toute façon ma sœur n'aurait pas pu aller jusqu'à Mulhouse y prendre le car.

Maintenant le calme est revenu ici. Cette existence entre un malade et ce beau-frère devenait pour moi extrêmement fatigante. D'autant plus que je ne pouvais avoir d'explications avec lui, étant donné que sa femme était là. Il a fallu que je me domine plus d'une fois. Je suis bien contente qu'ils soient partis, car mes nerfs ont pris un coup. Je lui ai dit toutefois que si je ne pouvais payer pour maman et que s'il ne voulait pas faire quoique ce soit, il faudra vendre la maison. L'argument a porté et il est bien évident qu'il a l'intention de s'incruster.

Les petits mouchoirs écossais ont l'air de plaire à notre petite. Elle vous a réclamé ce matin après sa toilette « Parti Mik ? ». En ce moment elle s'amuse avec ses chaussons et chante sans arrêt... C'est bien dommage que vous soyez partie si tôt, vous êtes la seule à me donner un peu de courage et je vous regrette beaucoup... ».

29.7.1966

Marie-Thérèse à A. Y.

« Je suis passée au B.P.M. (Bureau poste militaire) que la petite connaît bien étant habituée à y aller tous les jours avec sa mère et j'ai eu la joie d'avoir de vos nouvelles. Je suis allée hier voir Veig. J'y vais maintenant tous les deux jours. La température est un peu tombée 38⁰⁰2 quand je suis partie. Le commandant Guillaume, un Breton très aimable, l'a trouvé mieux et moi aussi. Il continue à s'alimenter bien sûr légèrement, il a faim et réclame sa nourriture. Il y a un problème qui va se poser. Le médecin envisage de l'envoyer au « Val de Grâce ». Pour moi ce sera certainement pénible de ne plus le voir, mais nécessité fait loi. C'est je crois, pas loin de Paris, ainsi vous pourriez y faire de temps à autre un petit

saut. Enfin il n'y a rien de formel encore. Mais il faut l'envisager. Quant à ses intestins, la diarrhée persiste toujours. Toutefois, il n'y a plus de sang. Aussi je commence à espérer.

Aujourd'hui vendredi je ne suis pas allée voir Veig... demain j'irai avec les Ménardier et je donnerai Soazig à Mme Pons... L'assistante sociale va s'occuper de maman pour la placer dans une maison. De mon bord je me suis renseignée et il faut envisager 50 000 F. à 60 000 F. par mois ».

Miz Eost 1966

Vacances à Mülheim

L'atelier ferme au mois d'août, aussi je suis partie passer mes vacances chez mes enfants. Entre quelques visites à Fribourg, je passe mon temps à promener ma petite fille et y faire des petits tableaux. Soazig reste sagement à me regarder faire, avec son chapeau de paille orné d'un ruban rouge. Les femmes de passage nous parlent gentiment. Intriguées par mon accent, elles me demandent si je ne suis pas italienne ou portugaise. Je leur réponds :

« Ich bin Bretonninnen » et que mon fils travaille ici. Elles savent qu'il y a à Mülheim des familles françaises parmi les troupes d'occupation. Cependant elles me prennent pas pour une française. Les italiennes et les portugaises cherchent du travail dans tous les pays qui les accueillent.

La petite s'habitue à ces promenades qu'elle apprécie, quand sa mère lui demande ce qu'elle va faire aujourd'hui elle répond invariablement.

« Je vais me promener avec mammig ».

Quelquefois c'est elle qui m'entraîne, parce que je ne vais pas assez vite, mais elle ne lâche pas la main. Elle voit très bien de loin mais pas de très près. Aussi on lui a donné des petites lunettes qu'elle met et retire elle-même.

La mamm goz est heureuse de me revoir. Elle dit à sa fille, en me voyant nettoyer le tapis :

« Hi a dalv eur milion » (elle vaut un million)

Lorsque sa fille n'est pas là dans l'après-midi, la mamm goz me réclame son café de quatre heures.

« N'eo ket c'hoaz peder eur » (ce n'est pas encore quatre heures).

Alors elle attend avec impatience cette tasse de café comme un rite. Je lui ai confectionné une blouse noire et un tablier assorti qu'elle a trouvés à son goût. Lorsqu'il y a des variétés à la télé elle se balance sur sa chaise en voulant danser et la petite l'imité. Dans le pays de Rostrenen, on danse souvent dans les fest-noz avec le « Kan-ha-diskan » qu'elle connaît bien.

Comme je lui parle en Breton, elle apprécie ma compagnie,

mais elle ne fait pas grand cas de sa petite fille. Pourtant celle-ci lui dit quelques mots de breton. Si tout avait bien marché, la petite aurait appris très vite le breton et j'en aurais été heureuse.

15.8.1966

Mülheim. A.Y. à Mari, Villemonble.

« Je repars jeudi prochain, soulagée de voir Veig en bonne voie de guérison. Je pense aussi reprendre mes pinceaux pendant une semaine. Si tu passes par Montmartre je serai là-bas le mercredi 23. Kenavo d'ar c'henta gant pokou mat eus holl tud au ti. Après un beau temps fixe, le temps s'est gâté, impossible de prendre des croquis ».

28.8.1966

Marie-Thérèse m'écrit :

« Déjà une semaine que vous êtes partie ! Inutile de vous dire combien on vous réclame ici. La petite demande sans arrêt « Où est mammig ? » Quand nous allons en courses le matin, elle veut aller chercher mammig... Pour l'anniversaire de son papa, je l'ai amenée le voir. Inutile de vous dire combien il était heureux de voir sa fille. L'amélioration se poursuit. Ils ont même enlevé cette triste pancarte : « visites interdites » de sa porte. Il se lève et marche dans le couloir, aidé bien sûr par deux petit soldats. Le moral aussi est nettement meilleur... Ils l'ont pesé : 49 kg... Ses 78 kilos sont loin. Il s'alimente toujours bien ce qui est l'essentiel. J'ai bien reçu les deux ours. Mme A. vous remercie. Elle a choisi le marron, elle le trouve sensationnel. Le noir et blanc sera pour B. En ce moment la petite fait des maisons selon son expression... ».

Marie-Thérèse m'écrit :

« Hier mardi, Mme Bigot m'a emmenée voir Veig. L'amélioration se poursuit tout doucement. Mais, voici ce dont il s'agit : Ils envisagent la sortie de Veig dans un délai approximatif de trois semaines. Or, insiste l'infirmier, il faut pour Veig un calme absolu, surtout la nuit. D'autre part, elle n'a pas caché que j'aurai beaucoup de travail avec lui. Il est bien évident qu'avec trois personnes à s'occuper, je pourrai difficilement tenir longtemps, aussi si la proposition de tante Mari tient toujours de recevoir maman dans le service de tante Suzanne ce serait pour moi une chance... L'assistance sociale a reçu des réponses négatives des maisons de retraite. Je suis complètement affolée ici, car c'est à Veig que je pense, je me dois à ma mère, mais mon mari passe avant tout. Je suis décidée à payer n'importe quel prix. L'essentiel c'est que Veig soit tranquille ici. La petite parle sans arrêt de vous :

« Mammig partie sur le train » et elle veut toujours aller vous chercher ».

Miz Gwengolo 1966

Marie-Thérèse à A. Y.

« Mardi soir : je reviens à l'instant de Fribourg... Veig continue d'aller mieux... La base est toute disposée à mettre à ma disposition une voiture assez rapide pour faire le trajet. Aussi il vous suffira de me confirmer si la Révérende Mère peut recevoir maman. Il me faudra aussi me donner l'adresse de cet établissement. Il ne faudrait pas avoir de surprises en arrivant et nous déclarent qu'ils ne peuvent la prendre... De toutes façons, avant de l'amener, je pourrai communiquer avec Domfront car il y a le problème du trousseau.

Je vous écris très vite car je vais faire à manger à mes deux mémères. Veig vous embrasse très fort et est tout satisfait de cette solution pour maman. La petite fait toujours ses maisons et se demande où vous avez pu passer ».

7.9.1966

St-Raphaël. Mari à A. Y. Paris.

« J'ai reçu ta lettre ce matin. J'ai été contente de tes nouvelles. Je crois en effet que c'est la plus sage solution de mettre la maman de Marie-Thérèse à Domfront. Mais si, elle sera gardée à la Compassion, où elles ont certainement d'aussi malades, et la révérende mère ne prendra plus que sa pension (30 000 F.). La grand-mère partie, Marie-Thérèse se trouvera soulagée, et Veig à la maison plutôt qu'à courir l'hôpital. Je souhaite que la famille de Veig reste unie. Il a aussi besoin de sa fille pour remettre le cap.

Pour la grand-mère ce serait triste d'aller dans un hôpital psychiatrique. Tu ne peux savoir ce que les pauvres vieux endurent là-dedans, même s'ils ne se rendent pas compte... Mais, à Domfront elle sera bien... et Marie-Thérèse sera contente de la savoir en bonnes mains... Je prie Notre Dame qu'elle t'aide et guérisse Veig le plus vite. A Douarnenez, je suis restée une semaine. Rosa pense bien à Veig et à toi. D'ailleurs toutes tes amies demandent de tes nouvelles et regrettent ton départ... ».

22.9.1966

Mülheim. Marie-Thérèse à A. Y.

« Nous avons conduit la grand-mère mardi dernier en voiture à Domfront. Le lieutenant Bigot m'a beaucoup aidé en mettant à ma disposition deux gars dont l'un possède la D.S break, voiture idéale pour un lit de voyage.

J'ai donc fait connaissance de tante Suzanne qui est une femme vraiment sensationnelle. Elle a fait une très grosse impression sur les gars qui m'accompagnaient. Mais garderont-elles maman là-bas ? Je dois dire que la mère n'était pas du tout emballée.

Levée à cinq heures du matin, après avoir parcouru plus de 600 km à soixante-dix ans, on ne peut avoir un bel aspect. Je ne savais plus que faire, ou la ramener chez nous ou la laisser. J'ai opté pour la deuxième solution. J'espère surtout que tante Suzanna arrangera les choses. Je lui ai dit de m'écrire au plus tôt. Je passe au B.P.M. pour les nouvelles. La petite a été malade pour l'aller, ce qui a retardé quelque peu le trajet en ambulance. Nous sommes arrivés vers une heure et demie, deux heures et nous sommes repartis dans la même journée. 1100 km... Inutile de vous dire que nous étions fatigués. Veig pense plus tard ramener la mamm goz ici... Enfin il guérit petit à petit, maintenant 52 kg. Demain on va lui faire une radio du ventre. La petite et moi avons hâte de l'avoir à la maison.

Nous sommes allés par le train dimanche dernier. La petite était ravie. Elle a parlé de vous, car elle vous associe toujours au train. Pour elle le collier que je porte n'est pas à moi mais à mammig... Elle vous appelle de temps à autre, elle est persuadée que vous êtes toujours dans ce train. Mille fois merci pour ce qui est du trousseau de maman. Ici il est difficile de trouver ce que l'on veut...

J'espère que tout marche bien pour vous, moi je me sens vraiment seule maintenant. Heureusement que la petite est là pour assurer l'intérim ».

22.6.1966

Suzanna écrit à Mari au sujet de la mamm goz.

Tu penses que ce ne serait pas humain de ne pas la calmer. Si elle était grabataire ou infirme totale, ce serait plus facile : en arrivant je l'entends qui tire les meubles ».

26.9.1966

Mari à A.Y.

« J'ai ruminé dans le train qu'il valait mieux que je parle à Suzanne par téléphone... Cette nuit la grand-mère s'est levée trois fois. Son lit est un peu haut, mais de toutes façons, elle trouble la tranquillité des personnes. C'est la révérende mère qui m'a dit, qu'elle ne pourrait pas rester. Car j'ai bien l'impression que Suzanna, si elle avait été supérieure, elle l'aurait gardée ».

Suzanna a écrit à Marie-Thérèse pour que celle-ci fasse les démarches pour l'envoyer à Plouguernevel. Marie-Thérèse demande ce qu'elle doit à la Supérieure, qui lui a dit de prendre son temps.

420

30.9.1966

Domfront. Suzanna à A. Y.

« Demain je vais faire un certificat médical... Marie-Thérèse me parle d'ambulance. Si c'est celle de la base ce serait parfait. Une voiture ordinaire pourrait suffire... On a augmenté les calmants. Les jeunes filles sont arrivées à temps, elle se jetait par la fenêtre. J'ai dû barricader, il faut prendre patience. Sa voisine rouspète. C'est une surveillance de tous les instants. Voyez je ne pouvais faire autrement que de le dire à Marie-Thérèse. On ne peut prendre de décision sans elle...

P. S. : Par besoin de chèques, elle paiera les journées supplémentaires. Les gardes, il n'y en a que pour ceux qui se lèvent la nuit. La jeune fille m'aide le jour. Elle l'a fait manger gentiment. Elle l'aime bien la grand-mère comme elle l'appelle ».

7.10.1966

Mülheim. Marie-Thérèse à A. Y. Paris.

« Ma sœur vient de faire le nécessaire pour l'ambulance. C'est une initiative que je ne comprends pas du reste car mon télégramme envoyé en même temps que le vôtre lui indiquait : Maman rentre en ambulance. Le prix est je crois moins onéreux : 60 000 F. Enfin je viens de leur expédier l'argent sur le champ.

Merci pour tout ce que vous avez fait pour nous et remerciez aussi tante Mari... Peut-être qu'avec ce certificat médical, et devant l'état de maman, ils ne pourront faire autrement que de la prendre. J'ai demandé à ma sœur de faire le nécessaire à Plouguernevel, mais en ce sens pas de réponse... J'ai eu une déception aujourd'hui. Veig ne sort que la semaine prochaine. Le mieux continue... ».

11.10.1966

Marie-Thérèse à A. Y.

« Je viens de recevoir une lettre de Domfront me disant qu'ils s'occupaient de transporter maman à Rostrenen, puisqu'il n'y avait pas d'ambulance... J'ai fait le nécessaire en vous envoyant un télégramme donnant mon autorisation ainsi que 10 000 F. (anciens) en mandat ordinaire. Domfront me disait toujours « pas d'ambulance, prenez date, urgent ». Ils n'ont rien reçu de vous. Ils ont pris l'initiative de le faire eux-mêmes. Il faut dire qu'au B.P.N. Ils m'ont dit « Ici, on est à l'étranger ». Alors !

C'est un marbrier qui fait les transports qui a véhiculé maman jusqu'à là-bas. Je pense que tante Suzanne l'accompagne. Elle va me donner des nouvelles à son retour. Ils sont partis le 11... ».

Christine a payé les frais et j'ai renvoyé les 10 000 F. à

421

Mülheim. C'était ce qu'il y avait de mieux à faire. A Rostrenen dans son rez-de-chaussée la mamm goz pourra aller et venir à son aise et parler breton avec ses voisins. Elle n'aura plus l'impression d'être emmurée chez des étrangers qui ne parlent pas sa langue. Suzanna ne pouvait pas toujours être auprès d'elle.

27.11.1966

Marie-Thérèse m'écrit.

« Veig et moi nous nous inquiétons un peu. Je suppose que le travail doit en être la cause, car Noël approche, et dans votre métier c'est l'époque « du grand coup de collier ». La petite se rappelle toujours de sa mammig.

Et la santé commence à montrer le bout de son nez. Veig va de mieux en mieux et il conduit lui-même sa voiture. Il mange bien et dort comme un lion. Ce qui est inespéré. Il a fallu qu'il aille toutes les semaines à l'hôpital pendant le premier mois de convalescence. Maintenant il n'ira que dans trois semaines. Il pèse maintenant 56 kilos. Mais il est astreint au régime, absence totale de pain, il grossirait trop. Cela fait du bien à tous, je me porte mieux. Même Soazig devient coquine... ».

Veig ajoute un mot.

« Me voici de retour, depuis cinq semaines déjà à la maison. Je suis parti du bon pied... et maintenant je bricole un peu. Ta petite fille connaît la voix de Mik depuis que le tourne-disque fonctionne et souvent elle réclame des sucettes, dont sa Mik lui a donné l'habitude... Ta petite fille est étonnée de me voir écrire. Je lui explique que je t'écris, alors elle répond :

« Parce que Mik est partie ? »

En ce moment, elle nous en sort de bonnes. Elle fait ses 16 kilos et 0 M 95. Quand sa maman la soulève ce n'est pas de la plume.

Je ne sais comment te dire merci pour être venue, si ce n'est qu'en te disant que pour Noël ou le 1er de l'an, la porte est grande ouverte, à une seule condition que tu ne viennes qu'avec ton sac de voyage sans sucettes... J'espère que pour toi le froid n'a pas trop sévi... Tu diras à tante Mari que son lapin est toujours le chouchou. A part son « fri du », rien ne lui manque ».

30.11.1966

Achat d'un caveau

Rennes, Maison Renault à A. Y. Paris.

« Suite à votre lettre du 20 courant, voulez-vous envoyer votre ancien titre de concession concernant la tombe Debauvais 16ème section. Et avec cet ancien titre nous pourrions nous charger du rachat du terrain à votre place. Maintenant le prix des terrains

a augmenté depuis janvier 1966. C'est à dire à perpétuité, 4789,20 F. pour 2 m 60 obligatoires pour caveau.

Si cela vous fait cher actuellement, vous pouvez acheter pour 50 ans et 2m60 soit 1259,72 F et plus tard acheter à perpétuité, avec votre avoir de 1259,72 F. De toutes façons, si vous voulez que nous nous chargions de cette demande, envoyez-nous l'une ou l'autre de ces sommes selon la solution choisie ».

J'ai répondu tout de suite de prendre 50 ans de concession. « En ce moment avec les fêtes, je ne peux demander de congés. Aussi je vous charge de me remplacer. Je sais que je peux compter sur votre sérieux.

J'ai envoyé 50 000 F. (anciens) pour caveau et frais, faites en trois cases. Les petits cercueils qui se trouvent à 1 m pourraient être mis au fond. Le corps qui est au-dessous est celui de Marie Préchoux veuve F. Debauvais. Vous voudrez bien mettre son nom et la date sur une plaque dans la caisse qui recueillera ses reliques ainsi que ceux de son mari et de sa mère, dont les noms sont inscrits sur le monument.

9.12.1966

Rennes, Berthelot à A. Y. Paris.

« Je me suis renseigné à la conciergerie au sujet des corps inhumés dans votre concession au cimetière du Nord. Il en résulte que ces défunts par suite des années, seront mis tous dans des petites boîtes, donc par conséquent et par anticipation chaque petite boîte prendra place au bout d'un cercueil par la suite.

Le prix que je vous avais donné soit 2 000 F. comprend donc la place pour enterrer trois personnes superposées, y compris le prix de la dépose et repose de votre monument, pour la confection de ce caveau, ainsi qu'un bon lavage.

Les frais d'exhumation et de terrain provisoire pendant la construction du caveau, s'élèveront approximativement à 2 000 F.

Vous voudrez bien nous dire si vous êtes d'accord afin de prendre les dispositions pour les exhumations. De toutes façons, la ville n'accepte pas de les faire ni le samedi ni le lundi. Nous pourrions donc vous représenter si vous ne pouvez vous déplacer ».

13.12.1966

Mülheim, Veig à A. Y. Paris.

« Nous avons reçu tes deux lettres. Pour le 31 décembre nous serons à la gare. Tu nous préviendras de ton heure d'arrivée. Enfin ici tout va nettement mieux. Moi, je prends progressivement du poids, mais cela est long. J'espère que de ton côté tout va mieux.

Ici le vent souffle en rafales. J'ai voulu faire un échange avec Marie-Thérèse, de lui éplucher ses légumes et elle aurait pris le stylo, mais elle n'a pas marché. Comme disques nous avons « Ar re C'hlaz hag an Alarc'h ». Ta petite fille est de plus en plus dégourdie et parle souvent de mammig ».

Marie-Thérèse poursuit :

« Si mon petit mari n'aime pas les mini-jupes, par contre il aime les mini-lettres. Comme vous pouvez le voir, j'ai dû prendre la relève afin de donner une suite à ce courrier. Il faut dire qu'il a pas mal bricolé. Il a démonté une serrure et remis le tout en place. Il s'occupe maintenant et ceci sans trop de fatigue. Il va même jusqu'à porter la grosse poubelle, ce qui n'est pas une petite affaire. Maintenant ils la vident à 7 h du matin, si bien qu'il faut la descendre le soir ; car ici la grasse matinée est de rigueur. Nous nous levons gaillardement à 9 h 30, voire 10 h, ce qui était le cas aujourd'hui lundi. Après, il faut se dépêcher de faire les courses. L'heure nous effraie toujours, bien que nous n'ayons rien à faire.

On se croirait en ce moment au pays natal, tant le vent souffle et se déchaîne. La petite en a une peur bleue. Il faut la voir ou l'entendre rouspéter, sermonner ce maudit vent, auquel elle promet une fessée, tout en lui indiquant de se taire. C'est fou les progrès qu'elle a fait depuis que son père est rentré. Elle parle et jaccasse sans arrêt et répète très bien les mots prononcés. Il faut même faire attention à ce que l'on dit.

Ce soir j'ai fait une soupe aux carottes et poireaux... Pour Veig bien qu'elle soit assez chère, c'est conseillé, ainsi que les artichauts qui sont hors de prix.

Nous avons bien hâte de vous avoir. Ces quelques jours vous feront le plus grand bien après ce surmenage. Nous avons déjà de la neige mais avec la pluie elle disparaît à vue d'œil... Ecrivez-nous à notre adresse civile allemande... ».

Miz Kerzu 1966

Reith. Mari à A.Y. Paris.

« Après trois jours de séjour, nous commençons à jouir de la neige, de l'air pur des sapins et surtout du soleil. C'eût été dommage que je ne vienne pas. Cela fait du bien de se purifier les poumons et de se défatiguer de notre vie parisienne de forçats.. ».

Bloavez 1966

Au cours de cette année, j'ai découpé dans « la Bretagne à Paris », la photographie de l'abbé Per Bourdellès, professeur de géographie. Il est assisté de Yann Kerlann, debout derrière une table drapée de gwenn ha du, C'est à Ker-Vreiz qu'il fit une conférence sur le thème : « Mort de la Bretagne ». Il explique ce que la

Bretagne va devenir par l'incurie des gouvernements français.

F. Trimer donne sa conclusion dans « La Bretagne à Paris » : « La Bretagne n'est plus la légende de la mort, c'est le pays des morts et un pays mort... ». Après cette critique impitoyable et hélas ! combien lucide, nous aurions aimé que M. Bourdellès nous donnât quelque espoir... Le fait demeure que les faits pris en dehors de nous, nous ont mené à l'abîme... Les Bretons dansent en rond autour du son du biniou... Si nous continuons de danser en rond, nous ne le ferons plus que sur un seul air, celui de : Gwerz an Anaon ».

31.12.1966

Kenta deiz ar bloaz e Mülheim

Le travail ne pressant pas en ce moment à l'atelier, l'on m'a octroyé 15 jours de congé pour aller passer les fêtes du nouvel an en famille.

Ils sont là tous les trois à l'heure dite à la gare de Mulhouse, qui m'attendent. La petite est heureuse de retrouver sa Mik.

Je ne trouve pas bonne mine à Veig, il paraît nerveux quand il rencontre des chauffards sur la route qui sépare Mulhouse de l'Allemagne. Je suis si heureuse de le revoir après l'avoir quitté ; pas encore rétabli. Marie-Thérèse est plus détendue. Un bon réveillon en perspective !

Nous passons sans encombre les deux douanes. Je craignais un peu pour mon gobelet d'argent que j'ai apporté pour ma petite avec son nom Soazig gravé dessus. Mais mon fils en habitué répondit qu'il n'avait rien à déclarer et qu'il ramenait sa mère de Mulhouse pour passer les fêtes ensemble. Je suis heureuse de leur apprendre que j'ai réussi à faire le caveau en attendant d'acheter la concession à perpétuité, achat qui me tracassait depuis si longtemps. J'ai apporté des huitres pour le réveillon.

J'ai apporté aussi de la peluche blanche et les fournitures pour fabriquer une poupée pour la petite, puisque j'en connaissais la technique. Pendant que je la confectionne la petite ne me quitte pas des yeux. Son père s'ingénie à bourrer jambes, bras et mains ce qui n'est pas facile. Il est tout heureux de réussir. J'ai agrémenté la poupée d'un bonnet de peluche blanche bordé de blanc et ajouté un manchon où l'on peut mettre les mains. Nous sommes allées Soazig et moi jusqu'aux Economats avec la poupée dans la poussette reçue à Noël. Tout le monde s'extasie sur cette poupée inconnue à Mülheim. J'achète pour la petite une auto qu'elle envie. La marchande la lui donne et je la paie. Au retour ses parents lui demandent qui lui a donné cette petite auto. Elle

leur répond :

« C'est la dame ». A cet âge on ne s'occupe pas du prix des choses !

Pourtant elle a l'esprit d'observation. Lorsqu'on la met au lit, on la déhabille :

« Tu déshabilles le lit », dit-elle à sa mère, en la voyant relever la couverture.

J'aurais voulu offrir à mon fils par le truchement de sa fille, un petit train électrique que je n'avais pu lui acheter pendant la guerre. Mais mon fils en voulait un grand, comme celui qu'il avait vu chez un ami scout. Comme mes moyens ne me le permettaient pas et que de plus, il n'y avait pas de place, je lui donnais l'argent pour acheter un écran spécial pour diapositives.

Un soir Veig nous offrit un gala. La petite s'y intéressait fort, mais ne se reconnaissait pas dans l'enfant au tablier rouge.

« Oh ! La petite fille qui pleure ! » dit-elle.

Le lendemain, mon fils nous conduisit en ville faire des achats. Sa femme l'accompagna, et nous laissèrent la petite et moi dans la voiture. Il ne faisait pas chaud et ils ne revenaient pas assez vite à notre gré.

« Ils vont donc acheter toute la boutique » dis-je à la petite.

Enfin ils arrivèrent un carton sous le bras. Arrivés à la maison, ils me l'offrirent avec leurs vœux. C'était une belle chemise de nuit en nylon velouté « made in France ». Cette boutique était réputée pour avoir toutes les nouveautés de Paris. Elle avait une bonne clientèle parmi les familles des militaires cantonnées à Mulheim. Le père avait été ébloui par un manteau de drap rouge qui devait aller à sa fille. Rien n'était trop beau pour elle ! Heureusement sa femme était moins impulsive et prenait le temps de la réflexion avant d'entreprendre quoi que ce soit. Ainsi, leurs défauts et leurs qualités se contrebalançaient-ils.

J'ai écrit mes lettres du nouvel an et je demande à Veig s'il peut nous accompagner Soazig et moi à une boîte aux lettres civile.

« Bien sûr, me dit-il, le médecin m'a conseillé la marche à pied ».

Il est plutôt triste, devant ce qui le tracasse, je lui demande ce que les médecins avaient décidé pour l'opération projetée.

« Je crois qu'il faudra que j'y passe, mais il faut que je prenne des forces avant ».

Je ne savais trop comment traverser la rue assez large pour atteindre la boîte à lettres et lui demandais mi-breton, mi-français, s'il pouvait aller poster mon courrier. Ce qu'il fit de bon gré.

Il avait affaire aux bureaux de la Base et me demanda, si

je ne voulais pas voir les avions de près.

« Ces engins ne m'intéressent pas » lui dis-je, et il partit avec sa femme, me laissant à la maison avec la petite. Je confectionnais alors pour ma belle-fille, un canard en feutre orange pour orner le dessus de la vitrine. Il eut un certain succès parmi la colonnie française.

10.1.1967

Rennes. Berthelot à A. Y. Paris.

« Suite à votre demande le caveau à trois cases est terminé. Les corps sont réunis et mis dans trois petits cercueils. Deux des corps sont dans une boîte séparée. La décision de changer les cercueils est prise par le commissaire qui est présent à toute exhumation.

Les corps pourront être remis dans le nouveau caveau la semaine prochaine. Nous voulons donc bien vous représenter en espérant que vous serez satisfaite, car de toutes façons, nous avons fait pour le mieux... ».

10.1.1967

Reçu quittance pour boîte sapin et un cercueil 1m40, 85,78 F. + la note du 3.10.1966 et pour la concession de 50 ans, une autre note de frais d'exhumation 336,45 F. du 10.1.1967 + une note d'exhumation du 18.1.1967 à 89,15 F.

14.1.1967

Les jours heureux passent vite et il faut penser au retour. « Il y a déjà quinze jours que je suis là » dis-je à Veig. « Déjà » dit-il. « Mais oui » dit sa femme. Ils sont venus tous trois me conduire à la gare de Mulhouse. La petite veut aller avec moi dans le train. Je lui promets de l'amener la prochaine fois et la console avec une image que je lui donne. J'ai beaucoup de chagrin à la quitter, elle parle si bien maintenant. Je dis kénavo à Marie-Thérèse et à Veig sans appréhension, car il commence à se remettre à vivre.

16.1.1967

Je reprends mon travail à mon atelier. L'ouvrière femme d'un Breton m'avait envoyé une carte de Primel. Je la remercie d'avoir choisi une jolie chaumière de mon pays.

17.1.1967

La Bretagne bouge

Par Ronan Caouissin, j'ai eu des nouvelles des attentats de Quimper et Saint-Brieuc, les journaux de Paris en sont remplis. Je

n'achète pas les journaux, la radio ni la télé françaises n'en parlent pas. Les Bretons relèvent la tête. Le F.L.B. (Front de Libération de la Bretagne) se manifeste avec fracas.

Les jeunes Bretons qui n'ont pas connu les problèmes de la Libération et nos combats passés, ne comprennent pas nos craintes et nos appréhensions. La guerre des nerfs a ébranlé les anciens. Les jeunes vont de l'avant et continuent l'histoire.

Ronan me parle aussi des notes que je lui ai promises sur mon mari.

Occupée à préparer ma retraite, je n'ai pas encore touché à mes notes et je laisse dormir en attendant d'avoir du temps pour le faire. Ronan m'avait lu quelques passages de son livre en préparation : « Complots pour une République Bretonne ». Je trouvais son style bien tourné et n'ayant pas le temps d'écrire la vie de Deb, je lui demandais s'il pourrait s'en charger. Je lui donnerai les documents pour cela. Et l'on en reste là.

20.1.1967

Mülheim. Marie-Thérèse m'écrit pour me dire le bonheur qu'elle a eu à me recevoir :

« Nous avons acheté l'écran perlé chez les Allemands ; aux Économats, ils n'avaient pas grand chose. Les images sont effectivement meilleures. Vous nous avez gâtés pour la fête. Quand nous serons en France, nous pourrons nous voir plus souvent... Quant à Moumoussig Gwenn, elle ne vous oublie pas. Elle parle de sa Mammig souvent et dans sa petite tête, elle doit se demander où vous avez pu passer.

J'ai montré à Mme A. les petites merveilles que vous avez faites. Son mari part faire un stage de six mois en France. Il passe capitaine en avril. Pour l'instant la petite fait des « maisons ». Elle gribouille tout ce qui lui passe sous la main. D'ailleurs elle va vous le dire à sa façon... ».

Dans la fin de la page, la petite conduite par la main de son père fait un dessin figurant une petite maison avec un grand toit, deux fenêtres, une porte et un chemin. « Pour Mammig qui a pris le train avec le car ».

17.1.1967

Angers. Noëlle me remercie de mes vœux.

« Nous souhaitons que Veig aille mieux. J'ai ouvert ma pharmacie le 3.11.1966. Le démarrage est lent ». Robert ajoute : « Il faut

absolument venir nous voir à Angers. Vous nous manquez. Tous mes vœux de bonheur... ».

Toujours aussi impulsif ! Dans mes moments libres, je finis de peindre l'intérieur de ma bicoque. Aussi je ne peux m'absenter que pour des motifs graves. Ça fait quand même plaisir de savoir que l'on n'est pas oublié. Ce sont eux avec leurs enfants qui viendront me visiter dans ma boutique au cours de l'année.

3.2.1967

Mülheim. Marie-Thérèse à A. Y.

« Si j'ai tardé à vous donner une réponse, c'est qu'ici nous n'avons aucune confirmation en ce qui concerne Veig et son opération. Après un court séjour à l'hôpital où les toubibs ont fait radios et rectocopies, il en résulte qu'ils conseillent d'opérer et cependant il va de mieux en mieux. Ses selles sont devenues normales. Cela ne s'était pas produit jusqu'à ce jour. Le commandant Fritz nous a donné une semaine de réflexion. Selon lui, il serait plus sage de la pratiquer. Elle aurait donc lieu au mois de mars. Lundi prochain, nous allons à l'hôpital pour en discuter et nous vous tiendrons au courant.

La seconde nouvelle est que la Base est mutée à Toul. Nous succédons aux Américains, qui ont tout saccagé lors de leur départ. Il y a le gros problème du logement pour les familles... Nous avons jusqu'au mois d'octobre à rester ici. Les effectifs militaires devant quitter l'Allemagne pour le mois de juin. Comme vous le voyez les choses se compliquent. Les loyers s'élèvent de 30 000 F. à 40 000 F. par mois. Peu de familles de sous-officiers peuvent se payer un tel loyer ».

15.2.1967

Marie-Thérèse m'écrit :

« Nous sommes allés à Fribourg voir le commandant Fritz. C'est définitif, Veig se fait opérer au mois de mars. Il rentre à l'hôpital le 1er mars exactement. Selon le commandant c'est une affaire de quinze jours. Bien entendu, il aura une convalescence d'au moins deux mois. Je comprends que vous ne puissiez venir. Merci d'y avoir songé. Moumoussig Gwenn s'amuse... ».

Miz c'houeorer 1967

Marcel Guieysse a zo aet da Anaon

Monsieur Marcel Guieysse devait être âgé de 85 ans au moins. En 40 il était déjà en retraite, depuis plusieurs années. Au moment de sa mort, je n'ai pas connu la nouvelle. Je le regrette bien. Si cela

s'était produit en semaine, je ne sais si j'aurais eu la permission d'assister à ses obsèques. Depuis qu'il était allé habiter Vitry, je ne suis pas allée le voir. Lorsqu'il habitait à Pont-Royal, j'allais assez souvent chez lui où sa femme et sa fille me recevaient si bien. Quoique devenu aveugle, il était toujours aussi affable et combatif, lorsqu'il s'agissait de la cause bretonne. Jamais il ne s'apitoyait sur lui-même malgré les souffrances des dernières années. Il resta toujours bon patriote et ami sincère de Fransez Debauvais. Par son attitude digne en toutes circonstances, c'était un grand seigneur, il mettait tant de tact et de distinction dans ses relations, malgré les difficultés.

9.3.1967

La maison Berthelot m'envoie la facture de la tombe. « Caveau trois cases 1 500 F., dépose et repose du monument, lavage 500 F., une plaque concession obligatoire 13 F., Reçu 2 000 F. en quatre fois. Reste dû donc pour nous 13 F.

Chapitre VIII

Hervé Debauvais sammet gant an Ankou
15.3.1967

En revenant de mon travail, je reçois un télégramme. « Hervé décédé, vous attendons demain Mulhouse ». Des coups comme cela vous assomment. Il faut que je bouge. Je vais aussitôt à la gare de l'Est demander les heures des trains pour Mulhouse. Je ne peux parler sans que les larmes me viennent aux yeux, en expliquant le pourquoi de ma demande. L'employée est gentille et compatit à ma peine.

Depuis le premier mars je ne vivais pas en pensant que je devrais aller à Mülheim voir ce qui se passe, car mes lettres restent sans réponse. Même les cartes que j'écris à la petite pour demander des nouvelles. A l'atelier, on est en pleine collection et une demande de congés serait mal venue. Je pensais que puisque je n'ai pas de nouvelles, c'est que tout se passait bien.

16.3.1967

J'écris à Mari.

« Je pars à midi pour Mulhouse. Veig vient de mourir hier des suites de son opération, je t'enverrai un mot ou un télégramme quand je connaîtrai le lieu et la date de son enterrement. Je viens juste de finir de payer la note du caveau. Je dois encore aller voir mon patron pour l'avertir et lui demander un acompte, sinon j'aurais fait un saut chez toi ».

Je suis allée chez Alpha dès la rentrée. J'annonce au directeur que mon fils est décédé et que l'on m'attend à Mülheim.

« Cette fois-ci je sais quand je reviendrai ; dans huit jours tout sera fini ».

Il comprit et compatit. Il me donna tout de suite un acompte.

J'arrive le soir à Mulhouse. Dans le hall, je cherche des yeux un soldat. Je vois un calot militaire qui a l'air de chercher quelqu'un. Je me présente et lui demande s'il vient de la part de Mme Debauvais.

« Oui, je suis le lieutenant Bigot. Je craignais que vous n'auriez pas eu la permission de venir.

— De toutes façons, je serais partie, je regrette surtout de ne l'avoir pas fait plus tôt.

— Est-ce-que cette opération n'aurait pu être évitée ?

— Il risquait une éventration » me répondit-il.

Il m'embarqua dans une Peugeot, conduite par une recrue qui est Breton et qui conduit admirablement et je l'en félicite. Ce a quoi il est sensible.

Arrivés à un carrefour dans le « no man's land » qui sépare l'Alsace de l'Allemagne, un accident s'était produit. Le lieutenant me pria de l'attendre sur le bas-côté et alla appeler du secours et régla la circulation.

Nous arrivons sans autre encombre à la maison. Des voisines sont là qui assistent ma belle-fille. Ne comprenant pas le but de mon voyage, la petite me fait des joies. Marie-Thérèse me dit alors :

« On est venu chercher ses habits pour l'habiller. Il était beau.

On m'a demandé l'autorisation de pratiquer l'autopsie. J'ai accepté. Ils ont dit que l'opération avait bien réussi, mais ce sont les glandes qui n'ont pas fonctionné ».

Puis elle continue :

« L'armée s'occupe des formalités de rapatriement et m'a demandé où je pense l'enterrer. Comme vous avez parlé que le caveau était fait, j'ai donné l'adresse de Rennes.

— Vous avez bien fait lui dis-je, il sera ainsi près de son père.

— Dis-moi tu, comme pour Veig. Nous aurons ainsi l'impression d'être plus près l'une de l'autre ».

C'est ce que je fis. A Douarnenez, je tutoyais mon père et mes frères et vouvoyais ma mère et mes sœurs.

J'ai apporté un ensemble noir et des bas gris, que j'avais achetés en prévision de la mort de l'oncle de Cholet qui avait été bien malade. Marie-Thérèse me demanda le pull-over. C'est avec plaisir que je le lui donnais, la veste sera suffisante avec ma blouse de nylon blanc. Elle préféra aussi mes bas gris et me fit acheter des bas gris plus solides et qui viraient au violet. J'avais apporté deux foulards et deux fichus noirs pour l'enterrement. Tous ces préparatifs nous occupaient et nous empêchaient de trop penser.

16.3.1967

J'ai envoyé un télégramme à Robert et l'adresse de l'hôtel où nous descendrons ainsi que la date et l'heure des obsèques à Rennes. J'en ai envoyé un autre à Mari pour lui donner la date de notre passage à Paris.

Le capitaine et le lieutenant Bigot sont venus à la maison. Ils ont organisé une quête comme il est coutume dans l'armée

lorsque l'un de leurs hommes disparaît.

Cela dépanne les veuves qui se trouvent démunies, leur compte-chèques étant bloqué par le décès de leurs maris. Veig avait donné une procuration à sa femme lors de sa maladie en 1966.

Je leur demandai si je pouvais voir mon fils.

« Étant décédé dans la nuit du 14 au 15, il a été mis en bière après l'autopsie ».

Je n'aurai même pas la consolation de le revoir mort !

Le capitaine parla à Marie-Thérèse de retraite et non de pension. Les médecins ont conclu que son décès n'est pas imputable au service. Alors qu'on le transportait en sang du camp à l'hôpital, ce n'était donc pas un accident de service ? Je n'ai pas pu le lui dire puisque Marie-Thérèse ne me l'avait pas encore appris. Ils n'ont pas trouvé, disent-ils, ni traces d'amibes ni de cancer. Veig se trouvait déjà mal en point en Algérie mais ne voulait pas aller voir les médecins. Ils auraient trouvé qu'il s'agissait des amibes. Aussi ma belle-fille n'aura qu'une retraite de 200 F. par mois pour élever sa fille de trois ans et cela à treize mois de sa retraite de quinze ans.

« C'était la meilleure équipe de la Base » me dit le capitaine.

Veig en faisait trop évidemment ! Talonné par les Américains qui presque chaque jour faisaient remplir leurs avions d'armes spéciales, contre la Russie, mon fils a dû oublier de mettre sa ceinture de sécurité. Pour faire le métier d'armurier il faut être costaud et tous les gars de son équipe ne l'étaient pas. Aussi suppléait-il à leurs déficiences. Je dis au capitaine :

« Les Français ne sont pas en guerre même larvée avec les Russes, mais les Américains l'étaient eux.

— C'est vrai, dit-il. C'était la période de la guerre froide ».

C'était un Polonais affable qui disait que j'étais une femme admirable. Sans doute parce que je ne manifestais pas bruyamment mon chagrin et que je cherchais à reconforter ma belle-fille. Le courage étant la qualité la plus prisée dans l'armée.

Pendant que le capitaine parlait, le lieutenant jouait avec la petite qui lui montrait sa poupée. Il avait deux petites filles et connaissait la manière d'amuser les enfants. Il enfouissait les mains de la poupée dans le manchon, au grand plaisir de la petite qui ne nous quittait pas.

Avant de partir se faire opérer, comme s'il avait eu le pressentiment qu'il ne reviendrait pas, Veig avait arrangé l'appartement tel qu'il l'avait trouvé. Il avait envoyé son grand lit au grenier. Il avait posé les deux lits dans la chambre et le divan de sa fille. Le canapé avait réintégré la salle de séjour.

Pour me consoler, Marie-Thérèse me dit :

« Veig n'a pas dû se rendre compte qu'il s'en allait car il n'a pas sonné pour demander du secours. L'infirmier avait fait sa ronde une heure avant et tout était normal ». Veig était sous perfusion et il aurait dû être veillé constamment 14 jours après son opération. Si l'on me l'avait demandé, je serais allée le veiller comme je l'avais déjà fait pour d'autres et sa femme aurait pu me relayer.

17.3.1967

Ce matin, un officier est venu nous chercher en compagnie de sa femme vêtue de noir avec un fichu sur la tête, pour remplacer la famille. La petite a été envoyée chez la femme d'un camarade de Veig où elle pourra jouer avec Thierry du même âge qu'elle. Son mari nous disait :

« On n'en finit pas de mettre des gants ! »

Cela voulait dire : se mettre en grande tenue pour assister aux enterrements et rendre les honneurs militaires aux disparus.

Nous arrivons dans la cour de l'hôpital, où se trouve la chapelle. Le capitaine nous conduit à nos places, la voisine à mes côtés. Le cercueil aux quatre pieds, porté par quatre hommes de son équipe est déposé dans le chœur. Deux grandes couronnes d'un mètre de diamètre agrémentées de tricolore sont déposées au pied du cercueil. Les quatre sergents restent au garde-à-vous durant l'office.

L'aumônier célèbre la messe avec le cérémonial d'usage. Je vois que Marie-Thérèse se trouve mal. Je fais signe à la personne qui est derrière moi et elle la conduit à l'hôpital pour se reposer jusqu'à la fin de la cérémonie. Les hommes reportent le cercueil sur leurs épaules pour descendre les quatre marches de la chapelle pour aller le conduire jusqu'au camion peint en blanc drapé de tricolore, qui attend dans le fond de la cour et qui va l'emmener au train de Mulhouse à destination de Rennes.

Nous sortons après eux. Le capitaine se place près de moi et de la femme de l'officier. Je remplace Marie-Thérèse, qui ne s'est pas remise à temps pour recevoir les condoléances. Les gradés sont rangés à droite. Les hommes de troupes à gauche rendent les honneurs.

Le capitaine veut me reconforter car je baisse les yeux pour ne pas voir le tricolore qui décore le camion, qui doit transporter le corps du fils du leader breton qui donna sa vie pour que vive la Bretagne.

« Regardez ses camarades, me dit-il, venus le saluer pour la dernière fois, et ils ne sont pas tous là ». Il y en avait à peu près une centaine.

Puis il me présenta aux gradés qui vinrent me serrer la main. Il y a même un militaire très grand, colonel je crois, qui est venu deux fois me faire ses condoléances en des termes dont je ne me souviens plus.

Puis tout le monde s'en alla. Je vais récupérer Marie-Thérèse qu'une infirmière a soignée. Celle-ci me demande à quel âge j'ai perdu mon mari. « A 42 ans dis-je, mais depuis je me suis ennuyée où que j'aie ».

Avant de partir je suis allée dire au revoir au capitaine et le remercier de ses attentions. Dans les cas cruels la bonté est le meilleur des remèdes.

Pour le retour, l'officier repartit avec sa femme. Marie-Thérèse et moi repartons avec le lieutenant Bigot et sa femme à Fribourg. Ils veulent nous reconforter avec une tasse de thé. Comme je n'aime pas cette boisson, ils me proposent du café.

« Je n'en ai nul besoin » dis-je et lui demande si je peux aller à Mulhouse voir le départ de mon fils.

« Ce serait trop triste » me dit-il.

Nous parlons un peu de choses et d'autres puis, ils nous ramènent à Mülheim où Mme Ménardier la femme du camarade préféré de mon fils, a préparé un bon repas relevé à l'ail, selon l'habitude de l'Algérie où elle est née.

La petite s'est ennuyée et ne veut pas manger avec moi, mais seulement avec sa mère. Un enfant vous fait surmonter votre chagrin car il est sensible aux humeurs de ses parents sans pouvoir en pénétrer la cause. Elle est trop jeune pour lui apprendre la cruelle vérité. Dans la vie militaire son père était absent souvent, aussi elle ne le réclame pas. Puis nous rentrons nous reposer. Je bois un verre de vin afin de trouver le sommeil et l'oubli. Je dors comme une masse dans le lit qui n'est pourtant pas douillet. Des bruits de voix me réveillent. Dans la pièce voisine, Marie-Thérèse discute avec quelqu'un. Le lieutenant Bigot est venu lui apporter le reste en spécifiant :

« Prenez des places de première classe, vous serez plus tranquilles ». Mais je lui réponds :

« Il faut que nous ménagions nos munitions ».

18.3.1967

Après avoir confié la petite à Mme Ménardier, l'officier qui nous avait amené à la cérémonie religieuse, est venu nous conduire à Mulhouse.

Nous prenons des billets de deuxième classe. En face de nous se trouve une personne très forte et de peu d'éducation. Elle de-

mande à ma belle-fille où elle va.

« Je vais à l'enterrement de mon mari, dit-elle pour être polie.
— Vous pouvez trouver un autre mari, dit-elle, les hommes ne valent pas la peine qu'on les regrette ! ».

Nous faisons semblant de dormir pour ne pas continuer cette conversation. Puis je traîne Marie-Thérèse à la voiture-bar prendre un café pour lui remonter le moral, mais là non plus, ce n'est pas plus agréable.

Nous arrivons à Paris où Marie-Thérèse a donné rendez-vous à une cousine, aux guichets de la gare de l'Est, afin qu'elle lui donne quelques tuyaux sur un éventuel emploi. Avec un peu de retard elle arrive. Je veux l'emmener à la maison par le métro. Elle préfère prendre le taxi qui faillit nous jeter dans le décor à un carrefour.

Je lui servis à la maison un petit appétitif léger, qu'elle trouva si bon que le reste de la bouteille y passa. Rien de positif ne résulta de cette visite car la cousine ne peut lui donner aucun tuyau pour un travail intéressant à Paris. Sur le départ, la cousine se souvint qu'elle devait dîner en ville et qu'il fallait qu'elle aille acheter quelques fleurs. Je vais avec elle pour lui montrer une fleuriste au coin de la rue.

« Zut ! dit-elle, je n'ai plus d'argent sur moi, pouvez-vous me prêter 400 F. ? ».

C'était juste le prix du taxi. Je ne la revis plus jamais. C'était une jeune femme aimable qui n'avait pas dû prendre l'adresse de ma maison.

Nous avons mal dormi dans l'unique lit, rendu plus étroit par le cosy où il était enfoncé et que je ne pouvais déplacer.

19.3.1967

Nous partons toutes les deux à Rennes par le train. A notre arrivée nous trouvons dans le hall le sergent venu préparer l'enterrement. Il n'a pas aimé les repas au buffet de la gare. Il nous conduit à « l'Hôtel des Voyageurs » avenue Janvier, comme je le lui avais dit. J'y ai dîné une fois avec Fransez et ai bien reconnu M. Dupuis, le propriétaire.

Le capitaine m'avait dit que l'armée de l'air aurait envoyé un avion à Rennes pour rendre les honneurs à mon fils. Les cinq gradés sont arrivés à l'hôtel. Leurs casquettes bien alignées, accrochées au-dessus de la banquette. Leur avion est resté à Saint-Jacques-de-la-Lande. Nous dînons avec le sergent et l'ami Ménardier. Il ne faut pas nous laisser aller, il faut prendre des forces pour tenir le coup. Je demandais à ce dernier :

« Qui sont les aviateurs ? »

— Ce sont ceux dont les casquettes ont le plus de dorures ».

On me remet une lettre de Robert.

17.3.1967

Trélazé. « Le décès de Veig me cause une peine profonde et je suis atterré par cette mort subite... J'aimais bien Veig et je pense sincèrement ne jamais l'oublier... Nous arriverons à l'Hôtel des Voyageurs vers 9 h et repartirons lundi dans l'après-midi, avec vous si vous le désirez... ».

Nous avons dormi dans la même chambre Marie-Thérèse et moi. C'était moins déprimant de sentir une présence près de soi. Marie-Thérèse m'a demandé de lire la lettre de Robert que je n'avais pas pensé à lui montrer.

20.2.1967

Robert et Noëlle sont arrivés à l'heure dite. La voiture des P. F. a pris livraison du cercueil à la gare. Nous l'avons suivie dans deux voitures. Robert a pris un militaire avec lui. Notre sergent étant au complet avec les quatre autres.

Le sergent avait demandé une bénédiction à la paroisse Saint-Martin, proche du cimetière, que je lui avais indiquée. Un prêtre est venu en surplus avec un enfant de chœur qui portait l'eau bénite. Après une prière, il aspergea le cercueil et nous tendit le goupillon. Puis les six militaires offrirent leurs condoléances à la famille ; Robert et Noëlle représentaient la famille Debauvais.

L'on mit le cercueil tout au fond du caveau. Marie-Thérèse était trop traumatisée pour aller le voir. J'y allais seule. Je demandais aux fossoyeurs où étaient les petits cercueils. Ils me les montra cachés sous une toile. L'on mit les couronnes à côté. Les fleurs se fanaient déjà. Lorsque le monument sera remis en place, elles le seraient complètement ; et le tricolore ne figurera pas sur la tombe. Les boîtes contenant les reliques prendront place dans les trois cases à côté des cercueils au fur et à mesure des besoins.

Laissant les ouvriers à leur travail, nous retournons en ville. Robert n'était pas revenu à Rennes depuis vingt ans et ne s'y reconnaissait plus. Les militaires déjeunèrent à part et nous avons pris notre repas en famille. Robert nous offrit un bon repas et me donna 30 000 F. pour remettre la tombe en ordre. Comme cela Marie-Thérèse n'aura pas ce soucis. Je le remercierai par une peinture lorsque j'irai à Angers.

Marie-Thérèse et moi repartons sitôt le repas fini, avec la voiture du sergent délégué qui va ramener Marie-Thérèse à Mülheim et s'arrêtera à Paris pour repartir le jour suivant.

En passant au Mans, j'ai craint une collision avec une voiture

campagnarde aux gros pneus qui ne tenait pas la route et semblait prendre toute la chaussée. Il a fallu que le conducteur empiète sur le trottoir pour éviter l'accident sur la route. Nous croisons une vingtaine de camions C.R.S. qui se dirigeaient vers Saint-Nazaire.

« Il doit y avoir du chahut par là, dis-je au conducteur. Celui-ci me dit :

— Les C.R.S. doivent tirer aussi bien sur leurs parents s'ils sont dans la mêlée ».

Il était orphelin de père, sa mère était allemande. Je lui dis :

« Il y a beaucoup d'orphelins dans l'armée. Les femmes seules n'ont pas souvent la possibilité de donner à leur fils l'instruction souhaitable, alors l'armée leur tend les bras. C'est ce qui est arrivé à mon fils ».

Nous nous arrêtons en pleine campagne pour boire un café, dans un bistrot qui sentait la rance ; le jus était infect !

L'arrivée à Paris fut toute une histoire. Nous demandions notre chemin à des gens qui promenaient leur chien la nuit venue. Arrivés à l'arc de Triomphe nous prenons la rue de Clichy et atterrissons rue des Trois Frères. J'offre au conducteur un petit Pernod pour le reconforter de ce long trajet. Puis il alla garer sa voiture sur la place des Abesses et chercher un gîte pour la nuit.

Marie-Thérèse et moi partagions à nouveau le même lit inconfortable, rompues de fatigue, après un casse-croûte.

21.3.1967

Le matin le sergent vint prendre Marie-Thérèse, pour le grand trajet. Je leur servis du café. Il a bien trouvé sa voiture à sa place, mais on lui avait volé ses gants. Il va falloir qu'il en achète d'autres pour aller aux enterrements !

22.3.1967

Mülheim. Marie-Thérèse à A. Y.

« Nous sommes rentrés hier au soir vers 7 h 1/2, bien fatigués... Il est 6 h du soir, je n'ai pas eu le temps jusqu'à présent de t'écrire, tant de gens ont défilé dans la matinée et cet après-midi. A 2 heures, juste le temps de manger, un docteur militaire est venu me chercher pour aller à la Base, où je suis restée 2 h 1/2 pour les formalités.

J'espère que tu as récupéré. Quant à moi la fatigue s'est installée pour un bon moment... La petite a pleuré un peu chez Ménardier. Maintenant elle va mieux et jacasse comme un pinson... Tu sais que Moumoussig Gwenn est autant à toi qu'à moi. Il faudra bien nous épauler, nous aimions trop Veig pour ne pas le faire... Ta fille... ».

438

Cette signature m'a reconfortée. J'ai perdu un fils, mais il me reste une fille et une petite fille. Cela aurait pu être pire. Il faut se contenter de ce qu'on peut avoir. Il y a tant de femmes qui n'ont jamais connu l'amour d'un mari et d'un enfant !

Ce matin 22, j'ai repris mon travail chez Alpha, et j'ai retrouvé mes habitudes, qui meublent un peu ma vie et me reposent en même temps.

23.3.1967

Marie-Thérèse m'écrit de Fribourg.

« Nous sommes actuellement chez Mme Bigot qui n'épargne pas sa peine pour me reconforter et me venir en aide. J'ai vu ce matin le commandant Fritz, d'abord pour moi, et ensuite en ce qui concerne Veig. Il va me prendre sérieusement en mains et j'ai déjà eu des médicaments et piqûres à faire. Ne t'alarme pas, le moral aussi est meilleur en si agréable compagnie... La petite commence à s'adapter à ses nouvelles petites amies... Veig n'est pas mort d'une embolie. Ce sont des glandes qui n'ont pas fonctionné et qui ont provoqué la catastrophe. Ils ont fait un massage autour du cœur et la respiration artificielle, mais en vain. Dans trois semaines je vais revoir le commandant Fritz pour mon compte... ».

30.3.1967

Reith. Mari à A. Y. Paris.

« Sans doute as-tu repris le travail après le retour de Rennes... Je sais que tu as l'habitude d'encaisser des coups durs... Mais ça n'empêche pas que tu subisses le contre-coup physiquement... Je pense à Veig qui n'a pas eu le temps de voir sa fille grandir. On reste désarmé devant cette soudaineté de la mort qui enlève des gens qu'on croirait indispensables alors qu'une pauvre grand-mère apparemment inutile reste encore en vie... Ma journée est bien remplie et le soir je m'endors assommée de fatigue, d'air et de soleil... Je travaille le 7 au soir... ».

31.3.1967

J'ai envoyé 155,79 F. à M. Berthelot pour la tombe.

Nevez amzer 1967

« La Bretagne Réelle » édite « Révision du Nationalisme » par Olivier Mordrel.

Celui-ci regrette ce qu'il a préconisé, pour prix de son retour au Pays. Il est prêt à toutes les compromissions avec le pouvoir en

439

place. O. M. croit tout résoudre avec des mots, la seule arme dont il dispose. En traitant avec les Français, il dérouta les patriotes de toujours. Il se réfugia dans le celtisme.

1.4.1967

Je prépare ma retraite

J'ai accompli mes cinq ans comme salariée, aussi je vais rue de Flandre au centre de vieillesse des assurés sociaux. Je veux demander des explications sur le montant de ma retraite. L'on ne me donne pas grand espoir pour les douze années pendant lesquelles j'ai travaillé comme salariée à Douarnenez. En ce temps, il n'y avait pas de versements à la Sécurité Sociale. Mais si je n'avais pas le minimum de retraite, elles pourraient me servir quand même. Ma patronne étant décédée, sa fille m'a envoyé un certificat.

Je suis allée aussi Faubourg Poissonnière, au centre artisanal. L'employée était un peu perdue avec mes différentes activités. Ensuite je suis allée au centre des textiles pour mes activités commerciales.

En attendant d'être en possession de cette retraite, qui je crois sera minime, je continue de travailler chez Alpha sans leur parler de ma retraite. Mais la direction a engagé une Portugaise de quarante ans comme mécanicienne. Son mari travaille comme mécanicien. Je l'avais connue chez le même fabricant de jouets, où j'avais travaillé pendant trois mois. Nous allions toutes deux avec notre gamelle prendre notre repas sur les bancs du square de Notre-Dame-des-Blancs-Manteaux. Comme il y a une machine de disponible, je ne crains pas d'être renvoyée.

Miz Ebrel 1967

Yann Ezel a zo aet da Anaon

Docteur en médecine générale, il était venu s'installer à Douarnenez non loin de chez Marc'harid Gourlaouenn. Lorsque nous allions là-bas, Fransez allait toujours lui rendre visite et il l'auscultait. C'était un militant aux idées bien ancrées. En 1935, à Goazeg, il soigna Deb, blessé en 1946. Il soigna ma mère, il s'occupa de mon père en 1952 pendant sept mois, puis de mon frère Ronan quelques années plus tard.

Lorsque je m'installais à Douarnenez, en 1960, il était marié avec une Bretonne de la Région et installé rue des Plomarc'h, près de ma boutique. Je l'ai aperçu dans la rue, je le saluais et il me répondit gentiment, mais je ne suis pas sûre qu'il m'ait reconnue. Mon médecin étant le Docteur Cornie, je n'ai pas eu l'occasion de lui parler.

Il fut inhumé au cimetière de Ploaré à Douarnenez. Il ne devait pas avoir plus de soixante ans. Il était plus jeune que mon

mari.

9.4.1967

Marie-Thérèse m'apprend que Mme Bigot doit aller à Paris et tâchera de venir me voir. Quant à elle, les visites la fatiguent beaucoup.

« Ta lettre m'a fait plaisir et je constate que tu tiens vaillamment le coup. J'ai dit à Mme Bigot que tu ne travaillais pas le samedi... ».

Celle-ci est venue chez moi, un samedi après-midi. Elle était venue au mariage d'une belle-sœur. Pour la remercier de son dévouement pendant la maladie de Veig, je lui ai offert une grande gouache représentant « La Chapelle de Loc-Maria », vue de face et traitée en rose. Elle lui a beaucoup plu et a été touchée de mon geste. Mais elle a voulu m'en acheter une autre pour l'offrir à sa mère. Je l'ai vendue 10 000 F. (anciens). Je lui ai conseillé de prendre « La Cité de Saint-Servan », aux lignes sobres, que Pascal Pondaven avait reproduite dans « La Bretagne à Paris », lors de mon exposition de 1962. J'ai eu grand plaisir à revoir cette amie sincère. Ce n'est pas tous les jours que l'on rencontre des femmes de sa valeur.

9.4.1967

Domfront, Suzanna à A. Y.

« Mari m'apprend la triste nouvelle. L'opération réussie, les suites sont souvent aléatoires. Quel chagrin, chère sœur et pour Marie-Thérèse aussi, sa petite fille a des petits airs de Veig et le teint pâle comme lui... Je vois où est la tombe, puisque j'ai été faire le pèlerinage lors de mon congé avec Mari... ».

11.4.1967

Asnières, Henri Caouissin da A.Y. Paris.

« Anna gaez. Fromet bras
omp Jeanne-Louise ha me gant
ar c'helou estlammus ha do-
nñuz meurbet a gemennit
d'eomp. Maro trumm ho mab
Veig d'an oad a 33 vloaz...

Bez ho pezo bet ho kroaz
Anna Gaez gant maro ho pried,
hini ho preur, ar merzer, hag
hini ho mab. Ra vezo o Anaon
tost d'eo'h p'int bremañ evel

Nous sommes très émus Jeanne-Louise et moi par la terrible nouvelle combien triste que vous nous annoncez. La mort subite de votre fils Hervé, à l'âge de trente-trois ans.

Vous aurez eu votre croix pauvre Anna, avec la mort de votre mari, celui de votre frère, un martyr, et celui de votre

ma lavare an Ao-Perrot " skle-rijennet gant an heol skedus ma'z eo hor Salver, ha gant hor sent koz. Goulenn a ran gant an tad Godu, a anavezit lavareteun oferenn evit Veig kaez, evit e dad kalonek hag e eontr merzer, hag evit rei nerz kalon d'e vamm.

Deuit eta d'hon gwelout eun deiz pe zeiz ma kavit freal-zidigez beza eun tammig gant mignoned. Feno e pellgomzin da Berig Keraod evit kemenn d'ezañ maro Hervé ! Ober a raio ano sur anezañ war " Sturier Bleimor "...

N'oun ket bet c'hoaz war vez Francez kalonek. Ar wech kenta ma'z in da Roazon, ne vankin ket. Pellgomz a rin ivez d'an tad Chardonnet a anavezit mat. D'eoc'h a galon, Doue hag ho patronnez ho harpo en ho klac'har ».

11.4.1967

Fontenay-aux-Roses, Jorda à A. Y. Paris.

« Très chère Anna. Nous nous attendions si peu à une si triste nouvelle ! Quelle épreuve, pauvre mère et malheureux Veig. Mourir à trente-trois ans, et vous Anna qui aimiez tant ce grand et si brave fils !

Nous sommes consternés, affligés en pensant à votre épreuve. Je ne sais que vous dire encore, tous les mots sont faibles quand le malheur frappe.

Nous étions un peu étonnés de ne pas vous voir... Mais nous sommes habitués à ce que vous rentriez dans votre coquille. Nous pensions aller vous surprendre sur votre Montmartre ! Nous avons eu aussi certaines difficultés, mais tout cela n'est rien à côté de ce qui vous happe. Venez donc nous voir, ça vous réconfortera un

peu... Gaeooc'h a wir galon ».

Son mari Ronan ajoute un mot en Breton :

« Kaset am eus eur pennad-skrid da " L'avenir ". Gwelloc'h eo a gredan kentoc'h da " La Bretagne " skrivet am boa ivez eur pennad-skrid ebarz " L'avenir " pa oa maro an ao Guieysse er miz c'houevrer. Marteze e vezit gwelet hepdale. D'eoc'h a greiz kalon ».

« J'ai envoyé un article à " L'Avenir ", c'est mieux que " La Bretagne " je crois. J'avais écrit aussi pour la mort de M. Guieysse au mois de février. Peut-être viendrez-vous bientôt... ».

21.4.1967

Le Ris Ploaré. Per Denez à skriv d'in :

« Kenvroadez ker. Gant poan am eus klevet digant Anna G. e oa maro ho mab, Veig. Setu aze eun taol kalet ha kriz digant an tonkadur adarre. Ha bremañ ho mab e kichen e dad da viken. Trist eo ar vuhez, na trist. Kas a reomp d'eoc'h hor sonjou kalonekañ hag e lavaromp deoc'h pegement a boan hon eus bet o klevout ar c'helou mantrus. Gwall skoet eo bet tiegezh Debauvais.

Skrivet am eus d'« Ar Vro » ha skrivet am eus d'al Liamm evit maro ho mab, ha roet ho chomlec'h evit ma vo kaset deoc'h an niverennou ».

Avec peine, j'ai entendu par Anna G. que votre fils Veig était mort. Voilà un coup terrible et cruel du destin à nouveau. Maintenant le fils repose auprès du père à jamais. La vie est triste, qu'elle est triste. Nous vous envoyons nos pensées les plus affectueuses et nous vous disons combien de peine nous avons eu en entendant cette nouvelle navrante. La famille de Debauvais est frappée bien cruellement.

J'ai écrit à « Ar Vro » et aussi à « Al Liamm » la mort de votre fils et j'ai donné votre adresse afin qu'on vous envoie les numéros... ».

22.4.1967

Douarnenez. Léna à A.Y.

« C'est vraiment une pénible nouvelle que j'ai apprise il y a environ huit jours par Jojo qui l'a su par Marguerite Gourlaouen. Rien ne pouvait actuellement vous arriver de pire.

Je suis allée aussitôt chez Anna G. qui venait de le savoir... Si vous désirez revoir le pays natal, la maison vous est ouverte. Je prends part à votre chagrin et je vous embrasse affectueusement ».

28.4.1967

Marie-Thérèse m'écrit que sa santé ne va pas mieux malgré les médicaments. On lui a dit qu'un séjour dans son air natal lui ferait peut-être grand bien. Aussi décide-t-elle d'aller à Rostrenen.

« Mon déménagement devait partir le cinq mai, mais là, toujours des complications avec la douane... J'ai des tas d'ennuis au point de vue paperasse. Je suis allée spécialement à Colmar avec Mme Bigot, afin d'obtenir un papier du Tribunal d'Instance lequel m'a été bel et bien refusé. Il faut passer par un notaire. Pour la voiture que j'ai vendue, on me demande aussi des papiers et je vais être convoquée à Fribourg aux flics ! C'est comme cela sans arrêt. Il y a des jours où je prendrais ma valise tant je suis déprimée. Je n'ai même pas cette solution. Il faut tout régler... Moumoussig Gwenn tousse en ce moment... Par ailleurs, elle est toujours aussi sage. Il fait un temps lourd aujourd'hui, et j'ai bien peur que ça craque !... J'ai hâte de te revoir, mais je ne peux pas fixer de date exacte... Soazig vient de faire des maisons pour sa Mammig... » (Ce qui consiste en des traits plus ou moins hauts).

1.5.1967

J'envoie 360,90 F. pour le règlement des frais à M. Berthelot Rennes.

« Ouverture caveau 18 F. + dépose monument 82 F. + scellement 22 F. + repose monument 124 F. + graviers autour 8,50 F. + 22 lettres à 2 F. = 44 F. + repeindre les autres par obligation auprès des neuves, 208 lettres à 0,30 F. = 62,40 F. ».

16.5.1967

Ronan Caerleon m'apprend qu'il viendra à Rennes le 31 pour la signature de son livre. « Complots pour une République Bretonne ». J'y avais souscrit et il me l'a livré avec une belle dédicace :

« *Da Anna Debauvais, gweg kalonek va mignon bras Fransez Debauvais, Rener Breiz Atao ha strollad broadel Breiz. Stourmer dispar, goueslet e vuhez gantañ evit Breiz betek e varo. A wir galon.* ».

« A Anna Debauvais épouse courageuse de mon grand ami Fransez Debauvais directeur de Breiz Atao et du S.B.B. Combatant sans pareil, il voua sa vie pour Breiz jusqu'à sa mort ».

Avec la sortie de ce livre, Ronan Caerleon a rompu le mur du silence. Il a ressuscité Deb. Il lui a donné la place qu'il mérite dans le souvenir des Bretons.

Me faisant un prix d'ami, je lui ai acheté dix exemplaires au fur et à mesure, afin de les offrir à ceux qui m'aidèrent dans mes difficultés, amis et parents : Mme Michelet, Robert Debeauvais,

444

Mme Bigot, Marie-Thérèse, Mari etc...

J'ai revu Ronan à maintes reprises et il ne me parlait jamais d'écrire la vie de Deb, mais seulement du deuxième livre en préparation. S'il avait saisi l'occasion sur le vif, il aurait eu les documents que Fransez m'a laissés. Il me donna ainsi le temps de réfléchir et mon destin suivit son cours.

Un soir en revenant avec Jorda me ramener au métro de Fontenay, je leur dis :

« Les tableaux ne se vendent pas, je vais me mettre à écrire. — Ce qui est difficile, me dit Jorda, c'est de trouver un éditeur ». Et on en resta là.

Quelque temps après, j'écrivis à R. C. une lettre dans laquelle je lui expliquais pourquoi je ne donnais pas suite à ma première idée.

« *Pep hini a wel an traou en un doare diskenvel Diegi am boe pega gant al labour ramzel-se...* ».

« Chacun voit les choses différemment. J'étais flemmarde de m'attaquer à ce travail énorme ».

Nous habitons aussi trop loin l'un de l'autre pour faire quelque chose de positif. Nul ne peut savoir ce que vous avez dans la tête et comprendre les situations délicates et complexes.

22.5.1967

Marie-Thérèse m'apprend que son déménagement est parti le 12 mai et que sa sœur l'a bien réceptionné...

« Il me reste, m'écrit-elle, le nettoyage de l'appartement. Je dois le rendre le 7 juin prochain... J'ai donc envisagé de partir le samedi 10 juin. J'arriverai à Paris vers 6 h 30 du soir... J'espère que tu seras à la gare pour nous attendre... »

Que dire de la santé et du moral ? La première s'est tout de même améliorée grâce aux piqûres... terminées hier. Quant au second, il n'y a je crois que l'occupation et un changement complet d'horizon qui pourrait atténuer ce grand chagrin. Le temps aide à ce qu'il paraît ! Mais ici, où tout me rappelle Veig, cela est à certains moments insupportable. Ici, pour la petite et moi, c'est l'isolement complet...

Quant à Moumoussig Gwenn il faut voir comme elle a changé, ceci à tous les points de vue... Quand il fait beau, nous sortons et Mlle a pris cette bonne habitude, si bien qu'il faudrait vivre à l'extérieur pour bien faire. Elle a maintenant de ces réparties qui me font rire et elle veut faire la loi au pauvre Stéphane qui n'a d'autres ressources que d'obéir ! Quant à ses affaires, elle a le sens de la propriété et garé à celui qui lui prend ses jouets. En ce

445

moment elle chante à tue-tête et est en train de faire une lettre. Je traduis : " Mammig ira par le train ".

Elle parle maintenant de nounours et veut aussi aller à l'école... Elle mange mieux maintenant, car à un moment donné, je ne savais plus quoi lui faire. On a bien hâte de te revoir toutes les deux... »

J'ai eu des nouvelles de ma pension. Le dossier est transféré à la Rochelle. Je suis allée à deux reprises à Colmar chez un notaire. Je n'ai toujours pas la pièce en question ; j'espère qu'ils ne bloquent pas les C.C.P. de Veig. Si les pièces n'arrivent pas pour le 10 juin, je suis de la revue ».

10.6.1967

J'ai été heureuse de retrouver mes deux merc'hig à la gare de l'Est et nous sommes revenues par le métro. La petite a couché avec sa mère. J'ai installé pour moi un matelas de fortune devant la porte de la boutique. Le temps est chaud, cela facilite le camping.

Le lendemain dimanche, nous sommes allées chez Mari qui nous avait invitées. Nous nous sommes bien régénées. Soazig a vu Bertrand, qui habite à côté, il lui a donné un soldat de plomb. La petite nous a dit :

« Bertrand est gentil, il m'a donné un camarade ».

Selon l'expression des militaires qui parlent ainsi entre eux.

Toute la semaine, j'ai travaillé. Je partais le matin et Marie-Thérèse se débrouillait avec sa cuisine. Je lui avais montré les possibilités de ravitaillement. Toute la journée, quand elle ne se promenait pas, Soazig avait le nez collé à la vitrine pour guetter mon retour, et moi je m'empressais pour la retrouver.

Le samedi suivant, je suis allée les accompagner jusqu'à Saint-Brieuc, à cause de leurs bagages. Dans le train, la petite a chanté tout le temps, agrippée à la rambarde en contemplant le paysage. Je suis restée près d'elle pour la protéger et lui expliquer en Breton ce qu'elle apercevait.

À Saint-Brieuc après avoir mis les bagages en consigne à la gare routière, nous sommes allées acheter des victuailles dans une épicerie. L'épicière était étonnée que je reprenne le train de l'après-midi pour Paris. « Venir de si loin, dit-elle, pour partir si vite ».

En passant devant un garage, la petite ne me quittait pas la main. « Je ne veux pas me faire écraser » me disait-elle. Nous avons mangé nos sandwiches dans le petit jardin en face de la gare, en attendant le car qui doit amener les enfants à Rostrenen.

Nous étions heureuses. La petite croyait que j'allais la suivre à Rostrenen. Aussi, l'heure du départ fut pénible. Elle n'avait pas quitté le seau rouge et la pelle que Mari lui avait offert. J'avais beau lui dire : « Nous irons bientôt à la plage pour jouer avec ». Rien n'y faisait. Elle fit une crise de larmes ; sa figure en était

toute rouge. J'avais autant de chagrin qu'elle. J'étais heureuse cependant car mon fils à son âge, ne m'avait pas montré son attachement à ce point.

Je voulais qu'elle s'attache à moi. C'était pour cela que j'ai voulu que toute petite, elle me connaisse. J'avais mon travail à reprendre le lundi matin et je ne voulais pas être renvoyée. De plus, je n'avais pas les moyens d'aller à l'hôtel à Rostrenen. La maison de la grand-mère était déjà trop petite avec le ménage de sa tante et toutes deux.

19.6.1967

Rostrenen. Marie-Thérèse à A. Y.

« Nous voici donc de retour toutes deux à Rostrenen, où nous avons été bien reçues. La petite est dorlotée par Paul et Chritine qui ne savent que faire pour nous faire plaisir... Quant à mamm'goz, elle est méconnaissable, tant ils ont obtenu des progrès... Bien sûr, elle ne peut plus marcher, mais on l'a installée dans une chaise à roulettes. Ainsi, elle peut profiter du bon air dehors... Elle a eu beaucoup de plaisir à nous voir.

Tu sais, nous avons eu beaucoup de peine de te voir disparaître à Saint-Brieuc. La petite a pleuré un moment et dans le car elle t'a réclamée... Nous pensons beaucoup à toi et je regrette que tu sois si loin de nous... ».

7.7.1967

Marie-Thérèse m'écrit.

« Nous avons reçu ton petit colis... le petit ensemble en éponge, couleur digitale, va à ravir à Moumoussig Gwenn. Comme nous avons du soleil, elle a gambadé dans le jardin dans cette tenue, tant et si bien que ses jambes sont toutes bronzées. Ta petite fille fait l'admiration de tous ici et je crois que toutes deux nous pouvons en être fières. Elle n'oublie pas sa Mammig et je t'assure que lorsque tu nous a quittées à Saint-Brieuc, elle avait le cœur gros. Elle a fini par s'endormir dans le car, de fatigue sans doute.

Le médecin m'a donné des fortifiants et je pourrai prospecter pour chercher du travail. Christine était toute disposée à s'occuper de la gosse. Je commence à voir les choses d'une façon plus optimiste et dès que j'irai mieux physiquement, je chercherai de l'occupation.

La petite guidée par sa mère m'écrit :

« Chère Mammig, je prends la relève de maman pour te dire que je pense beaucoup à toi. Tu vois je fais de plus en plus de progrès... Maman ne veut pas me donner le stylo et je rouspète. Je viens de me tacher les doigts. Je termine donc ma petite lettre et me joins à maman pour t'embrasser ».

Soazig et Marie-Thérèse.

11.7.1967

Je reçois mon congé chez Alpha

L'année de travail que j'avais demandée étant échue, j'ai reçu une lettre recommandée pour me donner mes huit jours.

Aujourd'hui je suis venue toucher ma dernière paie.

En attendant, je suis allée faire une petite peinture de l'église Notre-Dame-des-Blancs-Manteaux, vue du square. Je la montrai au directeur. Cela ne l'a pas intéressé. Par contre, un garçon de dix ans l'a trouvé très jolie, plus qu'elle n'est en réalité.

J'ai dit au revoir aux employés avec lesquels j'avais toujours été en bons termes, auxquels j'avais fait part de mon licenciement. J'avais donné un ours pour pyjama au fils du coupeur qui en avait été heureux, car son patron ne lui avait jamais fait de cadeau.

Celui-ci avait compris que j'en savais plus sur le monde politique que je n'en disais. Je devais sûrement afficher mes sentiments bretons sans que je m'en aperçoive.

La Portugaise s'arrangeait bien avec le patron, qui trouvait en elle, une étrangère comme lui, ainsi qu'elle me le disait. J'avais envie de lui dire que moi aussi j'étais étrangère à Paris, mais elle ne m'aurait pas comprise, ni le directeur non plus. Je ne lui en veux pas en somme, il fut correct en me gardant pendant l'année, ainsi que je lui avais demandé.

12.7.1967

Avant de reprendre une autre activité artisanale dans les jouets en peluche, je vais voir ma petite fille et sa mère. En arrivant à Rostrenen je retiens une chambre, la meilleure marché chez Amizon. Comme la fille Amizon veut vendre son hôtel, elle ne fait plus de réparations. La porte de la chambre ne ferme pas à clé, et je dois mettre une table devant, afin de dormir tranquillement.

Je vais ensuite chez la mamm goz qui me reconnaît bien et me fait mille joies. La petite était heureuse quand je lui dis que je viendrai la chercher le lendemain matin pour manger avec moi à l'hôtel et passer la journée ensemble. Je ne pouvais voir souvent ma belle-fille, travaillant au dehors toute la journée.

13.7.1974

Je suis allée chercher la petite pour venir prendre son repas à l'hôtel. Elle a fait honneur au repas comme une grande personne. Puis nous avons fait une petite sieste et nous sommes allées nous promener. Elle m'a raconté tout ce qu'elle faisait à l'école et particulièrement la danse qu'elle exécuta sur la petite route qui menait chez sa mamm goz. Le soir elle dina avec moi à une petite table d'aussi bon appétit. Elle aurait bien voulu dormir près de moi la nuit mais je devais repartir le lendemain matin et ce ne serait pas

pratique. Je ne pouvais pas me permettre de rester plus longtemps à l'hôtel. C'est le gros cœur que je l'ai reconduite près de sa tante qui à l'air de l'aimer bien et je leur dis kenavo à tous.

Miz Gouere 1967

Je prends une patente artisanale

Je me mets à faire des jouets en peluche. On trouve toutes les fournitures sur la place Saint-Pierre et à la Samaritaine. J'en fais tout un assortiment en toutes tailles d'ours, de chiens, de chats, de moutons, de poupées.

Je prends entre temps des pastels de la place du Tertre et en ai essayé la vente. Mais les places sont toutes prises. Je continue à en prendre d'autres de la vieille église Saint-Pierre et des autres églises de Paris le dimanche. Celle de Notre-Dame m'attire toujours.

26.7.1967

Rostrenen. Marie-Thérèse à A. Y.

« Tous ces jours-ci, j'attends le facteur en vain... J'espère que tout va bien pour toi et je pense que le travail doit t'accaparer... Pour ce qui est de la situation, j'ai écrit à Plouguernevel et j'ai obtenu un rendez-vous avec le toubib me disant que, dès qu'il aurait une place, on me ferait signe.

Maintenant il faut passer un examen pour y rentrer. De toute façon, je vais pour plus de sûreté, prospecter à Rostrenen. Ici, nous avons pas mal de travail car Christine s'attelle toujours à la couture. Nous nous entraînons toutes les deux... Maman va nettement mieux, ce qui est énorme pour le repos de la nuit.

P. S. : J'ai laissé le stylo à Moumoussig car elle voulait écrire à sa Mammig. J'espère que tu as interprété ses petits dessins affectueux... ».

Miz Gwerez 1967

Marie-Thérèse m'apprend qu'elle a commencé à travailler à l'hôpital et a mis la petite en pension.

« Tu sais, c'est très dur le premier jour. Elle a pleuré et a demandé de partir. Je ne sais ce que je dois faire. Ou reprendre des ménages comme avant, car là j'avais la gosse. Je suis aussi très fatiguée car ils m'ont mis aux hommes, le travail le plus dur. J'ai acheté un solex pour faire la route. Alors je pense que je ne peux pas bouger d'ici... ».

1.8.1967

Marie-Thérèse à A. Y.

« Tout d'abord, je te remercie pour le tissu de lapin blanc, sa marraine se fera un plaisir de lui confectionner un manteau

dedans... Je ne sais pas toujours à combien s'élèvera ma pension...
Je vais demander rendez-vous à l'assistance sociale de Saint-Brieuc...
Alix est venue ici l'autre jour avec une amie de Strasbourg... ».

Miz Eost 1967

Je reçois ma carte de retraite de « Vieux travailleurs » avec
une pension trimestrielle de 95 F.

8.9.1967

Rostrenen, Marie-Thérèse me demande ce que je deviens.
« Je viens de toucher les arriérages de ma pension de retraite
et comme je m'en doutais un peu, ce n'est guère brillant. Ils m'ont
compté les douze ans de service de Veig. La petite n'ayant droit
qu'à 200 F. par mois.

Moumoussig parle de toi et te réclame de temps à autre. Elle
ne voulait pas lâcher le stylo, car elle n'avait pas fini d'embrasser
Mammig ».

(Si sa mère ne lui avait pas parlé de moi, elle m'aurait oubliée.
Néanmoins, j'apprécie sa gentillesse car moi je ne l'oublie pas non
plus).

4 a viz Here 1967

Roazhon, Mari Milin da A. Y. Paris.

« Mantret ouñ bet an deiz
all o klevout e oa maro Veig !
Douaret amañ, ha n'am bo
klevet netra ! Paourkez Veig,
berr eo bet e blanedenn ! Ha
paourkez Itron Deb ! Karet
am bije gwelout ac'hanoc'h
an deiz all ! Per Denez eo en
deus roet ho chomlec'h d'in.
Epad an deiz a bez, e vezan
er stal 32 Place des Lices hag
adalek miz Even e vin o chom
30 Leurenn al Lisou. Aze e
vin e kreiz ker. Deuit da we-
lout ac'hanoun pa dremenit.
Ur gwele a vo evidoc'h pa
garfet. Annie en deus lavaret
d'in ho poa ur plac'hig vihan... »

Jef Penven a zo douaret
en deveziou-mañ ivez. Tremen
a reomp !... ».

En passant par Rennes, je n'avais trouvé que la belle-fille de
Mme Le Mée à son domicile. Elle m'avait bien reçue et nous avons
parlé en breton seulement, ainsi qu'à ses trois petites filles.

Miz Here 1967

Jef Penven a zo aet da Anaon

Il n'avait que cinquante ans et plein de promesses. Je l'avais
connu en 1940 alors qu'il composait des mélodies pour Mona Ker
Is, sur une poésie de Bleimor : « Me zo ganet e kreiz ar mor ». Elle
était diffusée sur les ondes, ce qui l'a fait connaître du grand public.

9.10.1967

Ma belle-fille m'écrit :

« Le service des dossiers n'a pas reconnu la maladie de Veig
imputable au service tant et si bien que la pension m'est refusée.
J'ai donc écrit au Bigot afin de savoir ce que je peux faire... Je
pense me rendre à Rennes pour la Toussaint. Si j'ai le bonheur de
te voir nous nous retrouverons à la gare... Je vais laisser la plume à
la petite (je traduis ses paroles) :

— Je fais de grosses bises à Mammig et je suis son petit amour
et puis on ira te voir pour faire un tour ensemble ».

J'ai écrit aussitôt que je serai à la gare le 1er novembre et
Marie-Thérèse m'a confirmé qu'elle y sera aussi. La petite a ajouté
ses arabesques coutumières que l'on peut interpréter comme l'on
veut.

25.10.1967

Marie-Thérèse est désolée que je ne puisse aller à Rennes.

« Bien sûr, je comprends ton point de vue et nécessité fait loi.
Je sais toute la peine que tu dois ressentir de ne pouvoir venir sur
la tombe... Il faudra tôt ou tard nous revoir, surtout pour notre
petite qui parle de sa Mammig assez souvent. Les petits chien et
chat la ravissent toujours autant. Si jamais tu tombes malade, tu
pourras faire appel à moi car je n'ai plus d'autre mère que toi... »

J'ai eu des nouvelles des Bigot qui s'occupent du problème
de ma pension, car ils sont outrés d'une telle injustice. Je serai heu-
reuse d'avoir le livre sur Tadig et je te remercie d'avoir songé à moi.
Le directeur de l'école de Compostal l'abbé Ratinec le connaissait
aussi. Je pense que ton mari est un grand homme pour que tant de
personnalités bretonnes le connaissent et le saluent... ».

Si je n'ai pu me déplacer, c'est que je dois préparer ma collec-

tion pour essayer d'en vendre aux clients pour Noël. Comme je ne touche pas encore de pension, il faut que je fasse des économies pour y arriver. Les fournitures coûtent assez cher. Il faut se cramponner pour exécuter toute seule tous ces jouets. Il se peut aussi que j'étais grippée, ce qui m'arrive fréquemment, car j'avais l'habitude d'aller tous les ans avec Mari sur la tombe à la Toussaint.

27.10.1967

Angers. Robert m'accuse réception du livre de Caerléon « Complots » :

« Merci mille fois pour votre livre. Il m'a fait plaisir... J'en ai pris suffisamment connaissance pour voir qu'il était question de Francis... Donc en janvier, comme vous me le promettez... Je pense aux difficultés rencontrées par Marie-Thérèse. Évidemment les possibilités de Rostrenen doivent être limitées... Ici tout va bien. Quant à mon père, il est certainement lourdement hypothéqué... ».

Miz Here 1967

Marie-Thérèse m'écrit :

« Je viens aujourd'hui même de recevoir des fonds de prévoyance militaire, un avis m'attribuait la somme de 35 004 F. Je dois te dire que j'en suis étonnée. Je pense aussi que tu vas toucher quelque chose puisque c'est la même caisse qui m'a demandé ton adresse ».

Effectivement, j'ai reçu un avis me priant d'aller encaisser 7 000 F. à la Caisse de Compensation. Cet argent va me servir en attendant de toucher ma retraite.

J'aurais voulu acheter la pièce et la cuisine qui font suite à ma boutique situées sur la cour. J'aurais pu alors recevoir mes enfants.

J'en avais parlé au Syndic lorsque la concierge était partie, mais les co-propriétaires voulaient une gardienne. Je n'avais ni le goût ni le temps d'être à leur disposition. Je suggérai de faire nettoyer les escaliers par une employée du dehors. Ma destinée n'était sans doute pas de finir mes jours à Paris.

Miz Here 1967

Roazhon. Mari Milin da A. Y. Paris.

« Ma teuit da Roazhon evit goueltoù an Holl-Sent deuit ta d'ar ger. Plas a zo da lojan ac'hanoc'h. Hogen emoun o

Si vous vous venez à Rennes pour les fêtes de la Toussaint, venez à la maison, il y a de la place pour vous lo-

chom bremañ 30 leurenn "Al Lisou", memez ti gant Louarn, en estaj kentañ, war an tu kleiz.

Me ayelo dimeurz da Blou-nin. Hogen Yann a chomo aze, forz penaoz c'hwi en em zifreto. Disul goude oferenn ar vrezonegerien e yelfemp war vez an Aotrou Debauvais. Me a yelo da lakaat bleuniou disadorn. Ma'z eus ezomm e lakin traez tro-war-dro. Lavaret a zo d'in, e rit arzed. Digasit un dek bennak ganeoc'h ma teuit, gwerzh a vo d'ezo... ».

ger. Mais je suis maintenant 30 place des Lices dans la même maison que Louarn, au 1er étage sur le côté gauche. J'irai mardi à Plourin, mais Yann restera là, de toute façon vous vous débrouillerez. Dimanche, après la messe des Bretonnants, nous irons sur la tombe de M. Debauvais. J'irai samedi y mettre des fleurs et si elle en a besoin, j'y mettrai du sable autour.

On m'a dit que vous faisiez des ours. Apportez-en une dizaine quand vous viendrez, il y aura de la vente pour eux ».

19.11.1967

Marie-Thérèse me prie de remercier tante Rosa, du pull-over blanc qui va bien à la petite et du petit mouton qui a la priorité sur tous les autres jouets en peluche. C'était le seul que j'ai fait. La petite l'appelle « tonton ».

« Robert m'a écrit et a joint un billet de 50 F. pour le Noël de la petite. Ils sont très gentils et s'inquiètent de notre sort. Si je ne reçois rien du collège technique, j'irai peut-être faire un tour chez eux. Robert est monté à Paris accompagner son père... ».

19.11.1967

Roazhon. Mari Milin da A. Y. Paris.

« Me a anavez ur beleg, person en eur barroz vihan war harzou ar Morbihan hag Ill ha Gwilen hag a glask derc'hel an dud da labourat er Vro. E barrozig a zo bihan. Ul labouradeg evit gwiskamantou labour a zo bet savet hag a vale mat. Traou all emañ o sevel. Me sonj e lak tud e penn, e sikour anezo evit loc'hañ ha goude en em zibabont. Neuze pa am eus gwelet anezañ en deiz all, am eus goulennet outañ, daoust ha ne vefe ket plijet da gaout

Je connais un prêtre, recteur dans une petite paroisse sur les marches du Morbihan et de l'Ille-et-Vilaine ; et qui cherche le moyen de garder ses paroissiens à travailler dans le pays. Cette paroisse est petite. Une maison de confection de vêtements de travail, il a déjà implantée et qui marche bien. Il est en train de monter d'autres entreprises. Je crois qu'il met des personnes à leur tête, il les aide pour démarrer et après elles se débrouillent.

ur plac'h 66 bloaz, hogen barrek-tre, hag a ziskwelfe d'eun toulladig merc'hed ober c'hoariellou e "peluche" "Geo sur" emezañ.

Lavaret am eus d'ezañ ivez e oac'h ampart war "soutien-gorge", ha traou evelse. Ma plich deoc'h skrivañ d'ezañ eo : an abad Martin rec-teur de Quelneuc Morbihan. Lavaret en deus d'in e vefe tu deoc'h d'en em lojan. Perak ne zeufec'h ket e penn ul labouradeg evelse, c'hwi zo gouest da ren un afer. Lavaret am eus d'ezañ e oac'h un Vreizhadez vat, n'am eus ket laret muioc'h. Ma rit aferiou e vefe mat lavaret d'ezañ ez oc'h an Itron Debauvais. N'ouzan ket ha Breizhad eo, hogen klask a ra an tu da zerc'hel an dud e Breizh, ha dont a ra a-benn. Aluzener eo bet e Coëtquidan ! Ma plich an afer deoc'h, me sonj e vo tu deoc'h d'en em glevout.

Bremañ, daoust ha c'hwi c'hellfe kas d'in un arzig bihan evit Ronan, mab diwezañ Herve en deus 3 miz. Karout a rafen kaout anezañ araok Nedeleg. Kasit anezañ dre ar post d'an 32 leurenn al Lisou. Lavarit d'in pegement a gousto, ha paean a rin ac'hanoc'h raktal... ».

27.11.1967

Paris, A. Y. da Mari Milin. Roazhon.
« Poan awalc'h am eus bet oc'h ober eun dibab etouez va arzigou. Setu perak e kasan

Alors quand je l'ai vu l'autre jour, je lui ai demandé s'il ne serait pas intéressé d'avoir une personne de 66 ans, mais très capable et qui montrerait à quelques ouvrières pour faire des jouets en peluche. « Si sûrement », dit-il.

Je lui ai dit aussi que vous savez faire des soutiens-gorge et d'autres choses comme cela. Si vous voulez lui écrire.. Il m'a dit que vous pourriez trouver à vous loger. Pourquoi ne viendriez-vous pas à la tête d'une entreprise de ce genre, vous êtes capable de faire tourner une affaire. Je lui ai dit que vous étiez une bonne Bretonne, mais pas plus. Si vous faites affaire, il serait bon que vous lui dites que vous êtes Mme Debauvais. Je ne sais s'il est Breton, mais il cherche à garder les Bretons en Bretagne, et il arrive à le faire. Il a été aumônier à Coëtquidan ! Si cela vous plaît, vous aurez la possibilité de vous entendre avec lui.

Maintenant, est-ce que vous pourriez m'envoyer un petit ours pour Ronan, le dernier né d'Hervé. Il a trois mois. Je le voudrais avant Noël. Envoyez-le moi par la poste au 30 de la place des Lices. Dites-moi combien, il coûte et je vous paierai aussitôt... ».

J'ai eu assez de peine à faire un choix parmi mes petits ours. Voilà pourquoi je vous

deoc'h unan bihan gwenn evit Ronanig. Gant plijadure kinnigan anezañ d'ho mabig nevez ganet.

Evit kaout unan bras eo ret lakaat eus 30 lur da 50 lur, 20 santimetrad 25 lur, 70 sd 70 lur. Pep seurt liviou a zo outo ha lapined, hay all.

Hogen ne gredan ket e c'hlefers labourat gant tud all, en abeg d'am livaduriou. Trugarez da veza sonjet ennoun. Va zonj a zo mont d'ober eun dro da Vreiz goude Nedeleg. Komz a rin ganeoc'h eus an holl draou-se.

Va c'hoar Mari a zo bet e Roazon da vare an Hollsent war ar bez. Kavet he deus anezañ fichet brao gant bleuniou ha war hini La Borderie ivez. Se zo bet eur frealz evi-doun... ».

envoie un petit lapin pour Ronanig. C'est avec plaisir que je l'offre à votre petit dernier né.

Pour avoir un grand, il faut mettre de 35 à 50 F., vingt centimètres : 25 F. 70 c. = 70 F. Il y en a de toutes les couleurs et des lapins etc...

Mais je crois que je ne pourrai pas travailler avec d'autres à cause de mes peintures. Je vous remercie de penser à moi. Mon idée est d'aller faire un tour en Bretagne après Noël. Je parlerai avec vous de toutes ces choses.

Ma sœur Mari est allée à Rennes pour la Toussaint sur la tombe. Elle l'a trouvée bien décorée avec des fleurs et sur celle de la Borderie. Cela est pour moi un grand réconfort... »

1.12.1967

Marie-Thérèse, toujours à Rostrenen me remercie de ma lettre et de mon colis qui lui ont fait plaisir.

« Tu remercierez tante Mari. Je suis désolée de l'avoir ratée à Rennes. Je ne savais pas qu'elle devait venir seule. Quant au livre, c'est quelque chose de magnifique... »

Je maudis souvent les distances qui nous séparent et j'ai été sur le point de prendre le train, afin de passer quelques instants avec toi et surtout pour Soazig, qui naturellement te réclame. Elle est très intelligente et comprend déjà la situation. Elle veut que j'achète une maison pour elle et pour moi. Je l'ai mise à l'école maternelle.

Je vais écrire à Mlle Dienech député, afin d'avoir un entretien avec elle. Pour la pension, il faudra faire appel, ce qui peut signifier pas mal de frais... ».

(La petite encadre la lettre de dessins mystérieux pour m'exprimer son affection).

11.12.1967

Roazhon. Mari Milin da A. Y. Paris.

« Setu meur a zevez am

Voici plusieurs jours, j'ai

eus digemeret an arz brao. Trugarez kenañ deoc'h ha bennoz Doue deoc'h d'e brofañ da Ronan.

Neuze dont a refot da Roazhon goude Nedeleg. Deuit evit meur a zevezh. C'hwi a gousko er ger hag ur blijadur a vezo evidomp gwelout ac'hanoc'h ha komz ganeoc'h. Lavarit pegoulz e tegouesfec'h. Unan eus ar baotred a c'hellfe mont da gerc'hat ac'hanoc'h d'ar porz-houarn.

Me sonj a vefe mat deoc'h digas standilhonnou eus ar pezh a rit. Kenavo hepdale. Chom a ran en ti stag eus ar stal. Pe er stal pe er ger e vezin kavet. Nedeleg laouen daoust da pep tra ha gwella sonjou an holl amañ ».

reçu le joli ours. Grand merci et Bennoz Doue à vous de l'offrir à Ronan.

Alors, vous allez venir à Rennes après Noël. Venez pour plusieurs jours. Vous dormirez à la maison et ce sera un plaisir pour nous de vous voir et parler avec vous. Dites-moi quand vous arriverez, l'un des garçons irait vous chercher à la gare.

Je pense qu'il serait bon que vous apportiez des échantillons de ce que vous faites. Kenavo sans tarder. J'habite la maison qui touche le magasin. Ou dans la boutique ou à la maison je serai trouvée.

Bon Noël malgré tout à vous, à votre petite-fille et à votre belle-fille et les meilleures pensées de tous ici ».

14.12.1967

Du Ministère des Armées, je reçois une lettre du Général Fabre de l'armée de l'air, me demandant d'entreprendre des démarches en vue de la constitution d'un dossier me donnant droit à une pension. J'ai demandé un extrait de décès au Consul de France à Fribourg que j'ai reçu le 27.12. Puis je suis allée à la mairie du 18ème et j'ai expédié le tout à la Rochelle.

19.12.1967

Ma belle-fille ne se trouve pas bien chez sa mère entre sa sœur et son beau-frère, et m'écrit :

« Si tu pouvais te libérer pour janvier ou mieux encore si nous pouvions aller chez Robert ensemble, ce serait idéal... Je voudrais avoir des conseils éclairés. Je voudrais tant sortir de l'ornière... Mais il faut attendre et voir... A la perception, ils ont été ulcérés de voir que je n'avais pas de pension de veuve et l'employée me conseille fort de faire appel... J'aurais tant aimé passer la Noël avec toi et la gosse... ».

25.12.1967

Marie-Thérèse m'avertit qu'elle fera l'impossible pour aller à

Angers et me demande d'aller l'attendre à la gare le 13 janvier 1968.

« Je te remercie de ta longue lettre. La petite a été gâtée. Je pense que Noël a été dur pour toi. Quant à moi, j'ai encore du mal à réaliser que Veig ne sera jamais plus là... Nous avons été si heureux ensemble et particulièrement en ces jours de fin d'années, Veig savait créer l'émerveillement et ceci avec peu de choses... Mais il faut revenir à la réalité et aux multiples problèmes matériels... ».

28.12.1967

Marie-Thérèse m'envoie l'adresse de Fred Moyses, qu'elle a reçu d'Alix. Il est étonné que je ne lui ai pas écrit depuis longtemps ni annoncé la mort de Veig.

« M. Bigot a écrit à l'hôpital mais n'a pas encore reçu de réponse en ce qui concerne la pension. Il me reste deux mois et demi de délai, après ce sera trop tard pour faire appel... En espérant te voir pour le 14 janvier... ».

Miz Genver 1968

Robert m'a invité à aller le voir à Angers avec Marie-Thérèse et la petite dans la seconde quinzaine de janvier. J'avais écrit que je serais à Rennes le 12. Ainsi, elles viendraient le 14 et me prie d'aller à la gare au train de 12 h 41.

Mais, le 7 la petite étant malade, elle me demande de retarder le voyage. Elle voudrait surtout trouver un logement quelconque. Mais ça aussi c'est difficile. Le 10, la fièvre de la petite étant tombée, Marie-Thérèse préfère attendre le 18 pour voyager.

« La petite voudrait tant te voir et te réclame. Je crois qu'il serait préférable d'acheter un logement en ville, pas ici à Rostrenen, c'est l'asphyxie qui nous guette... J'ai un besoin d'émancipation énorme et j'ai bien du mal à me contenir. Du travail toujours rien. Alors tôt ou tard il faudra prendre un décision. Je n'ai toujours pas de nouvelles de la pension. Il est difficile de m'engager avant que tout soit réglé de ce bord... ».

8.1.1968

Douarnenez. Rosa me remercie de ma carte de vœux. Elle est contente que le pull qu'elle a tricoté, va bien à la petite.

« Pauvre mignonne, trop jeune pour se souvenir de son père... Mais les enfants aident à vivre... C'est dommage que vous soyez si loin les unes des autres. Par Henri j'ai eu de vos nouvelles. Il me dit combien vous faites de belles choses. C'est dommage que vous soyez si à l'étroit... ».

Mon neveu Henri Le Mével est venu voir son beau-frère et sa belle-sœur qui est aussi notre cousine, accompagné de sa femme et de sa fille Marie-Rose. Celle-ci est vraiment délutée. Elles n'ont pas mis longtemps à admirer les beautés de sa tante. Henri m'a acheté un ourson pour sa dernière Marie-Françoise, ce qui m'a beaucoup touché. En principe la famille n'est pas une bonne clientèle !

Miz Genver 1968

Je reçois une carte de visite de Me Corentin Michelet en réponse à mes vœux.

« Qui vient vous remercier vivement, a pris avec intérêt connaissance du livre que vous lui avez fait envoyer, espère aller un de ces jours vous rendre visite sur la Butte.

Vous adresse en ce début d'année les vœux les plus sincères de voir développer votre vente de tableaux... Bloavez mat ha yec'hed ».

14.1.1968

Frankfurt, Fred Moyses à A. Y. Paris.

« Enfin de vos nouvelles ! Cela fait des années que je cherche à savoir ce que vous devenez et personne ne pouvait me renseigner... Ma mère me fit part en son temps de votre visite où elle était soignée, mais elle ne savait pas où vous habitiez. Depuis ma mère est décédée.

Je suis désolé d'apprendre qu'Hervé n'est plus et vous prie de croire en la part que je prends à cette perte. Alix avec qui je suis resté en rapport m'a mis au courant. C'est bien triste pour vous, pour sa veuve et son enfant. Il y a huit jours j'ai reçu le livre de Caerléon « Complots pour une République Bretonne ». Ce livre en soi n'est pas mal fait, bien qu'il y ait pas mal d'erreurs. Je pense qu'il est bien tôt pour écrire un livre d'histoire sur ce qui s'est passé autrefois.

Mais partant de l'histoire, voilà la raison pour laquelle j'ai essayé de vous retrouver... Le Boterf rassemble des notes pour une histoire du Mouvement... Il voudrait d'abord entrer en contact avec les protagonistes qui sont encore d'ici-bas... Si vous le permettez, je pourrais lui communiquer votre adresse... De mon côté je donnerai à Le Boterf les renseignements qu'il désire...

Ma petite Yola a 20 ans et travaille au Consulat d'Amérique. Il y a un an et demi, elle a passé trois mois à Nantes chez les Goasdoué. Si nous avions eu votre adresse elle aurait pu passer vous voir en novembre dernier, passant pour quelques jours à Paris pour visiter la famille de mon frère qui personnellement ne veut rien savoir de moi à cause des affaires bretonnes...

Ici je suis toujours « apatride ». Je jouis de l'asile politique et c'est tout. Pour ces messieurs de Paris, je suis toujours à l'index. Même actuellement ils se refusent de me donner le moindre papier. Je suis toujours en rapport avec quelques amis de Bretagne... J'ai cessé depuis des mois toute correspondance avec O. M... ».

J'ai répondu en Breton car Fred le comprend très bien. Je lui ai dit que je ne désire pas entrer en relation avec Le Boterf, car j'envisage moi-même d'écrire la vie de mon mari en publiant les notes qu'il m'a laissées.

Séjours à Rennes et Angers

21.1.1968

Marie-Thérèse m'écrit :

« La petite va bien maintenant et se fait une fête de te revoir. Tu as bien fait de me donner l'adresse de Mme Le Mée à Rennes. S'il y a du nouveau, je pourrai te prévenir... Point de travail à l'horizon... ».

La mère et la fille sont fidèles au rendez-vous et sont venues passer deux jours à Rennes avant d'aller à Angers où nous sommes attendues.

Comme le Bleun Brug de Haute Bretagne tenait ses assises à Saint-Martin de Rennes, Mme Le Mée s'est offerte à garder la petite pendant que sa mère et moi sommes allées faire un tour là-bas pour revoir des amis de Deb.

Ronan Caouissin y donnait une séance en diapositives des photos des militants de l'Emzas où je figurais aussi. J'ai pu saluer Camille Le Mercier d'Erm, sa femme, l'abbé Hervé qui était en retraite à cause de son cœur. La séance était commencée et quand Ronan en animateur accompli m'a vu entrer, il m'a fait applaudir. (C'était pour mon mari évidemment, mais cela m'a réchauffé le cœur de voir qu'il n'était pas oublié). Ma belle-fille ne savait pas que son beau-père était si connu et estimé.

A notre grand regret, car il y avait encore des choses à voir, il nous fallut quitter la séance, je devais voir quelqu'un chez Mme Le Mée avant le dîner.

La petite ne s'était pas du tout ennuyée. Mme Le Mée avait l'habitude de divertir ses petits-enfants et lui donna de petits jouets. J'avais apporté à la petite un chat noir, qui lui avait fait peur au début, mais auquel elle s'habitua assez vite et l'appelait " Kasig du " comme je lui avais appris. Elle avait le don des langues, aussi remerciait-elle les gens par des trugarez, ne demandant pas

mieux d'apprendre de nouveaux mots qui lui paraissaient naturels.

Le lendemain matin, nous sommes allées au cimetière. La petite regardait sa mère qui devant la tombe de son père, avait les larmes aux yeux et avait l'air de vouloir savoir pourquoi. A cinq ans c'est encore trop jeune pour lui en parler. Le cimetière envahi par les herbes folles donne une impression de désolation qui donne le cafard à Marie-Thérèse.

Après le dîner, Mme Le Mée avait invité Gwennael Mazé et d'autres militants du Kelc'h Debauvais, à venir converser avec moi, en breton, naturellement. J'écris assez facilement en breton, mais pour la conversation, sur les sujets autres que le quotidien, je manque d'entraînement depuis seize ans que mon fils n'habitait plus avec moi.

Cet exercice me fatigua beaucoup, je devais chercher mes mots pour être à la hauteur. Je ne pouvais pas remplacer mon mari, n'ayant jamais rien compris à la politique. De temps en temps, j'employais un mot français qui semblait insolite parmi la dizaine de personnes qui ne parlait qu'un breton châtié.

Pour Marie-Thérèse ce fut une autre histoire. Elle parlait couramment le breton en dialecte rostrenois apparenté au vannetais, mais très compréhensible pour tous. Mais cela lui donnait des complexes et elle tâchait de répondre le mieux qu'elle pouvait, avec quelle peine ! Elle n'avait jamais appris le breton écrit. Elle qui connaissait le breton beaucoup mieux que moi !

Entre Mme Le Mée, ses enfants et les amis rassemblés autour de la grande table rectangulaire, la conversation ne chômait pas. Il était 11 heures du soir lorsque nous primes congé et il fallait se lever tôt le lendemain pour prendre le premier car pour Angers.

En arrivant chez lui, Robert s'étonna de ma mine défaite. Il comprit lorsque je lui expliquais.

« J'ai donné hier une conférence jusqu'à 11 heures, et n'ai pas dormi suffisamment, mais je vais récupérer ici ».

Les deux journées suivantes furent une fête pour la petite qui trouva des cousines pour la distraire, et Marie-Thérèse put se relaxer.

« Comme c'est agréable d'être servie » me dit-elle.

La petite disait trugarez à tout le monde et chacun l'appelait Moumoussig Gwenn. Quand les enfants lui demandaient son nom, elle répondait :

« Je m'appelle Muriel et Soazig ».

Comme je prenais une pochade du jardin, elle me dit :

« Moi aussi j'aime la rose ».

Prenant Robert pour un père, elle s'installait sur ses genoux.

Déjà elle appelait le mari de sa tante papa. Mais elle faisait la différence en parlant de son père absent dont elle voyait la photographie chez sa mère : « Mon papa, celui qui était gentil ».

La tante Jeanne qui était venue ce jour-là lui a donné 10 F. Celle-ci s'est mise aussi à dire trugarez comme la petite.

Robert n'a pu donner à Marie-Thérèse des conseils prévus. « Ce que je peux vous proposer, si vous avez de l'argent à placer je peux vous le prendre à 10 %. Il sera autant en sûreté ici qu'avec l'état ».

Cette solution ne lui convenait pas et elle ne donna pas suite. Elle ne connaissait pas la rigueur de notre cousin comme je le faisais. Quant à moi, je lui dis : « Si j'avais de l'argent à placer, je vous le confierais sans crainte ». C'est ce que j'ai fait par la suite. Il m'a donné d'abord 10 % et 12 %, au même tarif qu'à son père. Ce qui me faisait une retraite de 450 F, par mois au lieu de 350 F. ».

A dire vrai ma belle-fille ne sait pas encore trop ce qu'elle doit faire ni où habiter. A un moment donné, elle pensait venir à Rennes et je lui ai cherché une maison qui serait assez grande pour que nous soyions bien indépendantes chez nous. Mais cela aussi était difficile à trouver.

Puis ce fut le départ de Marie-Thérèse et Soazig pour Rostrenen. Celle-ci a hérité d'une poupée qu'Anne Debeauvais lui a donnée. Tout le monde s'ingéniait à la choyer et elles s'étaient bien acclimatées dans ce milieu gai et affectueux.

Pour moi, j'ai repris le chemin de Paris où j'ai beaucoup de travail à faire. Puisque Mme Le Mée peut me placer mes jouets, je dois utiliser toutes les fournitures qui me restent et j'en ai encore beaucoup. Je lui ai envoyé toutes les pièces qui étaient finies par le car Drouin en attendant le reste.

Après je commencerai les mémoires de mon mari et les miennes par la même occasion.

28.1.1968

Fred Moysé à A. Y. Paris.

« Après quelques hésitations, je joins à cette lettre une photo qui peut raviver certains souvenirs douloureux, mais d'autre part vous apporter une certaine consolation, car je ne sais si vous la possédez. Je ne sais comment elle vint chez ma mère avec des papiers m'appartenant, qui les mit dans un coin... Après sa mort, ma belle-sœur les donna à ma femme, qui se trouvait à Paris... Acceptez-la, en souvenir des jours où nous espérions encore... ».

Miz c'houevrer 1968

Mes cousins Trotoux, me remercient de mes vœux. Jacques qui est médecin, me dit d'aller chez lui un soir pour vérifier mes maux de tête dont je lui avais parlé, avant d'aller voir un spécialiste. Ils sont si occupés tous deux sa femme Claudine et lui, qu'ils n'ont pas le temps de venir jusqu'à Montmartre.

Flemmarde comme d'habitude, et mes maux de tête m'ayant laissée en paix, je ne suis pas allée les voir. Sortir le soir ne me dit rien et mes cousins ne sont libres qu'après leur journée.

6.2.1968

Marie-Thérèse m'écrit.

« Nous voici donc de retour à Rostrenen où il fait froid. Le voyage s'est bien déroulé, sinon la fatigue qui en résulte... Moumoussig t'a beaucoup réclamée dans le train. Elle voulait qu'on retourne te reprendre selon son expression. Bien sûr, elle n'a pas oublié sa Pimprenelle, elle a beaucoup de suite dans les idées. J'ai oublié le kazig du dans le car, et je suis allée le réclamer chez Amizon... »

A Saint-Brieuc, j'ai vu la secrétaire de l'assistance sociale. Elle m'a bien recommandé de faire appel après avoir lu les certificats de Bigot et Grand-Hunier. Elle m'a conseillé de faire appel à Pleven... L'ennui est que ce genre d'appel dure de deux à trois ans, à ce qu'il paraît. La pension d'invalidité attribuée dans les 300 F. par mois... C'est qu'il ne reconnaissent pas les maladies cardiaques, ni le cancer imputable au service. Tout va dépendre je pense des rapports faits à l'hôpital. J'ai le droit en qualité de veuve d'une redevance de bureau de tabac. Ici toujours pas de travail... La petite va prendre la plume pour te faire ses grosses bises... ». (Par des gribouillis maison).

Si ma belle-fille avait eu des dispositions pour le commerce, elle aurait pu tenir un bureau de tabac dans une ville quelconque. Elle tient à rester dans son pays natal où l'air paraît lui réussir un peu. Son problème est assez complexe de ce fait.

6.2.1968

Paris. Me Corentin Michelet à A. Y.

« Qui vous verra avec plaisir après que vous aurez pris un bol d'air breton qui fortifie la santé et clarifie les idées, surtout dans la rue « Monte au ciel » à Douarnenez.

Qui vous remercie de vos bons vœux et souhaite que 1968 verra l'essor de vos créations artistiques de la Butte. Bloavez ha yec'hed mat. ».

10.2.1968

Un neveu par alliance, de passage à Paris chez Mari, a lu le livre « Complots » de R. Caerléon et lui a dit : « Je ne savais pas que Fransez Debauvais était comme cela ». Il avait été à Londres avec De Gaulle pendant la guerre, donc ne connaissait la question bretonne que du dehors, lui qui pourtant était né à l'Île de Sein !

16.2.1968

Quelneuc. L'abbé Martin à A. Y. Paris.

« J'ai beaucoup entendu parler de vos talents par Madame Le Mée de Rennes. A mon dernier passage à Paris, vous étiez absente et je l'ai regretté.

Nous sommes en train de constituer une équipe pour « illustrer la culture bretonne » par le moyen d'une coopérative de production artistique. Votre collaboration nous serait très précieuse. La nôtre vous serait peut-être utile.

D'authentiques talents au service de la Bretagne : tel est notre objectif. Voulez-vous vous joindre à nous ? De surcroît vous m'aideriez à sauver mon village breton par le nom et encore plus par la mentalité.

J'espère une réponse favorable et vous assure de mon religieux dévouement en Notre Seigneur.

19.2.1968

A. Y. à l'abbé Martin.

« J'ai reçu votre lettre du 16 courant. J'ai regretté de n'avoir pu vous parler. J'avais dit à Mme Le Mée qui m'avait présentée qu'une petite ville ne m'intéressait pas à cause de mes tableaux. Votre initiative est intéressante et la condition de mes compatriotes chère à mon cœur de Bretagne. Les forces de ma jeunesse (j'ai 66 ans) sont parties au service de ma patrie, la Bretagne. Je me retrouve sans avoir pu réaliser le rêve de ma vie : la peinture et la poésie. Aussi je ne peux utiliser mon temps ailleurs. Peut-être que dans l'équipe que vous trouverez, il y aurait des gens qui pourraient réaliser les idées et les connaissances que j'ai acquises au cours d'une vie d'action. J'avais pensé à une association pour les jouets en peluche ou autres choses manuelles, où il y aurait une part de création artistique. Néanmoins je peux aller sur place voir ce que je peux faire. J'ai une bonne expérience dans ce métier que j'ai exercé pendant trois ans dans quatre ateliers différents à Paris.

Il doit y avoir un car pour aller là-bas. Je passerai chez Mme Le Mée le 7 mars. Celle-ci a dû vous dire que je ne pourrai pas vous aider au point de vue chrétien. Mon mari avait beaucoup d'amis dans le clergé. Ce village qui vous tient tant à cœur sera peut-être notre meilleur avocat. Si l'environnement ne me plaît pas, je ne

pourrai tenir... ». (Et je lui donne rendez-vous pour le 8 mars).

22.2.1968

Roazhon, Mari Milin da A. Y. Paris.

« Degouezet eo al loened mat-tre, gwerzet am eus un nebeudig. Kas a ran deoc'h 400 lur.

Laouen-tre e vijemp d'ho tigemeroù d'ar 6. Spi am eus ne vezo den klañv ar wech-mañ, hag e vo tu da vont da gerc'hat ac'hanoc'h. Lavarit d'in gant peseurt tren e tegouezfec'h. Me gav d'in e rit mat mont da welout an traou duhont. Komz a refomp eus an dra-se pa vefec'h amañ. Yen eo an amzer an deveziou-mañ ; e Paris ivez sur mat. Ret eo d'eoc'h tomm a un tammig.

Amañ netra a nevez abaoe an deiz-all. Per Denez a zo tremenet ken buan ma n'hen deus ket gellet komz. Kenavo... Peogwir n'eo ket aet ar chekenn kuit e lakan anezhi em lizher, ken buan e tigouezo ».

Les animaux sont bien arrivés. J'en ai vendu un peu, je vous envoie 400 F.

Je suis très contente de vous recevoir le 6. J'espère qu'il n'y aura personne de malade cette fois-ci et que l'on pourra aller vous chercher à la gare. Dites-moi avec quel train vous arriverez. Je crois que vous faites bien d'aller voir les choses là-bas. Le temps est devenu froid ces derniers jours, à Paris ce doit l'être sûrement aussi. Il faut que vous vous chauffiez un peu.

Rien de nouveau ici depuis l'autre jour. Per Denez est passé si vite ici, qu'il n'a pas pu parler. Puisque mon chèque n'est pas parti, je le mets dans la lettre, il ira aussi vite.

24.2.1968

Marie-Thérèse s'inquiète de mon sort.

« Je me démène dans tous les sens afin de faire avancer quelque chose. J'ai vu hier Melle Dienech pour le problème de la pension. J'envoie donc lundi ma lettre recommandée au tribunal. La vie n'est pas facile ici... Il faut que j'arrive à m'extraire d'ici... Ne t'inquiète pas de nous... Tout problème trouve sa solution... ».

24.2.1968

Quelneuc, Abbé Martin à A. Y. Paris.

Entendu pour le 8 mars ! J'irai moi-même vous chercher à Rennes au domicile de Mme Le Mée qui pourra peut-être vous accompagner jusqu'à Quelneuc. Je vous serais obligé de faire savoir en temps opportun l'heure à laquelle vous désirez que je vous prenne, place des Lices.

Je pense que nous pourrions vous apporter une collaboration pour une exposition de vos tableaux en Bretagne pendant la

saison.

J'espère qu'il vous sera possible de nous faire bénéficier de vos talents pour mettre sur pied l'atelier que nous envisageons.

Cette entr'aide serait ainsi, je pense, bénéfique et stimulante pour tous.

Rassurez-vous : je ne pose jamais de conditions de pratique religieuse à ceux dont je sollicite la collaboration. Je respecte trop la liberté intérieure des âmes. Loyauté, honnêteté et dévouement sont déjà un beau reflet de l'Évangile et un bel hommage à Dieu. Le supplément est affaire entre le Seigneur et l'âme elle-même.

Je vous redis mon religieux dévouement en Notre Seigneur ».

28.2.1968

Paris A. Y. da Mari Milin Roazhon.

« Er mintin-mañ am eus resevet gant eurvad ho lizer hag ho chekenn. Kaset am eus anezi dioustu da Roazon. Ne oa ket ret en ober, peogwir ez an da Roazon. hepdale. Eur marz eo pegen talvoudus oc'h evit gwerza seurt traou ha gouzout a rit an doare. Evit Deb eo eveljust hag an dud a gav gwelloc'h ober dre an hent-se... Trugarez deoc'h. Sonja zeu d'in oc'h eus paet ar mizou kas da Drouin.

Respont am eus bet digant ar person. Dont a rayo da gerc'hat ac'hanoun e Roazon d'an 8 a viz Meurz. Goulenn a ra ouzin da bed eur. N'ouzon ket, rak heñ a lavar ; marteze e teuot ganomp da Quelneuc. Ar memez sonj am eus bet, hogen n'am eus lavaret netra. Peogwir e erruin d'ar 6 ; marteze e c'hellimp pellgomz eus an ti. Kenavo... ».

J'ai reçu avec bonheur ce matin votre lettre et le chèque. Je l'ai envoyé tout de suite à Rennes. C'est merveilleux de voir combien vous êtes capable pour vendre ces sortes de choses et comment vous savez y faire. Évidemment c'est pour Deb, et les gens préfèrent donner par cette voie. Merci à vous. Il me vient à l'idée que je n'ai pas payé le port de Drouin. J'ai reçu une réponse du recteur. Il viendra me chercher à Rennes le 8 mars. Mais il me demande à quelle heure, je ne sais pas, car il me dit que vous viendrez avec nous à Quelneuc. J'ai eu la même idée, mais je n'ai rien dit. Puisque j'arriverai le 6, nous pourrions peut-être lui téléphoner de la maison. Kenavo.

28.2.1968

Marie-Thérèse m'écrit.

« J'ai reçu la lettre de Mme Le Mée, qui m'écrit en breton. Aurais-tu l'amabilité de me la traduire.

Je suis allée hier au docteur afin d'avoir un certificat médical que j'ai dû joindre au dossier pour l'obtention de la fameuse part de redevances du bureau de tabac. J'ai donc adressé ma demande

d'appel au greffier afin qu'elle puisse me mettre en rapport avec lui. Le docteur Lavenant, à qui j'ai fait part de ma situation ici et ceci dans l'ensemble, voudrait à tout prix me faire entrer à nouveau à Plouguernevel. Sa femme a téléphoné au docteur Brien, qui m'a soignée. Il y a donc un concours d'entrée et j'ai déjà envoyé ma lettre au directeur.

Je pense que tu peux continuer les recherches à Rennes, car de toutes façons je préfère te voir plus près qu'à Paris. Et puis je ne suis pas absolument certaine de réussir l'examen d'entrée. Alors quoiqu'il en soit, il est préférable de s'en tenir aux premières données. Reste bien le problème de la petite. Je pense la mettre en pension si cela marche. Mais comme disent les Anglais : "attendre et voir"... Plouguernevel paie bien maintenant, cela peut m'ouvrir des horizons, car ils donnent des cours d'infirmières. J'ai si hâte d'avoir une stabilité quelconque...

Je te quitte en te disant tout le plaisir que j'ai eu de te lire car j'avais peur de te savoir malade ».

(Suit la signature de Soazig en petits zigzags).

P. S. : Elle a reçu des nouvelles des cinq filles de Robert. Elle les garde précieusement dans ses archives car ce sont bien les premières qu'elle a reçues et voudrait un compagnon pour Pimprelle ».

La poupée reçue par Anne Debeauvais comportait aussi un garçon. N'en ayant trouvé aucun, j'ai fabriqué quelque chose qui lui ressemble un peu. Elle a été appréciée.

28.2.1968

Paris A. Y. à l'abbé Martin. Quelneuc.

« J'ai bien réfléchi à nos conversations. Il est prématuré de faire des modèles, puisqu'il n'y a rien de concret dans la fondation de la coopérative projetée. Je n'ai pas l'argent à avancer ni le temps non plus.

Je mets en ordre mes écrits et mes peintures. Quand j'aurai mis le pied à l'étrier, les premiers temps seront trop remplis. Les débuts sont durs dit-on, mais cela n'a de signification que pour ceux qui sont en cause.

Quand j'aurai reçu toutes les données et après avis de mon conseil, Me Michelet, alors je pourrai déménager et faire sur place les modèles pour le voyageur. Cela devrait donner quelques commandes pour Noël.

J'espère que l'on trouvera sur place assez vite une personne qui pourra me seconder utilement et qui s'avèrera susceptible de faire une contremaîtresse. L'affaire doit au début nourrir deux

466

personnes, aussi il faut s'assurer de capitaux. L'atelier peut se mettre n'importe où, même au village. J'ai une belle machine à coudre que je peux bien vendre à la société. Je ne veux plus entendre parler de couture. Il me faut un courage surhumain pour en faire. Dans la fabrication de jouets, il y a une part de création artistique qui m'incite à travailler.

Voudrez-vous me donner le prix de location des deux maisons que j'ai aperçues avec le nombre de pièces, celles qui donnent sur la place ?

J'ai mis ma boutique en vente. Pour la foire, vous pourrez trouver chez Mme Le Mée quelques jouets pour agrémenter le stand des meubles. Je peux lui envoyer quelques tableaux.

J'ai été contente de voir votre pays qui en définitive n'est pas si mal au beau temps et surtout en sachant que je pourrai travailler en confiance. Veuillez... ».

L'abbé était venu me prendre l'après-midi du 8 mars, chez Mme Le Mée. Celle-ci n'a pu se joindre à nous. La place auprès du chauffeur étant encombrée intentionnellement, je pris place à l'arrière de la voiture, ce que je préfère.

Il me fit visiter l'entreprise qui occupait pas mal d'ouvrières, en me recommandant de ne point parler de nos projets. Puis il me fit faire la connaissance de l'épicière du centre village à qui il confie ce que nous pensons fonder. Il a offert un ourson qu'il m'avait acheté au fils des épiciers. Ceux-ci ont été très aimables envers moi.

Il m'a fait visiter son église et en particulier les nouveaux vitraux, puis le vieux chevet d'une chapelle où il a fait installer artistiquement une Vierge dans une niche. Il me fit visiter le village en dehors de la route principale derrière l'église. Les maisons basses et vides qui se faisaient face m'ont donné le cafard, mais le village par ailleurs est plaisant. Il m'invita à prendre quelque chose au presbytère. Comme je n'avais ni faim ni soif, je le remerciais de son invitation et nous reprimes immédiatement le chemin de Rennes. Arrivés à Bruz, je lui parlais de Kerlann où nous avons habité en 1934. Cette appellation bretonne en plein pays gallo, l'avait surpris et je lui en racontai l'histoire.

18.3.1968

Marie-Thérèse m'écrit.

« Aujourd'hui je suis couchée avec la grippe et cela m'inquiète assez car le 22 j'ai cet examen à l'hôpital... Aussi je serre les dents afin de pouvoir tenir...

J'ai eu des nouvelles de ma pension de veuve, mauvaises bien

467

sûr. Ces messieurs ne veulent rien savoir et je dois faire part de mon étonnement concernant Guillaume. Ils ne m'ont même pas permis de faire appel, par les preuves, c'est à dire les deux certificats de Bigot et Grand-Hunier. J'en suis complètement écœurée. Mais je n'abandonne pas la lutte pour autant. J'ai écrit à l'assistante sociale de Saint-Brieuc, afin de savoir ce que je peux faire maintenant. Avec ma fichue santé, cette pension revêt beaucoup d'importance pour Soazig et moi. Ecris-moi un petit mot, car dans l'épreuve on se sent toujours plus fort auprès des personnes qu'on aime... ». Avec la signature en zigzags de la petite.

Du vivant de Veig déjà, ils faisaient des compressions dans l'armée. Le budget n'était pas assez fort pour faire face aux frais. Aussi tous les prétextes étaient bons pour ne pas payer les dégâts.

28.3.1968

Roazhon. Mari Milin da A. Y.

« Kas a ran d'eoc'h hiriv
315 lur gwerzet aes-tre. An
Itron Guellec eus Kemper a zo
tremenet dre amañ. Person
Quelneuc en deus prenet unan
ivez hag an Itron de Rohan-
Chabot he deus prenet evit
260 lur. Chom a ra ganin an
teier merc'hodenn l'arz 25 lur,
l c'honikl 35 lur. An daou
ziweza a vo gwerzet sur ».

Spi am eus eo kuit ho
poan dent evit mat, hagez oc'h
yac'h. Pa teufoc'h da Roazhon,
c'houi a oar ez eus plas evidoc'h
amañ.

Daoust ha krouet eo an
Erminig?... Setu gwerzet ar
c'honikl hag an arz 25 lur +
35 lur = 60 lur. Leuniet an
diou chekenn araok kas d'an
ti-post. Kenavo eur wech all ».

Je vous envoie aujourd'hui
315 F. vendu très facilement.
Mme Guellec de Quimper est
passée par ici. Le recteur de
Quelneuc en a acheté un aussi
et Mme de Rohan-Chabot en
a pris pour 260 F. Il me reste
les trois poupées, un ours à
25 F., un lapin à 35 F. Ces
deux derniers se vendront
sûrement...

J'espère que votre mal de
dents est parti pour de bon et
que vous êtes en bonne santé.
Quand vous viendrez à Rennes,
vous savez qu'il y a une place
pour vous.

Est-ce-que vous avez créé
une hermine ?...

Voilà que le lapin et
l'ours sont vendus, 25 + 35 =
60 F. Je remplit les deux
chèques, avant de les envoyer
à la poste. Kenavo.

La dernière fois que j'avais été voir Mari Milin, mes jouets
étaient bien exposés sur la bibliothèque dans le vestibule. On ne
pouvait pas les ignorer.

Chapitre IX

Je commence la rédaction de l'ouvrage "Femmes bretonnes de
Brest Atao et les siens"

Mis Mars 1968

Nous devons se manifester clairement

Il y a juste vingt-quatre ans que mon mari est mort et j'ai
été à six ans. Il est temps que je commence à écrire le récit de
sa vie et de son combat. Nombre de gens se sont intéressés
à l'histoire politique bretonne, mais surtout pas à la vie sur
le plan humain, en tant que fils, époux, père et ami de tous les
bretons sans exception et surtout de ceux qui ont travaillé avec lui
à la renaissance de son pays.

J'ai donc rédigé ma pauvre autobiographie. J'ai mis des photos
aux vitrines pour ne pas être importunée par le fist.

Si j'avais connu le succès avec mes romans, je me serais
adressée à d'autres pour publier les notes de mon mari. Je pensais
un peu plus de succès en politique, j'aurais attendu quelques
mois, peut-être deux bien rétrogrades, et l'éventuel qui passait pour les
sans faire attendre que jamais. Je commence en même temps
à dire je ne connais pas les conditions. Je pense que le petit livre
travaille assez bien en Bretagne. Alors j'ai mis ma bibliothèque en vente.
Quand elle sera vendue, je chercherai un logement à Rennes et
mon mari est content et qu'il sera l'épouse dans un autre pays
vieux. L'esprit de mon mari rôde autour de moi pour me donner
et me féliciter dans mon voyage.

Je commence à écrire mon autobiographie. J'ai mis des photos
aux vitrines pour ne pas être importunée par le fist. Si j'avais
connu le succès avec mes romans, je me serais adressée à d'autres
pour publier les notes de mon mari. Je pensais un peu plus de succès
en politique, j'aurais attendu quelques mois, peut-être deux bien
rétrogrades, et l'éventuel qui passait pour les sans faire attendre
que jamais. Je commence en même temps à dire je ne connais pas
les conditions. Je pense que le petit livre travaille assez bien en
Bretagne. Alors j'ai mis ma bibliothèque en vente. Quand elle sera
vendue, je chercherai un logement à Rennes et mon mari est content
et qu'il sera l'épouse dans un autre pays vieux. L'esprit de mon
mari rôde autour de moi pour me donner et me féliciter dans mon
voyage.

Chapitre IX

Je commence la rédaction de l'ouvrage : Fransez Debauvais de Breiz Atao et les siens

Miz Meurz 1968

Mon destin se manifeste clairement

Il y a juste vingt-quatre ans que mon mari est mort et j'ai soixante-six ans. Il est temps que je commence à écrire le récit de sa vie et de son combat. Nombre de gens se sont intéressés à l'homme politique connu, mais personne ne l'a fait sur le plan humain, en tant que fils, époux, père et ami de tous les Bretons sans exception et surtout de ceux qui ont travaillé avec lui à la renaissance de son pays.

J'ai donc résilié ma patente artisanale. J'ai mis des rideaux aux vitrines pour ne pas être importunée par le fisc.

Si j'avais connu le succès avec mes tableaux, je me serais adressée à d'autres pour publier les notes de mon mari. Si j'avais vendu un peu plus de jouets en peluche, j'aurais attendu encore, ma retraite étant bien minime, et l'avenir me faisait peur. Les jeux sont faits, advienne que pourra. Je commence un autre combat dont je ne connais pas les embûches. Je pense que je peux faire ce travail aussi bien en Bretagne. Alors j'ai mis ma boutique en vente. Quand elle sera vendue, je chercherai un logement à Rennes où mon mari est enterré et où je veux l'être aussi, quand mon tour viendra. L'esprit de mon mari rôde autour de moi pour me guider et me fortifier dans mon entreprise.

Je commence d'abord par acheter d'occasion une machine à écrire (30 000 F.) pour transcrire les documents et lettres laissés par Deb ainsi que les miennes et des siens. Au fur et à mesure, j'ajoute les commentaires. Je prends mon temps et je ne fais pas trop de fautes et je les classe par ordre chronologique. Je fis ainsi d'un trait mille pages, qui serviront de support à un ouvrage de trois à quatre livres. Ma mémoire reviendra en les relisant.

Je me demandais comment attaquer et mener à bien un sujet de cette importance. Pendant quinze ans je n'avais entendu que des discours, je me sentais incapable d'en faire autant. J'optais donc pour le système chronologique. Cela me facilitera la rédaction,

quoiqu'il m'empêchera de résumer certaines situations. Par contre, il avait l'avantage de les éclaircir et de les comprendre en les replaçant par les dates dans leur contexte véritable.

Grand fut mon étonnement lorsque Jean Mabire, journaliste réputé, me dit que j'avais employé la bonne méthode pour mon genre de travail.

« Beaucoup de gens savent écrire, ajouta-t-il, mais ce qui leur manque c'est la documentation. Ne prêtez vos manuscrits à personne même pour une heure.

C'est Mme Le Mée qui avait alerté Fons de Kort, un Hollandais qui habitait Paris, celui-ci vint voir ma collection de photographies qui l'intéressa fort.

Alors je commençais mon récit par la généalogie de la famille Debauvais. Il me prendra beaucoup de temps ; cela ne m'empêchera pas d'aller de l'avant en attendant de recevoir les précieux papiers, ce travail de chercheur me passionnait.

Pendant que je m'attelais à ce travail, Finotte vint me voir et me trouva « transformée en écrivain » ! Elle me donna 100 F. pour la tombe. J'étais confuse et émue. Pour la remercier je la priai de choisir un pastel ou un jouet en peluche. Elle accepta un ourson bleu afin de l'offrir à sa nièce Gwenn pour y ranger son pyjama. Il y avait vingt-cinq ans que je ne l'avais vue. Elle avait changé en mieux et exerçait le métier d'assistante sociale.

4.4.1968

Marie-Thérèse m'envoie des nouvelles de la petite qui sort d'une rougeole carabinée.

« Je continue à faire mes heures de ménage l'après-midi... J'ai donc passé l'examen, il a duré trois heures en tout et dans l'ensemble, je ne suis pas mécontente. Je me fais pistonner par le psychiatre ! De toute façon, je ne perds pas de vue la possibilité pour nous deux de nous retrouver à Rennes. J'ai vu les prix des maisons, elles sont très chères. Seulement avoir un home à soi n'a pas de prix... Si je suis agréée à Plouguernevel, ce sera je crois pour des remplacements de vacances. J'espère pouvoir tenir. Si tu prends une décision fais m'en part. De toutes façons je ne me plains pas ici... J'ai écrit à l'assistante sociale une lettre explosive, tant j'étais énervée... Ces salopards de toubibs militaires ont fait un rapport sur la maladie, de telle sorte que l'imputabilité ne puisse être reconnue... Tu vois un peu les chances que j'ai... Je passe la plume à Moumoussig, qui comme tu vas le voir a pas mal de choses à te

472

dire... ». (En six lignes de zigzags).

7.4.1968

Je fais appel au souvenir de Fred Moyses, qui fut l'un des amis le plus près du cœur de mon mari. Ses renseignements m'ont bien aidée à compléter mes connaissances.

Aujourd'hui il m'écrit et me fait retour des photos de mes peintures. Il m'avait acheté une gouache.

« Je les ai montrées ici à des connaissances et connaisseurs et tous sont du même avis : peintures très originales et de grande valeur artistique... Ici, c'est comme à Paris, il faut exposer pour se faire connaître et le résultat est toujours incertain... La ville de Frankfurt est américanisée et les expositions d'art sont délaissées...

Je comprends bien votre lettre en breton. Je vous écris en français car cela m'est plus facile... Mais maintenant j'écris plus souvent en allemand ou en anglais, surtout cette dernière langue pour les Tibétains... Leur mentalité est fort différente et plus élevée, ainsi que leur solidarité et leur reconnaissance... Bon courage. Je suis aussi au courant par mes bons amis Nantais de ce qui se passe au pays... ».

16.4.1968

Paris. A. Y. à Fred Moyses, Frankfurt.

« Je ne sais si vous avez compris ce que c'est moi qui vous ai fait envoyer directement par R. Caoussin, le livre : Complots, en souvenir des jours où vous étiez un frère pour mon mari... Vous avez assez de choses à raconter pour en faire un livre... Il pourrait servir avec le mien à remettre chacun à sa place... J'écris, je peins, mais tout cela ne paie pas. Tant pis, je ne sais combien de temps il me reste à vivre. Il faut que je fasse encore cette chose-là et sauver les écrits de Deb. Kenavo... ».

Je n'aurais pas de regrets de quitter Paris, ne serait-ce que pour les trottoirs souillés par les chiens. La concierge de la maison d'à côté rigole de me voir le balai à la main quand l'eau coule dans le ruisseau. Les voitures bloquent le caniveau et pour démarrer empoisonnent l'air de ma boutique !...

20.4.1968

Roazhon. Mari Milin da A.Y. Paris.

« An arzed a zo digouezet
mat, n'am eus gwerzet nemet
daou betek-hen. Dont a raio.
An aotrou Martin en deus

Les ours sont bien arrivés,
je n'en ai vendu seulement que
deux jusqu'à maintenant. Cela
viendra. M. M. m'a téléphoné

473

pellgomzet d'in dec'h...

Lavarit d'an Itron
Debauvais ma skrivit d'ez e ya
an traou waraok goustadig,
hogen mont a reont waraok.

Spi en deus da gaout
arc'hant hepdale evit an afer.
Evit an ti, m'am eus komprenet
mat e vezer o ficha anezañ.
Hini pe hini eo sur da gaout
anezañ. Lavaret en deus c'hoaz :
" Lavarit d'an Itron
Debauvais kemer eus tammig
pasianted dont e refomp a-
benn ".

Goulennet en deus digan
nin hag em boa arzed hag e
c'houlenn e vefe kaset 2 pe 3
evit bezañ lakaet en diskoue-
zadeg (ar foar) evel ho poa
lavaret. An hañv a zo deuet.
Dec'h hag hiziv, eo tomm
kenañ amañ. Kenavo... ».

30.4.1968

Je reçois l'avis de ma retraite artisanale : quatre trimestres en 1966 à 162 F. + année 1967 = 687 F. + un trimestre 1968 = 188 F. Total = 1037 F.

12.5.1968

Fred m'écrit.

« Votre prédiction au sujet de O.M. pourrait bien se réaliser. Figurez-vous qu'il m'a envoyé une courte lettre pour m'annoncer son passage à travers l'Allemagne en juillet prochain. Son ton est assez insolent et il me reproche de ne pas lui donner de mes nouvelles, alors qu'il n'a jamais répondu à mes deux dernières lettres, je lui avais dit ce que je pensais de sa façon d'agir, ce qui n'était pas très flatteur pour lui. Pour ma part, je ne l'éviterai pas si je suis ici... »

Vous me dites qu'il faudrait écrire mes mémoires. Je dois vous dire que je n'en ai guère le goût. D'abord je n'ai jamais tenu de journal et ensuite à quoi bon ! Ces mémoires chez les Bretons dégénèrent en polémiques dès qu'elles paraissent... et cela n'est guère intéressant. Je suis attentivement ce qui se passe au Pays sans espoir de retour et depuis pas mal d'eau s'est écoulée dans la Loire et dans l'Odé. Tout cela me paraît assez loin et je ne suis pas un

hier pour me dire :

« Dites à Mme D., si vous lui écrivez, que les choses vont de l'avant doucement, mais elles progressent ».

Il espère trouver de l'argent sans tarder pour l'affaire. Pour la maison, si j'ai bien compris, on est en train de l'arranger. Il est sûr d'avoir l'une ou l'autre. Il ajoute :

« Dites à Mme D. de prendre un peu de patience, nous en viendrons à bout ».

Il m'a demandé si j'avais des ours et si je pouvais lui envoyer deux ou trois pour mettre dans l'exposition (à la foire) ainsi que vous lui avez dit. L'été est arrivé, hier et aujourd'hui il faisait très chaud...

O.M. pour me faire l'illusion que je pourrais y jouer un rôle si minime que ce soit...

Quand j'apprends par certains amis que des explosions se produisent chez nous, alors je pense à autrefois et je trouve ces " chers inconnus " vraiment sympathiques. Nous étions dans une galerie semblable, n'est-ce pas ?

Mais que puis-je faire d'ici ? Le monde est devenu si bête et si pudique lorsque quelque chose se passe hors de la vie normale. Les allemands sont devenus idiots. Ils sont plus francophiles que jamais... Ils veulent me persuader ici que je rentre en relation avec le gouvernement de M. le Général. J'ai refusé évidemment et continue de vivre en statenlos (apatride), ce qui est parfois gênant, mais on prend son mal en patience. Au diable la France. Saluez de ma part les amis que vous rencontrez... A bientôt de vous lire et croyez à mon amitié de toujours ».

15.5.1968

J'achète la concession à perpétuité

Mme Le Mée, m'ayant vendu pas mal de jouets aux amis bretons, je me suis rendue à la mairie pour acheter la concession à perpétuité de la tombe de mon mari et des siens. J'ai payé 3 399 F. 93 soit : concession 2921,33 après réduction du paiement des 50 années non échues + timbre cinq francs + enregistrement 483,60 F.

Miz mai 1968

Teofil Jeusset a zo aet da Anaon

Il avait cinquante-huit ans lorsqu'il trépassa à Nantes. Fred Moyse me donna quelques précisions à son sujet : « Après la guerre, au cours des dernières années de sa vie, j'étais en correspondance suivie avec Jeusset. Il était même venu me voir ici à Frankfurt où il espérait trouver du travail. Mais cela ne lui a pas plu et en plus il était malade et n'aurait pu travailler. Il arriva ici en novembre, il n'avait pas de manteau et il faisait froid. Je lui prêtai l'un des miens qu'il garda en souvenir de moi et l'emporta à Nantes ».

En 1954, Théo Jeusset écrivit une préface pour le numéro de « Celtia » dans « La Bretagne réelle », sur Marchal et le mouvement breton. Il retrace le climat de l'époque. J'y ai appris beaucoup de choses inédites sur Marchal. C'était en même temps un adieu à celui qui malgré ses éclipses sut rester, un ami de Fransez Debauvais et des patriotes bretons.

T. Jeusset m'avait fait savoir qu'il n'était pas d'accord pour aider à acheter une tombe familiale à Fransez Debauvais. Il m'avait donné le F. symbolique, et je voulais le lui rendre. Mais un ami breton m'en avait dissuadé en me disant qu'il était malade et condamné par les médecins.

Heureusement que le famille est là, tant pour lui que pour les autres, pour donner une sépulture décente à ses morts afin que les générations suivantes ne la laissent tomber en ruines.

C'est justement le jour où il entrait pour toujours au cimetière du Nord que je venais d'acquitter le prix de la concession perpétuelle de la tombe de mon mari et des siens.

Je l'ai su trop tard pour aller offrir mes condoléances à sa femme et ses enfants. Ceux-ci lui élevèrent un tombeau avec la croix celtique copiée sur celle qui orne la tombe de Deb. Chose qui lui était due pour son passé de patriote breton indépendant et convaincu.

19.6.1968

Plouguernevel. Marie-Thérèse à A. Y. Paris.

« ... J'ai trouvé une chambre ici, ainsi je suis plus près de la petite. J'ai eu encore des coups durs. Maman est morte. J'ai dû quelques jours auparavant quitter Rostrenen, le climat devenait impossible... »

Nous vivons dans une collectivité qui est une vraie jungle... Ils m'ont mise aux hommes, le travail est infiniment plus difficile... »

Ma belle-fille a été acceptée à l'hôpital de Plouguernevel. Elle a mis la petite en pension chez les sœurs. L'école touche la maison où elle a trouvé une grande pièce qu'elle a meublée sommairement en attendant mieux. Les sœurs s'occupent bien de la petite et la supérieure la gâte, comme si c'était sa petite fille. Sa mère va la chercher à la sortie de son travail, qui n'est pas toujours régulier, faisant les 3 x 8 tantôt le jour, tantôt la nuit.

19.6.1968

Je reçois du service des pensions l'avis du rejet, motif invoqué : « Sa maladie n'est pas imputable au service ».

Miz Mezeven 1968

Une nouvelle revue « Sav Breizh » vient de paraître, sous la direction d'Erwann Vallérie. Elle occupe les bureaux où aux temps héroïques de Breiz Atao la petite équipe logeait 21, rue de la Chalotais.

La direction me fit le service de la revue jusqu'au N° 23 en 1975. Elle disparut faute de munitions après les bourrasques policières qui atteignaient les militants. Cette revue était d'un style percutant. Les articles en breton et en français étaient de haut niveau et compréhensibles. Je me rappellerai toujours cette phrase de Gwelc'han le Scouezec, l'un des rédacteurs attirés : « Il faut se

souvenir que notre seul ennemi c'est la France ».

Miz Mezevzn 1968
Révolution à Paris

En ce mois de juin, j'étais à Angers chez les cousins où j'étais venue passer trois jours, lorsqu'éclata la révolte des étudiants, suivie d'une grève générale des transports. J'y suis restée quinze jours. Je scrutais la radio incessamment pour connaître les événements. A Angers il y avait la grève des ordures et il fallait donner la pièce à des entrepreneurs bénévoles pour en être débarrassé. Les soldats furent réquisitionnés les jours suivants pour cette corvée.

Un jour il y eut un car qui partait d'Angers pour Paris. J'y trouve une place sans savoir où il s'arrêterait là-bas. Au Mans, le chauffeur donna un paquet de cigarettes au piquet de grève pour le laisser passer. Le car s'arrêta aux Invalides, et n'allait pas plus loin. Il n'y avait ni métro, ni autobus, il fallait se rendre chez soi à pied. Personne ne pouvait me renseigner. Enfin je trouve un homme qui était dans le même cas que moi. Il revenait de Lourdes où il était brancardier et se propose de me diriger par le chemin le plus court à la station Anvers. Là, je pouvais me retrouver. Il m'avait fait passer devant la cohorte des manifestants. Elle se préparait à se mettre en marche, et occupait toute la largeur de la rue. Je n'aurais jamais osé le faire toute seule.

Le long du chemin, il n'y avait que des bancs déplacés, des vitrines brisées. Devant une faculté, des étudiants perchés sur des camions haranguaient la foule ; des pancartes étaient affichées partout. Devant le Luxembourg, les pavés étaient enlevés.

15.6.1968

Roazhon. Mari Milin da A.Y. Paris.

« *Ar chekenn am boa roet deoc'h leuniet koulskoude ganeoc'h 1563 Fr. 53 a zo distroet d'in. Setu perag n'eo ket bet lakaet war ho kont. Setu unan all.* »

Laouen ez oun bet o kaout ho lizher. En em c'houlenn a ren penaoz ho poa graet da zistrei da Bariz. Gant an holl darvoudou hon deus kalz nebeutoc'h a labour ; neuze e kemeromp hor vakansou d'ar c'henta a viz Eost... Me a zistro evit ar c'hendalc'h keltiek

Le chèque que je vous avais donné pourtant par vous, m'a été retourné. C'est pourquoi il n'a pas été mis sur votre compte, en voici un autre.

J'ai été contente d'avoir votre lettre. Je me demandais comment vous aviez pu retourner à Paris. Avec les événements, nous n'avons pas beaucoup de travail, alors nous prendrons nos vacances le premier août... Je reviendrai pour le Congrès Celtique le

d'an 22. Deuit pa garfet... ». 22. Venez quand vous voulez.

25.6.1968

A. Katt m'écrit de Rennes.

« Absent de Rennes pendant plusieurs jours, je n'ai pu vous répondre plus tôt. Je vous prie, ne me remerciez pas. J'ai fait très peu et n'ai jamais pu toucher d'oreille compréhensive. Je l'ai toujours clamé. C'est scandaleux de vous avoir laissé payer ce qui aurait dû être couvert par la collecte amicale près de certains, sinon par la souscription nationale. Hélas ! La mentalité des temps nouveaux n'est pas brillante. Nous allons partir pour un mois début juillet. J'espère bien me désintoxiquer du tiercé, du téléphone et du P.M.U.

2.8.1968

Mark ar Berr a zo aet da Anaon

La première fois que je le vis, ce fut au Bleun Brug de Lesneven en 1928. Quand j'ai fondé mon commerce en 1930, il m'a fourni des dentelles au départ. Il devait avoir dans les soixante-sept ans, quand, en voulant mettre sa voiture en marche, sur le quai de l'Odet à Quimper, celle-ci recula. Sa femme eut le temps de sauter de la voiture, mais Mark ar Berr ne put s'en échapper et se noya dans la rivière, avant que l'on ait pu le secourir. Il avait neuf enfants. Cet accident, mit un terme à une vie bien remplie au service de la Bretagne, à la cause de laquelle, il resta fidèle toute sa vie.

6.8.1968

Mari Milin da A. Y.

« Setir ur chekenn 70 lur evit eun arz. Kaset ain eus pevar all da Vur, elec'h eman ar c'hamp Etrekeltriek. An Itron de Bellaing a ren ar c'hamp... ».

(Voici un chèque de 70 F. pour un ours. J'en ai envoyé quatre l'autre jour à Mur au camp Interceltique. Mme de Bellaing dirige ce camp).

11.8.1968

Marie-Thérèse m'envoie un mot de l'hôpital écrit à une heure du matin et se plaint d'être fatiguée.

« Le sommeil diurne ne remplace pas celui de la nuit. Moi aussi j'ai très souvent le cafard. Je ne réalise pas encore que Veig nous a quitté... Je ne vois plus de médecin, c'est inutile... Soazig va bien heureusement. Elle a beaucoup grandi et devient de plus en plus amusante... ».

15.8.1968

Marie-Thérèse m'écrit de l'hôpital, où elle travaille de nuit.

« Je viens d'effectuer ma ronde et il n'y a rien à signaler. J'ai reçu ta lettre aujourd'hui et nous serons la petite et moi, enchantées de te revoir. Ne te préoccupe pas pour le logement, puisque j'ai deux lits dans la pièce... J'aurais tant aimé aller sur la tombe de Veig. J'ai cueilli de la bruyère l'autre jour et j'ai pensé fleurir sa tombe ».

(En revenant du Congrès Interceltique, je pense retourner à Paris en faisant un détour par Plouguernevel).

22.8.1968

Congrès Interceltique de Fougères.

Je me suis rendue à Fougères par le car de l'après-midi, sitôt arrivée à Rennes. Je suis encombrée par ma valise et mon carton de grandes gouaches. J'ai espoir d'en vendre quelques unes ; Mme Le Mée m'ayant dit qu'elle y tiendrait un stand de livres bretons.

Je demande au Syndicat d'Initiative installé sur une place de Fougères à l'arrêt de car, où se trouve le congrès. L'employé me renseigne vaguement en m'indiquant la direction à prendre. Après avoir mangé un sandwich et bu un café, je m'aventurais un peu à l'aveuglette. Je rencontre par hasard Per Denez en grande conversation avec quelqu'un. Je suis sauvée ! Il va m'indiquer sûrement où se trouve Mme Le Mée. J'étais arrivée tout près du collège vide de ses élèves, qui avait été mis à la disposition des congressistes.

J'y ai trouvé une chambre avec un lit très dur. Je vis alors le secrétaire qui me donna des bons gratuits, en me disant :

« Vous êtes une invitée d'honneur comme veuve de Fransez Debauvais au même titre que la femme de John Lewis qui venait de mourir au Pays de Galles ».

J'étais en retard au dîner, mais le cuisinier me trouva quand même quelques reliefs du festin. Le jeune homme délégué au service des congressistes, était vraiment gentil.

Je m'endormis d'un sommeil de plomb, malgré les chants qui bercèrent mon sommeil tard dans la nuit. Le réfectoire se trouvant juste au-dessous de ma chambre au 1er étage.

23.8.1968

Le lendemain matin, je vois Mme Le Mée et je m'installais près de son stand dans le hall qui desservait la salle de conférences où Ecosais, Gallois, Bretons, et autres Celtes assistaient.

J'arrangeai mes gouaches derrière le stand avec de la ficelle et des épingles à linge, achetées aux alentours. J'en ai vendu deux à M. J. Marot, une autre, représentant le moulin du Boël, à Arzel

Piette, en souvenir de F. Debauvais. Cela lui rappelait le temps de ses études à Rennes. Il était venu au camp avec sa femme galloise. Il était lecteur de breton à l'Université du Pays de Galles.

J'ai vu aussi un ancien ami de Deb, pharmacien à Fougères, ainsi que sa femme qui m'acheta aussi deux gouaches. Je saluai Véfa de Bellaing. Elle regrettait que je n'ai pas apporté un bel ours blanc, elle me l'aurait acheté.

J'ai vendu aussi une gouache à Rémond Delaporte, il était venu là avec sa femme et sa fille. Il me dit avoir autant d'amitié pour Deb comme celui-ci en avait pour lui. Toutes ces conversations étaient en breton comme de juste.

24.8.1968

L'après-midi, rendez-vous au château où se produisaient les Gallois. L'ancienne troupe de Bleimor sous la direction d'Alan Styvel exécutait leur programme ainsi que les autres clans celtiques. Per Denez faisait l'interprète en breton, gallois et anglais.

Je rencontrais là les vieux amis de Deb. Des journalistes prirent des photos de ma rencontre avec Rémond Delaporte. Je revis avec plaisir Bob, venu là avec sa femme et ses deux enfants. Depuis 25 ans je ne l'avais pas revu. Avec lui, j'ai pu éclaircir des points obscurs de certains événements.

J'exposais quelques tableaux près du stand de Mme Le Mée que je ne quittais pas souvent. Elle me présentait ceux que je ne connaissais pas, par exemple Yann Talbot qui se dépensait sans compter pour assurer le déroulement du festival et me donnait des entrées gratuites.

La fête se termina par un Bro Goz chanté à l'unisson par les Bretons, les Gallois et les Corniques. Je mêlais ma voix à la leur. Aucun autre chant ne m'émeut autant. En sortant, je rencontrai Camille Le Mercier d'Erin, que sa femme avait amené en voiture. Je les saluai à leur passage.

25.8.1968

Après le repas de midi, avec du cidre à volonté, nous nous rendons à la Lande de la Rencontre à Saint-Aubin-du-Cormier. Je trouvais une place dans la voiture de l'abbé Armans ar C'halvez avec un couple de Gallois. Je leur parlais en français de mon mari, quand l'abbé me dit :

« Perag ne gomzit outo e Brezoneg peogwir se a ra plijadur dezo ? (Pourquoi ne leur parlez-vous pas en breton puisque ça leur fait plaisir ?). Je continuais donc mon récit en breton et ils comprenaient très bien.

Le Bagad de la Lande d'Ouéé était déjà là et sonnait la marche funèbre sous la direction du lieutenant de l'Escalier.

Après le « Dalch sonj » le Général Pierre Vallerie fit le récit détaillé de la bataille. Je n'avais jamais compris jusqu'à ce jour, pourquoi l'armée bretonne avait pu être mise en déroute après deux jours de combats acharnés.

Miz Eost 1968

Récit des combats de Saint-Aubin-du-Cormier par le général Pierre Vallerie

« Après avoir campé à Andouillé du 23 au 26 juillet 1488, l'armée bretonne apprend le 26 au matin que les Français se sont rendu maîtres de Fougères. Il est alors décidé d'aller reprendre Saint-Aubin-du-Cormier déjà tenu par les français. L'armée bretonne quitte Andouillé le 26 et va s'installer sur le coteau d'Orange à l'est de Vieux-Vy-sur-Couesnon.

Que comprenait cette armée ? L'élite de l'armée bretonne soit 400 lances et environ 4 000 cavaliers. Plus de 2 500 francs archers bretons, 300 archers anglais, 3 500 Espagnols, 800 Allemands, un complément de 2 000 Bretons surtout des cavaliers.

Tout cet ensemble comportait une force non négligeable, une véritable petite armée européenne. Malheureusement il n'y eut pas d'unité de commandement. Le maréchal de Rieux qui commandait l'ensemble voyait son autorité discutée par les autres chefs. Les soldats n'avaient pas confiance dans les princes français qui étaient venus partager le sort des Bretons. Parmi eux il y avait entre autres Louis d'Orléans, le futur Louis XII. Pour montrer sa loyauté envers les Bretons celui-ci décide de se battre à pied parmi les Bretons ; le prince d'Orange, un autre seigneur français en fit autant.

Le lundi 28 dès le matin, l'armée bretonne partit pour Saint-Aubin en passant par Mézières. Elle s'arrêta juste au bord de la Lande, appelée aujourd'hui la Lande de la Rencontre, dans une position remarquable, la gauche du dispositif appuyée au bois d'Ussel, non loin des croix qui y furent dressées après et la droite près de la forêt de Haute Sève, face au sud.

L'armée française forte de 15 000 hommes était commandée par le jeune général La Trémouille. Elle comprenait en particulier un important contingent suisse, véritable troupe d'élite commandée par un habile capitaine napolitain Jacobs Galiote.

La Trémouille venant de Saint-Aubin s'installe en face de l'armée bretonne à cheval sur la route de Lens à Saint-Aubin à droite et à gauche du carrefour de cette route avec celle qui se dirige vers la Lande d'Ouéé. Il était face au nord. La première faute des Bretons fut de laisser ainsi les Français s'installer. Le combat s'engagea vers deux heures de l'après-midi par un combat d'artillerie que se livrèrent les deux armées. Il y eut déjà pas mal

de pertes.

Puis les deux avant-gardes s'élançèrent l'une vers l'autre. Les gros suivirent et la mêlée devint générale. Mais nos partenaires allemands qui étaient au centre s'avancèrent trop imprudemment. Il y eut une brisure dans la ligne bretonne et Galiote se lança avec ses 400 cavaliers dans cette fissure. La ligne fut percée. Les cavaliers franco-suisse se jetèrent sur l'artillerie bretonne et prirent l'infanterie à revers. Le corps de bataille français, pénétra à leur suite dans la brèche et pénétra à revers le corps de bataille breton et en particulier toute la gauche du dispositif. Assaillis de dos et de face, c'est la déroute pour les Bretons et le carnage. La poursuite se prolongea jusqu'au delà de Mézières. On raconte que le duc d'Orléans fut lui-même fait prisonnier dans les rochers proches d'Orange, appelés depuis les rochers du roi. 2 000 archers anglais se firent tuer jusqu'au dernier parmi lesquels on avait placé 1 700 Bretons qui avaient revêtu la même croix. 6 000 hommes étaient morts. Ce fut la fin de l'indépendance bretonne ».

Je restai seule après la cérémonie pour prendre trois peintures de ce lieu historique. Me connaissant de longue date, Fanch Cagneul, breton de Saint-Aubin se présenta à moi comme le petit garçon de quatorze ans à qui Meawenn donna en 1938 une gerbe de fleurs à porter, lors d'un défilé « Breiz Atao », qui se rendait à la croix de la bataille.

La journée s'avancait et le canon tonnait quelque part. Je fis à pied le trajet jusqu'à Saint-Aubin. J'y pris le car qui me ramena à Fougères.

26.8.1968

Ce matin avait lieu la messe concélébrée par les prêtres présents au congrès, dans l'ancienne église Saint-Sulpice. L'évangile fut lu en breton, gallois, écossais, irlandais, cornique. Je pus suivre ce dernier complètement, surtout que je connaissais le sujet. J'étais placée à droite près des Gallois. A ma gauche, j'ai reconnu Youenn Souffès Després et le général Vallerie. Le cantique : « *Da feiz hon tadou koz* » clôtura la cérémonie. Je le chantais de tout mon cœur, pour affirmer ma foi bretonne.

Dans l'après-midi, les congressistes se rendirent à Rennes où ils furent reçus par le maire, dans le grand salon d'honneur. Je restais à Fougères, au collège, où se réunissaient les Bretons. J'y rencontrai Gwenolé Ar Menn et Herlé Denez. J'y exposai mes gouaches, peu de gens s'y intéressaient. J'avais vu plusieurs fois Hervé ar Menn et lui avais appris que Deb voyait en lui le

rénovateur du biniou en Bretagne. J'ai vu aussi Ronan Caerleon en quête de photos, Alan al Louarn, Per Gerasd et sa femme qui m'offrit sa revue « Ar sturier ».

Je dinai auprès d'Henri Caoussin avec lequel on peut converser en breton sans complexe, tant son débit est volubile et intéressant.

Le soir il y eut une soirée au théâtre de verdure, avec illumination au château de Fougères. J'y rencontrai Budog le fils de Germaine Daniélou et de Per Peresse, qui fut content de me voir. Je ne l'avais pas vu depuis l'âge de trois ans !

27.8.1968

Après cinq jours le congrès se termine aujourd'hui. Pendant que les érudits s'entretenaient entre eux, je visite les lieux. Au cours de mes pérégrinations, je rencontre Germaine Péresse à qui je parle de mon projet d'acheter un logement à Rennes. Elle me promet d'aller voir son notaire et d'autres aussi, pour connaître les prix. Je lui parlais que j'aimerais habiter la place des Lices.

Je rentre à Rennes par le car en sa compagnie et elle m'invite à partager son repas. Elle m'avait déjà acheté une gouache représentant le bourg de Locmaria en Rostrenen. Et pourtant son mari Emmanuel ar Barz peignait de belles peintures aux vives couleurs et les émaux de la petite table qu'il faisait cuire lui-même. Nous avons dîné joyeusement en compagnie de son fils Riwall et sa fille Gwenn.

Je ne m'attardais pas et rejoignis Mme Le Mée car je dois repartir le lendemain matin voir mes enfants.

« Hervé a gaso ac'hanoc'h d'ar porz-houarn marc'hoaz » (Hervé vous amènera en voiture à la gare demain matin, me dit-elle).

Je la remerciai d'y avoir pensé, car j'étais vraiment encombrée par ma valise et mon carton de peintures.

28.8.1968

J'arrivais sans encombre à Plouguernevel en passant par Saint-Brieuc et Rostrenen, où je dois passer trois jours avec ma petite-fille. Comme sa mère travaille de nuit cette semaine, j'ai demandé à la supérieure si elle pouvait me loger et me nourrir dans l'école où les pensionnaires sont en vacances.

Elle me donna un lit tout près de ma petite fille dans une pièce immense. Le matin, je lavais mes affaires dans le lavabo et les fis sécher dans le jardin.

Voyant la fenêtre de sa maison obstruée par un rideau opaque, je dis à Soazig :

« Nous reviendrons quand ta mère sera réveillée ».

Nous retournons à l'école où la petite me fit visiter sa classe. Après le repas du midi dans le réfectoire, je prends mon matériel de peinture pour faire un tableau de l'intérieur de l'église, plus intéressant que l'extérieur.

Nous croisons une voisine. Elle demande à la petite si elle va se promener. Celle-ci lui répond :

« Oh non, nous allons à la messe faire des peintures ».

Elle assista près de moi, à l'élaboration, participant ainsi à l'œuvre qui devenait un peu la sienne. Puis je lui donnais un franc pour mettre dans le tronc de tous les Saints ; car il y en avait une quantité. C'est pour les voir que j'avais plaisir à y venir.

Nous avons été aussi voir l'ancienne gare. La vue du train la faisait rêver et elle aurait voulu y grimper, comme si par miracle, celui-ci était parti l'emmener dans un voyage merveilleux.

Cependant le souvenir de son père la tracassait :

« Sœur Anne m'a dit de prier pour mon papa, je crois qu'il est mort ».

Je n'ai rien répondu ne sachant que lui dire. Quelques temps après, étant venue à Rennes, sa mère lui montra la tombe en lui disant :

« C'est là qu'il est ton père ». Elle n'en fut pas surprise et n'en a plus jamais parlé.

Ayant payé ma pension la veille, je donnais dix francs à la sœur qui m'avait servi mon déjeuner. Elle en était ravie ! Elle était déjà très âgée et me parlait de ses tribulations lorsqu'elle courait la campagne en bicyclette, pour faire des piqûres au malades.

La petite me racontait qu'elle s'abritait dans la serre avec la supérieure quand le temps ne lui permettait pas de se promener dans le jardin.

Avant de m'en aller, j'ai versé 800 F. à l'adresse de Robert, produit de la vente de mes gouaches, pour arrondir le prêt à 10 000 F. comme je lui avais promis.

Mme Le Barz m'a écrit à Plouguernevel qu'elle a déjà commencé très sérieusement à s'occuper de mes affaires et de la prévenir quand je viendrai à Rennes.

31.8.1968

Je suis arrivée à Paris le soir, sans m'arrêter à Rennes. Le 12.9, je reçois de Marie-Thérèse une lettre, m'apprenant que la petite a pleuré après mon départ. J'y ai été sensible. Nous avons passé de bons moments ensemble.

11.10.1968

Cholet. L'oncle Julien m'écrit.

« C'est avec un réel plaisir que nous avons reçu votre lettre hier matin. Je tiens à répondre dès aujourd'hui, ce qui prouve que j'ai encore conservé quelque chose de ma ponctualité en tout. La santé se maintient à peu près. J'ai été très malade pendant longtemps (des mois) hémorragies intestinales dues à un ulcère. Votre tante a eu bien du mérite à me soigner, car pour essayer de calmer un peu les douleurs qui étaient vives et bien douloureuses par moments, elle me faisait le jour et souvent deux fois la nuit des instillations de Laudanum et de Mestoryl.

Puis alors que je me préparais pour le grand voyage tout d'un coup et sans trop pouvoir comprendre, mon état s'est subitement amélioré et maintenant en prenant des précautions au point de vue alimentaire surtout... je me porte à peu près bien ; je devine bien que ce n'est qu'un court sursis... Je crois que je pourrai aller jusqu'au 15 juin prochain pour fêter mes noces de diamant auxquelles nous vous convions bien et sûrs que vous aurez à cœur d'être des nôtres ce jour là.

Je vous félicite d'écrire vos mémoires. J'en avais eu l'idée moi aussi, cela faisait plaisir à Robert, mais l'âge est venu, je vais entamer ma 82ème année bientôt et je n'ai plus le goût ni les idées à rien. Je n'ai malheureusement aucune marotte, ni pêche, ni bricolage, ni jardinage. Alors je passe mon temps à lire, regrettant celui ou je ressentais le goût et le besoin de travailler pour la généalogie... ».

Puis l'oncle Julien signe. Le patriarche de la famille. Et il me donne tous les détails sur la vie de ses parents entre Saint-Symphorien et le Pertre. Je les ai utilisés pour la généalogie des Debauvais dans le premier tome.

22.10.1968

Marie-Thérèse à A. Y. Paris.

« Je suis bien contente bien sûr que tu ais trouvé acquéreur... Le contrat de six mois est terminé et c'est la consternation générale. Ils n'ont l'intention de garder personne. Ici plus qu'ailleurs le chômage sévit et quand je pense que j'ai dû attendre plus d'un an pour être employée ici, c'est vraiment navrant. Je gagne par mois 1 200 F. + les 200 F. de pension et les allocations de la petite. Cela me fait par mois un chiffre appréciable compte tenu de mon âge et surtout de mon manque de qualification... La patronne a fait état de ma situation et nous serons je pense fixées demain ou après demain au plus tard... »

Je viens d'avoir aujourd'hui même confirmation, je suis gardée. Partant de là, je ne pourrai me rendre à Rennes pour la

Toussaint, sauf imprévu, si toutefois je puis y aller, je t'enverrai un télégramme à l'hôtel... ».

J'ai vendu ma boutique à Paris

J'aurais voulu en tirer plus que je n'avais investi, mais je n'ai pas trouvé le client rêvé. Enfin, je suis rentrée dans mes fonds. Avec les 7 000 F. de la Prévoyance de Veig je pense trouver quelque chose à Rennes dans les 25 000 F. avec mes petites pensions, les intérêts de Robert et ceux de Madeleine, je dois pouvoir m'en tirer et mener à bien le travail commencé tout en continuant la peinture.

Avant d'aller chez le notaire, j'ai posé mes conditions à mon acheteur. Je déménagerai quand j'aurai trouvé quelque chose qui me convienne à Rennes et je voudrais être payée comptant. Nous nous mettons d'accord et nous partons chez le notaire qui m'a vendu la boutique.

Le clerc de notaire me demanda si j'étais la femme de Debauvais de « Breiz Atao », qui selon lui était avec l'abbé Perrot les deux plus grands Bretons.

L'acheteur lui donna un chèque. Après la signature le notaire m'en donna un autre de 20 000 F. que j'allais toucher à la caisse des dépôts et consignation. Je partis aussitôt à Rennes. J'ai pris une chambre près de la gare où je peux faire ma cuisine avec des conserves, du pâté, du pain et du café-poudre avec l'eau chaude du robinet. Il me faut ménager mes fonds, je ne sais ce qui m'attend, dans cette grande ville que j'ai quittée il y a 25 ans.

Miz Here 1968

J'achète un logement à Rennes

Sans perdre de temps, j'allais voir Mme Le Barz pour lui demander les adresses qu'elle avait collectées. Ancienne assistante sociale, elle sait se débrouiller en toute occasion. Elle me recommande l'étude de Me Jacques Delperrier où il y a un logement libre à vendre place des Lices.

J'y allais aussitôt. Après avoir exposé mes recherches, l'un des employés prit une clé pour me faire visiter l'appartement à vendre place des Lices au premier étage au fond d'un couloir d'une ancienne maison, il me montra les deux pièces de ce logement : une cuisine de trois mètres de large sur six mètres de long, munie d'une grande fenêtre à meneaux donnant sur la cour, des waters privés, d'un évier et l'installation du gaz de ville.

La pièce qui faisait suite donnait sur la place, elle comportait trois placards et une grande fenêtre. C'était le salon d'un ancien hôtel, le plafond et les murs ornés de floritures de plâtre et de bois.

Le soleil illuminait la pièce et éblouissait. Je donnais mon accord, sans me soucier du plancher qui paraissait par endroits, vouloir s'effondrer. J'en demandais le prix.

« Le vendeur en demande 35 000 F., me dit l'employé.

— Je ne peux mettre que 25 000 F. avec les actes, mais je peux payer comptant.

— L'on pourra peut-être s'arranger, me répondit-il.

En sortant, je remarquai que la façade avait besoin de réparations, et le lui dis.

— Justement les héritiers pourront peut-être se contenter de votre prix », me répondit-il.

Maître Delperrier me dit :

« Je vais soumettre votre offre aux héritiers. Ils veulent vendre pour partager tout de suite la succession. Mais comme ils sont tous les trois dans des lieux différents, je dois avoir d'abord leur accord, mais il faut attendre une semaine.

— Bien je vais attendre et je reviendrai dans huit jours chercher la réponse ».

J'allais remercier Mme Le Barz pour son aide efficace. Puis j'allais annoncer la nouvelle à Mme Le Mée, qui est heureuse à la pensée que je vienne habiter à côté de chez elle.

Comme je n'avais rien à faire, je résolus d'aller chez les cousins à Angers, où j'ai une invitation permanente. Je quittais ma chambre à l'hôtel et confiais ma valise à la patronne. Je n'oubliais pas d'apporter mon matériel de peinture. Je vais avoir le temps de me consacrer à ma passion et faire plaisir en même temps à la petite famille. Aussitôt arrivée, je fis six peintures au pastel pour offrir à chacun des enfants.

De retour à Rennes, il n'y avait plus de place dans l'hôtel du Relais (de prix moyen), aussi je repris ma valise et allais demander asile à Mme Le Mée pour le temps de régler mes affaires.

Les vendeurs avaient accepté mon offre et je signalais l'acte d'achat. J'avais apporté l'argent liquide, mais le notaire me dit qu'il ne pouvait qu'accepter des chèques. Je dus aller jusqu'au Crédit Lyonnais pour me faire ouvrir un compte afin de donner un chèque au notaire.

Je fis le compte des réparations urgentes et contactai le plombier pour le gaz et l'eau dont les tuyauteries étaient en mauvais état. J'allais aussi à la Compagnie des Eaux et de l'Électricité, afin qu'ils fassent le nécessaire. Je donnais ma clé à Mme Le Mée afin que les employés puissent me donner satisfaction et je repartis pour Paris m'occuper de mon déménagement.

21.11.68

Fontenay. Jorda à A. Y. Paris.

« Ronan étant à Rennes ces jours-ci a appris que vous aviez trouvé un local pour revenir dans la capitale... Ronan doit circuler en Bretagne voir les militants pour l'achèvement de son prochain livre, ce qui représente un travail énorme à terminer en quelques mois... ».

Ronan ajoute :

« *Gwelet am eus Mari Milin. Lavaret en deus d'in ho peus prenet eun dra bennak e Roazon. Gwell a-ze neuze ! Laouen ouñ evidoc'h Roit kelou d'eomp araok kuitaat Paris daonet... ».*

(J'ai vu Mari Milin. Elle m'a dit que vous avez acheté quelque chose à Rennes. Je suis heureux pour vous. Donnez-nous des nouvelles avant de quitter Paris damné...).

23.11.1968

Fons de Kort, ayant connu mon prochain départ veut me voir et me donna rendez-vous aujourd'hui pour mardi prochain.

Fons est exact au rendez-vous. Sa femme s'intéresse beaucoup aux dentelles en pensant faire plus tard un musée à la Martyre où elle a acheté une ancienne maison que son mari va restaurer. Je lui donnais avec plusieurs sortes de dentelle et broderies la guimpe de mariée de ma mère. Son amie l'avait merveilleusement brodée de roses sur filet ; le tour du cou de deux centimètres de haut, assorti à la guimpe elle-même, le tout sur fond de tissu noir pour faire ressortir la guimpe, comme l'était la coiffe qui était ajustée sur un bonnet noir.

Pour me remercier Fons me fit le portrait de Deb en blanc et noir d'après une photo vu de face, que je lui donnais. Le portrait ne me plaît pas beaucoup. Il en fit un autre vu de profil. Celui-ci était vraiment réussi. Yann Fouéré me l'acheta plus tard et A. Catelliot m'acheta l'autre.

Fons avait déjà exécuté le portrait de Jord ar Mée fort ressemblant. Fons m'en donna la raison :

« C'est parce que je connaissais bien M. Le Mée ».

(Et il n'avait jamais vu mon mari).

Mme Le Mée écrivit à Hervé ar Menn pour lui demander de venir me voir afin de me donner quelques conseils pour ramener mes meubles à Rennes à moindre frais.

Il vint jusqu'à ma boutique pour m'informer qu'il serait préférable d'attendre qu'un camion vienne de Bretagne à Paris et

488

reparte avec mon déménagement. Il allait voir cela lui-même. Il m'invita à aller le voir, mais selon mon habitude, je n'ai pas bougé de chez moi.

24.11.1968

Paris. A. Y. da Hervé ar Menn.

« *Trugarez evit ho pizit en deus graet kalz a blijadur. Etouez kement a estrenien eun eiennenn a freskter eo klevout ha gwellout tud ar vro, a-du gant Breiz pann da benn. Eur fazi am eus graet. Ret e vo d'an nebeuta, eur c'harr a 12 metrad. Kavet oc'h eus unan bennak evit an diloadeg? Krog ouñ d'ober va fakadou... ».*

Je vous remercie de votre visite qui m'a fait grand plaisir. C'est pour moi, parmi tant d'étrangers, une onde de fraîcheur d'entendre et de voir des gens du pays de cœur avec Breiz.

Je me suis trompée. Il faudrait au moins un camion de douze mètres carrés. Avez-vous trouvé quelque chose ? J'ai commencé mes paquets.

Miz Kerzu 1968

N'ayant aucune nouvelle de Bretagne et le nouveau propriétaire me pressant, je suis allée voir pour un wagon. Le prix me semble trop cher. Je suis allée chez Drouin dont les bureaux se trouvent dans la ceinture de Paris. Je ne m'y étais jamais aventurée et j'ai failli me faire écraser en traversant un stop. La voiture s'est arrêtée pile devant moi. Comme j'ai eu peur ! Le chauffeur rouspétait par-dessus le marché. Ayant enfin trouvé la maison de Drouin, j'ai pris mes dispositions pour le déménagement. Je suis repartie par un autre chemin où il y avait des feux rouges.

Avant de quitter Paris, j'ai voulu aller dire kenavo à M. Michelet qui fut si bon pour moi. Il était absent. Sa femme me reçut chaleureusement et fut heureuse du tableau que je lui offrais. C'était un pastel de la rue Baudrerie à Vitry, traité en bleu.

Je reçus le jour suivant leurs remerciements :

« M. et Mme C. Michelet ont été confus de recevoir votre tableau avec leurs vœux pour 1969, souhaitent que Rennes où vous vous installez sera favorable à vos créations artistiques et à leur écoulement, vous assurent de leur sympathie dans l'attente de vous revoir ».

17.12.1968

Mme Le Mée m'informe que l'électricité fonctionne.

489

« Tangi en deus lakaet klogorennou... Kasaus eo bezañ rediet d'ober al labouriou pa vefec'h aze. Hogen peogwir e vefompamezein, c'hwi a c'hello dont du-mañ. Pegoulz e teuit ? Ho kwele a c'hortoz ac'ha-noc'h... ».

19.12.1968

Roazhon, Mari Milin da A. Y. Paris.

« Reseo a ran ho lizher ha pellgomzet am eus raktal... Deuet eo ar paotr eus ti Molard, dour a zo, gaz a zo, ha fichet en deus un toull er water... ».

Tangi a mis des ampoules. C'est ennuyeux d'être obligé de faire des travaux quand on est installé. Mais puisque nous serons voisins, vous pourrez venir ici. Quand venez-vous ? Votre lit vous attend...

Je reçois votre lettre et j'ai téléphoné aussitôt... Le gars de chez Molard est venu, il y a l'eau, le gaz et il a arrangé l'écoulement des waters...

22.12.1968

Fred Moyse m'envoie ses vœux sur une carte décorée de dessins tibétains, avec les souhaits en anglais. La femme de Fred est rentrée à Frankfürft après huit mois de sanatorium.

Miz Kerzu 1968

Je suis allée avec Mari acheter un chandelier argenté à trois branches au bazar de l'hôtel de ville. J'ai pris quelque chose de bien. Si j'en ai besoin, je pourrai toujours le revendre. Il fera bel effet devant la glace avec ses bougies multicolores le soir de Noël, quand ma petite fille viendra me voir.

Il y a quelques temps, je reçus une feuille de Sécurité Sociale m'invitant à faire un bulletin de santé sans frais.

Je passais par différents services qui m'examinèrent et déclarèrent que ma santé était bonne. En dernier lieu, je passais devant un médecin qui appliquait fortement une pièce de métal sur le bout des seins. Cela me fit mal, comme à tout le monde je suppose, mais lui ne le pensa pas et me pria de passer la radio au centre anticancéreux de la Sécurité Sociale. Cela me paraissait bizarre, car je n'avais jamais eu mal aux seins.

Mes affaires étant emballées dans des cartons trouvés sur le marché, je ne pouvais plus travailler et m'en allais passer les derniers jours avant mon départ chez Mari. Celle-ci me disait à propos de la radio,

« A ta place, je n'irai pas ».

J'étais sans souci, et j'allais sans appréhension rue de Flandre. Là je subis la torture de ce grand plateau qui vous écrasait

et qui me faisait peur à la pensée qu'il reste en panne. Puis la radio sous les seins contre une table aux contours non arrondis. J'en revins endolorie. Ils avaient décelé, paraît-il des nodules et je devrais consulter un médecin tous les ans pour connaître leur développement. Lorsque je dis au médecin que je parlais, il fut dépité :

« Je vous donnerai quand même les résultats de la radio ».

Je me raccrochais à la réflexion de l'infirmière qui lui disait : « Elle n'a pas de ganglions sous l'aisselle ». Cependant ce verdict me mettra dans les transes, jusqu'au jour où un médecin venu soigner ma grippe me rassura : « Vous n'êtes pas malade ».

Un autre, à qui je montrai la radio me dit :

« Vous auriez trente ans, on vous aurait opérée, mais à votre âge, vous ne risquez rien ».

Dans l'après-midi, je suis allée chez le coiffeur me faire faire un indéfrisable. Je veux laisser pousser mes cheveux afin de pouvoir faire un chignon. Je n'y étais pas retournée depuis six ans.

Les employés de la Compagnie du gaz et des eaux sont venus relever les compteurs. Le déménagement doit avoir lieu le lendemain matin. Je me levais de bonne heure pour retenir la place du trottoir avec deux chaises. Je dormis le soir chez Mari. Le lendemain je pars à Rennes, attendre le déménagement qui doit arriver le lundi soir et viendra aménager place des Lices le mardi matin.

Chapitre X

Retour définitif au Pays Miz Kerzu 1968

Je descends à Rennes chez mon amie Mari Milin où j'arrive par le train du soir avec deux valises. Le lendemain, je lui emprunte un balai pour nettoyer un peu avant de placer les meubles. Je ferai la peinture après.

Les meubles sont arrivés et mis en place tout de suite. La grande armoire fit trembler le vieux plancher tant elle était lourde. Les cartons sont mis en attente dans le couloir. Je les rentrais avant le soir. Je couchais encore cette nuit-là chez Mari Milin.

Le lendemain, l'employé du gaz est venu installer mon réchaud qui était au butagaz auparavant. Il me donna des conseils judicieux pour faire durer le tuyau de caoutchouc :

« Fermez d'abord la clé d'arrivée, et ensuite éteignez celle du réchaud. C'est le gaz qui détériore le caoutchouc ».

L'employé de la Compagnie des Eaux est venu me faire signer mon abonnement que je pris au plus juste. Je n'ai ni baignoire ni machine à laver.

Une fois tout en place, j'allais acheter un grand escabeau de six marches, coût 3 500 F. L'employé dut venir m'aider à la transporter, afin de commencer mes peintures. Le plafond est très haut et en parfait état, mais les boiseries ont besoin d'un coup de peinture fraîche. Je le fis en beige clair, afin que les tableaux ressortent bien. Le petit escabeau de bois était trop court et avait une marche en mauvais état. Je le donnais à qui voulut le prendre.

Pour me donner du courage, je mis la radio en marche. Hélas ! Je n'avais pas pensé à vérifier le courant. La radio était à 110 volts et ici c'était du 220, aussi rendit-elle l'âme. Ne pensant plus à cela, la télé eut le même sort.

Emmanuel Le Barz et sa femme, rencontrés par hasard rue de la Monnaie, m'apportèrent un transformateur pour mon matériel électrique y compris ma machine à coudre. Ils me prirent ma télé pour la faire arranger par leur électricien.

Pendant que je peignais à tour de bras, avec ma blouse tachée de peinture, je reçus la visite de l'abbé Loeiz Hervé, grand ami de Deb. Alan Al Louarn lui a dit que j'étais de retour à Rennes. J'étais confuse de le recevoir dans cet accoutrement et le lui dis.

« Je comprends » dit-il simplement. Il était en ce moment

dans une maison de retraite, son cœur n'allait pas très bien et avait plaisir à venir voir les patriotes, car il était resté fidèle à ses amis et idées de toujours.

Depuis que je suis ici, je ne parle que breton avec Mari Milin, Alan Al Louarn et leur famille, aussi je fais des progrès visibles.

22.1.1969

L'oncle Cholet m'écrit :

« Bien sûr que nous irons à Rennes, nous ne manquerons pas d'aller voir votre nouvelle installation ; ne pas y aller nous semblerait commettre un péché contre l'esprit de clan et de famille qui a toujours existé entre nous. Que l'on soit Français ou Breton, cela n'implique forcément que nous devons être ennemis, surtout en ce moment où tous les peuples aspirent à l'oubli des haines passées... Je ne savais pas qu'il y avait un hôtel de Beauvais du XV siècle à Rennes... Je me porte relativement bien. Au point de vue santé, ça va toujours à peu près et j'ai encore une espérance de vie pour quelques années... ».

Kelc'h Debeauvais

En allant faire mes courses chez " Leclerc " rue de Dinan, je fus surprise de lire sur une affiche le nom de mon mari. C'était un cercle d'études en langue bretonne. J'étais heureuse de constater que le breton s'était bien implanté dans notre capitale et que le nom de Fransez Debeauvais n'était pas oublié.

C'est en novembre 1968 que fut créé ce cercle en liaison avec : S.A.D.E.D. (Strollad an deskadurezh an eil derez). Renner Gwennael Maze, le fils du F. Maze militant de " Breiz Atao ".

J'ai devant les yeux une invitation du 8 novembre.

Danewell obererezh

*« D'ar Gwener 8 a viz du
e voe aozet un envod foran e
Roazhon gant kelc'h Debeauvais
hag emzaverion ar gerbenn evit
prientiñ labour ar bloavezh
skol... ».*

Réunion d'information.
Le vendredi 8 novembre, fut organisée une réunion à Rennes par le K. D. et les militants de la capitale, pour organiser le travail de l'année scolaire.

4.2.1969

Paris Mari à A. Y. Rennes.

« Puisque tu vas bien malgré la fatigue de l'aménagement c'est l'essentiel. Tu as assez de dynamisme pour occuper ton temps... Je te mets un chèque de 50 F. pour fleurir la tombe et tu donneras une part aux familles des Bretons. Je ne vais pas collecter, surtout

ici, je n'ai pas ton feu sacré... ».

Quoique j'aie le feu sané, c'est une corvée pour moi de quémander, même pour les autres, car je n'aime pas être refusée. J'ai donné aussi ma part. Pour le moment j'ai encore l'illusion de trouver un éditeur et j'offre des livres qui parlent de la Bretagne et de Fransez. En souvenir de lui, je prends un abonnement au « Peuple Breton ». Il aurait tant voulu créer un journal de ce nom ! Il viendra un temps où je devrais me résoudre à résilier abonnements, souscriptions et cadeaux, si minimes soient-ils.

Miz c'hovevrer 1969

A propos des émissions bretonnes à la radio.

J'écris ce mois-ci à la Radio de Rennes.

« Tout à fait d'accord pour le breton à la télévision et à la radio tous les jours ; bilingue pour le moment pour le pays de Rennes et de Nantes.

La part faite à la langue bretonne c'est de la pure aumône. C'est se moquer du peuple tout simplement. Il n'est pas étonnant que des Bretons conscients manquent de patience et préfèrent les arguments frappants à toute cette diplomatie qui n'apporte rien de concret.

Je vous envoie mes félicitations pour avoir pris l'initiative d'un sondage dans le sens de l'équité... Les Bretons n'aiment pas écrire, mais aiment les émissions en langue bretonne qui leur vont droit au cœur...

J'envoie particulièrement mes Gourc'hemennou à Charlez ar Gall qui parle d'une façon compréhensive et agréable... ».

22.2.1969

Robert me fait savoir qu'il déclare 450 F d'intérêt et Noëlle m'écrit :

« Vous avez raison de faire un viager, vous aurez ainsi des revenus plus importants et vous serez plus tranquille pour faire de la peinture. Et votre livre ? Où en êtes-vous ? Je pense que Marie-Thérèse et Soazig se portent bien... Peut-être vous verra-t-on bientôt ?... ».

9.3.1969

Réunion du Mob à Rennes.

J'ai reçu de Yann Ollivier, qui s'occupe du Mob, une invitation signée du secrétaire général de Guyon Matignon, pour assister au débat sur le référendum du 27 avril.

La salle de l'hôtel de France était remplie de militants venus

de tous les coins de la Bretagne. J'ai revu avec plaisir Yvonne Cuzon et son mari Eugène Guellec. Puis Marie-Joséphine Marot que je n'avais pas vue depuis le congrès de Fougères.

Per Roy me présenta à Mme de Rohan Chabot, que je n'avais jamais vue. Je lui dis que mon mari m'avait appris qu'elle avait fait étudier le breton à ses enfants. Elle pensait que je l'avais parlé toute petite et je la détrompais.

« Vous allez pouvoir aider le Mob, me dit-elle.

— Oh, j'ai suffisamment à faire avec l'ouvrage que j'ai commencé il y a un an, sur la vie de mon mari ».

Ceux qui étaient là, attendaient les consignes pour voter. Enfin l'ordre du jour fut proclamé :

« ... Se déclare solidaires des prisonniers du F.L.B. et de l'A.R.B. dans leur protestations contre les lenteurs et les brimades dont ils sont l'objet... Appelle le peuple breton à rejeter une caricature de réforme régionale anti-démocratique... Le découpage administratif de la région, de la Loire Atlantique, l'absence de garanties sur les plans humain, économique, social et culturel... ».

A midi était servi au restaurant de l'hôtel de France un repas à 800 F. Je suis si juste en ce moment que je déjeune chez moi. L'après-midi je pars à pied pour Maurepas où Ronan Huon tient une réunion d'information sur « Al Liamm », revue qu'il dirige depuis longtemps.

Tout se passe en breton ici : le matin l'on ne parlementa qu'en français. J'ai pris plaisir aux débats. J'y ai revu Mme de Bellaing, Nanig Le Mée, M. et Mme Gui Étienne.

Je suis revenue en ville dans la voiture de Ronan Huon qui m'a débarquée quai Dugay Trouin. La portière était coincée, je voulus passer par dessus la banquette. Hélas, mes 67 ans ne me l'ont pas permis. J'ai su alors que je vieillissais !

16.3.1969

J'ai écrit à l'abbé Raymond Letertre qui dirige l'hebdomadaire « Bretagne-Dimanche ». Il publie principalement des études économiques bretonnes. La lettre a été publiée dans le courrier des lecteurs, avec la réponse.

« J'ai été heureuse de voir dans votre numéro du 2 mars la carte de la Bretagne dans son intégralité... J'ai été choquée, de voir les quatre départements seulement, comme si vous acceptiez les finasseries de l'Etat français qui, avec son esprit retors a trouvé le système pour nous séparer du pays nantais, pays natal de notre Duchesse Anne... »

Je reviens sur une faute dans votre compte-rendu de la messe

à la cathédrale de Quimper... Vous avez écrit : « Jezuz pegen bras eo » et traduit : « Jésus combien vous êtes grand ». Il fallait poursuivre le texte : « Jésus combien est grand le plaisir de l'âme ». Le breton est différent du français... ».

Il me remercie de cette précision et de ma suggestion :

« Ce n'est pas facile de traduire cela dans les faits car je ne peux avoir accès au dossier de la Loire-Atlantique... ».

C'est ce que m'avait écrit Michel Philiponneau à propos de « Debout Bretagne ».

16.3.1969

Fred Moysse m'écrit :

« Je vous remercie pour la liste de l'association Skoazell-Vreizh. Jusqu'ici je n'étais en contact qu'avec la section du soutien de Dublin, mais maintenant, j'adresse une contribution à Melle Marot à Nantes.

Les événements de chez nous ont été assez bien commentés dans la presse d'ici, mais depuis lors rien ne paraît plus... Comme vous le dites, les choses ont prises une certaine tournure et une certaine ampleur qu'il est impossible au gouvernement d'ignorer le problème désormais. Mais il va falloir faire attention et ne pas se laisser leurrer par les promesses du grand Charles de général, qui n'a pas du tout l'intention de reconnaître le problème breton. Son programme n'a rien à voir avec la reconnaissance d'une nation bretonne. C'est un truc pour endormir les vrais partisans d'une réforme réelle, qui ne pourrait être d'ailleurs que le premier pas. La lutte ne fait que commencer chez nous. C'est seulement dommage que nous n'ayions pas de chefs chez nous. S'il n'y avait pas eu cette diable de guerre et si les choses avaient été différentes, ç'aurait été Fanch. Mais hélas !... Quant au livre de Le Boterf, et bien je trouve cela intéressant... Même ce fouillis d'histoires est très typique de l'atmosphère très troublée d'autrefois. Naturellement il a fait la part belle à O.M., même trop belle... Je ne dis pas cela parce que Le Boterf a évoqué quelques-unes de mes aventures... Je n'ai agi autrefois que pour une cause que je crois juste. Enno Stéphan a parlé de moi dans son livre sur les agents secrets en Irlande. Il y avait des erreurs à mon sujet et je n'ai même pas réagi, n'ayant pas été consulté. Dans le livre de Le Boterf s'est glissé aussi quelques erreurs à mon sujet, mais qu'importe...

J'espère que ces lignes vous trouveront en bonne santé. Ici ça va, mais ma femme est encore très fatiguée et moi-même, je ne suis pas très bien depuis quelques semaines... Ce qu'il nous faudrait c'est un repos complet pendant un mois ou deux. Hélas ! Il faut travailler sans arrêt et la profession et les travaux multiples

à la maison ne nous laissent aucun répit.

J'ai renoncé à répondre régulièrement à ma correspondance... Il y a trop de choses à faire et le temps fuit comme le courant de la rivière. Avec mes meilleurs souvenirs en attendant le plaisir de vous lire. Bitte, bitte ! Donnez nous de temps en temps de vos nouvelles. Les vrais amis sont si rares ».

J'avais offert à Fred le livre d'Hervé Le Boterf « La Bretagne dans la guerre » (France Empire). J'y trouve pour ma part de très bonnes choses et d'autres qui me choquent, lorsqu'il parle de mon mari à côté de fleurs savamment distribuées. « Son physique malingre et souffreteux », « Deb n'est qu'un potiche » et autres choses comme cela. Il ne fait pas mieux pour Roparz Hémon. Tout cela pour plaire à O.M. de qui il a reçu sa documentation sur les chefs de l'Emzao. Il me faut à tout prix détruire ses mensonges et faire éclater la vérité sans en tenir compte. Ce ne serait pas si mal si les commentaires gratuits n'en limitaient la valeur.

Miz Meurz 1969

Youenn Drezen klañv e Roazon

De Lorient, où il habite, Youenn est transporté à l'hôpital de Ponchaillou à Rennes. Il était tombé sur le chemin sans s'en apercevoir et s'était brisé la colonne vertébrale. On lui avait mis un plâtre autour du cou.

Je suis allée lui rendre visite dans un vieux baraquement avec trois autres malades bien mal en point. Enclin à prendre les choses du bon côté, son moral n'était pas mauvais. Je lui montrai le livre de Le Boterf et manifesta le plaisir de le lire. Mari Milin et moi nous cotisèrent pour le lui offrir en lui disant qu'il saurait démêler le vrai du faux. Comme il n'était pas en fonds, Mari Milin et moi lui donnèrent en plus 5 000 F, pour souscrire à son dernier roman « Veig Trebern » qui devait sortir bientôt. Je me souvenais qu'il avait donné 5 000 F, pour la tombe de Deb. Il ne voulait pas accepter cet argent :

« N'ouzon ket ma teuio al levr e maez.

(Je ne sais pas si le livre sortira).

— Se ne ra forz, bremañ, oc'h eus ezomm arc'hant » (Cela importe peu, maintenant vous avez besoin d'argent) lui répondis-je, car je ne lui parlais qu'en breton.

Je le revis plusieurs fois, il me raconta nombre d'anecdotes sur la jeunesse de son ami Fanch. Ce qui étoffait mes souvenirs pour le premier tome, que je travaillais en ce moment. Il n'aimait pas ma voix, trop rude à son gré. Jamais Fransez ne m'avait fait pareille réflexion, aussi, je ne me suis pas inquiétée et je n'ai

jamais essayé de remédier à ce défaut.

Pour la rééducation il fut transporté à « Toutes Grâces » dans le quartier de St-Hélier où j'allais lui rendre visite. Là il avait une chambre à lui. Je lui donnais un jour des photos et il me donna d'autres renseignements oubliés, au fur et à mesure qu'il les regardait.

Comme j'avais davantage de photos de lui qu'il n'en possédait, je lui dis de choisir celles qu'il voudrait pour son fils. Il en fut heureux. Il me dit que la rééducation fut le plus pénible de tout ce qu'il dut endurer. Heureusement, il n'avait rien à payer comme économiquement faible, il avait été pris en charge par la sécurité sociale.

Une autre fois il me parla de Mordrel :

« Eun deiz oun aet gantañ da weladenni an Aotrou Perrot etre 1940 ha 1943. Eur plac'h yaouank a oa gantañ. Evel ma oa hi ginidik eus Pont'n Abad e c'houlennas diganin larout d'an Aotrou Perrot, e oa hi keniterv d'in. Asantiñ a ris... »	Un jour je suis allé avec lui rendre visite à l'abbé Perrot entre 1940 et 1943. Une jeune fille était avec lui. Comme elle était originaire de Pont l'Abbé O.M. me pria de dire à l'abbé Perrot qu'elle était ma cousine. Ce que j'acceptais.
------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

La petite fille de Youenn venait le voir et en était très fier. Il regrettait que je ne l'ai pas connue. Quand il fut guéri avant de retourner à Lorient, Mari Milin l'invita à venir chez elle et elle m'invita aussi. Pendant que nous prenions l'apéritif, Youenn me dit :

« Ma vijen bet maro, en deiz oun kouezet war an hent, e vije echu, rak n'am boe santed netra » (Si j'étais mort le jour où je suis tombé sur la route, ce serait fini, car je n'avais rien senti).

Il n'avait que 300 F, de retraite par mois comme moi, mais il avait lui un logement à payer qui lui en prenait la moitié. Heureusement me disait-il, une amie charitable l'invitait dans son restaurant quand il le voulait. Aussi je lui dis pour le reconforter :

« Du se en Oriant, c'houi adkavo ho mignonezed.

(Là-bas à Lorient, vous retrouverez vos amies).

— Hag e pokin d'ezo » (Et je les embrasserais)

Il était toujours de bonne humeur et de conversation agréable ; aussi il avait beaucoup d'amis et d'amies. Un homme trouve toujours une femme désintéressée pour avoir pitié de lui. Ce qui n'est pas le cas pour une femme, celle-ci ne trouvera quelqu'un pour lui venir en aide, à moins de devenir sa servante.

21.2.1969

Robert me donne les renseignements demandés.

« Je doute que vous puissiez trouver à mettre votre argent en viager à 20%. Je vous propose d'en parler à mon notaire ».

Après mes travaux d'installation, je me demande ce que je vais faire si les co-propriétaires veulent ravalier les murs. Aussi j'envisage de mettre mon logement en viager. J'ai pris contact avec mon notaire à qui je demande 200 F. par mois. Il ne croit pas que je puisse trouver plus que 150 F. à 68 ans et se charge de me trouver un acquéreur. Je parle au clerc, de ma belle-fille. Il pense que ce serait pour elle une trop lourde charge.

Étant venue à Plouguernevel quelques temps après, j'appris à Marie-Thérèse la nouvelle. Je lui expliquais que ce n'est pas avec ma retraite de 300 F. par mois + 100 F. d'intérêts que je peux vivre et faire les réparations en vue. Elle comprit mes raisons.

« Je peux vous l'acheter si vous voulez ? »

Je préfère cette solution, ainsi tout ce que contient le logement, avec mes archives seront plus en sûreté près d'elle et ma petite fille. Le logement étant en son nom, elle pourra le vendre si elle le veut puisqu'il lui appartiendra en propre.

Miz Ebrel 1969 Pelerinaj Koatkeo

« Da Lun-Fask oun aet da Goatkeo evit ar gouel, graet en envor da Yann Vari Perrot. Ar wech kenta e oa d'in mont a-hont goude e varo. Eur c'harr-boutin a oa bet feurmet gant Alan Al Louarn. Anavezout a raen an holl dud a oa ennañ. En eur dremen dre Montfort an Aotrou Loeiz Hervé hag eur beleg all eus ar retred a zo pignet ganeomp. Goude Mari Anna Kerhuel eus Mur deuet ivez ganeomp. Graet he deus d'in eur skouerenn eus "Douar Breiz" he deus krouet.

Kalz tud a oa erru e Skrignag eus Breiz-Izel. Dreistholl eus Kemper; tud Breiz

Le lundi de Pâques je suis allée à Koatkeo pour la fête, en souvenir de Yann Vari Perrot. C'était la première fois que j'allais là-bas après sa mort. Un car avait été loué par Alan al Louarn. Je connaissais tout le monde qui avait pris place. En passant par Montfort M. Loeiz Hervé et un autre prêtre de la maison de retraite sont montés avec nous. Après Marie-Anne Kerhuel de Mur est venue aussi avec nous, celle-ci m'a donné un exemplaire de « Douar Breiz » qu'elle venait de créer.

Il y avait beaucoup de monde arrivé de Breiz-Izel

Atao an darn vuia, en o zouez Yann ar Beg. Komzet am eus gantañ eus al levr emañ krog gantañ.

Aet omp dirag ar groaz ru, savet war al lec'h m'eo bet lazet Y. V. Perrot. Goude galv ar Vretoned marvet evit Breiz deut omp d'ar bez, kichen chapel Itron Varia Goatkeo, bet adsavet gant Yann Vari Perrot. Fromet oun bet o sonjal er wech diweza e oan deut amañ gant Fransez ha Veig e 1941.

Debret hon eus war al leton endro d'ar chapel Mignonned o deus graet d'in gwestell. Komzet am eus kalz gant an dud, ha komzet am eus, eus al levr e oan o skriva. Komzet am eus ivez gant Armel Herriou; gantañ brezoneg gwened ha me K. L. T. En em gomprenet mat hon eus koulskoude, evel ma raen gant e dad.

Goude lein, dirag bez an Aotrou Perrot, zo bet prezegennou eleiz. Unan gant Herri Caouissin, e brezoneg ha troet e galleg goude. Eun tammig hir e oa. Unan all e brezoneg nemetken gant ar beleg brogour an Aotrou Thomas. Echuet hon eus ar pelerinaj er chapelig o pedi.

Peogwir e oa war hent an distro, oun chomet a sav e Plouguernevel. Va merc'h kaer ha va merc'h vihan a oa o c'hortoz ac'hanoun. Goude eur c'henavo kalonek da dud Roazon, oun aet d'an ti, evit tremen daou zevez ganto, ken evurus an eil hag eben ».

spécialement de Kemper. Ceux de « Breiz Atao » pour la plupart, parmi ceux-ci, Yann ar Beg. J'ai parlé avec lui du livre auquel je travaillais.

« C'houi anavez kalz tud », (Vous connaissez beaucoup de monde, me dit-il)

Nous sommes allés devant la Croix Rouge, érigée sur le lieu où fut assassiné Y. V. Perrot. Après l'appel des morts pour Breiz, nous sommes venus autour de la tombe, à côté de la chapelle Itron Varia Koatkeo qui fut rebâtie par lui. J'étais très émue en songeant à la dernière fois que je suis venue ici avec Fransez et Veig en 1941.

Nous avons mangé sur l'herbe. Des amis m'ont offert des gâteaux et j'ai parlé avec plusieurs du livre que j'écrivais en ce moment. J'ai converti aussi avec Armel Herriou, avec lui en breton de Vannes et moi en K.L.T. Nous nous sommes très bien compris cependant, comme je le faisais avec son père.

Après le repas, devant la tombe de l'abbé Perrot, il y eut plusieurs discours. L'un par Henri Caouissin en breton et traduit en français. C'était un peu long. Un autre discours en breton seulement fut prononcé par le prêtre patriote M. Thomas. Nous avons terminé le pèlerinage à prier dans la chapelle. Puisque c'était sur le chemin, je suis restée à Plouguernevel. Ma belle-fille et ma petite

filles étaient là à m'attendre. Après un kenavo chaleureux à tout le monde de Rennes, je suis allée jusqu'à la maison avec elles, pour y passer deux jours, si heureuses l'une que l'autre.

Miz Mai 1969

Malade à Plouguernevel

Je sortais à peine d'une grippe qui m'avait vraiment secouée, lorsque je reçus de ma belle-fille une lettre où elle me contait ses ennuis. La fièvre étant tombée, je crus de mon devoir d'aller la voir, afin qu'elle puisse me conter sa peine.

Quand j'arrivais la petite était enrhumée. Je jouais avec elle et dormis près d'elle dans le grand lit pendant que sa mère travaillait la nuit.

Mari m'avait envoyé l'argent pour lui acheter des œufs de Pâques. Le chocolat lui donna-t-elle mal au ventre ? Sa mère appela un médecin.

J'étais déjà alitée avec de la fièvre quand il vint. Pensant que ce n'était pas grand chose, je ne lui demandais aucune consultation. Hélas ! Ma fièvre augmenta. Le docteur Lavenant de Rostrenen, vint à mon secours et me prescrivit des antibiotiques que le voisin alla chercher à Rostrenen. Il n'y avait pas plus de docteur que de pharmacie dans ce bourg de Plouguernevel.

Le docteur, fervent adepte de la langue bretonne me conseilla d'apprendre le breton à ma belle-fille. Je lui répondais qu'elle le connaissait aussi bien que moi.

J'avais aussi mal à la gorge et la fièvre ne cessait de monter jusqu'à 39. Cela dura quelques jours. J'avais soif mais je ne buvais que de l'eau froide pour ne pas déranger ma belle-fille qui travaillait et était fatiguée en revenant de l'hôpital. Puis celle-ci fut grippée à son tour. Il n'y avait plus personne pour descendre le seau de toilette dans les waters de la cour. La propriétaire ne voulant pas nous rendre service. Heureusement Sœur Anne, intriguée de ne pas voir venir la petite à l'aube vint aux nouvelles et envoya quelqu'un à notre secours.

Le lit de la petite que j'occupais était bombé au milieu et je devais me mettre sur le côté pour dormir. J'avais heureusement apporté une couverture de laine que j'avais faite moi-même au crochet et ma robe de chambre pour me tenir au chaud. L'aspirine et les antibiotiques me firent du bien et la fièvre disparut quinze jours après. Mais je ne pus supporter le sirop que le docteur me donna et je le laissais. Ma belle-fille s'était remise de sa grippe

assez vite et avait repris son travail, et la petite son école.

Je me croyais solide et je m'habillais, fière de cet exploit qui allait me donner la liberté et j'allais acheter quelque chose pour manger mais cela ne passait pas.

Je repartis le lendemain pour Rennes. J'avais froid quoique le temps fût au beau. A Saint-Brieuc en attendant mon train, je commandai un café et un croissant pour me remonter. Cela ne passait pas. Depuis quinze jours, je ne mangeais presque pas, mon estomac s'était contracté. Je ne voulais pas dormir sur la banquette et allais dans les waters m'allonger de tout mon long. Un peu remise, de cette envie de vomir, je pus aller jusqu'au train et m'y endormir. Heureusement, l'entrée en gare de Rennes me tira de ma torpeur. Je n'avais pas penser dire aux voyageurs de me réveiller.

Je fis la dépense d'un taxi pour me ramener chez moi. Je me mis au lit tout de suite. Mme Chapin ma voisine alerta la famille Louarn qui téléphona à leur docteur. Celui-ci me donna des gouttes qui calmèrent ma toux d'origine nerveuse. Je me remis assez vite avec les soins de ma voisine qui m'apportait mes repas et des croissants chauds pour mon petit déjeuner.

19.4.1969

Mari me remercie de la carte envoyée de Plouguernevel. « La signature de Soazig qui est affirmée montre en effet ses progrès. Vous devez être contente de vous voir facilement. On s'attache encore plus aux enfants quand on les voit grandir. Merci aussi à Marie-Thérèse pour sa griffe. Bertrand grandit... Nous allons toujours au patronage et au catéchisme. Je travaille à Junot rien de changé dans mon existence...

Et ton travail ? Toujours autant d'ardeur et de volonté ? Je t'admire car moi je n'ai plus le ressort de l'écrivain. Peut-être quand je serai à la retraite, si j'y arrive... Suzanna m'a invitée pour Pâques à aller passer trois ou quatre jours à Domfront. Elle n'a pas idée que l'on puisse quitter son travail comme on veut. C'est déjà tout un cirque pour avoir nos jours de récupération... Je pense que ta petite fille a été heureuse de te voir. Elle est très intelligente et retiendra vite tout ce que tu diras... ».

1.5.1969

La « Bretagne Réelle » publie : Révision de la politique bretonne : oui à de Gaulle, d'Olier Mordrel.

C'est écrit dans le même style que « La voie sans issue ». A mon avis c'est une entreprise de démolition des combattants bretons. Son avocat lui avait demandé de la faire imprimer au plus tôt. Ainsi il put rentrer en Bretagne, au pays de sa seconde femme, une bretonne qu'il avait épousé en Argentine.

Miz Mae 1969

Jean Choleau est décédé.

Jean Marie Choleau, président de la Fédération Régionaliste Bretonne est mort à Vitré à l'âge de 87 ans, malgré sa maladie de cœur qu'il soignait depuis ses 70 ans. Voyant sa fin approcher, il régularisa sa situation, non pas avec Jeanne, dont je ne sais ce qu'elle est devenue, mais avec l'infirmière qui l'avait soigné à l'hôpital de Vitré et avec laquelle il partageait sa vie après la mort de sa femme, A. Katt et un autre breton qui n'était pas vitréen, furent les témoins de ce mariage en extrémis.

Jean Choleau laissait à Ernest Le Barzig des livres et de nombreux manuscrits, à charge pour lui de les faire imprimer. Mari Milin me dit, qu'il avait aussi hérité des documents de « Breiz Atao » que M. Choleau ne m'avait pas restitués. Je lui écrivis en français, ne sachant pas s'il connaissait le breton, pour lui dire mon espoir de retrouver ces papiers précieux.

18.5.1969

Ernest le Barzig, collègue St-Martin Rennes à A. Y.

« Ne sachant quand je pourrai aller chez vous, je préfère vous envoyer tout de suite un petit mot. (Je suis très occupé en ce moment à faire des dépôts de mon nouvel ouvrage).

Que je vous dise tout de suite le plaisir que j'ai eu à lire ces quelques lignes de la compagne de Fransez Debeauvais.

Hélas ! Votre information n'était pas exacte. Jean Choleau m'avait couché sur son testament pour ses livres en langue bretonne ou traitant de la Bretagne. Je n'ai d'ailleurs osé qu'en prendre une partie. Mais je n'ai pas du tout hérité de dossiers ni de pièces d'archives. Mais voici ce que je vous propose : Je dois aller un de ces jeudis, faire une visite à Mme Choleau. Je lui montrerai votre lettre et si je puis entrer en possession de ces documents, je me ferai un plaisir d'aller vous les porter. Dans cet espoir, kenavo, ar blijadur d'ho kwelout gant va gwella doujañs ».

3.6.1969

Robert bien que malade, m'invite à aller passer quelques jours à Angers avant les noces de diamants de ses parents. Il me demande des nouvelles de ma belle-fille dont il a perdu l'adresse et m'envoie un billet pour la petite.

7.6.1969

L'oncle de Cholet m'écrit :

« C'est le jour des invitations et je le fais brièvement (car ma

pauvre tête se fatigue vite maintenant) vis-à-vis de toute la famille. C'est avec un cœur chaud et jeune que je le fais, pour essayer autant que possible d'arranger, de concilier toute chose. La cérémonie de nos noces de diamants, 60 ans de mariage, c'est un long bail pour un exempté de constitution qui est fixé au dimanche 22 juin. Nous comptons bien sûr, votre présence Annaïg, laquelle nous fera particulièrement plaisir. La santé se maintient à peu près, mais je sens bien que je glisse imperceptiblement vers le terme infaillible pour tous... ».

L'oncle Julien a 82 ans. Après toutes les secousses qu'il a eues, son organisme se défend rudement bien. Ce jour Robert m'écrit qu'il est préférable que je passe à Angers le samedi 11 et partirions ensemble le dimanche matin.

10.6.1969

Roazon. A. Y. da Per Denez Douarnenez.

« *Bec'h a zo warnoun gant levr kenta va envorennou. Peurechuet e vo hepdale. Tri a vo outo. Lakaat a rin war an talbenn Fransez Debauvais de B. A. hag e dud. Evelse e teuin a-benn da larout ar pez a blij d'in. Ha brud a vo graet memestra endro d'ar vrogarouriez. Ha possubl a vefe deoc'h kas d'in meur a dra ?... Komz a ran eus ar pez a anavezan, met resisoc'h e vefe gant eun nebeut diellou. Kavet am eus war " Ar Vro " lizerou Yann Sohier talvoudus kenañ.*

Peurliesañ ez oun em zi. Ma n'oun ket aze, an Itron ar Mée a rayo deoc'h " va zoareou ", (evel ma lavar Drezen) Kenavo... ».

Je m'active sur le premier tome de mes souvenirs. Il sera terminé bientôt. Il y en aura trois. Je mettrai comme titre : F. D. de B. A. et les siens. Ainsi je pourrai dire ce qui me plait et la propagande sera faite autour du patriotisme quand même. Vous serait-il possible de me donner certains renseignements ?... Je parle de choses que je connais, mais elles seraient plus crédibles si je pouvais en donner la preuve. J'ai trouvé dans « Ar Vro » des lettres très intéressantes de Yann Sohier.

Je suis presque toujours chez moi. Si je ne suis pas là, Mme Le Mée vous donnera « mes habitudes » comme le dit Drezen. Kenavo...

16.6.1969

Mari m'apprend que la « Compassion » s'est affiliée à une autre congrégation. Il y avait pénurie de religieuses et trop de personnel auxiliaire à payer. Suzanna est décidée à finir ses jours

dans cette communauté où elle est bien considérée. Celle-ci avait pensé un moment venir à Paris et travailler avec Mari. Mais à 64 ans elle n'aurait pas eu assez de sa retraite pour y vivre et puisqu'elle aime la vie en communauté, c'est aussi bien pour elle.

Pour Mari, elle a assez de soucis à se débrouiller toute seule sans une charge qui serait devenue trop lourde. Suzanna avait pris trop d'autorité sur elle depuis sa tendre enfance et aurait voulu la commander encore !

22.6.1969

Noces de diamant de l'oncle et la tante de Cholet.

La messe fut célébrée à l'abbatiale de Cunault, dans la banlieue d'Angers. Elle est desservie par un ancien élève du collège de Cholet et ami de Robert. Tous les neveux avec leurs grands et petits enfants sont là. Puis nous partons sur les bords de la Loire dans une auberge où un grand repas est commandé.

L'on nous servit du homard à l'armoricaine que l'oncle voulait voir figurer au menu. J'étais placée près de Robert, aussi je ne me suis pas ennuyée. La table d'honneur était réservée aux mariés et à la famille de tante Jeanne, tous d'âge respectable.

Le soir réunion dans la maison de Cholet où les petits fours étaient servis avec du champagne dans la gaieté générale. L'électrophone déversait des harmonies de la belle époque. Mais le repas que j'avais tant apprécié à midi, ne passait pas. Le petit-fils Jacques, devenu médecin, avait sa trousse d'urgence et me soigna.

L'on me demanda de chanter comme à mon habitude. Pour plaire aux héros de la fête, je m'exécutais. J'entonnais « Bro-Gozva zadou ». J'eus de la peine à finir le premier couplet. C'est bien la dernière fois que je chante, me dis-je, lorsque Gilles me fit entendre ma voix au magnétophone. Il est vrai que c'est un chant difficile à chanter en solo. Mais je tenais à affirmer ma foi bretonne. J'eus malgré tout la satisfaction d'entendre le fils du cousin Victor Debeauvais né au Havre, me dire qu'il aimait la Bretagne. Il s'était marié à une dinardaise et avait acheté une grammaire bretonne.

Arrivée à Angers je fus très malade. Bien soignée, je pus reprendre ma route, heureuse des ces jours de détente.

28.6.1969

Rennes. A. Y. à l'oncle et la tante de Cholet.

« J'ai été contente de vous avoir vu lors des fêtes. Je garderai un bon souvenir de cette merveilleuse journée. Hélas ! Je n'ai pu aller vous dire au revoir le lundi. Aussi ne vous ai-je pas demandé certains détails pour mon livre.

Pour ce livre si l'on peut réussir la photocopie de la photo-

graphie de vos parents, l'on pourra j'espère la faire avec le bas-relief de votre père. Il faisait bien dans le salon. Odette l'a trouvé très bien... ».

J'avais offert ce bas-relief exécuté par mon frère Mikael à Robert afin qu'il le donne à son fils qui perpétuera le nom des Debeauvais, puisque je n'ai qu'une petite fille. Mais Robert a voulu faire plaisir à son père en le lui prêtant tant qu'il vivra.

Miz Mezeven 1969

Ma belle-fille me signale avoir reçu une note de 1 800 F. pour les actes du viager. Soazig ajoute un mot et écrit « Mamique » au lieu de Mammig. Elle aura sept ans en fin d'année.

6.7.1969

Per Denez da A. Y.

« N'en em chalit ket re
" Ar wirionez a drec'h a-benn
ar fin ". Gwellañ hoc'h eus
d'ober, eo derc'hel da skrivañ
hoc'h envorennou diwar-benn
ho kwaz, hep teurel evezh ouz
pez a lavar e enebourien, o
sonjal hepken petra eo bet ho
kwaz, ha peseurt labour en
deus graet.

Me ivez a skrivo un deiz
ul levr bras diwar-benn Deb.
Fellout a ra d'in lezel ac'ha-
noc'h da ambann hoc'h hini da
gentañ, peogwir e vo roet
ganeoc'h un testeni personel
ne c'hellan ket me rein...

Forzhpenaoz, chwiac'hell
fiziout warnon evit difenn
eñvor Deb. En zo bet ar grei-
zenn, an diazez, ar sichenn
divrall evit an emzao etre an
daou vrezel. Den ebet ne c'hello
tennañ kement-se digentañ.

Spi am eus ez a mat
ganeoc'h hag e c'hellit bremañ
livañ ha skrivañ hervez ho pli-
jadur. A galon ».

Ne vous tracassez pas trop. La vérité vaincra à la fin. Le mieux que vous ayez à faire est de continuer d'écrire vos souvenirs sur votre mari, sans tenir compte de ce que peuvent dire ses ennemis, en songeant seulement à ce que fut votre mari et quel travail il a fait.

Moi aussi j'écrirai un jour un grand livre sur Deb. Je veux vous laisser éditer le vôtre d'abord, puisqu'il sera donné avec vous un témoignage personnel que je ne peux pas donner...

N'importe comment, vous pouvez compter sur moi pour défendre la mémoire de Deb. Il a été le centre, la force, le fondement, la base stable du mouvement entre les deux guerres. Personne ne pourra le lui enlever.

J'espère que cela va bien avec vous et que vous pouvez maintenant peindre et écrire selon votre plaisir... ».

Miz gouere 1969

Marie-Thérèse et Soazig sont venues passer quelques jours à Rennes. Nous sommes allées au Thabor où la petite s'est amusée avec les jeux et a regardé les animaux. J'ai voulu leur montrer notre ancienne habitation rue Wladec-Rousseau et l'école Saint Vincent où Veig a commencé à apprendre le français de 40 à 43. Nous sommes allées aussi au cimetière.

Nous avons reçu Mme Le Mée un soir à la maison autour de la table de la salle à manger qui n'était pas encore encombrée de papiers.

Ces quelques jours se sont vite écoulés malgré l'inconfort des deux lits de camp. C'est à cette date que Marie-Thérèse a signé le viager de 150 F. par mois chez le notaire. Celui-ci m'a proposé de s'occuper du recouvrement. Je lui ai dit que ma belle-fille me réglerait directement tous les mois. Il n'a fait aucune objection. Je croyais qu'un viager était fixé une fois pour toutes et je ne voyais pas la nécessité de passer par lui.

Puis la mère et la fille sont parties finir leurs vacances chez Mme Chantal Bigot. Je donnais à Marie-Thérèse, le livre « Complots » de Ronan Caerléon pour l'offrir à Chantal et à son mari le lieutenant Bigot, afin qu'il puisse savoir qui était le père du sergent chef Debeauvais qui travaillait sous ses ordres.

20.7.1969

D'Antibes où il est en vacances Michel Debeauvais m'écrit.
« Chère tante Anna, nous vous prions de nous excuser pour ce retard dû en partie au départ en vacances, mais nous ne vous oublions pas quand-même. Annie et moi sommes très heureux de vous avoir vue à l'occasion des noces de diamant de nos chers oncle et tante.

Bien que ne vous ayant vue que peu de fois, j'avais gardé un excellent souvenir de vous. De plus vous symbolisez pour moi et certainement comme pour beaucoup d'autres, un certain esprit breton, l'espoir d'une Bretagne libre. Nous vous remercions beaucoup d'avoir eu la gentillesse de nous adresser le livre ainsi que les revues affairantes. Je l'ai tout d'abord parcouru et ne fais que commencer à le lire. Il m'était déjà arrivé de rencontrer des personnes m'ayant parlé de Francis Debauvais. C'était pour moi le symbole de la délivrance. Le livre m'aidera à mieux connaître sa noble nation. Si vous connaissez d'autres ouvrages permettant de mieux le comprendre je vous serai très obligé de me le faire savoir.

Il me semble que vous avez parlé d'un ouvrage que vous avez l'intention de faire éditer. En ce cas, nous serons très heureux d'en avoir au moins un exemplaire. J'ai d'ailleurs l'intention de faire

relier tous les ouvrages parlant de celui que je considère comme mon oncle et dont je suis fier. Nous vous promettons de venir vous rendre visite lors de notre passage à Rennes... ».

(Un chèque était joint à la lettre. Je lui avais parlé de « Complots » et de mon livre, aux fêtes de Cholet).

23.7.1969

Cholet, l'oncle Julien à A. Y.

« Nous vous remercions votre tante et moi de votre bonne lettre du 28.6. Si je n'ai pas répondu plus vite, c'est que j'ai eu voilà dix jours un malaise sérieux dont je suis à peine remis... Subitement une nuit, j'ai eu une crise d'angoisse d'anxiété, de terreur qui me serrait à la gorge et me comprimait le cœur, j'étais très malade ; une chance providentielle a voulu que justement Robert et Noëlle étaient là cette nuit-là. Inquiets à trois heures du matin ils ont téléphoné pour demander le médecin de service et un infirmier pour piqûres éventuelles. Ils sont venus, on m'a drogué et je me suis endormi. Maintenant cela va à-peu-près, mais je reste complexé quand-même, car j'ai peur que ça me reprenne et ça vient sans crier gare.

Pour les renseignements sur la famille, je ne sais guère que ce que tout le monde connaît... ».

J'ai commencé à rédiger la généalogie de la famille Debeauvais avec les documents que je possède. J'ai écrit pour cela vingt-deux lettres à 0,30. J'ai reçu trente-neuf documents, dix photocopies. Coût total : 49,96 F. J'ai l'intention de continuer mes recherches sur la famille Gourdel. Je continuerai jusqu'au 19.7.1970. La mairie de Calorguen ne m'ayant pas répondu, j'ai cessé mes recherches. J'ai écrit à l'abbé Joseph Debeauvais qui est recteur d'une paroisse voisine, il ne s'est pas dérangé pour aller voir les registres lui-même. Et moi je ne pouvais le faire.

Miz Eost 1969

Marie-Thérèse étouffe de chaleur à Plouguernevel réputé pour le vent et la froideur. Elle est allée chercher une robe légère à Rostrenen.

« Je vois, me dit-elle, que pour moi un changement de décor me serait bénéfique... Ici tu comprends on n'échappe pas à l'hôpital, même au dehors, on rencontre les collègues voir même les malades... »

Moumoussig joue avec ses copains. Elle a plaqué Patrick le neveu de la supérieure (9 ans) suite d'une brouille très sérieuse ! Elle est retournée à ses anciens amours Philippe et Gilles... Le

bonjour à Mme Le Mée... ».

9.8.1969

Pont à Mousson, Mme Chantal à A. Y.

« Quelles bonnes surprises que vos lignes et votre cadeau. Mon mari et moi avons beaucoup apprécié l'un et l'autre je vous assure et nous nous sommes immédiatement lancés dans la lecture de cet ouvrage qui pour nous est une véritable révélation sur l'étendue et la complexité du problème breton dont en somme, nous n'avions en définitive qu'une idée bien vague. Chaque fois que nous rencontrons la personnalité de votre mari, nous sommes touchés comme si nous l'avions vraiment connu. Il paraît une âme d'élite à la fois généreuse, prête à tout donner pour une cause juste et pourtant mesurée. L'article apporté par Marie-Thérèse du 7.10 de " L'avenir en Bretagne ", avait été une première présentation et j'en aime beaucoup la photo de vous deux... Tout cela nous rend impatients de lire la biographie que vous préparez et je vous souhaite que ce long et difficile travail avance dans les meilleurs conditions possibles. Nous serons heureux d'en souscrire quand vous en serez à l'édition... »

Nous avons eu beaucoup de joie à revoir Marie-Thérèse et Muriel. C'est vrai que votre petite fille est très intelligente, très fine et attachante. J'ai trouvé sa maman aussi bien que possible, pleine de courage et de bon sens dans sa vie difficile. Je crois que c'est important qu'elle fasse son possible pour décrocher son diplôme d'infirmière l'an prochain... Je vous souhaite une bonne santé, toujours autant d'allant et de courage comme je vous ai connue... ».

Il est bon de rencontrer des gens qui n'étant pas bretons, comprennent notre combat. Originnaire de Suisse, Chantal saisit mieux nos problèmes. Elle a réussi à communiquer ses opinions à son mari, qui tout en ne partageant pas notre point de vue, nous garde l'amitié qu'il avait pour son subordonné.

15.8.1969

Je communique la lettre de Chantal à Marie-Thérèse qui m'écrit :

« Elle est très bien la lettre, je dirai même parfaite. Elle m'a écrit une très longue lettre où je retrouve son enthousiasme et sa grande sollicitude... Ils ont parlé du problème de pension à un colonel médecin, qui voudrait bien prendre la chose en mains. Mais selon lui, il faut fournir la preuve de sa maladie, c'est à dire à partir d'Oran... ».

18.8.1969

Je demande à Henri Caoussin s'il n'aurait pas dans sa collection de « Feig ha Breiz » l'allocution de l'abbé Perrot à notre mariage le 20.4.1929. J'ai vendu toutes mes collections et cela me manque parfois.

21.8.1969

Plouguernevel. Marie-Thérèse à A. Y. Rennes.

« Je te remercie du petit résumé trouvé dans un magazine et tu as bien fait de le transmettre à Chantal. Je pense que le cas de Veig se trouve être celui-là, mais il va falloir le prouver. J'ai reçu une lettre de la sécurité sociale de Saint-Brieuc. L'on m'a répondu qu'il fallait attendre des années avant que la justice, (ou ce qu'il en reste), se mette en branle. Le médecin colonel qui se trouve sur la base de Toul veut prendre la chose à cœur. Il faudrait donc que je me mette en contact avec lui. J'ai écrit récemment à Chantal pour lui dire que j'avais téléphoné personnellement à la base d'Oran afin de faire venir un médecin quand Veig a éprouvé ces mêmes malaises. Elle transmettra mes propos à ce colonel médecin. Je pense que le résultat doit figurer dans son dossier médical.

J'ai eu dimanche dernier la visite des Evain ! Inutile de te dire combien j'ai été émue de les revoir. Nous avons passé de bons moments ensemble... La perte de Veig les a beaucoup touchés l'un comme l'autre... Ils m'ont invitée à aller les voir à Trébeurden. Ils viendront me chercher en voiture... ».

(Je lui avait envoyé un papier qui traitait des amibes. Veig en avait tous les symptômes. Après huit ans d'Algérie, il n'y avait pas de doute que ce fut cette maladie qui l'emportât).

28.8.1969

« *Bleuñ-Brug, Kevredigez sevenadurel Breizek, diazeour Yann Vari Perrot maro evit Doue ha Breiz 12 kerzu 1943.*

Asnières. Henri Caoussin da A. Y. Roazon.

« *Skriva a ran war baper koz ar Bleuñ-Brug, pa oan c'hoaz, goude merzerenti an Aotrou Perrot sekretour meur! Neuze emaoe'h o skriva buhez Deb hon Deb ken kalonek !... N'am eus Ket Kavet eur Feiz ha*

Association culturelle bretonne. Fondation abbé Yann Vari Perrot. Mort pour Dieu et la Bretagne, le 1er décembre 1943.

« Je vous écris sur le vieux papier à lettre du B. B. quand j'étais encore , après le martyre de Monsieur Perrot, secrétaire général.

Alors vous écrivez la vie de Deb, notre Deb si courageux. Je n'ai pas trouvé un " Feiz ha Breiz " du mois

Breiz a viz Mae 1929... Forz penaoz, ar pez a rin en deiziou-mañ, eo adskrivañ d'eoc'h ar brezegenn am eus eveljust e bloaz 1929 keinet...

Bennoz Doue d'eoc'h evit ho koumanant da O. Lo. Lé... »

de mai 1929... N'importe comment ce que je ferai ces jours-ci c'est de copier l'allocation sur celui que j'ai relié de l'année 1929...

Bennoz Doue à vous pour l'abonnement à O. Lo. Lé.

J'ai voulu prendre un abonnement pour ma petite fille, à cette revue que son père aimait lire, lorsqu'il avait huit ans. Elle n'en a encore que six, mais elle s'intéresse déjà à tout ce qui s'écrit. La dernière fois que je l'ai vue elle demandait à sa mère :

« Apprends moi le breton maman.

— Je n'ai pas le temps », lui répondait-elle.

Aussi je lui faisais faire de petits exercices et elle s'y appliquait. Un jour je l'appelais Kalonig. Elle répliqua :

« Je ne suis pas Kalonig mais Soazig.

— Bien sûr, mais Kalonig veut dire gentille comme tout.

Elle le comprit si bien que lorsque sa mère rentra du travail elle lui dit :

Bonjour maman kalonig ».

Ce qui fit plaisir à sa mère. Elles furent heureuses de lire la revue O. Lo Lé, améliorée, bien présentée, avec des textes choisis sur la Bretagne.

J'avais appelé mon petit neveu Bertrand de « kalonig » en lui donnant la traduction. Il en était tout heureux et disait à sa mère et à sa tante Marie :

« Tante Anna a dit que j'étais gentil comme tout ».

Miz Eost 1969

Ma belle-fille m'apprend qu'elle viendra à Rennes mercredi deux septembre.

« Plus que quatre jours de boulot. Moumoussig fait quelques croquis. J'espère que tu sauras apprécier. Elle aime crayonner et dessiner surtout des maisons et des mariées... »

Soazig ajoute en lettres bien formées :

« Je t'écris ce petit mot pour te dire que je me porte bien et que j'ai hâte de te revoir. Grosses bises de Soazig à bientôt ».

Elles sont effectivement venues à Rennes à la date prévue. Nous nous sommes promenées, après une visite au cimetière et une autre à Mme Le Mée. Comme la petite va avoir sept ans bientôt, je lui ai offert un cadeau d'anniversaire, un beau cartable

pour mettre ses livres. Ces jours heureux passèrent trop vite, mais le souvenir me réchauffa le cœur et me donna du courage à l'ouvrage, car il m'en faut pour continuer ce que j'ai commencé.

1.9.1969

Villemonble, Mari à A. Y., Rennes.

« J'espère aller te voir pour la Toussaint ; si tu es chez toi à ce moment-là. Que deviennent tes travaux d'historien et d'archiviste ? Ce doit être intéressant de retrouver la chaîne parentale. Sans doute as-tu laissé tomber la peinture car ce sont deux occupations aussi absorbantes l'une que l'autre. Moi, je n'écris plus... Le travail de nuit use les facultés intellectuelles... ».

J'ai essayé de concilier la peinture et l'écriture, mais j'étais si fatiguée par les matinées consacrées à la peinture, que je n'avais plus la force de me concentrer à nouveau sur mes écrits. Dans un certain sens, écrire est moins fatigant. L'on peut recommencer indéfiniment si le travail n'est pas réussi, ce qui n'est pas le cas pour la peinture qu'elle soit à l'huile, à la gouache ou au pastel.

21.9.1969

Roazon. A. Y. da Ernest ar Barzig.

« O paouez klevout an abadenn vrezoneg er radio. Digollet ouñ bet gant ho kontadenn. Kas a ran deoc'h va gourc'hemennou, rak eur blijadur vras he deus graet d'in. En em c'houlenn a raen piou a oa an den a skrive ken brao ha ken resis, ken evit ar menozioù, ken evit ar gerioù dibabet. Sonj a rae d'in, e oa Roparz Hemon pe Per Denez. Lennet em boa koulskoude ho kontadennou war " Breiz " ha plijus e kaven anezo. Houmañ avat he doa eur vuhez dishenvel diouzh ar re all. Martezé Alan ar Berr eo a rae d'ezhi eun ene birvidik. Eun displeger eus ar re genta eo hennez hag ouspenn stumm eur c'hernevad a oa gantañ.

Je viens d'entendre l'émission bretonne à la radio et j'ai été récompensé par votre récit. Je vous envoie mes compliments, car elle m'a procuré un très grand plaisir. Je me demandais qui était cet homme qui écrivait si bien et d'une façon si précise avec des pensées exprimées en des termes choisis. Je pensais que c'était Roparz Hémon ou Per Denez. J'avais pourtant lu de vos œuvres dans « Breiz » que je trouvais plaisantes. Mais celle-ci était plus vivante et différente des autres. Peut-être Alan ar Berr lui rendait toute sa substance en acteur consommé et de plus dans un style cornouaillais. Je n'ai pas l'habitude d'écrire ainsi, car

N'oum ket boazet daskriva evelse, rak diegus oun. Anavezout a ran eun tamm ar vro hag an dud e komzit diwar o fenn ; aesoc'h a oa d'in heulia an danevell... ».

25.9.1969

Roazon, E. ar Barzig da A. Y.

« Eveljust, lorh a zo ennon gant ho lizer a vo miret kloz em diellou. Heti a ran deoc'h kas da benn buhezriad ho pried hag hoh hini: Lavaret am boa deoc'h n'eus netra d.ober e ti Choleau ; re goz ha re zisfiziuz eo aet an Itron.

Eur wech bennak ez in d'ho saludi, met bremañ emaoen pelloh eun tammig, ar hlas a labouen ennañ a zo bet kaset gant kalz re all da skol an " Adoration ". N'oun bet gwell gustum hoaz Disadorn ez in da Widel e gwetur Job Berthou (o labourat e skolaj Dol).

Kenavo, eur wech bennak, ha bennoz Doue deoc'h, gant va holl zoujañs ».

22.9.1969

Dans l'annuaire des dix mille Bretons, l'on m'avait demandé d'inscrire mon nom. J'avais envoyé : « Anna Youenou, Veuve Fransez Debeauvais, peintre et mémorialiste, mon fils Hervé né en 1933 décédé en 1967 ». Mais l'on mentionna seulement : « Anna Youenou, son fils Hervé né en 1933, décédé en 1967 ». Je n'étais pas contente du tout, moi qui voulais justement attirer l'attention sur mon mari, afin que les Bretons ne l'oublient pas.

1.10.1969

Rennes, A. Y. à Robert et Noëlle, Angers.

« Je suis en plein boulot. Le premier tome est presque terminé. Mais comme l'on fait des progrès à force de travailler, je trouve toujours quelque chose à rectifier... Nous nous

je deviens flemmarde. Je connais un peu le pays et les gens dont vous parlez, il me fut ainsi plus facile de suivre votre nouvelle...

Comme de juste, je suis fier avec votre lettre qui sera bien conservée dans mes archives. Je vous souhaite du courage pour mener à bien la biographie de votre mari et la vôtre. Je vous avais dit qu'il n'y avait rien à faire chez Choleau ; la dame est trop âgée et trop méfiante.

Une fois ou une autre, j'irai vous saluer, mais maintenant je suis un peu plus loin. La classe où je travaillais a été transférée avec beaucoup d'autres à « L'Adoration ». Je n'y suis pas encore habitué. Samedi j'irai à Guidel avec la voiture de Job Berthon (qui travaille au collège de Dol).

Kenavo, à une autre fois, avec tout mon respect.

replongeons dans l'hiver et je n'ai pas eu le plaisir de vous voir. Je sais que vous êtes très occupés par vos malades que vous entourez de soins dans la ligne de votre caractère et de votre bonté... ».

Le plus dur reste encore à faire. Le premier tome est en train. J'ai dû réduire le nombre de pages. Pour les tomes à venir, les événements se présentent en foule à ma mémoire et les pages sont vite remplies. J'en ai lu quelques passages à Mme Le Mée, Alan al Louarn, aux enfants de Robert et chacun me donna son avis. Ils ont été appréciés. J'ai été particulièrement heureuse de l'opinion des jeunes.

15.10.1969

Rennes, A. Y. à l'oncle de Cholet.

« Je vous remercie de la carte envoyée de Waterloo (triste plaine) et d'avoir pensé à ceux qui restent à la tâche.

Je viens encore une fois vous importuner. C'est fou ce que l'on peut être arrêté par les détails. La généalogie est un travail de patience comme on me le disait aux archives de Rennes où je compulsais les tables décennales de la Chapelle-Chaussée, croyant y découvrir la famille Gourdél. J'y ai trouvé Françoise Fixot, (la mère de ma belle-mère), que je ne cherchais pas... Par ailleurs les mystères s'éclairent peu à peu... ».

Je parlais à la préposée de Rennes de ses collègues des archives de Nantes et en disais grand bien. Elle me demanda combien elles prenaient pour les photocopies et s'informait sur le fonctionnement des services.

En revenant du Pertre avec sa femme, l'oncle Julien vint me voir. Il me donna les renseignements que je ne trouvais pas dans le livret militaire de son père. Il me confirma qu'il avait été à Conlie. Malheureusement j'avais vendu « L'étrange aventure de l'armée de Bretagne » qui expliquait le drame du camp de Conlie en 1960. Je voulais en acheter un exemplaire mais il n'était plus en vente depuis longtemps. Voulant situer l'histoire du grand-père dans le contexte de l'époque, j'allais voir Camille Le Mercier d'Erm. Il n'en avait plus mais il faisait imprimer le livre qui doit paraître en juillet 1970.

27.10.1969

Roazon, A. Y. da Roparz Hémon Dablin.

« Kroget oun da vat, ha war boent echui ar c'henta

Je me suis attelée pour de bon, et sur le point de finir le

leor diwar vuhez Frânsez. Klask a ran e va envor traou-zo ne c'hellan ket mui pakout krog enno. C'houi marteze a c'hellfe diskoulma eun nebeut outo ?

Da genta : Er Bleun-Brug Lesneven 1928, am boa displeget danvez kenskrivadeg ar prezegerez dirag eul lez-varn, a gredan e oa c'houi ar barnier.

D'an eil : Ne welen den er sal, a hend all, nemedoc'h a-dreñv an daol ha me dirag, ken leun oa va spered gant va c'hentel : ha Frânsez a oa er sal d'ar mare-se ?

D'an trede : Eur bern gourc'hemennou am eus bet gant tud n'ouzon mui o ano, nemet hini Debeauvais a oa chomet em spered. Piou a oa gantañ en deus graet d'in e ano, An Aotrou ar Goff, Yann Vari Perrot, an Aotrou Kornig, O. M. ?...

Keus am eus kemer eul lodenn eus hoc'h amzer a zo ken prizius ; marteze e kavot eur vunutenn da respont dre ya pe dre nann d'am goulennou.

Trugarez en araoh gant gwella koun mignoned Roazon, elec'h oun deut goude va "retret". Ganeoc'h evit Breiz Atao ».

1.11.1969

Dublin, Roparz Hermon da A. Y. Roazhon.

« Plijadur am eus bet o kaout ho lizher. Soñj am eus Bleun-Brug Lesneven. Ya me eus a oa unan ar varnerien, mes bez' e oa re all. Ne ouzon mui avat piv oant. Sonj am

premier tome sur la vie de Fransez. Je cherche dans ma mémoire des choses dont je ne me souviens pas. Peut-être pourriez-vous m'en donner quelques-unes. Premièrement : au B. B. de Lesneven, j'avais récité le texte du concours d'éloquence devant un jury dont je crois vous étiez le juge.

Deuxièmement : je ne voyais personne dans la salle que vous assis derrière une table et moi devant, si rempli était mon esprit par ma leçon. Fransez était-il dans la salle à ce moment ?

Troisièmement : j'ai reçu beaucoup de compliments de personnes dont je ne sais plus les noms ; mais seulement celui de Debeauvais était resté dans ma mémoire. Qui était avec lui ? Qui m'a présenté ? Ar G., P., R., O. M. ?.. Je regrette de prendre une part de votre temps si précieux... Peut-être trouverez-vous une minute pour répondre par oui ou par non à mes demandes.

Trugarez d'avance, avec les meilleurs souvenirs de vos amis de Rennes où je suis venue après ma retraite.

eus hepken e oa ur beleg kozh en o zouez. Ne ouzon mui piv oa er sal. Va faperou eus an amzer-se a zo bet kollet distrujet pe laeret. Evel-se e vo diaes d'in skrivañ va eñvoriou. Gouzout a rit pegen luziet e teu an traou er spered goude meur a vloaz. Soñj a zalc'her eus traou-zo, hogen traou all, pouezusoc'h marteze, a ziflip eus an envor.

Un dra am eus lennet e levriou Ronan Kaouissin : lavarout ara e oa Frânsez Debeauvais a enep an doare skriva unvan. Ar c'hontrol eo a zo gwir. Epad meur a vloaz Frânsez Debeauvais en deus goulennet diganin labourat evit an unvanidigezh. Den ebet a gredan, n'en deus goulennet an dra-se startoc'h egetañ.

Bet am eus bet eus ho kelou gant Gab Cherel ha Nannig a zo bet amañ en hañv-mañ. A wir galon ganeoc'h bepred ».

15.11.1969

Ma belle-fille et petite fille s'inquiètent de mon silence et me demandent de les rassurer :

« Je n'ai pas pu me rendre à Rennes à la Toussaint, travaillant ce jour-là... Le temps atténue bien peu le chagrin, le travail ne peut faire oublier ou plus exactement empêcher de penser... ».

16.11.1969

Paris, Mari à A. Y.

« J'ai été contente de te voir en assez bonne forme, moins l'usure de l'âge... contente aussi d'avoir été sur la tombe, s'arrêter un peu près de ceux que nous avons aimé et que nous aimons toujours... ».

me rappelle seulement qu'il y avait un vieux prêtre parmi eux. Je ne sais plus qui était dans la salle.

Mes papiers de ce temps-là sont perdus, détruits ou volés. Ainsi il me sera difficile d'écrire mes mémoires. Vous savez combien deviennent embrouillées les choses de l'esprit après quelques années. L'on se souvient de certaines choses, mais d'autres plus importantes, s'échappent de la mémoire.

Une chose j'ai lue dans les livres de Ronan Kaouissin. Il dit que Fransez Debeauvais était contre la manière d'écrire unifiée. C'est le contraire qui est vrai. Pendant plusieurs années, F. D. m'a demandé de travailler pour l'unification. Personne je crois m'a demandé cela plus fort que lui.

J'ai eu de vos nouvelles par G. C. et Nannig qui ont été ici cet été...

18 a viz Du 1969

Roazon, A. Y. da Roparz Hermon, Dublin.

« Plijadur en deus graet
d'in ho respont digouezet ken
prim ha displeget en eun doare
ken fraez.

*Va envor a zo chomet
fresk awalc'h dre n'em eus ket
fiziet re er skridou, n'em eus
ket bet amzer d'ober. Kouls-
koud traou a ziflip eveljust,
evel ma lavarit ken brao, ha ret
eo klask sikour awechou...*

*Ne gredit ket e vefe mat,
ma skrivfech'h ho envorennoù ?
Talvoudus e vefent sur ha
dudius da lenn. An dud a
glask seurt skridou, muioc'h
eged forz peseurt all. Kenavo
Kenvroad ker, a wir galon
ganeoc'h atao ».*

28.11.1969

Mari m'écrit :

« Merci du souvenir de la tombe. Tu sais avoir de ces délicatesses imprévues. Je suis très émue. Si je pouvais guérir, je prie nos héros et nos saints... fais attention au froid et marche un peu plus... ».

Mari avait apporté pour son frère des roses pour fleurir la tombe. Le vent avait éparpillé les pétales sur la dalle, comme le jour de la fête-Dieu. J'en ai ramassé quelques-unes et les lui avais envoyés comme reliques. Depuis que je suis à Rennes, je vais toutes les semaines faire un tour au cimetière.

4.12.1969

L'oncle Julien me communique les renseignements que je lui ai demandés sur ses parents (compris dans le premier tome).

« Je vous félicite de votre persévérance Annaïg pour la peine que vous vous donnez pour rassembler tous ces renseignements. Je vous admire mais je suis incapable d'en faire autant... Je n'ai plus de goût à rien, je vis au coin du feu dans mon fauteuil,

n'ayant plus assez de soucis, aussi paradoxal que cela puisse paraître... ».

Comme je le comprends. Il a quatre-vingt-deux ans. A soixante-huit ans, je suis encore dans la force de l'âge. Les soucis ne me manquent pas et je ne me sens pas fatiguée. Ce serait plutôt un stimulant. Déjà jeune je cherchais des soucis pour me délivrer de mon ennui. D'autre part, je n'ai pas encore commencé les démarches pour l'édition de mon livre et je nourris encore l'espoir de trouver un éditeur.

17.12.1969

Yann Kerlann sammet gant an Ankou.

« Ne oa nemet 58 bloaz,
pa varvas Yann Kerlann, keneil
bras Fransez a bell'zo. En
ospital Montroulez eo marvet
eur miz goude beza kouezet
klañv. Eur c'holl bras eo evit
ar brezoneg. Gant Yann Sohier
e oant daou vrogarour a bouez.
An traou a vije aet buanoc'h
war-raok, ma vijent chomet en
hon touez.

*Addimezet e oa n'eus ket
pell, hag aet da chom e
Montroulez el lec'h eo bet
beziat. Kaset am eus va
gourc'hemennou a genganv d'e
wreg ha d'e vugale ».*

Il n'avait que 58 ans quand mourut Yann Kerlann, grand ami de Fransez depuis longtemps, dans un hôpital de Morlaix, un mois après son admission. C'est une grande perte pour le breton. Avec Yann Sohier, ils étaient deux patriotes de poids. Les choses seraient allées plus vite de l'avant, s'ils étaient restés parmi nous.

Remarié il n'y a pas longtemps, il était allé habiter Morlaix où il a été enterré. J'ai envoyé mes condoléances à sa femme et à ses enfants.

22.12.1969

Fred Moysé s'inquiète de la lettre qu'il m'a écrit au sujet des événements.

« Tout cela est maintenant passé et il y a au pays nantais d'autres problèmes... avec mes amitiés et l'espoir de vous lire bientôt ».

12.1.1970

Alan al Louarn, Emgles an Tiegezhioù (Entente familiale bretonne) soutient la collecte en faveur de nos compatriotes emprisonnés. Il a lancé à la réunion de Nantes, un appel en breton, dont je traduis un extrait :

« Nous vous demandons de donner au-delà de ce qui pourrait

Chapitre XI

14.4.1970

Je cherche un éditeur.

Rennes, A. Y. à Fons de Kort Paris.

« Mon travail est bien avancé. Si votre ami veut bien passer pour superviser ce que j'ai fait, qu'il me donne rendez-vous afin que je sois chez moi ; à moins qu'il ne préfère que j'aille jusqu'à Paris avec mon travail... ».

16.4.1970

Saint-Quai Pontrieux, Alan Gwel à A. Y. Rennes.

« Malheureusement, les éditions Kelenn ne peuvent pour le moment publier qu'à compte d'auteur, aucun mécène ne s'étant présenté pour appuyer notre effort. Il ne m'est donc pas possible de vous faire aucune promesse, malgré tout l'intérêt que porte votre ouvrage et que nous aurions été heureux et fiers d'appuyer. Une fois de plus il sera dit que Paris utilise à son profit la matière de la Bretagne.. ».

22.4.1970

L'oncle de Cholet me remercie des renseignements sur ses ancêtres :

« J'aime beaucoup lire tous ces détails... Je ne sais si vous savez que Robert a été opéré pour calculs... Nous avons été bien soucieux et inquiets... Maintenant ça va... Avez-vous lu « La Bretagne dans la guerre » ? Il y est beaucoup question de Francis et de Mordrel. Je l'ai lu et relu. J'aimais beaucoup Francis, il le savait et me le rendait, quoique n'étant pas du même côté de la barricade. Il était très intelligent, mais à mon avis, son rêve, son idéal était une utopie. Plus jeune, moins expérimenté, il avait foi dans la valeur morale et intellectuelle des gens. J'ai trop lu et ai toujours constaté (exemple Napoléon, Hitler et cie) lors de leur chute que les gens et les plus hauts placés surtout, ne sont menés que par l'intérêt et l'orgueil. La masse, elle, se laisse vivre dans l'apathie et l'indifférence, donc rien à faire avec ça... ». Et il signe l'aspirant centenaire.

(L'oncle m'a dit ainsi être choqué par l'appellation « fils d'un modeste jardinier du Pertre » que le Boterf avait employé pour désigner Francis)

27.5.1970

J'ai donné mon manuscrit à Per Denez afin qu'il me donne son avis. Mais il me l'a rendu sans correction aucune en me disant : « Il ne faut jamais toucher aux écrits des auteurs ».

Cependant j'aurais aimé qu'il me conseille sur certains points. Le « Cas de conscience » que j'avais éliminé, devrait prendre place dans ce premier tome. Il me tracassait tant que cet épisode revenait sous ma plume. C'était la clé de mon problème. De l'acquiescement de ce jour dépendait la marche de l'histoire. La rédaction de ces événements étaient très difficile. J'ai fait un brouillon qui ne fut pas compris par Mme Le Mée ni par Alan al Louarn a qui je l'avais lu. Je vais le travailler sans désespérer pour le rendre compréhensible.

13.6.1970

Marie-Thérèse m'écrit :

« J'étais à Rennes mercredi mais je n'ai pu aller te voir. L'examen a eu lieu ici, l'écrit le lundi à Ploug, l'oral à Rennes. Ça a bien marché pour moi et je suis reçue. L'épreuve a été dure, surtout à Rennes... et il y a eu pas mal d'échecs, plus de la moitié. Le toubib était en rogne contre nous. Il nous a engueulés devant tout le monde. C'est surtout la pratique (préparation du plateau qui a fait des ravages). Ici nous n'en faisons jamais. J'en ai eu un à préparer et j'ai réfléchi avant de faire quoi que ce soit et ça a marché... »

A Rennes (St-Meen) ils ont un petit parti-pris contre Ploug. Comparés à Dinan ou Bégard nous sommes de petits rigolos. La paye va maintenant changer, plus de 1000 F. pour commencer.

Soazig a été malade, deux jours avant l'examen. Ça tombait mal et il fallait que je sois en permanence chez les sœurs... Maintenant j'aurai tout mon temps pour régler mes affaires, car ces deux années ont été particulièrement dures... ».

(Après son travail il fallait que ma belle-fille étudie la psychiatrie sous toutes ses formes).

17.6.1970

Suzanna m'écrit de Douarnenez où elle est en vacances.

« Avant de quitter la Bretagne je vous dis kenavo. Hier nous avons été chez Louise Youenou. Je lui ai parlé de ce que vous m'aviez fait lire au sujet des grands-parents... Elle est prête à acheter le livre quand il aura vu le jour... ».

20.6.1970

Un mariage à Angers.

J'ai assisté à Angers au mariage d'Anne Debeauvais, fille de

Robert et Noëlle, avec Pagrick Boiteau originaire d'Angers où ses parents sont libraires. J'ai apporté comme cadeau de noce une grande gouache. Puis j'ai fait choisir à ses quatre sœurs et son frère, une gouache, au cas où je ne pourrais pas assister à leur mariage.

J'étais arrivée la veille et j'avais assisté au mariage civil à l'hôtel de ville et assisté au discours du maire qui connaissait bien les deux familles. Puis nous nous réunissons chez la jeune mariée pour boire le champagne.

Le lendemain à dix heures, cérémonie religieuse à l'abbatiale de Cunault. La tante Marie du Pertre (92 ans) était là aussi. Elle était devenue aveugle et son fils Joseph l'assistait. Je lui tins compagnie pendant la cérémonie. Robert mena sa fille à l'autel, il n'avait pas bonne mine, il n'y avait pas longtemps qu'il s'était remis de son opération.

L'abbé Joseph Debeauvais qui officiait reçut les consentements des nouveaux mariés, après qu'il ait fait une allocution fort bien venue.

Puis la parenté et quelques amis se rendirent dans un chateau des environs d'Angers où un grand repas était préparé. L'on m'avait placée entre Elie Grégoff, spécialiste en tapisserie murale et du peintre professeur, Monteret. Celui-ci me demanda si je peignais toujours. Il m'avait donné quelques conseils techniques auparavant. « Oh non, lui dis-je. Ecrire et peindre sont des choses trop absorbantes pour les mener de front ».

En face de moi, je conversais aussi avec les frères et les belles-sœurs de Noëlle Poirier - Debeauvais. Je les connaissais pour les avoir rencontrés aux baptêmes des enfants de leur sœur. A la table d'honneur, les mariés présidaient entourés des parents, grands parents et tantes.

Le soir un bal fut organisé dans la cour du chateau et un buffet froid à l'intérieur, où tous, parents et invités qui n'avaient pas participer au repas de midi. Je me suis installée près des anciens, pendant que l'oncle Julien, 83 ans, sommeillait dans sa voiture. Quant à Monsieur Poinier, beau-père de Robert, disait à un voisin : « Je ne me suis jamais senti aussi bien porté ». Et pourtant il avait une maladie de cœur qui l'avait immobilisé plusieurs mois.

18.8.1970

Robert m'apprend que son père est hospitalisé à la suite de troubles vasculaires, accident cardiaque.

« Il est tombé dans la salle de bains et a dû être hospitalisé le jour même. Hier jeudi, son cas semblait s'améliorer, mais aujourd'hui il semblait à nouveau en difficulté. Pour le moment

les visites ne sont pas permises.

3.9.1970

Gwenn ar Barz a zo aet da Anaon.

« Marvet eo Gwenn, merc'h an doktor Emmanuel ar Barz, ha da Germaine Péresse. Lidet e vo an oferenn gañv en iliz an Holl-Sent hizio diriaou da ziv eur ».

« Gwenn le Barz est décédée. La cérémonie religieuse sera célébrée jeudi 3 septembre à deux heures ».

Ma première idée fut d'aller rendre visite à ses parents accablés par cette mort inattendue. Mais l'avis mortuaire annonçait que : les condoléances se feront à l'église. La mère ne voyait pas la gravité de la maladie de sa fille âgée seulement de 20 ans qui venait d'obtenir son diplôme d'infirmière. Le père savait qu'il s'agissait de leucémie, mais n'avait pas voulu affoler la mère.

Très blonde, Gwenn ressemblait à son père et était aimable avec chacun. Elle prenait soin de sa mère, qui ne se portait pas très bien en ce moment et conduisait la voiture.

Il y avait foule à l'église. Tout le personnel disponible de l'hôpital St-Yves où le docteur Le Barz était anesthésiste, était présent. L'office fut célébré en breton accompagné de chants. Le drapeau breton recouvrait son cercueil, car Gwenn était aussi patriote que ses parents. Je leur offris mes condoléances à l'église. A la sortie, ils m'offrirent une place dans leur voiture pour les accompagner au cimetière de l'Est. J'y rencontrai Théophile Le Goff notaire à Callac, qui me présenta son grand fils. J'ai été contente de converser avec le père, grand ami de Fransez, au temps de ses études à Rennes.

Puis la famille Le Barz avec leur fils Riwall me déposa dans le centre de Rennes. Je leur disais que j'avais goûté particulièrement le cantique sur l'air d'an « dursunel », qui m'avait beaucoup émue. En ces circonstances, on ne sait comment consoler ses amis. Ils reçurent un très grand nombre de condoléances.

12.9.1970

Paris. Thérèse à A. Y.

« Je t'écris un petit mot de la clinique Junot, où tante Mari est hospitalisée. c'est assez grave... Elle aimerait te voir. Préviens moi de ton arrivée, la clé de l'appartement se trouve chez moi. Elle a fait un accident cardiaque... Elle a l'air mieux... ».

Je pars aussitôt pour Paris. J'emporte un sandwich, un œuf dur et une gourde de café pour éviter les frais. Ma nièce n'étant pas encore arrivée, je me suis assise devant le jardinet de Mari

pour manger mon casse-croûte. Les voisins passaient devant moi, sans s'étonner. A Paris l'on voit tant de choses !

Mari fut heureuse de me voir et me demanda de chercher ses écrits, qu'elle n'avait pas eu le temps de mettre en ordre. Je logerai chez elle et me débrouillerai avec les réserves du frigo. Thérèse m'invita un soir et je fus heureuse de revoir la petite famille. Je me détendais en lisant ; la bibliothèque de Mari comportait des livres intéressants. Comme ma sœur allait mieux, je partis deux jours après. Sa maison était trop triste sans elle.

Quelques jours après être rentrée à Rennes, ma nièce m'écrivit : « Tante Mari va mieux côté cœur, mais le reste ne guérit pas vite, aussi est-elle hospitalisée à l'hôpital Laënnec dans un service de cardiologie. C'est bien mieux pour son angine de poitrine... Tante Suzanna est venue en vitesse hier. Elle est arrivée à 11 h et repartie à 16 h... ».

Miz gwengolo 1970

Mari m'écrit de l'hôpital Laënnec.

« L'embolie pulmonaire se résorbe bien. Je suis ici depuis le premier septembre. J'ai subi un nombre incalculable d'examens et de prises de sang. C'était bien une embolie pulmonaire. Les examens ont démontré que j'étais à la limite de la vie. Je ne sais comment j'en suis revenue... J'ai maintenant une coxarthrose de la hanche et qu'il est urgent d'opérer. Donc aussi grave, dans un mois peut-être... Le mieux, c'est que je ne meurs jamais... C'est encore l'hôpital le mieux pour être soignée correctement. Le menu n'est pas délicat, mais je ne suis pas difficile. A ce qu'il paraît, si ma hanche n'était pas opérée, elle se casserait, les os étant très friables. J'espère que ton travail va comme tu veux... J'ai pris une mutuelle en plus de la sécurité sociale... ».

29.9.1970

Marie-Thérèse m'écrit :

« Pauvre tante Mari. J'espère qu'elle se rétablit de sa secousse. Nous les femmes, sommes particulièrement coriaces... J'ai lu le livre de Lebesque : " Comment peut-on être Breton ", je le trouve compliqué. Ce qui en ressort le plus, c'est la façon dont le Breton a été ridiculisé, ceci sur tous les plans. Sur ce, je passe la plume à l'héritière.

— Chère Mammig, j'ai fini d'apprendre ma leçon et je t'écris des rigolades... ».

(Elle aime rire et faire rire, exactement comme son père).

Miz gwengolo 1970

Henri Poirier, père de Noëlle et beau-père de Robert

Debeauvais vient de mourir subitement à l'âge de soixante-dix ans d'une crise cardiaque. Il avait été hospitalisé après une première attaque et s'était bien rétabli.

Originaire de Redon, il s'était marié en Anjou. De caractère doux et conciliant, il avait acquis la sympathie de tous. La tante Jeanne disait de lui qu'il était un saint, en comparaison de sa femme, d'un caractère autoritaire, fort intelligente au demeurant et d'une grande bonté. Il me rappelait par son maintien et ses yeux bleus, l'oncle Alphonse Debeauvais. Celui-ci ressemblait beaucoup au grand-père du Pertre.

29.10.1970

A. Y. à Mari, Paris.

« Trugarez evit an 20 lur. J'ai acheté un pot de bruyères et mis des pensées dans les corbeilles... Je continue de faire et de parfaire le premier tome. Je dois garder mon petit capital au cas où je ne trouverai pas d'éditeur... ».

18.11.1970

J'écris à Yann Fouéré :

« Pourquoi avez-vous cité Mordrel-Debeauvais dix-sept fois et une fois Debeauvais-Mordrel, dans la " Bretagne écartelée " ? Faisant ainsi de Debeauvais le second de Mordrel. Vous savez bien que ce n'est pas vrai ! Depuis la mort de Deb, O. M. veut prendre sa place dans le cœur des Bretons et ne recule devant aucun moyen pour y parvenir. Ayant pris ma retraite, je consacrerai le reste de ma vie à rétablir la vérité... ».

Respont da « La Nation bretonne ».

Roazon, A. Y. da Glenmor.

« Kenvroad ker, ret eo d'in skriva d'eoc'h evit larout an heug am eus bet o lenn e pennad Xavier Grall eun nebeud linennou (en trede rann) en eur skrid a oa mat a-hend-all.

Ma'z oun a-du gant Euskadiz evel pep Breizad brogadour, o enebourien n'int ket holl hor re, hag arabat disonjal an traou-se.

Pe bobl a c'hell dibab he c'hevredidi ? Siouaz ret eo d'eomp klask anezo etouez enebourien ar vro a wask hon

Il faut que je vous écrive pour vous dire le dégoût que j'ai eu à lire les quelques lignes de Xavier Grall dans le troisième alinéa de son article, qui est bon par ailleurs.

Si je suis de l'avis des Basques comme chaque patriote breton, leurs ennemis ne sont pas les nôtres et il ne faut pas l'oublier.

Chaque peuple peut-il choisir ses alliés ? Hélas ! Il nous faut les chercher parmi les ennemis du pays qui opprime le nôtre. La

hini. Ar wech kenta marteze e vo ret d'eomp beza a-du gant ar Rusianed hag all, pe gant Amerikaned pe zoken Franco, daoust d'hon menoz.

Ar geneilded a zo un dra, ar vuhez a zo unan all. Forz pegen bourrus a vefe kenlabourat gant keneiled, ret d'eomp sellout wardu ar pal d'eomp ni, ha nann chom da glevout menozioù " ar Gall milliget " ; a jom atao an enebour n'eus nemetañ.

Eun dra hepken a c'hell beza hor stourm ; salvidigez Breiz, en eur soñjal evel hon tadou koz " Netra na den ne viro ouzimp da vont war-du hor pal-ni. Breiz Atao ».

prochaine fois, ce sera peut-être du côté des Russes et autres, ou avec les Américains et même avec Franco malgré nos idées.

L'amitié est une chose, la vie en est une autre. N'importe combien serait-il agréable de collaborer avec des amis, il nous faut regarder notre but à nous et non rester écouter les raisons de ces « maudits Français... ».

Une seule chose doit être notre combat : le salut de la Bretagne, en pensant à nos ancêtres. Rien ni personne ne nous empêchera d'atteindre notre but... (Breiz Atao).

(La France, si elle n'avait pas trouvé des alliés efficaces, aurait été battue comme en 1870).

18.12.1970

Rennes, A. Y. à M. Michel Philipponneau.

« En réponse à votre invitation, pour la signature de votre livre " Debout Bretagne ", je regrette de ne pouvoir acquérir votre livre, car le " gwenn ha du ", que vous arborez sur la couverture ne recouvre que quatre départements, donc les statistiques sont fausses du fait que la Bretagne historique comporte aussi le pays de Nantes... Cet état de choses me fait penser que vous acceptez le fait établi par l'état français et en cela je ne peux vous suivre...

Je vous félicite par ailleurs de votre travail dans son ensemble et vous souhaite bon courage pour continuer dans cette voie. Evit Breiz Atao ».

(M. Philipponneau m'a répondu avoir inséré dans son texte les raisons de cette lacune).

21.1.1971

Mari me remercie de mes vœux de « Bloavez mat ».

« Peut-être que me voilà guérie. Je vais me remettre en selle... Toi tu es étonnante de vitalité. Tu es arrivée à bout de ce gros morceau de littérature. Il faut un drôle de courage, espérons que le censeur ne coupera pas trop.

23.1.1971

Yann Fouéré, l'Avenir de la Bretagne, 21 rue Duguesclin, Saint-Brieuc.

« Il y a longtemps que j'aurais voulu répondre à votre note manuscrite que vous m'avez remise lors de mon passage à Rennes. Je vous demande de m'excuser de n'avoir pu le faire jusqu'ici.

Laissez-moi d'abord vous dire combien j'ai été heureux de vous revoir après de si longues années. Je ne pense pas qu'aucun de nous lorsque nous parlions de Debeauvais et Mordrel, nous mettions dans l'ordre des deux noms aucune mention de préséance. Ce tandem est malgré tout indissoluble. Il est certain que l'influence de votre mari sur Mordrel a été bénéfique. Il a apporté à la défense de notre cause un esprit d'équilibre qui manquait parfois au premier, malgré le feu d'artifice de son talent...

Je profite de cette lettre pour vous adresser mes vœux les meilleurs et les plus amicaux pour l'année nouvelle... ».

(C'est le jour de la signature de son livre " La Bretagne écartelée ", à la Librairie Bretonne de M. Thomas que je lui avais donné ma note. Il était si entouré que je n'ai pu lui parler longuement).

21.1.1971

L'oncle Julien m'écrit sur une carte qu'il a trouvée sous la main.

« Ecrire sur du papier rose ne me convient guère... alors que je ne suis plus qu'un pauvre octogénaire mais qui ne voulant abdiquer, plante encore ! Et ce que j'ai fait faire à défaut de parc dans mon jardin pour mon 83ème anniversaire.

la santé reste bonne malgré l'impitoyable et inguérissable maladie que je traîne avec moi et qu'on appelle la vieillesse. Je lis et la lecture est mon seul compagnon. Je dévore un livre par semaine. En ce moment c'est " la fin du troisième Reich " et le " Napoléon " d'André Castelot. La fin est identique pour les deux. Abandon et trahison de tous les comblés de profits. Ma conclusion est : la noblesse est que les petits, ceux qu'on traite souvent de canailles... ».

5.2.1971

Marie-Thérèse à A. Y.

« Je te remercie pour le bouquin. J'ai lu quelques passages. Il y a des choses qui présentent pas mal d'intérêt... Ça fait toujours chaud au cœur de penser que quelqu'un sur cette terre pense à soi et veut nous faire du plaisir.

Je reviens à l'instant de chez le notaire, ayant l'intention

d'acheter une petite maison qui se trouve juste derrière celle-ci... Bien sûr il faudra arranger un peu mais j'en ai archi marre d'être dans ce réduit...

Moumoussig va bien et grandit. Elle a l'intention de t'écrire. Dommage que tu sois si loin, elle est vraiment intéressante et calme, toujours à faire du dessin.

- Chère Mammig, je te dis merci pour ce que tu m'as donné car tu es gentille de me donner des choses... Je travaille bien en classe, mais j'ai été grondée avec la sœur parce que je parlais. Je n'ai pas été toujours grondée. Je me joins à maman pour t'embrasser bien fort, Soazig ».

8.2.1971

Ruel Malmaison, Mari à A. Y.

« Cela fait un mois que je suis ici pour refaire marcher la jambe. Dans un mois j'aurai le droit de marcher sans béquilles et après un autre mois dans une maison de repos en Normandie pour la consolidation... Je suis prise à charge à 100 %... En avril le chirurgien me dira si oui ou non je peux être lâchée dans la nature... Le cœur va bien, c'est déjà beaucoup.

Suzanna est venue me voir dimanche dernier... Et elle aime lever le pied, toujours en forme. Elle m'a demandé si je t'avais écrit. Je m'exécute et te mets un timbre comme une milliardaire. Bertrand et Thérèse me demandent si vous n'êtes pas venue me voir. Que deviens-tu ? Le bouquin ? La tombe ? Pour m'occuper j'essaye de relater les exhumations de 1961, mises en page mais jamais terminées. Ma mutuelle a créé une caisse pour frais de décès, 60 F. par an. Je cotise, donnant droit à 1500 F. que les P. F. peuvent se faire régler directement... et on n'en parlera plus... »

17.3.1971

Eul lizer da Rener Roazon Breiz.

Roazon, A. Y. da Rener " Roazon Breiz ".

« Soudet bras ha feuket
oun bet dec'h o welout eo bet
lamet kuit ar 15 munutenn
pellwel brezoneg. Eun aluzen
a netra eo, ha koulskoude e
seblant beza re evit gouarn-
namant Bro-C'hall a garfe dis-
truja hor yez !

Ar'hant awalc'h a roomp
evit kaout ar gwir dac'houlenn
hon dle. Sonj a ra deoc'h, ar

Hier j'ai été étonnée et froissée de savoir que l'émission de quinze minutes de breton sur la télévision régionale avait été supprimée. C'était pourtant une aumône de rien que ces quinze minutes par semaine. Il semblerait cependant que c'était encore trop pour le gouvernement français qui voudrait bien

Vretoned a c'houzanvo, hep larout netra seurt troiou kamm. Bugale amezeien a oa deuet laouen evel pep gwech da welout "Breiz o veva", hag aet kuit, tenval o fennou, dre n'o doa ket gwelet an danevell.

Bugale evelto a gomz brezoneg bemdez e Roazon hep konta ar studerien yaouank a zesk brezoneg hag ar pellwell a zikour anezao da gompren gwelloc'h.

Va fried, ganet e Roazon en doa desket brezoneg e unan. Ha me eus Douarnenez deut da Roazon, evel kalz brezonegerienn; o deus plijadur o klevout yez o yaouankiz a oa ivez hini va mab pa oa c'hoaz er bed-mañ.

Araok echui roit va gourc'hemennou da Charlez ar Gall a gendalc'h gant e genlabourien, da zidui ar Vretoned feal da yez o Bro garet Breiz ».

anéantir complètement notre langue.

Nous donnons assez d'argent pour avoir le droit de réclamer notre dû. Vous pensez donc que les Bretons souffriront sans rien dire vos "tours boiteux". Les enfants des voisins venus joyeux comme chaque semaine voir "Breiz o veva" sont repartis malheureux de ne pas avoir eu leur émission.

Il y a à Rennes des enfants comme eux qui parlent breton en famille sans compter les étudiants qui apprennent le breton, la télévision les aide à le mieux comprendre. Mon mari né à Rennes, avait appris le breton tout seul. Moi-même venue de Douarnenez à Rennes comme beaucoup d'autres bretonnants ont plaisir à entendre la langue de leur jeunesse qui était celle de mon fils quand il était encore de ce monde.

Avant de terminer, faites mes compliments à Charlez ar Gall qui continue avec ses collaborateurs de divertir les Bretons fidèles à la langue de notre patrie la Bretagne.

22.3.1971

Je n'ai pas de nouvelles de M. Mabire, je ne sais pourquoi. Je crois qu'il faudra que je me débrouille moi-même pour faire éditer mon livre. Alan al Louarn n'a pas de relation avec le monde de l'édition, mais il peut me fournir deux mille adresses pour l'éditer moi-même par souscription.

20.4.1971

Les Presses Universitaires de Saint-Brieuc m'ont demandé de soumettre mon manuscrit. Un historien l'a lu et m'a dit qu'il avait

un caractère scientifique. Mais l'on ne peut prendre mon ouvrage en charge que lorsqu'il sera complètement rédigé. Ce que je ne peux promettre. J'ai soixante-dix ans cette année et je voudrais sortir les premiers tomes au fur et à mesure.

Je demande conseil à Mme Le Mée. Il faudrait aussi que je trouve un lecteur qui supervise mon travail et rectifie mes erreurs de langage, car je ne suis pas du métier.

28.5.1971

Dans une lettre à Marie-Thérèse je lui donne les précisions suivantes au sujet de mon manuscrit :

« M. Per Roy est venu prendre le manuscrit du premier tome pour le faire lire à un membre de "Kendac'h" qui pourrait peut-être l'éditer. Il a regardé l'ascendance, la chose la plus barbante, mais qu'il ne connaissait pas. Ancien militant de B. A. Per Roy s'occupe activement de l'action bretonne. Je continue la rédaction des volumes suivants, mais il y a des moments où je m'ennuie. Si tu viens pour le quinze juin, on fêtera mes soixante-dix ans dans l'intimité avec Mme Le Mée... ».

3.6.1971

Jeudi, hier, grève des éboueurs. Depuis samedi ils ne sont pas passés. A tout hasard j'ai mis ma poubelle dehors, le contingent dit-on doit prendre la relève. Il vint en effet. Vers une heure du matin, j'ai été réveillée par un bruit de ferrailles. C'était ma poubelle qui avait été jetée telle quelle dans la benne ! C'est ainsi que je l'ai constaté ce matin.

14.6.1971

Marie-Thérèse et ma petite fille sont venues passer quelques jours à Rennes et m'écrivent pour me dire qu'elles sont arrivées à bon port malgré la grève.

« Le train de Saint-Brieuc s'est arrêté plusieurs fois en pleine campagne. Heureusement le car pour Ploug ne partait qu'à 17 h 10 ».

(Elle me rappelle que j'étais plus ou moins grippée et se tracasse pour ma santé).

15.6.1971

Ce jour, j'ai fêté mes soixante-dix ans avec seulement Mme Le Mée, M. et Mme Louarn avec un ou deux de leurs enfants. Une demie-bouteille de champagne avec des gâteaux secs firent l'affaire. Je n'étais quand-même pas toute seule ce jour-là !

27.6.1971

Je me suis rendue à Angers pour fêter les cinquante ans de Robert Debeauvais. J'ai pu rencontrer ainsi toute la famille. Je lui ai offert une boîte ronde sculptée par Mickaël avec l'inscription en bas relief : Breiz Atao. Il en a été heureux.

M'ayant offert 100 F. pour mon voyage, j'en ai profité pour acheter de la laine pour faire une couverture de berceau pour l'un de ses petits enfants.

9.7.1971

Pendant que je crochetais cette couverture, Per Roy vint me rendre mon manuscrit :

« Je l'ai trouvé intéressant, je l'ai même lu deux fois, mais je ne crois pas qu'il plaira aux jeunes de Kendalch. Aussi nous ne pourrions l'éditer ».

Je fus si décontenancée par cette nouvelle, que j'ai dû défaire et refaire deux fois cette couverture. Je n'arrivais pas à me concentrer suffisamment sur le nombre de points pour ajuster mes motifs. Une espérance de plus qui s'en allait ! Mais je ne me considère pas battue pour autant.

27.6.1971

Alan al Louarn qui s'occupe activement de l'Entente « Emglev an Tiegezhioù » me convie à aller à une assemblée en dehors de Rennes. Je lui réponds qu'il faut que j'épargne mon argent pour imprimer mes souvenirs, malgré la vie difficile que j'aurai après, car je ne trouve personne pour les éditer.

Je lui cite une phrase de Pompidou qui aurait dit :

« Je ne crois pas à l'autonomie ». La vérité est avec lui. Je trouve que ce mot n'a pas de sens et ouvre la porte à toutes les difficultés avec des voisins aussi jacobins. Le séparatisme est plus compréhensible, car comme le Danemark, la Bretagne peut vivre indépendante, comme elle l'a fait avant 1488.

Miz Gouere 1971

Alan Heusaff écrit de Dublin, au sujet du dernier livre de Job de Roince « La Bretagne malade de la République » :

« Pour moi une campagne basée sur le respect (plutôt une demande de respect) pour le traité de 1532, ne peut avoir qu'un but propagandiste sur le plan intérieur breton. La Bretagne pour se réaliser a besoin de s'écarter autant que possible de la France. Or le traité de 1532 consacrait l'union... ».

Je suis d'accord avec « Sav Breizh » qui écrit :
« C'est de la France que la Bretagne est malade ». Pour moi,

j'ai l'impression qu'une certaine aristocratie bretonne trop attachée à ses privilèges a été responsable du déclin des libertés de notre pays, déclin achevé après 1789.

18.8.1971

J'ai été étonnée qu'« Armor Magazine », une revue sérieuse, ait oublié le nom de Yann Sohier parmi les grands hommes bretons nés à Lamballe le 7 septembre 1901. Son père était percepteur dans cette ville. Créateur de la revue « Ar Falz », pour le breton à l'école laïque, Yann Sohier est enterré à Lamballe sur la colline, dans la tombe familiale. Il est mort à Plourivô le 21.3.1938.

18.8.1971

J'ai expédié la couverture que je viens de finir, ayant retrouvé tous mes esprits. Robert m'avait parlé d'un ami qui connaissait bien la question et le contact. Je lui écris ce jour.

« Ce n'est pas un imprimeur que je cherche mais un éditeur, aussi l'adresse de votre ami ne m'intéresse pas. En ce moment, je mets au propre le premier tome de 400 pages... ».

23.8.1971

Remise de ses deux accidents cardiaques, et de son opération, Mari est passée à Rennes en revenant de Douarnenez. Elle y a passé des vacances. Ma sœur Rosa l'a accompagnée afin de voir où son frère Jos a été enterré.

« Il est bien là » dit-elle.

On a installé deux lits de camp. Le lendemain matin je demandais à Rosa :

« Kousket mat hoc'h eus ? (Vous avez bien dormi)

— Ya, kousk, digousk. (oui, dormi et réveillé).

Mari répliqua :

— Je n'ai pas l'honneur que tu me parles breton ».

Celle-ci le comprenait bien mais n'avait pas l'habitude de le parler comme ma sœur. Mariée à un marin, fréquentant la compagnie des tantes âgées dès son jeune âge, puisqu'elle aidait ma mère à la maison.

Après deux journées passées à Rennes, Rosa est repartie contente à Douarnenez et Mari est allée reprendre son poste à la clinique où elle travaille de jour.

Septembre - Octobre 1971

La revue « Sav Breizh » succède au journal de 1970. Le directeur Y. G. Vallerie m'en fait le service. J'ai particulièrement apprécié l'article de Gwenc'hlan le Souezec :

« je pense pour ma part que la France est par nature l'ennemie de la Bretagne... aucune entente n'est possible, qui ne soit à notre détriment. Ce qui est français est anti-breton... ».

1.10.1971

Les « Nouvelles de Bretagne » donnent une photo de la « Lande de la Rencontre » à Saint-Aubin où la croix est entourée de sept drapeaux bretons.

L'Entente Familiale Bretonne avait organisé cette cérémonie à l'occasion de son assemblée d'automne. Le matin j'avais assisté à la messe en breton et à la séance d'études qui suivit. Dans l'après-midi je m'étais rendue en car à Saint-Aubin avec les congressistes. L'abbé Barbotin avait prononcé une allocution ainsi qu'Alan al Louarn. J'ai cueilli de la bruyère pour Mme Le Mée qui n'avait pu venir, en souvenir de cette journée bien remplie et réconfortante.

3.10.1971

Je trouve un correcteur pour mon manuscrit.

Rennes A. Y à M. Fons de Kort La Martyre.

« Mme Le Mée m'a apporté une bonne nouvelle pour mes écrits. Je voudrais en parler avec M. Hervé mais je ne connais pas son adresse. S'il ne peut se déplacer, il serait peut-être préférable que j'aille à Paris pour lui montrer mon manuscrit.

Il y a surtout la question de l'éditeur. M. Mabire est invisible, et il faut que je frappe à d'autres portes. Ici une adresse d'un éditeur. Savez-vous ce qu'il vaut et pouvez-vous l'envoyer à M. Hervé pour qu'il voit par lui-même en téléphonant par exemple à M. Michelet ?

Avec toutes mes excuses et mes félicitations pour votre réintégration complète et heureuse dans mon pays ».

Mme Le Mée ayant été voir Fons à la Martyre y avait rencontré le professeur Hervé dont il était l'ami. Elle lui avait parlé de mon travail et lui avait demandé s'il ne pouvait pas y jeter un coup d'œil. Mme Le Mée m'avait fait déjà remarquer, lorsque je lui lisais certains passages, qu'ils n'étaient pas encore au point. Je n'avais plus mon mari à qui demander conseil. J'ai été heureuse de son initiative. Je voyais enfin le bout du tunnel.

23.10.1971

Marie-Thérèse m'apprend qu'elle a aménagé dans sa nouvelle maison et y est bien installée maintenant. Elle a récupéré ses affaires à Rostrenen où elles étaient entreposées depuis son retour

de Mulheim.

« Je t'assure que nous nous y trouvons bien. Du soleil toute la journée... Peut-être irons-nous à Rennes pour la Toussaint, tout va dépendre de mes jours de congé... ».

10.11.1971

Rennes, A. Y à Marie-Thérèse.

« J'ai reçu la visite d'un ami de Tadig qui a trouvé épatant mon travail. L'ayant perdu de vue depuis vingt ans, il a été étonné de mon travail qu'il a trouvé bien écrit dans l'ensemble. Il m'a aidé à ébarber certaines de mes phrases et m'a donné quelques conseils de professionnel. Malgré cela aucun éditeur ne veut l'éditer, même séparément. Aussi je vais le faire moi-même et je vais demander à des amis des prêts consolidés sur le bouquin. Je retape mes écrits à la machine pour les donner à imprimer le plus tôt possible... ».

14.11.1971

J'écris à Théo Le Goff, notaire à Callac, pour lui demander s'il ne pourrait pas me trouver à emprunter vingt mille francs pour pouvoir imprimer mon premier livre.

« J'ai reçu une critique bienveillante de l'historien Hervé. Il a trouvé mon travail bien écrit dans un style alerte, humoriste et bien pensé. Comme vous pouvez le penser, mes écrits reflètent l'esprit de Breiz Atao dans toute sa pureté et ne sera pas très prisé en France par les éditeurs... Aussi je dois le faire moi-même. Il faudrait peut-être une caution ? Je ne possède rien, ayant vendu mon logement en viager... ».

Je n'ai jamais reçu de réponse à cette lettre. Ayant touché un mot à Robert, il ne veut pas prendre de responsabilité dans cette affaire, mais il me rendra mon prêt quand j'en aurai besoin.

« Je pense, m'écrit-il, que la publication de ce livre va vous entraîner dans de gros ennuis pécuniers. A quoi bon vous crier casse-cou, puisqu'en définitive vous ferez ce que vous avez envie de faire. J'espère un peu sans trop y croire que vous ne m'en voudrez pas... ».

Je lui ai répondu tout de suite pour le rassurer.

« Mes sentiments ne sont nullement affectés par votre point de vue, mais je suis peinée que vous ayez sous-estimé ma compréhension... ».

A Saint-Malo, j'ai demandé le remboursement des 500 F. que Madeleine me doit encore.

17.11.1971

Dès son retour à Paris le professeur Hervé m'écrit :

« J'espère que depuis l'achèvement de notre laborieuse révision, vous avez pris quelque repos. Je pense que tel quel, votre premier tome est prêt à être montré à un éditeur.

J'ai revu ces jours derniers O. M. et je ne lui ai pas caché l'impression sérieuse et documentée que m'avait causé vos mémoires, ainsi que leur caractère strictement biographique : (la vie personnelle) bien plus que politique... votre volume est fort lisible et intéressant et donc doit trouver un éditeur...

Je vous prie de présenter à Mme Le Mée tous mes remerciements pour l'hospitalité large et généreuse qu'elle a bien voulu m'accorder et qui m'a permis de travailler en toute tranquillité avec vous à l'achèvement de ces mémoires ; si importantes pour l'instruction de la jeune génération bretonne et pour l'éclaircissement de bien de points peu connus de l'histoire... Vous remerciant de l'accueil si délassant que vous m'avez procuré en dépit du labeur continu et parfois harassant qui fut le vôtre... ».

Quelques jours auparavant le professeur avait atterri à Rennes et je l'ai bien reconnu après vingt ans d'absence. Il avait trouvé une chambre à l'hôtel Pingouin et avait averti Mme Le Mée de son arrivée, je lui avait donné auparavant l'adresse. Puis, je l'amenais dîner chez moi. Je lui montrais tous mes écrits, il y en avait plein la table de la salle à manger. Il en fut abasourdi.

« C'est beaucoup trop, disait-il, il faut condenser tout cela ». Il ne connaissait pas le travail que j'avais accompli depuis le mois de mars 1968.

Il était très myope, aussi pour lui éviter une fatigue superflue, je lui ai lu mon travail. Dès l'avant propos, il fut conquis et me le dit : « Je ne voudrais pas vous faire la grosse tête, mais vous avez du talent ». Je lui disais quelque fois : « On pourrait supprimer ce passage ?

— Oh non, toute chose a valeur d'histoire ».

Le jour suivant étant allé saluer Mme Le Mée, celle-ci lui proposa une chambre qu'elle avait de libre, me laissant le soin de m'occuper de ses repas. Elle était très occupée à la fabrique qu'elle dirigeait avec ses deux fils. Je la reconduisais le soir, car il n'aurait pas retrouvé son chemin.

A midi, il m'invitait au restaurant et allait voir le matin ses amis et sa parenté. Un matin nous avons été au cimetière sur la tombe de Deb et de la Borderie. En attendant l'autobus, il m'expliqua que l'on trouve des traces de la religion des druides dans la religion chrétienne. Il me disait aussi : « La Bretagne ne

peut vivre que libre ». Phrase lapidaire qui pourrait servir de slogan.

1.12.1971

Marie-Thérèse m'écrit qu'elle travaillera pour les fêtes. Elle va faire opérer la petite des amygdales. Puis elle travaillera de nuit pour être auprès d'elle dans la journée ; les sœurs ne voulant pas s'occuper des malades. Elle regrette de n'avoir pu venir à Rennes pour la Toussaint et espère que tout va pour le mieux...

(Heureusement Mari a pu venir m'accompagner au cimetière pour la Toussaint).

7.12.1971

J'ai révisé une fois de plus mon manuscrit. J'ai gagné 50 pages. Ainsi je vais pouvoir ajouter un chapitre supplémentaire « Le cas de conscience » et le faire corriger par le même correcteur. Il est si difficile à mettre au point, que l'avis d'un spécialiste ne me paraît de trop. Mais le professeur ne peut pas se déplacer. Il me propose de venir à Paris entre le 29 décembre et le 1er janvier 1972.

« Deux ou trois jours suffiront probablement. Quant aux autres volumes dont vous avez entrepris la rédaction, je ne vous promets pas de les corriger actuellement, car le travail ne manque pas à Paris pour d'autres besognes... ».

25.12.1971

Noël à Angers.

Le 24 Robert était à la gare d'Angers à m'attendre. Le 25 à midi tous les petits et grands sont réunis autour de la grande table de la salle à manger. Les grandes filles assuraient le service, après que le maître de céans eut mis au point le menu.

Je tenais compagnie à l'oncle Julien et la tante Jeanne qui écoutaient les histoires de leur fils Robert qui avait le don de nous faire rire.

Puis nous nous réunissons au salon où dans le brouhaha, assise auprès de la tante et de l'oncle, je lui parlais de la généalogie de sa famille. J'avais apporté quelques écrits pour les lui montrer.

« C'est profondément pensé, me dit-il, mais si vous avez l'écrit, je préfère le lire. Je montais dans la chambre qui m'était réservée et où j'avais apporté les écrits qui pourraient l'intéresser. Il en fut tout heureux. Ils rentrèrent le soir pour Cholet.

26.12.1971

Angers, A. Y. à Mari, Paris.

« Je dois aller à Paris faire corriger le dernier chapitre de mon bouquin par le professeur. Comme je ne connais pas exacte-

ment le programme des fêtes, je ne peux te dire quand j'irai le voir. Mais j'irai sûrement le 30.12 avant midi. N'achète rien avant de me voir. Je prendrai une chambre dans l'avenue du Maine que je connais bien.

De toutes façons, je ne resterai pas longtemps, avec les fêtes on ne trouve personne chez eux et mon manuscrit n'est pas suffisamment travaillé pour être montré aux éditeurs.

26.12.1971

Toute la journée j'ai bûché sur mon chapitre. Le soir Florence, Noëlle et Stéphanie, les trois petites dernières, m'ont tenu compagnie et m'ont aidé à corriger l'orthographe et le style. Nous avons bien ri. Entre temps j'avais reçu une lettre du professeur pour me donner rendez-vous le 28 au soir.

27.12.1971

Marie-Thérèse me remercie de la robe de chambre que je lui avais envoyée comme cadeau de Noël. Je l'avais achetée chez Madeleine afin de l'aider un peu. Elle était handicapée par les modifications que la ville avait entrepris dans la rue Georges Clémenceau. Cela a fait ainsi plaisir à deux personnes.

Dans le colis j'avais ajouté des bricoles pour la petite. Celle-ci a été gâtée par les sœurs au réveillon de six heures à huit heures. La messe de Noël commençant à cette heure là. Pour me remercier Marie-Thérèse ne sait comment faire et versa sur mon compte 200 F. Ils furent les bienvenus en prévision des dépenses futures. Elle espère que 1972 m'apporte le succès espéré.

28.12.1971

Voyage à Paris.

Robert est venu me conduire à la gare et a payé ma place. Il me conseillait de ne pas aller à Paris et me dissuadait de continuer mon ouvrage en pensant à ma sécurité matérielle et me disait :

« Qui voulez-vous qui puisse s'intéresser à nos histoires de famille. Evidemment vous le faites en souvenir de Francis ».

Il ne pouvait savoir ce qu'il y avait en plus de la généalogie dans ce travail que je portais en moi.

J'arrive à Montparnasse dans la soirée par un temps glacial, je dus mettre un foulard sur la tête, n'ayant pas voulu faire de dépense d'un bonnet de fourrure. Dans le quartier il faut compter 40 F. la chambre. Cela n'est pas dans mes moyens. Dans l'avenue du Maine au delà du cimetière, il y a des chambres à des prix raisonnables ou j'ai résidé en 1962 et en 1945.

29.12.1971

La bibliothèque étant fermée, le professeur m'amena déjeuner « Aux Mille Colonnes » à Montparnasse où la nourriture est abondante et point chère. Puis nous allons au cimetière non loin de là, où est enterrée sa femme depuis trois ans. Elle repose près de son grand-père Hervé, fonctionnaire à Paris. Je visite sa garçonnière, faite à sa mesure et à sa volonté. Ce ne sont que des livres partout, bibliothèque, étagères et deux bureaux. On n'aurait jamais pensé qu'une femme ait habité là pendant vingt ans. Et l'on commença à décanter le chapitre qui s'avère assez difficile à mettre en place.

30.1.1972

Nous avons bien travaillé aujourd'hui. Pour se délasser, le professeur me fit un cours « ex cathedra » pour moi toute seule sur Oswald Splenger. Il a déjà écrit un volume et prépare le second. Il y travaille depuis trente ans. Il est si pris par son sujet qu'il paraît tranfiguré !

Il m'a donné à lire le premier volume. Si j'ai bien compris la préface, je ne peux m'intéresser au texte philosophique ; encore plus ardu que la politique qui ne m'attire pas beaucoup.

30.1.1972

J'ai été ce matin rendre visite à ma sœur Mari. Elle avait préparé un festin pour passer le premier de l'an en famille. Je n'ai pu y rester ayant rendez-vous au restaurant afin de pouvoir mettre au point mon travail. Elle m'a donné ma part du poulet qui va bien me servir pour le soir.

31.1972

Ce matin, j'ai fait un saut jusqu'à Montmartre où j'ai revu mon ancienne boutique. Elle est transformée en agence immobilière. Le bureau est mis en face de la porte, encadrée de deux panneaux qui séparent la pièce en deux.

2.1.1972

La bibliothèque ouvre ses portes aujourd'hui et R. Glémarec doit reprendre son poste cet après-midi quoique en retraite depuis trois ans, il y va tous les jours, pour un salaire minime. Il ne peut vivre sans ses recherches qui le prennent tout entier. Aussi j'ai décidé de partir par le train de deux heures.

Le professeur a voulu m'amener manger un morceau dans un café en face de la gare. Il m'accompagna jusqu'au portillon. On fait en ce moment des travaux devant la gare et j'ai failli m'affaler. Mon compagnon pourtant myope m'a retenu. Il connaît son

quartier, moi pas.

Dans le train j'ai parlé avec un bretonnant de choses bretonnes qu'il n'avait pas l'air de connaître. Deux étudiants nous écoutaient. A Vitré, je leur dis : « Nous venons de passer la frontière, nous sommes maintenant en Bretagne ». Ce qui les a fort étonnés !

3.1.1972

Je suis heureuse de retourner à Rennes où le soleil brille. La température reste quand même assez basse. Aussi je vais acheter un béret de peluche. Je me jurais de ne plus jamais retourner à Paris. Si le professeur veut continuer à lire mon travail, il faudra qu'il vienne à Rennes. Là du moins il ne pense pas à ses travaux et l'on n'a pas l'impression de le déranger, c'est ce que j'ai dit à Mme Le Mée.

Pendant deux ou trois jours, je me portais bien, mais je fus terrassée par une grippe coriace. Ce devait être un épidémie, car Mme Le Mée que j'avais fait avertir avait encore plus de fièvre que moi. Ma voisine de palier alerta la famille qui appela le médecin, Mme Chapin, me soigna à nouveau et m'apporta mes repas tant que j'eus de la fièvre. Je n'ai jamais tant transpiré de ma vie. Je fus heureuse lorsque j'ai pu changer de draps.

31.1.1972

Odette Chevillotte a zo aet da Anaon

Lorsque j'ai appris dans la revue « O Lo Lé », la mort d'Odette Chevillotte, j'ai envoyé mes condoléances à sa sœur Marie Antoinette de Parcevaux en la priant de les transmettre à ses frères Emmanuel et Ollivier. J'avais gardé un si bon souvenir de mon séjour à Kergroadès et Plouzané avec mon mari et mon fils où nous avons été si bien reçus.

19.2.1972

Youenn Drezen zo aet da Anaon

Samedi 19, j'ai assisté à l'enterrement de Youenn Drezen décédé à Lorient d'un infarctus, à l'âge de 73 ans. Un matin, l'aide sociale le trouva inanimé. Il était né à Pont l'Abbé en 1899.

Alan al Louarn était venu m'annoncer sa mort. Il en avait été étonné, l'ayant vu huit jours plus tôt plein de vie et d'esprit à l'enterrement de l'abbé Calvez décédé à l'âge de 50 ans. Je suis venue avec Augustin Catelliot et sa femme aux obsèques accompagnée d'Alan al Louarn et Per Roy.

Pendant le trajet, Kat me confia que Drezen lui avait dit qu'il avait donné de l'argent aux frères C. pour me remettre pour la tombe. Ainsi il avait donné deux fois, lui qui était si

pauvre ! L'amitié qu'il portait à Deb s'était cimentée de 1921 jusqu'à 1944.

Après la messe en breton dans une église moderne de la banlieue Lorientaise, le cercueil recouvert du « gwenn-ha-du » fut déposé sous le porche. Une gerbe de fleurs avait été apportée par les anciens amis de « Breiz Atao » dont il fut l'un des anciens fidèles, avec l'inscription « Breiz Atao ».

Xavier de Langlais rendit un hommage vibrant à l'ami, au patriote et à l'écrivain breton dont la vie fut consacrée à la rénovation de la littérature bretonne. Puis devant un grand « gwenn ha du », on entonna « Bro goz va zadou » pendant que le cercueil prenait le chemin de Pont-l'Abbé, là où il devait être enterré près de sa mère morte l'année dernière à l'âge de 94 ans.

Puis je serrais les mains de son fils, de sa belle-fille, j'allais voir ses petits enfants, un peu à l'écart avec leur grand-mère. Elle ne m'avait pas oubliée. Celle-ci vivait séparée de son mari depuis quelques temps.

Je rencontrai nombre de patriotes : Mme Guellec' Mme Le Beg, Armel Herriou. Ce dernier va me procurer une dactylo pour taper mes écrits. J'ai aperçu trop tard sa mère, pour la saluer. Voulant faire plaisir à Jakez Hélias, je lui ai parlé de ses articles breton-français publiés par la Bretagne à Paris. Tout juste s'il m'a répondu après m'être présentée.

Dans ces circonstances, l'on est toujours bousculé par l'horaire. Je cherchais mes amis Catelliot pour m'en retourner. Ceux-ci se rendaient à l'inhumation et devaient revenir par Quimper voir leur fils. Heureusement Remond Jegaden m'invita à monter dans sa voiture ainsi que mes autres compagnons de voyage.

Celui-ci nous invita à déjeuner dans un petit restaurant qu'il connaissait bien et où j'appréciais le menu. Mon voisin Alan avait l'air mal en point, il devait sûrement être grippé. Je lui donnais deux cachets d'aspirine. Dès qu'il fut dans la voiture il s'endormit jusqu'à Rennes.

J'ai été agréablement surprise d'entendre Per Roy parler breton. Je ne l'avais vu que dans ses fonctions de président de Kendalc'h dont les adhérents parlaient français en général. Alors nous avons chanté des chants bretons connus. C'était revigorant pour un adieu à notre ami Youenn.

Notre chauffeur filait bon train et cependant je n'avais aucune crainte. Nous avons tous trois confrontés nos vicissitudes des temps anciens et nous arrivions à la même conclusion : « C'est vrai que nous avons été héroïques, sans nous en rendre compte ».

J'ai rencontré l'autre jour un rédacteur de l'Avenir et lui ai lu « Cas de conscience ». « C'est vraiment bien écrit », me dit-il. Son opinion me fit plaisir. Depuis le temps que cette clé de tous mes problèmes financiers me turlupinait, je n'aurais plus à y revenir.

9.2.1972

Langongar. Marie Antoinette Chevillotte de Foncevaux à A. Y.

« Voulant vous répondre moi-même, je m'excuse de ne pouvoir le faire dans notre langue.

Combien nous avons été touchés de votre mot au sujet de notre sœur Odette. Sa disparition a laissé un vide dans notre famille. Son esprit était toujours et de plus en plus tourné vers la Bretagne et innombrables étaient les revues qu'elle recevait et aidait de son mieux. Pour plusieurs ce sera une grande perte.

Le travail que vous avez entrepris pour redire la vie de Fransez Debeauvais, ses lettres, ses joies et ses grandes peines aussi hélas ! Il ne faut pas qu'on les oublie. Mais nous qui avons toujours eu pour lui de l'admiration et même de l'affection, il trouve sûrement là-haut, la récompense de son dévouement, de sa nature dénuée de tout intérêt personnel. Faites-nous donc signe au moment de la sortie du livre... ».

9.2.1972

Ce jour paraît le manifeste de 1972 de « Strollad ar Vro ». Il donne en appendice le texte de 1532 rédigé au Plessis-Macé, et une citation de Jean XXIII qui appuie la thèse de l'auteur, et les bases d'un fédéralisme cher et toujours défendu par Yann Fouéré, directeur de l'Avenir. Le prospectus est signé du président Yann Calvez du bureau exécutif.

11.2.1972

Léna Louarn est venue dactylographier quelques pages le soir après son travail. En une heure, elle abattait au moins seize pages, tant en breton qu'en français que je lui dictais, car elle connaissait parfaitement les deux langues. Hélas, elle n'a pu continuer, elle doit suivre des cours de secrétaire médicale et assurer en plus des cours de breton.

12.2.1972

Le professeur Hervé me fait les réflexions suivantes :

« Vous détaillez toutes sortes de remarques qui témoignent d'un sens psychologique averti ainsi que d'un goût prononcé de l'analyse, en ces matières... ».

Cependant je ne me sens pas inférieur à Deb... En matière politique évidemment c'est lui qui est le chef. Il en a le courage, le coup d'œil et la détermination. En matière spéculative c'est bien moi... et Deb Olier et Hénaff des élèves réceptifs d'ailleurs et des réalisateurs. En matière de langue, voyez Roparz Hémon, vous autres étant ses disciples et moi moins que rien... ».

17.2.1972

Le « Télégramme de Brest » consacre à Youenn Drezan un long article dont j'extrai des détails que je ne connaissais pas.

« Il était né en 1899 d'un père couvreur et d'une mère ménagère restée veuve trop tôt avec quatre filles et le petit Youenn. Ce dernier nous rappelait il y a quelques temps, l'humiliation qu'on lui faisait subir à l'école de Pont-l'Abbé... lorsqu'il était surpris parlant breton... ».

... Cette vache (sabot miniature suspendu par une ficelle au cou du délinquant) n'étouffa pas son amour de la langue de ses ancêtres... ».

29.2.1972

O. Mordrel voudrait me contacter.

Paris. Glemarec m'écrit pour m'inciter à rencontrer O. M. sans doute après accord avec lui et sur sa demande.

« J'ai l'impression si vous le voulez bien, Olier serait disposé à faire amende honorable à vos pieds de ses excès de jadis envers Debeauvais. Il a obtenu en effet un contrat d'éditeur parisien pour une histoire de Breiz Atao et il y travaille à temps perdu.

D'autre part, il a appris par moi le labeur précis auquel vous vous livrez depuis des années et cela a retenu son attention. Étant donné son entregent et ses relations dans le monde de la presse à Paris, sans doute pourrait-il vous décrocher un éditeur valable pour les mémoires de Deb... Encore serait-il nécessaire que les relations soient rétablies entre vous ».

Je n'ai pas mis longtemps à lui répondre.

« Vous ne vous rendez pas compte, que cela me coûterait ma liberté de manœuvre, ce qui reviendrait à trahir la mémoire de mon mari. Celui-ci étant mort et n'ayant pas été mandaté par lui, je ne peux changer le cours de l'histoire... ».

Je ne veux aucun ennui à Mordrel, mais je ne peux lui pardonner ses idioties... Si vous vous sentez assez fort pour le neutraliser, je ne suis pas de taille à discuter avec lui et je ne veux pas tomber dans ses filets. Avec Deb, O. M. était efficace. Il a rejeté cet appui. Laisse à lui-même il a fait des bêtises... Le fossé qu'il

a creusé est trop grand... ».

2.3.1972

Rennes, A. Y. à R. Hervé, Paris.

« Je n'ai jamais mis en doute votre supériorité dans les domaines où vous excellez. Fransez en faisait grand cas et utilisait les lumières que vous dispensez généreusement à vos amis. C'est surtout votre érudition en histoire qu'il appréciait... ».

13.3.1972

Roazon, A. Y. da Camille Le Mercier d'Erm, Dinard.

« Kenvroad ha keneil ker. Je viens de lire dans « Breizh » que votre campagne est partie depuis quinze jours. Combien je regrette de ne l'avoir su plus tôt. Je l'aurais accompagnée à sa dernière demeure. Il y a deux ans à Dinard, où je la vis, elle m'avait reçue si aimablement. Elle était aussi à Saint-Aubin si vive et si souriante.

Il est dur de perdre un être encore jeune, mais quand l'âge vient avec ses séquelles, la séparation est encore plus pénible. Je vous pris de trouver ici, va gourc'hemennou a gengañv, que je voudrais transmettre aussi à vos enfants... ».

16.3.1972

C. Le Mercier d'Erm à A. Y.

« Merci chère amie, de votre affectueuse lettre qui me touche profondément dans le grand deuil qui m'accable. J'espère vous revoir ici quand vous reviendrez vers la côte. Kenavo, ha ganeoc'h atao evit Breizh ».

A sa lettre il ajoute un poème, daté du 21 février, écrit devant la couche funèbre de sa femme. « Encore une heure, d'am c'haredig ».

La lettre écrite à la machine est signée de sa main. Il y a deux ans il donnait l'impression qu'il allait tomber et je l'avais tenu par le bras pour se rendre à son bureau pour me montrer ses papiers.

21.3.1972

R. Hervé répond à ma lettre du 29.2.

« Je comprends assez bien que vous désirez garder votre liberté vis-à-vis d'O. M. Evidemment vous manquez en même temps une occasion de faire publier vos mémoires à peu près à coup sûr... ».

Miz Mae 1972

Polig Montjarret écrit dans « Ar Soner » un article à la louange de Youenn Drezen. J'y ai appris sur sa jeunesse des faits que je connaissais qu'imparfaitement. Ci-joint un extrait :

« Parlant exclusivement breton, il apprit le français à l'école Saint-Gabriel (à coups de pied au cul) comme il se plaisait à le faire remarquer... Les heures passées après la classe à conjuguer le verbe : Ne plus parler breton, parler cochon. La Bretagne a perdu l'un de ses meilleurs écrivains, moi j'ai perdu l'un de mes chers amis ».

3 a viz Mae 1972

Procès du breton Gweltas Durand à Saint Malo.

Je suis allée ce jour au procès. Germaine Peresse Le Barz était venue me chercher en voiture, que consuisait son fils Riwall.

Gweltas Durand, défendu par Me Leclerc, a été magnifique de courage. Son père ancien militaire, qui avait risqué sa vie pour déminer les grèves de Saint Malo, est venu à la barre approuver son fils. Yann Fouéré, venu me saluer était heureux de me voir. Gwenc'hlan le Souezec était là aussi. Je le connaissais de réputation mais ne l'avais jamais vu. A la sortie dans le hall, j'ai voulu lui parler de ses écrits, mais il y avait tant de monde que je n'ai pu faire plus ample connaissance. J'ai parlé longuement à M. Durand et à sa femme près de laquelle j'étais assise.

Le tribunal ne jugea l'affaire qu'à six heures du soir. Aussi il était tard quand nous sommes rentrés à Rennes. Je suis allée jeter un coup d'œil sous les Lices où se tenait une réunion avec des Irlandais. J'ai aperçu Per Denez assis au bout d'une rangée et lui ai raconté comment la séance avait commencé à deux heures et notre procès n'eut lieu qu'à six heures. Il m'a répondu :

« Atao e vez evelse ». (C'est ainsi qu'ils font toujours).

Fatiguée, je ne suis pas restée à la séance des Irlandais, qui cependant m'intéressait.

5.5.1972

Paris, Jean Picollec à A. Y., Rennes.

« J'ai appris de diverses sources que vous aviez un manuscrit relatant l'histoire de votre mari et du mouvement qu'il a animé. Notre jeune maison d'édition est spécialisée dans les documents de politique et d'histoire contemporaine sans aucun a priori.

Moi-même étant breton, je m'intéresse particulièrement aux problèmes celtes... Aussi je suis susceptible d'éditer votre ouvrage. En espérant que vous voudrez bien me le communiquer en lecture, je vous prie... ».

8.5.1972

Olier Mordrel. Le Guilvinec à Mme Debeauvais, Rennes.

« Ma chère compatriote, Hervé m'a informé que vous ne vous sentiez pas autorisée selon les dernières volontés de votre mari à passer l'éponge. Libre à vous. Mais vous connaissez mal le caractère de Fanch, qui n'a jamais hésité à passer l'éponge, quand il y allait de l'intérêt breton comme de son propre intérêt. Il avait un grand tempérament politique et n'aurait jamais permis qu'un sentiment personnel intervienne dans une décision d'ordre général. Je suis certain qu'il aurait tenu à ce qu'un ouvrage élevé à la mémoire de Breiz Atao soit aussi bon que possible et que dans ce but, il m'aurait accordé toute l'aide en son pouvoir.

Vous pensez que des documents, j'en ai, ils m'arrivent de partout. Mais chacun parle de soi-même et je suis ennuyé du peu qu'ils se rappellent à son souvenir de l'activité propre de Fanch. Toute ma correspondance de 1918 à 1944 a été brûlée, notamment des centaines de lettres de votre mari, dans lesquelles j'aurais retrouvé beaucoup de fils conducteurs. Mais il avait de mes lettres à moi, probablement des centaines aussi. N'ai-je pas le droit de les relire ? Deb ne me le refuserait pas. Certes, nous avons eu pendant la guerre, aussi bien 39-40 qu'en 43-44 de sévères divergences d'opinions et des choses. Mais rien de personnel. Notre différent de 39-40 n'a pas empêché Fanch en 1942 de venir m'offrir de reprendre l'action commune. Il en serait de même aujourd'hui s'il vivait encore car il avait expérimenté que le tandem Debeauvais-Mordrel était invincible.

Conclusion, vous détenez probablement tout ce qui reste des archives de Breiz Atao, je vous demande de bien vouloir me laisser y jeter un coup d'œil. Je me rendrai à Rennes quand il vous plaira, dans ce but. Mon désir est je vous l'ai dit de rendre toute justice au rôle et à la personne de Fanch. En tant que patriote breton vous admettez qu'il est du devoir de tous que l'histoire écrite sur l'ancien mouvement soit exempte d'omissions et d'erreurs.

Ma préface renfermera la liste des personnes ayant fourni des indications et de la documentation. Elles sont à ce jour quarante-huit. Je n'ai pas essuyé un seul refus. Le nombre final de mes informations atteindra vraisemblablement soixante-cinq ou soixante-dix. Dans l'attente de vous lire, veuillez croire en mes sentiments dévoués en la Bretagne ».

15.5.1972

Aujourd'hui, procès en appel de Gweltas Durand, 19 ans, et Robert Guénard, 26 ans condamnés à un an de prison dont six mois avec sursis. Ils doivent payer en outre deux mille francs

d'amende pour des dégâts insignifiants. Depuis son procès de Saint-Malo, onze militants bretons ont été arrêtés.

Gweltas est entré encadré de deux gendarmes et nous montre ses mains enchaînées. Il y a nombre de patriotes que je connais. Me Leclerc s'est montré brillant comme à son habitude, mais il s'est laissé piéger par le procureur qui l'a fait chuter sur le Bezen Perrot et qualifia ses soldats de bourreaux.

J'ai attrapé Me Leclerc à sa sortie pour cette gaffe et il n'était pas content. Emmanuel le Barz était de mon avis et lui disait :

« Si je n'avais pas été malade, j'aurais pris du service dans l'armée bretonne ».

Il y avait dans le hall des jeunes gens qui parlaient breton et avaient entendu ma réclamation. Je leur dis :

« Ar re-se a ao soudarded o deus diffemet enor ar Vretoned. (ceux-là étaient des soldats qui ont défendu l'honneur des Bretons).

— Se avat ! » (Ça alors) disent-ils. Ils n'avaient pas compris par manque d'information.

Le Barz et sa femme sortirent avec moi et nous avons parlé en breton en passant devant les policiers de la sûreté en civil, venus en renfort, qui attendaient dans le vestibule. Je suis rentrée directement chez moi. J'ai entendu le lendemain qu'il y avait eu du chahut à la sortie du palais.

20.5.1972

Je pars en voiture avec Finotte à Mur-de-Bretagne, pour « Les Etats Généraux », convoquées par Marie-Anne Kerhuel. Le congrès se tient dans le village de vacances, situé devant le lac de Guerlédan.

J'y rencontre d'anciens militants de Breiz Atao. A une réunion l'on parlait des organisations bretonnes. Je demande au bureau :

« Et nous alors, les anciens combattants de Breiz Atao, nous n'avons aucune part aux délibérations ? ».

Toute l'assistance applaudit. J'étais heureuse de savoir que Deb n'était pas oublié. J'ai rencontré Raymond Tassel au cours du repas en commun. Lui non plus n'avait rien oublié et me donna son adresse pour lui envoyer mon livre. Christian Gwionvarc'h était là ainsi que Abhervé Gweguen à qui j'ai demandé qui était ce M. Calvez dont on parlait tant en ce moment. Il me dit :

« Le livre de Morvan Lebesque l'a converti à la cause bretonne. Il voulait prendre part à la lutte en donnant un prix, mais je lui ai suggéré :

« Pourquoi ne pas soutenir l'Avenir de Fouéré, ce serait chose plus utile pour la Bretagne ».

L'abbé Per Bourdelles qui avait célébré la messe à Sainte Suzanne fut si heureux de me voir après 35 ans d'absence qu'il en oublia son breton !

Le village de vacances était bien installé pour les conférences, repas chambres pour un prix raisonnable.

22.5.1972

Nous repartons Finotte et moi pour Plouguernevel. Cela ne fait pas une grande rallonge de route. Je pourrai passer la soirée avec ma petite et sa mère.

Je les trouvais à la maison et les invitais à venir toutes deux dîner à l'hôtel Le Parc où j'ai retenu une chambre à deux lits. Marie-Thérèse nous offrit l'apéritif et nous fit visiter sa maison qui n'est pas encore complètement arrangée.

La petite qui a huit ans, est devenue une belle fillette dans son ensemble blanc et rouge. Je lui donnais les livres et les illustrés que son grand-père avait donné à son père. J'avais ajouté la traduction aux dédicaces bretonnes. Elle en fut très heureuse.

Le repas fut substantiel où le vin, et la limonade fut apprécié par ma petite fille en particulier. Nous passâmes une excellente soirée et c'est les larmes aux yeux que je leur dis kenavo. Nous devons repartir le lendemain matin pour Rennes.

repartir le lendemain matin pour Rennes.

23.5.1972

Nous sommes arrivées sans encombre pour midi à Rennes. Je remerciai Finotte pour sa gentillesse, qui a payé sa part de la chambre.

Quelques jours après, Soazig m'écrit :

« Chère Mammig, nous te souhaitons une bonne fête, il est dommage que tu sois partie si tôt, nous aurions préféré te la souhaiter de vive voix. Nous espérons que vous avez fait toutes deux un excellent voyage de retour. Nous avons passé une bonne soirée en votre compagnie, mais hélas ! le temps a passé trop vite. Kenavo Mammig pokou mat ».

2.6.1972

R. Glemarec rend réponse à ma lettre du 29 courant, dans laquelle je lui disais : « Ne vous fatiguez pas à aller voir les éditeurs ».

« Je me suis permis cet après-midi de désobéir à vos recommandations et de passer au trois bis quai des fleurs chez les éditions Moreau... M. Picollec n'étant pas là, j'ai été reçu par M. Moreau lui-même à qui j'ai exposé l'affaire. Ils se demandaient à la lecture de votre lettre si vous étiez vraiment déterminée à risquer

l'édition. Ils vont donc vous demander un exemplaire de votre manuscrit pour lecture, qu'ils vous reverront par la suite. Ils ne s'engagent pas dès maintenant à vous publier.

M. Picollec est, m'a dit M. Moreau, un jeune breton qui veut soutenir en Sorbonne une thèse sur les mouvements autonomistes bretons. Ils me semblent des gens positifs... j'ai dit... que votre ouvrage était du type des " mémoires personnels " mais ils risquent de trouver de la clientèle en Bretagne. Il est au courant de l'histoire de Breiz Atao composée par Olier Mordrel, qui est à-peu-près rédigée et qui doit paraître sous peu...

Bon courage, n'abandonnez pas la lutte ni la rédaction de votre œuvre... ».

9.6.1972

J'ai vu l'abbé Henri Poisson qui m'a dit avoir reçu la visite d.O.M. qui ne lui a rien dit de particulier.

« Evidemment, vous ne le connaissez pas, lui dis-je, mais moi j'ai le message de mon mari à transmettre ».

23.6.1972

J'ai assisté au mariage de Raphaële Debeauvais, seconde fille de Robert et Noëlle à Angers. La veille j'avais assisté au mariage civil. A la sortie de l'hôtel de ville, la mariée nous montra son livret de famille et sa bague de fiançailles, une émeraude comme elle en rêvait. Stéphanie qui avait atteint quinze ans était habillée de blanc. Dans la cour, les passants la prirent pour la mariée. « Elle est bien jeune » disaient-ils.

Ce matin la cérémonie religieuse se déroula à l'abbatiale de Cunault. Le nouveau marié Dominique Larché était né à Cholet d'une mère bretonne du nom de Paotrmat et d'un père Choletais, tous trois bien sympathiques. Raphaële avait fait la connaissance de Dominique à l'hôpital de Nantes où elle exerçait son métier de pédicure.

Puis la parenté proche déjeuna à la maison et le soir il y eut une grande réception dans un château des environs d'Angers.

L'oncle Julien ne cessait d'aller de l'un à l'autre, et parlait d'abondance avec chacun. Il aimait ces sortes de réunion et se complaisait dans cette ambiance joyeuse, ressemblant en cela à son fils Robert aussi sociable que lui. Je tenais compagnie à tante Jeanne qui n'aimait pas beaucoup ces festivités. L'on nous servit des petits fours et du champagne dans la joie générale. J'ai dû attendre la fin du bal pour rentrer à Angers avec Robert et sa femme.

Miz Mezeven 1972

Ronan de Fréminville a zo aet da anaon.

Dans la revue Breiz de ce mois, j'apprends que Jean Merrien, nom dont il signait ses œuvres, était décédé. Né en 1905, comte R. de la Poix de Fréminville, breton né en Bretagne, il avait été libraire à Rennes pendant la guerre. Fransez allait le voir souvent. Sa conversation était agréable et il recevait les patriotes avec le sourire.

Je l'ai rencontré pour la première fois, avant guerre, au bureau de Breiz Atao, rue des Francs Bourgeois. Il montrait à Deb, un grand drapeau « gwenn-ha-du », qu'il arborait à la poupe de son bateau. Ce n'était pas habituel en ce temps-là. Ses écrits sont pour la plupart consacrés à la mer. Il y avait acquis une grande renommée. Il réussit moins bien dans le négoce pour lequel il n'était peut-être pas fait.

1.9.1972

J'écris à Paulette Miry, la future belle-fille d'Armel Herriou pour lui demander de me faire porter le travail qu'elle a dactylographié.

« Je voudrais le montrer à quelqu'un et m'acquitter de ma dette envers vous soit en numéraire soit par un tableau. Je crois que vous avez remarqué la Nativité, le refuser me désobligerait... ».

Gildas Herrriou est venu prendre le tableau. Il était déjà venu me voir avec ses parents et Laurette.

4.9.1972

J'ai reçu une invitation pour assister au mariage de Léna Louarn et Yann Jégou et au fest-noz à 21 heures à Liffré.

« Léna Louarn ha Yann Jégou a zo laouen o kemenn deoc'h e vint euredet en iliz Sant Stephan Roazhon d'al lun 4 a viz gwengolo da 16 eur. Fest-noz, 21 eur e Ty-ar-c'hoad Liffré ».

J'ai assisté à la messe de mariage à Saint-Etienne, où il y avait beaucoup d'amis que je connaissais. J'ai offert mes félicitations en breton, aux mariés et aux parents de la mariée et ceux du marié originaire de Ploveil. Il y avait tant de monde dans la sacristie que l'on ne pouvait s'attarder. J'ai remarqué le père Patrick et l'abbé Letertre.

Mari Milin ar Mée, aurait voulu que je l'accompagne le soir pour la réception à Liffré, mais j'étais vraiment mal fichue et j'ai dû rentrer assez vite, ce que je regrette fort.

15.9.1972

Paris, R. Hervé m'écrit :

« En date du 30 août dernier, j'ai reçu une lettre du seigneur

Ohm me demandant en bonne et due forme, de quoi ? de quoi ? Il a eu vent de notre " collaboration littéraire " à la fois par son éditeur Moreau et par des bavardages de Tullou ! Naturellement j'ai répondu sans tarder et ne lui ai nullement caché l'aide que j'avais pu vous apporter dans la mise au point de votre rédaction, en lui laissant entendre que j'étais absolument d'avis que ces papiers, relatant l'action propre de Debeauvais, ne soient pas laissés dans l'oubli. En me gardant d'ailleurs de ne rien dramatiser et ne lui cachant pas nos discussions justement à son sujet...

Comme je ne voudrais pas que cela aboutisse à une rupture, je vous demanderai de bien vouloir procéder à quelques adoucissements diplomatiques dans la rédaction de votre premier volume... »

(Evidemment je suis restée sur mes positions. Je ne veux pas en changer. Le professeur venait surveiller mon style et non sélectionner mes idées. S'il veur rester l'ami d'O. M., il n'a pas fini. Deb en a vu d'autres avec lui !).

16.9.1972

Robert m'écrit que son père va un peu mieux, son cœur s'est régularisé mais les voies urinaires sont en piteux état... il est hors de question qu'il revienne comme avant, il est usé, très usé... ».

2.10.1972

L'oncle Julien m'apprend qu'il vient de rentrer, après deux mois d'hôpital, le moral mal en point.

« Peut-être avec le temps et la volonté, j'arriverai à me retaper un peu, mais revenir comme avant je ne peux guère espérer... ».

J'ai répondu à cette lettre le 23 pour lui dire que j'avais écrit le 15.9 et avais envoyé ma lettre au magasin. Sans doute, sa femme avait oublié de lui en parler. Il s'était plaint de n'avoir reçu aucun mot de moi.

3.10.1972

A propos de l'abbaye de Landevennec.

Mari m'écrit ce jour :

« Il y a aujourd'hui seize ans que Ronan est parti... si je suis assez en forme, peut-être irai-je jusqu'à Rennes. Et toi et tes livres ? Est-ce que ton courage tient le coup ? Je pense que si tu m'écris jamais c'est que tu n'as pas le temps ».

Suzanna est venue passer huit jours avec moi. Elle était très déçue que je ne puisse l'accompagner dans les virées.

« Heureusement, dit-elle, nous avons été à Rome ».

Nous aurions dû aller en Chine pour la contenter...

J'ai été voir Dom Godu à l'abbaye Saint-Marie 16ème, pour

quelques conseils sur les lettres de Jos. Il a été très aimable. Il a maintenant 84 ans et bon pied bon œil. Il me conseille de faire don des lettres et documents sur la vie de Jos à l'abbaye de Landevennec à laquelle il a légué tout ce qu'il possède. Elle lui est très chère car il a aidé à sa reconstruction. Il m'a conté la petite histoire suivante :

« A un Bleun-Brug, dans les ruines de Landevennec avec l'abbé Perrot, sur le tombeau présumé de roi Gradlon, là un imbécile avait mis dans une boîte de fer blanc des os d'animaux avec la mention « reliques du roi Gradlon ». Il y avait là trois chefs bretons nationalistes : Delaporte, Debeauvais et Lainé. C'est Debeauvais qui s'est tourné vers tous en disant :

« Vous les Bénédictins, vous ne voulez pas relever le gant en ressuscitant l'abbaye ?

— Justement, lui ai-je répondu, je le pensais comme vous ».

Dans la journée je suis allé trouver le propriétaire de la partie habitable nommée manoir, qui venait de décréter la vente du domaine en lots pour des habitations. A ma proposition de ressusciter l'abbaye et la réflexion de Debeauvais, il arrêta la vente et c'est ainsi qu'a commencé la résurrection de cette abbaye dans un cadre merveilleux qui j'espère durera des siècles. Donc comme votre frère est finistérien, elle serait l'endroit idéal pour conserver des lettres si chrétiennes... ».

Dom Godu sait que tu écris la vie de ton mari. Il trouve que c'est à toi de le faire, étant celle qui le connaissait et l'aimait le plus... ».

11.10.1972

Procès des inculpés du F. L. B. à Paris.

Ouest-France de ce jour titre :

« F. L. B., huit peines assorties de sursis et trois acquittements. Le procès dura du 3 au 10 octobre 1972 ».

Tant du côté des inculpés et des témoins, ce fut un véritable plaidoyer pour le peuple breton asservi. Les avocats mirent en relief le côté politique des actes des patriotes bretons. Seul Maître Corentin Michelet se cantonna dans le droit strict en disant :

« Mon client est innocent » et le démontra.

Toutes les professions et les associations bretonnes avaient délégué leurs témoins pour défendre la cause de la Bretagne. Marie-Anne Kerhuel, rappela le traité de 1532, renié par les gouvernements de la France et toujours valable. Les généraux Vallerie et de Bollardière, Per Denez, Pierre Laurent, les docteurs Le Skouezec et Caro étaient venus apporter leur soutiens ainsi que les délégués des minorités de l'hexagone.

Mme de Bellaing conclut en disant : « Les bretons sont

fatigués de demander poliment ce qu'on refuse obstinément de leur accorder ».

Il y eut 18 attentats entre fin 1970 et avril 1972.

13.10.1972

Olier Mordrel m'écrit la lettre ci-dessous, mise à la poste gare Montparnasse le 12.10 à 21 heures, adressée à Mme Anne Debeauvais.

« Madame, étant venue à Paris pour remettre mon manuscrit à l'éditeur, j'apprends par Roger Hervé incidemment que vous lui avez parlé de plusieurs lettres de votre mari où ma conduite politique est sévèrement critiquée.

Étant donné que je désire que mon livre soit impartial je serais désireux de publier une de ces lettres où des extraits de plusieurs en défense du point de vue de Debeauvais, s'il s'agit de points sur lesquels je n'étais pas d'accord avec lui.

Il est encore temps d'insérer cela dans le texte, si vous m'envoyez des photocopies par retour du courrier. Si plus tard on me reproche de n'avoir pas donné la parole à Debeauvais dans mon livre, je vous désignerai comme responsable, avec le double de mes deux lettres à l'appui. Vous avez une drôle de manière de défendre la mémoire de Fanch. Salutations. P. P. : Envoyez la réponse à Roger Hervé. Paris. ».

(Je n'ai pas répondu non plus à cette seconde lettre).

18.10.1972

Paris, R. Hervé me met au courant des derniers événements :

« Le seigneur Ohm est arrivé à Paris, voici une dizaine de jours et sa présence impétueuse bouleverse tout... Il est ici afin de remettre son bouquin aux trois-quart rédigé, mais il reste encore de la besogne pour achever... Finalement il ne me tient pas rigueur de ma « collaboration » avec vous. Il pense que vous ne publierez jamais ces mémoires en fin de compte. D'autre part, je n'ai jamais eu peur de lui. Si B. A. était essentiellement Fransez plus Olier, " Stur " n'a jamais cessé d'être Olier plus Glémarec. Dans ce domaine politico-idéologique, nous traitons d'égal à égal.

Il m'a dit dernièrement vous avoir envoyé une nouvelle lettre, toujours au sujet des papiers de Deb que vous détenez et qui l'intriguent fort... Évidemment vous ferez ce qu'il vous conviendra à ce sujet, car je connais maintenant votre position personnelle qui est plutôt irréductible à son sujet.

Il m'a affirmé s'être montré impartial dans l'exposé de son grand associé, ce qui n'exclue pas quelques critiques naturellement. Si vous aviez daigné lui ouvrir vos archives, il eut été plus louangeur, dit-il... Qui sait si vous le touchiez par un geste d'apaise-

ment, s'il ne vous aiderait pas à la publication des mémoires. Ce premier volume étant légèrement retouché...

J'ai fait à cette occasion la connaissance du jeune Picollec qui m'a paru très entendu en matière d'édition. Il m'a déclaré ne pas vous avoir répondu parce que votre lettre ne contenait des offres nettes et que votre style n'était pas tellement aimable à leur égard ».

Ce n'est pas la vraie raison. J'ai vendu plus tard mes livres à M. Picollec qui me les a commandés. Il m'écrivait :

« Si je n'ai pas donné suite à votre ouvrage, c'est que nous allions au devant des difficultés insurmontables avec Mordrel ».

Ce que je crois volontiers. Où O. M. passe, il n'y a pas de place pour personne d'autre. D'après lui, tout ayant été dit sur « Breiz Atao », mon travail devenait inutile ! De toute façon c'était aussi bien, j'aurai dû subir la censure.

18.10.1972

Je réponds à Mari.

« Je vais à Saint-Servan pour le week-end voir la maison de Madeleine, visite remise depuis un an. Avec les dix francs que tu m'a donné, j'ai acheté des immortelles pour les corbeilles de la tombe. Je ne vais plus souvent au cimetière, n'en ayant pas le temps ni surtout de bonnes jambes.

Le 1^{er} tome de cinq cent pages est prêt à partir vers son destin. Je ne sais encore dans quelles conditions. L'essentiel c'est qu'il soit fait. Je continue le deuxième tome, qui est bien avancé, mais loin d'être fin prêt et il y aura encore le suivant. Je suis remplie de mon sujet. C'est pour cela que je ne veux pas me laisser distraire par quoi que ce soit. Il faudrait me dire si tu viens pour les fêtes.

2.11.1972

Robert m'écrit que sa mère est entrée à l'hôpital d'Angers à la suite d'une thrombose cérébrale... Elle ne parle plus et est pratiquement paralysée... Depuis trois jours papa ne fait que pleurer. Cet à-coup ne va pas favoriser sa convalescence à la maison et nous tendons le dos à de nouveaux problèmes ».

Je lui répondis aussitôt.

« Je la croyais invulnérable comme elle en donnait l'impression, parce qu'elle ne se plaignait jamais... Veuillez lui transmettre mes vœux de rétablissement... et dites à votre père la part que je prends à sa peine. Quant à moi, je n'ai pas pu aller hier au cimetière. Je ne me sentais pas assez solide. J'ai fait des écarts de régime la semaine dernière chez des amis de Saint-Malo,

ce qui ne m'arrive pas chez vous. Je vous souhaite du courage à tous deux, votre maison n'étant pas aménagée pour abriter des impotents. Le surcroît de travail ne va pas arranger votre santé avec le défilé de la famille dont vous êtes les seuls à s'occuper de vos parents ».

17.11.1972

J'ai donné à Yann Goasdoué un manuscrit afin de le soumettre à la critique de Gwenc'hlan le Souezec. Celui-ci a dit : « La personnalité de Debauvais n'est pas suffisamment mise en valeur ».

Je n'ai pas voulu écrire ce qui avait déjà été fait par d'autres, qui n'ont vu en mon mari que l'homme politique, faisant de lui un personnage de légende.

Puis Y. Goasdoué a envoyé le manuscrit à Xavier Grall dont la critique est bien accueillie par les Bretons. Elle peut servir à influencer un éditeur. La sortie du livre d'O. M. peut faire naître l'intérêt du public pour « Breiz Atao ». Vu le nombre de sujets seulement effleurés, mon travail compléterait le sien. Je n'ai pas perdu encore l'espoir de trouver un éditeur. Le manuscrit du deuxième tome est aux trois quart terminé.

18.11.1972

Le professeur Hervé est passé à Rennes en revenant de Léchiagat où O. M. l'avait retourné contre moi. Il a retrouvé sa bonne humeur et a écrit à Alan Gwel pour lui recommander l'édition du premier tome.

Celui-ci a répondu qu'il ferait son possible pour appuyer ma candidature malgré qu'il ne s'occupe plus d'éditions.

Miz Kerzu 1972

Dans « Sav Breiz » N°11, je note la fin de l'article de Kouli Kerdez par l'évocation de nos grands hommes.

« De Mercœur à Debauvais, de le Balp à Sohier... ».

15.12.1972

Après la révision de trois cent dix pages du tome deux, j'en suis arrivée à la sortie de prison en juillet 1939.

Je n'ai pas inséré dans ce tome les articles de Deb parus dans Breiz Atao, puisqu'on peut les trouver dans les bibliothèques. La suite de ce volume va être plus ardue. Les documents se font plus rares. Je n'écris à personne. Mais le but qu'il faut atteindre me fait continuer.

21.12.1972

Le président du Célib publie en supplément au N°16 de « Bretagne » une ébauche de charte culturelle avec un programme minimum écrit en breton et en français pour l'enseignement du breton.

25.12.1972

Mari m'envoie ses vœux de bloavez mat :

« Yec'hed hag eur vuhez sioul (une vie tranquille). J'espère que tu n'as pas été trop seule à Noël. Je souhaite que tu arrives au bout de tes rêves d'écrivain ».

(J'ai été seule comme d'habitude. J'ai écouté les chants bretons du pays vannetais, diffusés par France Culture, et la messe de Noël où les cantiques bretons alternaient avec les chants latins.

28.12.1972

Robert me fait savoir que sa mère a fait une rechute d'une congestion cérébrale il y a dix jours et remonte doucement la pente.

« Depuis deux mois, elle est à l'hôpital et mon père est à la maison. Peut-être allons-nous trouver une maison de retraite la semaine prochaine, mais dans l'état actuel des choses, mon père ne pourra pas y aller seul ».

(Robert n'oublie pas, malgré ses tracas de me souhaiter une bonne année).

29.12.1972

Je demande une nouvelle carte d'identité.

Je suis allée à la poste retirer de l'argent à la Caisse d'épargne. L'on m'a dit que ma carte d'identité n'était plus valable. Après dix ans on doit les changer. Aussi je suis allée au commissariat central, Contour de la Motte après avoir fait de nouvelles photographies.

J'ai rempli l'imprimé que l'on m'a donné à cet effet et ai marqué à la place de nationalité : citoyenneté française. Ce qui ne pouvait choquer personne. A la question nationale que me posa le brigadier de service, je répondis :

« Bretonne.

— Nous n'avons pas encore reçu d'ordre dans ce sens, me répondit-il.

— Faites ce que vous voulez, lui dis-je, moi je ne peux faire autrement ».

Il n'a pas insisté et a biffé : Bretonne est mis à la place Française.

Depuis 1945, je réponds invariablement de la même façon et personne ne me dit rien. A Douarnenez, ils ont tout simplement copié l'ancienne carte faite à Houilles. Je suis pourtant connue à

Rennes où j'ai habité quinze ans avant d'y revenir en 1968.

4.1.1973

Je reçois une jolie carte de mon petit neveu Bertrand. Il m'envoie ses vœux avec comme P. S. : « Dis bonjour à Soazig de ma part, je lui prêterai mes camarades... ».

Il n'a pas oublié la petite cousine de trois ans, qu'il avait vu à Paris en 1967. Il lui avait donné un soldat de plomb. Elle a maintenant neuf ans.

13.1.1973

Roazon. A. Y. à Mari, Paris.

« Bloavez mat ivez ha yec'hed dreistholl. Je n'ai pas voyagé à l'occasion de Noël et je n'ai reçu aucune visite, ce qui m'arrange pour mon travail. Il n'est pas achevé loin de là. Je n'en suis qu'à l'an 1939 et il faut que je me cramponne pour continuer ce que j'ai commencé et que personne d'autre ne peut faire à ma place. Même ceux qui semblent connaître Francis le font parler à leur manière et non comme il l'a fait réellement.

Le manuscrit du premier tome est entre les mains d'un comité de lecture d'une maison d'édition bretonne de Saint-Brieuc... Soigne-toi bien au chaud et songe à faire des économies. J'en fais en prévision de mon bouquin... La tante de Cholet est mal en point et l'oncle a 86 ans...

Tu fais bien de travailler. Chacun fait ce qu'il peut, on peut toujours en tirer quelque chose. Trugarez pour tes lettres, elles sont intéressantes. J'ai apprécié la relation de ta visite au Père Godu... Je n'ai pas eu de nouvelles de Soazig depuis que je l'ai vu en mai dernier... »

13.1.1973

A. Y. à Fred Moyses, Frankfurt.

Après lui avoir offert mes vœux pour lui et sa famille, je lui parle de mon premier tome qui ne trouve pas d'éditeur :

« Un seul bouquin n'aurait pas fait de problèmes ; mais alors je n'aurais fait qu'esquisser la vie de Fransez et non appuyer mes dires sur des documents irréfutables. Aussi je ne désespère pas et les jours s'écoulent sans que je m'en aperçoive, malgré les petits accrocs de l'âge (71 ans) avec lesquels il faut bien s'en arranger.

Mordrel fait paraître son bouquin ces jours-ci. Attendons pour voir. Il voulait à tout prix que je passe l'éponge sur ses désaccords avec Fransez... Il vaut mieux que son livre paraisse avant le mien. Je pourrai ainsi faire la mise au point indispensable... Je vous enverrai le livre d'O. M. dès sa parution... ».

18.1.73

Je relève ce petit extrait de l'article que Marie-Anne Kerhuel a fait paraître dans « Douar Breiz », consacré au livre « Breiz Atao » d'Olier Mordrel :

« On sera surpris de savoir avec quels faibles effectifs et dans quelles conditions matérielles « Breiz Atao » est devenu un élément qui comptait déjà dans la Bretagne de 1930. Ceci montre bien que les révolutions ne dépendent pas du nombre ni de l'argent, mais de l'intelligence et de la détermination... ».

18.1.1973

Fred Moysse me remercie de mes vœux et, après avoir égréné quelques souvenirs, me parle d'O. M.

« Au sujet de ce dernier, je comprends bien que vous n'avez pas voulu lui confier vos documents... Je lui ai donné des détails lorsqu'il m'en a demandé au sujet de son livre... Il y a pas mal de temps que je n'ai plus de nouvelles de lui... Pas mal d'erreurs sont commises dans les livres qui ont été écrits où il était question de moi ou de choses que j'ai vécu. Par exemple dans "le bouquin d'Enno Stéphan" "Geheimanfray Irland... ».

22.1.1973

Réflexions après lecture de « Breiz Atao » par Mordrel.

Ce livre ne peut que semer le trouble dans les esprits. L'auteur est trop occupé à se justifier et à faire croire que seul, il a tout fait et que s'il avait été à Rennes au moment crucial en 1940, tout aurait été différent.

L'éditeur Moreau avait demandé à O. M. de traiter du nationalisme breton, mais celui-ci y a inséré surtout ses mémoires. J'avais dit de lui que c'était un « un trublion », et certains trouvaient cela exagéré. Son livre me confirme dans mon opinion.

Une amie s'est laissé prendre à son jeu :

« C'est Mordrel qui a tout fait », me dit-elle.

Aussi je n'ai pas d'autre moyen que d'insérer dans le deuxième tome tous les articles que Fransez a écrit dans Breiz Atao. Ayant vendu ma collection, Mme Le Mée m'a prêté la sienne.

Il y a un an Fred Moysse m'écrivait en parlant d'O. M. :

« Il est aigri et vénimeux. J'ai eu de bonnes relations avec Tanguy Mordrelle qui n'est pas toujours d'accord avec son diable de père. Je suis aussi un peu en rapport R. de Fréminville qui comme Tanguy habite aussi la Suisse... ».

celui de vos fiançailles et de votre mariage avec un homme qui, je le savais déjà, fut un homme de rigueur, de droiture, d'intelligence et de dévouement.

Le tout est de trouver un éditeur. Je regrette que les Éditions Kelenn n'aient pas pu retenir votre manuscrit pour des questions financières. A Paris, il me semble que ce sont les Éditions de la Table Ronde qui sont susceptibles d'être les plus intéressés par votre ouvrage. Tentez votre chance...

30.1.1973

Yann Goasdoué m'écrit pour me dire qu'il a fait lire mon manuscrit à Youenn Gwernig. « A son avis, je puis vous assurer qu'il est très favorable en ce qui le concerne... ».

6.2.1973

J'ai entendu à France Culture à 12 h 45 O. M. parler de la culture bretonne en compagnie de Stivel, dans un style assez désabusé, mais concret. Il parla des abonnés d'« Al Liamm », de « Breiz Atao », et de « Gwalarn ». Le meneur du jeu lui demanda ce qu'il était lui :

« Je suis un ancien combattant, je suis le seul survivant de « Breiz Atao » et je me devais d'en conter l'histoire ».

Quand on lui demanda si « Breiz Atao » existe toujours il dit :

« Breiz Atao » n'existe plus depuis 1939. Le gouvernement Daladier l'ayant interdit, mais son esprit demeure parmi les jeunes générations.

— Vous êtes Breton, dites-vous, et fédéraliste européen.

— Moi je le suis, mais dans une Europe des régions ».

Si l'on n'avait pas nommé Mordrel, je n'aurais pas reconnu sa voix tant elle était dure, impersonnelle et hachée, sans chaleur humaine.

O. M. passe sous silence les chefs encore bien vivants qui ont apporté leur pierre à l'édification de « Breiz Atao » avec leur équipe d'avant guerre, et qui sont restés fidèles malgré les souffrances endurées pour maintenir intact le flambeau. B. A. n'est pas mort, il renaît de ses cendres sous d'autres appellations.

18.2.1973

Fred Moysse me remercie de l'envoi de B. A., des journaux et revues du pays.

« Pour en revenir au livre d'O. M., je le trouve bien quoique très autobiographique, fort intéressant et il mérite de trouver sa place auprès des livres publiés sur cette question depuis la dernière guerre... ».

23.2.1973

Critique du premier tome par Xavier Grall.

Sarcelles. Xavier Grall à Anna Youenou Debeauvais :

« Chère Madame, je vous remercie de m'avoir soumis votre manuscrit. Il ne m'a pas fallu plus de vingt-quatre heures pour le lire. C'est dire tout l'intérêt que sa lecture m'a procuré. J'aime dans ces mémoires mêlées de Fransez Debauvais et de vous-même leur profonde richesse humaine, leur sincérité et même leur passion (dans les deux sens du terme).

Il se dégage de ce livre : Le portrait d'un grand caractère (celui d'un leader breton que nos compatriotes n'ont pas le droit d'oublier). La description d'une aventure exceptionnelle, celle de « Breiz Atao ». Un tableau fort bien enlevé de la psychologie bretonne des années 30.

J'ai beaucoup aimé le récit de votre enfance à Douarnenez,

Dites puis-je me permettre quelques conseils ? Je crois que le manuscrit peut être valablement raccourci. Les prix d'impression sont devenus terriblement chers. Vous pourriez couper ici et là certains épisodes (dans la généalogie de votre mari par exemple). Je vois également que le message politique de Fransez Debauvais aurait pu faire l'objet d'un volume séparé (avec une étude critique) et que c'est votre propre aventure de femme, d'épouse, de militante qui serait le plus susceptible de passionner une large fraction du public breton.

Si l'édition parisienne n'est pas encore mure pour retenir un manuscrit de cette nature, il conviendrait peut-être de condenser vos trois tomes en un seul volume et de le sortir à vos frais, après souscription auprès des militants de l'Emsav. Il serait en tout cas regrettable qu'une expérience aussi âpre, aussi tragique même, ne trouve pas son prolongement dans l'édition. Telle était la vocation des Éditions Kelenn mais je suis assez peu écouté. Je le regrette beaucoup, croyez-le.

Ce n'est pas sans émotion que j'ai lu vos mémoires. Outre le plaisir que j'ai eu d'approcher un leader qui a donné sa vie à la Bretagne, j'ai retrouvé là quelques unes de mes propres expériences (parfois très douces, parfois cruelles). Ne désespérez pas. Bon courage atao. Je vous remercie encore et je vous prie d'agréer...

P. S. : Je vous adresse le manuscrit sous plis séparé. Si un jour la « Nation Bretonne » devait reparaitre et que j'y assume encore la rédaction en chef, il faudrait reprendre contact avec moi. Si vous n'avez pas trouvé d'éditeur, nous pourrions alors publier de longs extraits de votre manuscrit et ouvrir une souscription. J'ai beaucoup aimé cette phrase de votre mari : « Le monde va vers le printemps ». Cela eut pu faire un très joli titre ».

24..2.1973

Paris, R. Hervé m'écrit :

« J'ai rencontré au début du mois Yann Fouéré, qui a fortement approuvé la publication des mémoires de Deb... ».

10.3.1973

Réflexions de Fred Moysse à propos de « Breiz Atao » de Mordrel.

« Il est évident que " B. A. " est avant tout une autobiographie d'O.M., qui doit aussi créer une image de l'auteur dans les milieux bretons et dans les milieux français. Pour faire connaître le bien fondé du mouvement breton en général et pour justifier l'action d'antan, je trouve que ce livre est fort utile et dans un certain sens c'est le meilleur qui soit paru jusqu'ici...

Maintenant dans le livre d'O.M., il y a pas mal de lacunes et d'erreurs... Son livre a été écrit très rapidement depuis la dernière guerre. Il est à souhaiter qu'il connaisse une édition corrigée. D'autres exactitudes sont voulues... C'est le défaut des mémoires qui sont toujours à sens unique... au dépens des autres protagonistes.

J'ai abandonné par la force des choses la lutte directe et je vois l'histoire du mouvement comme un épisode dans la lutte des peuples contre l'unification, qu'elle fut politique, religieuse, communiste, impérialiste... La cause d'un peuple opprimé était ma cause, mon ennemi était l'opresseur... Par hasard, j'étais Breton, j'aurai aussi bien pu être Irlandais pendant la guerre... Maintenant, je suis toujours Breton, comme la Bretagne est toujours foulée aux pieds... Après la guerre, j'ai lutté avec les Alsaciens pour la libération du Docteur Ernst enfermé dans les geoles françaises et plus tard j'ai apporté mon soutien aux réfugiés « Kalmiques » comme avant la guerre. J'ai accordé l'asile à mon frère Deb, à un Basque comme à un convaincu de la 4^{ème} Internationale, poursuivi par la police belge, etc... J'ai eu l'occasion de discuter de cela avec O.M. qui ne peut me comprendre. Depuis onze, je suis engagé au soutien des réfugiés du Thibet en Inde et ailleurs...

En 1939, j'avais eu des doutes de conscience et c'est pourquoi je ne vous rejoignais que deux mois plus tard. Ces doutes n'avaient rien à voir avec un « atome » de conscience française, comme ce fut le cas de beaucoup de gens de chez nous. La raison est que je ne pouvais approuver le « nationalisme nazi », qui tendait à l'impérialisme. Une fois dans le bateau, il me fallait suivre sa route. J'étais d'accord avec Jean Roussel en Irlande tel que ces messieurs Allemands l'envisageaient au début. Les événements trop rapides rendirent vain ses projets et Jean Roussel dû mourir en route.

Enfin j'ai toujours essayé dans ma vie de mettre mon idéal

devant ma petite personne et c'est pour cela que je juge d'une œuvre si elle sert vraiment l'idéal, et les petites erreurs et faiblesses passent au second plan. C'est dans ce sens que je juge aussi B. A. qui est une bonne chose pour le mouvement actuel.

Je souhaite que votre ouvrage paraisse aussi bientôt car je suis sûr qu'il apportera une grande contribution à la cause et à l'histoire du mouvement qui, dans son ampleur ne pourra qu'être écrite plus tard quand beaucoup de choses auront été révélées...

Tombé en 1946 dans les pattes des Français, je passais de nouveau la frontière le 2 janvier 1947 à travers les champs de mines des forêts palatines et depuis je n'ai pas mis les pieds sur le sol de la République à qui je dis « Cambronne » comme je disais à 14 ans à mon professeur de français au lycée de Paris, qui m'avait parlé de « sale Breton ». J'ai su gré plus tard à ce pauvre homme car il m'avait donné par sa remarque ma conscience de Breton et de non Français...

Pendant que je relis cette lettre, j'écoute une romance écossaise, harmonisation de Bethoven, avec la marche funèbre sur la mort d'un héros. Quand je l'entends, je ne puis que penser à mon frère Deb... ».

1.3.1973

Le journal « Rivarol » de ce jour, consacre une page entière à l'interview d'Olier Mordrel, « vieux lutteur breton » par Jean Kloarec, cela après la parution de son livre Breiz Atao.

Voici quelques extraits à rectifier :

1. « Co-fondateur de " Breiz Atao " en 1919 ».
2. « Condamné à mort le 7 juin 1941 par le tribunal militaire alors qu'il s'était réfugié au Pays-Bas ».
3. « Entre temps il a fondé " l'Heure Bretonne " et relance le P.N.B. Il gagne l'Argentine Latine et se consacre à des études linguistiques qui renouvellent fondamentalement la langue bretonne.
4. « Nous avons rencontré le dernier survivant d'une équipe que ses convictions conduisirent aux extrêmes sacrifices... ».

4.3.1973

Le parti breton S.A.V. , Fédéraliste Européen, présente 27 candidats à la députation dont Yann Fouéré. Déjà en 1967 il avait publié un projet de statut pour la Bretagne. Pour lui il ne s'agissait pas de détruire l'influence de la France, mais de profiter du moindre créneau, qui lui permette d'agir pour le seul intérêt de son pays. Comme autrefois Fransez Debauvais s'était attelé à préparer un état breton viable.

11.3.1973

Au second tour de ces élections, j'ai écrit un bulletin, puisque le parti « Sav » était hors de course le 4, « La Bretagne aux Bretons. Breiz Atao ».

Nevez emzer 1973

Morvan Lebesque zo aet da Anaon.

« Al Liamm » N° 141 annonce la mort de Morvan Lebesque, mort subitement d'un arrêt du cœur à 59 ans. Il était né en 1911. Il était connu pour ses articles dans le « Canard enchaîné ». Il était abonné à « Al Liamm » depuis plusieurs années. Quelques temps avant sa mort il écrivit un livre unique : « Comment peut-on être breton », qui attira de nombreux partisans socialistes à la cause bretonne.

13.3.1973

Rennes, A. Y. à Xavier Grall, Sarcelles.

« Trugarez evit ho pardedigez ken hegarat. J'ai été heureuse de constater que votre sensibilité de poète et de Breton avait saisi mon message tel que j'ai voulu qu'il soit. Par conséquent ceux de la jeune génération sauront aussi le capter... ».

15.3.1973

Il y a quelques temps Melle Isabelle de Colmar était venue à Rennes s'informer sur le mouvement breton, en vue d'une agrégation. Je lui avais donné à lire mes deux manuscrits. Elle m'écrivit ce jour pour me remercier.

« Je n'aurais pas pu croire que cette prise de contact directe avec la Bretagne et les Bretons si francs, si accueillants et profonds, pu être aussi dense.

Après avoir quitté Rennes, c'est vers Brest que je me suis dirigée... J'ai pu m'entretenir avec Ch. Le Gall (Breiz o veva), M. Broudic (émission radio), M. Keravel (Emgleo Breiz), M. Morvannou (écrit dans " Al Liamm "), M. Ronan Huon (directeur d'« Al Liamm »), tous aussi accueillants les uns que les autres, prêts à me donner le maximum de renseignements.

Il me tient à cœur de vous remercier pour votre spontanéité à m'avoir découvert ce qui a pu faire le tissu de votre existence, liée à la cause bretonne. Mon professeur d'histoire contemporaine à Strasbourg était informé de vos travaux et fut ravi de m'entendre dire que j'avais pu vous contacter et sympathiser rapidement. Vous ne pouvez savoir ce que cette semaine a pu m'apporter comme richesse sur le plan humain et moral. Ce fut si intéressant et vivant que pendant une semaine, j'avais un réel cafard, ne pouvant guère me réhabituer à ma vie de tous les jours et trouvant

mon entourage si mesquin et superficiel... Bon courage dans votre tâche. Kenavo ».

Son professeur d'histoire avait conseillé à cette Alsacienne de préparer sa thèse sur le mouvement breton plutôt qu'alsacien, sujet trop brûlant pour ceux qui veulent rester en Alsace. Ses parents n'ayant pas les moyens, elle s'est résignée à faire le pion dans un lycée de Strasbourg.

J'avais fait sa connaissance au Centre d'Information Bretonne 30, place des Lices qu'anime Alan al Louarn, alors que celui-ci lui parlait des problèmes bretons. Je fus étonnée et émerveillée de son savoir. Il me demanda si je pouvais aider cette étudiante. Le ménage Louarn la reçut sous leur toit. La bourse dont elle disposait ne lui permettant pas de loger à l'hôtel. Elle me demanda comment les remercier de leur gentillesse. Je lui répondis :

« Ils aiment les fleurs mais une petite enveloppe selon vos moyens les aidera car ils ne sont pas riches du tout ».

15.3.1973

Paris, R. Hervé m'écrit.

« Je vous admire d'avoir le courage de poursuivre votre rédaction envers et contre tout. Sans doute avez-vous raison comme dit le proverbe latin : « Un travail opiniâtre vainc toutes les résistances ». Ne vous découragez pas trop de l'échec des Editions Kelenn... ».

20.3.1973

A. Y. à R. Hervé.

« Ne voulant pas m'énervier, je ne vous parlerai plus de votre ami (O. M.). Cependant si vous jetez un coup d'œil sur mon travail vous pourrez toucher du doigt la preuve de sa malignité et la bombe dont vous parlez n'est autre que l'explosion de sa vengeance, en mettant tout le monde en cause.

Ne vous croyez pas cependant obligé de me donner des conseils au sujet de mon travail, car le tome deux va être très dur pour la réputation de votre ami et pas seulement de ma part. Je ne voudrais à aucun prix vous prendre en traître. Les trois cent premières pages du tome deux sont assez travaillées pour être imprimées. Je m'attelle sans désespérer aux deux cent pages restantes... ».

21.3.1973

Je fais imprimer mon premier tome à compte d'auteur.

Yann Goasdoué m'écrit.

« Il est en effet très sage de votre part de ne pas attendre de vains espoirs de la part des éditeurs bretons et de plonger carrément dans la bagarre. Lors de mon prochain passage à Rennes, nous pourrions étudier les modalités de sortie ; tirage, diffusion, et sous quelle forme pourra être lancée la souscription... ».

J'ai répondu tout de suite que j'avais contacté l'imprimerie de Chateaulaudren, qui me donne des prix auxquels je ne comprends pas grand chose. J'en déduis que cela doit monter à 30.000 F. pour trois mille exemplaires.

Entre temps j'ai vu Per Denez qui m'a conseillé d'aller voir l'imprimerie de M. A. Simon, rue du Pré Botté à Rennes. Celui-ci va étudier mon manuscrit pendant les vacances de Pâques. A son retour il ne peut me donner le prix exact car le texte a été tapé sur différentes machines.

Je lui dis que cela doit faire dans les 30.000 F.

« Je le crois aussi », dit-il.

Je lui parle des échéances, car je n'ai seulement que 15.000 F. en caisse et une petite retraite de fonds national de solidarité et un petit viager.

« Cela n'a aucune importance » me dit-il. Je lui propose de lui verser un acompte, ce qu'il ne veut pas accepter avant d'avoir bien avancé le travail.

26.3.1973

Fred Moysé m'écrit qu'il a retrouvé le manuscrit de Deb et me l'envoie. Il sera inséré dans le troisième tome car le deuxième est au complet.

Après m'avoir parlé des faits anciens Fred continue :

« La politique de Fanch avec B. A. était juste, mais la guerre vint beaucoup trop tôt... Mais là nous n'avions aucune influence. Certains après coup, nous ont fait le reproche de jouer la carte allemande... Personne n'a empêché d'autres Bretons de jouer la carte anglaise ou américaine, ou russe, ou chinoise !!! (pour des fins bretonnes naturellement). Mais à cette époque ces cartes étaient inexistantes de même que les patriotes bretons qui auraient pu les jouer... Le fait qui a compté à l'époque c'est qu'il y a eu quelques Bretons qui ont osé rompre les liens avec la France. Et comme les choses étaient, il n'y avait qu'une solution : c'était de se tourner vers les ennemis de nos ennemis, c'est-à-dire les Allemands... Ce fut une solution désespérée, mais c'était un essai à faire. Supposons que nous soyons partis en Irlande, qu'aurions-nous pu faire ? Rien. Et qui pouvait prévoir l'issue de la guerre. Où sont les Bretons d'alors qui ont osé désertier, refuser de servir sous l'uniforme

français... Où sont-ils ces braves ? Vers la fin de la guerre... certains de nos amis ont trouvé un asile en Irlande. Mais que peuvent-ils faire là-bas pour la Bretagne ? Ils ont sauvé leur peau... et ce n'est pas moi qui leur en ferait le reproche, ayant fait la même chose en retournant ici...

Henny va bien ainsi que Yola qui est secrétaire au consulat d'Amérique à Francfort... Tenez-moi au courant des progrès de votre livre. Je souscris à l'avance à un exemplaire... ».

28.3.1973

Critique de « Breiz Atao » de Mordrel par Yann Morvan Gefflot.

Barbizon, Y. M. Gefflot à A. Y., Rennes.

« Depuis plusieurs mois, j'ai eu l'intention de vous rendre visite, mais quand je suis à Rennes le temps s'écoule trop vite. J'ai généralement de nombreuses rencontres et réunions et ce qui me reste, je le consacre à ma mère.

Ce qui me décide à vous écrire : le livre d'O. M. Je suis simplement écœuré. Je ne suis nullement étonné des positions d'O. M. ni de sa façon de voir le problème breton. Je ne suis pas non plus surpris qu'O. M. veut démontrer aux jeunes générations qu'il y joue un premier rôle et qu'il était la tête pensante du mouvement breton. Tout cela est dans son caractère et correspond au personnage.

Même si je ne partage pas les conceptions de l'écrivain, je respecte trop nos « pères » et leur combat pour la Bretagne pour m'élever contre la vérité historique. En ce sens je trouve indispensable que des anciens comme O. M. donnent avant de disparaître, non seulement leur point de vue, mais aussi leur témoignage.

Ce que je ne peux accepter c'est la malhonnêteté et pour moi Fransez Debauvais est dans ce livre non seulement trompé par un compagnon de combat, mais son personnage est présenté aux jeunes qui ne connaissent pas le mouvement breton d'avant guerre, comme un militant falot vivant dans l'ombre du grand penseur O. M. Tout ce qui a été mauvais dans les décisions, c'est de la faute aux autres : C'est cela que je ne peux accepter.

Quand O. M. présente Deb comme un homme " indifférent aux idées " aux programmes comme un homme " manquant de réalisme ", ou encore un " préchicha " et de dire que ce garçon n'avait (avant 40) pas exactement occupé le premier rang, mais qu'il avait des ambitions personnelles, etc, etc... Je suis ulcéré par ce portrait.

J'étais un adolescent quand j'ai connu Deb et j'ai parfois été un témoin d'entretien d'adultes avec Deb, mes souvenirs personnels sont très imprécis. Par contre toutes les dernières années

qui ont précédé le décès de mon père, nous avons souvent évoqué la personnalité de Deb et son action, ses luttes. C'est pourquoi que je souhaite que la vérité se fasse et que les jeunes d'aujourd'hui et de demain sachent qui était Debauvais et ce qu'il a fait.

Bien sûr, nous pourrions publier ses articles, ses interventions... mais il me semble plus important encore de dire ce qu'était Deb, sa vie et ses combats, ce serait un magnifique exemple pour tous.

D'après ce que je crois savoir, vous aviez en préparation un livre sur Deb... Pour sa mémoire, pour la vérité sur le mouvement et ses hommes, il faut que vous éditiez ce livre... Si vous manquez d'éditeur, je pense pouvoir vous en trouver un... ».

Hélas, cela n'a pas marché non plus, mais j'ai été heureuse que le fils d'un ancien « Breiz Atao » pense comme moi.

Je l'avais aperçu à l'enterrement de son père Arsène Gefflot fin 1968, au cimetière du nord où sa mère me l'avait présenté. Après j'ai revu celle-ci à son domicile rue de Dinan à Rennes. Il n'est pas étonnant que Yann-Morvan, n'ait pas eu le temps de venir jusque chez moi, car il dirigeait une politique de gauche « Bretagne Révolutionnaire ». Il me fit le service tant que sa revue parut.

J'ai sous les yeux le N° 8 de juin 1970. Au sommaire : Lettre ouverte au Président Pompidou. Impérialisme d'aujourd'hui. La Bretagne aux Bretons ou le droit à l'indépendance. Un seul combat. Yann Morvan signe l'éditorial. De l'article de Gwenc'hlan le Souezec, j'extraie ces lignes :

« Sommes-nous partisans d'une autonomie véritable au sein de l'ensemble français ?... Ici encore nous affirmons avant tout que la décision doit revenir au peuple... Ce n'est pas à nous en temps que groupe politique de répondre mais à lui... ».

29.3.1973

Angers, Robert à A. Y., Rennes.

« Les parents sont dans une maison de retraite très agréable à Angers. Ils s'habituent bien à leur nouvelle vie. Le retour à Cholet poserait trop de problèmes. Papa a récupéré presque complètement mais maman est restée très marquée et ne peut plus rien faire. Bernard est seul dans la maison de Cholet, il trouve cela un peu dur... Mais venez donc nous voir en Mai, que diable !... ».

(J'ai répondu le 29.4, que je ne pouvais bouger pour l'instant. J'attends quelqu'un pour imprimer mon bouquin et finir de corriger le deuxième tome).

2.4.1973

J'ai vu à la télévision bretonne, que le drapeau français avait été amené et remplacé par le drapeau breton sur les bâtiments de l'École Navale de Brest. L'on voit fleurir sur les murs des inscriptions : « Libérons la Bretagne ».

4.4.1973

J'écris à Fred Moise pour le remercier pour des renseignements qui me serviront pour le troisième tome en préparation.

« Il y a une phrase dans une lettre de Deb à vous envoyée en 1944 : « Ma arabat d'in en em chala, eur vuhez kaer am eus bet ». (Qu'importe j'ai eu une belle vie).

30.4.1973

Fred Moise m'apprend la mort de Mlle Mathilde. Par son entremise, j'envoie mes condoléances à sa nièce en Allemagne.

« Je suis très affectée par la disparition de celle qui fut une mère pour moi. Je regrette de n'avoir pas donné à Fred Moise mes différentes adresses. Elle reste pour moi la personification de l'Alsacienne au grand cœur, comme Hermann Bickler le fut pour mon mari... ».

13.5.1973

Dans le « Méridional », je lis sous la signature de Jean Chelini à propos de Breiz Atao de Mordrel :

« En effet Olier Mordrel, aujourd'hui septuagénaire, est le bouillant fondateur et animateur du mouvement nationaliste breton. Déporté par les Allemands, condamné à mort par les autorités françaises, arrêté par les Anglais, vingt ans en exil en Argentine, de retour aujourd'hui en Bretagne, mais toujours interdit en Ille-et-Vilaine... Cet ouvrage ne se contente pas d'être le grand livre breton auquel l'on devra toujours se référer. Il est aussi la clé indispensable pour tous ceux qui cherchent à comprendre ce qui se passe en Bretagne... ».

(Et voilà comment on écrit l'histoire ! Déjà dans la Bretagne réelle, Jacques Quatrebœufs avait fait tout un plat sur O. M. en le qualifiant de premier déporté breton ! Sans remettre les choses dans leur contexte).

10.5.1973

Ouest-France donne une photographie de Youenn Gwernig ar mab (devenu chanteur et compositeur en breton, en anglais et en français).

« C'est en Amérique, dit-il, que j'ai découvert la Bretagne ». Il partit là-bas en 1957 où il reprit son métier de sculpteur tout

en écrivant ses poésies bretonnes.

Miz Mae 1973

Dans « l'Avenir de la Bretagne », Yann Fouéré consacre une page entière au livre « B. A. » de Mordrel dont voici quelques lignes :

« Il est d'une importance particulière que ceux qui ont contribué à faire l'histoire de ces cinquante années, nous laissent leur témoignage avant de disparaître. Je l'ai dit à Mordrel, je le dis à d'autres... le témoignage d'Olier Mordrel qui incarne avec Fransez Debauvais le mouvement de renaissance nationale auquel il a emprunté le titre de son ouvrage est de ce point de vue surtout, décisif et capital ».

Miz Mae 1973

Madeleine de Saint-Servan m'invite à la communion de son fils Pierrick son aîné. Je la remercie de son invitation en m'excusant. Je suis en plein boulot et je ne peux me permettre de voyager en ce moment.

26.6.1973

Je demande à M. Simon de me fournir 5.000 prospectus dont je lui donne le texte avant les vacances afin que je puisse faire les enveloppes pendant le mois d'août. Alan al Louarn m'a fourni deux mille adresses de personnes qui ont connu mon mari. Il est heureux que j'ai échoué à Rennes où j'ai trouvé des appuis. M. Simon m'a promis de commencer le travail en septembre et me le livrera en décembre.

Miz Mezeven 1973

Hervé ar Menn a publié « Istor Hanveg » en breton. Je l'ai vu à Rennes quand il allait consulter les archives de sa ville natale. Je lui montrai mon travail et il me donna son avis :

« Moi j'aurai commencé la vie de Fransez Debauvais en 1919 ». Pour un militant breton, l'enfance du chef breton ne l'intéressait pas.

« Il n'y a que cinquante pages, lui dis-je ».

Miz Gouere 1973

Mari Milin me prodigue ses conseils et me donne l'adresse de M. Le Grand de Coop Breizh. Celui-ci ne peut que me dire : « Etudiez bien vos prix ».

Comme ancienne commerçante je ne connais que les 30 % réglementaires. Il me faut apprendre le métier d'éditeur car le livre est une marchandise qui ne se vend pas facilement. Per Denez me

dit qu'il a fait des éditions qui ont mis 20 ans à s'écouler et qu'il faut refaire ensuite. Pendant ce temps l'argent dort. M. Simon ne connaît rien à ce métier non plus, il n'est seulement qu'imprimeur. Je lui commande trois mille exemplaires ce qui le rend perplexe :

« J'ai en stock ici des milliers d'exemplaires d'un livre sur Paimpoll et qui ne se vend pas bien.

— Mais si j'en fais moins le livre reviendra à trop cher et je ne pourrai trouver d'acheteur.

— Heureusement il me reste du papier ».

Il me livre les prospectus et commence le travail. Je fixe le prix à 33 F. pour les souscripteurs et 42 F. en librairie.

27.7.1973

La souscription démarre.

Je demande à Aldrig Russon qui dirige la revue « Tribann » s'il peut inclure un prospectus dans sa revue. Il me répond :

« Ya a-du a galon evit eur follen baper e pep skouerenn eus an " Tribann " pa zeuio er maez 200 follenn araok devezh kenta miz Eost... ».

Oui de tout cœur pour le prospectus dans chaque exemplaire du « Tribann ». 200 feuilles avant le premier août.

14.8.1973

Chaffray Hautes-Alpes, Mari Milin da A. Y.

« Brao eo an amzer. Bevañ a reomp er peoc'h dirag meneziou ar " Pelvoux an Ecrins ", goloet a erc'h.

En draonienn e tremen disehan ar gweturiou, hogen ne glevomp ket anezo. Buan e tremen an amzer... ».

Le temps est beau. Nous vivons en paix devant les montagnes du Pelvoux aux « Ecrins », couvert de neige. Dans la vallée, les voitures passent sans discontinuer, mais nous ne les entendons pas. Le temps passe vite...

17.9.1973

Chatillon, Riec Jestin da A. Y.

« Laouen bras oun bet o tegemerout paperiou diwarbenn embannerezh hoc'h oberenn Fransez Debauvais. Va gourc'hemennou kalonek da vezañ kaset da benn eur seurt pikol labour. Feiz vroadel, fealded karantezus, kalon ha pennegezh breizhek ! Ha dreistholl pegen ret e eo degas

J'ai été très heureux en recevant vos prospectus sur l'édition de votre œuvre " Fransez Debauvais ". Mes compliments chaleureux d'être venue à bout de votre si grand travail. Foi nationale, amour fidèle et tenacité bretonne ! Et surtout, puisqu'il était nécessaire d'apporter

splann dirag daoulagad an dud an testeni talvoudekañ a-zivout an hini a zo brasañ stourmer al lusk breizhad etre an daou vrezel, daoust da lod da glask sachañ ar pallenn diouzh o zu.

Eur skouer a fealded hag a emrounstred da unhelvennad e chome atao Fransez Debauvais a gerzo dalc'hmat eun war e hent, hep gwidilan, hep diskouez meur a zremm, hep treuzwac'hat. Ret ma oa sevel uhel ha da vat goulou ar wirioenez klok ha rik.

Abaoe pell zo n'hon eus ket bet tro d'en em welout, spi am eus avat ez a mat an traou ganeoc'h e Roazon. Diouzh va zu, kenderc'hel a ran diaes awalc'h gant va c'helaouenning " An Nerzh ". M'ho pefe amzer da skrivañ ur pennadig bennak diwarbenn forzh petra gant ma tenno da Vreizh e vefen evurus d'e embann a dra sur.

Er miziou Du ha Kerzu e vezin etouez un dibab livourien vreizhat e Mirdi an Arzou kaer Naoned. Buz ha buhez ».

devant les yeux de tous, le témoignage le plus précieux sur celui qui est le plus grand combattant de l'élan breton entre les deux guerres, malgré certains qui ont tiré la couverture de leur côté. Un exemple de fidélité et d'abnégation à son idéal, restera toujours F. D. qui, sans détour suivit toujours droit son chemin, sans montrer plusieurs visages, sans compromissions. Il était nécessaire de monter haut et pour de bon la lumière de la vérité, telle qu'elle était exactement.

Depuis longtemps, je n'ai pas eu l'occasion de vous rencontrer, j'espère cependant que les choses vont bien avec vous à Rennes. De mon côté, je continue difficilement quelquefois, avec ma petite revue « An Nezh ». Si vous avez du temps d'écrire un petit article sur n'importe lequel sujet breton, je serais heureux de l'éditer sûrement.

Novembre et décembre, je serai parmi les peintres bretons choisis, au Musée des Beaux Arts à Nantes. Succès et vie.

16.9.1973

J'envoie deux prospectus à la nièce de Mlle Mathilde et lui demande des nouvelles de la famille Bickler.

17.9.1973

Pléneuf, Alix à A. Y.

« Je vous envoie ce jour un mandat de cinquante francs. Pour le moment il m'est impossible de faire mieux, mais j'espère que par la suite, je vous enverrai un autre mandat pour les trois volumes... ».

(Elle m'apprend par la suite qu'elle a fait un infractus angineux, aussi le docteur vient la voir tous les mois. Elle a de bons voisins qui lui font ses courses et lui apporte son eau. De plus son neveu Jenig vient la voir tous les quinze jours, tant chez elle qu'à l'hôpital de Saint-Brieuc et à la maison de convalescence de Plancoët. Elle pense venir à Rennes avec lui et viendra me voir).

Alix est restée toujours la même à mon égard. Mais je n'aime pas écrire ni surtout je ne peux me laisser me distraire de mon travail par qui que ce soit, afin de venir à bout de mon œuvre. Comme je sais qu'elle n'est point riche je lui renvoie les dix-sept francs de trop dans une lettre :

« Cette souscription est une vente et non un appel de fonds comme autrefois à Breiz Atao. Je suis néanmoins touchée de votre geste. Vous trouverez votre nom sous une appellation différente et je suis heureuse que Jenig vienne nous voir... ».

(Je lui donne aussi un aperçu de mes difficultés financières, de mes démêlés avec O. M. et des nouvelles de ma petite fille et de sa mère, que je n'avais vu depuis deux ans. Les vacances de la mère ne coïncidant avec celles de sa fille).

17 a viz gwengolo 1973.

Eul lizer digant Anjela Duval.

Lun da noz. Traon an Dour Anjela Duval da A. Y.

« Kenvroadez enorus. Digemeret 'm'eus er mintin-mañ ar pakad paperou-bruderezh evit ho leor. Skrignet e vefont en nebeut amzer emichañs, rak tremen'ra tud alies.

Ur mignon d'ho pried end-eeun'zo bet amañ er sizhun dremenet. Prll'zo emañ hep kelou eus meur a hini eus e geneiled kozh. Dreist-holl e garfe kaout chomlec'h Andre Geffroy "le grand Gef". Bet eo bet en toull-bac'h gant Paotred "Breiz Atao"... Petit Louis, kelenner saozneg eo e Paris, dimezet hep bugale ezel eus an S.P.A. Soursial a ra eus al loened dilezet. Sur mat setu aze unan hag en devo joa o

J'ai reçu ce matin le paquet de prospectus. Ils seront diffusés en peu de temps, car il passe du monde souvent ici.

Un ami de votre époux a été ici la semaine dernière. Longtemps, il a été sans nouvelle de quelques uns de ces vieux amis. Surtout il voulait trouvé l'adresse d'André Geffroy, « Le Grand Gef ». Il a été en prison avec les garçons de Breiz Atao... Petit Louis, professeur d'anglais, il est à Paris, marié sans enfant, membres de la S.P.A., il s'occupe des animaux délaissés. Sûrement en voilà un qui aura la joie

kaout ul levr o tisplegañ buhez F. Debauvais. Komzet hon eus diwar-benn meur a hini B. A., ha prenet en deus dija e Lanuon "Breizh Atao" Olier Mordrel ha levr Morvan Lebesque. N'eus ket kavet levriou Caerleon. Me am eus kollet va re, bet prestat da studierezed n'o doa ket arc'hant da bremañ levriou.

Esper am eus am bo ar joa da c'hellout lenn buhez Debauvais. An hini a lavare outañ d'ur mare "Le Comte de Beauvais gouverneur de la Bretagne". Ya, ur vignonez d'in ur gomunourez anezhi a lavare evelse !!!

Egwirionez d'am sonj-me, strollad B. A. oa harozed anezhe holl, ha dellezek int a zoujans, gras dezho ma zo en deiz a hirie kement a virvil e touez yaouankiz Breizh, ha kement a spi e kalon ar Vrogourien.

Châns vat deoc'h gant ho levriou, me gred e raint berzh evel kement tra vez skrivet bremañ diwar Vreizh. Gant va doujusañ gourc'hemennou. Bevet Breizh Atao ! ».

d'avoir un livre qui racontera la vie de Fransez Debauvais. Nous avons parlé au sujet de plusieurs de B. A. et il a acheté déjà à Lannion « Breizh Atao » de Mordrel et le livre de Morvan Lebesque. Il n'a pas trouvé les livres de Caerléon. Quant à moi, j'ai perdu les miens, prêtés à des étudiantes qui n'avaient pas d'argent pour acheter les livres. J'espère que j'aurai la joie de pouvoir lire la vie de Debauvais. Celle qui disait de lui en son temps : « Le Comte de Beauvais, Gouverneur de la Bretagne ». Oui une amie à moi et elle communiste, me le disait ainsi !!!

En vérité, à mon idée, ceux du parti B. A. était tous des héros et dignes de notre respect. Grâce à eux qu'au jour d'aujourd'hui, il y a tant de dynamisme parmi la jeunesse de Bretagne et tant d'espoir au cœur des patriotes.

Bonne chance à vous avec vos livres. Je crois qu'ils seront appréciés comme chaque chose écrite maintenant sur la Bretagne. Avec mes plus respectueux sentiments. Vive Breiz Atao.

17.9.1973

Trélazé, Robert à A. Y.

« Bien reçu vos bulletins de souscription pour votre livre. Malheureusement nous n'avons parmi nos amis des gens s'intéressant à la question bretonne. Néanmoins, nous nous inscrivons pour dix exemplaires... ».

(Cependant son ami peintre russe, ami de la Bretagne a souscrit au premier tome).

17.9.1973

Marie-Thérèse m'apprend qu'elle est arrivée à bon port après quelques jours passés à Rennes avec Soazig. Nous avons surtout visité le jardin des plantes et la petite s'est amusée à compter les enveloppes pour expédier les prospectus. Sa mère m'a acheté un beau tableau taille 10, peint à l'huile, représentant un sous-bois dans les tons verts-jaunes et rouges. Elle m'en fait compliment après l'avoir exposé à la place d'honneur. Elle laisse la plume à l'héritière. A dix ans elle a une écriture bien formée qui témoigne d'un caractère sérieux d'exactitude.

« Je t'écris en vitesse. Je rentre de l'école où j'ai déjà bien travaillé ; calcul, géographie, grammaire. Et ce soir j'ai ma rédaction. Dommage que tu ne sois pas là pour m'aider, toi qui écris si bien. Je vais te quitter en espérant que mon petit mot t'auras fait plaisir et reçois de maman et de moi de gros pokou mat ».

20.9.1973

De Colmar, Hortense m'envoie sa souscription.

« Avec mes meilleurs pensées. Oui notre mademoiselle Mathilde est partie. C'était une personne admirable. Elle a été très éprouvée durant sa vie. Un souvenir, ses conseils, sa vie modèle. Comment allez-vous ? Une longue lettre me ferait bien plaisir... ».

21.9.1973

Caen, Suzanne Cairou, épouse de Jord ar Roux, ancien militant de B. A. et ami fidèle de Deb, m'écrit.

« Mon mari et moi-même avons été heureux d'apprendre que vous allez publier un livre sur votre mari. Nous attendons la sortie de ce livre avec une très grande impatience et souscrivons avec une grande joie... Ma pauvre maman est morte en 1950 et papa est remarié et vit à Lancieux. Je vous donne son adresse... Nous avons trois enfants : Rozenn, Hervé et Armelle. Ils sont bien mariés tous les trois... ».

Miz Gwengolo 1973

Armand Baron du parti Sav (Strollard ar Vro) se présente aux cantonales de Rennes II. Il revendique entre autres, le rattachement de la Loire Atlantique à la Bretagne, pays arbitrairement détaché par Pétain en 1941, sans consulter la population.

21.9.1973

Derniers moments de Mlle Mathilde.

La souscription m'est une occasion de reprendre contact avec tous les amis de Fransez et les miens. D'un petit village de Wurtem

berg, la nièce de Mlle Mathilde m'envoie les renseignements suivants :

« Après 29 ans, le premier signe de vous ! Nous avons souvent parlé de vous, mais n'ayant aucune adresse nous n'avons jamais pu vous écrire. Il est vrai qu'au début de 1945, il fallait être prudent... Dans un petit village ma tante avait installé un tout petit cabinet dentaire, j'étais son assistante... L'après-midi, nous allions aux champs avec les paysans. Après les récoltes on nous donnait de l'avoine ou du blé et un peu de farine, et un peu de graisse de lard. Nous avions des amies dans les villes qui n'avaient rien à manger, aussi nous pouvions un peu les aider... En 1956, ma tante est allée à Paris devant le tribunal militaire pour son procès. Elle avait été condamnée à mort par coutumace. Nous avons passé trois semaines à Paris. Et là, nous avons encore parlé de vous... Ma tante a été acquittée... Nous sommes allés en Alsace à plusieurs reprises, mais nous retournons toujours à B. où nous avons construit une petite maison dans un grand jardin. En 1956, tante Mathilde a glissé dans la neige et s'est cassé le col du fémur. Il s'est consolidé mais avait gardé une arthroparase de la colonne vertébrale. D'abord elle pouvait encore marcher à l'aide d'un support, mais ses forces ont diminué de plus en plus... Nous installions son fauteuil dans le jardin. Elle aimait les fleurs, elle regardait quand j'y travaillais et me donnait de bonnes idées. Jamais une plainte n'est sortie de sa bouche. Début 1965, on a constaté chez elle un cancer du fémur inopérable. Elle a eu par la suite de très grandes douleurs. Le 24 juillet 1965, elle est morte (elle avait 80 ans), lucide jusqu'au dernier moment... pleine de reconnaissance envers ceux qui l'avaient aidée dans sa vie ou tout simplement, qu'elle avait rencontrés, respectés, aimés. Le jour avant sa mort, elle a fait ses adieux au docteur qui l'avait soignée en la remerciant pour ses bons soins. Il est parti les larmes aux yeux et en rentrant, il a dit à ses enfants : « Quand quelqu'un comme Mlle Mathilde meurt, c'est une grande perte... ».

Mlle Grossvent (l'amie de Mlle Mathilde) est morte chez nous en 1960 à la suite d'un cancer du poumon à 79 ans. Elle a souffert épouvantablement. Nous avions un appareil à oxygène, il a aidé un peu. En décembre 1944, nous étions allés la chercher à Karkruhe où elle vivait dans un appartement au trois-quart démoli avec presque rien à manger.

En 1962, ma mère qui depuis 1950 passait les semaines d'hiver avec nous est venue s'installer définitivement à B. Pendant un an tout allait bien, puis elle s'est cassé le col du fémur et ne s'est plus remise. Elle avait 86 ans quand elle est morte en 1963.

Les amis B. vont très bien. Un septième enfant est né en 1947, à part ce dernier les autres sont mariés... Les temps ont

changé. On est libre maintenant mais on est fatigué, on devient vieux.

La nouvelle, que votre fils est mort, m'a beaucoup peiné. Je le vois encore comme un garçon de onze-douze ans s'efforcer d'apprendre l'allemand. Je possède une veste brodée par vous et quand je la vois je pense à vous. Je n'ai plus beaucoup de contacts avec les anciens amis. Je suis très absorbée par mon travail d'infirmière. Depuis 1966, je suis ici à K. Avant j'étais ménagère, jardinière, infirmière à B. C'est une joie pour moi d'avoir pu enfin vous écrire. Il me semble que ma tante est à côté de moi. Bien à vous ».

22.9.1973

Ma sœur Mari m'envoie des nouvelles de la famille et un chèque de cent francs pour deux exemplaires. Les 36 francs serviront à acheter des timbres dit-elle.

Le 27 elle m'écrit à nouveau pour me communiquer la réponse du Père Godu, auquel elle a envoyé un prospectus :

« Je vous remercie de l'annonce du livre de votre sœur et je vais souscrire. Il sera intéressant de comparer le récit de votre sœur à celui d'Olier Mordrel « Breiz Atao ».

Puis il ajoute des adresses que je connaissais déjà. Mari est en congé jusqu'au 24 novembre et espère venir au cimetière pour la Toussaint et me souhaite bon courage.

22.9.1973

Fred Moyse m'envoie un mandat pour sa souscription au tome 1. Il se plaint de n'avoir pas de nouvelles. Heureusement que Marie-Anne Kerhuel lui fait gratis le service de « Douar Breiz ».

28.9.1973

Robert m'envoie le remboursement de mon prêt et me souhaite bon succès pour mon livre et que j'en vende suffisamment pour rentrer dans mes frais. « Nous fêtons le 25.11 nos noces d'argent et espérons que vous pourrez être des nôtres. Cela fera plaisir à tout le monde... ».

29.9.1973

La souscription marche bien, j'ai à ce jour 82 souscripteurs. Chaque jour je reçois un courrier de ministre. J'espère que cela continuera. Il me faut au moins cinq cent souscripteurs pour parer au plus pressé car ma pension est minime.

Miz Here 1973

L'impression du premier volume est commencé. Ayant oublié de dire à l'imprimeur que le travail n'avait été que supervisé mais non les fautes d'orthographe. N'ayant pas de correcteur attitré pour les grands travaux, il envoie par 20 pages manuscrites au professeur Ernest le Barzig avant de les confier au linotypiste. Ses filles font leurs études à l'Adoration, il peut les confier et les reprendre le lendemain. J'ai écrit au professeur pour lui demander de compter le temps qu'il mettra en le remerciant de son aide.

7.10.1973

J'ai envoyé un prospectus à l'épouse du lieutenant de mon fils qui nous fut si secourable. J'ai été particulièrement émue en recevant leur souscription et le petit mot l'accompagnant :

« L'annonce de la parution de votre livre nous a fait plaisir en même temps qu'elle nous a rappelé de tristes souvenirs... En vous souhaitant une large audience, nous vous prions d'accepter nos meilleurs pensées ».

En préparation : L'aventure de l'édition à compte d'auteur.

Fin de Noël à Frankfurt par Fred Moyse
Noël à Houlles
Convocation au commissariat de Houlles
Souvenirs de Marcel Guiry au sur les Yvelines
Notes de Mari après la visite d'Als
Art de signification de l'officier d'état civil
CHAPTER II : Je trouve un Chasse-neige à Vitré
Installation à Vitré
Veig est venu en vacances
Retour de Veig à Thionville
Noël à Vitré
Je fête mes 50 ans
Veig part en vacances
Veig travaille à Paris
Mon père est malade
Le voyage de Veig en France
Les notes sur le chapitre de l'état civil
Je suis chez Angier
Le chapitre de l'état civil
Noël de mon père
Bonne nuit
Bonne nuit
Bonne nuit
Bonne nuit

SOMMAIRE

CHAPITRE I : Notre vie en Ile-de-France 7

 Veig fait la connaissance avec les scouts Bleimor 7

 Je vais à l'enterrement de mon filleul 8

 La vie devient difficile pour Alix 10

 Comment j'ai appris le métier de corsetière 10

 Eul lizer hir gant Fred Moyse 14

 Veig part en vacances en Bretagne 17

 Marcel Guieysse libéré 19

 Veig rentre en apprentissage 24

 Naissance de Divona 32

 Procès en rectification de l'état civil de F. Debauvais 34

 Fransez Vallée zo aet da Anaon 41

 Noces de vermeil de l'oncle Julien et la tante de Cholet 44

 Une journée chez Yann Kerlann 54

 Fête de Noël à Frankfurt par Fred Moyse 57

 Noël à Houilles 60

 Convocation au commissariat de Houilles 64

 Souvenirs de Marcel Guieysse sur Jos Youénou 65

 Notes de Mari après la visite d'Alix 66

 Acte de signification de l'officier d'état civil 69

CHAPITRE II : Je trouve un commerce à Vitré 71

 Installation à Vitré 83

 Veig est venu en vacances 85

 Retour de Veig à Thiais 93

 Noël à Vitré 108

 Je fête mes cinquante ans 123

 Veig prend connaissance de ses origines 124

 Veig travaille à Paris 132

 Mon père est malade 153

 Le voyage de Veig en Grande-Bretagne 158

 Les ponts sont coupés avec Choleau 159

 Je pars pour Angers 172

 A la recherche d'un commerce 175

 Mort de mon père 177

 Herri ar saut est mort 179

 Loeiz Herrieu a zo maro 183

 Prospection à Saint-Malo 184

 Saison à Saint-Servan/Mer 186

CHAPITRE III : Je trouve une boutique à Saint-Servan	189
Liquidation du commerce de Vitré	192
Veig part faire son service	195
Aménagement à Saint-Servan/Mer	197
Démarrage difficile	202
Ma marraine est décédée	209
Mari raconte sa visite au camp de Strüthof	218
Mon fils part en Algérie	221
J'engage une apprentie	230
Au mariage de ma nièce Suzanne à Douarnenez	235
Maro ar beleg Saïg ar go	241
Per Denez a gomz diwarbenn an ao ar Goff	241
La sœur de Fransez est venue me demander asile	247
Mort de mon frère Ronan	253
Mort du libraire Le Dault	257
Ar mezeg Joseph Regnault a zo aet da Anaon	257
Maro Dom Joseph Duhauchix	259
Maro Jord ar Mée	260
Mon fils veut se marier	262
Fiançailles à Saint-Servan	267
Mariage à Rostrenen	274
Mariage de mon neveu Henri Le Mevel	278
Marie-Thérèse en Algérie	280
Louis Garin aet da Anaon	285
J'expose à Paris pour la première fois	286
Florian Le Roy zo aet da Anaon	286
Noces d'or de l'oncle et la tante de Chollet	288
A propos de la vie de Fransez Debauvais par l'abbé Henri Poisson	290
Marie Drouart publie ses mémoires	292
CHAPITRE IV : Fondation d'un commerce à Douarnenez	295
R. Y. Kreston m'écrit	301
Je vends tous les livres	303
Translation des reliques de Fransez et de Jos	304
Exhumation du corps de Fransez Debauvais	307
Exhumation de Jos Youénou au Strüthof	308
Retour en Bretagne via Nogent-le-Rotrou	309
Inhumation de mon mari et de mon frères à Rennes	311
Opération peintures	313
Ar gwernig bras aet da Anaon	320
Noël an Nestour zo aet da Anaon	324
Deuxième exposition à Paris	328
Je vends mon commerce de Saint-Servan	332
Je fête mes soixante ans	336
Liquidation de mon commerce à Douarnenez	338

Gérard Toutblanc en correctionnelle	339
CHAPITRE V : De nouveau à Paris	343
Je trouve un logement à acheter	344
Marvet eo Roperzh ar Masson	347
Exposition à la galerie des artistes	348
Signatures	349
Publicité	351
Roperzh Aodig aet da Anaon	355
Je fais connaissance avec les hôpitaux	356
Je consulte les petites annonces	358
Ange Noury a zo aet da Anaon	360
Hervé Nazé a zo aet da Anaon	360
CHAPITRE VI : Installation à Bondy	363
Je travaille dans un autre labo	369
Fanch Elies (Abeosen) aet da Anaon	372
Je travaille dans une clinique chirurgicale	373
Morvan Marchal azo aet da Anaon	373
Voyage du souvenir	374
Naissance de ma petite fille	375
Ronan Ryckewaeart zo aet da Anaon	376
Dans un atelier de poupées	380
CHAPITRE VII : J'élu domicile dans un hôtel meublé	383
Je travaille sur les jouets en peluche	384
Au Conseil des Prud'hommes	385
Travail temporaire dans une usine de comichons	388
Ar Vretoned e tal bez Deb	389
Malade à l'hôtel	399
J'achète une boutique à Montmartre	402
Voyage à Mülheim	403
Je reprends mon travail	407
Travail à mi-temps	408
Je travaille dans une autre maison de jouets en peluche	410
Mon fils est malade à Fribourg	411
Vacances à Mülheim	417
Achat d'un caveau	422
Kenta deiz ar bloaz e Mülheim	425
La Bretagne bouge	427
Marcel Guieysse a zo aet da Anaon	429
CHAPITRE VIII : Hervé Debauvais sammet gant an Ankou	431
Je prépare ma retraite	440
Yann Ezel a zo aet da Anaon	440
Je reçois mon congé chez Alpha	448
Je prends une patente artisanale	449
Jef Penven a zo aet da Anaon	451
Séjours à Rennes et Angers	459

CHAPITRE IX : Je commence la rédaction de l'ouvrage :

Fransez Debauvais de Breiz Atao et les siens	471
Mon destin se manifeste clairement	471
J'achète la concession à perpétuité	475
Teofil Jeusset a zo aet da Anaon	475
Révolution à Paris	477
Mark ar Berr a zo aet da Anaon	478
Congrès Interceltique de Fougères	479
Récit des combats de Saint-Aubin du Cormier par le Général Pierre Vallerie	481
J'ai vendu ma boutique à Paris	486
J'achète un logement à Rennes	486

CHAPITRE X : Retour définitif au Pays

Kelc'h Debauvais	493
A propos des émissions bretonnes à la radio	494
Réunion du MOB de Rennes	495
Youenn Drezen klânve Roazon	495
Pelerinaj da Koatkeo	498
Malade à Plouguemevel	500
Jean Choleau est décédé	502
Noces de diamant de l'oncle et de la tante de Cholet	504
Yann Kerlann sammet gant an Ankou	506
Eugène Guellec nous a quitté	519
Eugène Guellec nous a quitté	520

CHAPITRE XI : Je cherche un éditeur

Un mariage à Angers	523
Un mariage à Angers	524
Gwenn ar Barz a zo aet da Anaon	526
Respont da « La Nation Bretonne »	528
Eul lizer da Renner « Roazon Breiz »	531
Je trouve un correcteur pour mon manuscrit	536
Noël à Angers	539
Voyage à Paris	540
Odette Chevillotte a zo aet da Anaon	542
Youenn Drezen aet da Anaon	542
O. Mordrel voudrait me contacter	545
Procès du Breton Gweltas Durand à Saint-Malo	547
Ronan de Frémenville a zo aet da Anaon	552
A propos de l'Abbaye de Landevennec	553
Procès des inculpés du F. L. B. à Paris	554
Je demande une nouvelle carte d'identité	558
Réflexion après lecture de « Breiz Atao » de Mordrel ..	560
Critique du premier tome par Xavier Grall	562
Réflexions de Fred Moysse à propos de « B. A. » de Mordrel	563
Morvan Lebesque zo aet da Anaon	565
Je fais imprimer mon premier tome à compte d'auteur ..	566
Critique de « Breiz Atao » de Mordrel par	

Yann Morvan Gefflot	568
La souscription démarre	572
Eul lizer digant Anjela Duval	574
Derniers moments de Melle Mathilde	576

Voici, après la tourmente, le VI^e tome de « Fransez Debauvais de Breiz Atao et les siens ».

Pour Anna Youenou, les difficultés de toutes sortes ne sont pas encore terminées. Elle donne quelques aspects des années d'après-guerre. Ses pérégrinations de 1948 à 1968 la ramènent à Rennes où est enterré son mari.

Si Fransez Debauvais n'est plus à ses côtés, son esprit rôde autour d'elle et des siens qui ne l'ont pas oublié. L'aube de la liberté se fait attendre, mais les Bretons relèvent la tête.

E gwirionez Fransez Debauvais n'eo ken en hon-touez. E spered avat, a vev endro d'eomp da rei nerz-kalon d'ar Vretoned da genderc'hel gant e stourm.

Auteur-éditeur :
Anna YOUENOU-DEBAUVAIS
20, place des Lices
35000 Rennes

Copie 22 - Pédernec